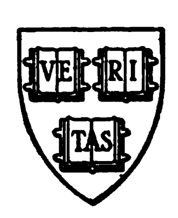
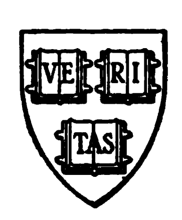
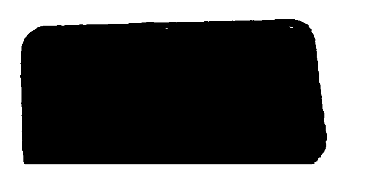



VE RI
TAS


VE RI
TAS







CONTES

FANTASTIQUES.

PARIS. IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON.

PAPIERS DE LA FABRIQUE D'ESSONNE.



6

CONTES FANTASTIQUES

DE

HOFFMANN

TRADUCTION NOUVELLE.

PRÉCÉDÉS

DE SOUVENIRS INTIMES SUR LA VIE DE L'AUTEUR

PAR P. CHRISTIAN.

ILLUSTRÉS PAR GAVARNI.

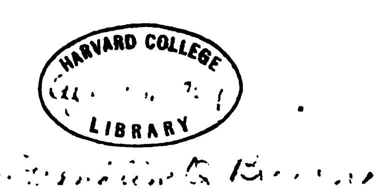


PARIS,

LAVIGNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

1, RUE DU PAON SAINT-ANDRÉ.

MDCCCXLIII.


HARVARD COLLEGE
LIBRARY

A MONSIEUR

CAMILLE PAGANEL,

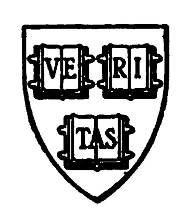
CONSEILLER D'ÉTAT,
MEMBRE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS,
OFFICIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
DU MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE.

Vous accordiez, Monsieur, à mes premiers travaux, l'accueil le plus flatteur.

En acceptant, aujourd'hui, l'hommage de cette traduction d'un livre populaire dans l'Allemagne moderne, vous me permettrez de contracter envers vous une dette nouvelle de gratitude et d'affection.

P. CHRISTIAN.

Saint-Ouen, novembre 1842.



CONTES FANTASTIQUES.

CONTES
FANTASTIQUES.

PARIS. IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON.

PAPIERS DE LA FABRIQUE D'ESSONNE.

6

CONTES FANTASTIQUES

DE

HOFFMANN

TRADUCTION NOUVELLE:

PRÉCÉDÉS

DE SOUVENIRS INTIMES SUR LA VIE DE L'AUTEUR

PAR P. CHRISTIAN.

ILLUSTRÉS PAR GAVARNI.

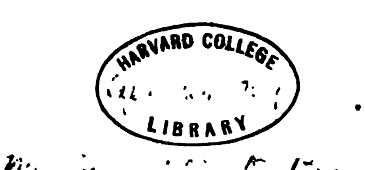


PARIS,

LAVIGNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

1, RUE DU PAON SAINT-ANDRÉ.

MDCCCXLIII.


HARVARD COLLEGE
LIBRARY

A MONSIEUR

CAMILLE PAGANEL,

CONSEILLER D'ÉTAT,
MEMBRE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS,
OFFICIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
DU MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE.

Vous accordiez, Monsieur, à mes premiers travaux, l'accueil le plus flatteur.

En acceptant, aujourd'hui, l'hommage de cette traduction d'un livre populaire dans l'Allemagne moderne, vous me permettrez de contracter envers vous une dette nouvelle de gratitude et d'affection.

P. CHRISTIAN.

Saint-Ouen, novembre 1842.

fortunes de courtiers-marrons, la bonne Allemagne boit de la bière, fume sa pipe et perd ses yeux à lire. Ne lui disputez plus la découverte de l'imprimerie ; elle en use avec une trop fidèle routine pour nous laisser un doute sur la priorité de son droit. La moitié de sa vie se passe à rêver; l'autre, à cataloguer naïvement les produits de ses veilles. Et cette accumulation de livres qui grossit chaque jour, ces murs cyclopéens entassés par tout un peuple, à l'instar d'une autre Babel, ce phénomène de dix millions de volumes, publiés tous les ans par cinquante mille écrivains, promettent, pour peu que le chiffre aille croissant, une statistique d'auteurs allemands qui excédera bientôt de beaucoup celle de tous les lecteurs vivants.

D'où vient cela? C'est que déjà, dès les temps les plus reculés, les Allemands furent un peuple fantastique; au moyen-âge, ils devinrent mystiques; et plus ils avancent dans l'époque moderne, plus leur organisation contemplative s'enferme dans les régions de l'intelligence. Tout à l'heure, je citais Menzel le critique : écoutons-le.

« A toutes les époques, dit-il, les Allemands furent moins habiles que d'autres nations dans la vie pratique, mais plus *indigènes* dans le monde intérieur; et toutes leurs vertus et leurs vices doivent être attribués à cette concentration intime, à ces dispositions méditatives. Ce sont elles, avant tout, qui font de nous un peuple littéraire, et qui impriment en même temps à notre littérature un cachet particulier. Les écrits des autres nations sont plus pratiques, parce que leur genre de vie l'est également; les nôtres ont une teinte surnaturelle ou anti-naturelle, quelque chose de visionnaire et d'étrange qui ne s'accorde pas bien avec ce monde, parce que nous n'avons jamais devant les yeux que notre monde intérieur et ses merveilles. Nous sommes plus fantastiques que d'autres nations, non-seulement parce que notre imagination s'élance du réel dans le prodigieux, mais encore parce que nous prenons nos rêves pour la réalité. De même que la puissance imaginative, notre sensibilité flotte de la sentimentalité niaise de famille jusqu'aux extravagances des sectes piétistes; mais notre intelligence s'égare bien plus loin dans les espaces de l'azur, et nous sommes décriés partout comme spéculateurs et fabricateurs de

HOFFMANN.

On ne discute plus sur les modèles, on les contemple La langue appartient au pays qui la parle, mais les idées appartiennent à l'humanité tout entière. La langue doit être exclusive, absolue, fidèle au génie de la nation ; mais les idées doivent aller au plus grand nombre d'intelligences possible.

D. Nisard.

Si quelque bibliophile des temps à venir s'avise un jour de jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'Allemagne du dix-neuvième siècle, il y rencontrera plus de petits volumes que de grands hommes, et il pourra traverser à cloche-pied les années, comme s'il enjambait les rayons vermoulus d'une vieille et immense librairie.

Les arrière-neveux d'Arminius ont quitté le bouclier pour le pupitre, et l'aigle à deux têtes du blason teutonique serait avantageusement remplacé par une oie. — Ne m'en veuillez pas, ô mes chers voisins d'outre-Rhin, si cette figure vous offusque ; elle est sortie, toute armée, d'une cervelle allemande : — je l'emprunte à Wolfgang Menzel, votre célèbre *Gallophage*.

En vérité, je vous le dis, la rude Germania a troqué ses habits de fer pour la robe de chambre et les pantoufles, et je ne sais quel fil d'Ariane aiderait à la retrouver, endormie sous ses catacombes de papier. Laissant à l'Italie sa chaude poésie, à l'Espagne ses saints en faillite, aux Français les vanités de la gloire, à l'Angleterre ses

fortunes de courtiers-marrons, la bonne Allemagne boit de la bière, fume sa pipe et perd ses yeux à lire. Ne lui disputez plus la découverte de l'imprimerie ; elle en use avec une trop fidèle routine pour nous laisser un doute sur la priorité de son droit. La moitié de sa vie se passe à rêver ; l'autre, à cataloguer naïvement les produits de ses veilles. Et cette accumulation de livres qui grossit chaque jour, ces murs cyclopéens entassés par tout un peuple, à l'instar d'une autre Babel, ce phénomène de dix millions de volumes, publiés tous les ans par cinquante mille écrivains, promettent, pour peu que le chiffre aille croissant, une statistique d'auteurs allemands qui excédera bientôt de beaucoup celle de tous les lecteurs vivants.

D'où vient cela ? C'est que déjà, dès les temps les plus reculés, les Allemands furent un peuple fantastique ; au moyen-âge, ils devinrent mystiques ; et plus ils avancent dans l'époque moderne, plus leur organisation contemplative s'enferme dans les régions de l'intelligence. Tout à l'heure, je citais Menzel le critique : écoutons-le.

« A toutes les époques, dit-il, les Allemands furent moins habiles que d'autres nations dans la vie pratique, mais plus *indigènes* dans le monde intérieur ; et toutes leurs vertus et leurs vices doivent être attribués à cette concentration intime, à ces dispositions méditatives. Ce sont elles, avant tout, qui font de nous un peuple littéraire, et qui impriment en même temps à notre littérature un cachet particulier. Les écrits des autres nations sont plus pratiques, parce que leur genre de vie l'est également ; les nôtres ont une teinte surnaturelle ou anti-naturelle, quelque chose de visionnaire et d'étrange qui ne s'accorde pas bien avec ce monde, parce que nous n'avons jamais devant les yeux que notre monde intérieur et ses merveilles. Nous sommes plus fantastiques que d'autres nations, non-seulement parce que notre imagination s'élance du réel dans le prodigieux, mais encore parce que nous prenons nos rêves pour la réalité. De même que la puissance imaginative, notre sensibilité flotte de la sentimentalité niaise de famille jusqu'aux extravagances des sectes piétistes ; mais notre intelligence s'égare bien plus loin dans les espaces de l'azur, et nous sommes décriés partout comme spéculateurs et fabricateurs de

systèmes. Cependant, tandis que nous ne savons jamais réaliser jusqu'à un certain point nos théories ailleurs que dans la littérature, nous donnons au monde des mots une supériorité disproportionnée sur la vie elle-même, et c'est avec raison qu'on nous prodigue les épithètes de pédants et de rongeurs de livres.

» Toutefois les résultats de nos efforts méditatifs se montrent sous un point de vue plus brillant, quoique les étrangers sachent beaucoup moins les apprécier. Nous tendons vers la culture universelle de l'esprit; et ce n'est pas en vain que nous lui sacrifions l'énergie dont nous aurions besoin pour agir, ainsi que notre orgueil national. Les connaissances que nous acquérons pourraient devenir facilement plus salutaires au genre humain que certaines prétendues grandes actions, et l'envie d'apprendre des étrangers devrait nous faire plus d'honneur qu'une victoire remportée sur eux. Il y a dans notre caractère national un attrait tout particulier vers l'humanité; nous voulons saisir toutes les choses humaines précisément dans leur centre, et deviner dans la multiplicité infinie de la vie l'énigme de l'unité cachée. C'est pourquoi nous attaquons le grand œuvre de la science de tous les côtés à la fois. Nous avons un goût inné pour tout; notre esprit rapproche, malgré leur plus grand éloignement, les objets qu'il est avide de connaître, et perce la profondeur la plus intime de tous les mystères de la nature, de la vie et de l'âme. Il n'y a point de nation qui soit autant douée d'un tel esprit d'universalité que la nation allemande, et ce qui ne réussit point à un effort individuel est atteint par un effort collectif; de nombreux organes sont divisés dans les masses, et servent à étendre pour tous les bornes du savoir. »

Chez aucun peuple il ne se rencontre autant de systèmes, d'opinions, de goûts et de talents divers, de manières et de styles différents pour le penseur et pour le poète. On voit que les esprits manquent de toute espèce de règle et de contrainte; ils ont crû çà et là, comme des plantes agrestes, dissemblables de nature et de formes, et leur réunion dans la littérature offre parfois un mélange baroque. Ils parlent la même langue, comme ils vivent sous le même ciel; mais chacun se distingue des autres par un accent qui lui est propre.

Le naturel l'emporte, bien que la discipline sévère de certaines écoles veuille extirper cette prétendue barbarie. L'Allemagne possède peu de flexibilité sociale, mais son individualité en est d'autant plus énergique ; elle veut se faire jour librement jusqu'au caprice et à la caricature. Le génie franchit toutes les digues, et l'esprit de la mère-patrie prédomine, même chez le vulgaire. Si l'on considère la littérature des autres peuples, on y remarquera plus ou moins d'amour pour la règle ou pour *les jardins à la française*. La littérature allemande seule est comme une forêt primitive, comme une prairie couverte d'herbes inconnues. Chaque esprit ressemble à une fleur distincte par une couleur et par un parfum particuliers ; les plus basses seules forment des classes tout entières ; les plus élevées réunissent seules en elles les formes de beaucoup d'autres espèces ; une grande partie de la nation se trouve personnifiée dans quelques-unes, et l'humanité elle-même semble ouvrir son œil immense à l'apparition de génies rares, de ces génies qui s'asseyent sur les hauteurs de la race humaine, et révèlent la loi qui sommeille dans les masses. Tout ce qu'il y a de riche et d'original dans le monde fantastique des Allemands doit être attribué aux influences immédiates de la nature ; tout ce qu'il y a d'excellent qui distingue le génie allemand a pris à la fois un essor libre et sauvage. Une seule chose est commune à la masse des écrivains germaniques, c'est le peu de cas qu'ils font de la vie réelle, et la suprématie de la contemplation intérieure. Or, c'est précisément pour cela même que les idées se sont d'autant plus diversifiées. Dans les bornes étroites de la vie pratique, les idées auraient dû se grouper en un petit nombre de partis pour tendre à des buts simples ; mais, dans la sphère infinie de l'imagination, tout esprit original trouve une carrière sans horizon.

Les Allemands recherchent instinctivement cet élément de liberté. Le Français se sert des idées pour les appliquer à des expériences : l'Allemand aime à employer les expériences pour bâtir de merveilleuses théories. Le Français invente des drames ou des tragédies pour l'esprit politique de sa nation ; il ne reste aux Allemands de leurs actions et de leurs expériences que des drames ou des tragédies. Les Français ont une langue pauvre, mais d'excellents orateurs : les

Allemands pourraient beaucoup mieux parler, cependant ils se bornent à écrire ; ceux-là parlent parce qu'ils agissent, ceux-ci écrivent parce qu'ils ne font que penser.

L'activité littéraire dévore l'Allemagne. La ville la plus petite a son cabinet de lecture, son casino, sa maison de conversation ; chaque habitant un peu aisé possède une bibliothèque. Tout, depuis l'art de gouverner jusqu'à celui de bercer les enfants, y est devenu l'objet d'une science, et veut être étudié. Les livres se multiplient avec une persévérance infatigable ; tout ce que l'on ignore doit s'y trouver à coup sûr ; le médecin y copie ses formules, le juge ses arrêts ; le pasteur ses sermons du dimanche, le maître sa leçon, et l'écolier ses *pensum*. On gouverne, on guérit, on négocie, on voyage, on fait la cuisine un livre à la main : — sans livres, la jeunesse allemande serait perdue.

Mais en dehors de ce mouvement machinal, il importe de faire place à quelques hommes spéciaux qui ont gardé au cœur le feu sacré. Parmi ces hommes, dont la souffrance a été une vocation au génie, Hoffmann doit avoir un rang marqué à part. Sa jeunesse, toute pleine de mélancolie, de pensées d'artiste et de refoulements intérieurs ; son âge mûr lancé à travers le monde et froissé par le monde ; puis ses dernières années tournant au sarcasme, à la satire impitoyable contre les hommes au milieu desquels et par lesquels il a souffert, offrent aux yeux du biographe la trilogie la plus saisissante.

Ernest-Théodore-Wilhelm Hoffmann naquit en Prusse, à Kœnigsberg, le 24 janvier 1776. Son père occupa durant plus de vingt-six années l'emploi de conseiller criminel et de commissaire de justice à Insterburg. Sa mère était la fille de l'avocat consistorial Dœrfer, homme de rare mérite, et qui fut long-temps le chargé d'affaires de presque toutes les familles nobles de la Silésie. C'était une femme de frêle santé et d'une imagination triste et romanesque.

L'enfance et la jeunesse d'Hoffmann s'écoulèrent à Kœnigsberg, entre ses graves parents et deux personnages dignes d'intérêt par le contraste bizarre qu'offrait leur caractère : un vieil oncle roide,

guindé, systématique, comme le baron qui figure dans le conte de *la Fascination ;* et une jeune tante appelée Sophie, gracieuse espiègle qu'il aime à se rappeler souvent, mais qui mourut à la fleur de l'âge ; type de grâce et de beauté dont chaque trait se reproduit dans la charmante création de *Séraphine*. Hoffmann aime à se souvenir de tous les êtres et de tous les objets qu'il a rencontrés dans sa vie. Né pauvre et mort indigent, il usa ses jours entre une série de devoirs et d'occupations monotones, et les échappées capricieuses que se permettait son esprit dans le monde imaginaire.

Au sortir des études universitaires, il n'avait qu'un ami, Hippel, qui resta son Pylade, son *fidus Achates* jusqu'à la fin. Riche, il eût cultivé les arts avec un amour immense ; dénué qu'il était de tout patrimoine, on lui démontra que l'étude du droit pourrait seule lui donner du pain : il se fit légiste. Mais souvent il jetait les *Pandectes* et les *Institutes* pour prendre tour à tour ses pinceaux, son archet ou sa plume. Le fantastique creusait déjà des rides bizarres sur son front de jeune homme, mais l'ami Hippel était encore le seul confident de ses rêves aventureux. Ces deux êtres, étroitement unis, s'équilibraient l'un l'autre merveilleusement. Hoffmann préparait son essor, Hippel le soutenait ; l'un avait la fougue, l'autre le calme. Quelquefois, à des jours fixes de la semaine, on admettait dans le secret de cette intimité quelques amis choisis, et l'on parlait poésie, art et amour autour d'un pot de bière ou d'une bouteille de vin du Rhin. Voilà l'origine du club de Sérapion.

Cependant le temps passe ; Hippel, nommé à des fonctions judiciaires, quitte Kœnigsberg. Hoffmann redevient seul et triste. Le hasard fait éclore une passion dans son cœur de vingt années ; mais la distance des positions sociales, du rang et de la fortune, doit rendre impossible tout espoir d'avenir. Hoffmann a le cœur brisé. Il fuit à son tour Kœnigsberg, qui n'a plus pour lui ni ami ni amour, et il vient continuer à Glogau ses études de droit. De là il se rend à Posen, investi d'une première fonction. Le monde alors change d'aspect à ses yeux. Il le voit de plus près, il est appelé à l'apprécier, à le juger sous toutes ses faces. Fortement excité par tout ce qui l'en-

vironne, il jette de côté sa mélancolie, taille ses crayons et fait des caricatures à propos de toutes choses et de toutes gens, tant et si bien qu'un personnage en crédit, et plus maltraité que les autres, écrit à Berlin pour se plaindre, de telle sorte qu'il en resta des notes fatales à toute la carrière judiciaire qu'aurait dû parcourir le pauvre Hoffmann. Cependant les caricatures l'avaient mis en lumière, et sa vogue d'homme spirituel lui valut en peu de temps les embarras du ménage.

En 1804, nous voyons Hoffmann marié et conseiller à la régence de Varsovie. Une société nouvelle, élégante et choisie s'ouvre devant lui. Les ressources de la grande ville développent son activité et donnent un cours plus large à ses études. Il se lie avec des hommes déjà renommés, tels que Voss et Zacharias Werner; et le référendaire Hitzig lui devient aussi cher que le fut Hippel à Kœnigsberg.

Hoffmann sent dès lors se doubler en lui les ressorts de la vie et les forces de l'intelligence. Il compose de la musique, fait des tableaux et des contes; un cercle de gens d'élite se forme autour de lui. Sa position paraissait stable et son avenir presque assuré, quand tout à coup les Français entrent dans Varsovie, et chassent le gouvernement prussien avec Hoffmann, Hitzig et compagnie. Le pauvre conseiller à la régence est malade de chagrin; puis, à peine convalescent et sans ressources, il se traîne jusqu'à Berlin, sollicite un emploi, et n'obtient que des rebuts. Par bonheur, il se souvient que la musique lui peut offrir quelques ressources; son ami Hitzig parvient à le faire nommer chef d'orchestre du théâtre de Bamberg. Il part, la bourse légère, mais le cœur gros d'espérances; il arrive : — mais, ô fatalité! le directeur est parti avec la caisse; la troupe en désarroi ne sait plus à quel saint se vouer. Pourtant, il faut bien vivre, et continuer les représentations sans orchestre, faute d'argent pour payer les musiciens. Hoffmann, au lieu de croquer des notes, se met à raboter des vers. On le joue, il réussit; il gagne à peu près de quoi ne pas mourir de faim. Une fois lancé dans la voie littéraire, il envoie des articles à un journal de Leipzig; on les insère, on le prie d'en donner à foison; mais tout cela rapporte si peu!.... Hoffmann

allait de nouveau retourner aux expédients, lorsque survient à Bamberg un nouveau directeur de spectacle, Holbein, homme de probité, mais hardi, novateur, et décidé à faire fortune ou à s'enterrer sous les planches. Hoffmann, sous ses auspices, devient machiniste, architecte en décors du théâtre de Bamberg. L'élan est rendu à la machine; elle fonctionne, — les florins pleuvent dans la caisse, et les parties de plaisir affluent de toutes parts. Mais voilà qu'un caprice d'Holbein détruit ce château de cartes; il part, et la misère revient faire sentinelle dans les coulisses du spectacle abandonné. Hoffmann, aux abois, vend son dernier habit pour attendre que l'ami Hitzig, sa seconde providence, lui fasse expédier le brevet de chef d'orchestre à Dresde. Or, à Dresde, les choses ne vont guère mieux qu'à son arrivée à Bamberg; mais, en revanche, il y retrouve son fidèle Hippel, et l'amitié lui fait oublier un moment ses infortunes.

Nous sommes en 1813; la guerre de Saxe est en feu; Talma joue à Dresde les pièces françaises, et Hoffmann travaille à l'opéra d'*Ondine*, en même temps qu'il fait des caricatures pour le libraire Baumgærtner, et que le dénûment le gagne de proche en proche. En 1814 reparaît l'ami Hippel, qui a fait son chemin, et qui, fidèle aux liens du cœur, ne se donne pas un instant de relâche qu'il n'ait fait rappeler Hoffmann à Berlin, où il retrouve Hitzig, et reprend les fonctions de conseiller à la régence.

Voici maintenant que doit commencer pour lui une nouvelle existence. Sept années de calme ne suffiront-elles pas à cicatriser les blessures que le sort lui a faites avec acharnement? N'est-il pas temps pour Hoffmann de jouir un peu des douceurs du foyer et des succès de la vie publique? Eh bien, non! il faut que sa destinée s'accomplisse, comme celle qui voue au martyre quiconque porte à son front le signe du génie. D'ailleurs, les misères du passé ont miné ses forces vitales. A cette prostration des organes se joignirent des atteintes de paralysie aux extrémités; puis l'invasion d'une effroyable maladie, le *tabes dorsalis*, vint rendre son état sans remède et sans espoir de soulagement. Il végéta cinq mois parmi des souffrances ineffables qu'il supporta avec une résignation stoïque. Dans les der-

niers jours qui précédèrent sa mort, les médecins essayaient de le ranimer par l'application du moxa sur les deux côtés de la colonne vertébrale. Hitzig étant venu le visiter quelques moments après l'une de ces douloureuses opérations, Hoffmann lui demanda « s'il n'avait pas senti, en entrant, une odeur de rôti; » puis il se mit à lui raconter en détail les procédés du docteur, ajoutant « qu'il s'imaginait qu'on voulait le plomber, de peur qu'il ne se glissât, en contrebande, au sein du paradis. »

On lit, dans l'excellente biographie publiée par M. Loève-Weimars, « qu'Hoffmann était petit de taille; il avait le teint bilieux, le nez fin et arqué, les lèvres minces, des cheveux foncés, presque noirs, qui lui couvraient le front. Ses yeux gris n'avaient rien de remarquable quand il regardait tranquillement devant lui; mais quelquefois il leur imprimait un clignotement rusé et moqueur. Son corps assez grêle paraissait bien constitué; sa poitrine était large et élevée. Dans sa jeunesse, il s'habillait avec soin, sans jamais tomber dans la recherche. Plus tard il trouvait beaucoup de plaisir à mettre son uniforme de conseiller, qui était richement brodé, et sous lequel il avait presque la tournure d'un général français. Ce qui frappait le plus dans sa personne, c'était une mobilité extraordinaire qui augmentait encore quand il racontait. Il parlait avec beaucoup de volubilité; et, comme sa voix était enrouée, on avait de la peine à le comprendre. D'ordinaire il s'exprimait par petites phrases saccadées. Lorsqu'il parlait d'art ou de littérature et que sa verve s'échauffait, son élocution devenait abondante et harmonieuse.

» Hoffmann lisait mal; quand il en venait aux passages à effet, il prenait un ton guindé, ayant bien soin de promener son regard sur les auditeurs, comme pour s'assurer s'il était compris, ce qui les mettait souvent dans un embarras cruel. Il était assez difficile de nouer connaissance avec cet homme bizarre, mais il tenait beaucoup à ses amis. Il n'aimait pas la société des femmes, et la haine qu'il avait vouée aux femmes savantes le faisait souvent sortir des bornes de la politesse. Lorsqu'une dame auteur avait le malheur de lui faire des avances et venait s'asseoir près de lui à table, il prenait son



couvert et courait s'asseoir à l'autre extrémité. Quant aux hommes, il accordait la préférence à ceux qui l'amusaient, c'est-à-dire à ceux qui avaient la repartie vive et spirituelle et qui savaient dire des anecdotes, ou qui prenaient plaisir à l'écouter. Quand il recevait chez lui, Hoffmann était extrêmement aimable. Il supportait alors avec une patience angélique des travers et des sottises qui l'eussent mis en fuite en toute autre circonstance. Son humeur était des plus variables; dans son journal il a laissé une foule d'expressions par lesquelles il désignait les différentes dispositions d'esprit qu'il remarquait en lui; en voici quelques-unes : humeur romantique et religieuse; humeur exaltée, humoristique, tenant de la folie; humeur exaltée musicale; humeur romantique désagréablement exaltée, capricieuse à l'excès, poétiquement pure, très-confortable, roide, ironique, très-morose, excessivement caduque, exotique, mais misérable; « humeur poétiquement pure, dans laquelle, » dit-il, « j'éprouvais un profond respect pour moi-même. »

» Hoffmann était continuellement obsédé par une idée qui donne en quelque sorte la clef de ses ouvrages. Il avait la conviction que le mal se cache toujours derrière le bien; ou, comme il s'exprimait, *que le diable met sa queue sur toutes choses*. Son âme était continuellement en proie à des pressentiments funestes; toutes les figures effrayantes qui paraissent dans ses ouvrages, il les voyait près de lui quand il écrivait : aussi lui arrivait-il souvent de réveiller sa femme au milieu de la nuit, et de la prier de se tenir assise et les yeux ouverts tandis qu'il travaillait. Ses écrits portent le cachet de la vérité; en général il y a peu de poètes qui offrent une identité aussi prononcée avec leurs créations. Le même écrivain qui peignait les effets terribles avec une énergie si saisissante excellait dans la satire et dans la caricature, et il se remettait des terreurs qui secouaient son âme en contemplant les folles créations que son imagination enfantait, dans des moments de calme et de gaieté. Hoffmann n'attachait aucune estime à celles de ses productions où les deux qualités distinctives de son esprit ne se reproduisent pas, comme, par exemple, *le Tonnelier de Nuremberg*, le meilleur de ses ouvrages. Ses lectures étaient très-

restreintes; il ne connaissait que les poètes du premier ordre, et s'inquiétait fort peu des nouveautés littéraires du jour. Il puisait les sujets de ses contes dans son imagination, dans de vieilles chroniques, ou dans les observations qu'il recueillait au cabaret et dans les autres lieux de réunion qu'il fréquentait. Les jugements des journaux ne lui causaient nulle émotion, et rarement il les lisait; les critiques de ses amis avaient seules quelque valeur à ses yeux. »



la première apparition en France des CONTES FANTASTIQUES, l'étrangeté de cette œuvre fit une rapide fortune; mais, comme une loi fatale veut qu'à chaque génie s'attache une persécution, ceux qui se disaient les interprètes d'Hoffmann le bafouèrent misérablement; la caricature le cloua, comme un autre Silène, à cheval sur une tonne de bière; elle l'enveloppa de la nauséabonde vapeur de l'estaminet, elle le couvrit de taches de vin, et, pour fermer à son livre l'accès de la bonne compagnie, elle en fit un produit d'ivresse et de déréglements. Il est temps de protester contre cet odieux mensonge, qui a séduit Walter Scott en même temps que tout un public trop facile à se laisser tromper. L'homme que des critiques ignorants ou jaloux ont si souvent calomnié mourait, le 25 juin 1822, à la fleur de l'âge, conseiller de justice à Berlin. Sa vie, dévorée par les longues souffrances d'une maladie aiguë, s'éteignait entre sa femme désolée et quelques amis qui vivent encore pour honorer la mémoire du magistrat, le génie du poète et le souvenir des vertus de l'homme privé.

Hoffmann est un homme qui sait la vie par expérience : il a travaillé et souffert; il a épuisé, comme tant d'autres, sa part de désillusions. A l'époque où il commence à écrire ses Contes, il touche aux trois quarts des jours que Dieu lui mesure : c'est en 1814; les orages sont passés, sa position s'est affermie, son rang est entouré

d'honneur et de considération ; l'Allemagne a consacré son génie d'écrivain ; la vogue vient à lui comme la gloire, toutes deux accaparent chèrement ses loisirs. Mais Hoffmann domine le monde, il dédaigne ses éloges, il prend en pitié ses séductions. Autrefois il l'avait en haine à cause de sa dureté, maintenant il le voit avec ses petitesses, avec ses ridicules, et il en rit. Retiré désormais dans le cercle de quelques hommes choisis dont le cœur n'a jamais trahi ses affections, entre Chamisso, Contessa, Hitzig et le docteur Koreff, il se fait un autre monde dont ils sont les élus. Entre eux s'organise le club de *Sérapion*, ainsi appelé du nom qui figurait ce jour-là au calendrier. C'est dans ces réunions qu'Hoffmann aimait à puiser ses plus fantasques inspirations.

Versez-lui du vin de prince, qu'un flot de johannisberg teigne son verre de reflets d'or, et l'imagination du poète part au galop, comme le coursier qui emportait la Lénore de Bürger ; — puis s'élance à perdre haleine toute cette suite d'êtres étranges, enfants de sa pensée vagabonde, qui éclosent quand il les appelle, arrivent, grandissent et se rangent devant lui. C'est un drame qu'il élève entre ciel et terre ; — c'est son monde, à lui, peuplé de personnages dont lui seul a le secret. Versez au poète un flot de johannisberg, et sa pensée, tant de fois refoulée par les arides préoccupations du labeur quotidien, froissée tant de fois par le contact des croyances déçues, s'illumine d'un éclat magique : la scène s'élargit, tous les arts fournissent leur part à l'œuvre. La peinture apporte ses couleurs vives et tranchantes ; la musique, ses vibrations qui font tressaillir ; la poésie, ses plus intimes trésors. Versez du johannisberg, et la vie embrase le drame ! Avancez sur cette terre toute neuve, parmi ces personnages que vous n'avez vus nulle part, et qu'il vous semble pourtant reconnaître ; toutes les émotions les plus diverses vont vous surprendre et vous fasciner.

Écoutez l'écho mélancolique du *Chant d'Antonia*, tout à l'heure vous rirez aux larmes au récit du *Reflet perdu ;* — puis une délicieuse curiosité vous entraîne jusqu'à la dernière page de *la Porte murée ;* — la terrible Anne Radcliffe est effacée par les aventures

prodigieuses du *Roi Trabacchio* ; — plus loin tout l'esprit, toute l'élégance du siècle de Louis XIV rayonnent dans la peinture de mœurs qui sert de cadre à *Olivier Brusson* ; — voulez-vous du comique de la vie réelle, lisez *la Chaîne des destinées* ou *le Cœur d'agate* ; — voulez-vous du fantastique à sa plus haute puissance, prenez *Coppélius* ou *Berthold le Fou*, — *la Fascination*, cette histoire inimitable du fameux ministre *Cinabre*, dont la vivante copie est à côté de nous.... — A quelque page enfin qu'on ouvre le livre, il y a un enseignement pour les choses de la vie. A côté des écarts d'une imagination brûlante, on trouve à chaque ligne une observation du monde qui mêle toutes les délicatesses d'une critique de bon goût aux traits qui prouvent la plus intime science du cœur humain ; — l'induction morale n'est jamais séparée du merveilleux de la forme.

Hoffmann possède tour à tour la bizarrerie de Rabelais, le sarcasme adouci de Voltaire, la sensibilité exquise de Bernardin de Saint-Pierre. — Il y a dans ses Contes la variété piquante de Le Sage unie à l'esprit de Molière, à la caustique naïveté de Cervantès, à la finesse de touche de l'abbé Prévost. C'est le livre de tout le monde.



CONTES
FANTASTIQUES.



LE CONSEILLER KRESPEL.



LE CHANT D'ANTONIA.

LE CHANT D'ANTONIA.



Ce soir-là, les frères du joyeux club de Sérapion s'étaient réunis de bonne heure chez Théodore. Le vent d'hiver, tourbillonnant par longues rafales, fouettait de neige les vitraux ébranlés dans leurs châssis de plomb; mais un large brasier resplendit sous le manteau de la vieille cheminée; sa chaude clarté caresse de mille capricieux reflets les bahuts aux teintes brunes, qui contrastent par leur mine âgée avec la folle gaieté des habitants du logis. Bientôt les pipes fument, des siéges s'improvisent, par ordre d'ancienneté, autour d'un guéridon où flambe à pleine terrine le punch de l'amitié. L'assemblée est complète; nul ne manque à l'appel du doyen; la coupe de Bohême s'emplit et circule; la causerie se met en frais; le temps passe, mais le punch et les histoires se renouvellent; les imaginations s'exaltent peu à peu, l'excentricité gagne ses plus hautes régions....

— « Or çà, cher Théodore, s'écria tout à coup un des joyeux viveurs, la conversation va finir si tu ne nous gratifies d'une de ces histoires à faire dormir debout que tu contes si bien; mais il nous faut quelque chose de bizarre et d'attendrissant, de fantastique et d'antinarcotique..... »

— « Trinquons, dit Théodore; j'ai votre affaire. Je veux, s'il vous plaît, vous conter une anecdote assez drolatique de la vie du conseiller Krespel. Ce digne personnage, qui a existé en chair et en os, était en vérité l'homme le plus singulier que j'aie jamais rencontré. Lorsque je vins à l'université de H***, pour y suivre les cours de philosophie, toute la ville ne s'entretenait que du conseiller Krespel, et l'on racontait de lui certaines particularités des plus surprenantes. Figurez-vous que M. Krespel jouis-

sait, dès cette époque, de la réputation la plus distinguée comme savant juriste et comme diplomate exercé. Un petit prince d'Allemagne, dont la vanité débordait le domaine, l'avait fait venir à sa résidence pour lui confier la rédaction d'un mémoire destiné à justifier ses droits touchant certain territoire voisin de sa principauté, et qu'il comptait réclamer devant la cour impériale. L'issue de cette affaire fut si satisfaisante, que, dans l'excès de sa joie, le prince jura d'accorder à son favori, en récompense du fameux mémoire, le souhait le plus exorbitant qu'il voudrait former. L'honnête Krespel, qui s'était plaint toute sa vie de ne pouvoir trouver une maison à sa guise, imagina d'en faire construire une à sa fantaisie, dont le prince paierait les frais. Le gracieux souverain proposait même d'acheter le terrain que le conseiller choisirait; mais celui-ci voulut bien se contenter d'un petit jardin qu'il possédait aux portes de la résidence et dans un site des plus pittoresques. Il s'occupa tout d'abord de réunir et d'y faire transporter tous les matériaux de son futur édifice; dès lors on le vit chaque jour, accoutré d'un bizarre costume qu'il avait fabriqué lui-même, délayer la chaux, tamiser le sable, et ranger en tas les moellons.

Tous ces préparatifs s'achevèrent sans qu'il eût appelé aucun architecte, ni paru s'occuper d'aucun plan. Un beau matin, notre homme s'en vint choisir à la ville de H*** un habile maître-maçon, et le pria de conduire dès le jour suivant à son jardin le nombre d'ouvriers nécessaire pour édifier sa maison. Le maître-maçon, qui voulait naturellement discuter ses prix d'entreprise et de main-d'œuvre, resta fort ébahi lorsque Krespel l'assura gravement que pareille précaution n'était rien moins qu'utile, et que tout s'arrangerait de soi-même, sans conteste et sans embarras. A l'aube du lendemain, quand le maître-maçon arriva aux lieu et place indiqués avec ses travailleurs, il trouva un fossé tracé en forme de carré régulier, et Krespel lui dit : — « C'est ici que les fondements de ma maison doivent être creusés; puis vous ferez élever les quatre murs d'enceinte jusqu'à ce que je les juge assez hauts... » — « Sans fenêtres ni portes, et sans murs de traverse? Y songez-vous? » s'écria le maître-maçon en fixant Krespel comme on regarde un fou. — « Veuillez faire ce que je vous dis, mon brave homme, » reprit froidement le conseiller; « chaque chose aura son tour. »

La certitude d'être payé généreusement put seule décider le maître à entreprendre cette construction, qui lui semblait absurde; les ouvriers se mirent gaiement à la besogne en faisant des gorges chaudes aux dépens du propriétaire; ils travaillèrent jour et nuit, buvant bien et mangeant de même aux frais du conseiller, qui ne les quittait guère. Les quatre murailles montaient, montaient toujours, jusqu'à ce qu'un matin Krespel cria : — « C'est assez! » Aussitôt les travailleurs s'arrêtèrent comme de véritables automates, et, quittant leurs échafaudages, vinrent se ranger en cercle autour de Krespel, et d'un air goguenard chacun semblait lui dire :

« Maître, qu'allons-nous faire ?... » — « Place ! place ! » s'écria le conseiller après deux minutes de réflexion ; et, courant à un bout du jardin, il revint ensuite à pas comptés vers son carré de murailles ; puis, hochant la tête d'un air mécontent, il renouvela cette pantomime sur chaque face de l'enceinte, jusqu'à ce qu'enfin, comme frappé d'une idée subite, il se rua tête baissée contre un point de la muraille, en criant de toutes ses forces : — « Par ici, par ici, mes gaillards, prenez la pioche et me trouez une porte ! » Il charbonnait en même temps sur le mur la dimension exacte de l'issue qu'il demandait. Ce fut l'affaire d'un moment. Alors il entra dans la maison, et sourit en homme ravi de son chef-d'œuvre, lorsque le maître-maçon lui fit observer que les quatre murailles avaient tout juste la hauteur d'une maison à deux étages. Krespel se promenait dans l'espace intérieur, suivi des maçons portant marteaux et pioches ; il mesurait, calculait, ordonnait tour à tour : — « Ici une fenêtre, six pieds de haut,



quatre de large ; là une moindre ouverture, trois pieds de haut, deux de large ! ». Et l'œuvre suivait la parole.

Or donc, mes bons amis, c'est au moment de ce bizarre travail, dont tout le monde causait, que j'arrivai à H*** ; et rien, en vérité, n'était plus réjouissant que de voir quelques centaines de badauds, le nez collé aux grilles du jardin de Krespel, et poussant des hurrahs chaque fois qu'une pierre se détachait sous le pic, chaque fois qu'une nouvelle fenêtre trouait le mur çà et là, comme par enchantement. Tous les autres travaux

de cette fameuse maison s'exécutèrent de la même manière, sans plan raisonné d'avance, et selon les inspirations toutes spontanées du cerveau de maître Krespel. La singularité piquante de cette entreprise, la persuasion acquise qu'elle réussirait en définitive au delà de toute espérance, et, plus que toute autre chose, la générosité du conseiller Krespel, animaient le zèle de ses ouvriers; aussi, grâce à leur activité, la maison fut-elle bientôt terminée; elle offrait au dehors la plus bizarre irrégularité; car pas une fenêtre ne ressemblait à l'autre, et chaque détail semblait disparate; mais, examinée intérieurement, c'était en vérité l'habitation la plus commode qu'il fût possible d'imaginer; et j'en tombai d'accord moi-même quand, après quelques jours de plus ample connaissance, maître Krespel m'en fit les honneurs. Il couronna son œuvre par un repas de cérémonie auquel furent seuls admis les maçons, compagnons et apprentis qui avaient exécuté ses plans. Ce festin splendide dut offrir le coup d'œil le plus original. Les mets les plus recherchés y furent dévorés à belles dents par des bouches assez peu faites pour apprécier de telles friandises; après le gala, les femmes et les filles de ces braves gens improvisèrent un bal, auquel M. Krespel ne se fit pas faute de danser en personne; puis, quand ses jambes un peu revêches lui refusèrent leur service, il s'arma d'un violon, et fit sauter ses hôtes jusqu'au jour, comme de vraies marionnettes.

Le mardi suivant, je rencontrai maître Krespel chez le professeur M***. Rien n'était plus étrange que la figure qu'il faisait ce soir-là. Chacun de ses mouvements était empreint d'une si brusque gaucherie, que je tremblais à chaque instant de lui voir causer quelque accident; mais on était sans doute accoutumé à ses lubies, car la maîtresse du logis ne s'effraya pas le moins du monde de le voir tantôt s'agiter auprès d'un cabaret de porcelaine de Chine, tantôt jouer des jambes en face d'une glace de plain-pied, ou bien traîner ses longues manchettes parmi des cristaux qu'il faisait tournoyer l'un après l'autre à la clarté des bougies. Au souper, la scène changea. De curieux qu'il était, Krespel devint bavard; il sautillait sans cesse d'une idée à une autre, et causait de tout avec volubilité, d'une voix tour à tour glapissante ou voilée, brève ou traînante. On parla de musique et d'un compositeur à la mode. Krespel sourit et dit en gazouillant : — « Je voudrais que cent millions de diables emportassent ce croque-notes au fond de l'enfer! » Puis il s'écria tout à coup d'une voix de tonnerre : — « C'est un séraphin pour l'harmonie! c'est le génie du chant! » Et, en disant cela, ses yeux s'humectaient de larmes furtives. Il fallait, pour ne pas le croire plutôt fou que distrait, se rappeler qu'une heure auparavant il avait parlé avec enthousiasme d'une célèbre chanteuse. Un lièvre ayant paru sur la table, Krespel mit à part les os, et réclama les pattes, que la fille du professeur, charmante enfant de cinq ans, lui porta joyeusement. Les enfants du logis semblaient affectionner le conseiller, et je ne tardai pas à en savoir la cause, quand, après le souper, je vis Krespel tirer de sa poche

une boîte qui contenait un tour d'acier, avec lequel il se mit à tourner, dans les os du lièvre, une foule de jouets lilliputiens que ses petits amis, rangés en cercle à trois pas de lui, se partageaient avec des cris de plaisir.

Tout à coup la nièce du professeur M*** s'avisa de dire : — « Que devient donc, cher monsieur Krespel, notre bonne Antonia ? » Le conseiller fit la grimace comme un gourmand qui mord une orange aigre ; ses traits se rembrunirent, et sa mine devint fort désagréable quand il répondit entre ses dents : — « Notre... notre chère Antonia ?... » Le professeur, qui s'aperçut de l'effet qu'avait produit la malencontreuse question, jeta sur sa nièce un regard de reproche, et, comme pour faire diversion à la mauvaise humeur de Krespel : — « Comment vont les violons ? » s'écria-t-il en serrant avec amitié les mains de son convive. Krespel se dérida sur-le-champ : — « Ils vont au mieux, cher professeur. J'ai commencé de démonter le célèbre violon d'Amati, qu'un heureux hasard m'a procuré dernièrement ; j'espère qu'Antonia aura fait le reste. » — « Antonia est une aimable enfant, » reprit le professeur. — « Oui, certes, c'est un ange ! » s'écria Krespel en sanglotant ; et, prenant brusquement sa canne et son chapeau, il s'en alla précipitamment, comme un homme désolé. Tout saisi de cette étrangeté, je questionnai le professeur sur l'histoire du conseiller.

— « Ah ! me dit-il, c'est un homme bien singulier, qui fait des violons



aussi habilement qu'il rédige ses mémoires ; dès qu'il a fini un de ces instruments, il l'essaie pendant une heure ou deux, et c'est une délicieuse musique à entendre ; puis il l'accroche au mur à la suite des autres, et n'y touche plus. S'il parvient à se procurer le violon d'un maître célèbre, il l'achète, en joue une fois, le démonte pièce à pièce, et en jette les morceaux dans un grand coffre qui en est déjà rempli. » — « Mais qu'est-ce qu'Antonia ? » demandai-je avec impatience. — « C'est un mystère, reprit gravement le professeur. Le conseiller vivait, il y a quelques années, dans une maison isolée de la rue ***, avec une vieille gouvernante. La singularité de ses mœurs excita la curiosité de son voisinage. Pour s'y soustraire, il fit quelques connaissances et se montra dans quelques salons. Il se fit aimable, on l'aima ; on le croyait célibataire, il ne parlait jamais de sa famille. Au bout d'un certain temps, il fit une absence de plusieurs mois. Le soir du jour qu'il revint ici, on remarqua que son appartement

était comme illuminé ; puis une ravissante voix de femme mêla ses accords à ceux d'un clavecin qu'accompagnait un violon puissamment animé sous l'archet. Les passants s'arrêtaient dans la rue, et les voisins écoutaient aux fenêtres dans un silence plein de charmes. Vers minuit, le chant cessa ; la voix du conseiller s'éleva dure et menaçante ; une autre voix d'homme semblait lui faire des reproches, et, de temps en temps, les plaintes d'une jeune fille interrompaient la discussion. Tout à coup, un cri perçant, poussé par la jeune fille, termina cette crise ; puis un bruit singulier, comme de gens qui se heurtent, s'entendit sur l'escalier. Un jeune homme sortit de la maison en pleurant, se jeta dans une chaise de poste qui l'attendait à quelques pas, et tout rentra dans un morne silence. Chacun se demandait le secret de ce drame. Le lendemain, Krespel parut calme et serein comme à son ordinaire, et nul n'osa le questionner. Mais la vieille gouvernante ne put résister à la tentation de dire tout bas, à qui voulut l'entendre, que M. le conseiller avait amené avec lui une belle jeune fille qu'il appelait Antonia ; qu'un jeune homme, éperdument amoureux d'Antonia, les avait suivis, et qu'il n'avait fallu rien moins que la colère du conseiller pour le chasser de la maison. Quant aux rapports d'Antonia avec le conseiller, c'était un secret dont la bonne vieille n'avait pas la clef. Seulement, elle disait que maître Krespel la séquestrait odieusement, ne la quittant jamais de l'œil, et ne lui permettant même plus de chanter, pour se distraire, en s'accompagnant du clavecin. Aussi le chant d'Antonia, qui ne s'était fait entendre qu'une seule fois, devint la légende merveilleuse du quartier ; et pas une cantatrice ne parviendrait aujourd'hui à se faire applaudir dans notre ville : il n'y a, dit-on, qu'Antonia qui sache chanter. »

Tout ce que m'avait dit le professeur fit une si forte impression sur mon esprit, que j'en rêvais chaque nuit. Je devins follement amoureux, et je ne songeais plus qu'aux moyens de m'introduire, à quelque prix que ce fût, dans la maison de Krespel, pour y voir la mystérieuse Antonia, lui jurer un amour éternel, et la soustraire à son tyran. Malheureusement pour mon roman, les choses tournèrent d'une façon très-pacifique ; et à peine eus-je rencontré deux ou trois fois le conseiller et flatté sa manie en causant de violons, qu'il me pria lui-même, et tout à fait simplement, de venir le voir à son logis. Dieu sait ce que j'éprouvai alors ; je crus que le ciel s'ouvrait. Maître Krespel me fit examiner en détail tous ses violons, sans me faire grâce d'un seul, et certes il y en avait plus de trente ! L'un d'eux, de très-vieille structure, était suspendu plus haut que les autres, et orné d'une couronne de fleurs. Krespel m'apprit que c'était le chef-d'œuvre d'un maître inconnu, et que les sons qu'on en tirait exerçaient sur les sens un magnétisme irrésistible, dont l'influence forçait le somnambule à révéler tous les secrets de sa pensée. — « Je n'ai jamais eu le courage, me disait-il, de démonter cet instrument pour en étudier la structure. Il me semble qu'il y a en lui une vie dont je serais le meurtrier ; j'en joue

bien rarement, et seulement pour mon Antonia, qui éprouve, en l'écoutant, les sensations les plus douces. » Au nom d'Antonia, je tressaillis. — « Mon bon monsieur le conseiller, lui dis-je avec l'accent de l'insinuation la plus caressante, ne me feriez-vous point la grâce d'en jouer devant moi un seul instant ? » Krespel prit un air ironique, et, d'une voix nasillarde, il me répondit en appuyant sur chaque syllabe : — « Non, mon bon monsieur l'étudiant. » Cette façon me décontenança. Je ne répliquai rien, et Krespel acheva de me montrer les curiosités de son cabinet.

Avant de nous séparer, il tira d'une cassette un papier plié, qu'il me remit en disant fort gravement : — « Jeune homme, vous aimez les arts ; acceptez donc ceci comme un précieux souvenir. » Puis, sans attendre de réponse, il me poussa tout doucement du côté de la porte, qu'il me ferma au nez. J'ouvris le papier ; il contenait un petit morceau d'une quinte, long d'un huitième de pouce, avec cette inscription : « Fragment de la quinte à laquelle le divin Stamitz avait monté son violon lorsqu'il joua son dernier concert. » Malgré le congé un peu fantasque dont m'avait gratifié le conseiller, je ne pus résister au désir de retourner chez lui ; et bien m'en prit, car, dès cette seconde visite, je trouvai Antonia près de lui, occupée à ranger les pièces d'un violon qu'il démontait. C'était une jeune fille d'une extrême pâleur, qu'un souffle eût fait rougir, et qui redevenait après blanche et froide comme l'albâtre. Je fus tout étonné de trouver dans Krespel, ce jour-là, une aisance et une cordialité qui contrastaient fort avec la jalousie tyrannique dont m'avait parlé le professeur. Je causai librement devant lui avec Antonia, sans qu'il parût s'en fatiguer ; mes visites se succédèrent et furent bien accueillies ; une douce et franche intimité s'établit même entre nous, à l'insu des bavards qui n'auraient pas manqué d'en médire. Les bizarreries de Krespel m'égayaient assez souvent ; mais j'avoue qu'Antonia seule était l'aimant qui m'attirait chez lui, et qui me faisait tolérer ce que son caractère avait parfois de trop quinteux. Chaque fois que j'amenais l'entretien sur la musique, il s'irritait comme un chat qu'on agace, et, bon gré mal gré, il fallait lui céder la place et m'en aller l'oreille basse.

Certain soir, je le trouvai d'humeur gaie ; il avait démonté un vieux violon de Crémone, et découvert un secret important pour l'art. Profitant de sa vive satisfaction, je parvins cette fois à le faire causer de musique ; nous critiquâmes le jeu prétentieux d'une foule de virtuoses que la foule admirait. Krespel riait de mes saillies ; Antonia fixait sur moi ses grands yeux. — « N'est-ce pas, lui dis-je, que, pour le chant ni l'accompagnement, vous ne suivez l'exemple d'aucun de nos prétendus vainqueurs de difficultés ? » Les joues pâles de la jeune fille se nuancèrent d'un doux incarnat ; et, comme si quelque chose d'électrique eût parcouru tout son être, elle s'élança près du clavecin... ouvrit les lèvres... elle allait chanter... lorsque Krespel, la tirant en arrière et me poussant par les épaules,

me cria d'une voix stridente : — « Petit ! petit ! petit ! » Puis, reprenant tout à coup ses façons cérémonieuses de l'autre jour, il ajouta : — « Je suis vraiment trop poli, cher monsieur l'étudiant, pour prier le diable qu'il vous étrangle ; mais il est assez tard, comme vous voyez, et il fait assez sombre pour que vous puissiez vous rompre le cou sans que je prenne la peine de vous jeter au bas de l'escalier. Ainsi donc, faites-moi l'amitié de retourner chez vous, et gardez un bon souvenir de votre vieil ami, si... comprenez-vous bien ?... si par hasard vous ne le retrouviez plus chez lui. » A ces mots, il m'embrassa comme la première fois, et me conduisit dehors sans que je pusse adresser à Antonia un triste et dernier regard. Le professeur M*** ne se fit pas faute de me railler et de me répéter que j'étais à jamais rayé des tablettes du conseiller. Je partis de H***, l'âme navrée ; mais peu à peu l'absence, l'éloignement, adoucirent ce chagrin violent ; l'image d'Antonia, le souvenir de ce chant céleste qu'il ne m'avait pas été permis d'ouïr, s'effacèrent, se voilèrent insensiblement d'un mystérieux sommeil au fond de ma pensée.

Deux ans plus tard, je voyageais dans le midi de l'Allemagne. La ville de H*** se retrouva sur ma route ; à mesure que j'en approchais, une sensation d'angoisse opprimait ma poitrine ; c'était le soir ; les clochers de l'église m'apparaissaient à l'horizon dans la brume d'azur qui précède la nuit close ; l'air me manqua tout à coup, il me fallut quitter la voiture pour achever la route à pied. Peu à peu, cette sensation prit un caractère plus étrange ; je crus ouïr dans les airs les modulations d'un chant doux et fantastique ; puis je discernai des voix qui psalmodiaient. — « Qu'est-ce que cela ? qu'est-ce que cela ? » m'écriai-je, avec un accent effaré qui surprit un passant. — « Eh ! ne voyez-vous pas, dit cet homme, le cimetière à votre gauche ? C'est un enterrement qui s'achève ! » En ce moment, la route en pente dominait le cimetière, et je vis, en effet, combler une fosse. Mon cœur se brisa ; il me semblait qu'on enfermait dans cette tombe toute une vie de bonheur et d'espérance. A quelques pas de la ville, je trouvai le professeur M*** appuyé sur le bras de sa nièce ; tous deux revenaient de cette lugubre cérémonie. Ils passèrent près de moi sans me voir. La jeune fille pleurait.

Je ne pus contenir l'impatience qui me dévorait. Au lieu d'entrer en ville, j'envoyai mon valet avec le bagage à une hôtellerie que je connaissais, puis je courus à perdre haleine vers la petite maison de Krespel. En ouvrant la grille du jardin, je vis sous une allée de tilleuls le conseiller conduit par deux personnes vêtues de deuil, au milieu desquelles il se débattait comme un homme désespéré. Il portait son vieil habit gris, qu'il avait taillé lui-même sur un patron si bizarre ; il n'y avait rien de changé dans sa personne, si ce n'est un long crêpe qui pendait de son petit chapeau à trois cornes. Il avait bouclé sur son ventre un ceinturon noir, dans lequel se balançait un archet au lieu d'épée. Je frissonnai à cet aspect. — « Il est

fou ! » me disais-je. Les hommes qui l'accompagnaient s'arrêtèrent à la porte de la maison. Là, Krespel les embrassa, en riant d'une voix gutturale ; puis ils se retirèrent, et son regard alors tomba sur moi... : — « Soyez le bienvenu, monsieur l'étudiant ; vous me comprendrez, vous !... » Et, m'entraînant par la main, il me conduisit dans le cabinet où ses violons étaient rangés. Un large crêpe noir les couvrait ; mais le violon du maître inconnu n'était plus là ; une couronne de cyprès marquait sa place.... Je compris tout. — « Antonia ! Antonia ! » m'écriai-je avec des cris de délire. Mais Krespel restait devant moi, l'œil fixe, les bras croisés.

— « Lorsqu'elle expira, me dit-il d'une voix dont il contenait en vain l'émotion, l'âme de ce violon rendit, en se brisant, un son douloureux, et la table d'harmonie se fendit en éclats. Ce vieil instrument, qu'elle aimait, ne pouvait lui survivre ; je l'ai enfermé près d'elle, dans sa bière. » En achevant ces mots, le conseiller changea tout à coup de physionomie ; il se mit à écorcher d'une voix rauque et fêlée une chanson bouffonne ; et c'était affreux de le voir sautant sur un pied tout autour de la chambre, tandis que le crêpe flottant de son chapeau, accrochant tous les violons, vint aussi frôler mon visage. Je ne pus retenir un cri perçant ; il s'arrêta court : — « Petit, petit, pourquoi cries-tu ? As-tu vu l'ange de la mort ? Il précède toujours la cérémonie.... » Puis il vint au milieu de la chambre, et, levant à deux mains au-dessus de sa tête l'archet qu'il traînait à son côté, il le brisa violemment et en jeta les tronçons loin de lui... — « Ah ! s'écria-t-il, à présent je suis libre, libre, libre ! Je ne ferai plus de violons ! non ! plus de violons ! jamais de violons ! » Le malheureux Krespel hurlait ces mots sur une cadence infernale, et reprit sa course à cloche-pied autour de la chambre. Glacé d'effroi, je voulus fuir ; il m'arrêta d'un bras nerveux : — « Restez, monsieur l'étudiant, ne prenez pas mes convulsions pour de la folie ; tout cela m'est infligé, parce que, il y a quelques jours, je me fis tailler une robe de chambre dans laquelle je voulais ressembler au Destin, ou à Dieu !... » L'infortuné me débita encore une foule d'extravagances, jusqu'à ce que, épuisé par son exaltation, il tomba presque mort. Sa vieille gouvernante accourut à mes cris ; — je le laissai dans ses bras.

Quand je revis le professeur M***, je lui soutins que le conseiller Krespel était fou. — « J'espère le contraire, répondit-il. La fermentation de la pensée, qui brûlerait le cerveau d'un autre homme, se dégage par l'action chez notre pauvre ami. Son agitation désordonnée, en épuisant l'excitation de ses nerfs, le sauvera. La mort subite d'Antonia l'a foudroyé. Mais laissez passer un jour, et je parie qu'il reprendra, de lui-même, ses habitudes et sa vie de chaque jour. » La prédiction du professeur fut réalisée. Le lendemain, Krespel était fort calme ; il répétait seulement qu'il ne ferait plus de violons, et qu'il n'en toucherait de sa vie.

Tout cela n'avait point éclairci pour moi le mystère qui enveloppait les

relations d'Antonia avec le conseiller Krespel. Plus j'y songeais, plus je ne sais quel instinct me disait sans cesse qu'il avait existé entre ces deux êtres quelque chose d'odieux à connaître. Antonia m'apparaissait toujours dans mes rêves comme une victime. Je ne voulus pas quitter H*** sans provoquer une explication qui devait peut-être amener la révélation d'un forfait. Ma tête s'exaltait d'heure en heure. J'allai tomber comme la foudre dans le cabinet du conseiller. Je le trouvai calme et souriant comme un juste; assis près d'une petite table, il tournait des jouets d'enfant. — « Homme exécrable, m'écriai-je, comment peux-tu goûter un seul instant de paix, tandis que ta conscience doit te mordre le cœur comme un serpent?... »

Le conseiller me fixa d'un air étonné, et, posant près de lui son ciseau : — « Qu'est-ce à dire, mon très-cher? Prenez donc la peine de vous asseoir. » Tant de sang-froid m'irritait davantage; et je l'accusai hautement du meurtre d'Antonia, jurant qu'en ma qualité d'avocat j'allais, par tous les moyens en mon pouvoir, provoquer une enquête juridique sur les causes de ce malheur. Mon exaltation s'exhala peu à peu dans un flux de paroles. Quand j'eus fini, le conseiller n'avait pas cessé de me regarder fort tranquillement. — « Jeune étourdi, » me dit-il alors d'une voix dont la gravité solennelle me confondit, « jeune homme, de quel droit veux-tu pénétrer les secrets d'une vie qui te fut toujours étrangère? Antonia n'est plus!... Que t'importe le reste?... » Il y avait à cette heure, dans le calme de cet homme, quelque chose de profondément triste. Je sentis que j'avais agi en insensé; je lui demandai grâce, en le suppliant de m'apprendre quelques détails de la vie de l'ange que je pleurais. Il me prit alors par la main, m'attira sur le balcon, et, les yeux penchés sur le jardin, il me confia une histoire dont mes souvenirs n'ont gardé que ce qui touchait Antonia.

Le conseiller Krespel avait, dans sa jeunesse, la passion d'acquérir à tout prix les violons des vieux maîtres. Ses recherches le conduisirent en Italie, à Venise, où il entendit, au théâtre de San-Benedetto, la fameuse cantatrice Angela ***. Sa ravissante beauté ne fit pas moins d'impression que son talent de virtuose sur le cœur du conseiller. Un mariage secret les unit; mais la belle cantatrice, ange au théâtre, était le diable en ménage; Krespel, après mille et une scènes orageuses, prit le parti de se réfugier à la campagne, où il se consolait de son mieux avec un excellent violon de Crémone. Mais la signora, jalouse autant qu'Italienne de pur sang, vint le relancer impitoyablement dans sa retraite. Un jour, elle entra dans le salon d'été où Krespel improvisait tout un monde musical. Elle posa sa jolie tête sur l'épaule de son mari, et le regarda d'un œil plein d'amour. Le conseiller, perdu dans les régions idéales, faisait voler l'archet avec tant d'ardeur, qu'il effleura, sans le vouloir, le cou de satin d'Angela. Elle bondit furieuse : — « *Bestia tedesca!* » s'écria-t-elle; et, saisissant avec colère le violon de Crémone, elle le brisa en mille pièces sur la table de marbre.

Le conseiller resta pétrifié ; puis un de ces mouvements nerveux qui ne s'analysent point crispa ses membres ; il lança la belle cantatrice par la fenêtre de sa propre maison, et s'enfuit en Allemagne. Mais, chemin faisant, quand il se représenta l'étrangeté de cet événement, et bien qu'il n'eût pas agi avec la moindre préméditation, il éprouva les regrets les plus cuisants ; car il se souvenait aussi que la signora l'avait caressé du doux espoir d'être père incessamment. Imaginez donc sa surprise lorsque, huit mois après, il reçut, au fond de l'Allemagne, une lettre des plus tendres, dans laquelle sa chère femme, sans rappeler d'aucune façon l'accident de la *villa*, lui annonçait la naissance d'une fille, et le rappelait avec instance à Venise. Krespel, soupçonnant quelque piége, fit prendre des informations ; il apprit, en effet, que la belle Italienne était tombée sur des plates-bandes fleuries qui avaient amolli sa chute, et que l'unique résultat de la volée que ce rossignol avait prise par la fenêtre était l'heureux changement de son caractère. La signora n'avait plus ni caprices, ni colères ; le remède conjugal avait fait merveille. Le bon conseiller fut si touché de cette nouvelle, qu'il ordonna de prime-saut qu'on mît les chevaux à sa berline. Mais, à peine était-il en voiture, qu'il se ravisa. — « Diable ! se dit-il, si la dame n'était pas radicalement guérie, faudrait-il encore la jeter par la croisée ? » Cette question était difficile à résoudre.

Krespel rentra chez lui, écrivit à sa chère épouse une longue lettre où il la félicitait de ce que sa fille portait, ainsi que lui, un petit signe velu derrière l'oreille ; puis.... il resta en Allemagne. De nouvelles lettres s'échangèrent. Les protestations d'amour, les projets d'avenir, les plaintes, les douces prières voltigeaient, comme des tourtereaux, de Venise à H***.... Un beau jour Angela vint en Allemagne, et fit admirer son gosier sur le grand théâtre de F***.... Quoiqu'elle ne fût plus extrêmement jeune, elle alluma des passions, fit quelques heureux et une infinité de victimes.

Cependant la petite fille de Krespel avait grandi ; on l'appelait Antonia, et sa mère devinait en elle une cantatrice de sa force. Krespel, sachant sa femme si près de lui, mourait d'envie d'aller embrasser son enfant ; mais la crainte des folies de la signora le retenait, et il restait chez lui, parmi ses violons, qui ne le contrariaient jamais.

En ce temps-là, un jeune musicien, qui donnait de grandes espérances, devint amoureux d'Antonia ; Krespel, consulté, trouvait charmant que sa fille épousât un artiste qui n'avait point de rival sur le violon ; et il attendait de jour en jour la nouvelle du mariage, quand une lettre, cachetée de noir par une main étrangère, vint lui apprendre qu'Angela venait de mourir d'une pleurésie, la veille des noces d'Antonia ; la dernière prière de la cantatrice invitait Krespel à venir chercher l'orpheline : — il partit sans perdre une minute.

Le jeune fiancé, qui n'avait pas quitté Antonia dans un moment si douloureux, se trouva présent à l'arrivée du père. Un soir qu'ils étaient réunis,

et que Krespel rêvait de la défunte, Antonia se mit au clavecin, et chanta un air mélancolique; on eût dit, à l'entendre, que l'âme de sa mère frémissait dans sa voix. Krespel n'y put tenir; des sanglots étouffaient sa poitrine; il se leva, prit la jeune fille dans ses bras, et, la serrant étroitement : — « Oh! non, s'écria-t-il, si tu m'aimes, ne chante plus! Cela me brise le cœur! Ne chante plus jamais! »

Antonia leva sur son père un long regard; et dans ce regard il y avait des larmes pour un rêve de bonheur prêt à s'évanouir. Ses cheveux noirs ruisselaient, en flots d'ébène, sur ses épaules de neige; — sa taille s'inclinait comme un lis qui va se briser;... Krespel pleurait en la voyant si belle; car un instinct fatal venait de lui révéler l'avenir. Antonia devenait plus pâle, et parmi ses traits le conseiller avait surpris un signe de mort. Il contemplait avec effroi ce germe que chaque heure allait développer.

— « Non, non, mon ami, » disait plus tard le conseiller au docteur R***, un fameux médecin, « non, ces taches d'un rouge vif qui colorent, dès qu'elle chante, les pommettes de ses joues, ne sont pas de l'animation!... Non, c'est ce que je craignais! » — « Eh bien donc, reprit le docteur, je n'ai plus à vous dissimuler ma propre inquiétude; soit que cette jeune fille ait fait, pour chanter, des efforts prématurés, soit que la nature ait laissé dans une si belle œuvre un défaut organique, je crois que cet éclat sonore de la voix, qui dépasse les facultés de son âge, est un indice de danger, et je ne lui donne pas six mois à vivre, si vous permettez qu'elle chante. »

Le conseiller tressaillit sous cette menace; il lui semblait voir un bel arbuste tout couvert de ses premières fleurs, et qu'une main sans pitié va couper à la racine. Sa résolution fut rapide; il ouvrit à Antonia les deux routes de l'avenir : l'une, passant par le mariage et les séductions de la vie d'artiste, irait dans peu de jours s'abîmer dans la tombe; l'autre conserverait à son vieux père une enfant chérie, son unique joie et son dernier bonheur. Antonia comprit le sacrifice que son père implorait. Elle se jeta dans ses bras sans trouver une seule parole. Krespel congédia le fiancé, et, deux jours après, il arrivait à H***, avec sa fille, son trésor. Mais le jeune homme ne pouvait ainsi renoncer à la félicité qu'il s'était promise. Il partit sur les traces de Krespel, et le rejoignit à sa porte. Le conseiller le repoussait durement. — « Oh! s'écria la pauvre Antonia, le voir, l'entendre encore une fois, et puis mourir! » — « Mourir!... mourir!... répétait le conseiller avec égarement; te voir mourir, ô mon enfant! toi le seul être qui m'attache au monde! Eh bien! qu'il soit donc fait selon ta volonté; et si tu meurs, ne maudis pas ton malheureux père!... »

Le sacrifice était décidé. Il fallut que le musicien prît place au clavecin. Antonia chanta; Krespel prit son violon et ne cessa de jouer, l'œil fixé sur sa fille, jusqu'à ce qu'il vît apparaître les taches pourpres sur ses joues pâles. Alors il interrompit violemment le concert, et fit signe au musicien de se retirer. Antonia, le voyant partir, poussa un cri déchirant et tomba évanouie.

— « Je crus un moment, me disait Krespel en achevant de me conter cette triste histoire, que ma pauvre enfant était morte. Je saisis le maudit fiancé par les épaules : « Partez, lui criai-je, partez vite ! car ma fille est si pâle, que je ne sais à quoi il tient que je ne vous plonge un couteau dans le cœur, pour la réchauffer et colorer ses joues avec votre sang !... » J'avais sans doute, en lui jetant ces mots, un si terrible aspect, que le misérable se jeta comme un fou à travers les escaliers, et je ne l'ai jamais revu. »

Quand le conseiller releva sa fille, elle ouvrit les yeux et les referma presque aussitôt. Le médecin qu'on courut chercher dit que l'accident, bien que grave, n'aurait probablement aucune suite fâcheuse. Quelques jours après, elle sembla même presque rétablie. Son amour filial pour son père offrait le tableau le plus touchant ; elle s'était dévouée, avec la plus admirable résignation, à ses manies et à ses caprices ; elle l'aidait avec une patience angélique à démonter les vieux violons qu'il achetait, et à en fabriquer de neufs. — « Non, cher père, lui disait-elle souvent avec un mélancolique sourire, je ne chanterai plus, puisque cela t'afflige ; je ne veux plus vivre et respirer que pour toi ! » Et Krespel, en l'écoutant, se sentait heureux.

Quand il eut fait emplette du fameux violon qu'il renferma dans le cercueil d'Antonia, la jeune fille, voyant qu'il allait aussi le démonter, le regarda tristement : — « Quoi ! celui-là aussi ? » disait-elle. Krespel, en même temps, sentit au dedans de lui je ne sais quelle voix qui l'engageait à épargner et même à essayer cet instrument. A peine eut-il préludé, que la fille s'écria, en battant des mains : — « Eh ! mais c'est ma voix, c'est ma voix ! Je chante encore ! » Et c'était vrai ; les notes perlées du merveilleux violon semblaient tomber du ciel. Krespel était tout ému ; l'archet, sous ses doigts, créait des prodiges. Quelquefois Antonia lui disait, avec un doux sourire : — « Père, je voudrais bien chanter. » Et Krespel prenait le violon, et chaque fois il en tirait des variations délicieuses.

Peu de jours avant mon second voyage à H***, le conseiller crut entendre, pendant une nuit calme, le clavecin s'animer dans la chambre voisine ; il crut entendre les doigts du fiancé d'Antonia parcourir rapidement les touches d'ivoire. Il voulut se lever ; mais une main de fer semblait l'enchaîner... Puis il lui sembla que la voix de sa fille murmurait faiblement, comme dans un lointain ; peu à peu les modulations se rapprochèrent, c'était un *crescendo* fantastique, dont chaque vibration lui perçait le cœur comme une flèche. Tout à coup une auréole bleuâtre effaça les ténèbres au fond de la chambre ; il vit Antonia dans les bras de son fiancé, qui la soutenait dans ses bras. Leurs lèvres se touchaient, et pourtant le chant céleste continuait toujours.... Frappé d'un effroi surnaturel, le conseiller Krespel resta là, jusqu'à l'aube, dans un état d'angoisse indéfinissable. Une torpeur de plomb paralysait sa pensée...

Quand le premier rayon de l'aurore glissa ses teintes roses sous les ri-

deaux de sa couche, il se leva comme d'un rêve pénible, et courut à la chambre d'Antonia. Elle était étendue sur le sopha, les yeux fermés, les mains jointes; un sourire doux, mais fixe, effleurait ses lèvres pâles.

Elle ressemblait à l'ange de la virginité endormi.... — Son âme était retournée à Dieu !...





SALVATOR ROSA.

SALVATOR ROSA.

I.



A l'époque où le pêcheur Mas' Aniello proclamait, au bruit du tocsin, la liberté dans Naples, le peintre Salvator, chassé de la ville par la terreur que répandit cette révolution de huit jours, s'en allait, seul et dénué de tout, sur le chemin de Rome. Il avait un costume d'assez humble apparence, et deux pauvres sequins bien usés sonnaient tout bas dans sa bourse amaigrie quand il arriva, vers la brune, aux portes de Rome, le même jour qui vit périr Mas' Aniello, et Naples retomber sous le joug de l'Espagne. — Il se glissa comme une ombre, à travers les rues désertes, jusqu'à la place Navona. C'est là qu'en des temps plus heureux il avait habité une délicieuse maison, près du palais Pamfili. Ses regards se fixèrent, avec toute l'angoisse d'un triste souvenir, sur les hautes fenêtres qui reflétaient l'éclat de la pleine lune. — « Hélas! se dit-il, il me faudra dépenser bien de la toile et des couleurs avant que je puisse racheter mon atelier favori! » Cette pensée l'agita d'un frémissement douloureux; puis, sa dernière force épuisée lui manqua tout à coup, et, se laissant aller sur un banc de pierre, en face de sa maison regrettée, il s'écria : — « Combien me faudra-t-il barbouiller, pour vivre, de tableaux au caprice des sots? Je ne me sens plus ni courage, ni confiance dans l'avenir!... »

Une bise glacée tournoyait en sifflant à travers les rues désertes. Sal-

vator sentit bientôt la nécessité de chercher un asile; et, se traînant jusqu'à l'angle de la rue Bergognona, près du Corso, il s'arrêta devant une maisonnette silencieuse, à deux fenêtres, où logeait une pauvre veuve avec ses deux filles. Cette famille lui avait donné asile à l'époque de son premier séjour à Rome, lorsqu'il n'était encore qu'un pauvre artiste ignoré. Salvator espéra que ce souvenir lui vaudrait un bon accueil. Il frappait depuis long-temps sans pouvoir se faire ouïr, quand la veuve, éveillée en sursaut, vint à tâtons entre-bâiller la fenêtre, en maugréant de tout son cœur contre le rôdeur de nuit qui troublait son repos à pareille heure; mais dès que Salvator, après bien des paroles en pure perte, grâce au demi-sommeil de la dame, fut parvenu à se faire reconnaître : — « Eh quoi! s'écria son ancienne hôtesse, quoi! c'est vous, maître Salvator? Soyez le bienvenu; votre petite chambre est restée vide, et le figuier qui grimpait le long des murs encadre à présent la fenêtre d'un feuillage frais. Dieu! que mes filles vont être heureuses de vous revoir! Vous ne reconnaîtrez plus ma chère Margerita, tant elle est grande et jolie! et votre chatte favorite, hélas! voilà trois mois qu'elle s'est étranglée avec une arête de poisson... Nous sommes tous mortels! Et la grosse voisine, dont vous faisiez si bien la caricature, n'a-t-elle pas épousé le signor Luigi, un jeune homme!... Dieu soit loué en tout; mais il arrange là-haut de singuliers mariages.... »

— « Mais, interrompit à grand'peine Salvator, pour Dieu, dame Caterina, ouvrez-moi d'abord, puis vous me causerez tout à l'aise du figuier, de vos filles, de la chatte et de la voisine. Je meurs de fatigue et d'inanition.... »

— « Bon! bon! dit la vieille en grommelant, patience, on y va. » Puis, il fallut un gros quart d'heure pour trouver les clefs du logis, éveiller les filles et allumer le feu. La porte s'ouvrit enfin pour le pauvre voyageur, qui fit trois pas sous le porche, et s'évanouit d'épuisement. La chère dame Caterina aimait Salvator, et mettait son talent bien au-dessus des autres peintres. L'accident de son ancien locataire lui causa une peine extrême, et elle criait qu'on allât quérir vite un confesseur. Par bonheur, son fils, qui d'ordinaire travaillait à Tivoli, se trouvait à la maison cette nuit-là. Ce garçon pensa qu'un médecin vaudrait mieux qu'un confesseur, et il courut à la place d'Espagne prier le docteur Splendiano Accoramboni de se rendre sur-le-champ auprès de l'artiste qu'on avait emmaillotté dans un lit bien chaud. La dame Caterina l'aspergeait d'eau bénite et l'entourait de saintes reliques, tandis que les jeunes filles, éplorées, s'efforçaient de glisser entre les lèvres du malade quelques gouttes d'un vieux cordial. Le jour commençait à paraître, lorsque la porte s'ouvrit à deux battants, pour laisser passer le fameux docteur. Les jeunes filles se retirèrent discrètement, non sans jeter à la dérobée sur le pauvre Salvator des regards inquiets.

Il n'est pas inutile de dépeindre le nouveau personnage qui entre en

scène dans la petite maison de la rue Bergognona. — Malgré toutes ses dispositions naturelles au développement physique le plus parfait, le docteur



Splendiano Accoramboni n'avait pu parvenir jusqu'à la taille respectable de quatre pieds. Il est pourtant vrai de dire qu'en son enfance il promettait de réaliser les plus belles proportions; et avant que sa tête, devenue un peu difforme par je ne sais quel accident, eût acquis, grâce à ses joues bouffies et à son triple menton, un volume exagéré; avant que son nez ne fût devenu tout violacé par l'action corrosive du tabac d'Espagne; avant que sa panse gonflée de macaroni eût atteint des dimensions un peu gênantes, le célèbre docteur Splendiano portait fort avantageusement le costume d'*abbate*. C'était, à vrai dire, un si joli petit homme, que les vieilles dames romaines, qui en raffolaient, l'appelaient à l'envi Caro puppazetto, leur cher petit poupard. Ce sobriquet avait fait fortune, et un peintre allemand disait, d'un air narquois, en voyant signor Splendiano passer par la place d'Espagne, qu'il semblait qu'un Alcide de la plus fière encolure, et haut de six grands pieds, eût laissé tomber sa tête sur les épaules d'une marionnette. Cette bizarre figure était roulée dans une immense pièce de

damas de Venise à larges bigarrures ; un ceinturon de buffle, bouclé sur sa poitrine, suspendait une flamberge longue de trois aunes, et sur sa perruque poudrée à frimas surgissait un bonnet haut et pointu, qui ne ressemblait pas mal à l'obélisque de la place Saint-Pierre ; et cette perruque ébouriffée, qui, en raison de la taille exiguë du porteur, descendait au bas de son dos, figurait à ravir une espèce de cocon, d'où sortait à demi cet énorme ver à soie.

Splendiano mit ses lunettes pour observer le malade, et tirant à l'écart la dame Caterina : — « Ça va mal, dit-il à demi-voix ; l'estimable peintre Salvator Rosa va rendre l'âme chez vous, si ma science ne le tire d'affaire. Depuis quand est-il arrivé ? Apporte-t-il de Naples quelques beaux tableaux?..... — « Hélas ! mon digne seigneur, reprit la vieille, le pauvre enfant m'est tombé des nues cette nuit ; quant aux tableaux dont vous parlez, je n'ai rien vu ; mais il y a en bas une grande caisse que Salvator m'avait bien recommandée avant de tomber dans l'état où vous le voyez. » Caterina mentait, mais nous verrons plus tard pour quelle cause. — « Ho ! ho ! » dit le docteur en faisant claquer ses lèvres et riant dans sa barbe ; puis, avec toute la gravité que pouvait lui permettre sa longue flamberge, qui s'accrochait à tous les meubles, il s'approcha du malade et lui serra le pouls d'un air capable, en respirant comme un soufflet de forge au milieu du silence qui l'entourait. Après avoir décliné en grec et en latin les noms baroques de plus de cent maladies que le peintre n'avait pas, il ajouta qu'il ne pouvait, *ex abrupto*, dénommer celle dont souffrait Salvator, mais qu'il ne tarderait pas à lui trouver un nom fort remarquable, avec des remèdes très-efficaces. Cela dit, il s'en fut à pas comptés, comme il était venu ; mais au bas de l'escalier la caisse lui revint en mémoire, et, pressée de questions, dame Caterina lui fit voir un vieux coffre où gisaient quelques défroques de son défunt mari. Le docteur frappa du pied le long du coffre et sortit en répétant : — « Nous verrons, nous verrons ! »

Lorsque la bonne veuve remonta dans la petite chambre, Salvator commençait à donner quelques signes de vie. Les deux jeunes filles étaient rentrées à petits pas, et se tenaient debout, comme deux anges gardiens, au chevet de son lit. Il y avait une délicieuse poésie dans la joie de cette pauvre famille, quand la pâle figure de l'artiste parut se ranimer sous un tiède rayon du soleil levant.

— « Mère, disaient les jeunes filles à demi-voix, Dieu sauvera notre bon ami Salvator ; mais pourquoi donc avoir appelé ce vilain docteur dont la figure est si laide, et dont les paroles font peur ? » — « Taisez-vous, jeunes folles, répondit Caterina, c'est une bonne fortune pour nous que le savant Splendiano n'ait pas dédaigné de monter dans notre humble logis, car c'est le médecin à la mode des grands seigneurs ; et si, grâce à lui, maître Salvator recouvre la santé, il peindra quelque belle toile pour le payer ; Splendiano est un homme généreux et qui traite les artistes en

confrère. » — « Quand il ne les enterre pas! » dirent tout bas les jeunes filles; et leurs regards épièrent de nouveau sur les traits du peintre les premiers indices du réveil de ce funeste évanouissement. Quand Salvator ouvrit les yeux, un sourire presque imperceptible d'affectueuse reconnaissance pour les bons cœurs qui ne l'avaient pas abandonné plissa légèrement ses lèvres; il allait peut-être essayer de parler; mais une main blanche et fine se posa sur sa bouche, tandis qu'une douce voix lui disait tout bas : « Espoir et courage!... »



Quelques moments après, Splendiano reparut chargé de plusieurs fioles remplies d'une drogue détestable qu'il prescrivit d'administrer bon gré mal gré à son client; mais, soit que le mal fît des progrès, soit que le remède fût pire que le mal, le pauvre Salvator s'en allait à petits pas vers l'autre monde.

La pauvre Caterina passa toute la nuit à prier la Madone et tous les saints du ciel de venir en aide à son ancien locataire, et de ne pas le laisser mourir si jeune et si riche d'avenir. Les jeunes filles, désolées, accusaient les médicaments du docteur, et poussaient des cris plaintifs à chaque secousse du malade que le délire avait saisi. Cette scène de terreur et de larmes dura jusqu'à l'aube. Tout à coup, dans un accès de fièvre ardente,

Salvator s'élança du lit comme un furieux, saisit l'une après l'autre toutes les fioles et les jeta par la fenêtre. Le savant Splendiano, qui entrait à cette heure dans la maison, fut largement inondé du fluide puant des flacons, qui se brisèrent sur sa tête. Il accourut, braillant d'étrange sorte : — « Maître Salvator est tombé en démence! dans dix minutes c'est un homme mort! A moi le tableau, dame Caterina! je le veux, à l'instant, pour payer mes visites! » La vieille dame ouvrit le coffre sans mot dire; mais quand le docteur aperçut les loques dont il était garni, ses yeux, bordés d'écarlate, s'enflammèrent de colère : il frappa du pied, grinça de



dents, et, vouant toute la maison de la rue Bergognona à tous les diables de l'enfer, il partit comme une bombe violemment chassée du mortier par l'explosion.

Lorsque la fièvre se dissipa, Salvator retomba dans un profond engourdissement. La bonne Caterina, croyant qu'il allait trépasser, courut au monastère voisin chercher le père Bonifazio pour lui donner les derniers sacrements. Mais à l'aspect du malade, le révérend devina que son ministère n'était pas encore de saison, et que l'artiste, grâce à des soins judicieux,

pouvait en réchapper, pourvu que tout d'abord la porte fût close au nez du docteur. Bientôt des remèdes plus sages rétablirent l'équilibre dans les organes du malade. Quand il rouvrit les yeux, son premier regard tomba sur un jeune homme d'un extérieur distingué qui se jeta à genoux au chevet du lit, en s'écriant avec des larmes de joie : — « O mon excellent, mon illustre maître, vous êtes donc sauvé!.... » — « Où suis-je? » murmura Salvator. Mais le jeune homme, le priant de ne point parler dans son état de faiblesse, se hâta de prévenir ses questions : — « Vous étiez bien malade en arrivant de Naples ici; mais, grâce à Dieu, des remèdes simples et des soins dévoués vous auraient vite remis sur pied, si le hasard ne vous eût livré au docteur Pyramide, qui prenait fort bien ses mesures pour vous envoyer en terre. » — « Qu'est-ce, dit Salvator, qu'est-ce que ce docteur Pyramide? N'est-ce pas une espèce de singe que j'ai entrevu dans mon délire, et qui semblait coiffé de l'obélisque de la place Saint-Pierre?..... »

— « Plût à Dieu, reprit le jeune homme, que le nom de Pyramide lui vînt de sa coiffure! Vous ne savez pas que ce docteur infernal a la monomanie des tableaux, et qu'il use, pour augmenter sa galerie, d'un procédé tout neuf? Malheur aux peintres, surtout aux étrangers, que la chance d'une mauvaise digestion ou bien la suite d'une orgie fait tomber entre ses mains; il les affuble d'une maladie de son invention, dont le danger est tout dans ses remèdes. Sous un bel air de désintéressement, il stipule un tableau pour prix de sa cure, et souvent il hérite des malheureux qu'il expédie au cimetière qui avoisine la pyramide de Cestius. Voilà le champ où sème et récolte le docteur Splendiano Accoramboni, surnommé Pyramide par ceux qui s'échappent de ses griffes. Dame Caterina, qui n'est pas riche, lui avait fait croire que vous apportiez de Naples une toile magnifique, et l'espoir d'en devenir possesseur stimulait le zèle de ce bourreau. Fort heureusement que dans un accès de fièvre vous avez rompu sur sa tête ses fioles à poison, et que, vous croyant à l'agonie, dame Caterina fit appeler le père Bonifazio, à qui je dois le bonheur d'être près de vous. Nous avons combattu par une saignée modérée l'inflammation de votre sang, puis nous vous avons apporté dans cette petite chambre qui fut la vôtre jadis. Tenez, voici votre chevalet, et plusieurs esquisses que dame Caterina gardait de vous comme des reliques. Vous allez renaître à la santé, à la gloire; c'est plus qu'il n'en faut au bonheur de votre pauvre serviteur Antonio Scacciati, qui ne désirait rien tant que de voir une fois en sa vie le célèbre Salvator Rosa! » — « Je ne puis deviner, disait Salvator, quels motifs animent les sentiments affectueux que vous me témoignez. » — « Permettez, poursuivit le jeune homme, que je les taise encore; mais quand vous serez rétabli, je vous confierai un grand secret. » — « Disposez de moi, reprit Salvator, car je ne sais pas un visage d'homme que j'aie contemplé avec plus d'intérêt que le vôtre; plus je vous regarde, et plus il me semble trouver en vos traits des rapports avec ceux du divin Sanzio! »

A cette parole, le regard d'Antonio brilla comme un éclair..... mais il ne répondit pas. La bonne Caterina entrait dans la petite chambre, suivie du père Bonifazio, qui offrit à Salvator une excellente potion fortifiante.



Bien peu de jours après, notre artiste, parfaitement rétabli, reprenait ses crayons et dessinait quelques esquisses qu'il se proposait d'exécuter plus tard en peinture. Antonio ne le quittait presque pas; il assistait à ses heures de travail, et souvent lui donnait des avis qui annonçaient des notions pratiques très-avancées.

— « Écoutez, lui dit un jour Salvator, vous comprenez trop bien les règles de l'art pour que je ne croie pas que vous avez vous-même manié le pinceau. » — « Souvenez-vous, mon cher maître, répondit Antonio, que je vous parlais, durant votre maladie, d'un secret qui me consume le cœur : l'heure me semble venue de vous ouvrir mon âme. Pourquoi vous cacherais-je qu'Antonio Scacciati, le pauvre chirurgien qui, Dieu aidant, vous a sauvé la vie, brûle comme vous du plus ardent amour de l'art? » — « Vraiment, songez-y bien, cher Antonio, d'habile chirurgien n'allez pas devenir peintre médiocre; n'êtes-vous pas un peu âgé pour une étude qui demanderait toute la vie? » — « Dois-je vous dire, reprit Scacciati, que j'y travaille dès ma première jeunesse, et que malgré l'opposition de mon père j'ai déjà fréquenté plusieurs grands artistes? Annibal Caracci m'a donné des conseils, et je puis m'avouer l'élève de Guido Reni. »

— « En ce cas, s'écria Salvator, d'une voix légèrement émue où perçait un peu d'ironie, si vous êtes, comme je le crois, le digne élève de si hauts talents, comment pouvez-vous trouver à mes humbles tableaux quelque mérite? » Le visage d'Antonio devint pourpre, mais il continua d'un accent rapide : — « Laissez-moi donc tout vous dire. Je n'ai jamais, je le jure, vénéré le talent d'aucun maître à l'égal du vôtre; j'admire l'élévation sublime des idées qui respirent dans vos œuvres. Vous savez mettre au jour les plus secrètes beautés de la nature, vous lisez dans son livre mystérieux; vous comprenez sa voix, et vous la faites vivre sur la toile! » — « Mille grâces, interrompit Salvator, vous répétez ces belles choses d'après les dires des jaloux qui m'abandonnent le paysage pour se faire place unique dans le genre historique. En effet, sais-je le moins du monde esquisser une

figure d'homme!..... » — « Pour Dieu, maître, ne vous fâchez pas; les peintres actuels de Rome seraient trop heureux de vous copier!.... Non, le terme banal de paysage ne peut s'appliquer à vos tableaux; ce sont des scènes vivantes dont la pensée jaillit en traits lumineux qui attestent l'indépendance d'une création, lors même que vous semblez imiter la nature. C'est là le signe du vrai génie, comme disaient Guido Reni et Pietri le Calabrais, un peintre qui savait travailler avec conscience! »

Salvator écoutait le jeune homme avec étonnement. Quand il eut achevé, il se jeta dans ses bras: « — Vous venez, lui dit-il, de parler avec une intelligence de l'art bien supérieure à celle de tant de faux artistes que vante le vulgaire. En vous écoutant, il m'a semblé que mon génie se révélait à mes regards! Soyez mon ami, Scacciati, car mon âme vient de s'ouvrir à la vôtre. Venez de ce pas me montrer les œuvres auxquelles vous travaillez en secret. »

Antonio l'emmena dans son atelier. Salvator examina long-temps; puis il rompit le silence: « — Jeune homme, il n'y a rien ici de médiocre, et vous avez reçu du ciel la vocation de l'artiste; mais il vous faut du temps et de la pratique pour atteindre à la perfection de vos maîtres. Je ne vous dirai pas que vous possédez la touche suave de Guido ni la vigueur d'Annibal; mais, certes, vous laissez loin nos vaniteux coloristes de l'académie de San-Luca, les Tiarini, les Gessi, les Sementa et tant d'autres, y compris Lanfranco, qui ne sait peindre que des fresques. Eh! cependant, cher Antonio, j'hésiterais encore, à votre place, entre la lancette et le pinceau. L'art, voyez-vous, devient chaque jour plus ingrat, et le diable nous fait la guerre; si vous n'êtes résolu à subir toute sorte d'avanies, d'injustices et de dégoûts, car plus vous aurez de talent, plus vous vous ferez d'envieux et de faux amis; si vous n'avez pas la force des martyrs, croyez-moi, renoncez à l'art. Souvenez-vous du sort du grand Annibal, votre maître, que la bassesse de ses envieux priva toute sa vie de grands travaux, et qui mourut de misère à la fleur de l'âge; souvenez-vous de notre Dominiquin et de la coupole de Saint-Janvier! Deux lâches envieux, Belisario et Ribera, n'ont-ils pas payé son valet pour qu'il mêlât des cendres à sa chaux, afin que sa peinture, privée de liant, tombât par écailles sous sa main désespérée! Prenez garde, Antonio, mesurez vos forces; car dès que le courage fléchit, le talent meurt. »

— « J'accepte la lutte! s'écria Scacciati d'un air inspiré; et puisque vous m'avez proclamé peintre, c'est en vous que je mets mon espoir! Vous pouvez d'un mot me faire la place qui doit m'appartenir. » — « Vous avez foi en moi, dit Salvator; eh bien! je vous soutiendrai de tout mon cœur. » Et en disant cela il parcourait une fois encore les toiles de Scacciati, et, s'arrêtant devant une Magdeleine aux pieds du Christ: — « Ici, poursuivit-il, vous vous êtes écarté du sujet. Votre Magdeleine n'est pas la pécheresse pénitente, c'est plutôt une gracieuse enfant telle que Guido l'eût pu

créer. Ce charmant visage respire toute la magie de l'inspiration, et je me trompe fort si l'original de cette Magdeleine ne se trouve point à Rome. Avouez, Antonio, que vous êtes amoureux! »

Le jeune homme baissa les yeux, et répondit en balbutiant : — « Rien n'échappe donc à votre coup d'œil? Vous avez surpris mon secret, mais ne me condamnez pas! Oui, j'aime ce tableau par-dessus tout, et jusqu'à ce jour je l'avais soigneusement dérobé à tous les regards. » — « Quoi! s'écria Salvator, aucun de nos peintres n'a vu cette toile? » — « Je vous le jure! » — « En ce cas, vous serez bientôt vengé des jaloux qui veulent vous décourager. Voulez-vous porter de suite cette toile chez moi? le reste me regarde. » — « Je le ferai, maître; et plus tard vous écouterez l'histoire de mon amour, et vous me donnerez encore vos conseils et votre appui? » — « Maintenant et toujours, dit Salvator. » Et, prenant congé d'Antonio, il ajouta : « Écoutez, jeune homme; lorsque vous m'apprîtes que vous étiez peintre, je me souvins avec émotion de la ressemblance que je vous avais trouvée avec Sanzio. Je croyais voir encore un de ces jeunes fous qui copient le costume, la barbe et les cheveux d'un maître illustre, et se font, sans vocation, singes d'un talent qu'ils n'auront jamais. Mais maintenant, je vous le répète, j'ai vu briller dans votre peinture l'étincelle du feu sacré qui animait les œuvres de Raphaël.

Sous cette parole du maître, l'œil de l'artiste étincela. Le fantôme de la gloire lui apparaissait, dans l'avenir, entouré et suivi d'un cortége infini d'illusions. — Raphaël Sanzio!... — L'écho de ce nom divin retentissait à son oreille, comme la voix de son bon génie, et la protection de Salvator allait enfin réaliser le vœu de toute sa vie.

Quand il sortit de la petite maison de la rue Bergognona, sa joie éclatait dans tous ses mouvements; le radieux sourire de l'espérance animait ses traits; la gloire et l'amour, ces dieux de la jeunesse, allaient venir à lui pour l'emporter dans leur ciel; il y avait là de quoi faire délirer une tête moins ardente que celle d'Antonio Scacciati. Sa *Magdeleine aux pieds du Christ* paraissait à ses yeux d'un prix inestimable, depuis l'éloge qu'en avait fait Salvator. Il se sentait fier et digne de l'original, puisque cette copie d'une angélique figure l'élevait au rang des maîtres. Il attendit avec anxiété le résultat des promesses de son ami.

A quelque temps de là vint le jour où l'académie de San-Luca ouvrait dans son église le concours annuel des ouvrages de peinture. Salvator y fit porter la Magdeleine de Scacciati; les maîtres de San-Luca furent étonnés de la vigueur du coloris et de la grâce du dessin, et dès que Salvator ouvrit la bouche pour annoncer que cette merveilleuse figure était l'ouvrage d'un pauvre artiste mort à Naples, ces messieurs se mirent en frais extraordinaires d'éloges et d'admiration; bientôt Rome entière fut conviée à voir ce testament du génie. On s'accordait à dire que depuis Guido Reni

rien de si beau n'avait paru ; les plus enthousiastes allèrent jusqu'à mettre la belle Magdeleine au-dessus de tout ce qu'avait fait Guido.

Au plus épais de la foule qui exaltait l'œuvre de Scacciati, Salvator trouva un jour un homme d'étrange aspect ; c'était un demi-vieillard, long et fluet, surmonté d'une figure blême ornée de deux yeux roux,



avec un long nez pointu, et le menton à l'avenant terminé par une houppe de poils gris. Cette mine unique s'encadrait dans une manière de perruque filandreuse, chargée d'un chapeau de haute forme avec panache ; un mantelet brun fort étriqué garni de boutons brillants, une veste espagnole à crevées d'azur, une rapière noblement rouillée, des bas gris-clair qui dessinaient la rotule, et des souliers chargés de nœuds jonquille complétaient son accoutrement. Ce personnage peu commun semblait en extase devant la Magdeleine ; tantôt s'exhaussant sur la pointe des pieds, puis se rapetissant ; faisant aller ses jambes grêles de l'avant à l'arrière, poussant des soupirs étouffés, fermant ses paupières jusqu'aux larmes, puis les rouvrant comme des télescopes, il dévorait du regard l'angélique pein-

ture en gazouillant de son aigre fausset : « Ah ! carissima, benedettissima ! ah ! Mariannina bellissima !... » Salvator, curieux d'étudier de plus près cette momie vivante, se fit jour à travers la foule et vint se placer auprès de l'inconnu, pour tâcher d'apprendre le motif qui le clouait devant la peinture de Scacciati. Sans s'occuper de Salvator, notre homme maudissait sa pauvreté, qui le privait du bonheur d'acheter un tableau qu'il eût voulu, pour un million, soustraire à tout regard profane. Puis il se remit à sautiller, rendant grâces à la Madone et à tous les saints de la mort du peintre qui avait fait un si merveilleux ouvrage. — Salvator s'imagina que cet homme avait perdu l'esprit.

Cependant il n'était bruit dans Rome que de la fameuse Magdeleine ; et quand les académiciens de San-Luca se réunirent de nouveau pour élire les candidats aux places vacantes, Salvator demanda si l'auteur du chef-d'œuvre qui occupait la ville était digne d'être admis dans l'illustre société. Tous, sans même excepter le hargneux Josepin, furent unanimes pour déplorer la perte d'un artiste si éminent, mais dont au fond du cœur ils étaient ravis d'être débarrassés. Ils poussèrent l'hypocrisie jusqu'à décider que la palme de l'académie serait décernée au défunt, et qu'une messe solennelle aurait lieu tous les ans, en l'église de San-Luca, pour le repos de son âme. Aussitôt que cette décision fut prise, Salvator se leva au milieu de l'assemblée : — « Eh ! messeigneurs, s'écria-t-il, consolez-vous ; le prix insigne dont vous alliez honorer la cendre d'un mort, vous pouvez le remettre aux mains d'un vivant. Sachez que la Magdeleine aux pieds du Sauveur, cette peinture que vous avez élevée au-dessus de tous les prodiges de notre temps, n'est pas l'œuvre d'un peintre napolitain mort de misère dans l'obscurité ; son auteur, il est à côté de vous, il est au milieu de Rome : c'est Antonio Scacciati, le chirurgien ! »

Les peintres de San-Luca regardèrent Salvator avec stupeur. Le grand artiste se divertit quelques moments de la situation critique où il les avait jetés ; puis il ajouta : — « Jusqu'ici, mes maîtres, vous aviez écarté Antonio de votre collége, à cause de son humble profession ; moi, je pense qu'un chirurgien sera fort bien placé dans la noble académie de San-Luca pour rajuster les figures boiteuses qui sortent de temps à autre des mains de quelques-uns de nos peintres. » — Les messieurs de San-Luca gobèrent doucement la pilule ; ils feignirent de rendre justice au génie d'Antonio Scacciati, et procédèrent à sa réception avec le cérémonial usité.

Cette nouvelle fut à peine connue, que de toutes parts les félicitations, les offres de services et les commandes de grands ouvrages assiégèrent l'atelier d'Antonio. Un mot de Salvator l'avait tiré de son obscurité. La gloire et la fortune lui souriaient, — que pouvait-il manquer à son bonheur ? Grande aussi fut la surprise de Salvator en le voyant un jour entrer chez lui, morne et défait par la souffrance. — « Maître, lui dit Antonio, de quoi me sert le rang où vous m'avez élevé ? à quoi bon ces honneurs, cette ré-

putation qui viennent à moi, puisque le malheur ne quitte pas mon chevet? Savez-vous, maître, que ce tableau de la Magdeleine, qui a fait ma gloire, fait aussi tout mon désespoir? » — « Silence! répondit Salvator;



n'insultez ni l'art ni votre ouvrage! Et quant à ce malheur inouï que vous déplorez, je n'y crois point. Vous êtes amoureux, et vos désirs vont plus vite que le temps; voilà tout. Les amoureux ressemblent aux enfants. Laissez là ces gémissements indignes d'un homme de cœur. Asseyez-vous et racontez-moi cette histoire, montrez-moi les obstacles qui s'opposent à ce que vous croyez être le comble du bonheur. Plus ces obstacles seront difficiles à surmonter, plus j'y prendrai d'intérêt. » A ces mots, l'artiste reprit ses pinceaux, et Scacciati, assis près de son chevalet, commença ainsi :

— « Dans la rue Ripetta s'élève une maison dont le balcon se remarque dès qu'on entre en ville par la porte del Popolo. C'est là qu'habite le personnage le plus étrange et le plus quinteux qui soit dans Rome : un vieux garçon, traqué par toutes les misères de l'âme, vaniteux comme un paon, avare comme un juif, se donnant des airs de jeune homme, fat comme un duc et, qui pis est, amoureux; au physique, c'est un cep de vigne affublé d'un pourpoint espagnol, avec une perruque fade, un chapeau à plumes, des gants à revers et une flamberge.... »

— « Halte-là ! » s'écria Salvator ; et retournant la toile sur laquelle il travaillait, il prit un morceau de craie et traça en deux ou trois coups la silhouette du personnage que nous avons vu devant le tableau d'Antonio.
— « Par tous les saints, fit celui-ci, sans pouvoir, malgré sa peine, garder un éclat de rire, c'est vraiment lui, le signor Pasquale Capuzzi ! » — « Eh bien donc, reprit Salvator, puisque je connais déjà votre rival..... continuez. »

— « Signor Pasquale Capuzzi, poursuivit Antonio, est aussi riche qu'avare et prétentieux. Il n'y a de bon en lui que sa passion pour les arts, surtout pour la musique et la peinture; mais il gâte ce goût par une si déplorable manie, que même de ce côté son cœur et sa bourse sont inaccessibles. Ajoutez qu'il se croit le premier compositeur du monde, et chanteur comme n'en possède point la chapelle du pape. Aussi traite-t-il de mazette notre vieux Frescobaldi ; et quand Rome s'extasie aux concerts de Ceccarelli, Pasquale dit qu'il chante comme la botte d'un postillon ; mais comme le célèbre Ceccarelli, premier chanteur du pape, porte le nom d'Odoardo Ceccarelli di Merania, notre Capuzzi, pour le narguer, se fait appeler pompeusement signor Pasquale Capuzzi di Senigaglia : c'est le nom du village où, dit-on, sa mère le mit au monde avant terme, saisie d'une peur subite, sur un bateau de pêche, à la vue d'un poisson monstrueux.

» Dans sa jeunesse, Capuzzi donna au théâtre un opéra qui fut hué sans pitié ; et, loin que cette chute l'ait guéri de son penchant à écorcher les oreilles d'autrui, il osa dire de Francesco Cavalli, le célèbre auteur des *Noces de Thétis et de Pélée*, que ce maître de chapelle lui avait emprunté ses plus sublimes mélodies. Il joint à cela la manie de chanter, et s'accompagne d'une méchante guitare que traîne partout à sa suite un misérable nain dont il a fait son Pylade, et que tout Rome connaît sous le nom de Pitichinaccio. A ces deux personnages s'attelle encore ce damné docteur Pyramide qui brait comme un âne éploré, tout en s'imaginant qu'il possède une basse rivale de Martinelli. Ces trois démons se perchent chaque soir sur le balcon de la rue Ripetta, au grand dépit du voisinage.

» Mon père avait jadis un libre accès près de ce fou, dont il ajustait la perruque et la barbe. Après sa mort, j'héritai de sa clientèle, et Capuzzi fut d'abord charmé de mes visites, car je savais mieux que nul autre donner à sa moustache un tour unique de coquetterie, et j'avais par-dessus tout l'honnêteté de recevoir, en saluant jusqu'à terre, un si mince salaire, que pas un apprenti n'eût voulu l'accepter. Il est vrai que maître Capuzzi pensait faire les choses libéralement en me déchirant chaque soir les oreilles par une ariette nouvelle de sa composition. C'était la comédie ; voici le drame :

» Un jour que j'arrivais chez mon client, une porte s'ouvre, et je me vois en face d'un ange ; oui, un ange ! c'était ma *Magdeleine*. Je m'arrête interdit, tremblant d'émotion ; l'amour était entré dans mon cœur

par un seul regard! Le vieux Capuzzi, ravi de ma surprise, me dit en souriant que cette belle fille était sa nièce, qu'elle s'appelait Marianna, et que la pauvre orpheline n'avait plus que lui au monde. Dès ce jour, la maison de Capuzzi devint pour moi le paradis; mais je cherchais vainement tous les moyens, toutes les occasions de rencontrer seule Marianna. Le diable s'en mêlait; quelques regards furtifs, quelques soupirs, quelques signes dérobés furent les seuls gages qui me firent espérer que je serais aimé. Le vieux singe s'en aperçut sans doute, car il me fit entendre assez clairement qu'il y prenait peu de goût. J'osai me jeter à ses genoux et lui confesser mon amour. Sa réponse fut un éclat de rire, et il me renvoya dédaigneusement à mes barbes. Dans le délire de mon désespoir, je m'écriai que je n'étais pas un vil racleur de mentons, que j'avais étudié la chirurgie avec distinction, et qu'en fait de peinture je suivais pour modèle Annibal Caracci et l'inimitable Guido Reni. Cette naïveté me valut un nouvel assaut de moqueries; et le vieux Cerbère, me poussant vers la porte, cherchait à me jeter au bas de l'escalier. Réduit à user du droit de légitime défense, je culbutai, avec tous les ménagements possibles, le féroce tuteur de Marianna; mais dès ce jour sa porte me fut fermée! Voilà où en étaient mes amours quand vous êtes venu à Rome, et que le ciel inspira au digne père Bonifazio de m'amener auprès de vous. Depuis que, grâce à votre appui, j'ai pris place à l'académie de San-Luca, depuis que Rome applaudit à mes efforts, j'ai pris le courage d'aller trouver Capuzzi; j'ai produit sur lui l'effet d'un spectre. Profitant de sa stupeur, je lui demandai gravement si le chirurgien couronné des palmes de San-Luca était digne d'aspirer à la main de Marianna. Ce nom produisit sur lui l'effet d'un choc électrique.

» Il se mit à trépigner, à hurler comme un démoniaque, disant que j'étais un assassin, que je lui avais volé sa nièce en copiant ses traits sur la toile; qu'elle faisait ses délices, sa vie, son ciel; qu'il voudrait me brûler avec mon atelier maudit et mon tableau détestable!..... — L'exaspération du bonhomme, qui se mit à crier au meurtre, au voleur, me fit craindre une esclandre, et je m'enfuis au plus vite, la rage dans le cœur et la mort dans l'âme! Le vieux Capuzzi est amoureux fou de sa nièce; il la garde avec les précautions d'une atroce jalousie, et s'il obtient du pape une dispense, il l'épousera de force. Je suis le plus malheureux des hommes! »

— « Au contraire, dit Salvator, vous touchez au terme de vos vœux: Marianna vous aime, il ne s'agit que de la soustraire à la tyrannie de Capuzzi. Retournez chez vous, tenez-vous tranquille, et venez me revoir demain, dès le jour, pour dresser nos plans d'attaque. »

II.

Salvator employa si bien ses heures, que dès le jour suivant il racontait à son ami Antonio tous les détails du genre de vie de Capuzzi : — « La pauvre Marianna est au supplice ; son Argus s'exhale en soupirs, et du matin au soir il l'accable de fadeurs ou chante, pour l'attendrir, les airs ridicules qu'il a composés. De plus, il est si jaloux, qu'il ne permet à la pauvre enfant d'autre créature humaine pour la servir que ce hideux Pitichinaccio, déguisé en duègne. Si le barbon s'absente, grilles et verrous font leur office en dedans, tandis qu'une espèce de sacripan, vrai bravo réformé, garde la porte du logis. Entrer de force est donc peu praticable ; et pourtant, dès la nuit prochaine, je veux, cher Antonio, vous mettre une fois décisive en présence de Capuzzi et de votre belle Marianna. » — « Ciel ! il se pourrait ! par quel moyen ? » — « Le hasard, poursuivit Salvator, m'avait déjà mis en rapport avec Pasquale Capuzzi. Tenez, cette épinette délabrée que les vers rongent dans un coin appartient au vieux fou, à qui j'en dois encore le prix de dix ducats. Voulant distraire par un peu de musique les longs ennuis de ma convalescence, dame Caterina me procura ce piètre instrument, qui me fut apporté de la rue Ripetta. Je ne songeai d'abord ni au prix de la chose ni au propriétaire, et ce n'est que d'hier qu'il me fallut apprendre que l'honnête Capuzzi m'avait pris pour dupe... Prêtez-moi maintenant toute votre attention. Chaque jour, à la brune, quand l'avorton Pitichinaccio a fini ses fonctions de camériste, le signor Pasquale le prend dans ses bras, et.... »

En ce moment, la porte de Salvator s'ouvrit avec bruit, et le signor Pasquale Capuzzi parut en personne, et richement caparaçonné, aux yeux des deux amis. A la vue de Scacciati, une secousse pareille à l'effet que cause la torpille l'arrêta court, haletant et stupéfait. Salvator se leva, et, lui prenant les deux mains : — « En vérité, mon digne seigneur, lui dit-il, votre visite me comble de joie ; a-t-elle pour but de voir mes nouveaux ouvrages, ou de me faire quelque commande ? En quoi pourrais-je vous servir ? » — « Je viens exprès pour vous, balbutia Capuzzi d'une voix émue ; mais, comme j'ai besoin de causer seul à seul, nous remettrons à un autre moment... » — « Dieu m'en garde, reprit Salvator ; vous ne pouviez choisir mieux votre temps ; et je me félicite de vous faire connaître le premier artiste de Rome, Antonio Scacciati, l'auteur de la fameuse Magdeleine aux pieds du Sauveur... » A ces mots, le vieillard frissonna de tous ses membres ; son œil roux lançait des regards furieux au pauvre Antonio, qui, réunissant tout ce qu'il lui restait d'aplomb, fit néanmoins

à Capuzzi le salut le plus dégagé, ajoutant, d'un ton de grand seigneur, et en appuyant sur chaque syllabe, qu'il se jugeait trop heureux à son tour d'une pareille rencontre, et de saluer l'homme qui, de toute l'Italie, possédait au plus haut degré l'amour et la science des arts.



Capuzzi, dévorant sa colère à la faveur de cet éloge à brûle-pourpoint, tordit sa bouche pour sourire, frisa sa moustache, et, après quelques « Je vous rends grâces » presque inarticulés, il se hâta de rappeler à Salvator sa petite créance de dix ducats. — « A vos ordres pour cette bagatelle, dit le peintre; mais vous plairait-il de jeter un coup d'œil sur ces croquis, et d'accepter un gobelet d'excellent syracuse? » Et, joignant le fait à la parole, Salvator plaçait son chevalet dans l'aspect le plus favorable à l'ébauche qu'il voulait montrer, puis, offrant une escabelle de chêne à Capuzzi, il s'empressa de remplir, devant lui, jusqu'aux bords, une coupe de fine agate, dans laquelle étincelait la précieuse liqueur qu'il était fier d'offrir à son nouvel hôte.

Les yeux du tyran de Marianna brillèrent comme deux escarboucles à l'aspect du vin généreux que l'artiste lui versa. Il pencha lentement sa

tête, comme pour se recueillir en dégustant ce breuvage exquis; puis, relevant ses regards fauves, long-temps voilés sous des paupières flétries, il caressa à plusieurs reprises sa longue moustache grisâtre, en murmurant, à demi-voix : — « Divin! parfait! admirable! » sans qu'il fût possible aux assistants de deviner si ce trop bizarre personnage énonçait son avis à propos du jus de Syracuse ou de la toile de Salvator.

Salvator prit cet instant pour l'attaquer de front : — « N'ai-je pas ouï dire, mon digne seigneur, que vous possédez une nièce adorable? Il n'est bruit, dans la rue Ripetta, que des charmes de Marianna..... Tous ceux qui l'ont vue en perdent le sommeil; et je sais plus d'un jeune homme de noble race qui s'est morfondu à guetter, du regard, un sourire de cette délicieuse fille, à travers les vitres épaisses du balcon de votre maison. »

Le vieux fronça le sourcil; sa réponse fut brève et maussade : — « En vérité, dit-il, les jeunes gens de notre époque sont entachés d'une étrange perversité. Quand leurs yeux ont comploté le déshonneur d'une pauvre orpheline, il n'est aucune séduction dont ils ne soient prêts à se rendre coupables. Je ne dis point cela pour ma nièce, maître Salvator; Marianna est assurément fort jolie; mais, après tout, on ne doit la regarder encore que comme une enfant folâtre et insoucieuse. »

Salvator, pour ne pas perdre pied, changea de propos, et eut recours au flacon de syracuse avant de renouveler l'assaut. — « Mais, du moins, mon cher seigneur Capuzzi, ne refuserez-vous pas de m'apprendre si cette nièce, que vous tenez à si haut prix, cette ravissante Marianna, dont Rome entière fait, à l'heure qu'il est, l'unique objet de ses entretiens, possède une chevelure blonde, ou brune, ou même noire, et si par hasard elle ne serait point l'admirable original du tableau de *la Magdeleine aux pieds du Christ,* dont les académiciens de San-Luca avaient porté un jugement si disparate, si peu conforme aux règles ordinaires de l'équité. »

— « Eh! que sais-je, et que puis-je vous dire? répétait Capuzzi, en accompagnant son langage de formes infiniment peu cordiales; voulez-vous bien permettre, ajoutait-il, que nous changions de conversation? Celle-ci excite en moi des impressions nerveuses qui me font grièvement souffrir.... »

Ce manége fut répété tant et si bien, que le signor Capuzzi, poussé à bout par les questions de l'artiste, bondit comme un chat-tigre, et, repoussant sa coupe à demi pleine, s'écria d'une voix de chouette : — « Par tous les diables de l'enfer, vous m'avez versé quelque poison pour me jouer un tour infâme avec ce maudit Antonio! Mais j'y mettrai bon ordre. Songez à me payer sur l'heure les dix ducats qui me sont dus, et qu'ensuite Satan fasse de vous.... »

— « Comment, cria Salvator, osez-vous chez moi m'insulter de la sorte! Vous voulez dix ducats d'une épinette vermoulue? Dix ducats! non! pas même cinq, ni trois, pas seulement une obole de cuivre!... » Et, joignant

l'action aux paroles, il fit voler à coups de pied par la chambre le malheureux instrument dont chaque secousse emportait un éclat....

— « Mais il y a des lois à Rome! il y a des juges! hurlait Capuzzi; je vous ferai pourrir dans un cachot! Je... »

Comme il cherchait à gagner la porte, Salvator le saisit avec une main de fer, et, le clouant sur le siége qu'il venait de quitter : — « Eh! mon très-cher seigneur Pasquale, lui dit-il avec l'accent le plus velouté qu'il sut prendre, ne voyez-vous pas que tout ceci n'était qu'un jeu? Dix ducats pour votre épinette, pour un tel chef-d'œuvre? non pas, vous en aurez trente!... »

Cette promesse, lâchée du plus grand sérieux, eut un effet magique. Pasquale Capuzzi ne parlait plus de prison, et répétait tout bas : — « Trente ducats! trente ducats pour un tel chef-d'œuvre! » Puis, fixant l'artiste : « Mais savez-vous, maître Salvator, que vous m'avez cruellement molesté?... » — « Trente ducats! répondit le peintre. » — « Mais, ajouta Capuzzi, vous m'avez outragé d'une indigne façon! » — « Quarante ducats, reprit Salvator, et je vous promets de n'y plus songer, pour peu qu'il vous convienne de souscrire à une petite condition..... Vous êtes, maître Pasquale Capuzzi di Senigaglia, le premier compositeur de toute l'Italie, et, de plus, le chanteur le plus exquis de l'univers. J'ai entendu avec enthousiasme la grande scène de l'opéra *le Nozze di Teti et Peleo,* dont ce misérable Francesco Cavalli vous a volé la divine mélodie; voulez-vous, pendant que je vais remettre sur pied l'épinette, nous chanter cette scène? Je vous en garderai, pour ma part, une reconnaissance éternelle! »

Pasquale Capuzzi goûta si fort cet éloge étourdissant, que toute sa physionomie se tordit par une ineffable grimace; les muscles de son visage décharné se gonflèrent de vent, et ses infiniment petits yeux roux scintillèrent sous une convulsion du nerf optique qui donnait à ses regards une expression de malice satisfaite que nulle parole ne saurait peindre : — « Eh mais, je suis, dit-il à Salvator, votre très-humble serviteur, car vous me paraissez vous-même en possession d'un sens musical des plus exquis; votre tact en fait d'harmonie annonce les études les plus sérieuses, et je crois que l'art ferait d'énormes progrès, si les beaux-esprits de Rome prenaient pour guide votre jugement. Écoutez, seigneur peintre, écoutez mon air favori; je ne prodigue pas mes compositions, mais vous êtes digne de les apprécier, et je veux vous traiter en ami.... »

Salvator, pris au piége, supplia Dieu dans son cœur de vouloir bien le rendre sourd, au moins pour ce jour-là. — « Vous me comblez de joie et d'honneur, » répondait-il avec une souffrance intime bien digne de ce mensonge.

Rien ne saurait traduire le monstrueux sourire du barbon; il se mit à jouer de sa prunelle grise, en essayant d'attraper la clef de son air; puis, se levant sur la pointe du pied, agitant ses bras malingres comme les ailes

d'un vieux coq, il fit éclater un beuglement si formidable, que les cloisons de l'atelier tremblèrent.

Dame Caterina et ses filles accoururent au bruit, pensant qu'un malheur venait d'arriver. Qu'on juge de leur stupeur à l'aspect de l'enragé virtuose, que leur présence ne déconcerta point. Salvator avait relevé l'épinette boiteuse, et sur le couvercle il se mit à peindre la scène qu'il avait sous les yeux. Capuzzi, Antonio, Caterina et ses filles étaient d'une parfaite ressemblance, et le docteur Pyramide, quoique absent, n'était pas oublié.

Cependant l'infatigable Capuzzi, jaloux de gagner ses quarante ducats, ne fit grâce à l'auditoire assourdi d'aucune de ses ariettes infernales; au bout de deux grandes heures, épuisé, tout en nage, le visage pourpre et les veines injectées de violet, il retomba sans voix sur un siége. Salvator avait mis en face de lui son tableau, improvisé sur le panneau de l'épinette. Capuzzi le regarda long-temps en se frottant les yeux pour s'assurer qu'il ne rêvait point..... Tout à coup, enfonçant sur sa perruque son chapeau panaché, il prit d'une main sa canne, et, de l'autre, arrachant de ses charnières l'esquisse de Salvator, il se précipita dans l'escalier, comme un voleur poursuivi.

— « Va donc, vieux fou, lui cria Salvator, le comte Colonna ou mon ami Rossi te paieront chèrement ce caprice de mon pinceau! »

Quand Capuzzi se fut éloigné, Salvator et Antonio dressèrent leurs batteries avec un art infini contre ce terrible adversaire. Il fut décidé qu'on livrerait assaut, dès la nuit prochaine, à la forteresse de la rue Ripetta. Les deux amis se séparèrent pour vaquer, chacun de son côté, aux préparatifs les plus urgents.

Ce même soir, à la nuit close, le seigneur Pasquale ferma et verrouilla soigneusement toutes ses portes; puis, mettant sous son bras Pitichinaccio, il le reporta chez lui. Chemin faisant, l'avorton se plaignit fort (étant si mal payé pour chanter tous les jours les airs de Capuzzi, ou s'échauder les griffes à faire bouillir le macaroni), de joindre à cette besogne celle plus rude encore de servir la belle Marianna, qui l'accablait de soufflets et de coups de pied, chaque fois qu'il s'approchait d'elle pour remplir ses devoirs de valet de chambre. Le vieux le consolait et lui bourrait la bouche de friandises pour le faire taire; il ajouta même la promesse de lui faire tailler un habit d'*abbate* dans le plus usé de ses hauts-de-chausses; Pitichinaccio exigea en outre, pour sceller la paix, une perruque et une rapière.

C'est en disputant de la sorte qu'ils arrivèrent dans la rue Bergognona, où demeurait Pitichinaccio, près de l'atelier de Salvator. Capuzzi posa le nain sur ses pieds tortus, ouvrit la porte, et tous deux gravirent, l'un derrière l'autre, une rampe étroite et roide comme l'échelle d'une cage à poules.

A moitié route, un affreux tapage ébranla l'escalier : c'était un ivrogne qui demandait avec de gros jurements son chemin pour sortir de cette

maison d'enfer. Pitichinaccio, se collant près du mur, supplia Capuzzi de passer devant; mais à peine l'honorable citoyen de Senigaglia eut-il enjambé quelques degrés, que l'ivrogne, perdant l'équilibre, tomba sur lui comme la foudre, et l'entraîna comme une avalanche jusqu'au milieu du ruisseau.

Capuzzi s'était meurtri tous les os sur le pavé, et l'ivrogne, gonflé comme un sac, l'écrasait bravement, sans mot dire. A ses cris de détresse, deux passants accoururent; on dégagea Pasquale, qui se frottait les tibias, tandis que l'ivrogne, qui parut un peu dégrisé par cet événement, s'en allait sans s'excuser, et maugréant de tout son cœur.

— « Bon Dieu! signor Pasquale, que faites-vous à une telle heure, en pareil équipage? quelle mauvaise affaire vous est advenue? » — « Ah! mes nobles seigneurs, je suis mort! ce chien d'enfer m'a brisé les membres! » — « Voyons! s'écria Antonio (car les libérateurs de Capuzzi étaient nos deux artistes), voyons un peu! » Et, palpant la carcasse étique de son ennemi, il lui pinça si fort la jambe droite que le patient poussa un cri terrible. — « Ah! mon digne seigneur! vous avez la jambe gauche rompue; le cas est très-grave, et vous risquez d'en mourir ou de rester boiteux. » — « Hélas! mon doux Jésus! » soupirait Capuzzi, d'une voix dolente. — « Courage! reprit Antonio; quoique je sois peintre et académicien de San-Luca, je n'ai pas oublié la chirurgie. Nous allons vous transporter chez Salvator, et je me charge de vous bien soigner. » — « Mais, mon excellent monsieur Antonio, disait tristement Capuzzi, je sais que vous n'êtes guère de mes amis.... » — « Au contraire, interrompit Salvator; mais, devant la souffrance, tout autre sentiment doit faire place à l'humanité. Allons, Antonio, remplissons ce devoir. »

Tous deux alors prirent le vieillard, l'un par la tête, l'autre par les jambes, et l'emportèrent, non sans bien rire sous cape de ses gémissements. Dame Caterina leur fit un beau discours sur la charité, sans épargner les quolibets à Capuzzi. — « Vous n'avez, lui dit-elle, que ce que vous méritez; Dieu vous punit du tourment que vous causez à votre nièce: car vous êtes un bourru, un jaloux, un vrai tyran; et si vous ne mourez pas des suites de cette culbute, fasse le ciel que la leçon vous profite; ayez des amis, si vous pouvez, et tâchez de laisser voir un peu le soleil à votre petite Marianna. N'est-ce pas chose odieuse que de traiter à votre manière une si jolie fille, si douce et si aimante? Et n'avez-vous pas de honte de la séquestrer sous la garde d'un monstre comme Pitichinaccio? Ne craignez-vous pas que tous les jeunes gens de la ville se soulèvent quelque jour contre une pareille oppression? Et dites-moi donc, si vous l'osez, pourquoi vous affublez votre misérable nain d'une robe de duègne? Que faites-vous de ce cerbère qui ne vaut pas un coup de pied? Tenez, mon pauvre seigneur, en l'état où je vous vois, écoutez une bonne fois mes représentations, de peur qu'il ne vous en cuise bientôt davantage. Quand on a,

comme vous, une si gentille colombe en cage, il ne faut pas la traiter en hibou. Si vous n'aviez pas le cœur sec et l'esprit mal fait, ne seriez-vous pas, tout le long du jour, à l'affût pour deviner et prévenir les moindres caprices de Marianna? Prenez garde à la justice de Dieu, mon très-honoré maître; et, s'il permet que vous guérissiez, offrez-lui, en expiation de vos indignes procédés, le mariage de votre nièce avec un beau jeune cavalier qui semble tombé du ciel tout exprès pour son bonheur. »

Ce sermon de longue haleine fut débité d'un bout à l'autre par la sévère Caterina, pendant que les deux peintres mettaient l'infortuné Capuzzi en charte-privée entre deux draps. Le pauvre diable était si convaincu de la dislocation totale de son individu, qu'il n'osait ni se bouger, ni respirer. Antonio lui faisait des signes pour l'empêcher de parler, et tout à coup il s'avisa de prier dame Caterina de lui procurer au plus vite une bonne quantité d'eau glacée. Quant au mal, il n'y en avait guère, et le danger n'existait que dans le cerveau frappé de Capuzzi. Le personnage embusqué dans la maison de Pitichinaccio avait joué son rôle à merveille; la culbute du sire n'avait eu d'autres suites qu'une série de contusions assez légères qu'attestaient suffisamment quelques taches violacées sur la peau de bistre de Capuzzi.

Capuzzi était pris au trébuchet, car toute l'aventure de cette nuit était de la façon de Salvator. Antonio serra la jambe du bonhomme dans des éclisses, de manière à l'empêcher de se mouvoir; il l'enveloppa en outre de compresses imbibées d'eau glacée, qu'il renouvelait souvent, sous prétexte de prévenir l'inflammation. Le pauvre diable, ainsi garrotté, grelottait de tous ses membres. — « Mon bon monsieur Antonio, disait-il de temps en temps, croyez-vous que j'en réchappe? » — « Nous verrons, répliquait l'artiste; je ferai tous mes efforts pour vous tirer de ce mauvais pas; mais... » — « Ah! mon cher, mon excellent ami, ne m'abandonnez pas!... » — « Vous dites cela actuellement, mais vous m'avez traité bien durement! » — « Oubliez-le donc, je vous en prie! » — « Je le veux bien, poursuivit Antonio; mais votre nièce, votre nièce doit être inquiète de votre absence; elle mourra d'angoisse si elle ne vous revoit pas; aussi bien, je crois qu'il serait convenable de vous faire transporter dans votre logis; là je visiterai de nouveau l'appareil, et j'instruirai Marianna des soins qu'il faudra prendre pour hâter votre guérison. »

Au souvenir de Marianna, Capuzzi ferma les yeux et se recueillit un moment; puis il tendit la main à Antonio, et, l'attirant près de lui: — « Jurez-moi, mon brave monsieur, que vous n'avez nul projet contre le repos de ma nièce. » — « Je vous le jure! reprit Antonio; et fiez-vous à ma parole comme à mes soins; je ne vous cache point que cette petite Marianna m'avait séduit la première fois que le hasard me la fit rencontrer; j'ai même eu la faiblesse de reproduire, de souvenir, et trait pour trait, sa figure dans mon tableau de la *Magdeleine aux pieds du*

Sauveur; mais, en vérité, ce n'était, je le sens bien, qu'une passion d'artiste. Je rends justice à votre nièce; c'est une assez piquante jeune fille, et j'ai cru l'aimer un moment; mais j'ai en tête, aujourd'hui, bien d'autres affaires. » — « Ah! cher ami! vous n'aimez point Marianna? dites-le, répétez-le encore! c'est un baume divin que vous versez sur ma douleur! Je me sens guéri, parfaitement guéri!... » — « Eh! mais, s'écria Salvator, si l'on ne vous connaissait pour un homme mûr et sensé, on vous croirait amoureux-fou de votre nièce! »

A ces mots, Capuzzi ferma de nouveau les yeux; sa figure se contracta douloureusement, et il se plaignit de sentir redoubler son mal.

Cependant le jour commençait à poindre. Antonio et Salvator soulevèrent le matelas du malade, qui suppliait en vain qu'on lui ôtât les compresses d'eau glacée, qu'on rajustât sa perruque et sa moustache pour que son retour ne causât pas à Marianna trop d'effroi. Deux hommes de peine attendaient dans la rue avec un brancard sur lequel on emballa Capuzzi. Dame Caterina, qui n'était point dans le secret de nos artistes, voulut l'escorter jusqu'à son logis, afin de le sermonner de nouveau comme il le méritait. Elle étendit sur le brancard un vieux manteau râpé jusqu'à la corde, et le cortége prit le chemin de la rue Ripetta.



Marianna, voyant son oncle en ce piteux état, fondit en larmes, et couvrit de baisers ses mains décharnées. C'était un touchant spectacle que cette jeune fille désolée du malheur arrivé à son persécuteur; mais telle est la finesse des instincts de la femme, qu'un signe de Salvator suffit pour

lui révéler la mystification dont Capuzzi était l'objet. La pudeur se mêlant à la joie, Marianna vit alors auprès d'elle son bien-aimé Antonio; une vive rougeur colora ses joues pâles, et un sourire adorablement malicieux brilla parmi ses larmes. Pasquale Capuzzi fut si ravi du tendre accueil de sa nièce, qu'il oubliait son mal, et rien n'était plus grotesque à imaginer que ses soupirs et ses poses de chevalier amoureux. Mais Antonio ne lui laissa pas le temps de se reconnaître; les éclisses furent renouvelées et plus étroitement serrées; on emmaillotta le malade imaginaire comme une poupée de bois, la tête noyée dans un amas de coussins, et Salvator se retira discrètement, pour laisser les deux amants au bonheur inespéré de se revoir. La jeune fille lui avait paru, dans cette entrevue, d'une admirable beauté. Cette ravissante figure était mille fois plus digne de retracer l'image de la mère de Dieu que la patronne des femmes pénitentes. L'artiste éprouva un mouvement de jalousie, mais ce fut une sensation rapide comme l'éclair, et la loyauté naturelle de son caractère dissipa aussitôt cette crise des sens émus par un chef-d'œuvre de grâces. Salvator ne songea plus qu'à terminer son plus bel ouvrage, en délivrant Marianna des griffes de son tuteur. La bonne et douce enfant, oubliant les duretés de Capuzzi, à chaque instant courait à son chevet pour lui demander comment il se sentait; elle se trouvait si doucement heureuse de se dévouer au soulagement de sa souffrance, qu'elle abandonna plusieurs fois une petite main blanchette à ses baisers.

Le lendemain, de bonne heure, Antonio courut chez son ami, avec une mine désolée. — « Hélas! s'écria-t-il, tout est perdu! tout est découvert!... » — « Tant mieux! dit Salvator; contez-moi cela. »

— « Figurez-vous qu'hier, à mon retour chez Capuzzi, que je n'avais quitté qu'un moment, pour aller chercher quelques bonnes drogues purgatives, j'aperçois le damné vieillard, costumé de pied en cap, à la porte de sa maison, et causant avec le docteur Pyramide. La fureur de Capuzzi ne saurait se décrire; il me menaça du poing, m'assaillit de malédictions, et jura qu'il me ferait étrangler si je remettais jamais le pied chez lui. « Et quant à votre patron Salvator, ajouta-t-il, j'ai assez de ducats pour faire régler son compte sans procès! » Comme il criait et se démenait ainsi, secondé par le docteur Pyramide qui faisait avec lui chorus d'imprécations, les passants s'ameutèrent, et je me voyais menacé d'un mauvais parti, si, ramassant, malgré mon émotion, tout ce qui me restait de courage et de force, je ne m'étais fait jour en bousculant rudement ce damné Capuzzi. C'est la seconde fois que j'ai le chagrin d'en agir ainsi avec l'oncle et le tuteur de Marianna : vous voyez bien, maître, que tout est perdu! »

— « D'honneur, c'est tout à fait réjouissant! s'écria Salvator; mais je savais tout cela bien avant vous. Le docteur Splendiano Accoramboni, qui est à la piste de toutes les plaies et bosses, a trop vite su l'accident de son ami Capuzzi; son zèle s'est enflammé : il a voulu visiter l'appareil, et il ne

fallait pas beaucoup de malice pour éventer le stratagème. » — « Mais comment savez-vous toutes ces choses? » — « Qu'importe? il suffit d'en profiter, et j'y ferai mon possible, puisque j'ai pris l'engagement de vous faire réussir. Je sais d'ailleurs que Marianna possède le génie que donne l'amour : elle a su persuader au vieux Capuzzi qu'elle ignorait notre ruse, et qu'elle la détestait si fort, qu'à aucun prix elle ne voudrait nous permettre de la revoir. Le vieil argus, ivre de joie, et se croyant à la veille d'un bonheur inespéré, a juré d'obéir au premier souhait de Marianna; celle-ci a demandé qu'il la conduisît au théâtre de signor Formica, près de la porte del Popolo. Le bonhomme, surpris de ce désir, a tenu conseil avec le docteur Pyramide et Pitichinaccio; ils sont tombés d'accord qu'il fallait que Capuzzi tînt parole. C'est demain que Marianna doit aller au théâtre; Pitichinaccio la suivra, costumé en petite duègne.... »



Antonio Scacciati tombait de surprise en surprise, et peu s'en fallut qu'il ne s'avisât de penser que son ami entretenait commerce avec le diable, pour être si bien informé de tout ce qui concernait Marianna. Voici la clef

que lui donna Salvator de cette omniscience à laquelle nul détail n'échappait. Dans la maison de la rue Ripetta logeait, porte à porte de Capuzzi, une vieille amie de l'hôtesse de Salvator. La fille de cette femme, liée d'étroite affection avec Margerita, s'était éprise d'un tendre intérêt pour la pauvre nièce de Capuzzi, et le hasard servait à souhait leurs secrètes entrevues; car l'amie de Margerita avait découvert dans sa chambre une ouverture pratiquée en forme de ventilateur, et qu'une mince planchette



fermait depuis long-temps. Cette ouverture donnait sur un cabinet privé de jour, et attenant à la chambre de Marianna, qu'une simple cloison séparait du logement de sa voisine. Les deux jeunes filles faisaient par là de longues causeries confidentielles, pendant la sieste quotidienne du vieux Capuzzi : c'est par l'amie de Margerita que Salvator s'était procuré tous les renseignements désirables sur la vie domestique du tyran de Marianna, et qu'il avait appris le projet d'excursion au théâtre de Formica.

Mais il est nécessaire avant d'aller plus loin, que le lecteur fasse connaissance avec le fameux Formica et son théâtre de la Porta del Popolo.

L'origine de cette entreprise était l'œuvre d'un certain Nicolo Musso, qui faisait jouer, au temps du carnaval, des bouffonneries improvisées. Le local qui servait à l'exercice de son industrie n'annonçait pas une situation financière bien brillante; il n'y avait, au lieu de loges et d'orchestre, qu'une galerie circulaire qui portait, à l'extérieur, l'empreinte des armes du comte Colonna, protecteur de Nicolo Musso. La scène était figurée par une espèce d'échafaudage revêtu de planches et décoré de vieux tapis. Les parois

se décoraient, tour à tour, de loques de papier peint qui représentaient, selon l'occurrence, une forêt, un appartement ou une rue. Pour tout siége, les assistants devaient se contenter de banquettes dures et étroites; aussi le public de ce théâtre faisait-il beaucoup plus de bruit qu'il n'apportait d'argent. Du reste, on ne pouvait rien voir de plus amusant que ces parades joyeuses, dont l'esprit de Nicolo Musso faisait presque tous les frais; c'était un feu roulant, bien nourri, d'épigrammes contre tous les vices, tous les défauts, tous les travers et les ridicules de la société. Chaque acteur donnait à son personnage la plus piquante physionomie. Mais le Pasquarello, bouffon d'office, enlevait tous les applaudissements par sa verve caustique et l'originalité de sa pantomime qui reproduisait, à s'y méprendre, la voix, la taille et les mouvements des gens les plus connus de toute la ville. L'individu chargé de ce rôle de critique, et qu'on appelait dans le peuple Signor Formica, était un vrai phénomène. Il y avait dans son talent de mime une telle élasticité, sa voix prenait parfois de si étranges inflexions, qu'on ne pouvait se défendre du frisson en même temps qu'il fallait céder aux accès du rire le plus fou. A côté de ce personnage figurait, comme interlocuteur habituel, un certain docteur Graziano, dont le rôle était tenu par un vieux saltimbanque de Bologne, nommé Maria Agli.

Le beau monde de Rome ne dédaignait pas les représentations comiques de Nicolo Musso. Le théâtre de la Porta del Popolo faisait toujours chambrée complète, et le nom de Formica circulait dans toutes les bouches. Ce qui ne contribuait pas moins à augmenter la réputation de ses pensionnaires, c'est que Nicolo Musso ne se montrait nulle part hors de son théâtre; un secret fort bien gardé murait sa vie, et nul ne savait même au juste où ce bizarre directeur de spectacle pouvait loger habituellement. Tel était le théâtre où la jolie Marianna prétendait qu'on la conduisît.

— « Le meilleur plan, disait donc Salvator, c'est d'attaquer de face notre ennemi; et j'ai en tête un projet dont l'exécution doit s'accomplir pendant le trajet qui sépare le théâtre de la rue Ripetta. » Ce projet, communiqué à l'oreille d'Antonio, le fit bondir d'impatience et de joie : on allait enlever Marianna à son persécuteur, et châtier un peu rudement ce docteur Pyramide, qui s'avisait de jeter des pierres dans le jardin des amoureux!

Quand le soir fut venu, Salvator et Antonio prirent chacun une guitare, et se rendirent sous le balcon de la rue Ripetta, pour faire enrager le vieux Capuzzi en donnant à sa jolie nièce une brillante sérénade qui serait entendue de tout le voisinage. Salvator avait une voix fort remarquable, et Antonio n'eût point mal figuré dans un duo avec le maître Odoardo Ceccarelli. Dès le prélude de nos troubadours improvisés, le signor Pasquale parut sur la terrasse, pour imposer silence aux vagabonds qui s'avisaient de déranger son repos. Mais les voisins, attirés par la mélodie des premiers accords qu'ils avaient entendus, lui crièrent, avec force huées, que la jalousie seule excitait son humeur, et qu'il eût à rentrer bien vite dans son trou, pour y fausser

tout à son aise, et écorcher le tympan des malheureux forcés de vivre et de souffrir sous sa clef. Salvator et son compagnon passèrent ainsi presque toute la nuit à chanter des airs amoureux, qu'ils interrompaient de temps à autre, pour varier, par des chansonnettes satiriques contre les vieillards ridicules, dont Capuzzi se montrait le type le plus achevé. Marianna se glissa plusieurs fois derrière les vitres, et, malgré les signes mécontents de son tuteur, elle échangea quelques muettes œillades avec son bien-aimé Antonio.

Le lendemain, c'était jour de carnaval. La foule affluait aux promenades et se pressait du côté de la porte del Popolo, aux abords du théâtre de Nicolo Musso. La jolie Marianna avait forcé Capuzzi de tenir sa promesse. En conséquence, le barbon, parfumé et bichonné, emprisonné dans son pourpoint d'Espagne, le chapeau pointu penché sur l'oreille et garni d'une plume jaune toute neuve, marchait avec une anxiété visible dans des souliers trop étroits, traînant à sa remorque Marianna, dont les attraits se dérobaient à tous les regards, sous les voiles redoublés dont l'argus avait exigé qu'elle s'enveloppât. Du côté opposé cheminait le docteur Splendiano Accoramboni, presque dissimulé par sa perruque gigantesque. Derrière eux, et sur les talons de Marianna qu'il ne quittait pas des yeux, piétinait l'avorton Pitichinaccio, affublé d'un cotillon couleur de feu, et la tête hérissée de fleurs de toutes les nuances.

Signor Formica fut, ce soir-là, d'une gaieté tout à fait désopilante; c'était plaisir de l'ouïr mêler à ses scènes comiques des couplets qu'il chantait en imitant la voix des artistes les plus en vogue. Le vieux Capuzzi frémissait d'aise; sa passion pour le théâtre lui revint en mémoire; et, dans son exaltation, il meurtrissait de baisers les mains de Marianna, jurant que chaque soir il voulait la ramener chez Nicolo Musso. Ses bravos, ses trépignements attiraient sur lui les regards de tout le monde; signor Splendiano gardait seul sa gravité doctorale, et, des yeux et du geste, il gourmandait les éclats de rire de Capuzzi et de Marianna, déclinant en pure perte les noms de vingt maladies que pouvait causer une trop vive dilatation de la rate. Mais ses clients riaient de sa figure morose autant que du signor Formica. Quant à l'infiniment petit Pitichinaccio, il s'était juché tristement derrière la perruque du docteur Pyramide, et se donnait au diable entre deux femmes du peuple, qui s'amusaient fort de sa grotesque personne. Une sueur glacée coulait de son front sur ses joues livides, et des sons aigres, mal articulés, exprimaient assez le désagrément qu'il ressentait de sa situation.

Quand la comédie fut achevée, Pasquale Capuzzi laissa prudemment sortir tous les spectateurs et éteindre l'une après l'autre toutes les lampes, jusqu'à la dernière, qui lui servit à allumer un rat-de-cave pour s'éclairer, avec Marianna et ses deux compagnons, jusqu'à la rue Ripetta. Pitichinaccio recommençait à geindre et à se lamenter. Capuzzi le prit sous son bras

gauche pour l'apaiser, tandis que, de l'autre, il entraînait sa jolie nièce. Splendiano marchait en avant, armé du lumignon, qui donnait presque assez de clarté pour faire ressortir toute l'épaisseur des ténèbres.

A quelque distance de la *Porta del Popolo*, quatre figures, drapées dans d'immenses manteaux couleur de muraille, barrèrent tout à coup le passage à la compagnie. D'un revers de main, le lumignon du docteur fut mouché et jeté à tous les diables; puis une clarté blafarde, venue je ne sais d'où, illumina quatre têtes de mort, dont les yeux creux fixaient Capuzzi et le docteur pétrifiés par la terreur. — « Malheur, malheur, malheur à toi, Splendiano Accoramboni! » disaient les quatre fantômes. Puis le premier reprit, avec un ricanement plaintif:—« Me connais-tu, Splendiano? Je suis Cordier, le peintre français que tu as mis en terre, la semaine passée, avec tes drogues de démon! » Le second s'avança, et dit: — « Me connais-tu, Splendiano? Je suis Küfner, le peintre allemand que tes opiats ont tué! » Le troisième cria, d'une voix rauque: — « Me connais-tu, Splendiano? Je suis Liers de Flandre, que tu as empoisonné par tes pilules, pour faire main-basse sur mes tableaux! » Enfin, le quatrième lui dit: — « Me connais-tu, Splendiano? Je suis Ghigi le Napolitain, que tes poudres ont expédié en purgatoire. » Et tous quatre s'écrièrent en chœur: — « Malheur, malheur, malheur à toi, Splendiano Accoramboni! le diable nous envoie te chercher, illustre docteur Pyramide! halloh! halloh!... » Et, s'emparant de lui avec la vitesse de l'éclair, ils disparurent dans les ténèbres, en hurlant comme le vent d'orage.

Pasquale Capuzzi s'était un peu remis de son effroi quand il vit que son ami Splendiano était seul traqué par les suppôts de l'enfer. Le hideux Pitichinaccio, transi de peur, avait caché sa tête sous le manteau de son patron, et s'accrochait à son haut-de-chausses avec la ténacité d'un homme qui se noie. La belle Marianna était évanouie. — « Reviens à toi, ma chérie, ma douce colombe, » lui disait Capuzzi après l'enlèvement du docteur; « hélas! le diable emporte mon illustre ami Splendiano sous la pyramide de Cestius! Que saint Bernard, qui fut un si grand médecin des âmes, ait pitié de la sienne, et la défende contre les ennemis qu'elle va trouver dans l'autre monde! Hélas! hélas! qui maintenant pourra faire la basse dans mes concerts du soir? et quand pourrai-je moi-même, après un tel accident, tirer de mon gosier une seule octave claire et pure? Enfin, tout est pour le mieux, car Dieu nous a épargnés. Reviens à toi, Marianna, ma poulette, tout est fini!... » La jeune fille reprit peu à peu ses sens, et pria Capuzzi de lui permettre de marcher toute seule, pendant qu'il se débarrasserait de l'étreinte désespérée de Pitichinaccio; mais l'oncle ne voulut jamais y consentir, et serra son bras plus étroitement sous le sien, pour la protéger contre toute espèce de danger à venir. Or, comme il reprenait le chemin de sa maison, quatre démons horribles apparurent tout à coup à ses côtés, comme si la terre les eût vomis; ces quatre figures, affublées de manteaux

couleur de feu, lançaient par la bouche et les yeux des flammes bleuâtres, et se mirent à faire une ronde satanique autour de Capuzzi, en criant : — — « Hui ! hui ! Pasquale Capuzzi ! vieux diable amoureux, fou maudit ! Nous sommes tes compagnons d'enfer, nous sommes les diables des laides amours, qui allons t'emporter dans nos fournaises avec ce petit monstre de Pitichinaccio ! » Et parmi ces hurlements, qui faisaient trembler le voisinage, les quatre énergumènes se ruèrent sur Capuzzi et Pitichinaccio, et leur firent subir une si épouvantable culbute, que les malheureux argus de la belle Marianna se mirent à braire comme des ânes roués de coups.

La jeune fille avait dégagé son bras de l'étreinte de Capuzzi dès que les diables avaient paru ; mais elle n'avait plus ni force pour fuir, ni voix pour demander grâce ; et quelle fut sa surprise quand le plus laid des diables, tombant à ses genoux et les embrassant avec amour, lui dit de l'accent le plus doux : — « Mon ange, ma bien-aimée Marianna, Dieu est pour nous! Oh ! dis-moi que tu m'aimes, pendant que mes amis retiennent ton geôlier ! Viens avec moi, je sais un asile où nul ne pourra nous atteindre !.... »

— « Antonio !... » s'écria Marianna, prête à défaillir.

Mais tout à coup des flambeaux inondèrent de clarté la rue Ripetta, et Antonio sentit à l'épaule le froid aigu d'une lame qui l'effleurait. Il bondit, se retourne, et, l'épée haute, fond sur son adversaire, tandis que ses trois amis ferraillaient avec une escouade de sbires. Mais leur bravoure allait céder au nombre des assaillants, si deux inconnus ne s'étaient élancés au milieu des spadassins en poussant des cris de menace, et si l'un d'eux n'eût jeté à ses pieds, d'un coup furieux, le sbire qui luttait contre Antonio. Ce secours inespéré mit fin au combat, et les sbires se dispersèrent du côté de la *Porta del Popolo*.

Salvator Rosa, car c'était lui qui venait de délivrer si énergiquement son ami Antonio, proposa de rentrer en ville sur les traces des sbires. Mais les jeunes peintres qui avaient aidé Antonio dans son expédition nocturne, et le comédien Maria Agli, qui ne s'était pas montré le moins brave, firent observer que ce parti serait peu sage, parce que les sentinelles de la *Porta del Popolo*, prévenues par les sbires, les arrêteraient sans doute. Alors ils convinrent de demander asile pour cette nuit à Nicolo Musso, qui les accueillit avec toute sorte de prévenances. Les peintres déposèrent leurs masques de carton et leurs manteaux frottés de phosphore ; puis ils s'occupèrent des soins à prendre pour faire disparaître les contusions légères et panser les écorniflures qu'ils avaient reçues dans le combat. Quand nos amis se racontèrent les événements de cette nuit, on reconnut que l'expédition n'avait manqué que par l'oubli qu'ils avaient fait d'un personnage très-important, Michele, l'ancien bravo qui servait à Capuzzi de chien de garde, et qui l'avait suivi de loin, par ordre, de la rue Ripetta au théâtre de Formica, et pendant le retour. Michele, que son métier d'autrefois rendait peu superstitieux, voyant apparaître les fantômes et les diables,

avait couru chercher les sbires de garde à la porte *del Popolo ;* mais il n'était revenu avec main-forte qu'après l'enlèvement de Splendiano. L'un des jeunes peintres avait vu Michele emportant dans ses bras Marianna évanouie; et Pasquale Capuzzi, profitant de la bagarre, les avait suivis d'un pas aussi leste que pouvaient le permettre ses jambes qui flageolaient, et le poids du malheureux Pitichinaccio, qui s'était pendu à son cou, en véritable désespéré.

Le lendemain, on trouva près de la pyramide de Cestius le docteur Splendiano, roulé en boule comme un porc-épic, et ronflant au fond de sa



perruque comme dans un nid de fin duvet; il fallut le pincer et le piquer pour qu'il sortît de sa torpeur. A son réveil, il délirait, et l'on prit mille peines pour lui prouver qu'il n'avait pas quitté notre humble planète, et que Rome jouissait encore de la faveur de le posséder. Quand on l'eut rapporté chez lui avec beaucoup de ménagements, il rendit grâce à tous les saints de sa délivrance des griffes du diable; puis, jetant par la fenêtre onguents, pilules, opiats, élixirs, fioles et boîtes à tout usage, il mit au feu ses ordonnances avec ses livres de médecine, et jura qu'il ne traiterait plus ses malades que par des frictions magnétiques; — c'était le secret d'un médecin du vieux temps qui était mort en odeur de sainteté, et qui, s'il ne guérissait jamais ses clients, du moins, avant de les envoyer au ciel, leur offrait un avant-goût des joies du paradis, dans une extase merveilleuse qu'il savait leur procurer au lieu d'agonie.

— « Salvator, disait Antonio à son ami, quand ils furent, le lendemain, retirés dans l'atelier de la rue Bergognona ; Salvator, je n'ai plus de patience, ni d'égards à garder. Il faut que j'entre de vive force chez ce damné Capuzzi, que je le tue s'il me résiste, et que j'enlève Marianna !... »

— « Heureuse idée ! s'écria Salvator en riant de toutes ses forces ; il ne faut plus qu'un peu d'adresse pour n'être pas pris et pendu après cette belle équipée ; car ce serait donner au diable le gain de la partie. Mieux vaut la ruse que la force ; et d'ailleurs Capuzzi, j'en suis sûr, se tient en garde contre toute agression, et la justice nous prépare un plat de sa façon. Rusons donc, si vous m'en croyez ; et c'est aussi l'avis de dame Caterina, dont je prise le bon sens. Nous avons, l'autre nuit, joué au seigneur Capuzzi un tour de francs écervelés ; tout le monde en parle ; et moi, qui suis votre aîné, et par état un homme grave, je serais très-fâché qu'on sût les noms des acteurs. Je ne veux pas néanmoins vous abandonner à moitié chemin du succès. Nous enlèverons Marianna, j'y tiens, et le temps presse ; Nicolo Musso et le comédien Formica me viendront en aide pour ce projet. » — « Nicolo Musso, Formica ? dit Antonio d'un air peu confiant ; et que puis-je attendre de ces saltimbanques ? » — « Tout doux, mon maître, je vous prie, continua Salvator ; Nicolo est la crème des bonnes gens ; et quant à Formica, c'est, ne vous déplaise, une espèce de sorcier qui sait plus d'un secret merveilleux. Reposez-vous sur moi du soin d'en bien user. Maria Agli et le cher docteur Graziano de Bologne m'ont promis leur complicité. C'est au théâtre de Musso que je veux vous faire enlever votre Marianna. »

— « Salvator, reprit Antonio d'un air triste, vous me donnez là un espoir trompeur ; car si, selon toute apparence, Capuzzi se tient en garde contre une nouvelle aventure, comment supposer qu'il retourne au théâtre de Musso ? »

— « C'est plus facile que vous ne pensez, répliqua Salvator. Le moins aisé sera de l'y attirer sans ses compagnons et sans escorte. Tenez-vous toujours prêt à fuir de Rome avec Marianna, dès qu'elle sera dans vos bras. Vous irez à Florence, où votre réputation vous précède ; et je me charge de vous y assurer un travail honorable et des protections puissantes. Encore un coup, cher Antonio, Formica le saltimbanque tient dans ses mains votre bonheur !... »

III.

Pasquale Capuzzi n'avait pas long-temps cherché les auteurs du mauvais tour qui l'avait si bien bouleversé près de la porte *del Popolo*. Antonio et Salvator, qu'il regardait comme le chef du complot, jouissaient dans son esprit d'une haine sans égale. La pauvre Marianna était malade, non, comme il le croyait, du saisissement que lui avait causé la peur, mais du mauvais succès d'Antonio, qui la faisait retomber dans une captivité plus étroite. Elle osait à peine espérer que son ami osât tenter de nouveau sa délivrance. Dans sa douleur, elle accablait Capuzzi de caprices et de tracasseries. Le pauvre vieux souffrait sans se plaindre, et se morfondait d'amour quand, après des scènes de reproches et des boutades qui auraient mis en feu cent ménages, Marianna daignait permettre qu'il posât ses lèvres ridées et sèches sur sa délicieuse petite main pâlie par la fièvre. Capuzzi tombait alors en extase, il se roulait aux pieds de la belle jeune fille, protestant qu'il dévorerait de baisers la mule du pape jusqu'à ce qu'il eût obtenu de Sa Sainteté la dispense nécessaire à son union avec une si adorable personne. Marianna l'entretenait doucement dans cette pensée; elle avait compris qu'en le berçant d'une croyance si chère, elle s'assurait les uniques chances de salut qui pussent lui rester.

Quelques jours après l'aventure nocturne que nous avons racontée, Michele vint frapper à la porte de la chambre où Capuzzi dînait en compagnie de Marianna, et dit qu'un étranger insistait pour parler au maître du logis. — « Par tous les saints, s'écria le barbon, ne sait-on pas que je n'ouvre ma porte à qui que ce soit! » — « Mais, monsieur, ajouta Michele, cet étranger paraît un homme comme il faut; il est d'âge et de bonne mine, et se nomme Nicolo Musso. » — « Quoi! fit Capuzzi, ce serait le directeur du spectacle de la porte del Popolo? Que peut-il vouloir de moi?... »

La curiosité fut si forte, que l'argus, après avoir poussé les verrous, descendit sous le péristyle de sa maison.

— « Mon vénérable seigneur, dit Nicolo en s'inclinant humblement, je ne sais comment reconnaître l'honneur que vous me faites en m'accordant cette entrevue; j'ai mille grâces à vous rendre, et j'avais hâte d'exprimer en votre présence toute la sincérité de mon admiration. Depuis le jour que vous avez paru à mon théâtre, vous dont Rome entière connaît la science et le goût exquis comme virtuose, la réputation de mes pièces et le chiffre de mes bénéfices ont doublé. Je me désole de savoir que d'effrontés bandits vous ont assailli au retour de votre précieuse visite; mais je vous supplie, seigneur, de ne pas me faire porter la peine de ce déplo-

rable accident, en privant mon théâtre de la présence de l'homme le plus distingué que Rome s'honore de posséder. »

A ces mots, le vieux Capuzzi ne se sentait pas de joie : — « Votre théâtre, s'écria-t-il ; oui, certes, je l'aime, et je rends justice au talent de vos comédiens. Mais savez-vous, maître Nicolo, que j'ai couru risque de la vie, avec mon illustre ami, le docteur Splendiano? Oui, certes, votre théâtre m'amuse infiniment, mais maudit soit, mille fois, le chemin qui y mène! Que ne changez-vous de place? Si vous alliez vous établir sur la place del Popolo, dans la rue Babuina ou dans la rue Ripetta, je deviendrais de grand cœur votre habitué; mais tous les diables de l'enfer ne parviendraient pas à me ramener, de nuit, dans les parages de la porte del Popolo! »

— « Hélas! vous me ruinerez donc, seigneur Capuzzi? répliqua Nicolo du ton d'un homme découragé; car c'est sur vous, mon digne protecteur, que reposait tout mon espoir de succès, et je venais solliciter... » — « Solliciter? eh! que puis-je pour vous?... » — « Vous pouvez faire de moi l'homme le plus heureux de toute l'Italie. Vous savez combien plaisent au public les petites pièces entremêlées d'ariettes; eh bien, j'avais songé à faire les frais d'un orchestre, et à créer ainsi, malgré les rigoureuses limites de mon privilége, une espèce d'Opéra. Or, vous êtes, en vérité, seigneur Capuzzi, le premier compositeur de toute l'Italie; et il faut que le beau monde de Rome ait perdu l'esprit, ou que vos envieux soient bien puissants, pour qu'on joue sur nos théâtres d'autres œuvres que les vôtres. Et moi, seigneur, j'osais prendre la liberté de vous supplier de m'accorder le droit de les faire représenter, avec tous les soins qui dépendent de moi, sur mon humble théâtre. »

Maître Pasquale, tout bouffi d'orgueil en écoutant le beau discours de Nicolo, lui fit alors mille excuses de l'avoir si long-temps entretenu dans la rue, et le pria d'entrer dans sa maison, pour y continuer plus à l'aise une causerie si agréable. Lorsqu'ils se furent enfermés avec soin dans un cabinet reculé, le vieux tira d'une armoire vermoulue un énorme paquet de musique étrangement griffonnée, et, décrochant une guitare criarde, se mit à étourdir le pauvre Nicolo de ses beuglements épouvantables. Le malheureux directeur de théâtre se dévoua bravement; il trépignait, frappait du pied, battait des mains, et se démenait comme un exorcisé, en criant à tue-tête : — « Bravo, bravissimo! benedettissimo Capuzzi! » Il poussa si loin les démonstrations de son magnifique enthousiasme, que, se roulant par terre, comme un ver, il se prit à pincer et à mordre les jambes de l'infortuné Capuzzi, qui bondissait de douleur en hurlant : — « Par tous les saints du ciel, laissez-moi, maître Nicolo, vous me faites un mal horrible! » — « Non, seigneur Pasquale, criait Nicolo, je ne vous lâcherai point que vous ne m'ayez accordé cet air divin qui m'enchante, et que je veux faire apprendre à Formica, mon meilleur artiste, pour la

représentation de demain! » — « J'ai donc trouvé un homme capable de m'apprécier! » disait Pasquale en s'efforçant de sauver ses jambes du supplice que Nicolo leur infligeait. « Mais, pour l'amour de Dieu, lâchez-moi, maître Nicolo, et emportez avec vous tous mes chefs-d'œuvre!... »

— « Non! criait toujours l'enragé directeur, je ne vous laisse pas aller que vous ne m'ayez promis et juré d'honorer demain mon spectacle de votre présence! Ne craignez rien pour votre sûreté; je suis sûr que tout l'auditoire, après avoir ouï votre admirable musique, vous ramènera en triomphe jusqu'à votre maison; moi-même, avec mes fidèles camarades, je veux vous escorter aux flambeaux, et gare aux malins diables qui oseraient faire dérouiller nos rapières! » — « Vraiment, vraiment vous feriez cela? » grommelait l'heureux Capuzzi, prêt à crever dans sa peau; « et j'entendrais Formica, qui a une si belle voix, chanter mes meilleurs morceaux? Eh bien, maître Nicolo, je vous promets d'aller demain à votre théâtre! »

Nicolo se releva lestement, comme un athlète victorieux, et serra la carcasse de Capuzzi dans ses bras nerveux avec une telle vigueur, qu'il faillit l'étouffer. Au même instant parut Marianna. Le barbon jaloux lui lança un coup d'œil rapide pour la chasser, mais la jeune fille avait reconnu le directeur du théâtre de la porte del Popolo. — « C'est en vain, monsieur, lui dit-elle d'un accent bref et qui feignait la colère, c'est en vain que vous prétendez attirer mon excellent oncle à votre baraque; je ne souffrirai pas qu'il s'expose de nouveau à une attaque nocturne pareille à celle qui coûta presque la vie à notre savant ami Splendiano, et qui manqua rendre ce cher oncle victime de son dévouement pour sauver mon honneur et mes jours! N'espérez pas mon consentement, maître Nicolo; et vous, cher oncle, ne me donnez pas le chagrin de vous savoir menacé encore de quelque embûche diabolique. »

Capuzzi fixa sur sa nièce ses grands yeux roux, d'un air tout effaré; mais il eut beau lui détailler toutes les précautions que l'obligeant Nicolo lui offrait de prendre pour sa sûreté, Marianna se montrait inflexible. — « Je ne veux pas, disait-elle, me voir contrariée; je suis encore toute malade de frayeur; et à aucun prix je ne vous laisserai sortir pour aller entendre les plus belles roulades de Formica. Il se peut très-bien que maître Nicolo soit d'accord avec ce bandit de Salvator et ce mauvais sujet d'Antonio Scacciati; et je soupçonne fort.... »

— « Grand Dieu! quelle idée! » reprit Nicolo avec une vivacité qui n'admettait nulle réplique; « pourriez-vous supposer, signora, que je sois capable d'un si lâche complot? Mais si ma parole ne peut suffire pour vous tranquilliser, que ne vous faites-vous accompagner de Michele et d'une bonne poignée de sbires, qui veilleront aux abords du théâtre? » — « Cette proposition me réconcilie avec vous, dit Marianna; excusez-moi d'avoir douté de vos loyales intentions; mais il est bien permis à une nièce affectionnée de trembler pour la sûreté d'un si cher parent; et no-

nobstant la possibilité de se procurer une escorte, je le supplie encore de rester prudemment chez lui.... »

Pasquale avait écouté ce colloque avec une mine qui témoignait assez l'hésitation de sa pensée. Quand Marianna eut fini de parler, il se jeta à son cou avec une effusion vraiment pittoresque, et s'écria, les larmes aux yeux : — « Divine, adorable créature! ce soin que tu prends de tout ce qui me touche est pour mon cœur le plus doux aveu des sentiments secrets que la pudeur cache dans ton sein! Bannis toute crainte, chère ange, et ne te refuse pas à la joie d'ouïr les applaudissements qui couvriront les chefs-d'œuvre de ton oncle bien-aimé, dont le nom glorieux volera demain, de bouche en bouche, jusqu'à la postérité la plus reculée! »

Grâce aux instances de Nicolo, Marianna finit par céder, en promettant de venir elle-même à la brillante représentation de Formica. L'âme de Pasquale Capuzzi nageait dans les splendeurs des cieux; mais il lui fallait, pour compléter son bonheur, d'autres témoins que Marianna; il voulait ramener de gré ou de force le docteur Pyramide et Pitichinaccio. La chose n'était pas des plus aisées.

Splendiano avait eu d'étranges rêves, pendant son sommeil léthargique au pied de la pyramide de Cestius. Tous les cadavres de ses clients s'étaient levés de leur fosse pour le tourmenter, et, depuis cette nuit funeste, il avait gardé une tristesse superstitieuse que rien ne pouvait dissiper. Quant à Pitichinaccio, ce malheureux avorton restait bien convaincu que des diables très-réels avaient assailli son patron, et le seul souvenir de cet événement lui faisait pousser des cris aigus. Capuzzi s'était vainement efforcé de lui prouver que les diables n'étaient autres que de maudits chrétiens, tels que Salvator, Antonio et leurs amis : Pitichinaccio s'irritait jusqu'aux larmes en se voyant ainsi contrarié; il jurait ses grands dieux que le diable Fanfarell l'avait frappé de ses cornes, qu'il l'avait fort bien reconnu : et, pour preuve de son dire, il montrait son ventre tatoué de taches livides.

Splendiano, qui se piquait de raisonner et d'être un esprit fort, se décida le premier à retourner au théâtre, après s'être muni pieusement d'une relique que lui avait donnée un moine bernardin. Pitichinaccio se laissa séduire, bien moins par l'exemple du docteur que par la promesse d'une boîte de raisins confits dans le sucre; mais il fallut encore que Capuzzi lui permît de s'affranchir pour ce soir-là de son cotillon de cameriste, et de revêtir son habit neuf d'*abbate*, taillé dans le plus râpé des hauts-de-chausses de son honoré maître.

La réussite du projet qu'avait formé Salvator dépendait tout entière de la possibilité qu'il trouverait d'isoler au théâtre Capuzzi et Marianna. Les deux amis s'évertuaient à chercher un moyen d'éviter la rencontre de Splendiano et de Pitichinaccio. Le ciel, qui tant de fois reste sourd à nos vœux les plus chers, sembla cette fois se mettre de complicité avec Sal-

vator et Antonio, car l'homme dont se servit la Providence fut précisément celui dont on avait tout à craindre, Michele, le bravo.

La nuit suivante, un bruit épouvantable éveilla en sursaut les habitants de la rue Ripetta. Une escouade de sbires, qui battaient le pavé à la poursuite d'un malfaiteur évadé, arrivèrent avec des flambeaux sur le théâtre du désordre. On y reconnut l'infortuné Pitichinaccio, gisant à terre parmi des violons brisés, et ne donnant déjà plus signe de vie, tandis que Michele faisait pleuvoir une grêle de coups de bâton sur les épaules du docteur Pyramide. Au milieu de cette bagarre nocturne, Pasquale Capuzzi, dégaînant sa longue rapière, allait, d'un coup furieux, percer de part en part le redoutable Michele, si quelques-uns des sbires ne s'étaient jetés à temps entre eux. L'éclat des torches éclairant alors cette méprise, le vieux Capuzzi resta cloué sur place, dans un stupide étonnement, l'œil égaré, le front livide, et la moustache hérissée. Splendiano et l'avorton Pitichinaccio avaient été si maltraités, qu'il fallut les relever tout meurtris, et les transporter chez eux, à demi morts.

Voici ce qui avait donné lieu à cette aventure. J'ai raconté ailleurs que Salvator et Antonio s'étaient avisés de donner à Marianna une brillante sérénade sous le balcon de la rue Ripetta. Le succès qu'ils avaient obtenu et le bon accueil du voisinage leur ayant inspiré l'idée de renouveler chaque nuit ce concert galant, maître Capuzzi, désespéré de leur audace, qui ne lui permettait plus un seul instant de tranquillité, courut se plaindre aux magistrats de la ville, et les supplià d'interdire aux deux artistes de troubler davantage son repos. Les magistràts, après avoir mûrement pesé l'affaire, décidèrent qu'il n'était pas possible d'empêcher les habitants de se livrer à l'exercice d'un art aussi agréable que la musique, et que d'ailleurs une pareille défense, inouïe jusqu'alors, indisposerait au plus haut degré la population. Capuzzi, furieux du peu d'appui que lui accordait l'autorité, n'imagina rien de plus expéditif que de se charger lui-même de sa vengeance. Il prit à part l'ex-bravo Michele, homme à tout faire, comme je l'ai dit, et lui proposa de servir son ressentiment, moyennant une somme assez ronde qu'il lui promit.

Le spadassin, ravi d'une telle aubaine, se munit d'une branche de chêne assez solide pour expédier, au besoin, plusieurs individus. Notre homme, alléché par l'appât des sequins, se mit à faire bon guet nocturne. Mais son attente se trouva déçue; car, dès sa première faction, nul ne parut à portée de ses coups. Salvator et Antonio, tout occupés de leur prochaine expédition au théâtre de la porte del Popolo, avaient, précisément dès ce jour, supprimé les sérénades sous le balcon de Capuzzi. Marianna, qui ne se doutait de rien, se plaignit de cette privation; elle avoua gracieusement à son oncle que si elle n'éprouvait pour Salvator et pour Antonio qu'une véritable antipathie, elle ne se croyait pas, pour cela, condamnée à renoncer à son goût pour la musique, et qu'elle regrettait fort les sympho-

nies que les deux artistes exécutaient si bien. L'infortuné Capuzzi, croyant cette fois sa conquête assurée s'il parvenait à rendre à sa pupille le charme des concerts nocturnes qu'elle daignait aimer, courut chercher ses deux acolytes, afin d'organiser, avec leur secours, une sérénade de sa composition pour la nuit suivante.

Cette nuit, qui devait si bien avancer ses affaires, était la veille du jour où il devait offrir à Marianna une nouvelle preuve de dévouement à ses moindres désirs en la conduisant au spectacle de Nicolo Musso. Tout semblait aller au mieux; malheureusement, trop étourdi de son bonheur, Capuzzi ne se souvint plus de l'effroyable consigne qu'il avait si rigoureusement donnée à maître Michele : aussi, dès que, sorti de chez lui à la dérobée, il eut pris place, avec Splendiano et le nain, sous l'auvent de la maison qui faisait face à la sienne, et dès qu'un premier et fatal prélude éveilla le silence de la nuit, le bravo, qui rôdait à quelques pas de là, maugréant contre la fortune qui semblait lui refuser ses victimes, tomba comme la foudre sur nos virtuoses, qui ne pensaient guère à lui, et faillit les mettre en pièces, comme je viens de le raconter.

Cette fameuse méprise délivrait les artistes de deux obstacles. Le docteur Accoramboni rêvait dans son lit à la pyramide de Cestius, et Pitichinaccio se croyait à l'agonie. Capuzzi voulut seul faire contre fortune bon cœur; il répugnait excessivement à sa vanité de laisser croire qu'il eût reçu sa bonne part des horions si libéralement distribués par Michele; d'ailleurs, on devait représenter son plus bel opéra sur le théâtre de Nicolo, — il n'en eût pas fallu davantage pour le faire revenir de l'autre monde.

Pendant qu'il se préparait à cette ovation, Salvator et Antonio prenaient leurs mesures pour mener à heureuse fin l'enlèvement de Marianna. — « Vous réussirez, j'en suis sûr et j'en réponds sur ma tête, disait Salvator à son ami; recevez donc mes vœux les plus sincères pour votre félicité, malgré le vague instinct de frayeur qui me saisit à la pensée que ce mariage... »

— « Eh quoi! s'écria Antonio, que dites-vous, cher maître? »

— « Je ne devrais point vous troubler par la confidence de mes idées personnelles à propos de ce mariage; et d'ailleurs, n'êtes-vous pas libre de traiter ces idées de chimères ou de folles rêveries? J'aime les femmes, cher Antonio; mais en vérité, je vous le dis, la plus séduisante, celle pour qui j'éprouverais la passion la plus exaltée, ne saurait éloigner de mon esprit craintif ces doutes, ces appréhensions dont s'enveloppe à mes yeux le contrat conjugal. Il y a, voyez-vous, dans la nature de toute femme, je ne sais quelle rouerie mystérieuse dont toute la science de l'homme le plus habile ne saurait pénétrer les secrets. Celle aux charmes de laquelle nous nous sommes laissé prendre, celle qui semble s'être donnée à nous avec la passion la plus vraie, la plus dévouée, est trop souvent la première à trahir la foi jurée et à déchirer, sans scrupule, le pacte d'une union qui

devrait être éternelle. C'est ma triste expérience qui me fait redouter pour vous, ami, quelque chagrin d'avenir qu'il serait peut-être encore temps d'éviter. »

— « Mais je n'ose, reprit Antonio, je ne veux pas vous écouter davantage. Qui donc oserait soupçonner ma belle, ma pure Marianna ?... »

— « Personne, assurément, poursuivit Salvator; votre Marianna est un ange de beauté et de vertu ; mais c'est précisément le charme ineffable répandu dans toute sa personne qui me fait trembler pour l'avenir de votre amour. Encore une fois, cher ami, défiez-vous de la nature capricieuse des femmes; et, puisque vous me forcez de m'expliquer, n'avez-vous pas jusqu'ici réfléchi à la conduite de Marianna elle-même? Avez-vous oublié la finesse de cette jolie enfant, dont vous admirez la naïveté? Souvenez-vous de cette nuit où nous rapportâmes chez lui le vieux Capuzzi : la tendre pupille ne joua-t-elle pas son rôle auprès de lui en comédienne consommée? Et, plus tard, avez-vous ignoré l'art qu'elle sut mettre en toute sa conduite, lors de la visite de Nicolo Musso? Dites et soutenez tout ce qu'il vous plaira, et vous n'en resterez pas moins convaincu que l'adresse de cette petite Marianna, pour cajoler son oncle et pour détourner ses soupçons, dépasse toute finesse imaginable dans un âge si tendre. Elle a réellement aplani tous les obstacles qui pouvaient retarder le succès de nos projets. Ce n'est pas que je prétende dire qu'auprès de ce vieux barbon de Capuzzi toutes les ruses n'étaient pas fort légitimes. A la guerre comme à la guerre, dit le proverbe; mais il n'en reste pas moins possible que... Tenez, Antonio, brisons là, je vous en prie; je ne sais peut-être pas bien ce que je dis; ne m'en veuillez donc pas, car je ne voudrais que votre plus parfaite félicité avec la jeune fille que vous aimez... Ne songeons plus qu'au succès du plan que nous avons préparé. »

Le soir qui vit Pasquale Capuzzi s'acheminer, pour la seconde fois, avec Marianna, vers le théâtre de Formica, semblait éclairer des feux du soleil couchant la marche d'un infortuné qu'une loi irrésistible traînait au supplice. Devant eux marchait gravement, d'un air ultra-rébarbatif, le terrible Michele, armé de toutes pièces, comme un paladin du vieux temps. Derrière le couple craintif s'échelonnaient quinze à vingt sbires, munis chacun d'une sévère consigne.

Maître Nicolo Musso attendait son illustre maestro à la porte de son théâtre. L'enceinte était garnie de spectateurs, et il s'empressa de conduire Capuzzi et sa charmante nièce aux places d'honneur qui leur étaient réservées. Le signor Pasquale se montra fort touché des égards particuliers dont il était l'objet; ses yeux roux se braquaient de côté et d'autre avec une fierté radieuse; et son contentement fut sans bornes, quand, après une inspection minutieuse de toutes les parties de la salle, il reconnut que toutes les banquettes voisines de la place de Marianna n'étaient occupées que par des femmes.

Un orchestre, composé de cinq ou six violons avec une basse, était caché derrière les lambeaux de tapisserie qui figuraient le décor de la scène. Maître Capuzzi frémissait d'espoir, en écoutant les virtuoses forains tourmenter leurs instruments pour se mettre d'accord ; quand, après une heure d'attente, un formidable coup d'archet annonça que le spectacle allait commencer, toute sa vieille personne fut agitée d'un tremblement galvanique.

Signor Formica parut d'abord, costumé en Pasquarello. Dès qu'il ouvrit la bouche, Capuzzi se frotta les yeux pour s'assurer qu'il ne rêvait point. L'histrion copiait avec une désolante exactitude les traits et la tournure, sans en excepter un seul ridicule, de l'habitant de la rue Ripetta, si connu de toute la ville, qu'un rire homérique, inextinguible, souleva toute la salle. On se roulait sur les banquettes avec des cris de délire ; c'étaient des bravos à rompre la tête. Malheureusement, l'objet de cette fougueuse hilarité, loin de s'esquiver prudemment, prit cette parade pour une attention délicate de son ami Nicolo. Il se trouva charmant, adorable ; il écouta chanter Formica avec des transports de plaisir difficiles à décrire.

Le silence et le calme se rétablirent quand le Pasquarello eut achevé son grand air ; et l'on vit sortir de derrière les décors le docteur Graziano, dont, pour cette fois, Nicolo lui-même avait pris le rôle. Ce personnage accourait en se bouchant les oreilles et faisant une grimace désespérée. — « Coquin ! criait-il au valet de Capuzzi, finiras-tu de beugler ? » — « Tout beau, mon maître, reprit le Pasquarello, je vois que vous ne valez pas mieux que le reste des habitants de mon quartier, têtes dures qui n'entendent rien en mélodie, et qui flétrissent de leur ignare critique les talents les plus distingués de l'Italie ! L'air que je viens de chanter est du plus célèbre compositeur de notre époque, que j'ai l'honneur de servir, en qualité de valet, et qui me paie généreusement par des leçons de solfége et de chant ! »

A ces mots, Graziano se mit à énumérer, par leurs noms, tous les artistes connus ; mais, à chaque nom célèbre, le Pasquarello secouait la tête, d'un air dédaigneux : — « Sot animal ! disait-il en se rengorgeant ; faut-il subir le jugement de pareils appréciateurs ? Eh quoi ! vous ne savez même pas ce que tout le monde proclame, que le plus admirable musicien de notre temps n'est autre que le seigneur Pasquale Capuzzi di Senigaglia, qui a daigné me faire l'honneur de m'accepter pour son très-humble valet ? »

Graziano se prit à rire aux éclats de l'outrecuidance de son interlocuteur. — « Ingrat, fainéant ! s'écria-t-il, ne rougis-tu pas d'avoir quitté mon service, qui te valait du pain, des gages honnêtes et des tours de bâton, pour aller battre l'estrade chez l'avare le plus fieffé de tout le pays romain, chez une espèce de sac à macaroni, chez un âne renforcé qui voudrait se donner des airs de virtuose et ne sait que braire jour et nuit, à la grande désolation de toute la rue Ripetta !... » — « Misérable envieux ! »

reprit le Pasquarello ; et, tournant le dos à son injurieux adversaire, il se lança à corps perdu dans un interminable panégyrique de Capuzzi, dans lequel il n'eut garde d'oublier la description de ses avantages physiques, assaisonnée de traits si burlesques, que l'hilarité des spectateurs fut au comble. Mais Capuzzi seul ne comprenait rien à cette parodie. Il se pâmait d'aise, et se sentait vengé de ce qu'il appelait, *in petto*, l'injustice de ses contemporains.

En ce moment, le rideau du fond livra passage à une caricature de Capuzzi en personne, copié, masque et costume, avec la plus minutieuse fidélité. C'était son port, son regard, sa démarche ; le tout paraissait si réel, que le véritable Capuzzi, glacé d'épouvante par cette apparition inattendue, laissa échapper la main de Marianna, dont jusqu'alors il ne s'était pas dessaisi, et se mit à se palper depuis la perruque jusqu'à la cheville, pour voir s'il faisait encore partie du monde des vivants, et si le personnage qui s'avançait sur les planches était un spectre ou son Sosie.

Le faux Capuzzi débuta par embrasser tendrement Graziano sur les deux joues, puis il lui demanda comment il se portait. Le docteur sourit, et, prenant une pose de vainqueur, répondit que sa santé était parfaite, mais que sa bourse était malade à l'extrémité ; qu'il avait, la veille, fait emplette, en l'honneur de la reine de ses pensées, d'une magnifique paire de bas couleur de feu, dont le prix l'avait ruiné ; et que s'il ne trouvait, ce jour même, quelque juif qui lui prêtât trente ducats, c'en était fait de sa réputation d'homme à bonnes fortunes, et que sa belle lui échappait. — « Trente ducats, cher ami ! » s'écria l'inconnu qui figurait si bien la mine étique de Capuzzi, « trente ducats ! Eh ! mais n'est-ce que cela ? et faut-il ainsi vous troubler pour une pareille misère ! Tenez, mon estimable ami, en voilà cinquante, que je vous supplie d'accepter pour l'amour de moi ! »

— « Pasquale ! Pasquale ! que fais-tu là ? tu te ruines !... » murmurait à voix basse le véritable Capuzzi, en s'agitant sur sa banquette.

Maître Graziano, le docteur à la mode, tirait de sa poche un parchemin pour écrire son reçu ; mais le Capuzzi se récria et ne voulut entendre parler ni de reçu ni d'intérêts pour un prêt qui ne valait pas, disait-il, la peine qu'on y pensât deux minutes.

— « Pasquale, mon ami, tu perds la tête ! » reprit Capuzzi à demi-voix.

Cependant le docteur Graziano payait son emprunt avec force embrassades, dont il paraissait vouloir étouffer le faux Capuzzi. Alors le Pasquarello, s'approchant d'un air fort humble, et se confondant en salutations des plus pittoresques, allongea une main timide comme pour solliciter les termes arriérés de ses gages. Le faux Capuzzi, en veine de bonne humeur, lui jeta quelques ducats et force belles promesses pour l'avenir.

— « Pasquale ! Pasquale ! tu te livres au démon de la prodigalité ! » cria si haut le véritable Capuzzi, que la salle se leva tout entière pour lui im-

poser silence, avec menace de le jeter dehors, s'il s'avisait de troubler de nouveau la représentation.

Le Pasquarello reprit gravement l'éloge des belles qualités de son patron, et jugea que le moment était bien choisi pour annoncer au public un nouvel air du grand maëstro. Le faux Capuzzi, frappant alors sur l'épaule de son comparse, lui dit, d'un air narquois à faire pâmer de rire les momies d'Égypte, que la fonction de chanter la musique du signor Pasquale Capuzzi di Senigaglia convenait parfaitement à un valet, attendu que le prétendu virtuose Capuzzi trouvait infiniment commode de se parer des plumes du paon, et copiait tout du long, dans les œuvres de Frescobaldi et de Carissimi, les morceaux qu'il s'attribuait ensuite avec une effronterie sans pareille.

La sortie était rude : son effet fut irrésistible. — « Tu as menti, par tous les saints! » hurla le véritable Capuzzi, en bondissant de fureur sur sa banquette, où ses voisins eurent besoin de toute leur vigueur pour le contenir et l'empêcher de s'élancer sur le théâtre.

— « Parlons d'autre chose, » reprit sans se déconcerter le Capuzzi de la scène. « Je veux demain offrir à mes nombreux amis et admirateurs un royal festin; et je t'ordonne, ô Pasquarello, de mettre en frais ton imagination, tes jambes et tes bras, pour que rien ne manque à cette solennité. »

Puis, tirant de sa poche une liste des mets les plus exquis, il les nommait l'un après l'autre; et, à mesure que le fidèle valet en proclamait le prix, il lui remettait l'argent sans discuter. Quand le menu du gala fut arrêté, Pasquarello pria son maître de lui apprendre pour quelle circonstance il ordonnait une fête aussi splendide.

— « C'est que demain, répondit son interlocuteur, demain est le plus fortuné jour de ma vie! Demain, Pasquarello, je donne en mariage ma belle Marianna au plus célèbre peintre de Rome, après le grand Salvator : au bon et digne Antonio Scacciati, qu'elle aime de tout son cœur. »

Le faux Capuzzi achevait à peine de prononcer ces paroles, que le Capuzzi réel, se démenant comme un possédé parmi les gens qui s'efforçaient de le tenir assis sur son banc, fit retentir la salle de clameurs si furieuses, que quatre ou cinq femmes s'évanouirent d'effroi. Il se dressa de toute sa hauteur en face du comédien qui le traitait de la sorte. — « Vil imposteur! » lui cria-t-il, « tu mens comme un damné coquin! Antonio Scacciati est un gueux, qui n'aura jamais ma douce Marianna! Et tu peux lui dire, de ma part, que si jamais il se montre à ma porte, je le ferai écorcher vif et manger aux chiens! »

— « Qu'est-ce à dire, vieux fou! vieux pensionnaire du diable? » interrompit du haut de ses planches le faux Capuzzi. « Est-il permis à un honnête homme de troubler ainsi la joie des gens paisibles qui ont payé à la porte du théâtre pour entendre l'éloge du vénérable Pasquale Capuzzi di Senigaglia? N'y a-t-il pas céans quelque brave archer de police qui nous

délivre de ta sotte personne, vieux faussaire, qui voudrais te faire passer pour l'homme le plus illustre de la rue Ripetta? Ose donc t'opposer à la félicité de ces deux chers enfants, que le ciel semble avoir fait naître l'un pour l'autre.... »

En même temps on vit Marianna et Antonio s'avancer sur le théâtre, les mains enlacées, le sourire sur les lèvres, et les yeux animés du contentement le plus doux que donne un amour heureux.

A cet aspect, Capuzzi sentit la rage décupler ses forces; d'un saut plus vigoureux qu'on n'eût dû l'attendre d'un homme de son âge, il se trouva debout sur la scène, et, tirant sa rapière, il allait pourfendre le personnage d'Antonio Scacciati, quand une main nerveuse, le happant par derrière, lui évita un meurtre inutile. Un officier des gardes du Pape le mit en état d'arrestation, et, dressant procès-verbal de l'affaire, lui dit d'un ton rude : — « Vous n'oublierez de votre vie le rôle malencontreux que vous avez joué ce soir au théâtre de Nicolo Musso. »

La surprise du barbon fut extrême quand les deux acteurs, qu'il avait pris pour Antonio et Marianna, quittant leurs masques, lui montrèrent des visages totalement inconnus. L'épée tomba de ses mains, une sueur froide mouilla ses joues ridées, et il porta les mains à son front, comme pour arracher de son cerveau la dernière impression d'un affreux cauchemar. Un douloureux instinct fit frémir tout son être lorsque, sortant de cette espèce d'hallucination, il chercha sa nièce à ses côtés et ne l'y trouva plus. Son désespoir alors eût fait pitié aux cœurs les plus insensibles.

Pendant que cette comédie, tristement burlesque, terminait le spectacle par une scène qui avait failli devenir sanglante, un autre drame touchait à son dénouement dans un coin de la salle.

Le véritable Antonio, profitant du démêlé qu'il avait si bien su faire naître entre Capuzzi et les acteurs, s'était glissé fort adroitement derrière les spectateurs jusqu'auprès de Marianna, et lui avait raconté en peu de mots, pour la tranquilliser, la ruse dont il s'était avisé, de concert avec Salvator, pour triompher de l'obstination du tuteur jaloux. L'heure pressait, et les instances d'Antonio jetaient la pauvre fille dans une cruelle perplexité. La pensée de fuir avec son bien-aimé, sans être unie à lui par les liens sacrés du mariage, lui faisait peur. Puis, quoiqu'elle eût si peu à se louer des procédés de Capuzzi, elle respectait néanmoins en lui l'homme à qui son père mourant l'avait confiée. Il lui semblait qu'elle ne pouvait, sans une odieuse ingratitude, dont sa réputation resterait à jamais flétrie, abandonner ainsi ce pauvre vieillard, qui n'avait, après tout, d'autre faute à se reprocher envers elle qu'un ridicule amour, et une jalousie dont elle s'était d'ailleurs assez jouée. Antonio avait toutes les peines du monde à combattre son hésitation; chaque minute perdue pouvait à jamais les séparer. Marianna le comprenait comme lui. Elle pleurait en silence; un tremblement convulsif agitait ses membres; un nuage passa

sur ses yeux : l'artiste la sentit chanceler, défaillir; profitant aussitôt du tumulte et de la confusion qui remplissaient la salle, il emporta la jeune fille dans ses bras, en couvrant ses larmes de baisers.... Une voiture, qui attendait à deux pas du théâtre de Nicolo, reçut les deux amants, et les emporta, avec la rapidité de l'éclair, sur la route de Florence.

Aucune parole ne saurait rendre l'exaspération du pauvre Capuzzi. Il voulait s'élancer à la poursuite de l'odieux ravisseur de sa nièce. Mais l'officier des gardes, qui s'était assuré de sa personne, le fit entourer de sbires, et lui dit froidement : — « La justice informera sur le fait de rapt et de séduction dont vous vous plaignez. Quant à vous, je ne puis, de mon autorité privée, vous remettre en liberté; vous devez tout à l'heure rendre compte aux magistrats de votre tentative de meurtre sur la personne du jeune comédien que sans moi vous alliez si vivement expédier. Marchons, s'il vous plaît, et ne vous faites point tirer l'oreille. »



IV.

Toutes choses ici-bas ne sont, hélas! qu'incertitude et changements perpétuels; mais rien n'est surtout plus variable que le cœur de l'homme. Tel se voit aujourd'hui l'objet des sympathies et de la vénération générales, qui l'instant d'après peut tomber dans l'abîme de l'adversité et du mépris, sans que personne de ses flatteurs daigne lui tendre la main pour le secourir.

Tant que le vieux Capuzzi n'avait été que ridicule, il n'y avait pas dans Rome entière une seule personne, de quelque âge et de quelque rang qu'elle fût, qui ne prît un malin plaisir à se moquer de son avarice, de ses ridicules et de sa vie excentrique. Mais dès que le malheur l'eut frappé, dès que la nouvelle de l'enlèvement de Marianna se fut répandue de proche en proche, on ne songea plus qu'à plaindre sincèrement le pauvre vieillard. Quand on le voyait, morne et pensif, s'en aller, tout courbé par le chagrin, le long des rues les plus solitaires de la ville, chacun se sentait compatir à une douleur si légitime, et maudissait cordialement l'auteur d'un rapt qui soulevait l'indignation de toutes les familles.

Jamais peut-être il ne fut plus vrai de dire qu'un malheur arrive rarement seul. Capuzzi eut à déplorer, quelques jours après ce fatal événement, la perte de ses deux plus intimes connaissances : l'avorton Pitichinaccio fut victime d'une indigestion, et le docteur Splendiano Accoramboni mourut d'une faute d'orthographe. Pendant qu'il était si grièvement malade des suites de la volée qu'il avait reçue de l'ex-bravo Michele, il avait voulu écrire lui-même, entre ses rideaux, le texte d'une formule de médecine; mais sa main tremblait si fort, qu'un trait de plume exagéré, allongeant outre mesure la queue d'un chiffre important, fit élever à un degré fatal une dose de sublimé qui entrait dans la composition du remède. A peine le docteur l'eut-il avalé, qu'il poussa un cri déchirant et se tordit dans d'atroces convulsions. On le porta sous la pyramide de Cestius, au milieu de la nombreuse clientèle qui, par ses soins, l'y avait depuis long-temps précédé.

Il est assez curieux de remarquer que le blâme le plus sévère qui s'attachait à l'enlèvement de Marianna ne tomba point directement sur Antonio Scacciati. Tout le monde savait quelle part active Salvator avait prise au succès de ce malheureux accident. Cette accusation le rendait, aux yeux des familles, d'un commerce fort dangereux, et devait lui faire interdire l'accès des meilleures maisons de la ville. Ses ennemis, et son talent lui en créait une foule, ne laissèrent pas échapper cette occasion de le décrier haute-

ment. Ils allèrent jusqu'à lui imputer les faits les plus odieux : on prétendit qu'il s'était sauvé de Naples pour se soustraire au juste châtiment des excès les plus révoltants, et que, si l'autorité n'y prenait garde, il se ferait incessamment le complice des gens les plus mal famés.

Tous ces bruits accumulés, toutes ces inculpations d'autant plus perfides qu'elles ne vivaient que de vagues hypothèses, se propagèrent assez rapidement pour préjudicier gravement aux intérêts et à la renommée du grand artiste. Salvator, qui depuis le départ d'Antonio s'était renfermé dans son atelier, produisit plusieurs toiles d'un rare mérite, et qui devaient mettre le sceau de la gloire à son génie. Mais, grâce aux calomnies que ses envieux ne cessaient de colporter dans l'ombre, la mode vint de décrier ses œuvres, comme on flétrissait sa réputation; et, dans les expositions publiques de peinture, les prétendus rivaux de Salvator, gens de l'académie de San-Luca, et simples amateurs, prirent l'habitude de ne plus examiner ses



tableaux sans hausser les épaules et secouer la tête de l'air le plus dédaigneux. A entendre ces messieurs, tantôt les ciels étaient trop bleus ou tantôt les arbres trop verts; ou bien les figures se posaient mal, et puis les plans

manquaient de perspective. Chacun enfin plaçait son mot, et nul ne ménageait sa critique.

Les vaniteux adeptes du collége de San-Luca n'étaient pas les moins acharnés à la perte de Salvator; ils ne pouvaient lui pardonner le triomphe qu'il avait fait décerner à la *Magdeleine* d'Antonio Scacciati. Bientôt la peinture ne fut plus un objet suffisant pour la haine de ces misérables détracteurs : Salvator écrivait des sonnets d'une admirable poésie; ils ne rougirent point de le traiter de plagiaire, et de s'attribuer lâchement l'original de ses œuvres. Et nul ne songeait à éclaircir tous ces griefs, tant était forte la prévention déplorable qui s'attachait au nom de Salvator, depuis les aventures de la rue Ripetta. Aussi sa position, loin de reconquérir son ancien éclat, devint-elle chaque jour plus précaire. Confiné dans le modeste logis que lui gardait l'amitié dévouée de la veuve Caterina, sous le poids de cet anathème, l'artiste se sentit dépérir; et ce fut sous l'influence d'un pareil découragement qu'il acheva deux toiles de grande dimension, dont Rome entière se préoccupa. L'un de ces tableaux retraçait l'emblème de la fragilité des choses humaines; la figure principale, type de l'inconstance et de la luxure, copiait manifestement les traits de la maîtresse d'un prince de l'Église. L'autre tableau avait pour sujet la Fortune semant ses dons au hasard; sa main laissait pleuvoir à profusion des barettes de cardinal, des mitres d'évêques, des bourses gonflées d'or, et des insignes d'honneurs publics; toutes ces distinctions tombaient sur des ânes renforcés, sur des moutons stupides; tandis qu'à côté de ces vils animaux, des hommes dont le front rayonnait de génie attendaient vainement la moindre part à ces faveurs. L'œuvre de Salvator exprimait une ironie amère, et chacune de ces figures d'animaux propageait, en charge, quelques traits frappants de la physionomie de ses ennemis. Je vous laisse à penser de quelle rage se sentirent animés, à cet aspect, les praticiens du collége académique de San-Luca. Non contents de dénigrer partout son talent, ils tendirent des piéges à la sûreté de sa vie. Salvator se fût réjoui de quitter Rome, sans l'affection bien profonde qu'il nourrissait pour la bonne Caterina et ses deux filles.

Forcé de céder à une dure nécessité, il partit pour Florence, où l'accueil du grand-duc rendit justice à l'éclat de son génie. Ses tableaux y obtinrent une si rapide faveur, qu'il se vit bientôt à même de rétablir ses affaires sur l'ancien pied de splendeur dont il avait joui. Sa maison devint le rendez-vous des personnages les plus célèbres de l'époque; on y voyait ensemble Evangelista Coricelli, Valerio Chimentelli, Battista Ricciardi, Andrea Cavalcanti, Pietro Salvati, Philippo Apolloni, Volumnio Bandelli et Francesco Rovaï, tous poètes et artistes dont la réputation se couronnait de l'amitié de Salvator.

A peu de distance du palais de son ami, maître Antonio Scacciati faisait fortune sous les auspices de l'amour. Tous deux aimaient à passer ensemble, avec la jolie Marianna, de longues heures à se souvenir des aventures du

théâtre de Nicolo. Marianna seule ne partageait pas toujours leur joie; son cœur aimant se brisait à l'idée que le vieux Capuzzi, le frère de son père, délaissé par elle, poussé par le chagrin vers la tombe, la maudirait à ses derniers moments. Antonio ne pouvait voir les larmes de sa bien-aimée sans appeler de tous ses vœux quelque moyen de réconciliation avec son bizarre parent. Salvator les berçait depuis long-temps de l'espoir qu'une circonstance heureuse s'offrirait bientôt pour les réunir, lorsqu'un matin Scacciati se précipita dans l'atelier comme un fou, en criant: — « Mon ami, mon ange sauveur, que ferai-je si vous m'abandonnez! Pasquale Capuzzi vient d'arriver à Florence, avec un ordre d'arrestation contre moi, comme ravisseur de sa nièce!... » — « Mais il est trop tard, dit Salvator; l'Église n'a-t-elle pas béni votre mariage? » — « L'Église elle-même ne peut me sauver. Ce vieux diable s'est glissé aux genoux du Pape; et il se flatte hautement d'obtenir la nullité de mon mariage, avec une bonne dispense pour assurer le sien. » — « Je reconnais donc encore la vengeance de Rome! Ce pauvre pontife est entouré de flatteurs qui font tout pour l'aveugler; et parce que j'ai fait figurer dans ma satire de la Fortune leurs ignobles faces, sous les traits d'animaux qui leur ressemblent, ne pouvant me déchirer moi-même, leur impuissance cherche à m'atteindre dans la personne de mes amis. Voilà le secret de la persécution qui vous inquiète. Mais calmez-vous, rassurez-vous, Salvator vous reste dévoué, et... signor Formica se chargera encore de vous tirer de ce mauvais pas! Retournez près de Marianna, portez-lui de ma part des paroles d'amitié qui soutiennent son courage, et attendez en paix l'issue du plan que je vais suivre. »

Antonio, subjugué par l'ascendant de Salvator, obéit sans répliquer. Le même jour Pasquale Capuzzi recevait une invitation cérémonieuse au nom de l'*Academia de' Percossi.* — « Vive-Dieu! s'écria-t-il dans une extase d'orgueil, Florence est une ville savante où chaque talent trouve sa place, et des juges dignes de l'apprécier; Florence a donc rendu justice aux œuvres du maestro Capuzzi di Senigaglia! » L'amour-propre du barbon se trouvait si flatté d'une distinction qu'il prenait au sérieux, que, sans se soucier davantage de sa rancune contre Salvator, président de l'*Academia de' Percossi*, il se mit en devoir de courir, en grande tenue, au-devant des honneurs qui l'attendaient. Le pourpoint d'Espagne fut brossé jusqu'à la corde, la plume jaune du chapeau fut rafraîchie, les souliers s'embellirent de rosettes neuves, et l'homme de la rue Ripetta, suivi de sa rapière, ne fit qu'un saut de son hôtellerie au palais qu'habitait Salvator Rosa, devant qui sa reconnaissance dépensa mille courbettes des plus révérencieuses. L'accueil fait à Capuzzi fut si bien combiné qu'il se crut à l'apogée de la gloire. Après la séance académique, pendant laquelle chacun se récriait à l'envi sur l'exquise finesse de ses jugements, sur l'esprit qui brillait, disait-on, dans ses moindres paroles, il fut convié à un banquet splendide, où quelques verres de vin généreux lui firent noyer dans une douce

ivresse et ses chagrins domestiques, et l'affaire importante qui l'avait amené à Florence. Profitant de cet état de béatitude, Salvator s'empressa de disposer, avec ses amis, une petite pièce improvisée dont il se proposait de régaler son hôte. A un signal donné, les draperies qui fermaient au fond la salle du festin s'écartèrent lentement, et l'on vit apparaître, comme par magie, un bocage naturel tout embaumé de fleurs.

— « Bonté divine! s'écria Capuzzi. Que vois-je? c'est le théâtre de Nicolo Musso!... » Sans lui répondre, deux des convives, Évangelista Coricelli et Andrea Cavalcanti, le prirent sous les bras, et l'entraînèrent doucement jusqu'à un fauteuil disposé pour lui en face du spectacle qui s'apprêtait. Presque aussitôt parut signor Formica, sous l'habit de Pasquarello. — « Damné Formica! » s'écria Capuzzi en s'élançant de sa place, le poing fermé. Mais ses deux voisins, qui ne l'avaient pas quitté, le forcèrent de se rasseoir. Le Pasquarello, pleurant à chaudes larmes, parlait de se couper la gorge ou de se noyer dans le Tibre; mais, par malheur, la vue du sang lui causait des crispations nerveuses, et, d'un autre côté, il se croyait incapable de se jeter à l'eau sans se mettre aussitôt à nager.

Alors entra en scène le docteur Graziano, qui lui demanda le sujet de son chagrin. — « Hélas! dit Pasquarello, ignorez-vous donc qu'un vil scélérat a enlevé la nièce de l'honnête seigneur Pasquale Capuzzi di Senigaglia? » — « Mais, reprit Graziano, la justice n'a-t-elle pas déjà mis la main sur le coupable?... » — « Oui, certes, répliqua Pasquarello; tout fin qu'il puisse être, Antonio Scacciati ne saurait échapper au châtiment que lui prépare le digne seigneur Capuzzi. Antonio est arrêté, son mariage secret avec la jolie Marianna est déclaré nul par le Saint Père, et la colombe fugitive est rentrée dans la cage de Capuzzi. » — « Quoi! serait-il vrai! » s'écria Pasquale, en cherchant à se défaire de l'étreinte de ses voisins; « ce gueux d'Antonio serait sous clef? O Formica, je te bénis!... »

— « Veuillez donc ne pas vous émouvoir ainsi, » dit gravement un des gardiens du pauvre fou; « vos cris empêchent les autres spectateurs de jouir du spectacle. »

Le docteur Graziano poursuivait ses questions. — « Le pape, répondit Pasquarello, a donné la dispense nécessaire au mariage de Capuzzi avec Marianna. Tout est fini! Mais la pauvre enfant n'a fait que dépérir depuis ce fatal mariage, et Capuzzi la tuait tout doucement par sa jalousie. » En l'écoutant parler, Pasquale Capuzzi se démenait comme un énergumène, mais ses deux voisins tenaient bon et ne le laissaient pas échapper. Tout à coup, Pasquarello s'écria d'une voix lamentable que Marianna était morte de langueur. En même temps des voix funèbres entonnèrent dans le lointain un formidable *De profundis*, puis des pénitents noirs firent le tour du théâtre portant une bière ouverte, où gisaient sous un blanc linceul les restes de l'infortunée Marianna. Un acteur déguisé sous le costume et le masque de Capuzzi, suivait, en pleurant, ce triste convoi. Le véritable

Capuzzi ne put résister à ce spectacle, et ses lamentations se mêlèrent aux gémissements des comédiens. Tout à coup le théâtre se voila de ténèbres, le tonnerre gronda, la terre s'entr'ouvrit, et l'on vit s'élever un spectre dont le visage pâle représentait le père de Marianna. — « Misérable frère ! » murmura lentement le citoyen de l'autre monde ; « qu'as-tu fait de mon enfant? Dieu te maudit, meurtrier de Marianna! L'enfer t'attend!.... » Sous le coup de cette menace terrible, le faux Capuzzi tomba le nez contre terre, et le véritable Capuzzi s'évanouit très-réellement. Quand il revint à lui, son désespoir faisait pitié; il se tordait les bras et déchirait ses vêtements. — « Ah! ma pauvre enfant! s'écriait-il, ma bien aimée Marianna! je t'ai tuée! Je suis un malheureux! un infâme!... »

Pour peu que cette crise eût duré, le bonhomme aurait perdu la raison. Salvator fit un signe : Antonio et Marianna, qui s'étaient avancés derrière le fauteuil, se jetèrent aux genoux de Capuzzi. Marianna, couvrant ses mains de baisers et de pleurs, implorait son pardon et celui d'Antonio qui lui appartenait devant Dieu. A cette vue, la pâleur du front de Capuzzi fit place à une teinte écarlate, ses yeux flamboyèrent comme l'éclair, et sa bouche fut prête à maudire. Mais Marianna, d'un regard céleste, arrêta la foudre :— « Mon oncle, disait-elle, les mains jointes, grâce pour lui, grâce pour moi, ne nous séparez plus, si vous ne voulez pas que je meure!... » Et sans lui donner le temps de répondre, tous les assistants s'écrièrent : — « Comment l'illustre seigneur Pasquale Capuzzi di Senigaglia, le grand maestro dont l'Italie entière s'enorgueillit, pourrait-il résister aux larmes, aux prières de la plus belle des femmes qui l'implore comme un père! Comment refuserait-il d'accorder sa nièce au peintre Antonio Scacciati, dont la gloire égale déjà le génie!... » L'émotion la plus ardente faisait palpiter toutes les fibres de Capuzzi; un combat violent se livrait dans son âme. Enfin l'attendrissement triompha de la colère. Il ouvrit ses bras à Antonio et à sa nièce qui embrassaient ses genoux. Quand ils se relevèrent, il n'y avait plus devant eux ni Pasquarello, ni Formica; l'acteur qui avait rempli ce rôle aux applaudissements unanimes, venait de jeter à ses pieds son masque et son déguisement, désormais inutiles...

— « Quoi, Salvator! c'était vous!... » s'écrièrent à la fois Capuzzi, Antonio et Marianna. — « Oui, mes amis, dit le grand artiste, oui, c'est moi qui ai joué ce rôle pour votre bonheur! C'est moi que, depuis un an, les Romains, qui dépréciaient mes tableaux et mes poésies, couvraient chaque soir d'applaudissements frénétiques au théâtre de la porte del Popolo, sans se douter que, sous le masque du pauvre Formica, se cachait l'artiste dédaigné dont la vengeance flagellait leurs ridicules. Mais je pardonne aux Romains, à cause de vous! »

— « Maître Salvator, dit Capuzzi, tous les Romains ne furent pas injustes à votre égard; car moi, j'ai toujours admiré votre génie, en détestant jusqu'ici votre personne. Obtenez donc pour moi de votre ami Antonio,

qu'il me soit permis d'achever mes vieux jours sous le même toit que ma chère Marianna. Je ne crois pas qu'il puisse être jamais jaloux de moi, quand même il me verrait parfois aventurer quelque furtif baiser sur la jolie petite main de ma nièce. Un oncle est presque un père, surtout à mon âge; et nous serons, à jamais, les meilleurs amis du monde, si Antonio promet en outre de friser lui-même, chaque dimanche, ma moustache grise; c'est une petite déférence à laquelle je tiens, et qui, j'espère, ne l'humiliera pas. »

Mille baisers de la jolie Marianna scellèrent aussitôt ce pacte d'heureux oubli du passé.

Salvator Rosa, dans une attitude mélancolique, semblait rêver en contemplant son ouvrage. Dieu seul sait la mystérieuse pensée qui couvrit un moment d'un nuage les traits du grand artiste.

Capuzzi rayonna, lorsqu'Antonio prit l'engagement d'ajuster au dernier goût sa moustache vénérable; mais il ne voulut jamais remettre le pied dans sa maison de la rue Ripetta.



LES AVENTURES

DU JEUNE TRAUGOTT.

UNE des curiosités les plus remarquables de la vieille ville de Dantzig est une vaste salle nommée la Cour d'Artus. On y voit, dès le matin, circuler une affluence de gens de tout pays, fort affairés de mille manières. Mais, dès que l'heure des rendez-vous du commerce est passée, et que cette enceinte, qui joint deux rues parallèles, n'offre plus que de rares promeneurs, c'est le moment pour l'étranger de venir la visiter.

Prenons jour, cher lecteur, parmi nos souvenirs de voyage, pour faire là-bas le théâtre d'une histoire qui me revient en mémoire.

Un demi-jour, doux et velouté, chatoyait parmi les peintures des vitraux coloriés; une multitude de figurines, sculptées capricieusement du haut en bas de la Cour d'Artus, s'animaient sous les reflets mobiles de la lumière. Des animaux fantastiques, déployant au plafond leur immense ramure, semblaient prêts à fuir dans l'ombre prochaine, comme une chasse infernale. A mesure que le jour baissait vers son déclin, la statue du vieux roi, qui se dresse au milieu de la salle, prenait l'apparence d'un fantôme immobile; les fresques où sont peints les Vertus et les Vices perdaient, grâce à l'effet magique d'une clarté changeante, le caractère propre aux sujets qu'elles retracent; les Vertus s'évanouissaient dans les teintes incertaines du crépuscule qui brunissait la voûte; et les Vices, figurés sous les traits de femmes délicieusement belles, se détachaient de leur encadrement comme des apparitions d'anges; c'était à tromper toute une confrérie de saintes gens.

Or, je me souviens, ami lecteur, qui me suis en ce fantastique pèlerinage, que tes yeux s'arrêtaient plus curieusement sur une fresque circulaire, où le caprice d'un artiste du vieux temps avait représenté l'ancienne bourgeoisie de Dantzig dans toute la splendeur de ses costumes de cérémonie. On y voyait les imposants *burgmeisters* hissés sur de grands chevaux caparaçonnés de la tête aux pieds, et marchant d'un air grave à la suite d'un long cortége d'arquebusiers conduit par des musiciens en peinture si bien faits qu'on croirait ouïr leurs fanfares. Et véritablement, cher lecteur, pour peu que tu saches esquisser sur toile la moindre physio-



nomie, tu aurais voulu crayonner la charge du plus huppé de ces burgmeisters escorté d'un page dont la grâce effaçait celle du célèbre Chérubin. Jadis, on trouvait sur des tablettes à ce destinées tout ce qu'il faut pour écrire, et certes il y avait là de quoi se passer le caprice de quelques dessins à la plume ; fantaisie fort innocente, mais dont la satisfaction poussa le jeune négociant Traugott dans un abîme de tribulations.

« Donnez donc avis, cher monsieur Traugott, à notre ami de Hambourg

de la conclusion de cette affaire. » Ainsi parlait maître Élias Roos, qui se trouvait assis tout près de lui dans le cercle des commerçants, et dont l'estimable Traugott devait prochainement épouser la fille Christiana. Le jeune homme alla se placer au coin d'une table, plia une feuille de papier, s'arma d'une plume d'oie toute neuve, et allait couler d'un trait une formidable preuve de son talent calligraphique, lorsque, cherchant dans sa pensée le premier mot de sa phrase, il leva le nez en l'air, et fixa, par un singulier hasard, deux des figures du tableau des burgmeisters, dont l'aspect lui causait, chaque fois qu'il les voyait, une tristesse indéfinissable.

Un homme au front sévère, dont le costume et la barbe noirs rendaient la physionomie assez dure, était monté sur un cheval mené par un petit page qu'à la finesse de ses traits et à sa chevelure gracieusement bouclée on eût pris volontiers pour une jeune fille. A côté de la figure imposante du vieillard, celle de l'adolescent se détachait de la fresque avec un charme divin.

Traugott ne pouvait entrer dans la Cour d'Artus sans que ses regards cherchassent aussitôt ces deux types qui exerçaient sur lui une espèce de fascination magnétique; et, quand, au moment d'écrire sa lettre, il se retrouva en face d'eux, la plume glissa de ses mains, et il resta immobile devant sa feuille de papier, l'âme égarée dans des régions fantastiques.

Une main qui vint tomber lourdement sur son épaule le tira de cette rêverie, et une voix creuse lui dit ces seules paroles : — « Bien, fort bien, jeune homme! Je crois que vous ferez un parfait négociant!... »

Traugott bondit sur sa chaise et se retourna...... Mais il resta presque foudroyé : derrière lui se tenait debout le sombre personnage du cortége des burgmeisters, accompagné de ce beau jeune homme qui semblait à Traugott une délicieuse jeune fille déguisée qui lui souriait avec un charme enivrant. — « Ciel! se dit Traugott, ce sont eux!.... » Mais le bruit de la foule qui se pressait en ce moment pour sortir brisa aussitôt l'hallucination du pauvre négociant en herbe; la vision s'évanouit; il resta seul en face de sa lettre oubliée. Le dernier qui sortit de la Cour d'Artus était maître Élias Roos, accompagné de deux personnes inconnues. Il aborda Traugott : — « Eh quoi, très-cher, qu'avez-vous donc à rêver ainsi, comme un saint de pierre dans sa niche? Avez-vous expédié l'avis en question? » Pour toute réponse, Traugott lui montra la feuille de papier qui avait reçu une tout autre destination. Maître Élias, furieux, frappa du pied la terre, en s'écriant d'une voix qui fit vibrer les échos de la salle : — « Vous ne serez donc jamais qu'un fou et un songe-creux! Voilà l'heure du courrier passée; vous me faites manquer une affaire capitale! »

Il paraît que le jeune Traugott avait essayé de lutter contre son rêve, car il était parvenu à tracer quelques mots; mais le magnétisme devenant plus fort, sa plume égarée avait esquissé les traits du vieillard et du jeune homme de la fresque. Les deux inconnus s'efforcèrent de calmer la colère de maître Élias. Mais le gros et positif négociant, tirant avec angoisse les

crins de sa perruque, et faisant sonner sur les dalles sa canne à bec de corbin, ne cessait de grommeler : — « Maudite jeunesse ! race de fous ! dix mille florins perdus ! dix mille florins !... J'en mourrai ! »

— « Eh ! cher monsieur Roos, dit enfin le plus âgé de ses compagnons, ne vous désolez point de la sorte. Le courrier de commerce est parti ; mais il me souvient que, dans une heure, j'expédie à Hambourg un messager qui se chargera de porter votre lettre d'avis. Une heure de retard ne mérite pas tant de courroux. » — « Ah ! mon digne ami, vous me sauvez ! » s'écria le négociant, dont le visage se calma comme par enchantement.

Traugott, tout confus, s'était remis à écrire pour réparer sa faute ; mais Élias Roos l'arrêta d'un geste ironique : — « C'est à présent tout à fait inutile, mon jeune rêveur ! » Et, prenant lui-même la plume, il formula rapidement sa correspondance, tandis que le plus âgé des deux inconnus, s'approchant de Traugott avec bienveillance, lui disait à demi-voix : — « Qu'avez-vous donc éprouvé, cher monsieur, et à quoi pensiez-vous ? En pareil lieu, et dans une affaire aussi majeure, il ne serait venu à l'idée d'aucun négociant d'user du papier à crayonner des bons hommes. » — « Mon Dieu ! répondit Traugott, que cette observation mortifiait plus que l'explosion de son futur beau-père, j'ai aussi bien que qui que ce soit l'habitude et la capacité d'écrire des lettres d'affaires ; mais je ne sais ce qui m'a surpris tout à coup ; je ne sais quelle bizarre fantaisie.... » — « Fantaisie ! mais nullement, s'il vous plaît, mon cher monsieur, reprit l'inconnu ; et je parierais que vos meilleures lettres de commerce ne valent pas, à beaucoup près, ces deux figures si finement esquissées. »

A ces mots, Traugott sentit au dedans de lui quelque chose d'inexplicable ; il lui sembla qu'un bandeau tombait de ses yeux ; il regarda la feuille de papier qui venait de lui attirer une si chaude mercuriale, et se dit tout bas qu'il avait peut-être mieux à tenter qu'une fortune basée sur la vente des draps et autres marchandises qui avaient en ce temps-là le meilleur cours. Maître Élias, qui avait achevé sa lettre, répétait entre ses dents : — « Dix mille florins ! dix mille florins ! Quel franc étourneau ! »

Cette dernière sortie piqua au vif l'exalté Traugott, qui sentait se révéler en lui une vocation nouvelle. — « En vérité, dit-il à maître Élias Roos, je vous prie, monsieur, d'avoir à l'avenir infiniment plus d'égards pour moi, sans quoi j'enverrais à tous les diables vos lettres et vos registres, et je renoncerais, sans grands regrets, à devenir jamais votre associé. » Maître Élias, ramenant d'un geste fébrile sa perruque sur son front, le regarda fixement, comme pour s'assurer qu'il n'avait pas perdu l'esprit. Une fatale querelle allait les brouiller à tout jamais sans l'amicale intervention des deux inconnus ; la paix se rétablit à la faveur de mutuelles concessions ; et nos quatre personnages, oubliant cette algarade, prirent de concert le chemin de la maison de maître Roos, où le dîner les attendait. La jolie Christiana, parée de ses plus frais atours, fit elle-même à table les hon-

neurs du festin. Je te ferais volontiers, cher lecteur, le portrait des cinq convives; mais je craindrais de rester trop au-dessous du talent de Traugott; et, d'ailleurs, j'ai hâte de poursuivre les aventures de mon héros.

Maître Élias Roos était un gros petit homme empaqueté dans un habit puce, avec une veste et des chausses de velours brodé d'or. La physionomie de Traugott était plus animée que remarquable; les traits de son caractère, que nous allons voir se développer, nous donneront de son physique une idée vague qui me semble plus agréable à imaginer qu'à fixer en silhouette. — Les deux autres convives de maître Roos étaient d'anciens marchands, l'oncle et le neveu. Ces messieurs, retirés des affaires avec une fortune assez ronde, faisaient valoir leurs capitaux : c'étaient des banquiers de Kœnigsberg qui traitaient fréquemment avec Élias. Du reste, ils avaient une mine anglaise et la manie des arts. Le neveu avait la passion des tire-bottes d'acajou, l'oncle adorait les collections de dessins, et s'était emparé fort avidement de l'esquisse de Traugott. Quant à la fille du maître de la maison, il faut me hâter de la dépeindre, car nous allons bientôt la perdre de vue.

Christiana était une personne de vingt ans, potelée et rondelette; elle



avait un nez court et tant soit peu retroussé, l'œil doux et bleu comme l'azur, une peau blanche comme la neige, et des cheveux dorés; sa bouche un peu grande, mais souriant toujours, laissait voir deux rangées d'admirables dents perlées, et tout son être semblait dire : « Telle que vous me

voyez, jeune, fraîche et joliette, je vais, grâce à Dieu, me marier bientôt. » Du reste, Christiana était la fille la plus calme du monde ; au point que si le feu eût pris dans la maison voisine, elle n'aurait pas fait un pas plus vite que l'autre pour avertir plus tôt son honoré père. Elle joignait à ce caractère paisible un art exquis pour la pâtisserie ; nulle ne savait mieux qu'elle faire des confitures de mirabelles, ou des flacons d'eau de cerise dont maître Élias se montrait fort avare. Je ne dois pas oublier de dire qu'elle éprouvait pour Traugott une tendresse tout à fait raisonnable, et dans la mesure qu'autorisait la perspective de son prochain mariage avec lui. Somme toute, mademoiselle Christiana était une fille sage et rangée.

Quand le dîner fut achevé, maître Élias offrit à ses hôtes une promenade sur les remparts. Traugott, initié aux ennuis de ces pérégrinations vulgaires, eût donné tout au monde pour s'y soustraire, tout, excepté sa future ; mais au moment où il allait s'esquiver, après avoir glissé un baiser furtif sur une main que Christiana lui retira bien vite, maître Élias le saisit par un pan de son habit, et lui dit de l'air le plus aimable qu'il sut prendre : — « Comment donc, mon cher gendre, mon cher associé, voudriez-vous nous quitter si vite ? »

Il n'y avait pas moyen de fuir ; le futur successeur de la maison Roos resta pris au trébuchet ; mais cette fois il parut plus grave qu'à l'ordinaire ; une préoccupation sérieuse accaparait toutes ses facultés, son esprit galopait dans un monde de conjectures, à travers lequel il apercevait sans cesse les deux figures qui ressemblaient si fort aux personnages de la fresque.

Cette apparition bizarre se revêtait pour lui d'une existence réelle, et, en même temps, un singulier développement d'idées s'était opéré en lui. Les détails du commerce lui causaient des nausées, et sa pensée, galvanisée par des révélations auxquelles il ajoutait la plus grande foi, donnait la vie aux rêves qui jusque-là ne l'avaient que vaguement bercé. Un nouvel être semblait créé dans ce jeune homme ; à sa timidité naturelle succédait tout à coup un aplomb qui tenait déjà de l'impatience, et qui allait toucher au dédain.

Chemin faisant, le banquier de Kœnigsberg s'étant mis à critiquer, pour étaler sa science d'amateur, les peintures à fresque de la Cour d'Artus, Traugott prit leur défense avec une énergie fébrile, et soutint cette thèse par des arguments qui fermèrent la bouche à son adversaire. Maître Élias n'avait jamais ouï son futur gendre et associé discourir si résolument sur des points qu'il n'avait guère étudiés ; sa surprise fut grande lorsque Traugott ajouta qu'il se sentait capable de devenir lui-même, quelque jour, un grand artiste dont toute l'Allemagne parlerait. A ces mots, le collectionneur de dessins l'interrompit malicieusement pour lui dire qu'il ne comprenait pas comment, doué d'une si sublime vocation pour les arts, il avait pu s'abaisser à l'humble profession de teneur de livres chez un obscur drapier de Dantzig. L'air moqueur de ce personnage échauffait peu à peu

la bile de Traugott. Au lieu de lui répondre, il se mit à causer avec le neveu, l'homme aux tire-bottes d'acajou. Celui-ci, fort simple, ou plus poli, ne cessait de s'extasier à toutes ses paroles ou de le combler d'éloges.

— « Que vous êtes heureux, lui disait-il, d'aimer les arts avec une telle passion, et d'être assez jeune pour suivre cette glorieuse route! J'avais aussi de magnifiques dispositions; j'ai crayonné jadis une infinité d'yeux, de bouches et d'oreilles; mais les affaires! mais le positif de la vie! Ah! vous ne savez pas comme j'ai souffert de prostituer ma vocation aux viles nécessités de gagner un peu d'or! Et pourtant, croyez-moi, mon cher monsieur, lorsque l'âge est venu, et que la réflexion a peu à peu calmé l'effervescence de mes jeunes années, j'ai compris graduellement les réalités de l'existence, et j'ai vu que les voies communes sont les plus sûres pour nous conduire au bonheur. Tenez, j'enviais tout à l'heure votre jeunesse et votre amour brûlant pour l'art; mais, savez-vous qu'il faut une force surhumaine pour résister aux épreuves qui flagellent l'artiste, et que la gloire n'efface pas toujours de sa décevante auréole! Prenez garde, mon cher ami, la vie d'artiste est un long martyre, entre l'envie qui à chaque pas oppose une barrière au génie, et la misère qui veille à son chevet. Croyez-moi, la félicité dans ce monde est plus facile à trouver, plus sûre et tout aussi durable. Vive l'aisance avec une bonne table, une jolie femme et une nichée de blonds enfants tout barbouillés de tartines de beurre! »

Traugott, en écoutant l'homme aux tire-bottes d'acajou, se voyait tombé de Charybde en Scylla; il n'avait échappé aux critiques de l'oncle que pour être écrasé sous le prosaïsme du neveu. Son cœur se serra, son front se rembrunit plus que jamais, et il n'ouvrit plus la bouche tant que dura la promenade. Quand il fut retiré le soir dans sa petite chambre sous les toits, il se mit à réfléchir sur sa position. — « Quelle vie est la mienne! se disait-il en marchant dans l'étroit espace qu'il habitait; combien mon sort diffère de cette vie libre de poète et d'artiste dont chaque heure est un admirable trésor! Tandis que le génie écoute l'harmonie des grands bois, ou qu'il contemple les magiques spectacles du soleil couchant, je me vois confiné dans la boutique obscure de maître Élias, le front courbé sur des chiffres; au lieu des beautés de la nature, je n'ai devant les yeux que des bureaux noircis de taches d'encre; au lieu des frais visages qui s'encadrent si bien dans les scènes de la vie des champs, je n'aperçois tout le long du jour que des mines blêmes qui semblent débarquées de l'autre monde; au lieu de ces soupirs poétiques du vent dans les feuilles, de ces mélancoliques plaintes que jettent les cloches de la prière à travers les brises embaumées de senteurs, je n'entends que le cliquetis aigu des piles d'argent qui roulent dans la caisse, ou les discussions criardes qui s'engagent entre la pratique et les commis, à propos du prix ou de l'aunage. Eh! mon Dieu! que font, pour le bonheur, tant de soucis et de tracas? La fortune arrive toujours si tard, à l'heure où l'homme n'a plus le temps ni la force

de jouir!... — Mais l'artiste! mais le poète! de quelles ineffables richesses s'embellissent leurs jours! Sans cesse en face de Dieu et de ses œuvres, leur âme s'agrandit, leur génie rayonne de toutes les splendeurs qui se multiplient à chaque pas, autour d'eux! Et puisque je sens en moi avec tant de plénitude les effluves de cette puissance irrésistible qui m'entraîne vers des routes inconnues, pourquoi ne briserais-je point d'un seul coup la chaîne qui me retient ici?... Oui, je le comprends à cette heure plus que jamais, ce vieillard mystérieux que j'ai vu m'apparaître, et ce sourire enivrant dont son jeune compagnon m'a salué, sont des signes qui m'appellent. J'ai lu dans leurs regards ma vocation d'artiste... Moi aussi, je serai peintre!... »

Et, tout en discourant de la sorte, à haute voix, sans se soucier d'être surpris, Traugott éparpillait dans sa petite chambre tous les anciens croquis que jusqu'alors sa modestie avait gardés dans un coin. Son exaltation du moment prêtait aux objets les couleurs les plus flatteuses; il retrouva parmi ces coups de crayon, pour la plupart informes, et tous inachevés, une ébauche grossière du fameux Burgmeister avec son joli page, ce qui prouvait évidemment que depuis un temps déjà fort éloigné ces deux personnages, qui avaient frappé son imagination, exerçaient sur sa destinée une influence occulte dont l'avenir couvrait le secret. Il se souvint vaguement qu'un soir, dans son enfance, il avait, poussé par je ne sais quel pouvoir, quitté tout à coup les jeux de ses camarades pour se glisser, à la faveur du clair de lune, dans la cour d'Artus, dont par hasard la porte se trouvait entr'ouverte. Arrivé là, et dominé par l'apparition de ces deux figures, il s'était senti comme forcé de les copier malgré lui; et, depuis, il n'avait pu se défendre de conserver cette esquisse avec un soin superstitieux.

Peu à peu, l'animation du pauvre Traugott s'éteignit. Une douce mélancolie lui succéda, et, ne pouvant trouver le repos sur sa couche, il sortit sans bruit de la maison, et s'en alla gravir le Karlsberg.

Tout reposait à cette heure, aux champs comme à la ville; seulement, au loin, les vagues de la mer clapotaient sur les rochers, et les nuages de la nuit glissant sur la lune, et chassés par le vent du nord, allaient s'amonceler sur le promontoire de Héla. Traugott resta long-temps à suivre des yeux leurs formes fantastiques, caressées par les teintes bleuâtres du crépuscule. Il cherchait à deviner, à travers ce beau ciel de nuit, quelque présage de sa destinée.

Le lendemain, la vie positive l'oppressa de nouveau de tout le poids de sa vulgarité. Il se sentait redevenu si petit, après ses rêves de la veille, son impuissance lui paraissait tellement démontrée, que le découragement s'empara de lui; et, repoussant du pied ces mêmes croquis dans lesquels il cherchait, quelques heures plus tôt, les indices d'une vocation qui n'attend que la culture, il se souvint avec amertume des paroles d'un de ses

amis, qui lui disait, un jour, qu'il y a peu de profit pour l'art et beaucoup de malheur réel dans ces crises romanesques qui détournent tant de jeunes gens des voies utiles pour les abuser par de folles illusions et des désirs de gloire irréalisables. Traitant d'hallucination fiévreuse l'apparition des deux personnages vivants qui ressemblaient si fort aux peintures de la Cour d'Artus, il se gourmanda lui-même sévèrement, et prit bravement le parti de reprendre avec résignation sa place au comptoir de maître Élias, et de se laisser aller à un amour plus ardent que jamais pour les cheveux d'or de la bonne Christiana.

Maître Élias continuait de le traiter avec une sollicitude toute paternelle; en le voyant si pâle et si défait, il attribuait ses bizarreries à quelque état maladif, et se gardait de lui causer la plus légère contrariété. Quelques mois s'écoulèrent ainsi, sans aucun incident remarquable. La foire de Saint-Dominique arriva. C'était l'époque fixée par maître Élias pour conclure le mariage de Traugott et son admission, comme associé, dans les intérêts de la maison Élias Roos et compagnie. Traugott ne pouvait se dissimuler que cet avenir qu'il avait d'abord tant désiré ne pouvait plus suffire à son bonheur. Les préparatifs de la noce, dont Christiana s'occupait avec le zèle le plus louable, lui causaient une gêne mortelle qu'il s'efforçait néanmoins de dissimuler de son mieux. Quelques jours avant le mariage, Traugott errant dans la Cour d'Artus, parmi les faiseurs d'affaires, entendit une voix très-connue s'écrier tout près de lui, dans la foule: — « Eh quoi! ce papier serait-il déjà tellement discrédité?... » Traugott se retourna vivement, et reconnut le vieillard mystérieux qui ressemblait aux portraits de la fresque. L'inconnu discutait, avec un agent d'affaires, l'escompte de quelques effets auxquels son interlocuteur paraissait accorder peu d'accueil. Derrière lui était le jeune page, dont le regard doux et mélancolique souffrait de voir le front chagrin du vieillard.

— Monsieur, dit Traugott avec une vivacité qu'il ne put maîtriser, ce papier est en baisse dans le commerce; mais il peut d'un jour à l'autre reprendre sa valeur; vous feriez mieux d'attendre un peu que de le livrer à perte. » — « Pardieu, mon petit monsieur, reprit l'inconnu, de quoi vous mêlez-vous? Savez-vous ce que valent pour moi ces chiffons, et si je n'ai pas un pressant besoin d'argent? » — « Eh bien, répliqua Traugott encore plus ému, je ne puis souffrir que vous perdiez sur ces valeurs un chiffre qui dépasse l'escompte courant. Je suis prêt à vous compter des fonds, à condition que dans quelques jours, dès que ce papier aura repris la hausse, comme je n'en doute pas, vous me permettiez de vous reporter le bénéfice dont le hasard seul me ferait profiter. » — « Vous êtes un bizarre jeune homme, s'écria le vieillard; et de la façon dont vous menez vos affaires, vous ne serez pas riche de long-temps. » A ces mots il jeta un coup d'œil sur son compagnon, qui baissa les siens en rougissant.

Tous deux suivirent Traugott chez maître Élias. Pendant que le vieillard

recomptait avec soin ses piles d'écus, le jeune homme dit à demi-voix à Traugott : — « N'est-ce point vous qui faisiez un si joli dessin sur le bout d'une table, il y a quelques mois, dans la Cour d'Artus? » Traugott se mordit les lèvres et crut qu'on se moquait de lui. La scène de la lettre d'avis lui revint en mémoire, sa confusion fut extrême, et il ne répondit que par un signe timide. — « En ce cas, dit un peu plus haut le jeune page, je ne m'étonne plus de la délicatesse de votre procédé. » Le vieillard tança d'un regard son compagnon, et tous deux sortirent, sans que Traugott eût pu hasarder une question. Dès qu'ils eurent franchi le seuil de la boutique, les commis chuchotèrent, à qui mieux mieux, sur la physionomie de ces singuliers visiteurs. Un teneur de livres, original qui se piquait de faire à l'occasion des frais de bel esprit, ficha sa plume derrière l'oreille,



et le menton posé sur sa main crochue, les suivit de l'œil, tant qu'il put les voir. — « Dieu me protége! » s'écria-t-il, d'un air satisfait d'avance de ce qu'il allait dire; « ce bonhomme à barbe grise, avec son manteau en manière de linceul, me fait l'effet d'un vieux tableau *de anno* 1400, décroché de la plus vieille chapelle de l'église de Saint-Jean! »

Maître Élias, qui ne connaissait que ses chiffres, et dont les prétentions n'allaient pas au delà, décida en vrai commerçant que l'inconnu n'était ni plus ni moins qu'un juif polonais fort peu madré, puisqu'il cédait à un énorme rabais des valeurs dont l'intérêt pouvait se décupler en huit jours! » L'honnête drapier ne savait rien de la convention secrète que Traugott voulait exécuter, et qu'il réalisa, dès la semaine suivante, à la nouvelle rencontre qu'il fit des deux inconnus dans la Cour d'Artus.

— « J'accepte ce remboursement, dit le vieillard à Traugott, parce que j'ai appris que vous étiez artiste, et que je veux vous traiter ainsi. » Comme il disait ces mots, Traugott l'arrêta précisément devant la peinture des Burgmeisters, et témoigna, sans plus de cérémonie, la surprise que lui avait fait éprouver sa ressemblance frappante avec une de ces figures. Un sourire étrange glissa sur les lèvres du vieillard; il posa sa main sur celle de Traugott et lui dit: — « Vous ne savez donc pas, mon ami, que je suis le peintre allemand Berklinger? ces fresques sont mon ouvrage, ce Burgmeister est réellement mon portrait, et j'ai pris mon fils pour modèle de ce page dont la gracieuse physionomie vous a plu; je suis vraiment charmé de votre pénétration.

Traugott fixa le vieillard avec un sourire d'incrédulité; — comment, pensait-il, ce bonhomme pourrait-il être l'auteur de ces peintures qui paraissent âgées d'au moins deux siècles?... — Une pareille prétention était, à coup sûr, l'indice de quelque aliénation mentale, ou tout au moins, d'une singulière manie.

— « Oui, poursuivait Berklinger, en secouant ses cheveux blancs, c'était une époque glorieuse que celle qui voyait les apprentis passer maîtres par des travaux d'une telle puissance! Le personnage d'Artus et les chevaliers de la Table-Ronde me faisaient bouillonner d'enthousiasme, et plus d'une fois mon imagination évoqua autour de moi leurs fantômes, pour copier leurs traits sur ces murailles. »

Pendant ce monologue du vieil artiste, l'adolescent qui paraissait son fils disait tout bas à Traugott: — « Vous seriez saisi d'étonnement, mon cher monsieur, si mon père consentait à vous recevoir dans son atelier. »

Traugott, au sortir de la Cour d'Artus, sollicita de Berklinger cette précieuse faveur. Celui-ci, le fixant d'un regard incisif et sérieux, parut hésiter quelque temps: — « Vous avez là, disait-il, une prétention bien grande; et savez-vous si vos yeux sont dignes de pénétrer sitôt dans le sanctuaire de l'art?... Venez, pourtant, venez... L'inspiration pourra naître de cette visite.... Je vous attendrai chez moi, demain, de très-bonne heure. »

Dieu sait avec quelle impatience Traugott attendit ce rendez-vous. A l'heure dite, il courut au logis que Berklinger lui avait indiqué, dans une des rues les plus solitaires de la ville.

Le jeune homme, vêtu de l'ancien costume national allemand, vint lui ouvrir la porte extérieure, et l'introduisit dans un vaste atelier, largement éclairé, dont le vieillard occupait le centre, assis sur une sellette en face d'une toile de la plus grande dimension, que recouvrait une couche uniforme de couleur grise. — « Soyez le bienvenu, dit-il à Traugott; je viens de donner le dernier coup de pinceau à ce tableau que vous voyez, et dont la composition m'a coûté un travail et des peines infinies. C'est le pendant d'une œuvre représentant le *Paradis perdu*, que j'ai terminée l'an

passé; ceci est le *Paradis retrouvé.* Que dites-vous de cette conception? Que vous semble de ces groupes de figures, empruntées à tous les règnes



de la nature; n'éprouve-t-on pas, en face de cette poétique magnificence, une vague révélation des splendeurs éternelles qui attendent les élus?»

En parlant ainsi, Berklinger marquait du doigt, tour à tour, les diverses parties de sa toile; il priait Traugott d'admirer avec quelle science les ombres et la lumière s'harmonisaient autour de chaque objet. Il désignait, çà et là, des fleurs, des fruits, des pierres précieuses, des animaux étranges errant au sein d'une végétation merveilleuse; et parmi cette brillante fantasmagorie, des hommes d'un aspect grave et majestueux dont il semblait écouter les paroles avec ravissement.

La voix du vieillard s'élevait de plus en plus, à mesure que son émotion devenait plus vive. — « Oh! s'écriait-il, laisse toujours étinceler les feux de ta couronne de diamant, ô le plus sage des Sages; laisse tomber devant moi le bandeau sacré d'Isis, dont tu voilais ton front divin lorsque les impies voulaient s'approcher de toi! Pourquoi presses-tu sur ta poitrine les plis de ta robe sombre? Je veux lire dans ton cœur; — c'est là qu'est la pierre de la sagesse et de la science, devant laquelle tous les mystères s'évanouissent! — N'es-tu donc pas ce que je suis moi-même? Pourquoi marches-tu au-devant de moi d'un pas si brusque? Veux-tu combattre avec ton maître? Crois-tu que ce rubis qui rayonne sur ton cœur comme une égide magique, puisse d'un choc briser ma poitrine! Ah! viens, obéis, hâte-toi donc, car c'est moi qui t'ai créé, moi qui suis! »

Arrivé là de cette divagation, le vieillard défaillit comme frappé de la

foudre; mais Traugott le soutint. Le jeune homme ayant vite approché une escabelle, tous deux l'y firent asseoir, et il parut alors plongé dans un paisible sommeil.

— « Vous savez, à cette heure, mon cher monsieur, dit le jeune homme d'une voix douce et basse, la triste situation de mon bon vieux père. Une fatale destinée a flétri les fleurs de sa vie, et, depuis quelques années, l'amour de l'art pour lequel il vivait a brisé les ressorts de sa pensée. Il reste assis des jours entiers en face de cette toile, et, dans un étrange délire, son regard fixe y cherche des traits et des couleurs qui n'existent que dans son imagination; il appelle cela peindre, et vous avez vu avec quelle exaltation il décrit les merveilles fantastiques qu'il croit avoir créées. Ajoutez à cela une idée fixe qui le poursuit partout, et qui me condamne à une vie de douleurs. Je suis forcé de me soumettre à cet avenir qui m'accable de tout le poids d'une fatalité irrésistible. Mais pourquoi vous attrister de mes souffrances, qui doivent vous rester étrangères? Suivez-moi, je vous prie, dans la chambre voisine, où vous verrez plusieurs ouvrages de mon père, exécutés à l'époque où son talent brillait du plus vif éclat. »

Traugott resta tout ébahi lorsque son jeune compagnon l'introduisit dans une galerie de tableaux dont chacun eût pu faire honneur aux plus célèbres maîtres de l'école flamande. La plupart de ces toiles représentaient des scènes d'intérieur, telles qu'un retour de chasse, une partie de jeu, un concert; mais ces petits sujets se distinguaient par une finesse d'exécution et un cachet de vérité fort remarquables; le caractère des physionomies offrait surtout une animation vraiment extraordinaire. Traugott allait se retirer, lorsqu'il découvrit auprès de la porte un tableau dont l'aspect le cloua sur place, immobile d'admiration.

C'était une jeune fille d'une merveilleuse beauté, revêtue du costume poétique de la vieille Allemagne; cette figure céleste offrait une si exacte ressemblance avec les traits du fils de Berklinger, que Traugott ne put se défendre d'un frisson. Ce portrait, pour l'éclat du coloris et la perfection du dessin, n'eût point déparé les meilleures toiles de Van Dyck. Ses yeux, brillant d'un feu mélancolique, semblaient se fixer sur Traugott avec une ineffable suavité d'expression, et l'on eût dit que ses lèvres à demi closes allaient laisser échapper des sons divins.

— « Retirons-nous, dit le jeune homme à Traugott; voici le moment où mon père pourrait se réveiller. » — « Oui, s'écria Traugott, c'est bien elle, la bien-aimée de mon âme, celle que ma pensée cherche depuis si long-temps, que mes adorations appellent dans le silence de mes nuits sans sommeil! Mais, où la retrouverai-je, ô mon Dieu!... »

En l'écoutant, le jeune Berklinger sentit des larmes brûlantes s'échapper de ses yeux; mais il se contraignit aussitôt, et s'efforça de reprendre un calme apparent. — « Venez, dit-il de nouveau à Traugott; venez, le portrait que vous admirez est celui de ma malheureuse sœur Félizita. Mais

vous ne la verrez jamais ; Dieu nous l'a enlevée ! » A ces mots, un nuage passa sur les yeux de Traugott ; il se laissa entraîner sans résistance, mais en chancelant. Lorsqu'il rentra dans l'atelier, le vieillard s'éveilla en sursaut, et lui cria d'une voix tonnante : — « Que voulez-vous, que cherchez-vous ici, monsieur ? » Le jeune homme prit aussitôt la parole, et dit au vieillard qu'il venait d'expliquer lui-même à Traugott le sujet de son nouveau tableau du *Paradis retrouvé*. Berklinger parut se recueillir et interrogea ses souvenirs, puis d'une voix fort adoucie, il dit à Traugott : — « Pardonnez-moi, mon cher monsieur, cette vivacité ; les vieillards ont parfois des moments d'oubli. » — « Votre nouveau tableau, maître Berklinger, répondit Traugott avec effusion, est véritablement un chef-d'œuvre : et j'admire combien il vous a fallu de profondes études, de méditations et de patience pour arriver à créer de si grandes choses. Votre génie m'inspire un ardent désir de me dévouer aux mêmes travaux, et je serais trop heureux, mon cher maître, de devenir votre élève. »

Berklinger parut touché des éloges et de la prière de Traugott. Il le serra dans ses bras, et lui promit d'être son maître aussi long-temps qu'il le faudrait pour l'initier complétement à tous les secrets de l'art. Dès lors il ne se passa plus un seul jour que notre ami Traugott ne se rendît avec beaucoup de zèle à l'atelier du vieillard, et grâce aux soins du maître et aux dispositions naturelles du disciple, ces leçons produisirent en peu de temps des résultats assez notables. Mais à mesure qu'il avançait sur les traces de Michel-Ange et de Raphaël, Traugott prenait en singulier mépris la modeste boutique d'Élias Roos ; sa négligence alla si loin qu'un beau jour son patron, n'y tenant plus, s'avisa de le gourmander un peu vertement. La réponse de son futur associé fut très-calme ; Traugott prétexta une maladie de langueur pour laquelle les soins les plus minutieux, et surtout l'abstinence de tout travail, lui étaient expressément recommandés. Il ajouta avec les apparences du plus vif regret, que sa situation présente l'obligeait à retarder indéfiniment son mariage avec Christiana.

— « Votre monsieur Traugott, disait un jour à Élias Roos un de ses confrères, votre monsieur Traugott paraît sous l'influence d'une peine secrète ; n'aurait-il pas, au fond du cœur, quelque reliquat d'amourettes de jeune homme ? quelque liaison dont la rupture le menace d'une catastrophe au moment fatal du mariage ? Voyez donc, je vous en prie, comme il est pâle, et comme il a l'air effaré !... » — « Vraiment, dit le drapier, Christiana lui aurait-elle montré quelque rancune ? Depuis quelque temps il la néglige fort ; au point que le teneur de livres oublie sa caisse pour roucouler autour d'elle, et qu'elle ne lui fait plus trop mauvais accueil. Voilà ce que c'est que les jeunes gens ! Pourtant malgré ses bizarreries, Traugott est fou de ma fille ; je suis sûr qu'il est jaloux, et j'en saurai bientôt quelque chose... » Mais quelques soins que prît maître Élias, il ne put arriver à rien saisir, et quelques jours plus tard, il disait à son confrère :

— « En vérité, c'est un singulier homme que ce Traugott; mais, ma foi, je le laisse faire, car il a cinquante mille thalers placés dans ma maison; sans cela, je vous prie de croire qu'il changerait de façons, et qu'il s'occuperait autrement. »

La mélancolie de Traugott avait pour cause intime son amour fantastique pour la belle Félizita, dont les traits chéris, gravés au fond de son cœur, le poursuivaient dans tous ses rêves. Le tableau disparut tout à coup de la galerie. Traugott n'osa questionner le vieillard, tant il craignait qu'une demande imprudente ne brisât leurs relations. Maître Berklinger se montrait d'ailleurs, chaque jour, plus affectueux; il accepta même, à plusieurs reprises, de petits cadeaux d'objets fort utiles pour son modeste intérieur. Il alla même jusqu'à lui confier que le peu qu'il possédait avait été considérablement ébréché par une escroquerie dont il s'était trouvé victime à l'époque de la vente de plusieurs de ses tableaux; et les papiers de commerce dont il avait si difficilement trouvé l'escompte, étaient l'unique reste de la somme qu'il en avait pu recueillir. Mais, à part ces confidences qu'il obtint de Berklinger sans les provoquer, Traugott trouva peu d'occasions de causer seul à seul avec le jeune homme; l'artiste semblait éviter avec soin de les laisser seuls, et s'il les voyait prêts à s'entretenir un peu intimement, il se hâtait de les séparer par quelque sévère admonestation. Traugott souffrait extrêmement de cette surveillance, car le jeune homme avait une telle ressemblance avec le portrait de Félizita, qu'il lui prenait à chaque instant l'envie de le serrer dans ses bras, comme il eût pu faire de la jeune fille dont l'image adorée ne sortait plus de son souvenir.

L'hiver s'écoula ainsi. Lorsque le doux printemps vint soulever le voile de neige des champs et ranimer la nature, Élias Roos engagea Traugott à prendre le petit lait ou les eaux minérales pour accélérer sa guérison. Christiana se mit à refleurir, en songeant que la belle saison allait rendre la santé à son fiancé, et que son mariage pourrait enfin se fixer à une époque certaine. La pauvre enfant n'avait pas encore compris qu'une passion étrangère retenait Traugott loin d'elle plus souvent qu'il n'eût dû se le permettre, dans les termes où il se trouvait vis-à-vis d'elle.

Il arriva un jour que des opérations de chiffres en partie double avaient retenu Traugott au comptoir d'Élias Roos un peu plus tard que de coutume. Dès qu'il lui fut possible de prendre la clef des champs, c'est-à-dire à la tombée de la nuit, notre amoureux courut tout d'un trait chez son ami Berklinger, dont le logis était situé à l'autre bout de la ville. La porte était entr'ouverte, personne ne paraissait pour le recevoir; et d'une chambre plus éloignée, les sons d'une harpe arrivèrent, doucement modulés, à son oreille. C'était la première fois qu'un accord de musique se faisait entendre chez le vieil artiste. Il s'arrêta sur la pointe du pied, pour écouter; des accents mélancoliques s'unissaient aux vibrations de l'instrument : la curiosité la plus vive s'empara de tous les sens de Traugott.

Il fit un pas, ouvrit une porte avec précaution, et resta muet de surprise et de saisissement, à l'aspect d'une femme assise, vêtue du costume national de la vieille Allemagne, et parée de tous les gracieux accessoires qu'il avait remarqués dans le tableau de la galerie. Cette femme avait tous les traits de la belle Félizita!...



Au bruit que fit l'artiste, en s'appuyant au lambris de chêne pour contenir son émotion, la femme se leva et laissa échapper sa harpe. —« Grand Dieu! s'écria Traugott; c'est elle! c'est Félizita!... » Il allait se jeter aux pieds de cette merveilleuse apparition, quand une main sèche et osseuse tombant tout à coup sur son épaule, lui imprima un mouvement de rotation qui le lança comme une toupie hors de l'appartement. — « Malheureux! maudite soit ta curiosité! exclama Berklinger d'une voix tonnante; voilà donc le beau secret de ta passion pour mon art; tu te glissais chez moi, comme un serpent, pour y porter la honte et le désespoir? C'est ma vie, c'est mon bonheur qu'il te fallait!... » A ces mots il s'était armé d'un poignard et menaçait Traugott d'une si terrible manière, que le pauvre gendre futur d'Élias Roos, stupéfait de frayeur, fit deux ou trois culbutes à travers l'escalier, gagna la porte par une espèce de miracle, et s'enfuit comme un fou jusqu'à sa maison.

Enfermé dans sa chambre, sans vouloir ni prendre aucun aliment, ni répondre aux questions qui lui furent faites sur sa conduite cette fois plus que bizarre, il livrait son imagination aux suppositions et aux rêves les plus extraordinaires. — « Félizita ! Félizita ! » s'écriait-il en proie à une exaltation qui touchait au délire, « tu existes, je viens de te voir, et un



tyran barbare m'interdit de t'adorer ; et je n'ai pu te presser sur mon sein en te disant mille fois que je t'aime ! car je t'aime, et toi aussi tu m'aimes, je le sens là, aux battements convulsifs de mon cœur. Mais je te reverrai à tout prix, je triompherai des obstacles qui nous séparent !... »

Après une nuit de délire et de projets tous plus extravagants les uns que les autres, le jeune Traugott se calma un peu quand les premiers rayons du soleil levant vinrent rasséréner ses esprits. Il se leva, tout brisé d'émotions et de fatigues nerveuses, et prit le chemin de la maison de Berklinger pour tâcher de s'informer du mystère qu'elle lui cachait. Mais quelle fut sa surprise, en trouvant les fenêtres ouvertes et les chambres vides, offrant cet aspect de désordre qui précède ou qui suit un départ ! Traugott comprit d'un regard toute la fatale vérité. Maître Berklinger avait déménagé cette nuit-là même avec son fils et tout ce qui lui appartenait. Une berline à deux chevaux avait emmené une caisse de tableaux et deux

petits coffres contenant les hardes et de menus objets de mince valeur. Nul ne put dire à Traugott quelle route avaient suivie les deux fugitifs, aucun loueur de voitures ne put donner de renseignements, et personne ne les avait remarqués aux portes de la ville. Berklinger semblait disparu comme si Méphistophélès se fût chargé de l'enlèvement; le fiancé de Christiana s'en retourna desespéré. — « Partie! pour toujours! » s'écriait-il en courant parmi les rues; « jamais je ne la reverrai! J'ai perdu la bien-aimée de mon âme!... » Ces paroles s'échappèrent de sa bouche à l'entrée de la maison d'Élias Roos qui fumait sa pipe dès le matin, enveloppé dans une robe de chambre à ramages.

— « Dieu du ciel et de la terre! » se mit à hurler l'honnête drapier. « Christiana! Christiana! petite capricieuse; tête sans cervelle!.... » A la voix du patron qui se démenait de la sorte, les commis accoururent; le teneur de livres, dont nous avons déjà parlé, ficha, comme à l'ordinaire, sa plume derrière l'oreille. — « Mais, monsieur Roos, qu'avez-vous donc? » répétait-il sur tous les tons. Et maître Élias, sans lui répondre, criait à tue-tête : — « Christiana! Christiana!.... » La jeune personne parut enfin dans l'éclat piquant de son négligé matinal. — « Savez-vous, mademoiselle, » lui dit sévèrement le drapier, « savez-vous bien, qu'une fois pour toutes, je suis las de vos façons? Notre ami Traugott est atteint, grâce à vous, d'une tristesse qui le tuera; mon gendre est jaloux, et vous ne cessez de le tourmenter! J'entends qu'on garde le logis, et que dorénavant on lui fasse meilleure mine; un homme qui a cinquante mille thalers placés dans ma maison et que vous réduisez à se lamenter là-haut comme une Magdeleine, c'est à n'y pas tenir!... Vous me rendrez fou tous deux!.... »

Christiana ne comprit rien à l'exaspération de son père; elle jeta un regard furtif sur la figure du teneur de livres qui ne paraissait pas mieux instruit; seulement il tourna son regard vers une petite armoire pratiquée derrière le comptoir, et dans laquelle maître Élias serrait son flacon de kirschenwasser. Mademoiselle Christiana, sans répliquer, rentra dans la maison pour donner quelques ordres, et bientôt elle eut fait toilette pour s'en aller dans le voisinage aux informations de ce qui venait d'arriver à son cher fiancé sur lequel elle commençait à ne plus guère compter.

Quant à Traugott, il avait éprouvé en très-peu de temps toutes les phases qui accompagnent et qui suivent une forte excitation. Aux premières crises d'une violente douleur succède ordinairement une morne apathie; puis, il se fait peu à peu dans l'âme un certain calme; la douleur la plus vive s'adoucit par degrés et devient supportable. Traugott, quelques jours après le départ de Berklinger, sentit la raison reprendre son empire; il n'avait plus ni larmes, ni agitations; une mélancolie paisible s'était emparée de ses pensées, et un soir il retourna tout seul, en rêvant, sur les hauteurs du Karlsberg, d'où son regard se promena de nouveau parmi les

nuages argentés qu'attire la cime d'Héla. Mais cette fois il ne cherchait plus au ciel un présage de sa destinée; tout s'était effacé de son âme, illusions et espérances! — « Hélas! » se disait-il en gémissant, « quel mauvais génie m'avait donc inspiré cette maudite passion pour l'art qui fait aujourd'hui le malheur de ma vie! Pourquoi ai-je vu cette fatale image de Félizita qui m'a troublé l'esprit, au point de m'exposer à mille folies, et de me faire oublier mes intérêts et tous mes devoirs! Allons, pauvre Traugott, résigne toi; le bonheur est comme la gloire, un beau fantôme qui se rit de toi!.... Rien de plus! rentre dans la vie commune, et tâche d'oublier! »

A la suite de ces sages réflexions, notre héros reprit courageusement le soin de ses affaires, et le jour de son mariage avec Christiana fut fixé de nouveau. La veille, il se rendit tout seul, vers la brune, dans la cour d'Artus, et il alla s'asseoir, silencieux et triste, en face des deux figures du tableau des Burgmeisters qui avaient été les premières causes de sa bizarre aventure; il était là depuis quelques minutes, lorsque l'homme d'affaires, qui avait refusé d'escompter les valeurs de Berklinger, vint à passer à deux pas de lui. — « Monsieur, » lui dit Traugott, « ne pourriez-vous, par hasard, me donner quelques nouvelles de ce singulier vieillard à barbe noire qui venait dernièrement ici, presque tous les jours? » — « Eh! quoi? » répondit l'homme d'affaires, « ne connaissez-vous donc pas le vieux peintre fou qui se nomme Gotofredus Berklinger? » — « Qu'est-il donc devenu? » demanda Traugott. — « J'ai ouï dire, » reprit l'autre, « qu'il s'est retiré à Sorrente avec sa fille. » — « Sa fille! » s'écria Traugott; « sa fille Félizita!.... » — « Sans doute; elle le suit partout déguisée en beau Chérubin. Je ne sais personne à Dantzig qui ne connaisse fort bien ce mystère. Un tireur d'horoscopes avait prédit à Berklinger que le premier amour de sa fille la tuerait; pour la soustraire à cette fatale destinée, le vieux superstitieux l'a déguisée en garçon. » Traugott, en écoutant cette révélation, ne se possédait plus; il se mit à courir comme un fou jusque bien loin de la ville, s'enfonça dans les bois, et fit retentir les airs de cris lamentables : — Malheureux que je suis, ne cessait-il de se dire; c'était elle! elle que je voyais chaque jour, à toute heure, et je ne l'ai pas devinée, et voilà qu'aujourd'hui la destinée nous sépare à jamais! Non, par le ciel, il n'en sera pas ainsi! j'irai la chercher par toute la terre.... Partons! partons pour Sorrente!... Dieu et l'amour me la rendront!...

Comme il rentrait chez lui pour faire ses apprêts de voyage, il rencontra maître Élias Roos, et l'entraîna dans sa chambre sans lui donner le temps de se reconnaître. — « C'en est fait, » lui dit-il avec une fougue délirante, « je ne puis épouser votre Christiana, elle ressemble à *Voluptas*, à *Luxuries*, à *Ira*, à tous les vices peints sur les fresques de la cour d'Artus!... Je n'en veux plus! qu'on ne m'en parle jamais!... O Félizita! Félizita! ange de mes rêves, je te vois, tu m'ouvres tes bras avec amour!

Attends! attends! me voici!... Et sachez bien ce que je vous dis encore, » poursuivit-il en tenaillant son associé de ses doigts nerveux, « jamais vous ne me reverrez stupidement accroupi devant vos livres de caisses et tous vos grimoires de marchand. Je suis peintre, entendez-vous! je suis l'élève du célèbre Gotofredus Berklinger; et vous, vous, je ne vous connais plus!... »

Maître Élias avait écouté d'abord d'un air consterné ce discours sans suite et privé de toute raison. Mais quand il sentit Traugott le secouer avec une violence irrésistible, l'effroi venant en aide à la surprise, il se mit à crier au secours. Tous les commis du drapier furent bientôt rassemblés devant cette scène incroyable. Traugott, épuisé par le violent accès qui venait de troubler sa tête, avait lâché son futur beau-père, et était tombé, pâle, sans voix, l'œil hagard et les traits bouleversés, sur un escabeau. On s'empressa de le secourir, mais dès qu'on voulut le toucher il bondit comme un chat-tigre, et poussa un cri de menace qui fit reculer tous les assistants, qui prirent la fuite, et l'enfermèrent prudemment. Quelques moments après, une petite voix douce vint gazouiller au trou de la serrure. — « Mon bon monsieur Traugott, » dit la voix, « serait-il donc vrai que vous avez perdu l'esprit? ou bien tout cela n'est-il qu'une comédie? Vous avez fait à mon père une peur horrible!... »

Cette petite voix douce et flûtée, c'était Christiana. — « Non, cher ange, répondit Traugott, je ne suis point fou, et je ne me soucie guère de plaisanter. Quant à notre mariage, il n'y faut plus penser. Je ne vous rendrais pas heureuse, car je ne puis plus vous aimer. » — « O mon Dieu, cher monsieur Traugott, ne vous gênez pas; car aussi bien, depuis quelque temps, moi-même je ne vous aimais plus guère; il ne manquera pas, Dieu merci, d'époux galants et constants fort empressés à solliciter la main de la riche et jolie mademoiselle Christiana Roos. A l'honneur de vous revoir, cher monsieur Traugott!... »

A ces mots, la petite voix s'évanouit. Une heure après, Traugott, assis dans le cabinet de maître Élias, réglait ses comptes avec lui; tous deux, bientôt d'accord, se séparèrent sans attendrissement, et, tandis que Traugott roulait en poste hors de Dantzig, le drapier réunissait ses commis pour se féliciter devant eux, et surtout devant le teneur de livres, qu'il commençait à regarder de meilleur œil, d'être enfin débarrassé d'un gendre qui, vraiment, disait-il, par son excentricité et sa fainéantise, ne lui convenait en aucune façon.

Traugott, en brûlant les chemins, faisait dans sa tête le roman le plus fantastique qu'il soit possible d'imaginer. A Rome, les artistes l'accueillirent avec le plus cordial empressement; la joie de se voir, pour la première fois de sa vie, traité en artiste, lui fit oublier quelques jours le but principal de son voyage; son amour pour la belle Félizita ne fut pas à l'abri d'une rivalité puissante, celle de l'ambition; Traugott sentait sa passion s'envelopper

d'une suave rêverie; son pèlerinage à la recherche d'une beauté que le hasard pouvait ne jamais ramener au-devant de lui lui semblait un épisode assez piquant du commencement de sa vie d'artiste; l'imagination, chez ce jeune homme inexpérimenté, allait tuer le cœur. Il parlait de Félizita, sa bien-aimée, comme Pétrarque eût pu parler de Laure, ou Dante de Béatrix; les peintres ses amis admiraient les figures idéales auxquelles il donnait le nom de Félizita. Nulle femme dans Rome et dans toute l'Italie n'eût été comparable à cette création poétique d'un esprit frappé d'hallucination. Chacun demandait à Traugott l'histoire de son amour; mais notre héros n'osait faire ce bizarre récit.

Un beau jour, une de ses anciennes connaissances de Kœnigsberg, le peintre Matuszewski, vint annoncer, à l'heure où les artistes se réunissaient pour se récréer, qu'il avait rencontré dans une rue de Rome l'original des portraits que Traugott ne se lassait pas de multiplier. A cette nouvelle, l'amant de Félizita fut saisi d'une vive émotion. Il ne put garder davantage le secret des circonstances qui avaient fait naître et alimenté sa passion. Son histoire fut trouvée si curieuse, que tous ses confrères se promirent de se mettre à l'œuvre pour parvenir à la découverte de la belle inconnue. Matuszewski, plus habile ou plus infatigable, eut l'honneur du succès. Il apprit que



la sylphide tant rêvée était la fille d'un pauvre peintre occupé alors à blanchir les murailles de l'église *Trinita del monte*. Traugott courut avec

son ami vérifier cet avis, et s'imagina tout d'abord reconnaître au faîte d'un échafaudage son vieux maître Berklinger. Les deux compagnons ne firent qu'un saut de l'église au logis du peintre. Traugott s'élança comme un fou dans la chambre où la jeune fille s'occupait des soins du ménage en attendant le retour de son père. — « Félizita ! Félizita ! » s'écria-t-il avec ivresse. La belle jeune fille leva les yeux : c'était le port, la taille, les traits de Félizita, mais ce n'était pas elle !... Traugott pensa tomber de son haut. Cette déception ralluma tous les feux de son amour ; il se mit à gémir, et ses plaintes ressemblaient tellement à du délire, que la jeune fille l'aurait pris pour un fou échappé, si Matuszewski ne s'était hâté de la rassurer en lui expliquant, en deux mots, la situation de son ami.

Traugott finit pourtant par se calmer ; ses regards se fixèrent de nouveau sur la jolie inconnue pour admirer sa fatale ressemblance avec Félizita ; puis l'enthousiasme lui rendit tout à fait son énergie. Matuszewski ne perdit pas de temps en si belle occasion. Il sut adresser à la belle Dorina les plus tendres cajoleries. Celle-ci, peu habituée sans doute à de telles gracieusetés, leva ses grands yeux voilés de cils d'ébène, et répondit aux avances de Matuszewski que son père ne tarderait pas à revenir de son travail, et qu'il aurait grand plaisir à recevoir la visite des peintres allemands, dont il prisait généralement le talent et le caractère. Traugott la contemplait toujours avec ravissement. C'était, à s'y méprendre, l'image vivante de Félizita. Seulement les traits de la jeune Romaine pouvaient paraître un peu plus prononcés ; il y avait entre elle et Félizita la différence d'une tête de Raphaël à une tête de Rubens.

Lorsque le peintre de l'église *Trinita del monte* ouvrit la porte, Traugott reconnut bien vite qu'il n'avait pas affaire à son ancien maître. Ce petit homme, grêle et chétif, étiolé par l'indigence, ne pouvait soutenir aucune comparaison avec le majestueux Berklinger. Du reste, sa causerie révélait des connaissances fort distinguées en peinture, et, sans se rendre compte de l'instinct secret qui le ramenait vers cet humble logis, Traugott songea tout d'abord à lier avec lui des rapports suivis dont il pensait tirer profit pour se perfectionner dans la pratique du coloris.

Dorina ne fut pas long-temps à s'avouer qu'elle éprouvait pour le jeune peintre allemand une inclination qui deviendrait de l'amour pour peu qu'elle y répondît. Traugott se laissa séduire par la poésie de cette rencontre. Il devint, sans presque s'en apercevoir, le commensal du pauvre peintre ; une chambre voisine s'étant trouvée vacante, il y établit son atelier, et sut trouver mille honnêtes prétextes pour venir en aide à son nouvel ami, tout en ménageant délicatement sa fierté. Le pauvre peintre de *Trinita del monte* fut si touché de ces démonstrations d'intérêt, qu'il imagina fort naturellement que Traugott désirait épouser sa fille, et rien ne lui sembla plus simple et plus engageant que d'aller au-devant des vœux du jeune artiste. Cette déclaration fut un coup de foudre pour Traugott. Mal-

gré le faible qu'il se sentait pour Dorina, le but de son voyage lui revint en mémoire, et le tourmenta comme l'accomplissement d'un devoir. La pensée de Félizita s'embellit dans son âme d'un attrait nouveau; une lutte ardente s'engagea au dedans de lui-même, et la victoire resta long-temps indécise; car si Félizita était un rêve délicieux, Dorina offrait une bien douce réalité. Félizita, c'était l'être idéal, la création fantastique, l'ange aux ailes blanches et diaphanes; c'était quelque chose de si aérien, de si pur, de si insaisissable, qu'il ne fallait qu'un souffle pour en ternir l'éclat ou pour faire évanouir la vision céleste. Mais Dorina, c'était la grâce toujours présente, sans cesse ornée des plus piquantes séductions; c'était une femme créée pour aimer et pour être aimée, pour donner et recevoir toutes les joies de la vie. En face d'elle, Traugott sentait frissonner tout son être; une flamme mystérieuse embrasait toutes ses facultés; le désir du bonheur réel l'attirait avec mille charmes, tandis que le souvenir de son premier amour le retenait par un doux reproche qui sollicitait son cœur, malgré l'entraînement d'une inconstance qu'il craignait encore de s'avouer.

Depuis la franche ouverture tentée par le peintre de *Trinita del monte*, Traugott évitait sa rencontre. Celui-ci, blessé du mauvais succès de sa tentative, ne tarda guère à se persuader que le jeune artiste allemand n'avait en vue que la séduction de sa fille. La crainte du ridicule se joignait à son mécontentement. L'idée que la beauté de sa fille devait rendre tout homme fort heureux d'obtenir sa main lui avait fait regarder son prochain mariage avec Traugott comme un projet dont le succès était incontestable, et il avait eu l'imprudence d'en parler en ce sens à ses amis du voisinage. Aussi, de peur que Traugott ne vînt à lui échapper plus tard, s'avisa-t-il de lui signifier un beau matin que sa fille était compromise par ses assiduités, et qu'il eût à engager sa parole de l'épouser, s'il n'aimait mieux sortir du logis pour n'y jamais remettre le pied. L'attaque était trop grossière pour réussir. Traugott, piqué au vif par le ton que prenait l'homme qui prétendait de force au titre de beau-père, ne vit plus en lui qu'un marchand prêt à vendre sa fille à qui voudrait l'en débarrasser. Il se reprocha son séjour chez un être à sentiments si peu nobles. Dorina perdit à ses yeux cette puissance de fascination qui l'avait retenu jusque-là; et l'image de Félizita reparut dans un doux lointain, comme l'unique objet digne de ses vœux. Son cœur fut déchiré d'angoisse au moment de la séparation; mais cette blessure devait se guérir vite. Le remède était à Sorrente. Il partit.

Une année tout entière s'écoula en recherches sans fruit. Nulle part on ne savait même les noms de Berklinger et de Félizita. Le seul renseignement qu'il parvint à recueillir fut qu'un vieux peintre, dont le portrait se rapportait assez à celui qu'il faisait, avait quitté Sorrente depuis plusieurs années sans y revenir jamais. Découragé par l'insuccès de ses efforts, Traugott vint se fixer à Naples, où il chercha dans le travail quelques

adoucissements à l'amertume de ses regrets. Il vécut dans la retraite, fuyant les hommes et le bruit. Son seul bonheur était d'épier de loin les traits des jeunes filles qui avaient, dans la taille ou la physionomie, quelque ressemblance avec Dorina ; mais une sensation de curiosité était la seule chose qui restât dans le cœur de Traugott ; il revenait toujours à son être idéal, à Félizita.

L'année qui suivit son départ de Dantzig, il reçut une lettre qui lui annonçait la mort d'Élias Roos. Le teneur de livres avait obtenu la main de Christiana, et la présence de Traugott était indispensable pour régler les intérêts de la succession, sur laquelle il lui restait certains droits à faire liquider, en sa qualité d'ancien associé. Traugott ne vit dans ce voyage qu'une occasion de se distraire. Il se mit en route. Son premier soin, dès qu'il arriva dans sa ville natale, fut d'aller visiter la Cour d'Artus ; il s'assit à l'ancienne place qu'il affectionnait, vis-à-vis de la fresque des Burgmeisters ; sa pensée mélancolique évoquait un à un tous ses souvenirs, et, de temps en temps, il attachait ses regards sur les deux figures qui rappelaient avec une si frappante exactitude les traits de Berklinger et de Félizita dans son costume de page.....

— « Eh ! mais, n'est-ce pas un songe ? Est-ce bien vous que je vois, si frais et si dispos, vous qui passiez naguère pour la tristesse incarnée ? »

A ces mots, d'une voix criarde qu'on ne pouvait oublier, Traugott leva la tête et reconnut l'homme d'affaires qui lui avait conseillé le voyage à Sorrente. — « Hélas ! lui dit-il, je ne les ai pas retrouvés ! » — « Eh ! qui donc, s'il vous plaît ? » reprit l'interlocuteur. — « Le vieux Godefredus Berklinger et sa fille Félizita, » dit Traugott en soupirant. J'ai fouillé toute l'Italie, et à Sorrente même je n'ai pu rien apprendre. »

L'homme d'affaires fixa Traugott comme un arrivant de l'autre monde : — « Ah çà ! s'écria-t-il, faites-moi l'amitié de répéter ce que vous disiez. Vous avez cherché Berklinger en Italie, à Naples, à Sorrente ?.... » — « Sans doute ! » répondit Traugott avec un nouveau soupir. L'homme d'affaires joignit les mains et leva les yeux au ciel : — « Bonté divine ! mon cher monsieur Traugott, vous avez pu..... Oh !.... oh !.... » — « Et qu'y a-t-il donc de si étrange en tout cela ? répliqua le peintre ; ne peut-on faire le voyage de Sorrente pour chercher une femme adorée ?... » — « Mais c'est incroyable ! » hurla l'homme d'affaires en frappant du pied les dalles de la Cour d'Artus ; « vous venez de Sorrente ? Eh quoi ! ne savez-vous donc pas que maître Aloysius Brandstetter, notre honorable conseiller de justice et doyen des corps de métiers de Dantzig, possède, au milieu de la forêt voisine du *Karlsberg* et du *Conradhammer*, une délicieuse maison de campagne à laquelle il a donné le nom de SORRENTE ?... C'est Aloysius Brandstetter qui a fait l'acquisition des tableaux de Berklinger, et, depuis cette époque, il a donné asile chez lui au vieil artiste infirme et à sa charmante fille. En vérité, cher monsieur Traugott, si vous aviez pris

la peine d'aller une fois ou deux vous promener, en plein jour, sur le Karlsberg, vous auriez, de cette hauteur, dominé tout à votre aise les jardins de la villa de maître Aloysius, et vous auriez vu votre Félizita gambader joyeusement sur la bruyère fleurie. Ce n'était pas la peine de faire le voyage d'Italie. Depuis votre départ, le vieux Berklinger... Mais c'est une histoire bien triste..... » — « Racontez, je vous prie.... » interrompit Traugott d'une voix haletante ; « racontez, j'ai hâte de tout savoir !... »

— « Écoutez donc, si vous en avez le courage. Le jeune fils d'Aloysius, à son retour d'Angleterre, devint épris de Félizita. Un jour, la trouvant toute seule sous un bosquet du jardin, il se jeta à ses genoux et lui promit de l'épouser. Mais Berklinger, caché par une charmille, avait tout entendu ; et, au moment où Félizita, pour gage de sa foi, se laissait dérober un baiser furtif, il fut saisi d'un si violent accès de colère, que le sang l'étouffa sans qu'il eût le temps de pousser un seul cri. On le trouva raide mort. Depuis cette affreuse catastrophe, la pauvre Félizita prit en aversion l'homme qui avait causé si involontairement la mort de son père ; et, plus tard, elle a épousé par résignation le conseiller de justice Mathesius, qui siége à Marienwerder. Vous pourriez bien vous présenter chez madame la conseillère, à titre d'ancien ami. Il y a moins loin d'ici à Marienwerder qu'à Sorrente. Vous trouverez la vénérable dame entourée de plusieurs petits enfants.... »

L'homme d'affaires parlait encore, que déjà Traugott s'était enfui comme un fou. — « Félizita ! s'écriait-il, Félizita ! Non, tu n'es plus la femme que j'avais rêvée, et parée de tant de grâces et de perfections ! Félizita, qu'es-tu devenue ?... La femme du conseiller de justice Mathesius ! O mon Dieu !... mon Dieu !... »

Et, prenant sa course en désespéré, il s'en allait, criant au vent le nom de Félizita, et mêlant à ses plaintes de rauques éclats de rire. Il franchit la porte des Oliviers, et courut tout d'une haleine de Langfuhr au Karlsberg. Arrivé là, il tomba à genoux, et, plongeant ses regards enflammés sur les jardins de Sorrente, il éclata en sanglots et versa des larmes amères.

— « Hélas ! se disait-il, une cruelle fatalité a dévoré ma pauvre existence ! Mais, pourquoi me plaindre ? Ai-je le droit d'accuser le ciel ? J'ai méconnu les voies simples de la Providence ; je me suis créé un brillant fantôme auquel mon amour crédule espérait que Dieu donnerait la vie pour me créer un bonheur parfait ! Mais, au sortir du rêve de l'artiste, j'ai trouvé la réalité avec toutes ses misères, tous ses désenchantements. Retournons au ciel, ô mon âme ; il y a là-haut le modèle de la beauté impérissable que j'avais appelée ! Non, Félizita, je ne t'ai point perdue. Car tu n'es pas une femme, tu es le génie, tu es l'inspiration ! Qu'y a-t-il entre mon céleste amour et la femme du conseiller Mathesius ?... »

— « Je ne le sais vraiment pas plus que vous, respectable monsieur

Traugott, » dit une voix dont l'accent réveilla les sens de l'amant de Félizita. Son étonnement prit une expression de stupeur quand il se retrouva, sans savoir comment, dans la Cour d'Artus et en face du tableau des Burgmeisters. La voix qui l'avait galvanisé n'était rien moins que celle du mari de Christiana Roos, qui remit à Traugott une lettre arrivant de Rome; elle était de Matuszewski.

« Dorina, écrivait ce peintre à son ami, devient chaque jour plus belle. Mais sa beauté est empreinte d'une pâleur fatale causée par le chagrin de ton départ. Si tu ne reviens pas, elle mourra.... »

— « Je suis bien aise, en vérité, » dit Traugott au gendre de maître Élias, en serrant soigneusement la lettre, « je suis ravi que nos affaires soient réglées dès aujourd'hui ; car demain je retourne à Rome, où m'attend le bonheur. »



ANNUNZIATA.



PAGANINO DORIA, l'un des meilleurs capitaines génois, après une sanglante victoire remportée sur les Vénitiens, au mois d'août 1354, venait de leur enlever la ville de Parenzo. Ses galères triomphantes croisaient dans le golfe, en face de Venise, comme ces oiseaux de proie qu'on voit d'une aile rapide fendre l'air et raser les vagues, en poursuivant tout ce qui s'offre à leur voracité.

La reine de l'Adriatique était plongée dans le deuil; le peuple et la noblesse, consternés, s'attendaient aux plus grands désastres. Il n'y avait, en apparence, qu'un prodige qui pût sauver la république d'une ruine totale. Tout ce qui pouvait porter les armes fut convoqué sur le port de San-Nicolo. Des navires hors de service, des arbres séculaires furent abattus et engrevés; on doubla les chaînes qui fermaient l'entrée des lagunes, afin d'arrêter la flotte ennemie. Pendant qu'on entendait retentir le cliquetis des armes qu'on rassemblait à la hâte, ou le sourd fracas des blocs de pierre et des charpentes qui s'entassaient dans les bas-fonds de la rade, les agents de la Seigneurie, réunis sur le Rialto, s'épuisaient en efforts pour négocier à tout prix des emprunts, car l'épuisement du trésor public allait rendre toute résistance impossible. Au milieu de cette calamité générale, un nouveau malheur semblait conjurer la perte de la république. Le doge, Andréa Dandulo, mourut accablé de chagrin devant les maux de la patrie. Quand la cloche de Saint-Marc annonça cette lugubre nouvelle, le découragement fut à son comble dans toute la ville; tout espoir de salut semblait échapper aux assiégés, comme si le vieux souverain avait emporté



ANNUNZIATA.

dans sa tombe le palladium des libertés et de la puissance de Venise; et, pourtant, la perte de Dandulo n'était pas irréparable; car ce doge était d'un caractère trop pacifique et d'un âge d'ailleurs trop avancé pour présider efficacement aux opérations difficiles d'un siége. C'était un homme né pour faire le bien, mais peu capable de grandes choses; il s'entendait mieux à étudier le cours des astres que les ressources de la politique, et à régler l'ordre d'une procession pascale que les mouvements d'une armée. Il fallait donc, pour le salut de tous, choisir un nouveau doge qui fût à la fois homme de conseil et homme d'action, et qui pût opposer aux menaces des ennemis du dehors l'autorité d'un nom redoutable. Les patriciens s'assemblèrent à Saint-Marc pour procéder à cette élection; mais les difficultés d'un pareil choix troublaient leur âme et la majesté de leur sénat. Après une longue et triste discussion sur les malheurs du temps, le plus âgé des patriciens, Marino Bodoeri, se leva.

— « Ne cherchez pas ici, dit-il à ses collègues, le sauveur de la république. C'est en France, à Avignon, qu'il est en ce moment; c'est Marino Falieri, notre ambassadeur auprès du pape Innocent, que je vous propose d'élever au souverain pouvoir; car en lui seul reposent les ressources qui nous restent; habile pour le conseil et fort pour l'action, il nous sauvera des périls qui nous assiégent. Oui, je vous le répète, malgré ses quatre-vingts ans, malgré ses cheveux blanchis par les fatigues d'une longue vie de rudes travaux, souvenez-vous de la belle conduite qu'il déployait naguère sur la mer Noire, lorsqu'il était *provéditeur* des galères de Venise; souvenez-vous des services éminents qui lui valurent, de la part des *procurateurs* de Saint-Marc, la donation du riche comté de Valdemarino! »

Ce discours de Bodoeri produisit une vive impression sur l'assemblée; il sut vaincre habilement l'opposition de quelques patriciens, et faire décider à l'unanimité le choix de Falieri. Les acclamations populaires qui saluèrent l'élection du nouveau doge firent considérer cette mesure comme un gage de succès pour l'avenir, comme une véritable inspiration du ciel. Bientôt le règne si paternel du doge décédé fut oublié de ceux-là même qui avaient plus vivement déploré sa perte. — « Si nous avions eu Marino pour souverain, disaient les uns, les vaisseaux de Paganino Doria n'insulteraient pas nos rivages! » Des soldats mutilés s'en allaient criant par la ville : — « Vive Marino Falieri, le vainqueur du Morbassan! » Chacun racontait à l'envi quelque anecdote de la vie ou des exploits militaires du nouveau doge. L'enthousiasme fut bientôt porté à son comble; ce n'était partout que cris de joie et chants de triomphe, comme si la flotte génoise avait déjà jonché de ses débris la plage de l'Adriatique.

Bientôt le retour des galères vénitiennes, que Nicolo Pisani ramenait des côtes de la Sardaigne, força Doria de quitter sa position pour éviter une surprise qui lui couperait la retraite. Cet incident contribua singulièrement à relever les courages, et parut d'un heureux augure pour le règne

du nouveau doge. — Douze patriciens, escortés d'une suite imposante, furent aussitôt députés à Vérone, où Falieri fut par eux, dès son arrivée, revêtu de la pourpre ducale. Quinze gondoles de l'état, commandées par le podestat de Chioggia, et son fils Taddeo Giustiniani, allèrent à la rencontre du doge jusqu'à Chiozzo, et le conduisirent solennellement à Saint-Clément, où le Bucentoro l'attendait.

Au moment où Marino Falieri montait sur le vaisseau de cérémonie, le soir du troisième jour d'octobre 1354, un pauvre jeune homme gisait sous les piliers de marbre qui soutiennent le fronton de la Dogana. Il était à



peine couvert de quelques haillons de toile qui semblaient provenir d'une casaque de matelot; mais, à travers les déchirures de ce triste accoutrement, on devinait à la blanche poitrine du dormeur, comme à ses mains plus délicates que ne les ont d'ordinaire les gens de la basse classe, qu'il pouvait appartenir à quelque souche de bon lignage. Sa maigreur dessinait plus vivement la régularité de ses formes; une chevelure d'un brun châtain ruisselait en boucles autour de son front; son nez aquilin et sa bouche finement dessinée annonçaient que sa misère actuelle devait être le résultat d'une fatale destinée, plutôt que la condition presque toujours inséparable d'une naissance infime. — Ce jeune homme était couché sur les dalles de la Dogana, la tête soutenue par son bras droit; ses yeux fixés vers la mer exprimaient une sombre préoccupation, et son bras gauche étendu le long de ses flancs était enveloppé de bandelettes tachées de sang qui couvraient une blessure.

C'était l'heure où cesse tout travail; le bruit du port, les cris des mariniers se taisaient; on n'entendait, au loin, glisser sur les lagunes que les mille gondoles aux doux mystères qui promènent chaque nuit en tout sens les amours de Venise. Le pauvre jeune homme restait seul, avec sa douleur et sa souffrance; l'épuisement achevait d'user ses forces, et il allait s'évanouir quand une voix grêle et plaintive appela plusieurs fois tout près de lui : — « Antonio! mon cher Antonio!.... » Antonio souleva pénible-

ment sa tête pâle, et, tournant son regard avec effort du côté de la Dogana, répondit d'un accent presque éteint : — « Qui est là ? Qui m'appelle ? Est-ce un être assez charitable pour jeter mon corps à la mer, car je sens que je vais mourir ! »

A ces mots une petite vieille femme s'avança, clopin-clopant, jusque auprès du blessé, et se penchant sur lui : — « Jeune fou, » lui dit-elle avec



un rire sauvage, « tu veux mourir ici, quand le bonheur t'arrive ? Vois-tu là-bas, vois-tu à l'horizon ces flots d'or qui brillantent la pourpre du soir ? c'est le signe de la fortune qui vient te visiter. Courage donc, Antonio ; c'est l'inanition qui te fait croire que tu vas mourir sur ces pierres ; il faut boire, manger, et prendre du cœur ! » Antonio reconnut dans cette vieille femme une mendiante à moitié folle qu'il voyait souvent accroupie à la porte du cloître des franciscains, toujours le sarcasme ou le rire sur les lèvres, et à qui lui-même avait plus d'une fois jeté l'aumône d'un quattrino. — « Laisse-moi en repos, vieille sorcière, » lui cria-t-il avec impatience ; « oui, certes, c'est la faim, plus que ma blessure, qui m'a jeté comme un chien sur ce pavé, car depuis trois jours je n'ai pas gagné de quoi acheter une bouchée de pain. Je voulais me traîner jusqu'au monastère pour y demander quelques cuillerées de la soupe des pauvres ; mais l'heure de la distribution est passée, et les camarades sont partis sans qu'un seul ait eu l'humanité de me prendre dans sa barque. Autant vaut maintenant que j'achève de mourir que de souffrir davantage. » — « Hi hi hi

hi! » ricana la vieille, « pourquoi donc perdre l'espérance? Tu as soif, tu as faim, n'est-ce pas? hé bien, voici de quoi y pourvoir. Croque ces petits poissons secs que j'ai achetés tout à l'heure à la Zecca; voici de la limonade sans pareille, et un petit pain tout frais; mange, mon petit, mange et bois tout ce que tu voudras, et ensuite nous verrons à guérir ton bras blessé. » Tout en parlant de la sorte, la vieille tira de sa besace les provisions qu'elle offrait si libéralement. Dès qu'Antonio eut rafraîchi ses lèvres brûlantes par quelques gouttes du précieux liquide, et fait honneur au frugal repas de la vieille, celle-ci s'occupa de visiter sa plaie avec une tendre sollicitude. Le bras était grièvement meurtri, mais en pleine voie de guérison. Elle y étendit en l'échauffant de ce qui lui restait de souffle un onguent qu'elle gardait dans une petite boîte, et le frictionna doucement, en continuant de causer avec Antonio.—« Eh! qui donc, » lui disait-elle, « qui donc, mon pauvre enfant, s'est avisé de te frapper si rudement? »

Antonio, que la nourriture avait réconforté, se leva sous cette parole, et l'œil ardent, la main droite crispée, il s'écria : — « C'est Nicolo le marinier, par jalousie de chaque chétif quattrino que me jette une main bienfaisante! Tu sais, bonne femme, que je gagnais ma vie à décharger des ballots sur le port, et à les rouler au magasin des Allemands, dans le *Fontego*... » A ce mot de Fontegó, la vieille se prit à ricaner en grommelant avec une étrange volubilité : — « Fontego, Fontego, Fontego! » — « Tais-toi donc, avec ton rire stupide, si tu veux que je parle, » dit Antonio en frappant du pied. La vieille se tut, il poursuivit : — « J'avais amassé quelques quattrinos, et fait emplète d'une casaque neuve; puis, tout heureux de me voir un peu mieux étoffé, je m'étais engagé dans le corps des gondoliers. Comme j'étais toujours gai, dispos, robuste et actif, et que je savais une foule de chansonnettes pour amuser mes passagers, je récoltais tous les jours quelques quattrinos de plus que mes camarades. Mais bientôt, envieux de mon bien-être, ceux-ci parvinrent à me brouiller avec le patron de ma gondole. Je fus chassé, et réduit à reprendre mon triste état de portefaix. Or, il y a trois jours, qu'auprès de San-Sebastian, je fus assailli à coups de pierre, et à coups d'aviron par ces misérables, tandis que j'étais paisiblement occupé à décharger un bateau. Je me défendais comme un lion, mais le lâche Nicolo m'asséna par derrière un coup de rame qui m'eût brisé le crâne, mais qui ne fit heureusement que meurtrir mon bras gauche... Ah! je sens, bonne femme, que ce baume dont tu m'as si bien frotté, me cause déjà un soulagement infini; j'aurai bientôt, s'il plaît à Dieu, recouvré ma vigueur; et l'aviron ne pèsera guère dans ma main! » Et comme Antonio joyeux agitait son bras en l'air, comme un homme qui veut ramer, la vieille lui cria, d'une voix satanique : —« Rame donc, rame encore; rame à tour de bras, mon enfant; voici ta fortune qui vient; l'or étincelle au milieu des flammes du soleil couchant! Rame, ô mon fils, encore une fois! c'est la dernière!... »

Antonio n'écoutait plus les exclamations de la vieille;—un magnifique spectacle venait de lui apparaître et absorbait ses regards. De Saint-Clément s'avançait majestueusement, comme un cygne doré, le *Bucentoro,* pavoisé du lion adriatique, et fendant les eaux sous l'effort cadencé des rameurs. Autour de lui, dans le remou des vagues, bondissaient mille barques et gondoles parées de flammes de toutes couleurs; et l'horizon des lagunes, embrasé des splendeurs du soleil couchant, projetait sur ce cortége naval et sur les édifices de Venise des gerbes de rayons. Mais tandis qu'Antonio, sous le charme de cette vision merveilleuse, oubliait ses chagrins dans une muette contemplation, le fond du ciel rougissait de plus en plus, le vent s'éleva, et le grondement sourd d'un orage prochain roula au loin sur la mer. Bientôt une sombre nuée s'étendit comme un rideau de plomb dans les airs; le golfe, devenu houleux, fouetta d'écume les flancs de l'escadre triomphale. Le *Bucentoro,* gémissant sous les chocs redoublés de la tempête, semblait à chaque minute près d'être englouti. Aux fanfares joyeuses avaient succédé les cris d'effroi des mariniers et du peuple accouru en foule sur la grève.

Antonio suivait de l'œil ce désordre toujours croissant, lorsqu'un bruit de chaînes frappe son oreille; il regarde : — c'est un batelet amarré au mur et que tourmente l'ouragan. Détacher cet esquif, prendre les rames et s'élancer sur les vagues au-devant du Bucentoro, fut pour le jeune marinier l'affaire d'un moment. A mesure qu'il dévorait la distance, les cris de détresse arrivaient à son oreille plus déchirants et plus forts : — « Sauvez le doge! sauvez le doge! » exclamaient toutes les voix. Et déjà de toutes parts arrivaient de nombreux batelets qui, résistant plus aisément à la colère des flots que ne pouvait faire un gros bâtiment, offraient dans ce moment de péril extrême la plus précieuse ressource. Mais, comme il arrive presque toujours dans la vie, l'exécution d'un projet est souvent le fait d'un homme qui, selon toute apparence, devait le moins s'attendre à réussir; tandis que les efforts combinés d'une foule d'autres restent sans fruit. C'était le pauvre Antonio que le sort avait choisi pour sauver le doge; il fut le seul dont la nacelle bien gouvernée parvint, malgré les coups de mer qui l'assaillaient, à gagner la proue du Bucentoro. Marino Falieri, debout sur le pont du navire dans une attitude calme et majestueuse, contemplait avec résignation le danger qui grandissait de minute en minute; mais lorsque la barque d'Antonio eut jeté son grapin pour s'accrocher au navire, il sembla retrouver la vigueur de sa jeunesse pour s'y élancer avec autant d'adresse que le matelot le plus accoutumé aux exercices de mer. Antonio, fier d'un si noble poids sous lequel son humble batelet prit, en fendant le courant, le chemin de la terre, conduisit Marino Falieri sain et sauf jusqu'à la place Saint-Marc. Le doge, encore tout ruisselant de l'eau de la mer, se rendit à l'église, où s'achevèrent les cérémonies du couronnement. Le peuple, comme la Seigneurie, se sentait saisi d'effroi; tout le

monde cherchait de vagues présages dans les incidents de cette journée; le plus redoutable et celui dont les esprits restèrent le plus frappés, c'est que, dans la précipitation inséparable du désordre d'un pareil moment, le doge avait passé entre les deux colonnes qui marquent le lieu des exécutions sanglantes.

Personne ne semblait s'occuper du sauveur du doge; Antonio lui-même, brisé de fatigue et souffrant plus que jamais de sa blessure mal cicatrisée, s'était retiré à l'écart, sans songer au prix que méritait son dévouement; il était retombé mourant sur les marches du palais ducal. Grande aussi fut sa surprise, quand, vers la brune, un garde-noble vint l'éveiller et l'entraîner tout chancelant jusqu'au fond des appartements du doge. Marino Falieri fit quelques pas à sa rencontre, et, lui remettant deux bourses bien garnies: « — Mon bon ami, » lui dit-il, « tu as montré aujourd'hui du courage et du cœur; toute vertu doit trouver sa récompense; accepte donc ces trois mille sequins; si tu en veux davantage, parle sans crainte, je n'ai rien à te refuser; mais ne reparais plus jamais devant mes yeux. » En achevant cette phrase, le vieillard changea de visage; ses yeux lançaient des éclairs et son nez devint tout rouge. Antonio ne prit pas garde à cette bizarrerie; l'unique chose qui l'occupait, c'était la joie d'avoir acquis une petite fortune qui lui semblait fort bien gagnée au péril de sa vie.

Le jour suivant, Marino Falieri, revêtu de la pourpe souveraine, et penché sur les balcons du palais, regardait d'un œil rêveur le peuple qui se livrait aux divertissements de toute sorte qui lui étaient offerts à l'occasion du couronnement. Bodoeri, son ami d'enfance, étudiait avec anxiété sur sa physionomie les signes d'une tristesse secrète; tous deux étaient seuls. « — Hé bien! Falieri, » lui dit-il en souriant pour faire diversion aux pensées qui l'absorbaient, « quelle sombre mélancolie vous assiège? la couronne ducale aurait-elle déjà meurtri votre front? » Cette interpellation déplut au doge; mais il savait que son élection était l'ouvrage de Bodoeri; l'influence de ce patricien était immense; Falieri dévora sa mauvaise humeur, et répondit que sa préoccupation n'avait pour cause que les mesures difficiles nécessitées par les approches de l'ennemi. « — De tels détails, » reprit Bodoeri, « ne devraient point troubler la sécurité de votre âme; le plan de défense de Venise sera discuté tout à l'heure dans le sénat. Ce n'est point pour parler de guerre que je suis venu vous visiter de si grand matin. Non; le sujet qui m'amène n'intéresse que vous, ne le devinez-vous pas?.... Je viens vous proposer un mariage.... » — « Un mariage! quelle idée! » s'écria le doge en tournant le dos à son ami. « Un mariage, mais le jour de l'Ascension n'est pas encore si près de nous, et d'ici là, j'espère, avec l'aide de Dieu, que l'Adriatique, illustrée par mes victoires, pourra recevoir avec orgueil mon anneau de fiançailles. » — « Eh! qui vous parle, » répliqua Bodoeri avec impatience, « des fêtes de

l'Ascension et du mystérieux mariage des doges avec l'Adriatique? La mer est-elle une épouse si fidèle que vous puissiez en faire l'unique objet d'éternelles amours? Ne savez-vous point ses perfidies? auriez-vous oublié qu'elle reçoit à chaque nouveau règne un nouvel anneau, comme un tribut d'esclaves que lui paient tour à tour les souverains de Venise? Je croyais, Falieri, qu'une fois élevé à l'apogée du pouvoir, vous voudriez faire choix de la plus belle des filles de la terre. » — « A mon âge? » murmura Falieri; « mais ne suis-je pas brisé par les travaux de la vie? et comment pourrais-je aimer si tard?... » — « Eh! quoi? faut-il mesurer la vie à la somme des années, à la puissance des labeurs accomplis? Aujourd'hui doge de Venise, sentez-vous que l'épée pèse trop dans votre main; et quand vous montiez les marches du palais ducal, avez-vous senti fléchir vos genoux sous le manteau de pourpre?.... » — « Qui dit cela? » s'écria Falieri d'une voix tonnante; « non, par saint Marc, je n'ai ni le bras plus faible, ni le pas moins assuré que dans mes meilleurs jours!.... » — « En ce cas, » dit Bodoeri, « vous êtes encore à temps de cueillir les plus belles roses de la vie. Élevez au rang suprême la femme que je vais vous proposer, et Venise entière s'inclinera sous le choix que vous aurez fait.... » Et profitant de cette lueur d'animation qui venait de galvaniser les quatre-vingts ans du doge, Bodoeri se mit à lui faire le tableau le plus séduisant de toutes les perfections que réunissait la jeune fille dont il n'aurait plus tout à l'heure à lui apprendre que le nom. Chaque mot produisait son effet; les traits flétris de Marino s'épanouissaient de nouveau, et ses lèvres claquaient comme s'il eût en ce moment dégusté quelque flaçon de délicieux syracuse. — « Hé! hé! » se prit-il à dire, « quel est donc ce trésor de beauté que vous allez me dévoiler? » — « C'est de ma petite-nièce, » reprit Bodoeri, « que j'ai l'honneur d'entretenir votre grâce. » — « Votre nièce, Bodoeri? mais je la croyais mariée, mariée de vieille date à Bertuccio Nenolo; j'étais alors podestat de Trévise. » — « Votre grâce veut parler de ma nièce Francesca, mais c'est sa fille que je vous propose. Nenolo a péri dans un combat naval; sa veuve désolée s'est retirée dans un cloître à Rome, et j'ai fait élever leur fille Annunziata dans ma villa de Trévise, cachée à tous les yeux, au sein de la retraite la plus absolue. C'est une belle personne qui compte dix-neuf ans à peine, elle unit à toutes les séductions de la plus parfaite beauté le charme des plus douces vertus; elle vous sera soumise comme une enfant, et dévouée comme une épouse reconnaissante du rang magnifique qu'elle vous devra. » — « Je veux la voir! je veux la voir! » interrompit le doge dont l'imagination se retraça aussitôt sous les plus vives couleurs le portrait qu'il venait d'ouïr faire de la belle Annunziata.

Quelques heures plus tard, à la sortie du Conseil, Marino Falieri rencontra sur son passage la merveilleuse jeune fille sur laquelle Bodoeri fondait l'espoir de sa puissance prochaine. A l'aspect d'une si enivrante per-

sonne, il sentit glisser dans ses veines un trouble inconnu, et ses lèvres ne purent laisser échapper que des mots sans suite. Annunziata, prévenue sans doute à l'avance du cérémonial qu'elle devait observer en face du souverain, s'agenouilla en rougissant, et baisa la main que le doge lui offrait. — « Monseigneur, » lui dit-elle d'une voix si émue qu'on l'entendit à peine, « votre grâce daignerait-elle m'appeler à l'insigne honneur de m'asseoir à côté d'elle sur le trône ducal? Toute la vie de votre humble servante ne suffirait pas à acquitter une telle faveur. » Marino Falieri frissonnait de plaisir en écoutant la voix céleste qui lui disait de si douces choses. Le contact de la main d'Annunziata produisit sur ses nerfs un choc électrique; ses yeux se voilèrent d'un nuage, ses jambes fléchirent; il recula de quelques pas en tremblotant comme un homme ivre, et se laissa presque tomber dans un grand fauteuil. Bodoeri, l'œil attaché sur lui, riait dans sa barbe de l'état pitoyable de son vieil ami. Son ambition comprenait tout ce que ce premier succès promettait d'avenir à ses projets. Mais il sut assez bien se posséder pour que l'innocente Annunziata ne pût soupçonner qu'elle allait être vendue au vieillard couronné. Cette scène n'avait d'ailleurs aucun témoin. Falieri était redevenu rêveur; il songeait au ridicule qui couvrirait peut-être aux yeux du peuple son union avec une fille de dix-neuf ans; mais l'adroit Bodoeri vint à son aide, et tous deux résolurent, d'un commun accord, que le mariage s'accomplirait dans le plus grand secret, et que la dogaresse serait, quelque temps après, présentée à la noblesse et au peuple comme épouse de Falieri depuis plusieurs années, et comme arrivant de Trévise, où elle avait passé le temps de son ambassade à Avignon.

Jetons un regard sur ce beau jeune homme, richement costumé, et qui se promène sur le Rialto, causant avec des Juifs, des Turcs, des Arméniens et des Grecs. Dans sa main résonne une bourse gonflée de sequins d'or; mais son front est couvert de rides précoces, la douleur a déjà sans doute labouré son existence; il va, vient, s'arrête; ses pas sont saccadés, sa démarche est inquiète. Tout à coup il se décide, se jette dans une gondole et fait signe aux mariniers de le conduire à la place de Saint-Marc. Arrivé là, il recommence la même promenade errante, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux fixés à terre. Vainement sur son passage les stores se lèvent, vainement de douces paroles murmurent à son oreille, il ne voit rien, n'entend rien, il va toujours. Qui pourrait reconnaître dans ce jeune homme le pauvre Antonio que nous avions vu, pour la première fois, gisant sur les dalles de la Dogana? Mais une voix bien connue le salue au moment où il passe devant les parvis de l'église Saint-Marc. Il se retourne, c'est la vieille femme qui lui prédisait, la veille, son heureuse aventure. Antonio fouille dans sa bourse pour lui jeter l'aumône de quelques sequins. — « Eh! que veux-tu que je fasse de ton or? » s'écrie la mendiante, « je suis plus riche que toi, mon enfant; mais si tu veux

m'égayer par quelque bonne gracieuseté, donne-moi une cape neuve pour me préserver du vent ou de la pluie, et que Dieu te garde! Mais souviens-toi d'éviter le *fontego!* »



Antonio regardait en pitié la pauvre femme; sa recommandation lui paraissait dénuée de sens; et, pour se débarrasser de son insistance, il se remit à traiter de nouveau la bonne vieille de sorcière et de folle. Mais, à ces mots, la malheureuse créature roula comme foudroyée sur les marches du parvis; Antonio courut à elle pour la relever.... — « O mon fils! » disait-elle d'une voix étouffée, « quel mal t'ai-je fait pour être traitée de la sorte? Ah! si tu pouvais savoir.... » Mais la parole expira sur ses lèvres, elle cacha ses traits flétris sous les haillons qui l'affublaient tant bien que mal, et se mit à gémir d'un ton lamentable. Antonio souffrait singulièrement de la voir ainsi; il la conduisit avec peine et la fit asseoir sous le portail de Saint-Marc; puis, s'asseyant auprès d'elle : — « Bonne femme, » lui dit-il, « je ne puis nier que mon bonheur me vient de toi; car si tu ne m'avais pas secouru dans mon évanouissement, je n'aurais pas sauvé le doge, ni gagné trois mille sequins; mais sans parler de ce service, il me semble que j'éprouve pour toi je ne sais quel irrésistible intérêt; et quand je travaillais sur le port en gagnant à grand'peine le pain de chaque jour, j'aurais cru commettre une faute si je ne t'avais jeté chaque soir quelques quattrinos. » — « O mon enfant! mon Tonino! » s'écria la vieille, « je sais

bien, moi, pourquoi tu éprouves cette affection contre laquelle tu lutterais en vain. Et dis moi, maintenant, n'as-tu aucun souvenir d'une vie plus heureuse? as-tu, dès ta plus tendre enfance, reçu un misérable état de portefaix?... »

— « Que te dirai-je, bonne femme, » reprit Antonio; « et pourquoi rappeler le passé qui ne peut plus revenir? Je sais que mes parents étaient riches, mais je ne me souviens guère de leurs visages, ni de l'événement qui nous a séparés. Ils me parlaient une langue étrangère que j'ai oubliée comme eux. Quand j'étais marinier sur les lagunes, mes camarades de travail disaient, pour se moquer de moi, que j'avais les cheveux, les traits et les façons d'un Allemand. Mais que m'importe, après tout, le pays qui m'a vu naître, puisque j'ai perdu tout espoir de retrouver ma famille! J'ai une vague souvenance du moment où je lui fus enlevé. C'était pendant une nuit orageuse et sombre, un cri de désespoir et d'atroce douleur m'éveilla en sursaut, toute la maison était bouleversée; les portes s'ouvraient et se fermaient avec fracas; une femme qui veillait près de mon berceau m'emporta roulé dans un drap et s'enfuit; depuis ce moment une immense lacune interrompt mes souvenirs. Plus tard, je me retrouvai dans un brillant palais, au sein d'une contrée nouvelle. L'homme qu'on me fit appeler du nom de père avait l'air majestueux comme un prince; il parlait italien; j'appris à bégayer cette langue. Un jour qu'il s'était absenté, des gens de mauvaise mine pénétrèrent jusqu'auprès de moi. — « Que fais-tu dans cette maison? » me dit l'un d'eux. — « Je suis Antonio, » leur dis-je, « le fils du seigneur à qui appartient ce palais. » Mais ces bandits me dépouillèrent de mes riches habits, et me jetèrent dans la rue, avec menace de me rouer de coups si jamais je reparaissais devant eux. A peu de distance du palais je rencontrai un de nos domestiques. — « Viens, pauvre enfant! viens, » me dit ce brave homme en me prenant dans ses bras; « il n'y a plus pour toi sur la terre de bonheur ni d'aisance à espérer. Je vais tâcher de travailler quelque part pour gagner un peu de pain que nous partagerons! » Il m'emmena chez lui; mais je m'aperçus bientôt qu'il n'était pas aussi pauvre qu'il voulait le paraître, car ses habits déchirés cachaient dans leur doublure plus d'un sequin de bon or, et, au lieu de travailler de ses bras comme un misérable journalier, il allait chaque jour au Rialto brocanter des affaires avec les Juifs et les autres marchands étrangers. Je le suivais dans ses courses, car il m'avait prescrit de ne pas le quitter plus que son ombre, et chaque fois qu'il avait terminé un marché il demandait une gratification pour son *figliolo,* comme il m'appelait. Ma gentillesse décidait souvent les acheteurs à lâcher quelques quattrinos que le vieux mettait joyeusement dans son escarcelle, en me disant, du ton le plus affectueux, qu'il voulait incessamment m'habiller à neuf de pied en cap. A cela près que l'habit neuf n'arrivait guère, je ne me trouvais pas trop malheureux en compagnie du vieux Blaunas; mais

le ciel me réservait de nouveaux malheurs. Te souviens-tu, bonne femme, de cet affreux tremblement de terre qui faillit, il y a sept ans, renverser Venise de fond en comble? nous eûmes à peine le temps, Blaunas et moi, de fuir de notre logis qui s'écroula derrière nous. Cette catastrophe avait détruit le commerce, les marchands avaient disparu, la ville était plongée dans la stupeur et la consternation; et pourtant cette rude secousse n'était que l'avant-coureur d'un fléau plus redoutable. La peste accourait de l'Orient en Sicile avec une désastreuse rapidité, et dévorait déjà la Toscane. Or, un jour que le vieux Blaunas venait de conclure à grand'peine une affaire avec un Arménien, il demanda, selon son habitude, la petite gratification *per il figliolo;* l'Arménien, espèce d'Hercule, velu comme un ours, me lança un coup d'œil inquisiteur, m'embrassa, et me glissa dans la main deux sequins que je serrai soigneusement. Chemin faisant, comme nous regagnions la place Saint-Marc, le vieux Blaunas voulut que je lui donnasse les sequins. Je ne sais comment il se fit que je lui prouvai très-logiquement que je les garderais, puisque l'Arménien, en me les donnant à moi-même, avait sans doute voulu m'en faire propriétaire. Blaunas se fâcha; mais à mesure qu'il s'animait, je remarquai que son visage se jaspait de larges taches d'un jaune livide, et que sa langue embarrassée ne proférait plus que des mots sans suite. A peine fûmes-nous arrivés sur la place Saint-Marc, qu'un vertige le saisit; ses jambes flageolèrent, ses yeux se renversèrent dans leur orbite, et il tomba mort au pied de l'escalier du palais des doges. Je me jetai avec désespoir sur ses restes inanimés, les passants s'arrêtèrent à mes cris; mais une voix s'étant écriée dans la foule : « C'est un pestiféré! » tout le monde s'enfuit avec épouvante, me laissant seul évanoui sur ce cadavre que je tenais embrassé. Quand je repris mes sens, je me trouvai gisant, dans une grande salle voûtée, étendu sur des nattes de jonc, et à peine couvert d'un lambeau de laine. Une trentaine de moribonds jonchaient çà et là le pavé. Je demandai où j'étais et ce qu'on voulait faire de moi; on m'apprit que des moines charitables qui sortaient de Saint-Marc, m'ayant trouvé respirant encore, m'avaient fait transporter en gondole au couvent de San-Giorgio-Maggiore, où les bénédictins desservent un hospice. Ma situation était déplorable, j'eus une peine infinie à recueillir une à une mes tristes pensées. Depuis cette époque je ne sais plus rien, soit qu'en effet je n'aie rien connu de positif et de réel à propos de mon origine, soit que les effets de la peste aient tellement paralysé ma mémoire que le passé s'en soit effacé. »

— « Pauvre Tonino, » dit la vieille tout émue, « ne songe plus au passé qui est la proie du temps; contente-toi, si tu le peux, du bien-être que le hasard vient de t'apporter. » — « Hélas! » reprit Antonio, « je le voudrais en vain; quelque chose s'agite en moi, qui tôt ou tard aura sur ma destinée une influence fatale. Je me sens consumé par un désir immense qui emporte mon âme à travers des espaces inconnus; et ce désir, je ne puis ni l'expli-

quer, ni me soustraire à son étreinte. Quand je vivais du labeur pénible de chaque journée, le sommeil me visitait le soir, je m'endormais après avoir prié Dieu, et mes songes étaient calmes. Depuis que l'oisiveté m'est permise, je sens avec plus d'âpreté le supplice d'une vie isolée; je me souviens vaguement de la félicité qui entourait mon berceau, et je me désole de l'impuissance où je suis d'en ressaisir aujourd'hui la moindre trace!... »

A ces mots, Antonio se tut, un soupir étouffé souleva sa poitrine, et il pencha sa tête pour cacher une larme brûlante. La vieille mendiante de Saint-Marc avait écouté son récit avec les marques d'une violente agitation intérieure: — « Fol enfant! » s'écria-t-elle quand il eut cessé de parler; « prends garde de quitter un bonheur pour un rêve!... Il en cuit à qui trop désire!... » Puis ses accès de ricanements frénétiques semblèrent la dominer de nouveau; elle se mit à gambader sous le portail de l'église, en poussant des petits cris aigus. Quelques dévotes qui sortaient de prier lui jetèrent quelque monnaie; mais elle ne prit pas la peine de ramasser ces aumônes: — « Tonino, » s'écria-t-elle de nouveau, « emmène-moi là-bas, vers la mer! »

Le jeune homme obéit machinalement à ce désir; il prit la vieille par le bras, et tous deux redescendirent à pas lents à travers la place. — « Tonino, » disait-elle de temps en temps, d'une voix grave et rauque, « regarde, Tonino, n'y a-t-il pas des taches de sang sur le pavé?... Oui, c'est du sang, vois-tu?... du sang noir, là, partout!... Mais n'aie pas peur, Tonino! hi, hi! hi, hi! de ce sang vont éclore des roses rouges pour te faire une couronne, une couronne de fiançailles!... Vois-tu, vois-tu là-bas, venir sur les sentiers du ciel, cette blanche vision d'amour qui te sourit, et qui t'ouvre ses bras pour t'enlacer comme une guirlande de lis? Espoir et courage, mon Tonino! Tu cueilleras, au soleil couchant, des myrtes embaumés pour en parer le sein de ta fiancée! Mais les myrtes cueillis à cette heure ne fleurissent qu'à minuit!... Écoute, écoute, n'est-ce pas déjà le vent du soir, la brise nocturne qui caresse l'air à l'heure de la veillée d'amour, au bord des flots endormis?... Courage, mon Tonino... courage!... »

En psalmodiant ainsi, la vieille avait repris une force surnaturelle, elle entraînait Antonio d'un pas rapide vers la mer. Quand ils furent arrivés près de la colonne qui porte le lion adriatique, Antonio, fatigué autant que surpris de l'exaltation toujours croissante de sa singulière compagne, et voyant qu'elle attirait la curiosité des passants, s'arrêta brusquement. — « C'est assez écouter tes folies et tes songes creux, » lui dit-il; « je t'ai promis une cape neuve et assez de sequins pour vivre long-temps sans mendier; je tiendrai ma promesse, mais laisse-moi! » Il allait s'éloigner d'un pas rapide, mais la vieille le retint par son manteau. — « Encore un moment, » s'écria-t-elle d'une voix suppliante, « encore un regard, si tu ne veux que sous tes yeux je me jette dans la mer! » Antonio s'ar-

rêta, le dédain sur les lèvres, et la lassitude peinte dans tous ses traits.

—« Assieds-toi là, près de moi, » poursuivit la vieille; « j'ai un mystère à te révéler. » Antonio s'assit en lui tournant le dos. —« Tonino, » dit la vieille, « quand tu me regardes fixement, ne sens-tu renaître dans ta mémoire aucune vague réminiscence d'autrefois? » —« Je t'ai cent fois répété, » interrompit le jeune homme, « que je me sentais attiré vers toi, malgré moi, par un pouvoir irrésistible; mais, quand je fixe tes yeux effarés, ton nez crochu, tes joues violacées, toute ta personne hideuse et décrépite, je me dis que tu es un mauvais génie attaché à ma poursuite... » — « Grand Dieu! d'où peut te venir une si atroce pensée?... Mais, Tonino, cette femme qui veillait près de ton berceau, cette femme qui t'a emporté dans ses bras pendant cette nuit terrible, cette femme qui te sauvait la vie au péril de la sienne, c'était moi, Tonino!... »

—« Vous? » s'écria Antonio; « mais croyez-vous encore, maudite folle, vous jouer sans cesse de ma crédulité? cette femme dont j'ai gardé un vague souvenir était belle et jeune... ce ne peut être vous! » — « Dieu du ciel, suis-je assez malheureuse pour me voir ainsi repoussée! Sainte madone, ne ferez-vous pas un miracle pour que mon Tonino croie aux paroles de la fidèle Margaretha. » — « Margaretha! » redit Antonio, en portant la main à son front, comme pour y chercher un souvenir, « Margaretha, ce nom caresse mon oreille comme l'écho d'un chant perdu dans l'espace... Margaretha!... mais non, c'est impossible, ce n'est pas vous! »

La vieille n'opposa cette fois que du calme à l'anxiété d'Antonio. Elle continua de parler, les yeux baissés, les mains croisées sur sa béquille. —« Tonino, tu n'es pas de Venise; ta mère mourut en te donnant la vie; ton père, riche marchand d'Augsbourg, quitta sa patrie, dont la perte de sa femme adorée lui rendait le séjour odieux; il vint se fixer à Venise, où je fus choisie par lui pour être ta nourrice. Après l'événement de cette nuit fatale qui te ravit ton père, j'eus le bonheur de te sauver. Un patricien de Venise te recueillit. Quant à moi, je restai seule et sans ressources. Je tenais de mon père, qui avait passé sa vie dans l'étude des sciences occultes, l'art de connaître les propriétés secrètes des plantes et d'en préparer des breuvages merveilleux. Le ciel, qui me destinait peut-être à devenir quelque jour l'instrument de décrets que j'ignore, ajouta à ces connaissances merveilleuses le don de lire dans l'avenir; je vois souvent s'agiter, comme dans un clair-obscur, les images des événements futurs, et la puissance surnaturelle qui me domine en ces instants me fait parler un langage étrange dont il ne m'est pas toujours donné à moi-même de comprendre le sens caché. Obéissant à la volonté mystérieuse qui me poussait, j'exerçai mon art dans un quartier retiré de Venise. Des cures extraordinaires qui déjouaient toutes les expériences de la médecine me créèrent en peu de temps une réputation fameuse qui me fit autant de jaloux que d'admirateurs. Les charlatans qui vendaient leurs drogues sur la place Saint-Marc,

au Rialto, à la Zecca, firent courir le bruit que j'étais en commerce avec le diable, et le peuple, toujours prêt à se fanatiser, se souleva contre moi. L'inquisition s'en mêla. Je fus soumise aux plus épouvantables tortures pour m'arracher l'aveu de crimes dont j'étais innocente; tout mon corps fut disloqué avec des raffinements de cruauté inouïs. C'est de là que mes cheveux ont blanchi, que mon corps a perdu presque toute forme humaine; ces monstres m'ont rendue folle, au nom du Dieu qu'ils prétendaient venger; puis quand je n'ai plus été, dans leurs mains, qu'un squelette vivant, quand ils m'ont eu, à leur aise, réduite à l'état de cadavre ambulant, ils m'ont condamnée au feu, et c'est la veille du supplice qu'un épouvantable tremblement de terre, bouleversant la ville, a brisé mon cachot; je me suis enfuie comme un spectre à travers mille ruines de palais écroulés. Ce n'est donc pas la vieillesse et la décrépitude qui m'ont faite ce que je parais à cette heure à tes regards; c'est la torture qui m'a défigurée; c'est la torture qui m'a laissé pour souvenir de son heure infernale ces accès de folie qui font horreur plus que pitié... Et maintenant, Tonino, maintenant, refuseras-tu de me croire? N'auras-tu pas une parole de commisération pour la pauvre Margaretha!... »

— « Pauvre femme en effet ! » s'écria Antonio ; « oui, je sens en moi que tu dis la vérité. Mais il faut que tu m'apprennes ce que tu sais de mon père;... qui était-il? dis-moi son nom? quels événements nous ont séparés? et puisque tu sais lire dans le secret des destinées, je veux encore que tu me fasses connaître cette influence mystérieuse qui domine ma vie, et qui m'abat sous le joug de tant de vicissitudes... Parle donc, Margaretha! J'ai hâte de tout savoir... » — « Plus tard, mon Tonino, plus tard, » murmura la vieille ; « mais si tu crois à ma parole, et si tu veux éviter un malheur irréparable, ne va pas au *fontego*... » Mais, à ces mots, le jeune homme impatienté se leva tout à coup. — « Je vois bien, » s'écria-t-il, « que tu as perdu le sens, et que je suis moi-même un vrai fou d'écouter ainsi ton bavardage. Je te donnerai une cape neuve, et j'emplirai de sequins d'or tes deux mains;—quant au surplus, fais-moi grâce de tes contes... »

A quelque temps de là, le mariage du doge avec la belle Annunziata fut publié dans toute la ville. C'était un étrange contraste à observer que ce vieillard flétri sous sa couronne, appuyé sur le bras de la suave jeune fille que l'ambition de Bodoeri lui avait livrée. Toutes les séductions de la magnificence entouraient Annunziata. Mais au delà de ces splendeurs qui caressaient doucement ses frais désirs d'enfant, le mariage restait pour elle voilé d'un mystère pudique; elle aimait le doge avec respect, avec reconnaissance, et ne soupçonnait pas encore qu'il pût exister dans le monde un autre sentiment. Les jeunes patriciens de Venise, conviés aux fêtes du palais ducal, se disputaient ses regards et son sourire; c'était chaque jour nouveaux hommages, et sans cesse les plus fidèles assiduités. Annunziata regardait, souriait, mais son cœur restait muet. Cependant ces nobles

oisifs ne se désespéraient point de cette froideur, dont ils espéraient bien que le temps triompherait. Du reste aucun d'eux ne porta pour la belle dogaresse l'enthousiasme passionné aussi loin que Michaele Steno, le plus puissant de tous, car il était investi malgré son âge des hautes fonctions de membre du conseil des Quarante, et son emploi lui donnait beaucoup d'orgueil et d'espérance. Marino Falieri ne se montrait point jaloux, et



même depuis son mariage il semblait avoir perdu quelque chose de ses formes rudes et austères d'autrefois. On le voyait souvent assis près de la belle Annunziata, paré de ses vêtements les plus coquets; le sourire du contentement glissait toujours sur ses lèvres, chacune de ses paroles était affable, et il se laissait aller avec une étrange facilité à accorder toutes les grâces qu'on lui demandait. Certes il y avait loin de ce vieillard amolli au vainqueur du Morbassan, qui dans un accès de colère n'avait pas craint de frapper au visage l'évêque de Trévise. Ce changement subit de caractère servait les projets de Michaele Steno. Annunziata ne comprenait rien aux assauts galants que lui livrait ce jeune et brillant seigneur; elle restait froide et impassible; Michaele Steno, désespérant du succès de son intrigue en suivant les voies ordinaires de la séduction, résolut d'assurer sa victoire au prix des plus coupables artifices. Il corrompit, à force d'or, une cameriste qui ne quittait jamais Annunziata, et obtint une clef des

appartements secrets de la dogaresse. Mais Dieu veillait sur l'innocente jeune fille.

Une nuit que le doge venait d'ouvrir la dépêche qui lui annonçait la funeste nouvelle d'une bataille perdue près de Portolongo, par Nicolo Pisani contre Doria, et qu'en proie à de sinistres appréhensions il errait tristement sans pouvoir trouver le sommeil, il aperçut tout à coup une ombre se glisser du côté du palais qu'habitait Annunziata. C'était Michaele Steno qui sortait furtivement de chez la dogaresse. Une affreuse pensée jaillit dans l'âme de Falieri. Il s'élança au-devant de Steno, le poignard levé. Mais Steno, plus fort et plus leste qu'un vieillard, renversa le doge, et disparut dans l'ombre. Falieri marcha droit à la chambre d'Annunziata. Tout était calme, — comme le silence d'un tombeau. Il frappe rudement. Une femme ouvre la porte, et Falieri voit une figure étrangère ; cette femme n'est point attachée au service particulier de la dogaresse. Cependant la voix d'Annunziata s'éveille et dit : — « Que vient si tard ordonner mon redoutable époux ?... »

Cette voix n'est pas émue ; Falieri s'approche, fixe la dogaresse, et levant ses mains au ciel, il s'écrie : — « Non, non, ce n'est pas possible ! » — Qu'est-ce à dire ? quel trouble vous agite ? » s'écrie Annunziata, que ces mots font trembler sous le regard farouche du vieillard.

Falieri, sans répondre, se tourne du côté de la caméristc : — « Par quel ordre êtes-vous ici », lui dit-il, « et pourquoi Luigia n'est-elle point cette nuit à son poste accoutumé ? » — « Monseigneur, » dit cette fille, « Luigia m'a priée de prendre sa place pour cette nuit ; elle doit être couchée dans la chambre qui avoisine l'escalier. » — « Près de l'escalier ? » s'écrie avec joie Falieri, et d'un pas rapide il en prend le chemin. Luigia, forcée d'ouvrir à ses coups redoublés, n'a pas plutôt aperçu la colère qui embrase les regards du doge, qu'elle tombe à genoux et confesse sa faute, dont la preuve est là : c'est une paire de gants d'homme parfumés d'ambre, et dont le tissu est brodé aux armes de Michaele Steno. Le doge, secrètement indigné d'avoir compromis sa gravité par un trait d'inutile jalousie, écrivit à l'impudent patricien pour lui interdire, sous peine d'exil, de reparaître en sa présence, ni aux abords du palais ducal.

Michaele Steno, se voyant découvert et frappé d'une telle disgrâce, jura d'en tirer une terrible vengeance ; et, pour commencer, il ne craignit pas de faire circuler des bruits injurieux pour la vertu de la dogaresse. Marino Falieri ne fut pas le dernier dont ces sourdes calomnies vinrent offenser l'oreille. L'impuissance de châtier le misérable qui souillait dans l'ombre l'honneur de sa couronne, le chagrin que lui inspirait sa position critique en face du peuple toujours prêt à se passionner pour les ridicules du temps, la jalousie enfin qui naquit avec tous ses poisons de ces germes de discorde et de haine, changèrent en fiel le caractère de Falieri. Il relégua sa jeune femme dans les appartements les plus reculés du palais, l'entoura d'espions

et de surveillants, et la priva de toutes relations extérieures. Bodoeri seul, informé de ces rigoureuses mesures, voulut en vain rappeler le doge à des sentiments plus humains; Marino Falieri se montrait inflexible.



Cependant l'époque du carnaval approchait. Au milieu de ces fêtes populaires, le doge et son épouse viennent, de temps immémorial, présider aux plaisirs de la foule. Bodoeri voulut profiter de cet usage, et représenta à Falieri le ridicule dont il se couvrait aux yeux de tout le monde, si sa jalousie insensée privait Venise de la présence d'Annunziata. — « Eh! mais, pensez-vous donc, » dit gravement le doge, « pensez-vous donc que j'en sois réduit à cacher ma femme, et que je ne puisse, quand il me plaira, la défendre au grand jour avec ma vieille épée? Je veux dès demain me montrer en public sur la place Saint-Marc, je veux que Venise tout entière salue avec applaudissement sa belle souveraine, je veux qu'Annunziata reçoive elle-même le bouquet de l'intrépide matelot qui doit s'élancer vers elle du haut des airs, au milieu de la fête du jeudi gras! »

Le doge voulait parler d'une vieille coutume nationale. Il est d'usage que, le jeudi gras, le plus hardi des gens du peuple s'embarque dans une espèce de nacelle suspendue à un câble dont un bout s'attache au beffroi de Saint-Marc, et l'autre plonge dans la mer. L'audacieux navigateur

glisse de cette hauteur, comme une flèche, jusqu'à la place où sont assis le doge et la dogaresse au bord de la mer, et vient offrir à la dogaresse un magnifique bouquet de fleurs. — Or donc, le jour suivant, Marino Falieri voulut tenir la promesse qu'il avait jurée à Bodoeri. Le cortége souverain, dont Annunziata faisait le plus bel ornement, se rendit en pompe à la place Saint-Marc au milieu d'un immense concours. Les beaux esprits de la ville ne se firent pas faute d'aiguiser mille mots piquants à propos des illustres époux; les courtisans ne furent pas les derniers à se permettre la critique; mais le doge ferma l'oreille à tout et sut rester impassible.

Au moment où Annunziata franchissait la porte du palais, un jeune homme qui se tenait debout, appuyé contre une colonne, poussa un cri et tomba évanoui sur les dalles de marbre. La foule se pressa autour de lui, et la dogaresse ne le vit point; mais ce cri avait percé son cœur comme un fer ardent, elle pâlit et chancela. Le doge fronça le sourcil, et, repoussant les secours qu'on voulait prodiguer à la jeune femme, il l'emporta dans ses bras jusqu'au fond de ses appartements.

Une autre scène se passait aux portes du palais. Les gens du peuple se préparaient à emporter le jeune homme qui semblait privé de vie, lorsqu'une vieille femme se faisant jour avec effort parmi les groupes de curieux, parvint jusqu'auprès de lui. — « Seigneur Dieu! » s'écria-t-elle, « laissez donc là cet enfant; laissez-le, vous dis-je; il n'est point mort! » Et, se jetant à genoux à ses côtés, elle attira sa tête sur son sein, et se mit à le frictionner en l'appelant des noms les plus tendres. On ne pouvait se défendre d'une horreur singulière à l'aspect de cette créature hideuse courbée amoureusement sur le pâle visage du beau jeune homme. A entendre le frôlement de ses haillons contre le riche costume de l'inconnu, à voir l'activité de ces bras de squelette, livides, osseux et tout cicatrisés qui palpaient la poitrine et le front si blancs du malade, on eût dit que la mort en personne venait de s'emparer d'une proie vivante. — Quand le jeune homme rouvrit les yeux, quelques passants aidèrent à le porter jusqu'à une gondole où la vieille, prenant place auprès de lui, ordonna aux mariniers de se diriger vers la demeure d'Antonio (car le lecteur aura déjà reconnu notre héros, et la vieille n'était autre que la mendiante du parvis des Franciscains).

Lorsque Antonio eut repris ses sens, et reconnut au pied de son lit la vieille Margaretha qui venait de glisser entre ses lèvres quelques gouttes d'un précieux elixir, il attacha long-temps sur elle un morne regard, et murmura enfin d'une voix lente et entrecoupée : — « Merci, Margaretha! Merci, fidèle amie; je sens, au dévouement que tu me témoignes, la vérité des récits que tu m'as faits. Je sais tout maintenant. Je l'ai vue! c'était elle! Et le passé de ma vie s'est tout à l'heure levé devant moi dans un songe. Dis-moi, Margaretha, n'est-ce point Bertuccio Nenolo, le célèbre marin, qui m'élevait comme son fils adoptif dans sa villa de Trévise? » — « Hélas!

oui, » dit la vieille, « c'était bien Bertuccio Nenolo que la mer a englouti dans une bataille où il se couvrait de gloire... » — « Écoute, » reprit Antonio, « et ne m'interromps pas. J'étais bien chez Bertuccio Nenolo, qui avait pour moi tous les soins d'un père. Il y avait derrière la maison une forêt de pins, dont les senteurs sauvages étaient délicieuses à respirer. Un soir, las de sauter et de courir sur les bruyères fleuries, je m'étais étendu sous l'ombre d'un grand arbre et j'admirais, dans une douce rêverie, les magnificences du soleil couchant. Peu à peu, la puissance des parfums de la terre me plongea par degrés dans un engourdissement dont je fus réveillé en sursaut par un bruit qui se fit dans l'herbe, pareil à la chute d'un objet inconnu. D'un bond, je fus debout. Une figure d'ange était devant moi qui me dit avec une voix céleste : — « Cher enfant, tu dormais bien calme et bien insouciant, quand la mort était à côté de toi ! » J'aperçus alors à terre un petit serpent noir, dont l'enfant céleste avait brisé la tête avec une branche de noyer, au moment où ce perfide reptile allait m'atteindre. Je me jetai à genoux devant l'ange, qui souriait toujours, et je lui dis : — « Béni sois-tu, esprit du ciel, que Dieu a envoyé pour me sauver ! » — « Non, cher enfant, » reprit l'être adorable, « je ne suis point un ange ; je suis une jeune fille, un enfant comme toi. » Mon respect se changea en bien suave émotion ; un feu secret parcourut mes veines ; je me relevai, nos bras s'ouvrirent, et dans l'ivresse d'un long baiser nos âmes se mêlèrent au milieu des pleurs et des soupirs ! Tout à coup une voix argentine résonna dans la forêt : « Annunziata ! Annunziata ! » La jeune fille tressaillit. — « Il faut, » dit-elle, « que je te quitte, cher enfant, ma mère m'appelle !... » A ces mots, une angoisse ineffable serra mon cœur. J'allais me jeter encore une fois dans ses bras, mais la voix argentine cria de nouveau : « Annunziata ! » et la jeune fille disparut. C'est de ce jour, ô Margaretha, que l'amour cacha son premier germe au fond de mon cœur. C'est un feu qui se nourrissait en secret, et qui maintenant me dévore comme un incendie ! Peu de jours après cette rencontre arriva l'événement qui me chassa de la maison de Bertuccio Nenolo. Le vieux Blaunas, à qui j'ai mille fois répété cette confidence, m'a chaque fois assuré que cette angélique vision était la fille de Nenolo, Annunziata, conduite un jour à la villa de Trévise par sa mère Francesca, et repartie le jour suivant. O Margaretha ! que Dieu me protège, car cette Annunziata, que j'aime avec délire, c'est la femme du doge ! »

Ici l'émotion brisa la voix d'Antonio, il retomba sur son lit, gémissant et pleurant. — « Pauvre Tonino, » reprit la vieille, « aie donc courage, il faut lutter contre cette folle douleur. Et d'ailleurs, pourquoi désespérer ? N'est-ce pas pour les amants qu'éclosent à l'infini les fleurs d'or de l'espérance ? qui peut savoir le soir ce qu'apportera l'aube suivante ? Que de fois les illusions du rêve sont devenues réalité ! que de fois le château fantastique, bercé par les nuages, a pris terre et s'est fait granit ! Écoute-moi,

Tonino, et souviens-toi de ma prédiction : la blanche bannière de l'amour s'est déployée sur les flots et s'avance à ta rencontre ; patience, mon enfant, patience!... »



C'est ainsi que la bonne Margaretha s'efforçait de ramener un peu de calme dans l'âme désolée du pauvre Antonio. Ses affectueuses paroles étaient pour lui comme une douce musique. Il ne voulut plus qu'elle se séparât de lui. La mendiante du parvis des franciscains devint à dater de ce jour la gouvernante du seigneur Antonio. L'habit de matrone remplaça les haillons, et elle se pavanait avec orgueil chaque fois qu'elle traversait la place Saint-Marc pour vaquer aux soins de ses nouvelles fonctions.

Le *Jeudi-Gras* arriva enfin. C'était le dernier et le plus beau jour du carnaval de Venise. Un feu d'artifice avait été disposé au milieu de la place Saint-Marc par un Grec savant dans l'art encore si peu connu de la pyrotechnie. Vers le soir, Falieri conduisit la dogaresse au trône qui lui avait été préparé sur une des terrasses du palais ducal. La beauté merveilleuse d'Annunziata charmait tous les yeux et faisait l'objet de tous les entretiens. Au moment où le doge allait s'asseoir, il aperçut Michaele Steno debout contre une colonne, à quelques pas de lui, le front haut et fier, et le regard fixé sur Annunziata avec une singulière expression de haine et de désir. Falieri ordonna qu'on lui fît immédiatement quitter cette place. Steno lui lança un coup d'œil menaçant ; mais les gardes l'entraînèrent aussitôt, et le poussèrent hors du palais.

Revenons à Antonio. Le pauvre jeune homme s'était sauvé de la foule, et parcourait tristement le rivage de la mer, se demandant à chaque pas

s'il ne serait pas plus heureux de terminer ses jours par un prompt trépas que de vivre ainsi dans une infortune sans consolation et sans espérance. Déjà fasciné par les idées fatales qui se heurtaient dans sa tête, il était arrivé au bord du quai, près d'un lieu où l'eau était profonde et noire, quand une voix lui cria joyeusement : « Sois le bienvenu, maître Antonio! »

C'était Pietro le marinier, un des anciens camarades d'Antonio. Ce personnage était tout pimpant sous une casaque neuve ornée de tresses de toutes couleurs; il portait un bonnet tout étincelant d'oripeaux, et à sa main un gros bouquet de fleurs. — « Quelle bonne fortune te sourit donc? » lui demanda Antonio. « Aurais-tu ce soir quelque riche seigneur étranger à conduire en partie fine sur les lagunes? » Pour toute réponse, Pietro fit une cabriole dans l'esquif : — « C'est moi, » s'écria-t-il, « qui fais ce soir le voyage périlleux sur le câble qui descend de la tour de Saint-Marc; c'est moi qui offrirai tout à l'heure le bouquet de fleurs à la belle dogaresse! » — « Ah bah! » fit Antonio, « quelle idée! Pourquoi chercher une telle occasion de se rompre l'échine? » Comme il disait ces mots, l'esquif avait dérivé jusqu'au-dessous de la machine, devant le câble qui plongeait dans l'eau. — « Camarade, » reprit Antonio d'un air pensif, « ne serais-tu pas plus heureux de gagner une bonne poignée de sequins sans risquer tes os dans une folle aventure?... » — « Oui, certes, mille fois, » s'écria Pietro; « mais ne faut-il pas gagner son pain? » — « Eh bien! » poursuivit Antonio en lui jetant sa bourse, « prends cet or, donne-moi tes habits de marinier, et va-t'en. C'est moi qui veux faire à ta place l'excursion fantastique dont tu te passerais si aisément. » — « Grand merci! » répliqua le gondolier; « vous êtes devenu un riche seigneur, et votre générosité me touche. J'aime l'or, et celui-ci me semble de fort bon aloi; mais, croyez-vous qu'aucun prix puisse valoir la joie d'offrir à la dogaresse le bouquet fleuri, de contempler de près tous ses charmes et d'entendre le son divin de sa voix si douce? Qui ne risquerait mille fois sa vie pour cela? Il faut que ce soit vous, Antonio, pour que je consente à vous céder ce plaisir. » — « Hâtons-nous donc! » interrompit Antonio. L'échange des vêtements se fit aussitôt; et comme il s'achevait, le signal de l'ascension partit de la tour de Saint-Marc. — « En route, et bonne chance! » cria Pietro à son ancien ami, qui allait prendre place dans la nacelle suspendue. Au même instant, la mer étincela d'une myriade d'éclairs de toutes couleurs; des détonnations répétées éveillèrent tous les échos d'alentour. L'intrépide Antonio traversa les fusées d'artifice qui faisaient pleuvoir sur lui un déluge de flammes. Arrivé au faîte de la tour, il monta dans la nacelle, fit jouer un ressort, et descendit comme la foudre au niveau de la terrasse, à deux pas de la dogaresse. Aucune parole ne saurait décrire ce qui se passa dans son âme en ce moment. Il offrit le bouquet fleuri à la dogaresse, qui, s'étant levée, lui murmurait quelques douces choses; mais la nacelle, comme emportée par la destinée, reprit sa course glissante le

long du câble, et vint déposer notre héros, plus mort que vif, dans la barque de Pietro.

Or, pendant que s'achevait le feu d'artifice, le doge Falieri s'étant penché sur son fauteuil, avait ramassé à ses pieds un billet sans nom, sur lequel étaient écrits ces mots : « Le doge Falieri a épousé une belle femme, mais d'autres que lui la possèdent. » Le visage du vieillard s'empourpra de colère à cette lecture, et il jura tout haut de découvrir, de châtier sans nulle pitié l'audacieux auteur de cette sanglante injure. Comme il jetait autour de lui des regards rapides et furieux, il aperçut de nouveau Michaele Steno qui semblait le narguer, du milieu de la foule qui se pressait au pied de la terrasse. — « Qu'on arrête cet homme, » s'écria-t-il, « c'est lui seul qui doit être coupable! » Un murmure de mécontentement gronda parmi la foule quand les sbires exécutèrent cet ordre; le peuple et les patriciens se soulevèrent contre cet acte de despotisme qui frappait un homme sur un simple soupçon. Les sénateurs quittèrent leurs places; le vieux Marino Bodoeri se mit seul à parcourir les groupes du peuple, cherchant à justifier l'ordre qu'avait donné le souverain, et à faire tomber sur Michaele Steno tout le blâme d'un odieux procédé. C'était effectivement Michaele Steno qui avait écrit le billet anonyme, et qui l'avait, à dessein, laissé tomber auprès du fauteuil ducal. Le Conseil des Dix, investi de la mission de poursuivre cet attentat au respect du chef de l'État, en déféra le jugement au Conseil des Quarante, dont Steno avait fait partie. L'arrêt de ce tribunal condamna Michaele à un mois d'exil. Cette punition, d'une indulgence presque dérisoire en présence d'un fait grave, dut faire présager à Marino Falieri que la noblesse, lancée sur le chemin de l'insolence et de la révolte, pousserait peu à peu ses prétentions et son audace jusqu'aux plus extrêmes conséquences.

A quelques jours de là, Antonio rêvait tristement à son fatal amour pour Annunziata. La vieille Margaretha faisait d'inutiles efforts pour le distraire de cette pensée fixe qui dévorait sa vie comme la fièvre. Un jour, elle rentra au logis dans un de ces accès de satanique hallucination auxquels elle était fréquemment sujette; elle raviva quelques débris de tisons éteints dans l'âtre, plaça sur un trépied un petit vase d'airain rempli de toute sorte de compositions végétales, et se mit à en activer la cuisson, tout en mêlant à cette besogne ses ricanements ordinaires, qui avaient déjà causé à Antonio de si violentes crises d'impatience. — « Tonino, mon cher Tonino, » s'écria-t-elle enfin, quand ses forces épuisées lui manquèrent tout à coup, « pourrais-tu deviner d'où je viens? » Antonio la regarda fixement sans répondre. — « Tonino », poursuivit la vieille, « je viens de la voir; j'étais tout à l'heure auprès d'elle comme me voilà près de toi; j'ai parlé à la belle Annunziata! » — « Oh! mais tu veux donc m'ôter ce qui me reste de raison? » s'écria Antonio. — « Je t'apporte, au contraire, le bonheur et l'espérance, » reprit Margaretha. « Écoute, cher enfant : — Tout à l'heure

j'achetais des fruits sur la Piazetta, quand j'entendis des voix confuses raconter l'accident qui vient d'arriver à la dogaresse. Une de ces voix disait : « C'est au bras droit qu'un scorpion l'a blessée, et la plaie ne doit pas être sans danger. Mon maître, le savant docteur Giovanni Basseggio, s'est rendu près de la dogaresse, et sans doute qu'à cette heure il a déjà pratiqué l'amputation du membre malade. » Comme j'achevais d'écouter ces mots avec un vif intérêt, un vacarme effroyable se fit entendre dans l'intérieur du palais ; une porte s'ouvrit, et une espèce de petit nain de la plus bizarre laideur se trouva passé de main en main, et lancé comme une quille par les gardes au bas du grand escalier. Les passants, attirés par cette scène, firent un cercle de rieurs autour de cette pauvre créature toute moulue de contusions et toute étourdie de sa culbute. Mais au même instant, et d'un mouvement rapide comme la pensée, l'homme qui venait d'expliquer l'accident se précipite sur l'avorton, le ramasse, l'entortille dans un coin de son manteau, et se dirige en courant vers la mer, où l'attendait une gondole, qui s'éloigna aussitôt du rivage. Le nain, si rudement éconduit, n'était autre, en vérité, que le petit docteur Giovanni Basseggio, dont le doge, à ce qu'il paraît, n'avait pas goûté la consultation. Quant à moi, cher Tonino, j'ai regagné ce logis sans perdre une minute ; et, vite, j'ai fait bouillir les drogues dont j'ai le secret, et porté au palais ducal la guérison d'Annunziata. J'arrive, on m'introduit auprès de la belle malade. La charmante enfant, couchée sur des coussins, ne faisait que répéter de sa voix si douce : « — Je suis empoisonnée, je vais mourir !... » Je la console, je l'encourage, j'applique sur la plaie mon onguent miraculeux, et le soulagement se manifeste aussitôt. Le doge, transporté de joie, me jeta dans les bras des poignées de beaux sequins d'or. — « Ta fortune est faite, » me dit-il, « si tu sauves la dogaresse ! » Puis il sortit de l'appartement, nous laissant seules toutes deux. Annunziata céda peu à peu à l'influence d'un sommeil doux et réparateur ; elle dormit pendant trois heures avec un calme parfait. Dès qu'elle s'éveilla, j'appliquai de nouveau le remède qui avait déjà produit de si heureux effets. La jeune femme me regardait avec des yeux où brillait le contentement le plus délicieux à voir. — « Chère princesse, lui dis-je, Dieu devait vous sauver, car il ne laisse jamais sans récompense une bonne action, et je sais qu'autrefois vous avez préservé un pauvre enfant de la piqûre mortelle d'un serpent ! » A ces mots, son visage s'illumina d'un éclat céleste : — « Bonne vieille, » me dit-elle, « comment pouvez-vous savoir ?... Ah ! oui, c'est vrai, je me souviens.... Ah ! c'était un bien joli enfant !.... » — « Et cet enfant, « m'écriai-je aussitôt sans pouvoir résister à ce premier mouvement, » cet enfant existe, il est à Venise, il est près d'ici, il ne songe qu'à vous, il n'aime que vous, dont il parle sans cesse ! C'est lui qui, pour vous revoir une fois de près, a exécuté l'ascension périlleuse du Jeudi-Gras ; c'est lui qui vous a offert le bouquet de fleurs.... » — « Ah ! » s'écria la dogaresse, « mes pressentiments ne

m'avaient donc pas trompée! C'était lui que j'avais deviné, lui qui m'avait remplie d'un trouble inexprimable lorsque, s'inclinant devant moi, il prononça mon nom si bas, que personne ne put l'entendre! Bonne vieille, tu sais où est ce jeune homme? il faut que je le voie, que je lui parle; va, cours, amène-le-moi.... »

Aux derniers mots prononcés par la bonne Margaretha, Antonio tressaillit; un frisson électrique parcourut tous ses membres: — « Seigneur! »



s'écria-t-il en levant les mains au ciel, « Seigneur, protégez-moi de tout mal jusqu'à ce que je l'aie revue, une seule fois revue et pressée sur mon cœur. La mort après me sera plus douce! J'aurai assez vécu, puisque la destinée nous sépare à jamais! » Le pauvre jeune homme, tout éperdu de bonheur et d'impatience, voulait que la vieille Margaretha le conduisît sur l'heure au palais ducal; celle-ci eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que cette visite était impossible, attendu qu'entre mille autres obstacles, le doge entrait d'heure en heure dans l'appartement d'Annunziata, pour observer avec la plus touchante sollicitude les progrès de sa guérison.

Plusieurs jours s'écoulèrent encore pendant lesquels l'état de la dogaresse ne fit que s'améliorer; la vieille femme se rendait chaque matin au palais, mais elle n'y pouvait introduire Antonio. Notre héros se consolait en lui faisant répéter cent fois les entretiens qu'elle avait avec Annunziata, causeries dont il était l'unique objet. Puis il s'en allait errer seul sur les

lagunes, dévorant sa peine et ses ennuis; mais ces courses solitaires fatiguaient son corps sans calmer la fougue de sa passion, ni diminuer sa souffrance inquiète, et il revenait chaque jour passer de longues heures à rêver sur les marches du palais ducal, qui renfermait l'unique objet de toutes ses pensées.

Un soir, à l'heure où le soleil couchant verse à flots ses rayons d'or sur la pourpre du ciel, Pietro le gondolier chantait, debout contre les piliers du Pont des Soupirs. Sa gondole, amarrée à un anneau de fer, se balançait coquettement, et livrait aux brises ses banderoles éclatantes. Ce charmant esquif, paré avec un soin tout particulier, semblait une copie, en infiniment petit, du fameux ***Bucentoro***, le vaisseau d'honneur. Or donc, Pietro chantait en regardant couler l'eau, quand il aperçut, à quelques pas de lui, son camarade d'autrefois, Antonio, triste et sombre plus que jamais. — « Holà, maître Antonio, » lui cria le gondolier, « Dieu veuille vous mettre en joie, car les sequins que vous m'aviez donnés m'ont amené bonne chance, comme vous voyez! » Antonio lui demanda par quel heureux sort il se trouvait si pimpant, et propriétaire d'un esquif dont la possession eût fait envie aux plus opulentes dames de Venise. Pietro s'empressa



d'apprendre à son ancien ami qu'il avait l'honneur de conduire, presque chaque soir, le doge et la dogaresse à la Giudecca, où Falieri avait fait construire une splendide habitation de plaisance. — « Camarade, » dit

Antonio, que cette confidence fit trembler de saisissement, « camarade, encore un service, et je te donne autant d'or que la première fois; pour cela, laisse-moi ce soir, à ta place, conduire le doge à la Giudecca. » — « Impossible! » objecta Pietro; « le doge me connaît, et ne permettrait pas que qui que ce fût me remplaçât. » Et comme Antonio, dominé par sa passion, insistait avec une persévérance inouïe, Pietro se prit à rire : « Ah! maître Antonio, » lui disait-il, « vous êtes amoureux des yeux d'ange de la dogaresse! » Enfin, pour concilier son devoir avec l'intérêt qu'il trouvait à ne point désobliger Antonio, il consentit à le garder, pour ce soir-là, en qualité de rameur; il fut convenu qu'il prétexterait, auprès de Falieri, une indisposition subite pour justifier la présence d'un étranger. La toilette marine d'Antonio fut bientôt faite. Il courut changer d'habit, et déguisa ses traits sous d'énormes moustaches postiches. A peine avait-il reparu près de son ami Pietro, qu'il vit arriver le doge avec Annunziata. — « Quel est cet étranger? » demanda Falieri. Pietro s'excusa du mieux qu'il put de ne pouvoir, à cause d'un malaise subit, conduire lui-même la gondole; et le doge, assuré que l'aide marinier était bien connu de son gondolier favori, consentit à l'admettre du voyage.

Antonio se croyait aux portes du ciel. Il sentait avec ivresse le frôlement de la robe d'Annunziata. Il respirait le même air, il la voyait, il l'entendait; mais, puissant à dominer ses sensations pour éviter une funeste imprudence, il tenait presque constamment ses yeux baissés, et ramait avec une vigueur désespérée, pour se distraire par la fatigue physique des périls d'une exaltation à laquelle il craignait de ne pouvoir toujours résister. Le vieux doge, assis près d'Annunziata, lui prodiguait les plus tendres caresses. Quand la gondole fut arrivée au milieu du port, à un endroit d'où l'on voyait se développer en panorama les plus magnifiques édifices de Venise, Falieri, relevant avec orgueil sa tête blanchie par les ans, dit à la dogaresse : « Vois, ma bien-aimée, toutes ces splendeurs qui m'appartiennent! N'est-il pas doux d'errer ainsi sur les flots calmes avec le maître de la mer? Écoute ce doux murmure des vagues qui s'endorment; n'est-ce pas comme un chant d'amour dont l'Adriatique salue le passage de son fiancé? Oui, ma bien charmante, tu portes au doigt mon anneau de mariage; mais la mer qui nous porte à cette heure garde en son sein un autre anneau, gage des fiançailles de ma puissance! »

Et, comme le doge achevait ces mots, une voix lointaine chanta :

Ah! senza amare,
Andare sul mare,
Col sposo del mare,
Non può consolare.

« Ah! voguer sur les flots, avec le fiancé de la mer, ne peut consoler un cœur sans amour! »

D'autres voix s'unirent en chœur avec la première, puis l'écho de ce chant s'en alla peu à peu, mourant dans l'espace, parmi les soupirs du vent nocturne. Le vieux Falieri ne parut pas prendre garde au sens des paroles du chant des gondoliers; il se mit à expliquer à la dogaresse l'origine et les détails de la cérémonie du jour de l'Ascension, qui voit chaque doge nouvellement élu jeter un anneau d'or dans le sein de la mer, du haut du *Bucentoro.*

Il énuméra les victoires de la république vénitienne; il dit comment l'Istrie et la Dalmatie avaient été subjuguées par Pierre Urseolus II, et comment cette conquête avait fait instituer la cérémonie des fiançailles de la mer. Annunziata ne l'écoutait point; son regard, fixé sur les vagues, semblait chercher à l'horizon quelque chose d'inconnu; elle prêtait l'oreille aux clapotements des flots, qui semblaient répéter le refrain mystérieux du chant des gondoliers. Elle murmurait tout bas: — « *Senza amare — senza amare — non può consolare;* » — et des larmes roulaient sous ses paupières voilées, et son beau sein se soulevait avec une émotion inexplicable. Falieri poursuivait ses récits sans rien voir; ils arrivèrent ainsi sous la terrasse de sa villa de Giudecca, sans qu'il eût remarqué qu'Annunziata, tout en larmes, n'avait plus ni regards, ni pensée. A ce moment, une autre gondole vint toucher le rivage. Elle portait Marino Bodoeri; les autres passagers étaient des marchands, des artistes et des gens du peuple; tout ce cortége monta vers le palais à la suite du doge.

Le jour suivant parut à Antonio d'une longueur infinie; il avait appris de Margaretha que la dogaresse venait de tomber dans une cruelle tristesse, et qu'ayant appris qu'il s'était déguisé la veille pour être auprès d'elle un moment dans la gondole, elle le suppliait de ne plus chercher à la revoir, et de quitter Venise. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour notre héros. Sa tête s'exalta; tout danger, toute crainte s'effacèrent de son esprit. Voir à tout prix Annunziata, lui parler, tout avouer et mourir à ses pieds, voilà le dernier projet qu'il formait. Vers la brune, il quitta son logis, et parvint à se glisser dans le palais ducal. Comme il montait sans bruit les degrés du grand escalier, une vive clarté s'alluma tout à coup devant lui, et, avant qu'il eût pu fuir ou se cacher, il vit s'avancer Marino Bodoeri, suivi de quelques valets portant des flambeaux.

Bodoeri fixa Antonio et lui fit signe de le suivre. Celui-ci, tremblant que le motif qui l'avait amené ne fût découvert, se laissa conduire, tout troublé et respirant à peine. Arrivé dans une salle écartée, Bodoeri s'arrêta, l'embrassa, le remercia de son exactitude, et lui parla du poste périlleux qu'il aurait à défendre cette nuit même. Antonio crut rêver; mais quand sa première surprise se fut dissipée sans qu'il en eût rien laissé paraître, il se trouva initié par les paroles de Bodoeri au secret d'une vaste conjuration dont le chef était le doge en personne, et qui allait éclater dans quelques heures, selon les plans arrêtés par Falieri lui-même. Le but de ce

complot était la destruction de la noblesse, et le doge eût changé son titre contre celui de capitaine-général de la république de Venise. Antonio regardait fixement Bodoeri; et comme il ne répondait rien à toutes ces révélations auxquelles il n'était pas préparé, Bodoeri s'écria furieux :—« Lâche ou insensé, qui que tu sois, tu ne sortiras plus d'ici que je ne sache ta résolution. Prépare-toi à mourir pour notre sûreté, ou à prendre les armes pour nous servir. Mais, avant tout, connais cet homme... »

Sur un signe de Bodoeri, Antonio regarda au fond de la chambre. Dans la partie la plus sombre se tenait debout un homme aux traits sombres mais pleins de noblesse. Antonio ne l'eut pas plutôt envisagé, qu'il tomba à genoux, et lui tendit les bras en criant : — « Mais vous êtes mon père adoptif! vous êtes Bertuccio Nenolo, mon bienfaiteur!... » — « Oui, » répondit Nenolo en pressant sur son cœur Antonio; « oui, je suis Bertuccio, que tu croyais perdu pour toujours. Je viens d'échapper aux chaînes du Morbassan, et je suis ici pour dévouer ce qui me reste de forces à l'affranchissement de ma patrie. Antonio, tu ne veux pas prendre les armes contre la noblesse qui opprime Venise par ses exactions de tout genre? Va donc dans la cour du Fontego : tu y liras, écrit en taches de sang, le meurtre de ton père, que les nobles ont égorgé. Quand la seigneurie donnait à loyer à des marchands d'Allemagne l'emplacement qui porte le nom de Fontego, il fut interdit aux locataires d'emporter dans leurs voyages les clefs de leurs magasins. Ton père avait essuyé une forte amende pour avoir transgressé cette loi. Mais là ne se borna point l'infamie de la persécution dont il fut l'objet de la part du *fontegaro;* car, à son retour, une descente de justice assista à l'ouverture de ses dépôts, et on y trouva une caisse remplie de fausse monnaie de Venise, qu'une lâche trahison était parvenue à y cacher pendant son absence. Ce seul fait, dont ton malheureux père ne put se justifier que par des serments inutiles, parut suffisant pour lui infliger la peine capitale. Cette sentence inique fut exécutée au milieu du Fontego. Et moi, le dernier ami de ton père, le seul qui soit resté fidèle au culte de sa mémoire, je t'ai recueilli, et caché jusqu'ici le nom de ta famille. Lève-toi maintenant, Antonio Dalburger! Lève-toi, et viens venger le sang de ton père!... »

Antonio jura que sa vengeance serait inexorable.

L'outrage subi par Bertuccio Nenolo de la part du chef de la marine Dandulo, qui au milieu d'une querelle avait levé la main sur lui, l'avait entraîné avec son gendre dans un complot qui s'organisait secrètement contre les nobles. Nenolo et Bodoeri usaient de leur crédit pour faire élever Falieri au pouvoir absolu, parce qu'ils espéraient se faire une large part de sa fortune. Dans le plan d'attaque tout était prévu. Une fausse alarme devait faire croire un moment que la flotte génoise entrait dans les lagunes : à la faveur du désordre qui naîtrait de cette nouvelle répandue de nuit par toute la ville, les conjurés devaient s'emparer de la cloche de Saint-Marc,

et sonner le tocsin de la révolution. Le combat s'engageait sur tous les points; les postes étaient enlevés ou égorgés; pas un noble ne devait échapper au massacre, et le doge devait monter au pouvoir absolu sur un pavois de cadavres.

Mais comme il arrive presque toujours, des traîtres s'étaient glissés parmi les conjurés, et le conseil des Dix, prévenu à temps, surveillait leurs conciliabules. Un marchand de peaux de Pise, Bentian, voulant sauver son ami Nicolo Leoni, membre du conseil des Dix, avait livré le plan de la conspiration. Le conseil s'était assemblé à San-Salvator, et l'on avait pris toutes les mesures nécessaires à la sûreté de la ville.

Antonio s'était chargé de faire sonner les cloches de Saint-Marc. Mais en arrivant il trouva la tour gardée par des troupes qui mirent en fuite ses compagnons. Lui-même fut tout heureux de s'échapper à la faveur de l'obscurité. Derrière lui courait à perdre haleine un homme qu'il prit d'abord pour un ennemi. C'était l'honnête Pietro. — « Ami, » lui dit le gondolier, « tu n'as pas une minute à perdre si tu veux te sauver! Saute dans ma gondole, car tout est perdu! Bodoeri, Nenolo sont enchaînés; le palais ducal est bloqué, et le doge prisonnier de ses propres gardes! »

Antonio se laissa entraîner. Quelques cris lointains et des bruits d'armures, puis un silence morne, voilà toute cette révolution d'une heure. Quand l'aurore parut, le peuple à son réveil fut frappé d'un spectacle lugubre.

Le conseil des Dix avait jugé et fait exécuter ses arrêts dans la nuit même. Les chefs des conjurés furent pendus, et leurs cadavres se balançaient au fer des balcons de la Piazetta, en face du palais ducal. Parmi eux on pouvait reconnaître Bertuccio Nenolo et Marino Bodoeri.

. . . .

Deux jours plus tard, le doge Marino Falieri fut décapité sur la plus haute marche de l'escalier des Géants...

. . . .

Antonio Dalburger avait échappé par miracle à ces terribles représailles. Il erra long-temps dans la ville consternée, comme un être privé de raison. Il ne retrouva son intelligence et le sentiment de sa situation qu'en voyant bondir sur les dalles de marbre la tête du vieux doge.

« Annunziata! » s'écria-t-il dans un transport d'effroi; et, courant au palais, il franchit les galeries comme un fou, ouvrant toutes les portes sans qu'il vînt à l'idée de qui que ce fût de lui barrer le passage. La vieille Margaretha se retrouva, clopin-clopant et toute éplorée, sur son chemin, comme un présage fatal. Quand ils arrivèrent à l'appartement de la dogaresse, ils trouvèrent Annunziata évanouie sur le plancher. Antonio lui prodigua les plus tendres soins; et quand elle rouvrit les yeux son premier regard était plein d'amour et d'épouvante... — « Oh! fuyons, ma bien-aimée! » s'écria Antonio, « fuyons cette ville sanglante!... » Margaretha proposait

de chercher un asile à Chiozza, d'où Antonio changerait de route pour regagner l'Allemagne, sa patrie. Le bon Pietro lui procura une barque.



A la tombée de la nuit, Annunziata voilée se glissa hors du palais avec son amant et la fidèle Margaretha, qui portait roulée dans sa cape une cassette pleine d'or et de bijoux. Ils arrivèrent sans encombre jusqu'au bateau ; Antonio prit les rames et poussa au large d'un bras vigoureux. La lune, écartant les nuages, argentait de ses reflets amoureux l'écume des vagues que fendaient les rames.

L'esquif arrivait en pleine mer, quand tout à coup le ciel se couvrit de teintes plombées. La bise soufflant du nord chassait avec furie les nuages à travers l'espace, et l'horreur des ténèbres, se mêlant aux grondements de l'orage, emportait les fugitifs d'abîme en abîme. La vieille Margaretha priait Dieu. Antonio, ne pouvant plus résister à l'effort des flots, laissa tomber les rames, et prenant dans ses bras sa bien-aimée, pâle et mourante, la serra sur son cœur avec désespoir.

— « Antonio !... »

— « Annunziata !.... »

Ce furent les derniers cris humains qui se mêlèrent aux échos de la tempête.

La mer, grandissant toujours, bondissait jusqu'au ciel, et, tout à coup, écartant ses plus hautes vagues, elle étouffa dans son étreinte de géant les deux amants qu'elle ne pouvait séparer. Le gouffre se referma

comme un grand tombeau, et pendant toute cette nuit les voix de l'orage errant à travers les cieux saluèrent de leur glas lugubre les funérailles du doge décapité.



Parmi les tableaux les plus remarquables exposés en 1816 dans le musée de Berlin, tous les regards se fixaient avec enthousiasme sur une magnifique toile du peintre C. Kolbe, membre de l'Académie des Beaux-Arts.

Ce tableau représentait un Doge de Venise et la Dogaresse, pompeusement vêtus et debout sur un balcon du palais ducal. Les traits du vieillard, encadrés par une barbe argentée, accusaient un mélange d'orgueil et de bonté, d'énergie et de pusillanimité ; — une suave mélancolie était empreinte sur le visage rêveur de la jeune princesse. Derrière ces deux personnages, un homme et une femme âgés déployaient un parasol. Un peu de côté, un jeune homme, appuyé contre la balustrade, soufflait dans une conque marine; et sur la mer qui baignait le pied du balcon se balançait coquettement une gondole dont la tente de velours portait les armoiries de Venise, brodées en or. Au fond de la scène, les édifices de la ville se groupaient dans une riche perspective. Sur le cadre doré du tableau étaient gravés ces mots :

Ah! senza amare,
Andare sul mare,
Col sposo del mare,
Non può consolare.

« Ah! sans aimer, suivre sur les flots le fiancé de la mer, ne peut me consoler. »

Les curieux qui se pressaient devant cette peinture discutaient avec vivacité la question de savoir si l'artiste avait voulu reproduire des personnages et un fait historiques, ou si sa belle création n'était qu'une œuvre de fantaisie. Un homme d'un aspect imposant s'approcha d'un groupe dont l'entretien s'échauffait de plus en plus : — « Messieurs, » dit-il d'une voix grave, « il arrive quelquefois qu'un artiste jette sur la toile son inspiration telle que le ciel la lui envoie ; puis, quand sa page est achevée, le sujet qu'elle représente peut, aux yeux des uns, n'offrir qu'une vague conception poétique, et pour d'autres, retracer un fait, une scène de la vie ou de l'histoire. Kolbe lui-même ignore peut-être que ce tableau rappelle avec une frappante exactitude le doge Marino Falieri et son épouse, la malheureuse Annunziata. »

A ces mots, l'étranger se tut ; mais ceux qui l'écoutaient le prièrent avec instance de leur raconter quelque chose de cette histoire. — Il reprit la parole et raconta les événements qu'on vient de lire.

Quand son récit fut achevé, ceux qui l'avaient écouté restèrent longtemps immobiles devant le chef-d'œuvre de Kolbe. La pensée du peintre s'était révélée dans toute sa puissance. Ce tableau est une page d'histoire qui lègue aux temps à venir, mieux que n'eût fait un poème, le mélancolique souvenir d'Annunziata.





LE TONNELIER DE NUREMBERG.

LE TONNELIER DE NUREMBERG.

I.



Au commencement du mois de mai de 1580, le respectable corps de métier des tonneliers de la cité libre de Nuremberg célébrait, selon ses vieux usages, la fête annuelle de son institution. Peu de temps avant cette solennité, un des chefs d'état, revêtu de la qualité de *maître des cierges*, s'en était allé de cette vie, et l'on s'occupait de lui choisir un successeur. Toutes les voix s'unirent en faveur de maître Martin.

Maître Martin ne le cédait à nul autre en tout ce qui concernait sa profession. Il savait fabriquer à merveille des tonnes aussi solides qu'élégantes, et s'entendait mieux que personne à organiser une cave selon les meilleures règles. Sa réputation bien connue grossissait chaque jour sa clientèle toute composée de gens riches et de distinction; et, grâce au bonheur qui avait favorisé toutes ses entreprises, il jouissait d'une fortune fort considérable pour un homme de son état.

Lorsque l'élection de maître Martin fut connue et proclamée, le conseiller Jacobus Paumgartner, qui présidait l'assemblée, se leva et dit : — « Vous avez parfaitement fait, mes chers amis, de choisir maître Martin pour un de vos chefs d'état, car cette dignité ne pouvait être confiée à un homme plus capable de l'exercer. Maître Martin jouit de l'estime générale, et tous ceux qui le connaissent rendent témoignage à son habileté. Malgré sa ri-

chesse il a conservé les habitudes et le goût du travail. Toute sa conduite est un modèle digne de vous être offert. Saluons donc notre cher maître Martin, et félicitons-le du choix unanime qui honore et récompense dans sa personne toute une vie de probité et de travail. » En achevant ce discours, Paumgartner se leva pour faire quelques pas au-devant du récipiendaire, les bras tendus comme pour y recevoir et presser maître Martin. Mais celui-ci, se levant par pure bienséance, et très-embarrassé de sa corpulence, rendit au conseiller sa révérence assez peu cérémonieusement, et retomba dans son fauteuil, sans paraître se soucier beaucoup des embrassements fraternels de M. Jacobus Paumgartner. — « Ah çà, maître Martin, reprit le conseiller, seriez-vous donc peu satisfait d'être élu par nous maître des cierges? »

Le tonnelier, rejetant sa tête en arrière, et frappant des deux mains à petits coups mesurés sa panse rebondie, parut se recueillir au milieu du silence de l'auditoire, puis s'emparant de la parole : — « Eh! mon digne monsieur, » dit-il à Paumgartner, « comment pourrais-je n'être pas satisfait de la justice qui m'est rendue! Et quel est l'homme, je vous prie, assez ennemi de soi-même pour dédaigner le prix légitime des peines qu'il s'est données? Chasse-t-on du logis le débiteur attardé qui s'avise de venir un jour solder tout ou partie d'un compte arriéré? Quel a été, mes chers confrères, » poursuivit-il en se tournant vers l'assemblée, « le motif qui vous a inspiré l'idée de me choisir? Quelles obligations aurai-je à remplir? faut-il, pour justifier l'honneur de votre choix, savoir pertinemment chaque détail de son métier? je me flatte d'avoir fait mes preuves en construisant, sans l'aide du feu, ma tonne de deux foudres, un chef-d'œuvre connu de vous tous! Faut-il, pour vous plaire davantage, réunir des biens et des écus? venez dans ma maison, je veux vous ouvrir mes coffres et mes armoires; je veux rassasier vos regards du plaisir de compter en masse des sacs d'or et de la vaisselle d'argent d'un poids assez notable. Si, pour flatter votre vanité, le nouvel élu *maître des cierges* doit attirer sur lui l'humble respect des petites gens et la considération des gros seigneurs, demandez à l'élite des citoyens de notre bonne ville de Nuremberg, demandez au noble évêque de Bamberg quelle opinion ils se sont faite de maître Martin. Je ne crains, Dieu merci, ni comparaison, ni critique. »

Là-dessus, maître Martin, satisfait du discours qu'il venait d'improviser, se rejeta en arrière au fond de son fauteuil, et, frappant de nouveau son gros ventre, il roula autour de lui des regards qui appelaient des applaudissements; puis, voyant que son auditoire restait muet, excepté quelques accès de toux qui signifiaient assez distinctement le mécontentement de quelques-uns de ses confrères, il ajouta quelques mots pour ramener à lui les esprits que sa fierté venait de blesser. — « Recevez, » leur dit-il, « mes remercîments bien sincères pour un choix qui vous honore; car vous avez tous senti que la dignité de *maître des cierges* devait récompenser

à juste titre l'homme qui a rehaussé de tant d'éclat la respectable corporation des tonneliers. Vous savez tous que je remplirai avec zèle les devoirs qui me sont prescrits. Chacun de vous trouvera sans cesse auprès de moi conseils et assistance. Je défendrai comme miens les priviléges de tous ; et, pour sceller le pacte de dévouement qui doit nous unir, je vous convie à un banquet d'amitié qui aura lieu dimanche. C'est en sablant joyeusement quelques vieux flacons de johannisberg que nous conviendrons des mesures à prendre, d'un commun accord, pour assurer protection à l'intérêt général. »

Cette gracieuse improvisation produisit un effet merveilleux. Tous les visages rayonnèrent, toutes les voix entonnèrent de bruyantes acclamations qui élevaient aux nues la capacité, le mérite et la libéralité de maître Martin. Chacun vint à son tour embrasser le nouveau maître des cierges, qui se laissa faire par les uns sans trop grimacer, et qui daigna même accorder à quelques-uns la faveur de leur tendre sa main calleuse.

II.

Il fallait que le digne conseiller Jacobus Paumgartner passât devant le logis de maître Martin, pour retourner chez lui. En arrivant devant la porte du tonnelier, Jacobus, après un signe d'adieu, allait continuer son chemin, lorsque maître Martin tirant son bonnet de peau, et s'inclinant aussi bas que pouvait le lui permettre son énorme obésité, lui adressa ces paroles : — « Ne pourrais-je avoir l'honneur de recevoir pour quelques moments, dans mon humble domicile, ce cher monsieur le conseiller ? Je serais trop heureux qu'il voulût bien me faire jouir encore de sa précieuse conversation. »

— « Ma foi, maître Martin, » répondit Paumgartner, « je ferai très-volontiers un petit relais sous votre toit ; mais, en vérité, vous êtes trop modeste en parlant de ce qui est à vous ; comme si l'on ignorait que votre *humble* domicile, ainsi qu'il vous plaît de l'appeler, est plus amplement garni que tout autre d'une foule de meubles et d'objets de prix, dont la rareté et l'élégance font envie aux plus riches bourgeois de Nuremberg ; et je gage en outre qu'il n'est pas un grand seigneur qui ne fût bien aise de posséder un tel bijou. »

Or il n'y avait nulle exagération dans les louanges que le conseiller donnait à l'habitation du tonnelier ; car dès que la porte s'ouvrait, le péristyle, d'architecture exquise, offrait déjà le gracieux effet d'un petit salon de fantaisie. Le plancher figurait une mosaïque en bois fort artistement combinée ; les panneaux de la boiserie encadraient des peintures qui n'étaient

pas sans mérite, et des bahuts, sculptés par les meilleurs ouvriers de l'époque, se dressaient le long des murailles.

Il faisait, à l'heure où nous voyons entrer ces deux personnages, une étouffante chaleur; un air tiède et lourd oppressait la poitrine en entrant



dans les appartements. Aussi maître Martin conduisit son hôte dans une petite pièce disposée de telle sorte qu'un courant d'air frais y circulait sans cesse; cette pièce ressemblait à une salle à manger, elle était garnie des meubles et de la vaisselle nécessaires à de splendides festins. En entrant, la voix sonore de maître Martin appela Rosa; c'était la fille unique du propriétaire de céans.

Mademoiselle Rosa parut sur-le-champ.

Toutes les plus belles créations du grand Albrecht Dürer ne sauraient donner l'idée d'un aussi parfait ensemble des grâces féminines. Figurez-vous une taille souple et frêle comme la tige d'un blanc lis; — des joues où les roses se mêlaient à l'albâtre; — une bouche ornée de toutes les séductions; — un regard empreint d'une mélancolie mystérieuse qui s'abritait sous de longues paupières couronnées de sourcils d'ébène, et chatoyait

comme un doux reflet de la lune de mai; des cheveux ruisselant à flots de soie sur des épaules de vierge; — et vous n'aurez encore qu'une faible idée de tous les attraits de cette jeune et intéressante personne, qui tenait de l'ange plus que de la femme. On eût cru voir vivre la belle Margareth de Faust, dont le peintre Cornélius a si bien saisi l'idéal.

La charmante Rosa fit à son père une révérence enfantine, et lui prit les mains, qu'elle baisa avec un respect plein de tendresse. A l'aspect de cette suave créature, le visage du vieux Jacobus se couvrit d'une chaude rougeur, et le feu presque éteint de son antique jeunesse fit jaillir quelques étincelles de sa cendre depuis si long-temps refroidie. L'honorable conseiller se ranima pour un instant, comme un pâle rayon du soleil couchant colore, avant de s'évanouir, d'une dernière teinte de flamme, les feuillages brunis d'un paysage d'automne. — « Certes, » s'écria-t-il, « maître Martin, vous avez là un trésor qui vaut à lui seul tous ceux que renferme votre logis; et si nos vieilles barbes tremblotent de plaisir quand nous regardons de si doux attraits, il ne faut pas s'étonner de l'effet qu'ils pourraient produire sur la jeunesse. Je suis sûr que votre Rosa cause bien des distractions à l'église aux jouvenceaux du voisinage, et que dans les réunions où folâtrent les jeunes filles, les galanteries et les bouquets sont pour elle seule!... Et je gage que pour la marier à tout ce qu'il y a de mieux dans Nuremberg, vous n'aurez, cher maître Martin, que l'embarras du choix. »

Au lieu d'écouter avec plaisir les louanges du conseiller, maître Martin fronça le sourcil d'un air mécontent, et après avoir ordonné à sa fille d'apporter un flacon de son meilleur vin du Rhin, il dit à l'ardent Jacobus qui regardait Rosa se retirer rouge comme une cerise et les yeux pudiquement baissés : — « Vous avez raison, monsieur le conseiller; j'avoue que ma fille est douée d'une beauté remarquable, et j'ajoute qu'elle possède en outre de précieuses qualités. Mais il ne faut point parler de ces choses-là devant une jeune fille; et quant à ce qu'il y a de mieux dans la ville de Nuremberg, je n'y pense guère, en vérité, pour me choisir un gendre. »

Rosa, qui rentrait en ce moment, déposa sur la table un flacon et deux verres de cristal superbement taillés. Les deux vieillards prirent place l'un en face de l'autre, et maître Martin versait dans les verres sa liqueur de prédilection, lorsque le pas d'un cheval retentit sur les pavés devant la maison. Rosa courut voir ce que c'était, et revint annoncer à son père qu'un vieux gentilhomme, nommé Heinrich de Spangenberg, désirait lui parler.

— « Bénie soit cette journée! » s'écria le tonnelier, « puisqu'elle m'amène la plus noble et la plus libérale de mes pratiques. Il s'agit sans doute de quelque commande importante. Monsieur de Spangenberg est un homme à bien recevoir! » En disant cela, maître Martin courut au-devant du nouveau venu, aussi vite que pouvaient le lui permettre ses vieilles jambes.

III.

Le vin de Hochheim étincelait dans le cristal de Bohême à facettes, et les trois personnages sentirent bientôt s'épanouir en eux une vie nouvelle;



mainte histoire égrillarde fut par eux débitée sans trop de scrupule, à tel point que le buste de maître Martin flottait sur son énorme ventre, de ci, de là, en laissant échapper d'énormes éclats de rire. Le conseiller Jacobus, lui-même, sentit se dérider sa face de parchemin.

Rosa ne tarda guère à rentrer dans la chambre avec une élégante et proprette corbeille d'osier, d'où elle tira une nappe blanche comme la neige; le couvert fut mis en un clin d'œil, et le dîner de maître Martin parut de fort bonne mine. Paumgartner et Spangenberg ne pouvaient détacher leurs yeux de cette admirable jeune fille, qui les invita de sa plus douce voix à partager le repas de son père, qu'elle avait apprêté elle-même; et maître Martin, abîmé dans son fauteuil et les mains jointes, la contemplait avec l'orgueil d'un père idolâtre. Comme elle allait se retirer discrètement, le vieux Spangenberg s'élança de son siége avec la prestesse d'un tout jeune homme, et, saisissant la jeune fille par sa taille, il s'écria, les yeux tout humides de larmes: — « O cher ange! ô enfant du ciel! » Puis il pressa sous ses lèvres, à deux ou trois reprises, le front de la belle vierge, et retomba sur son siége, en proie à une triste préoccupation.

Le conseiller Jacobus proposa de vider un plein verre en l'honneur de Rosa. — « Je vous dis, maître Martin, » s'écria-t-il, « et le digne seigneur Spangenberg est sûrement de mon avis, je vous dis que le ciel vous a fait un cadeau inappréciable en vous donnant cette jolie fille; et je la vois déjà, dans un prochain avenir, femme de quelque haut personnage, avec un

bandeau de perles au front et un carrosse des plus coquets, chargé des plus illustres blasons! »

— « En vérité, messieurs, » reprit maître Martin, « je ne comprends guère l'empressement que vous mettez à parler d'une chose qui ne m'occupe pas moi-même. Rosa compte à peine dix-huit ans, et certes, à cet âge, une fille ne doit pas encore songer à quitter son père pour un époux. Dieu sait ce qui l'attend plus tard; mais ce dont je puis répondre, en homme assuré du fait, c'est que nul noble ou bourgeois, fût-il riche à monts d'or, n'aura le plus petit droit à la main de ma fille, s'il n'a fait preuve auparavant de l'adresse la plus consommée dans les travaux de la profession que j'honore et que je cultive depuis un demi-siècle. Tout ce que je lui demande, après cela, c'est d'obtenir l'amour de ma fille dont je ne forcerai jamais l'inclination. »

Spangenberg et le conseiller fixèrent sur maître Martin des regards ébahis. — « Ainsi donc, » dit l'un d'eux après une pause, « votre fille est condamnée à n'épouser jamais qu'un artisan, un ouvrier tonnelier? »

— « Dieu le veuille! » reprit maître Martin.

— « Mais, » poursuivit Spangenberg, « si un maître d'une autre profession, ou bien un artiste déjà célèbre par ses œuvres, vous demandait sa main, et si votre fille l'aimait, que décideriez-vous? »

— « Mon jeune ami, dirais-je à ce godelureau, » répliqua maître Martin en se renversant au fond de son fauteuil, « montrez-moi pour chef-d'œuvre une belle tonne de deux foudres pareille à celle que j'ai fabriquée moi-même dans mon jeune temps. Et, s'il ne pouvait satisfaire à un désir aussi légitime, je ne le jetterais pas positivement hors de chez moi, mais je le prierais, avec toute sorte d'égards, de n'y jamais remettre le pied. »

— « Pourtant, » repartit Spangenberg, « si le jeune amoureux vous répondait humblement qu'il ne peut vous offrir un pareil travail, mais qu'on a élevé d'après ses plans cette magnifique maison qui se dresse avec orgueil au coin de la place du marché, certes, un pareil travail vaudrait bien l'œuvre de maîtrise de toute autre profession. »

— « Eh! pour Dieu, mon digne hôte, » s'écria de nouveau le tonnelier, « ne prenez donc pas tant de peine pour me faire songer à des idées qui ne sont guère utiles en ce moment, et auxquelles j'accorderais, dans tous les cas, peu de crédit. Mon vouloir est que l'époux de ma fille exerce ma profession et l'honore ainsi que j'ai fait, car je maintiens que c'est le premier métier du monde. Ce n'est pas le tout que de cercler un tonneau, l'esprit de l'état consiste à savoir gouverner et bonifier les vins généreux. Pour faire un tonneau régulier, il faut savoir calculer et jauger; puis il faut une main bien habile pour assembler les douves et les lier solidement. Je suis le plus heureux homme du monde quand j'entends, du matin au soir, les klipp, klapp, klipp, klapp du marteau de mes joyeux

compagnons; et quand l'ouvrage se termine, se polit, s'élégante, et quand je n'ai plus qu'à y appliquer le signe du maître, en vérité je suis fier de mon travail, comme Dieu dut l'être de la création. Vous parlez du métier d'architecte; mais quand la maison est bâtie, le premier rustre qui dormait sur des écus peut l'acheter, s'y établir, et du haut de ses balcons se moquer de l'artiste qui passe à pied dans la rue. Et que répondre au rustre?... Au lieu qu'en notre état nous logeons la plus généreuse, la plus noble des créatures. Vive le vin et les tonneaux, je ne vois rien au delà! »

— « Approuvé! » fit Spangenberg en vidant son verre. « Mais toutes les belles et bonnes choses que vous venez de dire ne démontrent pas que j'aie si grand tort, ni que vous ayez tout à fait raison. Je suppose à présent qu'un homme de race illustre et de princière noblesse vienne vous demander votre fille..... Il y a des heures dans cette vie, maître Martin, où les esprits les plus entêtés réfléchissent plusieurs fois avant de laisser échapper certaines occasions qui ne se prodiguent pas... »

— « Eh bien! » cria maître Martin en se levant à demi, l'œil en feu, le cou tendu, la voix brève; « eh bien! je dirais à ce gaillard-là, de race illustre et de princière noblesse : — Mon brave monsieur, si vous étiez tonnelier, on pourrait en causer; mais.... »

— « Mais, » interrompit le vieux gentilhomme qui s'obstinait à ne pas perdre le fil de son idée, « mais si, quelque jour, un jeune et brillant seigneur venait à vous, entouré de tout l'éclat que pourraient lui donner sa richesse et son rang, et s'il vous priait avec instance de lui donner votre petite Rosa? »

— « Je lui fermerais au nez portes et fenêtres, et je triplerais les verrous! » hurla maître Martin; « et je lui dirais par le trou de la serrure : Allez plus loin, mon beau seigneur; ce n'est pas pour vous que fleurissent les roses de mon jardin. Ma cave et mes ducats sont fort de votre goût, j'en suis sûr, et vous feriez à ma fillette l'honneur de l'accepter par-dessus le marché? Filez, filez, mon galant!... »

Ces paroles firent monter le rouge au front du vieux gentilhomme. Il s'accouda sur la table, parut méditer quelques instants, puis il ajouta, les yeux baissés et d'une voix grave, à travers laquelle perçait, comme malgré lui, une certaine émotion : — « Maître Martin, vous êtes roide en affaire; mais voyons votre dernier mot. Je suppose que le jeune seigneur dont je viens de vous parler soit mon fils, et que je l'accompagne auprès de vous pour appuyer sa demande; nous fermeriez-vous au nez votre porte, et penseriez-vous que nous sommes attirés par l'appât de votre cave et de vos ducats? »

— « A Dieu ne plaise que j'aie jamais une pareille idée de vous, mon digne seigneur, » reprit le tonnelier; « je vous ferais un accueil honorable et tel que vous le méritez, et je me mettrais moi-même aux ordres de si

respectables visiteurs. Quant à ma fille, je vous le répète.... Mais, en vérité, je vous le demande, à quoi bon tuer le temps à résoudre de si singulières questions? Nous oublions nos verres pleins, en discutant des choses qui ne sont ni du moment, ni de nos âges. Laissons là, je vous prie, les gendres imaginaires et le mariage futur de Rosa, et buvons à la santé de votre fils, qu'on dit être le plus galant jouvencel de Nuremberg. »

Les deux interlocuteurs trinquèrent avec le conseiller Jacobus Paumgartner, qui depuis long-temps écoutait leur conversation sans y mêler un mot. Spangenberg ajouta d'un air contraint : — « Ne croyez pas, maître Martin, que tout ce que nous venons de dire ait le moindre côté sérieux; c'est de ma part une pure plaisanterie; car vous comprenez bien que mon fils, à moins qu'il ne devînt fou d'amour de quelque fillette, ne peut et ne doit choisir son épouse qu'au sein des plus nobles familles. Il n'était pas besoin de prouver si chaudement que votre Rosa ne saurait lui convenir, et vous auriez pu, ce me semble, mettre moins d'aigreur dans vos réponses... »

— « Certes, je me hâte de vous en dire tout autant, » répliqua vivement le tonnelier; « je plaisantais ainsi que vous. Quant à l'aigreur que vous me reprochez, elle n'existe nullement; et si j'ai quelque fierté, pardonnez-la, je vous prie, à ma position. C'est orgueil de métier. Vous ne trouverez pas dans toute la contrée un tonnelier de ma force, exerçant sa profession sans charlatanisme et sans souci de la critique; et ce flacon que nous venons de vider, et que je suis prêt à faire remplacer, est le meilleur garant de mon savoir-faire. »

Spangenberg ne répondit plus; il paraissait mortifié, ou sous l'empire d'une rêverie très-intime. Le docte conseiller Paumgartner essaya d'amener l'entretien sur un autre terrain. Mais, ainsi qu'il arrive après une ardente préoccupation, les esprits trop tendus s'étaient relâchés tout à coup; quelque chose de fiévreux courait à leur insu dans les veines de ces trois hommes. Tout à coup le vieux Spangenberg, quittant la table, appela ses valets, et sortit de chez maître Martin sans dire adieu et sans parler de revenir.

IV.

Maître Martin le regarda partir de la sorte avec quelque regret ; et, comme Paumgartner allait également se retirer : — « Savez-vous, » lui



dit-il, « que je ne puis m'expliquer l'air chagrin de ce digne M. Heinrich Spangenberg ? »

— « Cher Martin, » répondit le conseiller, « vous êtes le meilleur homme que je connaisse, et vous devez certainement tenir à l'état qui vous a procuré honneur et richesse. Mais prenez garde que ce sentiment-là ne vous égare quelquefois. Déjà, ce matin, dans l'assemblée des maîtres de la corporation, vous avez parlé de manière à vous faire plus d'un ennemi ; quelque indépendant que vous puissiez être, est-il généreux d'abaisser les autres ? Voyez encore ce qui vient de vous arriver. Vous ne pensiez guère, sans doute, à prendre pour autre chose que pour plaisanterie les paroles de Spangenberg ; et pourtant souvenez-vous avec quelle amertume vous avez presque traité de cupides et d'aigrefins les gens de noblesse qui pourraient songer à la main de votre fille. Ne pouviez-vous lui répondre, ce qui eût été plus convenable et plus vrai, qu'une pareille proposition,

venant de sa part, vous eût fait revenir de vos préjugés les plus décidés? Vous vous seriez séparés d'une façon beaucoup plus agréable, et sans que rien pût davantage blesser, un jour ou l'autre, ce que vous appelez vos principes. »

— « A votre aise, mon cher conseiller, » répondit maître Martin. Je conviens que j'ai pu avoir tort; mais aussi pourquoi ce diable d'homme me tirait-il ainsi les paroles du gosier? »

— « Mais encore, » reprit Paumgartner, « quelle mouche vous pique de faire épouser de force un tonnelier à votre fille? N'est-ce pas blesser les plus saintes lois de la Providence que de vouloir limiter le cercle des affections d'une jeune fille? et ne craignez-vous pas qu'il en résulte pour vous et pour votre enfant les plus déplorables résultats? »

— « Oui, je sens bien à l'heure qu'il est, » repartit le tonnelier en hochant la tête, « je vois que j'aurais dû vous dire tout de suite la vérité. Vous croyez que ma résolution de n'accepter pour gendre qu'un tonnelier vient d'un amour exagéré pour ma profession? Non, ce n'est rien de cela: j'ai un motif caché. Asseyez-vous là, mon cher Jacobus, et écoutez-moi, en buvant à petits coups ce flacon que, dans sa mauvaise humeur, Spangenberg a laissé plein. Trinquons, je vous prie, faites-moi ce plaisir. »

Paumgartner ne comprenait rien aux bonnes grâces dont le comblait maître Martin : c'était une chose si contraire à ses habitudes qu'il avait en vérité tout lieu d'en rester surpris. Maître Martin ne lui laissa pas le temps d'y songer beaucoup, et commença le récit suivant.

— « Je vous ai conté quelquefois que ma pauvre femme mourut en donnant le jour à ma Rosa. Près d'elle vivait encore, si c'est exister que de vivre ainsi, une vieille aïeule couverte d'infirmités, et par-dessus tout, paralytique. Un jour, Rosa dormait, bercée par sa nourrice, dans la chambre de l'aïeule; et moi, je contemplais cette chère enfant avec une sombre et muette mélancolie, puis mes regards se reportaient sur la pauvre malade; mais la voyant si calme, si immobile, je me prenais à penser qu'elle n'était peut-être pas trop à plaindre. Tout à coup, je vis son visage blême et ridé se colorer d'une teinte légèrement pourprée. Elle se souleva, étendit ses bras avec autant de facilité que si un miracle l'eut guérie, puis elle articula ces mots: « Rosa, ma bonne Rosa! » La nourrice lui présenta l'enfant, et figurez-vous ce que je dus éprouver de surprise mêlée d'effroi, lorsque la vieille aïeule entonna, d'une voix claire et vibrante, un *lied* à la façon de Hans Berchler, l'aubergiste de l'*Esprit*, à Strasbourg :

« Tendre fillette aux joues si roses, Rosa, écoute mon conseil. Veux-tu te préserver de souffrances et d'ennuis? N'aie point d'orgueil, ne critique personne, et garde-toi des vains désirs. Prête l'oreille à mes paroles, si tu veux que la fleur du bonheur s'épanouisse parmi tes jours, et que Dieu t'accorde sa bénédiction! »

« Après avoir chanté plusieurs couplets du même genre, l'aïeule déposa

l'enfant sur la couverture, et passant sur sa petite tête d'ange sa main osseuse et toute ridée, elle murmura quelques mots que je n'entendis pas;



mais son attitude annonçait qu'elle priait. Puis elle retomba dans sa torpeur, et, au moment où la nourrice sortait de la chambre avec l'enfant, elle rendit le dernier soupir sans agonie. »

— « C'est une bizarre histoire, » dit Paumgartner, après avoir écouté l'anecdote de maître Martin. « Mais expliquez-moi, je vous prie, quels rapports peuvent exister entre la chanson de votre aïeule et l'avenir de Rosa, dont vous tenez si exclusivement à faire la femme d'un tonnelier. »

— « Comment ne comprenez-vous pas, » s'écria maître Martin, « que les vertus modestes recommandées à Rosa ne peuvent se rencontrer sûrement que dans un ménage de bons et honnêtes travailleurs? La vieille parlait aussi dans sa chanson de maison proprette, de flots parfumés et de petits anges aux ailes de feu; la maison proprette ne saurait avoir plus d'élégance qu'une tonne faite comme chef-d'œuvre de compagnon passé maître; — les flots parfumés sont les vins généreux dont s'emplit le chef-d'œuvre du tonnelier; et quand le vin bouillonne et fermente, les bulles qui montent du fond à la surface ne vous semblent-elles pas les petits anges aux ailes vermeilles? C'est bien là, je vous assure, le sens des paroles mystérieuses que marmottait la vieille aïeule; et comme cette explication me convient, j'ai décidé que Rosa n'épouserait qu'un tonnelier. »

— « Mais, » reprit le conseiller, « croyez-vous qu'il suffise d'interpréter ainsi de vaines paroles, au lieu de vous laisser guider par les inspirations de la Providence, qui sait toujours bien mieux que nous ce qui convient à

notre bonheur? Et j'ajoute qu'il me paraîtrait assez juste et sage de laisser au cœur de votre fille le soin de chercher un époux digne d'elle... »

— « Sornettes que tout cela! » s'écria maître Martin, en frappant du poing la table. « Je vous dis et répète que Rosa doit être la femme du meilleur tonnelier que je pourrai découvrir. »

Le docteur Jacobus Paumgartner se serait volontiers emporté contre la singulière obstination de maître Martin, mais il eut le bon esprit de se contenir, et se levant pour prendre congé: — « Les heures galopent, » dit-il à son hôte; « laissons là nos verres vides et nos discussions qui ne le sont guère moins. »

Comme ils sortaient de la maison, l'un pour se retirer, l'autre pour le reconduire, ils aperçurent une jeune femme accompagnée de cinq petits garçons. — « Ah! mon Dieu! » s'écria Rosa, « Valentin est mort, car voilà sa femme et ses enfants! » — « Qu'entends-je? » dit maître Martin; « Valentin serait mort? Ah! quel affreux malheur! c'était le plus habile de mes compagnons, et le plus probe que j'aie jamais connu! Il s'était blessé avec sa doloire il y a quelques jours. La plaie s'est envenimée; la gangrène sera venue en aide à la fièvre, et le pauvre diable meurt à la fleur de ses années! » Puis comme la jeune femme tout éplorée se plaignait de voir ses enfants voués à la misère: — « Comment donc, » s'écria de nouveau maître Martin, « comment pouvez-vous penser que je vous abandonne après que votre mari est mort à mon service? Non pas, bonne femme, il n'en sera pas ainsi tant que vivra maître Martin, et aussi long-temps que Dieu lui conservera sa fortune. Vous êtes tous de ma famille à dater d'aujourd'hui. Demain, vous irez vous établir avec ces enfants-là dans ma métairie au dehors du *Frauenthor*, et j'irai vous y voir tous les jours. Vous prendrez le gouvernement de mon ménage, et j'élèverai vos garçons de façon qu'ils deviennent de braves et solides ouvriers. Vous avez encore un vieux père qui travaillait fort bien dans son temps; si ses forces ne lui permettent plus de faire grande besogne, il pourra toujours s'utiliser de quelque manière. Amenez-le donc aussi; vous serez tous les bienvenus. »

A ces mots la pauvre veuve ressentit une telle joie, qu'elle faillit s'évanouir de saisissement. Maître Martin lui serra les mains affectueusement, pendant que les petits enfants que Rosa comblait de caresses s'accrochaient de tous côtés à ses habits. Le conseiller Jacobus Paumgartner ne put retenir une grosse larme. — « Maître Martin, » s'écria-t-il, « vous êtes un homme unique; et de quelque humeur qu'on vous trouve, il n'y a pas moyen de se fâcher avec vous! »

Et tous deux se séparèrent

V.

Sur un plateau de verdure, d'où le regard se perd au loin parmi des horizons fleuris, voyez-vous ce beau jeune homme assis, en simple costume d'ouvrier qui n'ôte rien à sa bonne mine? Friedrich est son nom.

Le soleil est à demi plongé dans la pourpre du soir, et ses derniers rayons jaspent de flammes roses le fond du ciel. Au loin s'élancent dans les airs les flèches dentelées de la ville royale de Nuremberg; le silence règne dans la campagne déserte; l'ombre s'allonge et gagne de proche en proche. Le jeune ouvrier est accoudé sur son sac de voyage, et son regard animé semble interroger les profondeurs de la vallée. Sa main distraite effeuille les pétales de quelques marguerites et les laisse emporter au souffle de la brise. Puis ses yeux peu à peu se voilent et s'assombrissent, sa poitrine se soulève gonflée par une secrète émotion, et des larmes s'échappent goutte à goutte de ses paupières à demi closes. Mais une pensée soudaine lui rend sans doute le courage et la force; car il relève son front, ouvre ses bras comme pour étreindre un être chéri, et sa voix fraîche et pure improvise une de ces chansonnettes naïves que les enfants de la vieille Allemagne imaginent si bien :

« Je te revois, ô douce patrie! Loin de toi, mon cœur fidèle ne t'a pas oubliée! — Nuages de pourpre qui voilez les horizons de ma patrie, de votre sein semblent neiger des roses! — O mon cœur, bondis de joie dans ma poitrine! car chaque pas me rapproche de la rose qui a mes amours! — Crépuscule d'or, manteau du ciel, douces clartés du soir, soyez mes messagers d'amour; portez à celle que je chéris les larmes de la joie et le baiser du retour. — Et si je mourais avant de la revoir, si ma petite rose aimée vous demandait ce que je suis devenu, dites-lui que mon cœur s'est enseveli dans son amour. »

Quand Friedrich eut chanté, il tira de son bissac un petit morceau de cire, l'amollit à la chaleur de sa poitrine, et modela sous ses doigts une jolie rose à cent feuilles; et tout en faisant ce travail délicat, il redisait à demi-voix les couplets de sa chansonnette, sans faire attention à un autre jeune homme debout devant lui et fort attentif à examiner son travail. — « Eh! mais, vraiment, mon ami, » dit le nouveau venu, « c'est un charmant ouvrage que vous faites là. » Friedrich tout surpris leva les yeux, et fixant l'étranger avec une expression douce et calme : — « Comment pouvez-vous, » lui dit-il, « mon cher monsieur, trouver quelque mérite à ce qui n'est pour moi qu'une distraction passagère? » — « Diable! » reprit l'inconnu, « si vous traitez de distraction l'œuvre que vous faites à cette

heure avec une si piquante perfection, il faut que vous soyez quelque artiste de haut renom. Je suis doublement charmé du hasard qui cause notre rencontre, car je suis tout ému de la délicieuse chanson que vous gazouilliez si bien à la manière de Martin Hæscher, et j'admire en outre l'adresse avec laquelle vous saisissez l'idéal de la forme. Jusqu'où pensez-vous continuer ce soir votre voyage? » — « Le but est devant nous, » répondit Friedrich. « Je retourne dans ma patrie, je reviens à Nuremberg. Mais voilà que le soleil se couche, la nuit tombe, et je vais chercher un asile au prochain village. Demain l'aurore me retrouvera sur la route de Nuremberg. » — « Achevons donc ensemble le voyage, » s'écria l'inconnu; « nous partagerons ce soir le même gîte, et demain nous entrerons ensemble à Nuremberg. » A ces mots, Reinhold, c'était le nom du jeune homme, se jeta sur l'herbe à côté de Friedrich, et continuant ses questions: — « N'êtes-vous pas, » lui dit-il, « un artiste fondeur? Je suppose, d'après ce que je vous ai vu modeler, que vous travaillez d'ordinaire les matières d'or et d'argent? » — « Hélas! mon cher monsieur, » répondit Friedrich, sans lever ses regards qui depuis un moment fixaient la terre, « je ne suis ni digne du beau nom d'artiste, ni capable d'exécuter tout ce que vous supposez. Je ne suis, il faut vous le dire, qu'un pauvre ouvrier tonnelier, et je vais à Nuremberg avec l'espoir de travailler chez un maître dont la renommée est répandue dans toute l'Allemagne. Au lieu de jeter au moule ou de ciseler des figures, je fais tout simplement des cercles de tonneaux. » — « Eh! pardieu! » s'écria Reinhold, « me croyez-vous assez stupide pour dédaigner votre profession? Une confidence en vaut bien une autre : sachez donc que, moi aussi, je suis tonnelier! »

Friedrich interrogea d'un coup d'œil tout le personnage qui lui parlait ainsi; car l'équipage de Reinhold ne ressemblait guère à la mise d'un ouvrier tonnelier. Son haut-de-chausses noir était de fine étoffe, avec des crevés en velours; une large et courte dague pendait à son côté, et pour coiffure il avait une barette ornée d'une longue plume tombante; on eût dit, à le voir, que c'était quelque riche marchand; et pourtant il y avait dans toute sa personne je ne sais quoi d'excentrique et d'extrêmement dégagé qui devait faire taire une pareille supposition. Reinhold, comprenant le doute de Friedrich, tira de son sac de voyage un tablier de tonnelier et une doloire : — « Vois donc, ami, » dit-il à Friedrich; « penses-tu encore que j'aie menti, et que je ne sois pas un simple ouvrier comme toi? Je conçois ta surprise de me voir aussi splendidement accoutré; mais elle cessera tout d'abord dès que tu sauras que je viens de Strasbourg, où les plus modestes compagnons tonneliers sont mis comme des princes. Autrefois j'avais bien cherché à sortir de l'ornière pour me lancer dans la carrière aventureuse des arts; mais je suis bien guéri de cette fantaisie, au point qu'à cette heure je ne vois rien au-dessus de mon état de tonnelier, et j'y ai même attaché des espérances d'avenir. Mais toi, camarade, à quoi

penses-tu? ton visage est triste, et ton regard semble craindre d'entrevoir l'avenir! Tout à l'heure tu chantais avec un sentiment mélancolique, et je croyais, sous l'empire d'une bizarre fascination, que tes suaves accents sortaient de ma poitrine pour passer dans la tienne; — on dirait que ton cœur s'ouvre devant moi comme un livre. Donne-moi ta confiance entière; et puisque nous allons, l'un et l'autre, nous fixer à Nuremberg, formons entre nous, dès ce moment, une liaison de solide amitié. »

Friedrich jeta ses bras au cou de son nouvel ami. — « Oui, » poursuivit-il, « plus je te regarde, et plus je sens s'accroître ma sympathie. Au fond de mon cœur vibre une voix secrète qui semble répondre au doux appel de l'amitié. Oh! je veux que mon âme se mêle à la tienne; car il y a dans la vie des choses que le cœur seul sait comprendre, des douleurs qu'il a seul le secret d'adoucir; écoute donc l'histoire du peu d'événements qui ont traversé ma vie. Dès mon adolescence, j'avais rêvé pour moi la gloire de l'artiste. J'aspirais au bonheur d'égaler dans l'art de fondre et de ciseler le métal maître Peter Fischer ou Benvenuto Cellini. J'ai fait mes premiers essais sous les yeux de Johannes Holzschuer, le plus célèbre graveur d'argent de ma patrie. Ce maître était fréquemment visité par M. Tobias Martin, le tonnelier, qui menait avec lui sa fille, la délicieuse Rosa. Je devins amoureux de cette jeune fille, sans pouvoir m'expliquer le mystère de cette passion. Je quittai mon pays, et je vins à Augsbourg pour accélérer les progrès de mon apprentissage; mais, à peine éloigné de celle qui s'était emparée de mon cœur et de toutes mes pensées, je n'eus plus devant les yeux que la céleste image de Rosa. Le travail me devint pénible, fastidieux; je n'avais plus qu'une seule étude, celle des moyens d'arriver à la félicité que je rêvais. Enfin, la nouvelle m'étant venue que maître Martin avait déclaré à tout le monde qu'il ne donnerait sa fille qu'au plus habile tonnelier de la ville, je renonçai sur-le-champ à ma vocation d'artiste pour devenir ouvrier. Aujourd'hui je reviens à Nuremberg prier maître Martin de m'accepter parmi ses compagnons. Mais à mesure que j'approche du terme de mes vœux et que je pense à Rosa, que les années ont dû bien embellir, la timidité et la crainte d'être éconduit se disputent mon âme; car j'ignore si je suis aimé, si je puis jamais espérer de l'être! »

Reinhold avait écouté l'histoire de Friedrich avec une attention muette. Quand cette confidence fut achevée, il reprit la parole; mais ses traits exprimaient une anxiété douloureuse qu'il s'efforçait en vain de combattre. — « Est-il bien vrai, » dit-il enfin, « que Rosa ne vous a jamais donné de gages d'affection? » — « Jamais! » s'écria Friedrich; « Rosa n'était qu'une enfant lorsque je partis de Nuremberg. Je puis supposer sans vanité que je ne lui étais pas désagréable; quand je cueillais pour elle les plus belles fleurs du jardin de M. Holzschuer, elle me remerciait toujours par un angélique sourire; mais.... »

— « Il me reste donc encore une lueur d'espoir! » s'écria Reinhold avec une explosion de vivacité qui fit tressaillir son ami. Sa haute taille venait de se dresser, sa large dague résonnait à son flanc, et son regard flamboyait..... » — « Pour Dieu! » demanda Friedrich, « que se passe-t-il en toi?... » Et devant cette figure si douce tout à l'heure, et maintenant si violemment agitée, il ne put se défendre d'un frisson de peur, et, reculant d'un pas, il heurta du pied le sac de voyage de Reinhold. Ce choc fit résonner une mandoline attachée au bagage. — « Maudit compagnon, » cria Reinhold en lui lançant un coup d'œil fauve et menaçant, « n'écrase point ma mandoline! » Et, prenant aussitôt l'instrument, il en pinça les cordes avec une brusquerie capable de les briser; puis tout à coup une réaction s'opéra dans ses mouvements; il redevint calme après cet accès de fièvre, et, rejetant la mandoline derrière son dos, il tendit sa main à Friedrich: — « Allons, cher frère, » lui dit-il avec affection, « allons au village voisin. J'ai un remède sûr pour chasser les fantômes qui pourraient nous attaquer sur la route. — « Eh! mon ami, de quels fantômes pourrions-nous avoir peur? Descendons dans la vallée, et chante, chante toujours! J'éprouve à t'écouter un ineffable plaisir..... »

Des myriades d'étoiles d'or parsemaient le sombre azur du ciel; le vent du soir bruissait sous les hautes herbes; les ruisseaux s'enfuyaient en murmurant tout le long de leurs rives, et les voix de la solitude se prolongeaient comme des soupirs d'orgues sous le dôme des forêts.



Friedrich et Reinhold descendirent lentement le chemin qui conduisait au village. Quand ils atteignirent l'auberge, Reinhold, jetant de côté son attirail de voyageur, pressa Friedrich sur son cœur, et pleura long-temps des larmes ardentes.

VI.

Le jour suivant, Friedrich, à son réveil, ne trouvant plus son nouvel ami couché sur la paille à ses côtés, s'imaginait qu'il avait peut-être changé de route, lorsque Reinhold reparut tout à coup devant lui, le sac au dos, mais en costume différent de celui qu'il portait la veille. Il avait détaché de sa barette la longue plume flottante, ne portait plus sa dague courte et large, et une casaque de bourgeois fort commune d'étoffe et de couleur remplaçait le haut-de-chausses élégant qui faisait ressortir les avantages de sa taille. — « Eh! eh! frère, » s'écria-t-il, « me prendras-tu maintenant pour un bon et franc compagnon d'atelier, tel que je veux être? Mais pour un amoureux, tu as, ce me semble, dormi d'un fameux sommeil. Regarde comme le soleil a déjà fait du chemin; allons, vite, du cœur et des jambes! »

Friedrich, absorbé dans la pensée de son avenir, répondit à peine aux paroles de Reinhold, qui, tout électrisé d'une joie singulière, causait çà et là, jetant sa barette en l'air, et cabriolant comme un fou. Quand ils approchèrent de la ville, Frédéric devint encore plus rêveur, et, s'arrêtant tout court, il s'écria : — « Non, je ne saurais, en vérité, faire un pas de plus! La tristesse me serre le cœur, et je n'y puis plus tenir; laisse-moi chercher un moment de repos sous ces arbres. » En disant cela, il se laissa tomber sur la mousse, comme un homme anéanti. Reinhold s'assit à ses côtés, et reprit la parole pour lui parler de la veille. — « Hier soir, » lui dit-il, « j'ai dû te causer une étrange surprise. Lorsque tu me racontais ton amour et que tu déplorais les incertitudes de l'avenir, je me sentais moi-même en proie à une agitation que je ne pouvais m'expliquer; mon cerveau fermentait; j'aurais pu devenir fou si, quand je te rencontrai, ta douce chanson de patrie ne m'avait calmé comme par miracle. Ce matin, je me suis éveillé joyeux et dispos; les fantômes qui m'obsédaient hier se sont évanouis, et j'ai retrouvé le calme et la sérénité de mes esprits. Je ne me suis plus souvenu que du hasard heureux qui a produit notre rencontre, et je ne songe plus qu'à cultiver la sympathie que j'ai conçue pour toi dès l'abord. L'amitié est un don du ciel dont les fruits sont inappréciables. Je veux à ce propos te dire une touchante histoire qui s'est passée, il y a plusieurs années, en Italie, à une époque où j'y fis moi-même quelque séjour. Écoute bien.

» Il se trouva qu'un noble prince, ami des arts et protecteur éclairé du

vrai talent, avait mis au concours un prix considérable pour la meilleure exécution en peinture d'un sujet fort intéressant, mais dont les détails étaient hérissés de difficultés. Deux jeunes artistes, qu'unissait la plus tendre affection, et qui vivaient et travaillaient ensemble, se présentèrent pour concourir. Ils mettaient en commun, pour tenter le succès, tout ce qu'ils possédaient d'imagination et de science pratique. Le plus âgé, doué d'une plus grande habitude du dessin et de la composition, crayonna l'esquisse en un clin d'œil. Devant ce jet hardi d'un esprit puissant à créer, le plus jeune sentit le découragement s'emparer de lui, et il eût jeté là les pinceaux si son ami ne l'eût soutenu par des conseils énergiques. Quand ils commencèrent à peindre, le plus jeune prit sa revanche du premier jour par la finesse de sa touche et la science du coloris, qu'il portait aussi loin qu'on eût pu l'attendre de l'artiste le plus expérimenté. Il résulta de cette association de deux talents que le plus jeune des deux amis présenta au concours un tableau d'une exquise perfection de dessin, et que l'aîné pour sa part n'avait encore rien produit de plus suavement exécuté. Quand les deux ouvrages furent achevés, les deux maîtres se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, se félicitant à l'envi du succès qu'ils se promettaient l'un à l'autre. Le plus jeune obtint le prix. — « Oh! s'écria-t-il, comment puis-je accepter le laurier d'or! que serait mon œuvre isolée sans les conseils et les retouches de mon ami! » Et le plus âgé lui répondit : — « Ne m'as-tu pas aussi aidé de tes conseils? Nous avons réuni dans chacun de nos ouvrages tout ce que nous possédions l'un et l'autre d'expérience et d'imagination pour arriver à un commun succès. Le triomphe de l'un de nous n'est point pour l'autre une défaite. La gloire couvre toujours deux amis comme nous de la même couronne. » — Le peintre avait raison, n'est-ce pas, Friedrich? La jalousie peut-elle jamais trouver accès dans de nobles âmes? »

— « Oh! non! » s'écria Friedrich; « ainsi notre amitié date de notre première rencontre; et, dans quelques jours, les mêmes travaux vont nous occuper dans la même ville : qui sait si bientôt nous ne rivaliserons pas à qui fera le mieux, sans feu, une belle tonne de deux foudres pour chef-d'œuvre de compagnon passé maître! Que Dieu préserve de toute basse envie celui de nous deux dont l'œuvre obtiendra le plus de suffrages! »

— « Comment donc! » reprit Reinhold avec une vivacité joyeuse; « mais je veux que chacun de nous vienne en aide à l'autre. Et vraiment je t'avertis que pour tout ce qui touche au dessin, à la science des mesures et du jaugeage, tu trouveras près de moi des avis tout à fait positifs; de plus, en fait de bois à choisir, tu peux te reposer sur moi. Je te guiderai dans ton travail avec un zèle dévoué, sans craindre que mon chef-d'œuvre puisse être moins parfait parce que j'aurais communiqué à un ami les secrets de mon art. »

— « Eh! cher Reinhold, » interrompit Friedrich, « que parlons-nous à cette heure de chef-d'œuvre et de rivalités! Sommes-nous au moment de

nous disputer la belle Rosa?... En vérité, toutes mes idées se brouillent dans ma pauvre tête!... »

— « Et qui donc te parle de Rosa? » dit Reinhold en éclatant de rire; « je crois que tu rêves les yeux ouverts; allons, viens! nous ne sommes pas au bout du chemin! » Friedrich se remit en route, et ils gagnèrent la plus prochaine auberge, à l'entrée des faubourgs de la ville. — « A qui vais-je offrir mes bras? » dit Reinhold; « je n'y connais personne, à moins, cher frère, que tu ne veuilles bien me conduire chez maître Martin. »

— « Oh! merci de cette pensée, » répondit Friedrich avec empressement; « oui, nous irons ensemble trouver maître Martin; je sens qu'avec toi j'aurai moins peur, et je serai moins troublé en rentrant dans cette maison. »

Les deux amis, après s'être équipés en compagnons de fort bonne mine, sortirent de l'auberge pour aller visiter maître Martin. Ce jour-là était précisément le dimanche fixé par le riche tonnelier pour célébrer par un banquet sa nomination à l'emploi respectable de maître des cierges. Il était environ midi quand nos jeunes voyageurs entrèrent dans sa maison, qui retentissait du cliquetis des verres et des joyeux propos des convives.

— « Fâcheux moment! » s'écria Friedrich. — « Au contraire, » dit Reinhold; « c'est au milieu de la joie qu'excite le vin généreux, que les hommes sont le plus accessibles, et je gage que maître Martin va nous faire un bon accueil. » En ce moment, maître Martin, qu'ils avaient fait avertir, vint au-devant d'eux, la démarche un peu avinée et les joues suffisamment rubicondes. Il reconnut aussitôt Friedrich: — « C'est toi, mon brave garçon, » s'écria-t-il; « te voilà de retour? C'est bien, c'est bien! Est-ce que tu as appris la noble profession de tonnelier? Je me souviens que ce fou de monsieur Holzschuer prétendait, quand je lui parlais de toi, que tu étais fait pour ciseler des figures et des balustrades comme on en voit ici dans l'église de Saint-Sebald, et à Augsbourg dans la maison de Fugger. Mais tous ces contes-là me touchaient fort peu, et je te félicite d'avoir choisi toi-même le bon parti. Sois donc mille fois le bienvenu chez nous! » Et en parlant ainsi, maître Martin l'embrassa très-étroitement. Le pauvre Friedrich sentit son courage renaître dans les bras du tonnelier; et il se hâta de mettre à profit ce bon moment pour solliciter son admission et celle de son camarade dans les ateliers de maître Martin. — « Soyez donc encore une fois, et tous deux, les bienvenus, » ajouta le tonnelier; « car en ce moment l'ouvrage me tombe de tous côtés sur les bras, et les bons ouvriers sont rares! Jetez là vos sacs de voyage, et entrez avec nous; le dîner touche à sa fin, mais il se trouvera bien encore pour vous quelques rogatons, et Rosa se chargera de vous bien traiter. » Et tous trois entrèrent dans la salle à manger.

Tous les vénérables maîtres de la corporation des tonneliers étaient joyeusement attablés, sous la présidence du digne chef d'état Jacobus Paum-

gartner. Ces messieurs étaient au dessert, et le vin du Rhin pétillait à flots dorés dans des gobelets de grande mesure. La conversation fort animée, et tout entrecoupée de gros éclats de rire, faisait trembler les vitres ; mais quand maître Martin reparut entre les deux compagnons qu'il voulait présenter, tous les regards se tournèrent sur les nouveaux venus, et le silence se rétablit comme par enchantement. Reinhold promenait autour de lui un regard assuré ; mais Friedrich, les yeux baissés, sentait son cœur prêt à défaillir. Maître Martin fit placer les deux amis au bas bout de la table ; et cette place, la plus humble il n'y a qu'un moment, devint tout à coup la plus digne d'envie, lorsque la jolie Rosa vint s'asseoir entre les deux convives, pour s'occuper de leur offrir les meilleurs vins et les morceaux les plus délicats.

Friedrich, à côté de cette délicieuse créature, pouvait à peine contenir son émotion, et, les yeux baissés sur son assiette toute pleine, car il était trop amoureux pour avaler une seule bouchée, il disait avec son âme une foule de tendresses à sa bien-aimée. Quant à Reinhold, c'était un franc viveur, fort attentif aux gentillesses de la jeune fille et très-prompt à s'enflammer. Rosa ne put se défendre d'un secret plaisir en l'écoutant détailler les particularités de ses voyages ; il lui semblait voir apparaître sous des formes réelles tous les événements de sa vie, qu'il lui raconta ; son cœur se laissa séduire involontairement par le charme de ce caractère excentrique, et elle ne trouva pas la force de retirer sa main, que Reinhold avait saisie à plusieurs reprises, et serrait d'une manière très-significative.

Cependant Friedrich, excité par son ami, finit par vider un plein gobelet de vin du Rhin. La chaleur de ce liquide lui monta au cerveau et délia sa langue ; ses veines s'animèrent et son sang coula plus vite. — « Dieu ! que je me sens heureux ! s'écria-t-il tout à coup ; j'éprouve un bien-être ineffable ! » La fille de maître Martin ne put retenir, à ces mots, un malicieux sourire. — « Rosa ! » continua Friedrich, « puis-je oser croire que vous vous soyez souvenue de moi ? » — « Eh ! comment aurais-je pu vous oublier ? » répondit la jeune fille ; « je me souviens des jours si chers de ma première enfance, alors que vous aimiez à jouer avec moi ; et j'ai gardé avec un grand soin ce corbillon de fil d'argent que vous m'aviez donné à la *Weinacht*. »

— « O Rosa, ma bien-aimée ! » s'écria Friedrich hors de lui, la poitrine oppressée, l'œil en feu.

— « J'attendais votre retour avec bien de l'impatience, » poursuivit Rosa ; « mais quand je pense aux jolis ouvrages que vous exécutiez autrefois sous les auspices de maître Holzschuer, je ne puis m'imaginer et comprendre que vous ayez pu quitter la carrière d'artiste pour devenir un simple compagnon tonnelier dans les ateliers de mon père. »

— « Mais c'est à cause de vous, » interrompit Friedrich avec enthousiasme, « c'est pour vous uniquement que j'ai fait ce sacrifice !... » A peine

avait-il achevé ces mots, qu'il rougit et se troubla, comme s'il lui était échappé quelque chose de déplacé. Il y avait, certes, un peu d'imprudence au fond de cet aveu décoché à bout portant. Rosa, qui l'avait fort bien compris, baissa les yeux en rougissant, et resta muette jusqu'à ce que, par un heureux hasard qui vint la tirer de cette situation embarrassante, monsieur Jacobus Paumgartner, frappant de son couteau sur la table de chêne pour faire taire les conversations, annonça que maître Vollrad, le plus notable *meistersinger* de la ville, allait chanter un *lied*.

Maître Vollrad se levant aussitôt, toussa, cracha, se moucha, fit le beau, puis entonna d'une voix pleine et sonore un chant national composé par Hans Vogelgesang. Tous les conviés se sentirent électrisés, et Friedrich lui-même reprit son assurance de jeune homme. Après que le meistersinger eut chanté plusieurs morceaux de genres variés, il invita quelqu'un des assistants à lui faire raison. Reinhold alla prendre sa mandoline, et après avoir préludé par de suaves accords, il chanta le *lied* suivant :

— « Où coule la petite source d'où jaillit le vin généreux ? — Dans un sombre tonneau. C'est de là que la jolie petite source répand ses petites vagues d'or qui se changent dans nos gobelets en vin pétillant et doré. Qui donc a fait le réservoir précieux de la petite source chérie ? C'est l'art du tonnelier. Le tonnelier s'égaie en buvant son vin ; il fait l'amour en vidant son gobelet. Le vin généreux, l'amour chaste et pur sont les compagnons du tonnelier ! »

De vifs applaudissements couvrirent la voix du chanteur ; mais nul dans l'auditoire ne parut plus charmé que maître Martin ; et sans plus écouter la glose jalouse de Vollrad, qui s'évertuait à prouver que la méthode de Reinhold tenait quelque peu des imperfections de Hans Muller, il emplit et leva de toute sa hauteur le plus grand gobelet du festin, et s'écria : — « Viens ici, bon compagnon et joyeux meistersinger, viens boire un coup dans la coupe de maître Martin ! » Reinhold obéit ; puis, retournant à sa place, il dit tout bas à Friedrich de payer son écot en chantant son *lied* de la veille. — « Au diable l'enragé ! murmura Friedrich avec un geste d'impatience. Mais Reinhold, sans en tenir compte, se leva et dit tout haut : — « Mes vénérables maîtres et seigneurs, voilà mon cher frère Friedrich qui sait bien mieux que moi une foule de ballades et de chansons dont il vous régalerait, si son gosier n'était un peu éraillé par la poussière de la route que nous venons de faire ; ce sera donc, si vous le permettez, pour votre prochaine réunion.... » A ces mots, chacun de complimenter Friedrich ; il y eut même de ces braves gens qui s'avisèrent, sans l'avoir entendu, de mettre sa voix bien au-dessus du talent de son ami Reinhold. Maître Vollrad, qui venait d'engouffrer un énorme gobelet, prétendait que la méthode de Reinhold ressemblait trop au genre fade italien, et que celle de Friedrich conservait seule le type national allemand. Quant à maître Martin, il se renversa en arrière dans son fauteuil, selon sa vieille coutume, et

frappant à petits coups secs et mesurés son ventre gonflé comme un ballon, il s'écria : — « Voilà, messeigneurs, voilà, en vérité, mes compagnons, les joyeux compagnons de table et de travail de maître Tobias Martin, le tonnelier le plus renommé de Nuremberg! »

Tous les assistants ne trouvèrent rien à objecter à cette déclaration; et après avoir noyé au fond de leurs gobelets le peu qui leur restait encore de raison et de solidité sur leurs jambes, ils se séparèrent en chancelant pour gagner chacun leur lit. Quant à Friedrich et à Reinhold, maître Martin leur ouvrit une chambrette fort gaie dans sa maison.

VII

Après quelques semaines d'épreuve et de travail, maître Martin remarqua chez Reinhold une habileté peu commune dans l'art de mesurer et de calculer à l'aide du compas et de la ligne; mais c'était un faible ouvrier quant à la besogne d'atelier, tandis que Friedrich s'y montrait infatigable. Du reste, ils étaient tous deux également recommandables par leur bonne conduite; du matin au soir, ils charmaient les heures par de joyeuses chansons dont Reinhold possédait un riche répertoire; et lorsque Friedrich, apercevant à la dérobée la gentille Rosa, prenait tout à coup un accent mélancolique, Reinhold aussitôt chantait ce refrain moqueur : — « Le tonneau n'est pas un luth, — le luth n'est pas un tonneau! » Et le vieux maître Martin, qui n'y voyait point malice, restait souvent le bras en l'air, le marteau levé, sans frapper sa douve, et riait de son gros rire. Mais la petite Rosa, qui comprenait davantage, savait fort bien faire naître mille et une occasions de venir rôder dans l'atelier.

Un beau jour, maître Martin entra d'un air soucieux dans son atelier du *Frauenthor*. Ses deux compagnons favoris ajustaient une futaille. Il s'arrêta devant eux les bras croisés : — « Mes bons amis, » leur dit-il, « je suis fort content de vous et de votre travail; et pourtant me voici fort embarrassé. On m'écrit que la récolte du vin du Rhin doit dépasser cette année tous les résultats obtenus jusqu'à ce jour; un fameux astrologue a prédit l'apparition d'une comète dont la chaleur doit produire une fertilité merveilleuse; les fruits de la vigne seront centuplés, et cet admirable météore ne reparaîtra plus que dans trois cents ans. Vous concevez quelle énorme quantité d'ouvrage va affluer dans mes ateliers. Et voilà déjà que le vénérable évêque de Bamberg, le plus fin gourmet de l'Allemagne, m'adresse la commande d'une tonne immense. Nous ne serions jamais en mesure, à nous seuls, d'exécuter toute la besogne qui va nous être proposée; et j'ai absolument besoin d'engager un compagnon de plus, adroit, zélé et actif comme vous. Dieu me garde d'amener ici quelque gaillard dont je

ne sois pas bien sûr ; comment donc faire quand le temps presse et qu'on veut être bien servi? Ne sauriez-vous m'indiquer quelque brave garçon de votre connaissance? De quelque part qu'il faille le faire venir, et quelque somme qu'il m'en coûte, je suis prêt. »

Maître Martin finissait à peine ce discours, que la porte de l'atelier s'ouvrit avec fracas, et un jeune homme de haute taille et de large encolure cria d'une voix de Stentor : — « Hé da ! est-ce ici l'atelier de maître Martin? »



— « Sans doute, » répondit maître Martin lui-même en venant au-devant de l'étranger, « c'est bien ici ; mais vous auriez pu, mon garçon, n'y pas entrer comme un diable qui va tout rompre, et surtout crier moins fort. On n'entre pas ainsi chez les gens. »

— « Ha, ha, ha ! » reprit le jeune homme en riant de tout son cœur, « vous êtes peut-être maître Martin en personne ; panse rebondie et menton à triple étage, prunelle vive et nez bourgeonné, c'est cela même ; le signalement qu'on m'a donné est des plus exacts. Maître Martin, je vous salue avec vénération !... »

— « Et que diable voulez-vous de maître Martin ? » demanda le tonnelier de fort mauvaise grâce.

— « Je suis, » reprit le jeune homme, « un compagnon tonnelier de quelque mérite, et je voudrais du travail. »

Maître Martin recula frappé de surprise en voyant un gaillard aussi bien découplé se présenter chez lui à l'heure précise de son besoin ; il toisa le nouveau venu, et, ravi de le trouver si vigoureusement constitué, il se hâta de lui demander les certificats des maîtres chez lesquels il avait travaillé.

— « Je n'ai rien de cela pour le moment, » répliqua le jeune homme ; « mais, dans peu de jours, je les ferai venir, et pour le moment je crois tout à fait suffisant d'engager avec vous ma parole d'honnête et de bon ouvrier. » Et, sans donner à maître Martin le temps d'arranger sa réponse, le jeune compagnon, se dirigeant au fond de l'atelier, jeta dans un coin sa barette et son sac de voyage, quitta son haut-de-chausses, et ceignit son tablier de travail en s'écriant d'un air tout à fait décidé : — « Voyons, maître Martin, par quelle besogne dois-je commencer ? »

Maître Martin, fort surpris de cette brusque entrée en rapports qui semblait ne pas même admettre la possibilité d'un refus, réfléchit pendant quelques minutes ; puis, s'adressant de nouveau à l'étranger : — « Compagnon, » lui dit-il, « puisque vous êtes si sûr de vous-même, donnez-moi sur l'heure la preuve de votre savoir-faire. Armez-vous d'une doloire, et achevez de me polir sur l'établi les cercles qui doivent maintenir cette barrique. »

Le compagnon étranger ne se le fit pas dire deux fois, et en un clin d'œil sa besogne d'essai fut parfaite. — « Eh bien, » dit-il alors avec son joyeux rire ; « eh bien, maître Martin, doutez-vous encore, à cette heure, de mon habileté ? Or çà, je voudrais bien examiner un peu la qualité des outils dont on se sert par ici. » En parlant de la sorte, il remuait tout çà et là, examinant chaque objet à son tour, avec un œil de connaisseur. — « Maître, » disait-il de temps en temps, « qu'est-ce que ce marteau, je vous prie ? n'est-ce pas un jouet de vos enfants ? et cette petite doloire, n'est-elle pas à l'usage des apprentis ? » En même temps il fit tournoyer d'une main puissante un énorme marteau dont Reinhold n'eût pu se servir, et que Friedrich ne pouvait soulever qu'avec peine ; il mania avec la même aisance la doloire de maître Martin ; puis, continuant ses prouesses, il fit pirouetter une paire de grosses tonnes avec la facilité qu'il eut mise à remuer de simples barriques ; enfin, prenant à deux mains une douve massive que le rabot n'avait pas encore amincie : — « Eh ! mais, » s'écria-t-il, « voilà de bon bois de chêne, et cela doit éclater comme du verre ! » et joignant l'effet au geste, il brisa la douve comme une humble planchette, sur le tranchant d'une pierre de meule.

— « Par les reliques de saint Sebald, restons-en là, s'il vous plaît, cher

compagnon ! » s'écria maître Martin ; « n'allez-vous point, si je vous laissais faire, me rompre les fonds de cette tonne de deux muids, et mettre en pièces tout mon atelier? Que n'empoignez-vous cette solive pour battre en ruines toute la maison! Et ne voulez-vous pas que j'aille vous querir, en guise de doloire, le glaive de Roland le paladin qui se garde à l'hôtel-de-ville de Nuremberg? »

— « Vraiment oui, s'il vous plaisait, » répondit le jeune homme en lançant à maître Martin un regard plein de feu ; mais il baissa aussitôt les yeux, et reprit d'une voix plus douce : — « Je pensais seulement, cher maître, que vous pouviez avoir besoin, pour vos plus gros travaux, d'un ouvrier vigoureux, et j'ai peut-être dépassé à vos yeux les limites de ce qu'il était convenable de faire. Je vous prie de me pardonner, et de permettre que je reste chez vous, pour y travailler aussi rudement qu'il vous plaira de l'exiger. »

Maître Martin passait de surprise en surprise. Le calme subit du jeune compagnon produisait sur lui une sensation indéfinissable. Il ne pouvait se lasser de fixer ses traits régulièrement beaux qui peignaient une âme de la plus pure honnêteté. Il croyait démêler dans sa physionomie quelque ressemblance avec celle d'un homme qu'il avait jadis connu et vénéré, mais dont ses souvenirs ne lui retraçaient qu'une lointaine image ; il accueillit enfin la prière du jeune compagnon, sous la seule condition qu'il produirait incessamment les attestations des maîtres chez lesquels il avait appris l'état de tonnelier et reçu le premier grade.

Pendant que cette affaire s'arrangeait, Reinhold et Friedrich terminaient leur futaille, et commençaient à la cercler, en même temps que pour se donner du cœur à l'ouvrage, ils entonnaient un *lied* d'Adam Puschmann. Mais aussitôt Conrad, ainsi s'appelait le nouveau compagnon, s'élança de l'établi en criant : — « Qu'est-ce que c'est que ce charivari? On dirait qu'un millier de souris prennent d'assaut l'atelier! Si vous voulez vous mêler de chanter, tâchez au moins que ce soit de façon à nous donner du cœur à la besogne! Je pourrais vous donner l'exemple de ce qu'il faudrait pour cela. » Et, de sa voix tonnante, Conrad se mit à hurler une chanson de chasseurs, toute hérissée de refrains qui finissaient par hallob et hussah ; tantôt il imitait, à s'y méprendre, les aboiements d'une meute lancée ventre à terre, tantôt les cris des chasseurs, avec une telle force que la maison tremblait. Maître Martin se bouchait les oreilles, et les enfants de dame Marthe (la veuve de Valentin), qui jouaient dans l'atelier, coururent se blottir sous un amas de copeaux. Au même instant arrivait Rosa, tout éperdue, et ne sachant quel malheur avait pu occasionner ces beuglements inouïs.

Dès que Conrad aperçut la belle jeune fille de maître Martin, il resta court au milieu de son chant, et venant au-devant d'elle, il lui dit de l'air le plus noble et du ton le plus doux : — « O ma charmante, quelle

clarté céleste a illuminé cette pauvre cabane d'ouvriers quand vous êtes entrée! Oh! si j'avais su que vous fussiez si près d'ici, je me serais bien gardé de blesser vos oreilles délicates par ma chanson sauvage!... — Holà, vous autres, » poursuivit-il en s'adressant à maître Martin et aux deux compagnons, « ne sauriez-vous imposer un moment de silence à vos marteaux tandis que cette chère jeune fille est au milieu de nous? On ne devrait entendre ici que sa douce voix, et nous ne devrions plus songer à d'autre occupation que celle d'attendre ses moindres volontés, et d'y obéir humblement!... »

Reinhold et Friedrich échangèrent entre eux un regard qui témoignait assez le mécontentement que leur faisait éprouver cette apostrophe. Quant à maître Martin, il éclata de rire selon sa louable habitude, et il répondit : — « Pardieu, Conrad, vous me faites l'effet du plus singulier chat-huant qui ait jamais fourré sa patte dans mon logis. Vous commencez ici par faire mine de tout mettre en poudre sous votre pied de géant mal élevé, puis vous nous rompez la tête avec vos aboiements, et, pour mettre le comble à toutes vos folies, vous traitez Rosa comme une princesse, et vous prenez avec elle des airs et des beaux mots de grand seigneur! Je crois, en vérité, qu'un cabanon de fou vous conviendrait mieux que mon atelier. »

— « Votre chère fille, » reprit Conrad sans paraître offensé de ce reproche un peu vif, « votre chère Rosa, mon digne maître, est, je puis vous le dire, la plus gracieuse et la plus noble créature de l'univers; et fasse le ciel qu'elle daigne ne pas rester insensible aux hommages du plus galant héritier de noble race qui mettra quelque jour à ses pieds son tendre amour et ses armoiries! »

Maître Martin se tenait les flancs à deux mains pour ne pas éclater; mais, malgré ses efforts, un rire homérique s'empara de lui, et il se roula sur l'établi comme un possédé; puis quand il put retrouver la force d'articuler une parole : — « A ton aise, bon compagnon, » s'écria-t-il; « donne à ma Rosa les noms les plus précieux que tu sauras imaginer; je n'y mets nul obstacle, au contraire; mais je t'engage à n'en pas perdre un coup de marteau, car ici l'ouvrage passe avant la galanterie. »

Conrad sentit cette mercuriale traverser son cœur comme un fer rouge; son regard brilla comme un éclair, mais il se contint, et répondit froidement : — « C'est vrai! » — puis il se remit à son travail.

Rosa s'était assise à côté de son père sur un petit baril que Reinhold venait de passer fraîchement à la doloire pour lui donner une mine plus avantageuse, et que Friedrich venait d'approcher galamment. Maître Martin pria ses deux compagnons favoris de reprendre en faveur de Rosa la chansonnette que Conrad avait si brutalement interrompue. Celui-ci restait muet, et ne paraissait plus avoir des yeux que pour son ouvrage.

Quand la chanson fut achevée, maître Martin reprit la parole et dit : — « Le ciel vous a donné un beau talent, mes chers compagnons; vous ne

sauriez vous imaginer à quel point je porte la passion du chant. J'éprouvais autrefois quelque velléité sérieuse pour la profession de *meistersinger*, mais rien ne pouvait me réussir, et je n'obtenais pour tout fruit de mes efforts que des quolibets et des moqueries; car tantôt il m'arrivait de fausser les clefs ou la mesure, et tantôt, en chantant juste, par hasard, il m'arrivait de brouiller toutes les mélodies. Or çà, je suis bien aise de voir que vous fassiez mieux que votre patron, et je serais bien aise de dire que les braves compagnons de Tobias Martin ont su réussir là où le maître avait échoué. Dimanche prochain, les *meistersingers* donneront un concert dans l'église de Sainte-Catherine. Vous seriez tous deux à même d'y coopérer d'une manière brillante; car une partie de la séance sera consacrée aux chanteurs étrangers qui voudraient se faire entendre devant un public d'élite. Ainsi donc, messire Conrad, poursuivit maître Martin en se tournant du côté de son troisième compagnon, si le cœur vous dit de gratifier l'assistance de votre chanson de sauvage, vous serez à même de le faire tout à votre aise. »

— « Pourquoi vous railler de moi, cher maître? » répondit Conrad sans lever les yeux; chaque chose a son temps, et je compte passer à m'ébattre sur le gazon fleuri tout le temps que vous consacrerez à l'audition des *meistersingers*. »

Il arriva ce que maître Martin avait prévu. Reinhold monta sur l'estrade, et chanta plusieurs morceaux à la satisfaction générale. Lorsque Friedrich lui succéda, il promena pendant quelques minutes sur l'assemblée un long regard voilé de mélancolie qui alla jusqu'au cœur de Rose. Puis il entonna d'une voix gracieusement modulée un *lied* de Heinrich Frauenlob, qui fut couvert d'applaudissements, car tous les maîtres du chant reconnaissaient hautement que ce jeune étranger l'emportait sur chacun d'eux.

Quand le soir fut venu et que le concert eut cessé, maître Martin, ravi du succès qu'avaient remporté ses deux compagnons favoris, leur permit de l'accompagner avec sa fille sur une pelouse fleurie qui s'étendait aux abords de la ville. Rosa cheminait leste et pimpante entre les deux jeunes gens. Friedrich, tout fier des éloges que lui avaient prodigués devant elle les maîtres chanteurs, s'enhardit à lui glisser à l'oreille quelques douceurs dont l'intention amoureuse était facile à saisir, mais dont, par modestie, la jeune fille paraissait ne pas comprendre le vrai sens. Au lieu d'écouter Friedrich, elle s'occupait en apparence de Reinhold, qui poussa l'audace ou le laisser-aller jusqu'à s'emparer sans façon du plus joli petit bras que jamais créature féminine eût possédé. En arrivant sur la pelouse qui servait ce jour-là de but à la promenade, ils trouvèrent des groupes de jeunes gens livrés à toute sorte de jeux et d'exercices où la force du corps décidait de la victoire. Des salves de bravos sortaient à chaque instant de la foule des curieux. Maître Martin, curieux comme les autres, fendit la presse à coups de coudes pour voir de plus près l'heureux vainqueur qui

recevait les ovations. Ce n'était rien moins que son ouvrier Conrad qui remportait tous les prix, à la course, à la lutte et au trait. Au moment où maître Martin s'approchait, Conrad, élevant la voix, défiait au combat de la rapière les plus habiles de ses rivaux. Plusieurs passes d'armes eurent lieu ainsi, dans lesquelles l'avantage resta toujours à Conrad; de sorte qu'il remporta, sans partage, tous les honneurs de cette journée.

Le soleil se coucha; les flammes rosées du crépuscule naissant s'étendirent comme une barre d'or à l'horizon. Maître Martin, Rosa et les deux compagnons tonneliers s'étaient assis en cercle auprès d'une fontaine jaillissante qui répandait sur la pelouse la fraîcheur et la fertilité. Reinhold racontait mille souvenirs de la brillante Italie; mais Friedrich, tout recueilli en lui-même, tenait son regard attaché sur les yeux de Rosa. Or, voilà que Conrad s'approcha d'eux, à pas lents, comme un homme qui hésite et qui couve un projet. — « Eh bien, Conrad, arrivez donc! » lui cria maître Martin du plus loin qu'il l'aperçut. « Vous avez eu de beaux et francs succès dans tous les exercices du corps, et je vous en félicite sincèrement; j'aime à voir mes compagnons se distinguer en tout. Venez donc vous mettre là, tout près de nous..... »

Conrad, au lieu d'être touché de cette cordialité, laissa tomber sur son patron un regard fier et dédaigneux, en disant : — « Ce n'est point vous que je cherche ici, et vous pouvez croire que je n'aurais besoin de nulle permission pour m'asseoir à vos côtés si la fantaisie m'en venait. J'ai vaincu aujourd'hui tous ceux qui se sont avisés de lutter avec moi, et je voulais supplier votre belle jeune fille de m'accorder pour prix de ma victoire le bouquet parfumé qui orne son sein. » En disant cela, il fléchit le genou très-humblement devant Rosa, qu'il couvrait d'un regard enflammé. — — « Belle Rosa, » lui disait-il, « ne me refusez pas cette légère mais précieuse faveur. »

La fille de maître Martin ne put résister à cette prière faite avec tant de courtoisie. — « Un chevalier de votre mérite doit bien, » répondit-elle, « obtenir quelque souvenir de la dame de ses pensées. Je vous laisserai prendre ce bouquet, mais voyez comme les fleurs en sont déjà fanées! »

Conrad couvrit les fleurs de baisers brûlants, et les attacha à sa barette, malgré maître Martin, qui ne paraissait guère se soucier de ce début familier. — « Voyons, voyons! » s'écriait-il, « laissons là ces folies, car il est bien temps, à la nuit, de regagner nos demeures.

Maître Martin prit les devants. Conrad s'empara du bras de la jeune fille avec une galanterie empressée qui différait singulièrement des façons grotesques de sa manière d'être habituelle. Reinhold et Friedrich fermaient la marche d'un air froid et empreint de maussaderie. Chacun, en les regardant passer ainsi, se disait l'un à l'autre : — « Voyez donc! c'est là le riche tonnelier Tobias Martin et ses braves compagnons!.... »

VIII.

Dès l'aube du lendemain, la jolie Rosa, seulette, assise près de la fenêtre de sa petite chambre, rêvait doucement à la soirée de la veille. Son ouvrage de tapisserie avait glissé de ses genoux à terre; ses mains blanches veinées d'azur s'étaient jointes comme pour prier, et sa tête charmante s'inclinait sur son sein. Qui pourrait dire où ses souvenirs voyageaient à cette heure? Peut-être croyait-elle dans un songe innocent écouter encore les tendres chansonnettes de Reinhold et de Friedrich, ou peut-être aimait-elle mieux revoir à ses pieds le beau Conrad agenouillé, et demandant avec un regard si ardent, une voix si caressante, le prix des victoires qu'il avait remportées dans les jeux de la veille. Tantôt les lèvres de la fillette balbutiaient quelques notes d'une chanson, tantôt elles laissaient échapper par syllabes qu'un demi-sommeil entrecoupait : — « Voulez-vous mon bouquet? » A ce moment, un œil exercé eût surpris sur ses joues un reflet plus rose que d'ordinaire; sous ses paupières presque fermées, il eût vu un rapide éclair faire palpiter ses cils d'ébène; il eût deviné le secret du soupir qui gonflait son léger corsage.

Mais voici que la dame Marthe (la veuve de Valentin) entra dans la chambrette, et Rosa, réveillée en sursaut et toute à ses souvenirs, s'empara d'elle pour lui raconter avec des détails infinis la fête de Sainte-Catherine, et la promenade du soir sur la bruyère fleurie. Quand elle eut achevé cet important récit, dame Marthe lui dit en souriant : — « J'espère que vous êtes heureuse, ma chère Rosa; voilà trois beaux galants parmi lesquels vous êtes libre de choisir. »

— « Pour Dieu! » s'écria la jeune fille en rougissant de frayeur; « pour Dieu! que me dites-vous là? — Moi, trois galants!... »

— « Et pourquoi pas? » reprit Marthe; « est-ce avec moi qu'il faut faire tant de mystères à propos d'une chose qui saute aux yeux de tout le monde? Croyez-vous qu'on ne sache pas fort bien, à présent, que les trois compagnons de maître Martin sont épris pour vous d'une violente passion?.... »

— « Ah! que dites-vous là! » interrompit Rosa en cachant de ses deux mains ses yeux, où roulaient des larmes.

— « Voyons, chère enfant, » reprit Marthe en attirant Rosa dans ses bras; « voyons, ma bonne Rosa, ne me cache point la vérité; tu n'as pu ne pas t'apercevoir que ces trois jeunes gens oublient leur ouvrage dès que tu es là, et que leurs marteaux frappent à faux parce que leurs yeux ne peuvent plus te quitter. Est-ce que les jeunes filles ne devinent pas tout de suite ces choses-là? Ne sais-tu pas bien que Reinhold et Friedrich gardent leurs plus belles chansons pour les heures où tu viens travailler à côté de

ton père ? N'as-tu pas remarqué le changement subit qui s'opère dans les façons brusques et sauvages de Conrad ? Chacun de tes regards fait un heureux et trois jaloux. Et puis, n'est-il pas bien doux de se sentir aimée par trois beaux jeunes gens ? Et si tu venais un jour me cajoler et me dire : — « Dame Marthe, conseillez-moi ; lequel de ces gentils épouseurs mérite



le mieux mon cœur et ma main ? » — sais-tu, chère Rosa, ce que je te répondrais ? Je répondrais : « Choisis ton préféré, » le bonheur est là. Du reste, si j'avais à discuter leur mérite, Reinhold me plaît assez, Friedrich aussi, Conrad également ; et chez l'un ou l'autre des trois, néanmoins, je trouve sa part de défauts. Quand je vois ces trois braves compagnons travailler de si bon cœur du matin au soir, je pense malgré moi à mon pauvre défunt Valentin, et je me dis que s'il n'était pas plus habile à son métier, il s'y livrait bien plus sérieusement. Ce n'est pas lui qu'on eût jamais vu s'occuper d'autre chose que de mener la doloire et d'ajuster de bonnes douves ; tandis que les trois nouveaux compagnons de maître Martin m'ont tout l'air de gens qui se sont imposé une tâche volontaire, et qui couvent avec patience un projet que je ne devine pas encore. Au reste, mon en-

faut, si tu m'en croyais, Friedrich serait ton préféré. Je le crois généreux et franc comme l'or ; et puis, il me semble qu'il est le plus simple, et que son langage, ses façons, sa tournure le rapprochent davantage des gens de notre état. Et puis, j'aime à suivre en lui le progrès lent, silencieux de son timide amour ; il y a en lui la candeur et la timidité d'un enfant. Son regard ose à peine rencontrer le tien ; aussitôt que tu lui parles, il rougit. Ces qualités-là, ma chère, valent mieux que d'autres plus brillantes ; et voilà pourquoi je me sens de l'attrait pour ce jeune homme. »

En écoutant dame Marthe parler ainsi, Rosa ne put retenir les deux grosses larmes qui depuis quelques moments roulaient dans ses yeux. Elle se leva, et lui tournant le dos pour aller s'accouder sur la margelle de la fenêtre : — « J'aime certainement Friedrich, dit-elle avec une petite moue ; mais est-ce que Reinhold vous semble si peu digne qu'on le remarque ? »

— « Ah ! certes, » s'écria dame Marthe, « il faut avouer que c'est le plus beau des trois. Je n'ai jamais vu des yeux étinceler comme les siens quand il te regarde ; mais il y a dans toute sa personne je ne sais quoi d'étrange et d'affecté qui me cause un malaise indéfinissable. Je me dis qu'un pareil compagnon fait trop d'honneur à l'atelier de maître Martin. Quand il parle, on croirait entendre une suave musique, et chaque chose qu'il dit vous transporte hors de la vie réelle ; mais si l'on s'avise de réfléchir à ce qu'il vient de dire, on est forcé de s'avouer tout aussitôt qu'on n'en a rien compris. Pour ma part, je le considère, malgré moi, comme un être d'une nature différente de la nôtre, et fait en quelque sorte pour exister d'une autre vie. Quant au troisième compagnon, le sauvage Conrad est un mélange de prétentions et d'orgueil qui jurent singulièrement avec le tablier de peau d'un simple ouvrier. Chacun de ses gestes est impérieux comme s'il avait ici le droit de commander ; et, de fait, maître Martin, depuis qu'il est ici, n'a pu s'empêcher de subir son ascendant et de plier devant lui sa volonté de fer. Toutefois, malgré ce caractère peu commode, il n'y a pas d'homme meilleur ou plus honnête que Conrad ; et j'irai jusqu'à dire que je préférerais cette rudesse et cette sauvagerie à l'exquise élégance des façons de Reinhold. Ce garçon-là doit avoir été soldat, car il sait trop bien manier les armes et faire une foule d'exercices difficiles pour n'avoir été jusqu'ici qu'un obscur ouvrier... — Eh! mais, chère Rosa, te voilà tout à fait distraite et à cent lieues de ce que je te dis. Voyons donc, encore une fois, lequel de ces trois galants tu préférerais pour fiancé. »

— « Oh ! ne me demandez point cela, » répondit la jeune fille. « Tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne juge pas Reinhold comme vous... »

A ces mots, dame Marthe se leva, et faisant de la main à Rosa un signe amical : — « C'est tout dire, » reprit-elle. « Ainsi c'est Reinhold qui sera l'épouseur : cela change toutes mes idées.... »

— « Mais, je vous en prie, » s'écria Rosa en la reconduisant jusqu'à la

porte, « je vous supplie de ne rien croire ni supposer; car qui peut savoir ce que sera l'avenir ? Laissons-en le soin à la Providence. »

Depuis quelques jours, une activité toute nouvelle animait l'atelier de maître Martin. Pour satisfaire à toutes les demandes qui survenaient, il avait fallu recruter des apprentis et des journaliers, et dès l'aurore jusqu'au soleil couché, les coups de marteau faisaient un vacarme étourdissant. Reinhold avait été chargé du calcul de jaugeage de la grande tonne commandée par monseigneur le prince-évêque de Bamberg. Après ce travail d'intelligence et de réflexion, Friedrich et Conrad lui avaient prêté le secours de leurs bras ; et l'œuvre, grâce à leur zèle, était arrivée à un degré d'exécution si parfait, que maître Martin ne se sentait pas de joie. Les trois compagnons s'occupaient sous ses yeux à le cercler; les marteaux se levaient et retombaient en mesure. Le vieux Valentin, le grand-père des petits orphelins, aplanissait les douves, et la bonne Marthe, assise derrière Conrad, partageait ses heures entre les soins du ménage et la surveillance de ses bambins.



L'ouvrage allait si bruyamment qu'on n'entendit pas entrer le vieux monsieur Johannes Holzschuer.

Maître Martin, qui l'aperçut le premier, vint à sa rencontre, et lui demanda ce qu'il désirait. — « Deux choses, » répondit Holzschuer; d'abord je voulais revoir mon ancien élève Friedrich, que je vois là travailler si bravement. Ensuite, je venais vous prier, cher maître Martin, de me faire construire, pour mon cellier, une tonne de la plus grande mesure. Mais je vois justement que vous en terminez une qui me conviendrait fort; faites-moi votre prix. »

Reinhold, qui allait se remettre à l'œuvre après quelques moments de repos, entendit les paroles de M. Holzschuer, et répondit aussitôt pour maître Martin : — « N'y songez pas, mon cher monsieur; ce tonneau que nous achevons est commandé et acheté par le respectable prince-évêque de Bamberg. » — « En vérité, je ne puis vous le céder, » ajouta maître Martin; « eh! mais, rien qu'au choix du bois et au fini d'un pareil travail vous auriez dû deviner qu'un pareil ouvrage ne peut descendre que dans une cave de prince. Ainsi, comme dit mon compagnon Reinhold, ne pensez plus à ce tonneau. Quand la vendange sera faite, je promets de vous en faire fabriquer un tout simple, mais qui fera pour vous le même usage. »

Le vieux Holzschuer, piqué des façons de maître Martin, riposta aussitôt que son argent valait bien l'or du prince-évêque de Bamberg, et qu'il saurait bien se fournir ailleurs, et même à meilleur compte, des tonnes aussi bien fabriquées. Maître Martin avait peine à contenir sa colère; forcé de se taire en présence de M. Holzschuer, qui jouissait dans toute la ville d'une grande autorité, il dévorait son dépit, et cherchait autour de lui un prétexte pour éclater, lorsque Conrad, qui prêtait peu d'attention à la conversation, se mit à marteler de nouveau à tour de bras pour serrer les cercles sur les douves. Le maître tonnelier se tourna vers lui, et, frappant du pied : — « Stupide animal! » s'écria-t-il, « deviens-tu fou? Ne vois-tu pas que tu vas fracasser la plus belle tonne qui soit jamais sortie des ateliers de Nuremberg! »

— « Ho! ho! » dit Conrad, « mon petit maître se fâche; et pourquoi ne briserais-je pas cette fameuse tonne, s'il me plaisait? » Et il se mit à frapper de plus belle, si bien que le cercle principal ayant éclaté sous un coup porté à faux, toute la machine se trouva désajustée.....

— « Chien damné! » hurla maître Martin écumant de rage; et, arrachant des mains du vieux Valentin une douve qu'il ratissait, il en déchargea un rude coup sur les épaules de Conrad. Le compagnon resta un moment presque étourdi, puis ses yeux flamboyèrent; il grinça des dents;.....— « Frappé! » s'écria-t-il d'une voix rauque; et, saisissant la plus grosse doloire de l'atelier, il la lança de toutes ses forces contre maître Martin, que Friedrich n'eut que le temps de pousser de côté; le fer tranchant, dont le choc aurait fendu la tête du vieillard, n'atteignit que le bras. Le sang jaillit de la blessure; maître Martin perdit l'équilibre, et fit la culbute par-dessus le banc d'un apprenti.

Tout le monde se jeta au-devant de Conrad, dont la fureur s'était exaspérée devant le mal qu'il venait de faire. Sa force, décuplée par la colère, écartait toute résistance, et, relevant la doloire sanglante, il allait porter un second coup, lorsque Rosa, pâle comme la mort, accourut au bruit qu'elle entendait. Conrad fut désarmé par son apparition; et, jetant loin de lui l'arme homicide, il croisa les bras sur sa poitrine, et resta là un moment, immobile comme une statue. Puis, rappelé à lui par une



secousse intérieure, il poussa tout à coup un hurlement de douleur, et s'enfuit.

Personne ne le poursuivit.

Les témoins de cette scène relevèrent maître Martin couvert de sang; on reconnut heureusement que la blessure n'avait qu'effleuré les chairs. Le vieux Holzschuer, qui s'était réfugié derrière un amas de planches, put alors se décider à reparaître; il fit une rude sortie contre les métiers qui mettaient à la main des gens du peuple des instruments si meurtriers, et supplia Friedrich de quitter cet atelier pour revenir à son premier état, l'art de fondre et de ciseler les métaux. Quant à maître Martin, quand il reprit connaissance, et qu'il se trouva quitte pour la peur, il n'eut de paroles que pour regretter le dommage causé à la tonne de monseigneur le prince-évêque de Bamberg.

Après cet événement, on ramena maître Martin et M. Holzschuer dans

des chaises à porteur. Friedrich et Reinhold revinrent ensemble à pied jusqu'à la ville. Chemin faisant, comme la nuit tombait, ils entendirent en passant près d'une haie les gémissements d'une voix qu'il leur sembla reconnaître. Tout à coup un grand spectre se leva d'un fossé si brusquement, que les deux amis reculèrent tout saisis. C'était Conrad qu'ils retrouvaient ainsi, Conrad désolé de son action et des résultats irréparables qu'elle avait pour son avenir. — « Adieu, mes amis, » leur dit-il, « adieu! nous ne nous reverrons jamais! Dites seulement à Rosa que je l'aime, et conjurez-la de ne pas maudire mon souvenir! Dites-lui que, tant que je vivrai, son bouquet ne quittera jamais la place où je l'ai mis sur mon cœur!... Adieu, adieu, mes bons camarades!... »

Il disparut à travers champs.

Reinhold dit à son ami : « Ce pauvre Conrad n'est pas un malfaiteur. Mais il y a dans ce jeune homme quelque chose d'étrange et de mystérieux. On ne peut juger son action d'après les règles de la morale ordinaire. Peut-être saurons-nous plus tard le secret qu'il nous a caché. »

IX.

L'isolement et la tristesse régnaient depuis ce jour-là dans l'atelier de maître Martin. Reinhold, dégoûté du travail, restait des heures entières enfermé dans sa chambre. Martin, qui portait en écharpe son bras blessé, n'ouvrait plus la bouche que pour maudire le méchant compagnon étranger. Rosa, la dame Marthe elle-même et ses bambins n'osaient plus aller sous le hangar qui avait été témoin de cette scène sanglante; et de même qu'on entend parfois, aux approches de l'hiver, la cognée d'un bûcheron solitaire tourmenter le silence des forêts, ainsi Friedrich achevait seul et lentement la tonne de l'évêque de Bamberg, et son marteau résonnait seul tout le long du jour.

Peu à peu la mélancolie et le découragement se glissèrent dans son âme. Rosa ne paraissait plus à l'atelier depuis que Reinhold, sous prétexte de maladie, restait chez lui. Friedrich en conclut que la jeune fille aimait son ami. Il avait bien déjà remarqué qu'elle réservait pour Reinhold ses plus gracieux sourires et ses meilleures paroles. Mais, cette fois, il ne pouvait plus douter de ses véritables sentiments. Le dimanche suivant, au lieu d'accepter l'invitation de maître Martin, qui, presque entièrement guéri de sa blessure, voulait aller avec Rosa se promener hors de la ville, il se dirigea tout seul, en proie à toutes les angoisses de sa pensée, vers le coteau où il avait vu Reinhold pour la première fois. Arrivé là, il se jeta sur l'herbe et se mit à rêver aux déceptions de sa vie, dont chaque espérance s'effaçait, comme une étoile qui file au ciel; il pleura sur les fleurs

cachées dans la bruyère, et les fleurs inclinèrent leurs têtes sous la rosée de ses larmes, comme si elles eussent compris sa douleur. Puis, sans qu'il



pût s'expliquer comment cela se faisait, ses soupirs, qui s'en allaient emportés par la brise, s'articulèrent peu à peu et devinrent des mots ; puis les mots se modulèrent doucement, et il chanta sa tristesse comme il eût pu chanter sa joie :

— « Où es-tu allée, ô mon étoile d'espérance ? Hélas ! tu es loin de moi ; ton doux éclat s'est effacé. Tu es allée réjouir d'autres regards qui t'appelaient. — Levez-vous, orages du soir, vous êtes moins terribles que les orages de mon cœur. Semez autour de vous la tristesse et le deuil ! — Mes yeux sont noyés de larmes, et mon pauvre cœur saigne. Pourquoi donc, ô forêts embaumées, murmurez-vous si doucement ? Nuages d'or, voiles du ciel, pourquoi brillez-vous de reflets joyeux ? Hélas ! vous secouerez sur ma tombe vos senteurs et vos clartés. La tombe est ma dernière espérance : j'y trouverai un sommeil paisible, éternel ! »

La voix de Friedrich se ranimait à mesure qu'elle chantait ; son cœur oppressé ressentit quelque soulagement, et ses pleurs coulèrent avec moins d'amertume. Le vent du soir bruissant dans le feuillage des jeunes tilleuls, les échos mystérieux qui courent sous les grands bois apportaient à son oreille des accents doux comme des paroles aimées, et l'horizon frangé de brumes d'or et de pourpre semblait l'inviter à s'élancer vers les sentiers d'un meilleur avenir.

Friedrich, un peu consolé, se leva et redescendit la pente fleurie du côté qui menait au village. Il rappelait dans sa pensée cette soirée où il suivait avec Reinhold le même chemin ; il se souvenait de ses promesses d'éternelle amitié. Mais quand il repassa l'histoire que Reinhold lui avait contée des deux peintres italiens, ses yeux se dessillèrent comme par enchantement. Le passé s'éclaira pour lui d'une douloureuse certitude. Il se persuada que Reinhold avait aimé autrefois Rosa ; que cet amour l'avait

ramené à Nuremberg dans la maison de maître Martin ; et le récit de la rivalité amicale des deux peintres au sujet du laurier d'or lui parut un emblème de la rivalité d'amour dont Rosa serait la conquête. Toutes les paroles de Reinhold lui revinrent en mémoire et prirent un sens qu'il ne s'était jamais expliqué ainsi. — « Entre deux amis, » s'écria-t-il alors, « il ne peut naître ni haine ni envie ! C'est donc à toi, mon ami de cœur, à toi-même que je veux aller demander si l'heure est déjà venue pour moi de renoncer à toute espérance ! »

Cette rêverie conduisit Friedrich jusqu'à la porte de Reinhold ; le soleil levant éclairait de joyeux rayons la petite chambre. Un profond silence y régnait. Le jeune homme poussa la porte qui n'était point fermée, et entra doucement ; mais à peine eut-il fait deux pas, qu'il resta cloué sur le plancher dans l'immobilité d'une statue. Rosa, dans tout l'éclat de ses charmes, lui apparut admirablement peinte sur une toile de grandeur naturelle. Près



du chevalet, l'appuie-main de l'artiste et sa palette toute préparée annonçaient un travail récent.

— « O Rosa, Rosa ! ô Dieu du ciel ! » soupira Friedrich. En ce mo-

ment, Reinhold lui frappa sur l'épaule et lui dit doucement, avec un sourire heureux : — « Que penses-tu de ce tableau ? » — « Oh ! tu es un homme bien supérieur à moi, tu es un grand artiste ! » répondit Friedrich en pressant Reinhold sur sa poitrine ; « maintenant pour moi tout est clair ! tu as bien mérité le prix que j'avais la folie de t'envier. Et pourtant, cher ami, j'avais aussi en tête un beau projet d'artiste ! J'avais rêvé qu'il serait beau de couler une statuette d'argent fin à la divine ressemblance de Rosa ; mais je sens que c'était là le rêve d'un orgueil insensé ! c'est toi seul qui es heureux ! toi seul qui as créé le chef-d'œuvre ! Regarde comme son sourire est animé d'une vie céleste ! et quel regard angélique !... Ah ! nous avons lutté tous deux pour la même victoire ! mais à toi, Reinhold, à toi le triomphe et l'amour ! A moi de quitter cette maison, cette patrie. Je sens que je ne puis revoir Rosa : ce serait au-dessus de mes forces ! Pardonne-moi, cher ami, pardonne-moi ! Car aujourd'hui même je vais recommencer mon triste pèlerinage à travers le monde, et je n'emporterai avec moi que mon amour et ma misère ! »

A ces mots, Friedrich voulait s'éloigner, mais Reinhold le retint par une douce violence : — « Tu ne nous quitteras point, » lui disait-il avec une affectueuse instance ; « car tout peut aller ici bien autrement que tu ne penses, et je ne veux plus te cacher davantage le secret de ma vie. Tu vois déjà que je n'étais pas né tonnelier, et la vue de ce tableau peut te prouver que je ne suis pas au dernier rang parmi les peintres. Dans ma plus tendre jeunesse, j'ai parcouru l'Italie pour étudier les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Mon talent, développé par une vocation naturelle, fit des progrès rapides. Bientôt la fortune vint à moi, comme la gloire, et le duc de Florence m'appela près de lui. J'ignorais à cette époque tout ce qu'a produit le génie de l'art allemand, et je parlais, sans connaissance de cause, des défauts, de la froideur, de la sécheresse de vos Dürer et de vos Cranach, lorsqu'un jour un marchand de tableaux me fit voir une petite toile du vieil Albrecht : c'était un portrait de la Vierge, dont le caractère sublime et le fini d'exécution me transportèrent d'enthousiasme. Je compris sur-le-champ qu'il y avait quelque chose de mieux que la grâce maniérée du genre italien ; et je résolus aussitôt d'aller parcourir les ateliers des peintres célèbres de l'Allemagne pour m'initier aux secrets de leurs créations. En arrivant à Nuremberg, le premier objet qui frappa mes regards, ce fut Rosa : je crus voir apparaître la belle madone d'Albrecht Dürer. Un amour immense éclata dans mon âme comme un incendie. Tout le reste du monde s'effaça de ma pensée, et l'art qui m'avait jusqu'alors occupé si exclusivement ne me semblait plus avoir d'autre mission pour moi que de reproduire à l'infini les traits du divin objet de ma passion. Je cherchai les moyens de m'introduire dans la maison de maître Martin ; mais rien n'était plus difficile. Les ruses ordinaires qu'emploient les amoureux devenaient impraticables. J'allais donc m'annoncer ouvertement auprès de

Tobias Martin, et lui demander la main de sa fille, lorsque le hasard m'apprit que ce digne homme avait formellement décidé qu'il n'accepterait pour gendre que le plus habile tonnelier de la contrée. Loin de me décourager devant cet obstacle, je partis pour Strasbourg, où j'appris secrètement ce pénible métier, laissant à la Providence le soin de récompenser mes efforts. Tu sais le reste, et je n'ai plus à te révéler qu'une chose : c'est que tout récemment maître Martin, dans un accès de belle humeur, m'a prédit que je deviendrais, sous ses auspices, un fameux tonnelier, et qu'il me verrait avec plaisir devenir un jour l'époux de sa jolie fille, qui, disait-il, ne me voyait pas avec trop d'indifférence..... »

— « Oh! oui, je le sens bien, c'est toi qu'elle aime, » interrompit Friedrich. « Je ne suis pour elle qu'un misérable ouvrier; mais en toi elle a deviné l'artiste!... »

— « Allons donc! » reprit Reinhold, « tu extravagues, et tu ne songes seulement pas, cher frère, que la petite Rosa ne s'est pas du tout prononcée. Je sais bien que jusqu'ici elle s'est montrée pour moi pleine de grâce et d'aménité; mais, de là à l'amour, il y a loin! Promets-moi, cher frère, de passer encore ici trois jours, dans un calme parfait. Il y a long-temps que je néglige nos futailles, mais c'est que, vois-tu, depuis que je m'occupe de ce tableau, tout ce qui pouvait m'en distraire me semblait fastidieux à l'excès; et plus je vais, moins je me sens fait pour continuer notre métier de stupide ouvrier. Je suis décidé à donner à tous les diables la doloire et le maillet. Dans trois jours, je te révélerai sincèrement les dispositions de Rosa. Si elle m'aime, tu partiras, et tu verras bientôt que le temps guérit toutes les douleurs, même celles qui brisent le cœur (style vulgaire)! » Friedrich promit qu'il attendrait.

A trois jours de là, vers le soir, Friedrich, après avoir achevé son travail, revenait lentement à la ville; il songeait avec inquiétude à certaines maladresses qui lui avaient valu, de la part de maître Martin, des semonces un peu vives; il avait aussi remarqué que le maître semblait fortement préoccupé d'une tristesse secrète; il avait saisi quelques phrases entrecoupées, les mots de *lâche intrigue*, de *bonté méconnue*. Maître Martin n'avait pas jugé à propos de s'en expliquer, et Friedrich ne savait que penser, lorsqu'il rencontra, aux portes de Nuremberg, un homme à cheval (c'était Reinhold) : — « Ah! » s'écria celui-ci, « tu arrives à propos. J'ai bien des choses à te dire! » Et, mettant pied à terre, Reinhold passa autour de son bras la bride du cheval, et, serrant la main de son ami, tous deux se mirent à cheminer dans la campagne. Friedrich avait remarqué tout d'abord que Reinhold s'était revêtu du même costume qu'il portait lors de leur première rencontre. Le cheval, équipé comme pour une route, avait en croupe un porte-manteau.

— « Sois heureux, mon ami, » dit Reinhold d'une voix qui prit tout à coup quelque chose de rude et d'amer. — « Sois heureux! et manie à ton

aise, et désormais sans rival, la varlope et le marteau. Je l'abandonne, à cette heure, le royaume des futailles; je sors de faire mes adieux à la belle Rosa et au respectable maître Martin... » — « Comment? » s'écria Friedrich en tressaillant comme si la foudre eût passé sur la tête, « tu pars, quand maître Martin t'accepte pour gendre, et quand Rosa t'aime? »

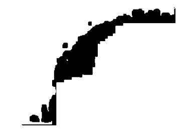
— « Voilà encore, » dit Reinhold, « une fantasmagorie de ta cervelle jalouse. Je sais, mon cher frère, que Rosa m'eût accepté pour époux par obéissance ou par crainte de son père; mais on ne prend pas les cœurs par la force, et le sien ne se soucie pas de moi. Eh! mais, sans cela, j'aurais pu vraiment devenir tonnelier, tout comme un autre, racler, cercler, jauger pendant six jours, et le septième étaler ma dignité avec les grâces de madame Reinhold, sur un banc de l'église de Sainte-Catherine ou de Saint-Sébald, et puis le soir me promener vertueusement sur la pelouse fleurie.... »

— « Oh! ne te moque pas, » dit Friedrich, « de ces mœurs simples et paisibles! Le bonheur se cache dans les voies communes... »

— « Tu as mille fois raison, » reprit Reinhold; « mais laisse-moi continuer. J'ai trouvé le moment de dire à Rosa que je l'aimais et que son père consentirait à nous unir. A ces mots, j'ai vu des larmes dans ses yeux, sa main a tremblé dans la mienne, et elle m'a répondu en détournant la tête: — « Monsieur Reinhold, j'obéirai aux ordres de mon père. » Je me suis bien gardé d'en demander davantage: une clarté subite a illuminé mon âme, et j'ai fort heureusement reconnu que mon amour pour la fille du tonnelier n'était qu'un rêve enthousiaste. Ce n'est point Rosa que j'aimais, c'était un être idéal dont elle m'avait montré une copie que je ne cessais de retracer avec une passion d'artiste. J'ai compris que j'étais amoureux du portrait, d'un songe, d'une beauté fantastique; et j'ai entrevu, avec un saisissement de dégoût, le pauvre avenir qui m'attendait quand je serais affublé de la maîtrise et d'un ménage. Ce que j'aimais dans la petite Rosa, c'était une céleste image qui s'est parée dans mon cœur d'un éclat divin, et que mon art doit faire vivre dans les créations que je répandrai autour de moi. La destinée de l'artiste, c'est d'aller sans cesse au-devant de l'avenir, sans s'arrêter à cueillir les fleurs de la route. Comment aurais-je pu renoncer aux triomphes de l'art, et fouler aux pieds les couronnes qu'il promet? Je te salue de loin, terre des arts et du génie antique! ô Rome, bientôt je te reverrai!.... »

Les deux amis arrivèrent ainsi à un endroit où le chemin se bifurque; Reinhold prit à gauche. — « Adieu! » dit-il à Friedrich en le pressant étroitement sur son cœur. « Adieu, mon ami, séparons-nous! qui sait si nous nous reverrons! »

Il s'élança sur son cheval, et piqua des deux, sans regarder derrière lui. Friedrich resta long-temps à cette place, les yeux fixés sur la route déserte. Puis il revint à la maison le cœur serré; de sombres pressenti-



ments agitaient son âme. Il songeait que la séparation ressemble à la mort!....



X.



A quelque temps de là, maître Martin, morne et pensif, terminait la tonne de l'évêque de Bamberg. Friedrich, qui travaillait à ses côtés, ne disait pas un seul mot; le départ de Reinhold lui avait ôté toute joie. Enfin maître Martin, jetant loin de lui son maillet, croisa ses bras avec humeur, et dit à demi-voix : — « Voilà Reinhold parti, après Conrad. C'était un peintre comme il y en a peu, mais qui croyait me prendre pour dupe! Imagine-t-on une telle fourberie cachée sous des traits si distingués, avec des manières si franches, si honnêtes! Enfin, le voilà déniché; et Friedrich au moins me restera fidèlement attaché, car c'est un brave et simple travailleur. Et qui sait ce qui pourrait arriver? Si tu devenais, mon cher garçon, un maître habile, et si tu savais plaire à ma petite Rosa... je verrais, je verrais!... » Et en disant cela, maître Martin ramassa son maillet, et se remit à travailler. Friedrich en l'écoutant avait senti une chaude émotion parcourir tout son être; mais en même temps un indéfinissable découragement lui ôtait toute espérance. Rosa parut dans l'atelier, où elle n'avait pas mis le pied depuis bien des jours; mais son visage portait l'empreinte d'une tristesse mal déguisée; on pouvait voir qu'elle avait pleuré. — « Le départ de Reinhold est la cause de ses larmes; elle l'aime donc! » se dit Friedrich. Cette pensée lui brisait le cœur, et il n'osa lever les yeux sur elle.

Cependant la grande tonne était achevée. Maître Martin, devant son œuvre, sentit revenir sa gaieté d'autrefois. — « Oui, mon enfant, » dit-il

à Friedrich en lui frappant sur l'épaule avec amitié, « si tu parviens à faire un morceau pareil, et si tu plais à ma Rosa, tu seras mon gendre ; ce qui ne t'empêchera pas de cultiver ton art de *minnesinger*, et de réunir ainsi deux excellentes renommées. »

Comme le travail arrivait de tous côtés dans ses ateliers, maître Martin fut obligé d'engager deux nouveaux compagnons, gens de métier fort adroits, mais francs vauriens, buveurs et tapageurs fieffés. L'atelier du maître ne résonna bientôt plus que de plaisanteries ou de chansons si grossières, que Rosa dut s'abstenir d'y revenir, et Friedrich resta dans l'isolement. Lorsque parfois il surprenait un peu à l'écart sa bien-aimée, il soupirait en attachant sur elle un regard de feu qui semblait lui dire : — « Ma Rosa chérie, vous n'êtes plus bonne et charmante pour moi, comme aux jours où Reinhold était ici ! » A quoi la fillette, baissant les yeux, répondait par son pudique embarras : — « Monsieur Friedrich, avez-vous quelque chose à me dire ?... » Mais dans ces instants fort rares, le pauvre jeune homme restait sans voix et comme pétrifié ; et Rosa disparaissait comme ces doux éclairs des tièdes nuits d'été, que l'œil admire sans pouvoir les saisir.

Maître Martin ne cessait d'insister pour que Friedrich se mît en devoir de préparer son chef-d'œuvre de maîtrise. Il avait lui-même fait choix d'une quantité suffisante de planches de chêne sans veines et sans nœuds, et qui comptait cinq bonnes années de magasin, à l'abri de la sécheresse et de l'humidité. Personne ne devait prêter la main à Friedrich, excepté le vieux Valentin. Le pauvre garçon, déjà dégoûté du métier par les rapports auxquels l'obligeait le voisinage de ses nouveaux compagnons d'atelier, n'avait guère de cœur à l'œuvre ; il se sentait manquer d'assurance devant une entreprise dont l'insuccès devait faire évanouir tous ses rêves de bonheur. Un vague instinct qu'il ne pouvait définir lui répétait sans cesse qu'il allait succomber sous le poids de sa tâche, et il eut honte tout à coup de s'être condamné à une besogne manuelle qui répugnait si fort à ses délicatesses d'artiste. La disgrâce de Reinhold était toujours présente à sa mémoire. De temps en temps, pour se soustraire à l'obsession douloureuse de ses craintes, il prétextait une indisposition pour s'affranchir du devoir d'aller à l'atelier, et il courait passer des heures entières à l'église de Saint-Sébald, en face des chefs-d'œuvre de ciselure de Peter Fischer, et il s'écriait avec une exaltation d'inspiré : — « O Dieu du ciel ! imaginer de telles choses, et avoir en soi la puissance de les exécuter, n'est-ce pas le plus grand bonheur de la terre ? » — Et quand, au sortir de ces extases, la réalité le clouait en face des douves et des cerceaux de l'atelier de maître Martin, quand il pensait que Rosa serait le prix d'une misérable tonne fabriquée avec plus ou moins d'art, il sentait le désespoir brûler son sang et sa tête s'égarer. La nuit, Reinhold apparaissait dans ses rêves, et déployait à ses regards des modèles inimitables dont la réalisation eût immor-

talisé le fondeur. Et, dans ces dessins merveilleux, la figure de Rosa était toujours le sujet principal, encadré dans les plus capricieux mélanges de feuillages et de fleurs. Tout cela semblait s'animer, verdir et fleurir; le métal, comme un brillant miroir, reflétait l'image de la jeune fille adorée ; Friedrich lui tendait les bras en l'appelant des noms les plus doux; mais quand il croyait la saisir, le tableau fantastique s'évaporait comme une brume fugitive. A son réveil, le pauvre artiste détestait un peu plus son triste avenir de tonnelier. L'idée lui vint d'aller confier ses chagrins à son ancien maître Johannes Holzschuer. Ravi de retrouver son élève favori, celui-ci permit à Friedrich de venir chez lui ciseler un petit ouvrage pour l'exécution duquel il avait peu à peu et depuis long-temps réuni les matières d'or et d'argent nécessaires. Friedrich s'éprit de ce travail avec une telle ardeur qu'il négligeait presque entièrement sa besogne d'atelier chez maître Martin, et plusieurs mois s'écoulèrent sans qu'il fût de nouveau question de sa pièce de maîtrise, qui devait rivaliser avec la tonne de Bamberg. Mais, un beau jour, maître Martin le pressa si vivement qu'il fallut, bon gré, mal gré, reprendre la doloire et le maillet. Quand l'ouvrage fut en train, le maître vint examiner les débuts; mais, à la vue des planches déjà débitées, il entra dans une violente colère et s'écria : — « Qu'est-ce que tout cela? Quelle piètre besogne fais-tu, mon pauvre Friedrich! Un apprenti de trois jours taillerait-il du bois de cette façon? Friedrich, quel démon t'a poussé la main pour gâter ainsi le meilleur bois de chêne que j'aie vu depuis long-temps? Et c'est là ton chef-d'œuvre?..... »

Friedrich ne put tenir davantage contre les reproches peu mesurés de maître Martin, et, jetant ses outils à l'autre bout de l'atelier : — « Eh bien! maître, » s'écria-t-il, « c'en est fait! Non, dût-il m'en coûter la vie, dussé-je tomber dans la plus profonde misère, non, je ne travaillerai plus! Je renonce à ce métier que j'abhorre et pour lequel je n'étais point fait. Car moi aussi je suis artiste! Moi aussi j'aime votre fille avec passion, avec délire; c'est mon amour qui m'avait fait tenter cette odieuse épreuve. Je vois que maintenant tout bonheur, tout espoir sont perdus pour moi! J'en mourrai, mais je mourrai artiste, et je laisserai après moi quelque souvenir! De ce pas je retourne chez mon premier et digne maître Johannes Holzschuer, que j'avais abandonné! »

Les yeux de maître Martin lancèrent des flammes rouges quand il entendit Friedrich regimber si vivement. — « Ah! toi aussi? » s'écria-t-il; « toi aussi tu me trompais! Ah! l'état de tonnelier est odieux pour toi! tant mieux, tant mieux mille fois, vaurien! Hors d'ici! hors d'ici! » Et, sans donner le temps à Friedrich de se reconnaître, il le prit par les épaules et le poussa dehors, au grand applaudissement des compagnons et des apprentis qui avaient été témoins de cette scène. Le vieux Valentin, les mains jointes et le front pensif, dit à demi-voix : — « Je m'étais bien douté qu'il y avait dans ce compagnon quelque chose de mieux qu'un ouvrier vulgaire. »

La dame Marthe, qui aimait Friedrich, et ses petits bambins, qu'il régalait souvent de friandises, étaient inconsolables de son départ.

XI.

L'atelier de maître Martin était devenu plus triste que jamais. Les compagnons nouveau-venus ne lui donnaient que du souci. Forcé de veiller aux moindres détails, il passait ses jours dans des fatigues accablantes, et la nuit, tourmenté par de cruelles insomnies, il répétait sans cesse : « Ah ! Reinhold, ah ! Friedrich, pourquoi m'avez-vous trompé ainsi ? Pourquoi n'étiez-vous pas tout simplement d'honnêtes et laborieux ouvriers ?... » Le pauvre homme dépérissait à vue d'œil, et fut plusieurs fois sur le point de sacrifier son état et de se laisser périr de langueur.

Il était assis, un soir, devant la porte de sa maison, tout préoccupé de pénibles rêveries, lorsqu'il vit arriver M. Jacobus Paumgartner en compagnie de maître Johannes Holzschuer ; il pensa bien qu'on allait lui parler de Friedrich. En effet, Paumgartner amena l'entretien sur ce chapitre, et Holzschuer se répandit en éloges à propos du jeune artiste ; et tous deux, enchérissant comme à l'envi sur les excellentes qualités de Friedrich et sur l'avenir qui était réservé à son talent, supplièrent maître Martin de se désister en sa faveur de ses préjugés, et de ne pas renoncer à l'idée d'accorder la main de sa fille à un jeune homme qui, après tout, la rendrait heureuse, et ferait quelque jour honneur à son beau-père. Maître Martin les laissa dire ; puis il ôta lentement son bonnet de fourrure, et leur répondit avec un grand calme : — « Mes chers messieurs, vous prenez un intérêt si pressant à ce qui touche ce compagnon, qu'il me faut bien lui pardonner quelque chose à votre sollicitation. Mais, du reste, je ne démordrai pas de mes résolutions ; et, quant au mariage surtout, il n'y aura jamais plus rien de commun entre lui et ma fille. »

Comme il disait cela en appuyant sur chaque syllabe, Rosa s'élança dans la chambre, toute pâle et tremblante, et elle posa sur la table un flacon du fameux vin de Hochheim et trois verres. — « Il faut donc, » reprit alors maître Holzschuer, « que je laisse partir ce pauvre Friedrich, qui a résolu, dans son chagrin, de s'expatrier ? Et pourtant, voyez, cher maître, voyez donc ce petit travail de ciselure qu'il a fait chez moi, sous mes yeux, et dites, si vous le pouvez, qu'il n'y avait pas dans ce jeune homme-là l'étoffe d'un grand artiste. C'est un souvenir d'adieu qu'il vous supplie de laisser accepter à votre fille. Mais voyez donc quel joli travail ! » Et M. Holzschuer tira de sa poche un gobelet d'argent fin délicieusement ouvragé ; et maître Martin, qui se piquait de bon goût, se mit à l'examiner en tout sens. C'était, en vérité, un petit chef-d'œuvre. Tout autour

courait un feuillage de vigne et de rosier, et de chaque rose épanouie sortait une petite figure d'ange ciselée avec une grâce parfaite. Le fond intérieur, doublé d'or, était orné de figurines semblables ; et, quand on versait dans le gobelet un flot de vin doré, ces petits anges tout souriants semblaient s'agiter comme pour monter du fond à la surface. — « J'avoue que c'est un travail exquis, » dit maître Martin, « et je garde cette coupe si Friedrich en accepte deux fois la valeur en bons ducats tout neufs. » En disant cela, maître Martin remplit le gobelet et le vida d'un trait..... Et voilà que la porte s'ouvrit tout doucement, et Friedrich, presque défiguré par la douleur et les larmes qu'il avait versées, parut immobile au seuil de la chambre, dans l'attitude d'un condamné qui va entendre son arrêt. Rosa, qui l'aperçut la première, poussa un cri déchirant, et tomba, presque morte, dans ses bras.

Maître Martin laissa échapper le gobelet, et regardant Friedrich d'un œil fixe, comme s'il eût vu apparaître un spectre, il se souleva et dit d'une voix émue : — « Rosa, Rosa, aimes-tu donc ce Friedrich ?... » — « Plus que ma vie ! » répondit la pauvre enfant d'une voix brisée. — « Eh bien ! » reprit maître Martin avec effort, « eh bien ! mon garçon, je te pardonne... embrasse ta fiancée.... oui, oui, ta fiancée ! »

Paumgartner et le vieil Holzschuer se regardèrent avec étonnement, et maître Martin poursuivit tout haut, mais en se parlant à lui-même : — « Dieu du ciel ! c'était donc ainsi que devait s'accomplir la prophétie de la vieille grand'mère ! Ne voilà-t-il pas, en effet, la maison proprette, les petits anges aux ailes vermeilles ? D'ailleurs, le gobelet n'est autre chose qu'un tonneau infiniment petit ; et vraiment tout est pour le mieux, car ainsi je puis consentir sans changer ma volonté. J'aurais bien dû deviner cela plus tôt ! »

Friedrich, foudroyé par la joie, avait à peine assez de force pour serrer plus étroitement la jolie Rosa sur son cœur. — « O mon cher maître ! » s'écria-t-il quand il eut un peu repris ses sens, « quoi ! serait-il vrai que vous daignez m'accepter pour gendre et me permettre d'exercer mon art ? » — « Oui, oui, » reprit maître Martin ; « tu as accompli la prédiction de la vieille grand'mère, ta pièce de maîtrise n'est plus à faire. » — « Non, cher maître, » répliqua Friedrich, « permettez que je n'y renonce pas encore ; je veux, au contraire, achever ma tonne de deux foudres ; je vous la laisserai comme un témoignage de mon respect pour la profession que vous illustrez, et je retournerai ensuite à mes creusets. » — « Honneur à toi pour cette bonne pensée, » dit maître Martin en se levant avec enthousiasme ; « achève donc ta pièce de maîtrise. Le jour où tu lui donneras le dernier coup de maillet sera ton jour de noces. »

Friedrich se mit à l'œuvre avec un zèle extrême, et la tonne immense qui sortit de ses mains fut admirée de tous les maîtres de la corporation.

Maître Martin était au comble de la joie. Le jour de la noce fut fixé, et

la pièce de maîtrise, remplie d'un vin généreux et parée de guirlandes fleuries, fut placée à l'entrée de la maison. Les maîtres tonneliers avec leurs



familles, conduits par le digne conseiller Jacobus Paumgartner, et les maîtres en orfévrerie, se réunirent en brillant cortége pour aller à l'église de Saint-Sébald. Au moment de partir, un bruit de chevaux et des fanfares s'entendirent devant la maison de maître Martin. Celui-ci, courant à son balcon, reconnut d'abord le seigneur Heinrich de Spangenberg, ayant à ses côtés un jeune et brillant cavalier portant dague au côté et toque ornée de plumes flottantes et de pierres précieuses. Près du jeune homme chevauchait une dame admirablement belle, et derrière ces trois personnages caracolait une suite nombreuse de valets en costumes de toutes couleurs. Les fanfares ayant cessé, le vieux Spangenberg s'écria en levant la tête : — « Hé, hé, maître Martin, ce n'est ni pour votre cave ni pour vos ducats que je passe par ici, j'y viens à cause du mariage de votre jolie fille. Voulez-vous bien me recevoir, cher maître? »

Maître Martin, un peu confus du souvenir que réveillaient ses paroles, descendit aussi vite que ses jambes le permettaient, pour recevoir, avec toute sorte de salutations, son ancienne et noble pratique. La belle dame et le cavalier quittèrent aussi leur monture et entrèrent dans la maison. Mais à peine le brave tonnelier eut-il regardé le jeune cavalier qu'il recula

de trois pas en chancelant : — « Bonté du ciel ! » s'écria-t-il en joignant les mains, « c'est Conrad !... »

— « Vraiment oui, » dit en souriant le jeune homme ; « je suis Conrad, votre compagnon d'autrefois. Pardonnez-moi, cher maître, certaine blessure dont j'ai gardé souvenance. J'aurais fort bien pu vous tuer ce jour-là, car vous m'aviez traité un peu vertement ! Mais tout est pour le mieux, n'y pensons plus. » Maître Martin l'assura qu'il se trouvait fort bien de n'avoir été qu'effleuré par la maudite doloire; puis il pria ses hôtes d'entrer dans la grande chambre, où les fiancés et les amis de la maison s'étaient réunis pour la cérémonie. L'apparition de la belle dame fut saluée par un murmure des plus flatteurs ; tout le monde s'avisa de remarquer que sa beauté ressemblait à s'y méprendre aux traits ravissants de la jeune mariée; on eût pu les prendre pour deux sœurs jumelles.

Conrad s'approcha galamment de la fille du tonnelier, et lui dit avec une grâce exquise : — « Permettez, ma belle demoiselle, que Conrad partage aujourd'hui votre félicité ; daignez lui dire que vous oubliez ses emportements d'autrefois, et que vous lui pardonnez comme a fait votre père. » Et comme Rosa restait interdite, que maître Martin et tous les conviés se regardaient tout ébahis, M. de Spangenberg prit la parole pour mettre fin à cet embarras. — « Eh mais, » dit-il, « croyez-vous rêver ?... Mais c'est ici mon fils Conrad, et voilà sa ravissante fiancée qui se nomme Rosa, comme la jolie fille de maître Martin. Souvenez-vous donc, cher maître, de ce jour où, causant avec vous à côté d'un flacon de votre vieux vin, je vous demandais si vous refuseriez votre fille à tout le monde, même à mon fils. J'avais, pour parler ainsi, de bonnes raisons. Mon étourdi raffolait d'amour pour elle, au point qu'il fallut, pour ne pas le désespérer, que je prisse sur moi d'entamer cette affaire. Quand je lui racontai, pour le guérir, la réception que vous m'aviez faite, et votre bizarre caprice en fait de gendre, Conrad n'imagina rien de mieux que de se glisser chez vous comme ouvrier pour voir de plus près Rosa, et avec le dessein de l'enlever quelque jour à votre surveillance. Heureusement pour vous que le coup de douve sur les épaules a brisé les ailes de cet amour-là. Je m'en félicite, et mon fils, pour rester fidèle par quelque point à sa première inclination, s'est épris d'une noble héritière qui porte le nom de Rosa comme votre fille, et qui lui ressemble fort joliment. »

La jeune dame, s'approchant alors de Rosa, lui jeta autour du cou un collier de perles d'un grand prix, et tirant de son sein un petit sachet de fleurs fanées : — « Tenez, » lui dit-elle, « voilà le bouquet que vous aviez donné à Conrad, et qu'il a soigneusement gardé. N'êtes-vous point fâchée qu'il me l'ait donné ? c'était, m'a-t-il dit, ce qu'il possédait de plus précieux ! » Un vif incarnat colora les joues pâles de la fille du tonnelier. — « Ah ! noble dame, » dit-elle à demi-voix, « c'est vous seule que ce jeune seigneur devait aimer. Il vous connaissait, j'en suis sûre, avant de penser

à moi. La ressemblance des noms et le rapport de quelques traits a pu me valoir pendant quelques jours son attention. C'était votre souvenir qu'il cherchait en moi. Mais je ne lui en veux pas. »

Comme le cortége s'apprêtait pour la seconde fois à quitter la maison de maître Martin, un beau jeune homme, qui portait avec une rare élégance un riche costume italien, vint se jeter dans les bras de Friedrich. — « Reinhold! mon Reinhold! » s'écria le fiancé; et les deux amis s'embrassèrent étroitement. Maître Martin et Rosa partageaient leur joie. — « Ne t'avais-je pas bien dit, » s'écria l'artiste, « que le bonheur te viendrait au bruit de tes maillets? J'arrive à temps pour prendre la moitié de ta joie, et je t'apporte mon cadeau de noces. »

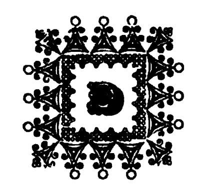
Deux valets entrèrent alors, et découvrirent aux yeux émerveillés des assistants une magnifique toile où étaient peints maître Martin, avec Reinhold, Friedrich et Conrad travaillant à la tonne du prince-évêque de Bamberg, au moment où Rosa paraît au milieu d'eux. — « C'est là, » dit en souriant Friedrich, « ta pièce de maîtrise; la mienne est en bas pleine de vin; mais patience, j'en saurai faire une autre. » — « Je sais tout, » reprit Reinhold, « et je te trouve plus heureux que moi. Sois fidèle à ton art qui, mieux que le mien, peut s'accorder avec la vie calme et les habitudes sédentaires d'un bon ménage. Le bonheur, ami, n'est que dans les voies communes! »

Au festin nuptial, Friedrich s'assit entre les deux Rosa, et vis-à-vis de lui maître Martin se plaça entre Conrad et Reinhold. Au dessert, le conseiller Jacobus Paumgartner emplit le gobelet d'argent ciselé par Friedrich et but le premier coup en l'honneur de maître Martin et de ses joyeux compagnons. Puis le gobelet fit le tour des conviés, qui fêtèrent jusqu'au lendemain la bonne cave du Maître des Cierges.



OLIVIER BRUSSON.

I.



ANS la rue Saint-Honoré s'élevait jadis la petite maison qu'habita Magdeleine de Scudéri, si célèbre par ses vers, ses romans de chevalerie, et par la faveur de Louis XIV et de madame de Maintenon.

A minuit, dans un des mois d'automne de l'an 1680, plusieurs coups frappés rudement à la porte réveillèrent en sursaut les paisibles habitants de cette demeure. Baptiste, qui remplissait tout à la fois les emplois de cuisinier, de valet de chambre et de portier, était allé, avec la permission de sa maîtresse, assister aux noces de sa sœur. Il n'y avait d'éveillé au logis qu'une femme de charge appelée la Martinière. En écoutant frapper si fort, la pauvre femme songea que le départ de Baptiste l'avait laissée sans défense avec sa maîtresse dans une maison exposée à tout venant. Toutes les terreurs du vol et du meurtre auxquels Paris était en proie à cette époque, vinrent en foule assaillir son imagination, et elle se persuada bien vite que le visiteur nocturne ne pouvait être qu'un bandit bien informé de l'état des lieux et de la solitude du logis; frissonnant de peur, et se croyant à chaque minute sous le couteau des assassins, elle restait plus morte que vive dans sa petite chambre, maugréant de toute son âme contre Baptiste et le malencontreux mariage de sa sœur. Cependant les coups redoublaient à la porte, et une voix se mit à crier : — « Pour l'amour du Christ, ouvrez donc! » La Martinière, infiniment peu rassurée, prit un flambeau allumé et s'avança sous le porche de la maison. La même voix cria de nouveau : — « Ouvrez, pour l'amour du Christ, ouvrez donc!.... » — « Ma foi, se dit la Martinière, un voleur ne s'exprimerait pas aussi honnêtement.



OLIVIER BRUSSON.

Qui sait si ce n'est pas quelque seigneur, poursuivi par le guet, qui connaît ma maîtresse, et s'avise de lui demander asile jusqu'au jour?... Voyons, et soyons prudente! » Elle entr'ouvrit une fenêtre avec précaution, et demanda d'une voix qu'elle croyait assurée quel vaurien faisait tapage à cette porte à une heure si avancée. Un rayon de lune qui perçait en ce moment les nuages lui laissa distinguer une longue figure drapée dans un manteau couleur de muraille, et le front couvert d'un large feutre à bords rabattus. Saisie d'un nouvel effroi, elle se mit à crier de tous ses poumons: « Holà! Baptiste, Claude, Pierre, holà, debout! venez donc examiner de près le



coureur de nuit qui secoue si bien la porte de céans! » Mais aux cris de la servante une voix douce et presque gémissante répondit d'en bas: — « Ah! la Martinière, je sais que c'est vous, ma bonne dame; vous avez beau chercher à grossir votre voix. Je sais que Baptiste est allé aux champs, et qu'à cette heure vous êtes seule au logis avec votre maîtresse; ouvrez donc et ne craignez rien, il faut qu'à la minute je voie mademoiselle de Scudéri. » — « A quoi pensez-vous donc? » reprit la Martinière; est-ce une heure honnête pour parler aux femmes? Vous qui savez si bien ce qui se passe ici, savez-vous que ma maîtresse dort depuis long-temps, et que pour tout l'or du monde je ne troublerais pas son premier sommeil, dont son âge et sa santé ont si grand besoin! » — « Je sais, » poursuivit l'inconnu,

« qu'elle vient de mettre à côté d'elle son roman de *Clélia*, et qu'elle compose à cette heure des vers qui seront lus demain à la marquise de Maintenon. Oh! je vous en prie encore une fois, dame Martinière, ayez compassion de moi et venez m'ouvrir la porte; sachez qu'il y va de l'honneur, de la liberté, de la vie peut-être d'un homme, et que votre maîtresse ne vous pardonnerait jamais d'avoir refusé un asile chez elle à un malheureux qui implorait son secours! — « Mais, encore une fois, » dit la Martinière, « ce n'est guère l'heure de venir chez les gens. Repassez demain, et l'on verra. » L'inconnu ne se décourageait point. — « Eh quoi! » s'écria-t-il, « le sort compte-t-il les heures quand il veut nous frapper? chacun de ses coups est aveugle comme les faveurs de la fortune; et doit-on refuser aide et secours, quand le salut d'un homme peut dépendre d'un instant? Ouvrez-moi la porte; car vous n'avez rien à redouter d'un malheureux dénué de tout, persécuté par tous, et qui n'a plus d'espoir qu'en la puissante intervention de votre maîtresse!... » Or, comme la Martinière entendait l'inconnu gémir et pleurer en lui adressant ces dernières supplications, et comme il y avait dans la voix de ce jeune homme quelque chose de mélancolique et de doux, à quoi les femmes ne savent jamais résister, elle alla chercher les clefs pour l'introduire.

Aussitôt que la porte s'entr'ouvrit, l'homme au manteau se jeta dans la maison avec une colère impatiente, et, poussant devant lui la Martinière, il lui dit d'une voix farouche : — « Conduisez-moi près de votre demoiselle! » La Martinière, tremblante, leva son flambeau à la hauteur du visage de l'inconnu, dont une affreuse pâleur couvrait les traits décomposés; elle fut près de s'évanouir quand, sous le manteau gris, elle vit scintiller la poignée d'une dague passée dans la ceinture; en même temps l'inconnu, fixant sur elle un regard perçant, réitéra d'un ton bref son injonction. L'honnête servante augura qu'un grand péril menaçait les jours de sa maîtresse. Son dévouement s'exalta de toute la difficulté de cette situation, et, fermant d'une main la porte de sa chambre, elle se plaça devant, le front haut, la voix ferme : — « Voilà, » dit-elle, « une étrange façon de demander l'hospitalité. J'ai fait la sottise de vous ouvrir, mais ni Dieu ni diable ne me feraient à présent vous introduire chez ma maîtresse. Puisque vous êtes si bien armé, vous n'avez guère à craindre; et si vous n'êtes pas un malfaiteur, vous pouvez attendre le jour et revenir. Sortez, je vous prie, de la maison!... »

L'homme au manteau soupira, et, fixant de nouveau la fidèle Martinière, serra convulsivement le manche de sa dague. La pauvre femme recommanda son âme à Dieu; mais elle eut assez d'énergie pour tenir tête à l'inconnu, et, sans bouger d'un pas, elle le tenait en respect. « Laissez-moi passer, vous dis-je, » s'écria-t-il. — « Faites ce que vous voudrez, » reprit-elle, « tuez-moi; mais prenez garde au lendemain, et songez à la place de Grève! » — « Ah! » dit l'inconnu, « vous avez raison, la Marti-

nière. Je vois qu'en cet équipage vous me prenez pour un voleur ou pour un meurtrier ; mais je n'en suis pas encore où vous pensez !... » En même temps il tira sa dague, et fit un geste menaçant pour écarter la servante et s'ouvrir un passage.... — « Jésus ! » s'écria-t-elle, « je suis morte !... »

Un bruit d'armes et les pas mesurés d'une patrouille à cheval éveillèrent le silence de la rue déserte. — « C'est le guet ! la maréchaussée ! au secours ! au secours ! » cria la Martinière. — « Maudite créature, tu veux me perdre !.... Ah ! ils sont passés, c'est fini ! oui, c'est fini ! Tiens, carogne, prends cela, et, sur ta vie, porte-le, cette nuit même, à ta maîtresse !... » En murmurant ces mots avec anxiété, l'inconnu avait jeté dans les mains de la Martinière une cassette de fer ; puis, éteignant le flambeau pour que sa clarté ne pût trahir la direction qu'il avait prise, il s'élança hors de la maison.



La Martinière était tombée la face contre terre. Quand elle se releva, long-temps après, elle eut beaucoup de peine à regagner sa chambre ; et, n'ayant plus la force ni le courage de se mettre au lit, elle s'affaissa dans un fauteuil. Bientôt un bruit de clefs dans la serrure se fit entendre. Elle tressaillit de nouveau, et sa surprise ne fut pas moins grande lorsqu'elle vit entrer Baptiste, pâle et blême comme un revenant de l'autre monde. — « Par tous les saints, qu'y a-t-il encore ! » balbutia la Martinière. — « Ce qu'il y a ? Figurez-vous qu'une inquiétude dont je ne pouvais me rendre compte m'a chassé de la noce un peu tard, et je m'en revenais cette nuit poussé par je ne sais quel instinct. J'arrive dans cette rue. Dame Martinière, me disais-je, ne dort que d'un œil ; elle m'entendra bien frapper un petit coup à la porte, et elle m'ouvrira. Mais j'avais compté sans les



tribulations de la nuit. Voilà qu'un détachement du guet à pied, à cheval, doublé de fer jusqu'aux dents, arrive je ne sais d'où, et me barre le chemin. Par bonheur que Desgrais, le lieutenant de maréchaussée, qui me connaît bien, conduit l'escouade. On me met une lanterne sous le nez : — « Eh ! Baptiste, » me dit le chef, « tu fais le coureur de nuit, mon garçon ? Rentre vite au logis et garde-le bien ; car nous battons le pavé pour mettre la main sur une capture qui nous donne du fil à retordre. » Vous n'imaginez point, dame Martinière, l'effet que produisirent sur moi ces paroles. La patrouille continue son chemin, disparaît, et, au moment où je lève le bras pour frapper à notre porte, elle s'ouvre, un homme se jette dans la rue, la dague nue, et me renverse en courant.... Je me relève.... Cette maison ouverte,... ces clefs sur la serrure,... dites-moi, que veut dire tout cela ?... »

La Martinière, à moitié guérie de sa frayeur, raconta ce qui venait de se passer ; puis ils descendirent ensemble sous le porche de la maison, où ils ramassèrent le flambeau que l'inconnu avait éteint pour cacher sa fuite. — « Certes, » disait Baptiste, « sans une manifeste protection du ciel, notre pauvre maîtresse devait être cette nuit pillée et coupée par morceaux ; cet homme savait que vous n'étiez que deux femmes ; c'est un de ces coquins madrés dont les informations habiles secondent presque toujours, à coups sûrs, les scélératesses. Et la petite cassette, dame Martinière, nous irons, si vous m'en croyez, la jeter au plus profond de la Seine ; car qui peut nous assurer que quelque misérable n'en veut pas à la vie de notre bonne demoiselle, et qu'en ouvrant cette cassette elle ne tomberait pas morte, comme le vieux marquis de Tournay, en brisant le cachet d'une lettre anonyme ?.... » Après s'être long-temps concertés, les deux fidèles serviteurs décidèrent enfin que le mieux était d'avertir, à son lever, mademoiselle de Scudéri, et de remettre entre ses mains la cassette, dont on pourrait peut-être pénétrer le mystère, en s'entourant, pour l'ouvrir, de toutes sortes de précautions.

II.

Les inquiétudes de Baptiste n'étaient pas sans fondement. A cette époque, Paris était le théâtre des plus odieux attentats, qui tous se commettaient à l'aide d'un moyen que l'enfer seul avait pu créer. Glaser, apothicaire allemand, le meilleur chimiste de son temps, s'occupait d'alchimie. C'était la mode du jour. Il croyait arriver à la découverte de la *pierre des sages*. Il avait pour aide et pour confident un Italien, nommé Exili. Mais celui-ci n'étudiait l'art de faire de l'or que pour mieux cacher ses desseins secrets. Tandis que Glaser cherchait la fortune au fond de ses expériences, Exili

parvenait lentement à la science cruelle de mélanger, de cuire et de sublimer des substances vénéneuses, dont il composa un poison subtil dont les doses graduées tuaient sur-le-champ ou faisaient mourir d'une langueur inconnue. Ce poison n'avait ni saveur ni odeur; il ne laissait nulle trace sur les organes, et trompait si bien toute analyse et toute investigation de la médecine que ses victimes paraissaient toutes frappées de mort naturelle. Mais quelque prudent et dissimulé que fût Exili, on le soupçonna d'avoir vendu des poisons, et il fut jeté à la Bastille, où bientôt on lui donna pour compagnon de captivité le capitaine Godin de Sainte-Croix. Celui-ci était une ancienne connaissance de la marquise de Brinvilliers, et ses rapports avec cette dame avaient soulevé tant de scandale que son père, Dreux d'Aubray, lieutenant civil de Paris, outré de voir le marquis indifférent à cette honte, avait pris sur lui d'y mettre fin en obtenant contre le capitaine un arrêt de prise de corps. Homme capable de toutes les violences, sans caractère, hypocrite et débauché, rongé d'envie et de passions féroces, le capitaine ne pouvait rencontrer une nature qui lui convînt mieux qu'Exili. Les secrets de cet Italien lui promettaient un immense pouvoir de faire le mal; il devint son disciple assidu; bientôt il égala son savoir, et, au sortir de la Bastille, il était tout à fait capable de continuer seul son affreux apprentissage.

La Brinvilliers était une femme perdue de mœurs; Sainte-Croix en fit un monstre infernal. Il lui fit empoisonner successivement son propre père, dont la présence condamnait ses vices; puis ses deux frères, puis sa sœur. La vengeance avait motivé le premier crime; elle commit les autres par cupidité. L'histoire de plusieurs empoisonneurs a démontré que ce genre de meurtre devenait parfois chez eux une manie irrésistible. On en a vu, sans but, tuer des êtres indifférents, avec le sang-froid d'un chimiste qui opère sur des animaux. La mort subite, à l'Hôtel-Dieu, de plusieurs indigents auxquels la Brinvilliers faisait distribuer du pain toutes les semaines ayant éveillé l'attention des médecins, mit sur la voie des attentats sans nom auxquels elle se livrait. On acquit plus tard la certitude qu'elle avait plus d'une fois fait servir à ses convives des pâtés de pigeons empoisonnés. Le chevalier du guet et plusieurs autres personnes trouvèrent ainsi la mort à la table de cette odieuse femme. Sainte-Croix, son complice La Chaussée et la Brinvilliers surent long-temps cacher leurs abominations; mais le jour de la Providence approchait d'heure en heure pour punir les uns et démasquer les autres. Sainte-Croix fabriquait une poudre si subtile (les Parisiens l'appelaient *poudre de succession*) que la moindre aspiration suffisait pour causer une asphyxie mortelle : aussi l'inventeur se couvrait-il, pour travailler, d'un masque de verre. Un jour, tandis qu'il recueillait sa poudre dans un flacon, le masque tomba, et l'opérateur tomba mort dans son laboratoire. Comme il n'avait point d'héritiers, la justice, arrivant pour mettre les scellés sur tout ce qui lui appartenait,

découvrit un coffre dans lequel étaient contenus tous les ingrédients dont ce misérable avait le secret. On trouva également des lettres de la Brinvilliers qui prouvaient sa complicité. Prévenue à temps par son affidé, la marquise s'était réfugiée à Liége, dans un cloître. Desgrais, le plus fin limier de la maréchaussée, fut lancé à sa poursuite. Il s'introduisit, déguisé en prêtre, dans le couvent où elle s'était cachée, parvint à nouer une intrigue d'amour avec cette femme exécrable, et se fit accorder un rendez-vous dans un jardin solitaire à quelques lieues de la ville. En y arrivant, elle fut cernée par les agents de Desgrais. L'abbé galant se métamorphosa tout à coup en officier de la maréchaussée, et la fit porter dans un carrosse qu'on tenait préparé pour cet enlèvement, et qui prit au grand galop, sous bonne escorte, la route de Paris.



La Chaussée avait eu la tête tranchée; la Brinvilliers fut condamnée au même supplice; son cadavre fut brûlé après l'exécution, et on jeta ses cendres au vent.

Les Parisiens commençaient à respirer depuis le châtiment de cette

célèbre empoisonneuse, lorsque le bruit se répandit que le secret de Sainte-Croix n'était pas mort avec lui. Bientôt de nouveaux malheurs vinrent désoler la ville. Le meurtre invisible décimait les familles, et nul art ne pouvait combattre les atteintes fatales de ce fléau dont ne préservaient ni la richesse, ni l'âge, ni la position sociale. Toutes les angoisses de la méfiance venaient briser les liens d'affection les plus sacrés. Le mari tremblait auprès de sa femme, le père devant le fils, la sœur en face du frère. Dans les rencontres de l'amitié, on n'osait plus rompre le pain, ni boire à la santé de son ami; l'œil était toujours au guet, la pensée toujours en garde contre des ennemis cachés. Des pères de famille, fuyant avec horreur le foyer domestique, allaient chercher au loin des aliments qu'ils préparaient eux-mêmes en se cachant avec soin, tant ils redoutaient la perfidie de leurs propres enfants ou de leurs proches; et, malgré tant de défiance et tant de précaution, le fléau portait çà et là ses coups mystérieux. Le roi de France, affligé de ces attentats qui menaçaient jusqu'à sa personne, créa un tribunal spécial dont la mission était de rechercher et de punir sans pitié ces crimes secrets. Cette cour de justice, appelée Chambre Ardente, s'assemblait auprès de la Bastille; elle avait pour président La Régnie. Long-temps ce magistrat vit tous ses efforts, toute son expérience, déjoués par les redoutables malfaiteurs qui désolaient le pays; mais, après bien des tentatives échouées, Desgrais, que nous avons déjà vu si habile à remplir ses difficiles fonctions, lui devint d'un grand secours.

Dans un taudis du faubourg Saint-Germain vivait une vieille femme, nommée la Voisin, qui s'occupait de prétendues sciences occultes, et qui dévoilait l'avenir aux gens crédules. Cette femme avait deux compères, portant les sobriquets de Le Sage et Le Vigoureux, et qui soutenaient de leur brutalité bien redoutée aux alentours sa misérable industrie. Elle était de plus associée aux maléfices inventés par Exili, et elle portait aussi loin que lui l'art de préparer ces terribles poisons qui assassinaient sûrement et sans laisser une seule trace; elle avait aidé maint fils de famille à accélérer l'échéance d'un riche héritage, mainte femme jeune et jolie à se débarrasser d'un vieux barbon pour convoler à de secondes noces, ou pour se livrer aux voluptés qui faisaient l'unique occupation de cette époque. Desgrais, parvenu à découvrir cette créature, la livra à la Chambre Ardente, qui en fit justice par le feu en place de Grève. Les perquisitions faites chez elle amenèrent la saisie de listes importantes où se trouvaient les noms de toutes les personnes qui avaient eu recours à ses produits; la Chambre Ardente déploya ses rigueurs contre une foule d'individus qui s'étaient crus jusque-là à l'abri de toute poursuite, et des personnages de la plus haute distinction ne purent se soustraire aux arrêts sans appel du tribunal vengeur. On pensa qu'il résultait suffisamment des notes de la Voisin que, par son secours, le cardinal Bonzy avait trouvé le moyen le plus court de se défaire des gens auxquels, en sa qualité d'archevêque de Narbonne, il payait des

pensions. On découvrit que la duchesse de Bouillon et la comtesse de Soissons avaient entretenu avec l'empoisonneuse des relations très-suivies. François-Henri de Montmorency-Boudebelle, duc de Luxembourg, pair et maréchal du royaume, ne fut pas à l'abri des soupçons les plus odieux. Une enquête eut lieu. Il se rendit volontairement à la Bastille, où la haine de Louvois et de La Régnie le séquestra dans un cul de basse fosse; et ce ne fut qu'après une longue et cruelle captivité qu'on en vint à reconnaître que ses prétendus crimes se bornaient à un fait assez excusable : il s'était fait tirer son horoscope par Le Sage.

On ne saurait se dissimuler que, par un zèle mal éclairé, La Régnie se laissa entraîner à des récriminations iniques et à des atrocités sans nom. Son tribunal se revêtit des odieux caractères de l'inquisition ; le soupçon ouvrait les cachots; le hasard dressait l'échafaud, allumait les bûchers, ou rendait des arrêts de non-lieu. Le farouche président était en outre si laid, que les gens même dont il vengeait les malheurs ne pouvaient se défendre d'un sentiment d'aversion pour lui. La duchesse de Bouillon, à qui il demandait si elle avait vu le diable, lui répondit, en pleine audience, qu'elle l'avait devant les yeux.

Pendant que la place de Grève s'engraissait du sang des coupables et des victimes du tribunal, les empoisonnements devenaient plus rares; mais un autre fléau s'étendit sur Paris : une bande de voleurs, parfaitement organisée, jeta son dévolu sur les plus riches hôtels qui regorgeaient d'or et de bijoux. Nul soin ne suffisait pour préserver de leurs mains les objets les plus précieux et qu'on gardait avec le plus de soin; et quiconque osait s'aventurer, la nuit close, dans les rues de Paris, rencontrait à chaque pas des pillards qui ne reculaient point devant le meurtre pour s'assurer l'impunité. Tous ceux dont on relevait chaque matin les cadavres portaient une blessure uniforme, un coup de poignard au cœur, donné avec une telle adresse, qu'au dire des médecins la mort devait être subite sans que la victime eût le temps de pousser un seul cri. Les bandits savaient fort exactement l'heure à laquelle tel grand seigneur devait aller à quelque rendez-vous galant ou s'échapper discrètement d'une maison de plaisir. L'égorgeur en vedette manquait rarement sa proie et la laissait dépouillée.

Vainement Argenson, ministre de la police, couvrit Paris d'un réseau d'espions; vainement La Régnie infligeait des tortures à tous les suspects qu'on livrait à son inquisition; vainement le guet fut doublé, on ne pouvait parvenir à faire main basse sur les auteurs de ce nouveau désastre. Bourgeois et nobles ne sortaient plus du logis qu'armés et bardés de fer jusqu'aux dents, et en se faisant précéder d'une lanterne; mais bien souvent le valet était roué de coups, et le cadavre du maître se retrouvait, au jour, tout sanglant et meurtri à côté de la lanterne brisée. Aucune des enquêtes qui eurent lieu ne put faire saisir aux gens de justice la moindre partie des bijoux volés. Les scélérats avaient autant d'adresse que d'au-

dace. Desgrais, furieux de se voir joué, ne savait plus à quelle ruse recourir; car on flairait si bien son approche que les coups de main se faisaient toujours à la plus grande distance possible du quartier de Paris où l'attirait une fausse alarme. De guerre lasse, il imagina de s'adjoindre quelques sosies. Il se mit à la recherche d'un certain nombre d'individus qui, par les traits, la taille, la tournure et l'aspect, lui ressemblaient assez pour qu'avec un peu d'art il fût possible de faire prendre le change aux malins filous qui lui échappaient sans cesse. Il y parvint si bien que les soldats du guet s'y trompaient eux-mêmes, et ne savaient souvent guère où se trouvait, pour l'heure, le véritable Desgrais. Cependant, toujours actif et payant de sa personne, il explorait lui-même, avec un zèle tenace, les mauvais lieux les plus ignorés, au risque d'y laisser sa peau. Plus d'une fois, pour tenter la cupidité des malfaiteurs, il s'aventurait dans les quartiers mal famés en compagnie d'agents chargés de clinquant et de faux bijoux; mais les bandits savaient on ne peut mieux à quoi s'en tenir. Desgrais se donnait au diable sans profit.

Un matin, le pauvre agent accourt, tout effaré, chez le président La Régnie. — « Eh bien! » dit le magistrat, « quelle nouvelle m'apportez-vous? » — « Hélas! monseigneur, » répond Desgrais, « figurez-vous que cette nuit, à dix pas du Louvre, le marquis de La Fare a failli périr sous mes yeux! »



— « Ciel et terre ! » s'écria La Régnie avec un transport de joie, « nous les tenons ! » — « Oh ! mais, écoutez d'abord, » reprit Desgrais, « comment ce malheur est arrivé. Je rôdais près du Louvre sur la piste de ces démons d'enfer, qui depuis si long-temps se rient de moi. Voilà que passe tout près de moi un homme à la démarche indécise, à l'œil inquiet ; il passe derrière moi sans me voir ; mais un rayon de lune crève un nuage, et je reconnais le marquis de La Fare. Je pouvais l'attendre, car je savais fort bien où il allait. Mais à peine a-t-il fait dix ou douze pas qu'une figure semble sortir de terre à ses côtés, le terrasse et roule avec lui sur le pavé. Je m'élance aussitôt pour saisir l'assassin ; mais mes jambes s'embarrassent dans mon manteau, je tombe ; l'homme fuit au bruit de ma chute ; je me relève, je le poursuis, je gagne du terrain ; je donne un coup de cornet auquel répondent les sifflets de mes agents ; le cliquetis des armes, le piétinement des chevaux annoncent l'arrivée du guet ; je crois ma capture faite ; je crie à pleine voix : — « Par ici, par ici ! Desgrais, Desgrais !... » La lune inonde le ciel des plus vives clartés ; mais voilà qu'au détour de la rue Nicaise mon homme s'épuise et n'a plus que quinze pas d'avance ; mon courage et mes forces sont doublés par la certitude du succès..... » — « Vous le saisissez, vous le garrottez, vous le... » s'écrie La Régnie l'œil en feu, en serrant le bras de Desgrais avec une vigueur convulsive. — « Hélas ! monseigneur, à quinze pas, ce diable d'homme fait un saut de côté dans l'ombre de la rue, et disparaît à travers la muraille !... » — « A travers la muraille ! Êtes-vous fou ? » s'écria La Régnie en frappant du pied. — « Non, monseigneur ; accablez-moi de reproches, mais je viens de vous dire la vérité. Je reste ébahi devant cette muraille, qui n'offre pas une issue, pas le moindre trou. Mes archers arrivent tout essoufflés, et avec eux le marquis de La Fare, l'épée nue.... On allume des flambeaux, on inspecte, on examine pierre à pierre, mais tout est peine perdue. Nous sommes devant un mur de solide épaisseur, fermant la cour d'un hôtel dont les habitants sont à l'abri du plus léger soupçon. Vous me voyez désolé et démoralisé. C'est le diable en personne qui s'est moqué de nous. »

La bizarre aventure du pauvre Desgrais fut bientôt l'histoire de tout Paris. Les esprits étaient encore frappés des révélations soulevées par le procès de la Voisin, et chacun s'en allait pensant que maître Desgrais avait bien eu affaire avec le diable. On imprima et on vendit une relation très-amplifiée de cet événement. Les gens du peuple ajoutèrent foi entière à cette merveille, et les archers du guet sentirent leur courage se refroidir ; ils ne couraient plus les rues pour leur service nocturne que bien munis d'eau bénite et d'amulettes.

Argenson, voyant la chambre ardente tomber en discrédit, alla proposer au roi la création d'un autre tribunal, armé de pouvoirs encore plus redoutables. Mais Louis XIV, persuadé, à tort ou à raison, que les excès de

sévérité commis par La Régnie avaient produit plus de mal que de bien, repoussa l'idée du ministre de la police.

Il restait un moyen à tenter pour vaincre la résistance du monarque.

On lui fit présenter dans la chambre de madame de Maintenon, où il passait chaque jour quelques heures de l'après-dîner, et où souvent il travaillait avec ses ministres jusque bien avant dans la nuit, un petit poème écrit au nom des *amants réunis*. Ces messieurs de la cour et de la ville se plaignaient en vers du danger qu'ils couraient toutes les fois qu'il leur prenait fantaisie d'aller à heure indue porter quelque galanterie à la dame de leurs pensées. Ils suppliaient Sa Majesté de prendre en considération les attentats auxquels chaque nuit les exposait de la part des malfaiteurs qui désolaient la capitale du plus beau royaume du monde. Comparant Louis XIV à Hercule vainqueur de l'hydre de Lerne, ou à Thésée triomphant du Minotaure, ils invoquaient sa protection en faveur de leurs amours. Comme ce poème se terminait par les adulations les plus exagérées prodiguées à sa royale personne, Louis XIV le lut jusqu'au bout avec une secrète complaisance. Quand il eut achevé, il se tourna vers madame de Maintenon et la pria de lui donner son avis. La sérieuse favorite, qui se laissait aller de jour en jour, et de plus en plus, à la dévotion, répondit sans lever les yeux que des intrigues coupables et réprouvées par la morale ne pouvaient mériter que le roi les couvrît de sa protection, mais que d'un autre côté les attentats d'une troupe de malfaiteurs sollicitaient de sa part une justice sans merci. Le roi, sans répondre, pliait le poème et s'apprêtait à passer dans un cabinet voisin où l'attendait le secrétaire d'état, lorsque ses yeux tombèrent sur Magdeleine de Scudéri, qui occupait un tabouret à quelques pas de madame de Maintenon. Il s'approcha d'elle, et, le sourire sur les lèvres, il déplia de nouveau la poétique prière qui lui avait été adressée. — « La marquise, » lui dit-il à demi-voix, « réprouve bien durement les galanteries de nos jeunes seigneurs; mais vous, mademoiselle, que pensez-vous de cette épître? » Madeleine de Scudéri se leva; une rougeur fugitive glissa comme la pourpre du soir sur les joues pâles de la vieille dame, et elle répondit en s'inclinant à demi :

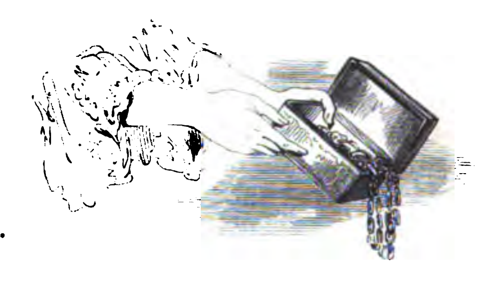
Un amant qui craint les voleurs
N'est point digne d'amour !

Louis XIV sourit à l'esprit chevaleresque qui réfutait d'un mot tout l'amphigouri des *amants réunis*. — « Par saint Denis! » s'écria-t-il, « vous avez raison, mademoiselle. Je ne veux plus de cet aveugle niveau qui pèse autant sur l'innocent que sur le coupable, et qui ne sert qu'à protéger la couardise. Qu'Argenson et La Régnie fassent leur devoir! »

III.

Rien ne saurait peindre l'énergie du tableau que fit la Martinière à sa maîtresse de toutes les perversités du siècle, lorsqu'elle vint au point du jour lui raconter ses tribulations de la nuit précédente, et remettre dans ses mains le mystérieux dépôt qu'elle avait reçu. Elle se retira côte à côte avec Baptiste dans un coin de la chambre, et tous deux suppliaient mademoiselle de Scudéri de n'ouvrir la maudite cassette qu'avec les précautions les plus minutieuses.

Rien n'était plus curieux à voir que la physionomie de ces bonnes gens, qui s'attendaient à voir une légion de diables armés de pied en cap sortir de ce petit réceptacle de maléfices, et occuper en vrais garnisaires de Satan la tranquille habitation de leur chère maîtresse. La fameuse boîte de Pandore n'avait pas excité une curiosité plus palpitante. Mademoiselle de Scudéri restait seule impassible devant ses pauvres serviteurs.



La bonne dame pesant dans sa main ce petit meuble, comme si elle eût cherché à en deviner le contenu, leur dit en souriant qu'ils étaient deux songe-creux qui ne voyaient partout que fantômes et maléfices. — « Ces brigands que vous redoutez, ces meurtriers qui ne font nulle grâce, savent aussi bien que vous et moi qu'il n'y a ici ni or ni bijoux qui vaillent la peine de verser du sang. Et qui pourrait donc en vouloir à mes jours? à qui pourrait servir la mort d'une femme de soixante-treize ans qui n'a jamais fait de mal à personne, et qui a passé toute sa vie à écrire des romans ou des vers dont nul n'envie la gloire, et qui ne laissera pour succession que les oripeaux de quelques robes de cour, et quelques livres passablement reliés? Tu as beau, ma bonne Martinière, me faire des récits à dormir debout, je ne crois pas à tous les périls dont ton imagination fait

les frais ; et comme je ne puis soupçonner aucun motif de malveillance personnelle chez l'individu qui t'a si fort effrayée cette nuit, je vais..... »

Comme elle disait ces mots, la Martinière fit un saut en arrière, et Baptiste, plus pâle qu'elle, tomba sur ses genoux en poussant un cri sourd, au moment où Magdeleine de Scudéri ayant touché un bouton d'acier caché dans la garniture du coffret, le couvercle se leva par ressort avec bruit.

La surprise de la dame fut extrême quand elle tira de la cassette un collier d'or enrichi de pierres précieuses, et deux bracelets de prix. La servante, émerveillée de cette trouvaille, ouvrait de grands yeux, et s'écriait que la Montespan ne possédait pas un écrin de plus haute valeur. — « Mais qu'est-ce que cela ? que puis-je penser ?.... » s'écriait mademoiselle de Scudéri. Voilà qu'elle aperçoit au fond de la cassette un billet cacheté ; elle l'ouvre en toute hâte, espérant y trouver le mot de l'énigme ; mais à peine en a-t-elle parcouru les premières lignes, qu'un tremblement nerveux s'empare de sa personne ; la lettre tombe de ses mains, elle lève les yeux au ciel, et se laisse aller presque évanouie sur un siége. Ses deux fidèles serviteurs s'empressent autour d'elle.... — « O mon Dieu ! balbutie la pauvre femme, devais-je m'attendre, à mon âge, à tant d'humiliation ? Quelle faute ai-je donc commise, et faut-il que des paroles jetées sans mauvaise intention soient interprétées d'une façon si odieuse ! .. »

La Martinière et Baptiste, témoins de cette douleur, ne savaient comment consoler leur maîtresse. La servante avait ramassé le billet ; voici ce qu'on y lisait :

Un amant qui craint les voleurs
N'est point digne d'amour.

« Votre esprit, très-gracieuse dame, a préservé d'une terrible persécution des gens qui exercent la raison du plus fort contre les lâches, et qui dépouillent les riches égoïstes de trésors que la débauche dévore. Acceptez donc cette parure, la plus brillante qui depuis long-temps soit tombée en notre pouvoir. Vous êtes digne de posséder les plus précieux chefs-d'œuvre de l'art, et vous en doubleriez l'éclat. Nous vous prions de nous garder votre amitié et votre bon souvenir.

» LES INVISIBLES. »

« Est-il bien possible, » s'écria de nouveau Magdeleine de Scudéri, « que des misérables osent pousser si loin l'audace et l'ironie !... »

Le soleil, perçant les draperies de soie écarlate qui décoraient les fenêtres, faisait chatoyer des reflets rouges sur les brillants éparpillés à côté de la cassette. On eût dit, à les voir ainsi, qu'ils étaient tous tachés encore du sang de leur propriétaire. Mademoiselle de Scudéri détourna ses regards avec horreur, et ordonna qu'on lui ôtât cet odieux aspect. La Martinière disait, en replaçant bracelets et collier dans le coffret, que le meilleur usage

à en faire serait de les remettre aux mains du ministre de la police, en lui donnant avis de tout ce qui s'était passé.

Mademoiselle de Scudéri se promenait de long en large avec les signes d'une violente agitation. Elle finit par envoyer chercher une chaise à porteurs; et, tandis que Baptiste s'acquittait de cette commission, la Martinière l'aida à faire sa toilette pour aller chez madame de Maintenon.

La favorite fut bien surprise de voir entrer chez elle mademoiselle de Scudéri, pâle, effarée, tremblante. — « Au nom du ciel, qu'avez-vous? » dit-elle à la pauvre affligée, en lui avançant elle-même un fauteuil. Puis, quand elle eut bien écouté les plaintes et les angoisses de mademoiselle de Scudéri à propos de son aventure, elle s'empressa de lui dire que tant d'inquiétudes étaient fort superflues, et que l'impudence de quelques malfaiteurs obscurs ne devait, en aucune sorte, altérer la sérénité d'une si belle âme; — elle finit par demander à voir la mystérieuse cassette.

A peine ce désir fut-il satisfait, que madame de Maintenon, ravie d'un si fin travail d'orfévrerie, s'écria : — « Savez-vous bien, mademoiselle, que ces bracelets et ce collier ne peuvent avoir été faits par aucune autre main que celle de René Cardillac? »



René Cardillac était, en ce temps-là, le bijoutier le plus en vogue de Paris, et l'ouvrier le plus habile à travailler l'or et les pierreries. C'était un homme d'une taille au-dessous de la moyenne, mais largement étoffé, et d'une charpente osseuse puissamment organisée. Quoiqu'il fût près de la cinquantaine, il était encore leste et fringant comme un vrai jeune homme; ses cheveux roux, épais et crépus, ses traits injectés de sang chaud et sa physionomie énergique auraient pu, de prime abord, le faire soupçonner de méchanceté s'il n'eût joui dans toute la ville de la réputation d'honnêteté et de bonne conscience la mieux établie. Maître Cardillac, nonobstant sa renommée d'orfévre sans pareil, ne semblait pas se soucier de faire fortune. Il prenait des commandes de toutes mains, et les accueillait avec un humble empressement; mais il mettait en même temps à son travail un prix si minime qu'on ne pouvait concevoir un désintéressement qui devait préjudicier à ses propres intérêts. Cardillac exécutait sa besogne avec une patience singulière; et quand il l'avait achevée, s'il arrivait que, par hasard, quelque partie ne fût pas, à ses yeux, assez parfaite, il rejetait le tout au creuset, et n'était pas avare de sa peine pour recommencer. Aussi tout le monde était-il avide de posséder des bijoux travaillés par ce fameux ouvrier. Mais on avait beaucoup de peine à obtenir la livraison des commandes qu'il exécutait. Cardillac renvoyait ses clients de mois en mois sous mille prétextes qu'il savait imaginer. Vainement lui offrait-on le double du prix stipulé, afin de hâter sa main d'œuvre; il repoussait l'or avec dédain; et quand enfin, ne pouvant plus temporiser d'aucune façon, il livrait une parure, on pouvait lire sur son visage l'expression d'un vrai chagrin, et dans ses gestes l'animation d'une secrète colère. On le voyait alors parcourir son atelier comme un énergumène, criant, jurant, bouleversant tout, maudissant son art, ses clients, ses outils, et jusqu'à lui-même. Mais quelqu'un s'avisait-il de courir après lui, en lui disant : — « René Cardillac, ne pourriez-vous me faire un collier pour ma femme,.... des bracelets pour ma fille ?.... » le bonhomme s'arrêtait court au milieu de sa crise; ses petits yeux gris scintillaient comme deux escarboucles, et, se frottant les mains comme un homme qui va conclure une excellente affaire : — « Voyons, » disait-il, « que m'apportez-vous ? » Le client s'empressait de tirer de sa poche les matériaux nécessaires, or ou argent, ou pierreries. — « Oh ! c'est, » lui disait-on, « de la marchandise commune ; mais avec le sécours de votre art, il se pourrait...... » — « Qu'appelez-vous matière, marchandise commune ? » s'écriait Cardillac; « mais, en vérité, vous avez là des pierres magnifiques ! Laissez-moi faire, je vous prie; et si vous ne tenez pas à quelques pièces d'or, je compléterai cette parure par quelques pierres de choix dont vous serez ravi ! » — « Faites, faites comme il vous plaira, maître René; et je paierai ce qu'il faudra. » Quand on parlait ainsi, sans s'inquiéter si son visiteur était noble ou bourgeois, Cardillac lui sautait au cou, l'étouffait dans ses bras, et lui jurait que dans huit jours il rece-

vrait un travail exquis. — Et soudain notre homme s'enferme en son laboratoire, et la semaine ne s'écoule pas sans qu'il ait produit le chef-d'œuvre promis. Mais, quand au terme fixé la pratique arrive, argent en poche pour payer son acquisition, l'orfévre grogne, et finit par se fâcher tout rouge. — « Mais, » lui dit-on, « maître Cardillac, je me marie demain. » — « Tant pis, monseigneur ; tant pis ; qu'est-ce que me fait votre mariage ? Revenez, s'il vous plaît, dans quinze jours. » — « Mais voici votre argent, et voilà l'ouvrage fait... » — « Mais je vous dis, moi, que rien n'est achevé, que je ne suis content de rien, et que je ne puis vous livrer aujourd'hui cette parure ! » — « Et moi je dis que si vous vous obstinez, je reviens dans une heure, escorté des gardes-du-corps de mon ami Argenson. » — « Que le diable alors étrangle votre femme ou votre fille avec ce collier, ou que ces bracelets leur rongent le poignet comme des tenailles ardentes, et puisse-t-il vous emporter vous-même le plus loin possible !... » Et, en maugréant ainsi, maître Cardillac jetait au nez de la pratique exigeante les bijoux dont il se séparait avec tant de regrets ; mais cette livraison forcée était accompagnée de quelque bonne bourrade qui faisait trébucher le seigneur ou le bourgeois, de marche en marche, jusqu'au bas de l'escalier. Puis Cardillac fourrait son nez à la fenêtre, et riait comme un butor de l'impertinence qu'il venait de faire. — D'autres fois Cardillac, moins belliqueux, au lieu de se porter aux voies de fait que je viens de raconter, suppliait, avec toutes les instances les plus humbles, qu'on lui laissât l'ouvrage qu'il avait exécuté, offrant de rembourser le prix des matières premières. Une autre de ses originalités était de refuser parfois de travailler pour certains grands seigneurs, et la favorite de Louis XIV elle-même n'avait pu apprivoiser ses répugnances.

— « Je gage, » dit madame de Maintenon, « que Cardillac, si je l'envoyais querir pour savoir au moins à qui cette parure doit appartenir, fera mille façons avant de m'obéir ; et cependant je crois qu'il se relâche un peu de ses bizarres caprices, et qu'il commence à traiter plus humainement ses clients. » Mademoiselle de Scudéri, impatiente d'arriver à la découverte du mystère qui lui causait de si vives inquiétudes, pensa qu'il fallait faire avertir Cardillac du motif de la démarche qu'on lui demandait. Madame de Maintenon trouva cette idée toute simple, et donna ses ordres. Mais presque au même instant Cardillac parut sur le seuil de l'appartement.

Après maintes profondes révérences dont la gaucherie fit sourire les deux dames, l'orfévre, interrogé sur l'origine des bijoux qu'on lui présentait, les reconnut tout d'abord, et d'un second mouvement les rejeta sur la table, en disant avec un sourire amer : — « Il faudrait ne guère connaître l'ouvrage de René Cardillac pour supposer un seul instant qu'un autre joaillier ait pu monter une semblable parure. Oui, madame la marquise, je reconnais ce travail. » — « Dites-moi donc, » ajouta la marquise, « pour qui vous l'aviez fait ? » — « Pour moi seul, » reprit Cardillac.

Les deux dames fixèrent les yeux sur la figure impassible du bijoutier. Madame de Maintenon interrogeait sa physionomie avec défiance, Magdeleine de Scudéri attendait avec anxiété l'issue de cette investigation. — « Oui, certes, » poursuivit Cardillac, « ce que je vous dis, mesdames, est l'exacte vérité. C'est pour exécuter ce petit chef-d'œuvre de patience que j'avais réservé mes pierres les plus fines, et mis à contribution tous les secrets de mon art; mais il y a déjà quelque temps que cette parure a disparu de chez moi. » — « Ah ! que le ciel soit béni ! » s'écria mademoiselle de Scudéri; et, se levant avec la vivacité d'une jeune fille, elle prit les bijoux, la cassette, et remit le tout aux mains de l'orfévre en disant : — « Reprenez, maître René, ces objets, dont vous avez été dépouillé par des filous maudits. » Elle lui raconta en peu de mots l'aventure de la nuit passée, que Cardillac parut écouter avec une profonde attention, qu'il entrecoupait par instants de monosyllabes exprimant sa surprise. Tour à tour il pressait son front d'une main convulsive, comme pour y étreindre une douleur; puis il cachait ses yeux, comme pour dérober une larme furtive aux regards qui l'observaient. Enfin, il prit la cassette, et, fléchissant le genou devant mademoiselle de Scudéri : — « Noble dame, » lui dit-il, « c'est pour vous que le sort m'avait fait préparer ces bijoux. Je pense à présent me souvenir qu'en les travaillant mon esprit s'occupait de vous. Veuillez donc les accepter avec autant de plaisir que j'en trouve à vous les offrir, et daignez les porter quelquefois. » — « Pour Dieu, maître René, y pensez-vous? » s'écria mademoiselle de Scudéri; « convient-il à mes vieilles années de se parer de si précieux bijoux ? Et à quel titre, je vous prie, m'offrez-vous un pareil présent ? Allez, allez, maître René, si j'étais belle comme mademoiselle de Fontanges, je pourrais acquérir au poids de l'or une si belle parure ! Mais siérait-elle aujourd'hui à ces bras amaigris, à cette gorge qu'il me faut voiler ? »

Cardillac s'était relevé, et, sans cesser de tendre la cassette à mademoiselle de Scudéri, il reprit d'une voix rauque et farouche : — « Faites-moi cette grâce, mademoiselle; ne me refusez point. Vous ne savez pas de quelle vénération j'honore votre caractère et vos vertus. Acceptez ! acceptez !.... » Et comme la noble demoiselle hésitait toujours, madame de Maintenon prit le coffret des mains de Cardillac, et joignit ses instances à celles du joaillier. Cardillac lui-même se mit à supplier avec des sanglots et des larmes; puis, se relevant brusquement, il s'enfuit en courant comme un fou et renversant les meubles sur son passage.

Mademoiselle de Scudéri s'écria, toute pâle de terreur : — « Par tous les saints, madame la marquise, qu'arrive-t-il à cet homme? » Et celle-ci, riant aux éclats, lui répondit : — « Ne voyez-vous pas, ma chère, que maître René est épris pour vous d'un fatal amour, et que, suivant les règles de la galanterie chevaleresque, il commence le siége de votre cœur en vous offrant des présents? Ne soyez donc pas trop cruelle envers lui. »

Mademoiselle de Scudéri se mit à rire du meilleur cœur, et, enchérissant sur les joyeux propos de la favorite, elle mena ce persiflage aussi loin qu'il était possible. Mais quand vint l'heure de se retirer, son caractère grave et sérieux reprit le dessus. — « En vérité, » dit-elle, « je ne saurais jamais me résoudre à faire usage de ces bijoux. La manière dont ils sont arrivés entre mes mains a quelque chose de trop odieux pour que la donation que m'en fait Cardillac les purifie à mes yeux de toute souillure. Je ne puis m'empêcher de les voir tachés de sang ; et d'ailleurs la conduite de maître René lui-même a quelque chose de si étrange qu'il me semble au fond de l'âme que tout ceci couvre un mystère d'iniquité. » — « Eh ! pourquoi donc pousser si loin les soupçons ? » reprit la marquise. — « Non, jamais je ne me parerai de ces bijoux ! » Ce furent les dernières paroles de la célèbre femme-auteur dont Louis XIV disait, en riant de tout son cœur, qu'elle avait muselé le mordant Despréaux et mis en défaut tous les limiers de la satire.

Plusieurs mois après, mademoiselle de Scudéri traversait le Pont-Neuf dans le carrosse de la duchesse de Montausier. Ce carrosse, d'une invention nouvelle, et l'un des premiers qu'on ait ornés de glaces, attirait si fort les regards curieux de la foule qu'il fut quelque temps empêché d'avancer. Tout à coup un murmure mêlé de jurements s'éleva des groupes qui se pressaient et se coudoyaient ; un jeune homme pâle se frayait un passage avec efforts, et, parvenu à joindre le carrosse, il ouvrit brusquement la portière, jeta une lettre sur les genoux de mademoiselle de Scudéri, et, avant qu'elle eût le temps de se reconnaître, il disparut de nouveau dans la foule. La pauvre Martinière, qui ne quittait guère sa maîtresse, s'était évanouie de frayeur à l'aspect de l'inconnu ; mademoiselle de Scudéri criait vainement au cocher de s'arrêter ; le drôle fouettait ses chevaux et brûlait le pavé. Quand on fut au bout du pont et dégagé de la presse, mademoiselle de Scudéri, qui avait inondé d'eau de senteur la figure de sa caméristc pour lui faire reprendre ses sens, déplia la lettre, et voici ce qu'elle déchiffra :

« Un sort malheureux que vous auriez pu conjurer m'entraîne au fond d'un abîme ! Je vous supplie, comme un fils invoquerait sa mère, de renvoyer chez maître René Cardillac le collier et les bracelets que vous avez reçus de moi ; vous trouverez pour cela quelque prétexte, tel que celui de faire modifier quelque partie du travail ; votre tranquillité, votre vie peut-être, dépendent de la prompte exécution de ce que je vous demande. Si vous ne le faites d'ici à demain, je pénétrerai dans votre demeure pour me tuer sous vos yeux ! »

— « Je suis sûre, à présent, » dit mademoiselle de Scudéri, « que ce mystérieux inconnu, fût-il affilié aux scélérats dont les pillages désolent Paris, n'a pourtant contre moi nul mauvais dessein. Et s'il avait pu me parler lors de sa première visite, je saurais peut-être des choses extrême-

ment curieuses. Je vais sur-le-champ faire ce qu'il me demande, et me débarrasser de ce diabolique dépôt. Cardillac veillera sans doute avec soin à ne plus s'en dessaisir. »

Le jour suivant, de bonne heure, mademoiselle de Scudéri se préparait à rendre elle-même visite à l'orfévre. Mais, par une bizarre fatalité, d'heure en heure, tous les beaux esprits de la ville affluèrent chez elle : c'était une



procession qui ne finissait pas, c'étaient des lectures interminables de poésies, de pièces de théâtre, ou des récits d'anecdotes qui tuaient le temps, minute par minute : aussi la journée était-elle déjà fort avancée lorsque la maîtresse du logis se souvint de la démarche importante qu'elle s'était promis de faire. Force fut de la remettre au lendemain.

Cependant elle se reprochait sa négligence involontaire. Des rêves pénibles assiégèrent son sommeil ; elle tremblait de se voir la cause de quelque malheur, et le jour se levait à peine qu'elle se fit conduire chez Cardillac.

La rue Nicaise, où demeurait l'orfévre, était encombrée de monde, et la porte de Cardillac se trouvait gardée par la maréchaussée, qui avait beaucoup de peine à contenir les assaillants. Des cris sauvages se mêlaient au tumulte toujours croissant : — « A mort, à mort le meurtrier ! » hurlait la foule exaspérée. Enfin parut Desgrais à la tête d'une troupe imposante, qui parvint à refouler cette espèce d'émeute. La porte de la maison de Cardillac s'entr'ouvrit alors, et des soldats en sortirent, traînant avec eux un homme enchaîné que les huées de la foule poursuivirent de rue en rue. A

cet aspect, mademoiselle de Scudéri restait demi-morte d'effroi. Tout à coup un cri de désespoir vient frapper son oreille : — « Avancez, avancez ! » dit-elle à son cocher ; et bientôt elle voit aux genoux de Desgrais une jeune fille admirablement belle et tout éplorée, qui répétait à l'impassible officier du guet : — « Mais il est innocent, » vous dis-je, « il est innocent ! » En vain Desgrais et les soldats s'efforcent de l'éloigner ; elle résiste, elle se cramponne à leurs vêtements. Enfin le plus robuste des archers passe un bras autour de sa taille frêle et l'enlève de terre ; mais, embarrassé par sa longue rapière, il trébuche et laisse tomber la pauvre enfant toute meurtrie sur le pavé que sa chute rougit de sang. Mademoiselle de Scudéri, témoin de cette scène douloureuse, se jette hors de son carrosse et court à la jeune fille. Le peuple et les soldats s'écartent devant elle, comme saisis de respect ; elle relève la jeune fille dans ses bras, la soutient, mouille son front d'eau de senteur pour ranimer ses sens, et demande à Desgrais une rapide explication de ce qui vient de se passer. — « Un crime à ajouter à ceux qui s'accumulent chaque jour, » dit Desgrais ; « René Cardillac a été poignardé chez lui ce matin. Son apprenti, Olivier Brusson, qui est le meurtrier, vient d'être conduit en prison. » — « Et cette jeune fille ? » interrompit vivement mademoiselle de Scudéri. — « C'est Madelon, » répond Desgrais, « la fille de Cardillac. Ce damné scélérat était son amoureux. Maintenant elle pleure, elle crie à qui veut l'entendre que son Olivier est innocent ; elle sait, à coup sûr, comment la chose est arrivée ; et je dois l'envoyer à la Conciergerie à la disposition de la Chambre Ardente. » Pendant ce beau discours, que Desgrais articulait avec une certaine satisfaction de lui-même, la pauvre jeune fille restait sans mouvement, les yeux fermés et les membres roidis. Mademoiselle de Scudéri ne savait que faire pour la secourir. Cette situation lui faisait horreur. Une longue clameur s'éleva de la foule lorsque les soldats emportèrent sur une civière le cadavre de Cardillac. Mademoiselle de Scudéri, élevant la voix, s'écria d'un ton ferme : — « Desgrais, j'emmène cette jeune fille et j'en répondrai. Le reste vous regarde. » Un murmure d'approbation salua la bonne dame, dont on connaissait le crédit et la faveur. Des femmes du peuple soulevèrent Madelon dans leurs bras et la portèrent dans le carrosse au milieu d'unanimes acclamations.

Le plus fameux des médecins de Paris, Séron, fut appelé auprès de la jeune fille, que ses soins ne parvinrent à rendre à la vie qu'après plusieurs heures d'évanouissement. Les consolations prodiguées par mademoiselle de Scudéri achevèrent l'œuvre du médecin en éveillant dans le cœur de la pauvre enfant quelques pensées d'espérance ; les larmes qu'elle versa soulagèrent son cœur et lui firent retrouver la parole pour raconter à sa protectrice les déplorables détails de l'événement qui l'avait plongée dans un malheur si peu attendu.

Vers minuit, disait-elle, elle avait été réveillée en sursaut par plusieurs

coups frappés à la porte de sa chambre ; c'était Olivier qui la suppliait de se lever et de venir au plus vite : son père était à l'agonie. Elle s'était jetée hors du lit avec terreur et avait ouvert la porte. Olivier, l'œil hagard, le front ruisselant d'une sueur froide, l'avait précédée, une torche à la main, jusqu'à l'atelier, où ils avaient trouvé Cardillac exhalant son dernier râle. Elle s'était jetée en pleurant sur son corps, d'où s'échappaient des flots de sang. Olivier s'était empressé de déchirer les vêtements du vieillard et d'appliquer un appareil sur la plaie terrible qu'il portait sous le sein gauche. Ces soins avaient un moment ranimé Cardillac ; il avait ouvert les yeux, jeté sur sa fille et sur Olivier un long regard de tendresse, et avait uni leurs mains dans la sienne. Les deux jeunes gens, désolés, étaient tombés à genoux près du mourant.



Olivier, pendant cette nuit de deuil et de larmes, avait raconté à Madelon par quel funeste accident René Cardillac avait été frappé par des meurtriers inconnus pendant une course nocturne, et la peine qu'il avait eue à ramener son malheureux maître jusqu'au logis. Le lendemain de cette nuit de larmes, les voisins étaient accourus pour s'informer de la cause des bruits étranges qu'ils avaient entendus ; et, à l'aspect du cadavre de Cardillac, saisis de terreur et d'étonnement, ils avaient appelé la maréchaussée pour conduire dans les prisons de la ville Olivier Brusson et la jeune fille, qu'ils supposaient, malgré leur désolation, devoir être les auteurs ou les complices du meurtre.

Madelon défendait avec énergie l'innocence d'Olivier; elle parlait des derniers moments de son père avec une effusion qui attestait la vérité de ses paroles; et elle disait qu'eût-elle vu de ses propres yeux Olivier plonger un poignard dans le sein de son père, elle aimerait mieux se croire sous l'empire d'une fascination diabolique que de croire l'homme qu'elle aimait coupable d'un crime si odieux. Mademoiselle de Scudéri, profondément émue de tout ce qu'elle avait vu et entendu, croyait volontiers aux protestations naïves de la jeune fille; et d'ailleurs les informations qu'elle fit prendre lui furent toutes favorables; Olivier était généralement aimé dans le quartier, et les voisins de René Cardillac s'acc rdaient à rendre le meilleur témoignage des rapports d'affection qui semblaient avoir toujours existé entre le maître et l'apprenti. Chacun disait qu'un pareil crime cachait quelque mystère que toute l'habileté de la justice parviendrait seule à révéler tôt ou tard. Olivier, conduit devant la Chambre Ardente, nia le crime qu'on lui reprochait, et jura que son maître avait péri victime d'une attaque nocturne. Son récit concordait parfaitement avec la déposition de la jeune fille. Mademoiselle de Scudéri, après avoir poussé ses recherches aussi loin qu'il était possible, acquit la certitude qu'Olivier était innocent; d'ailleurs, en raisonnant, on ne pouvait juger probable que le jeune apprenti eût trouvé le moindre intérêt à commettre un crime si odieux. Quelle était sa position dans la maison de René Cardillac? Ouvrier pauvre, mais doué des plus heureuses dispositions, il avait mérité de la part du maître le traitement le plus affectueux; il s'était épris de la fille de l'orfévre, et l'aveu du père favorisait leur amour; tout leur souriait dans l'avenir; félicité et fortune, tout leur venait sans effort. Quelle cause fatale aurait donc entraîné Olivier Brusson à se souiller du crime le plus détestable et le plus inutile? Ces réflexions décidaient la conviction que mademoiselle de Scudéri s'était faite de l'innocence de son protégé. Elle résolut de le sauver des arrêts inévitables que la Chambre Ardente prononçait avec une aveugle rigueur contre tous les malheureux qui lui étaient dénoncés. Mais, avant d'invoquer le pouvoir royal, elle pensa qu'il fallait d'abord exciter en faveur d'Olivier la bienveillance du président La Régnie, et combattre avec tout le succès possible les charges qui menaçaient le jeune accusé.

Le redoutable juge reçut la visite de mademoiselle de Scudéri avec la cérémonieuse politesse dont il ne s'écartait jamais vis-à-vis des gens bien en cour. Il prêta une oreille attentive aux détails qui lui étaient communiqués et aux protestations mêlées de quelques larmes par lesquelles la noble demoiselle s'efforçait d'émouvoir son cœur desséché; mais un sourire mêlé d'une nuance d'ironie presque imperceptible était sa réponse muette à tout ce qu'il entendait. Et, lorsque mademoiselle de Scudéri eut achevé son chaleureux plaidoyer, il lui parla en ces termes : — « J'admire, en vérité, mademoiselle, cet excellent cœur dont vous donnez une nouvelle preuve en prenant aussi vivement la défense d'une jeune fille qui sait jouer

les larmes et s'évanouir à propos; je ne suis point surpris de vous voir repousser comme chose impossible l'idée seule d'un crime aussi odieux que le meurtre de René Cardillac; mais un juge, mademoiselle, un magistrat que les rigoureux devoirs de sa charge mettent sans cesse en face de tout ce que la société produit d'êtres dépravés, se trouve forcé d'arracher à l'hypocrisie son masque de fausse innocence. Je ne crois devoir à personne aucun compte de la direction que j'imprime à la marche d'un procès criminel. Je juge selon ma conscience et sans nul souci des murmures ou de l'approbation du public. La Chambre Ardente est un tribunal d'exception, qui n'a d'autres moyens d'agir que la hache ou le bûcher contre les malfaiteurs qui désolent Paris. Je ne veux pourtant point passer à vos yeux pour un tigre altéré de sang, et je veux bien vous faire toucher du doigt les preuves que je possède du crime d'Olivier Brusson. J'espère qu'après cela votre noble compassion se réservera pour des sujets plus dignes d'une si haute bonté.



« René Cardillac est trouvé dans sa chambre, un matin, percé de coups de poignard. Il n'y avait auprès de lui que son apprenti Olivier Brusson et sa fille. Dans la chambre d'Olivier se découvre un poignard taché de sang et dont la lame s'applique aux dimensions de la blessure. — « Cardillac, » dit Olivier, « a été tué cette nuit sous mes yeux. » — « Voulait-on le voler? » — « Je l'ignore. » — « Comment! vous étiez avec lui, et vous n'avez pu ni le défendre, ni appeler du secours? » — « Mon maître me précédait de quinze ou vingt pas. » — « Pourquoi cette distance? » — « Mon maître le voulait ainsi. » — « Mais quelle cause extraordinaire retenait si tard dans la rue, contre ses habitudes, le malheureux Cardillac? » — « C'est ce que je ne saurais dire. » Et, sous le poids de cette question si simple, Olivier s'arrête interdit; des soupirs et des larmes, voilà tout ce qu'on peut obtenir de lui; et, s'il retrouve quelques paroles, c'est pour attester que cette nuit-là Cardillac était réellement sorti de sa maison, et qu'il avait reçu dehors le coup fatal. Or, mademoiselle, j'ai la preuve irrécusable que Cardillac n'est point sorti de nuit, et qu'ainsi la défense d'Olivier n'est qu'un mensonge maladroit. La porte massive du logis de Cardillac est garnie de

lourdes ferrures; elle roule avec un bruit si aigu sur ses gonds rouillés que de l'étage supérieur on est averti, à toute heure de jour ou de nuit, de la présence ou de l'absence de l'orfévre. J'ai, de plus, interrogé son proche voisin, maître Claude Patru, qui habite porte à porte avec lui, et sa gouvernante, bonne femme de quatre-vingts ans, mais encore leste et vive. Ces deux personnes, assurément dignes de foi, ont entendu ce soir-là Cardillac fermer lui-même sa porte à neuf heures, et tirer les verrous; puis il remonta, dit à haute voix ses prières du soir et se coucha tranquillement, comme peut le faire présumer le silence qui régna bientôt après. Maître Claude Patru est sujet à de fréquentes insomnies. Cette nuit-là, plus tourmenté qu'à l'ordinaire et ne pouvant fermer l'œil, il se leva, fit rallumer du feu, et sa gouvernante vint s'asseoir auprès de la table pour lui faire lecture d'une vieille chronique, tandis que le vieillard, livré à une agitation pénible, tantôt se démenait sur son fauteuil, tantôt marchait à grands pas dans sa chambre. Vers minuit un bruit sourd se fit entendre au-dessus de leurs têtes. Le poids d'une chute pesante fit gémir les solives qui portent l'étage supérieur, et des cris étouffés se prolongèrent pendant quelques instants. Claude Patru et sa vieille ménagère furent saisis d'une secrète frayeur; mais ils n'osaient s'enquérir de ce qui venait de se passer. Or, quand le jour vint éclairer l'œuvre des ténèbres, une affreuse révélation épouvanta les habitants de la rue Nicaise.... »

— « Mais, » s'écria mademoiselle de Scudéri, « rien ne prouve que ce jeune homme et cette pauvre fille soient les auteurs du meurtre! »

— « Pardonnez-moi, » reprit le président. « Cardillac était riche; il possédait une belle quantité de pierres d'un grand prix. Olivier Brusson, l'apprenti, son futur gendre, a pu le frapper pour hériter plus tôt. Qui sait même s'il n'a pas agi pour le compte d'un autre scélérat, et si le partage des profits du crime n'était pas chose convenue entre eux... »

— « Égorger pour un autre, et partager le prix du sang! Est-ce possible? » interrompit la protectrice d'Olivier.

— « Vous le saurez bientôt, » poursuivit froidement La Régnie. « L'affaire d'Olivier Brusson se rattache à l'histoire des crimes secrets qui, depuis trop long-temps, mettent en défaut la justice. La blessure qui a causé la mort de Cardillac ressemble à toutes celles qu'on remarque sur les personnes assassinées qu'on relève chaque jour sur le pavé de Paris ou dans les maisons peu gardées. Un fait non moins grave à mes yeux c'est que, depuis l'arrestation d'Olivier, les attentats ont cessé comme par enchantement; d'où je conclus, jusqu'à preuve contraire, qu'il était, malgré sa jeunesse, l'instigateur en même temps que le complice d'une partie des désordres qui ont affligé la ville. Je sais bien que jusqu'ici il a répondu par des dénégations imperturbables à toutes les questions qui lui ont été faites; mais il y a des moyens efficaces pour le faire parler... »

— « Et Madelon? » dit mademoiselle de Scudéri. Un sourire méchant

plissa les lèvres du juge; il répondit en fixant sur son interlocutrice un fauve regard : — « Pourquoi serait-elle plus innocente qu'Olivier ? Ses larmes ne coulent pas pour son père, mais pour son amant qu'on vient de lui ravir. Souvenez-vous donc, mademoiselle, de la Brinvilliers, et ne m'accusez pas de désobligeance à votre égard si un austère devoir me contraint d'envoyer cette fille à la Conciergerie. »

A ces mots le président se leva et offrit galamment sa main à mademoiselle de Scudéri pour la reconduire jusqu'à sa voiture. — « Me serait-il du moins permis, » demanda-t-elle en hésitant, « de visiter dans sa prison le malheureux Olivier ? » — « Puisque vous y tenez, » répondit La Régnie avec ce sourire disgracieux qui lui était habituel, « puisque vous croyez déchiffrer plus clairement que nous les mystères d'une âme criminelle, et s'il ne vous répugne point de descendre dans les abîmes où la justice parque ses proies, dans deux heures la Conciergerie vous sera ouverte, et vous verrez Olivier. »

Dès qu'elle fut arrivée à la prison, toute brûlante du désir de reconnaître l'innocence de son jeune protégé, mademoiselle de Scudéri fut conduite dans un grand parloir très-éclairé. Quelques moments après, des cliquetis de chaînes traînant sur les dalles firent tressaillir son cœur. Une porte s'ouvrit, et Olivier Brusson parut devant elle. A son aspect elle tomba évanouie, et, quand elle reprit ses sens, Olivier avait disparu. Elle demanda d'une voix brisée qu'on la reportât dans sa voiture, qu'on l'emmenât bien loin de ce séjour d'horreur. Elle avait reconnu dans Olivier Brusson le jeune homme qui lui avait jeté une lettre dans son carrosse en traversant le Pont-Neuf. Il n'y avait donc plus de doute à caresser : la fatale prévision du président La Régnie se trouvait justifiée. Olivier Brusson était affilié à la troupe de malfaiteurs qui ravageaient la capitale. On pouvait le supposer capable de tout. La pauvre Madelon perdit aussi, par contre-coup, sa part du touchant intérêt que mademoiselle de Scudéri avait d'abord ressenti pour son malheur ; et, comme il arrive toujours en pareil cas, cette impression défavorable prit peu à peu plus de consistance et arriva, de réflexion en réflexion, jusqu'à une presque certitude de la culpabilité de Madelon et d'Olivier. Les larmes de la jeune fille ne semblaient plus à mademoiselle de Scudéri que les signes d'une hypocrisie raffinée et d'une dépravation révoltante dans un âge si tendre ; c'était un serpent qu'elle avait réchauffé dans son sein et qu'il fallait rejeter et écraser au plus vite... Telles étaient les douloureuses pensées qui affectaient la noble et vertueuse demoiselle, lorsqu'en rentrant chez elle, elle vit Madelon se jeter à ses genoux les mains jointes, le visage défiguré par les larmes et la voix brisée comme le cœur. — « Allez, allez ! » lui dit-elle en détournant les yeux, « consolez-vous plutôt que de pleurer ainsi sur un vil meurtrier qui va subir la peine due à son crime ; et que Dieu vous garde d'être appelée par la justice à partager son châtiment ! »

— « Ah! mon Dieu! tout est donc fini! » s'écria Madelon, qui tomba évanouie sur le plancher. Mademoiselle de Scudéri la laissa aux soins de



la Martinière, et se retira au fond de son appartement pour y déplorer la perversité des êtres humains qui savent si bien surprendre les plus généreux instincts des nobles cœurs. Comme elle songeait avec tristesse à cette dernière déception qu'elle venait d'essuyer, les plaintes lamentables de Madelon parvinrent jusqu'à son oreille; il y avait quelque chose de si naïf, de si vrai dans cette douleur violente, qu'une nouvelle pensée de doute s'éleva dans son esprit; elle se reprit à croire qu'Olivier pouvait être faussement accusé du meurtre de Cardillac.

Comme elle rêvait à toutes ces choses, Baptiste, son fidèle serviteur, accourut tout troublé pour lui dire que Desgrais venait d'arriver. Depuis le terrible procès de la Voisin, l'apparition de Desgrais dans une maison présageait quelque persécution judiciaire. Mademoiselle de Scudéri ordonna qu'on le fît entrer.

— « Noble dame, » dit l'agent, « monseigneur La Régnie vous fait prier d'accorder à la chambre ardente une démarche qu'il n'a point le droit d'exiger de vous, mais qu'il vous demande au nom du pays. Olivier Brusson, depuis qu'il est accusé de la mort de Cardillac, paraît en proie à des accès de folie. Il prend Dieu et les saints à témoin de son innocence, quoique, ne cesse-t-il de dire en même temps, il ait bien mérité le dernier supplice. Ces paroles prouvent évidemment qu'à part le meurtre de l'orfévre, il s'est chargé de quelques attentats; mais nulle influence n'est parvenue jusqu'ici à obtenir de cet homme le moindre aveu; les menaces de la torture le laissent impassible, et il répète à chacun de nous qu'il n'y

a qu'un seul moyen de le faire parler : il sollicite la faveur de vous voir quelques instants sans témoin. »

— « Eh quoi ! » s'écria mademoiselle de Scudéri, « oserait-on me contraindre à servir d'instrument à votre tribunal de sang, et m'associer aux actes d'inexorable rigueur qui envoient à la mort tant de malheureux !.... Non, Desgrais, je n'y consentirai jamais ; et cet Olivier, fût-il mille fois meurtrier, ce n'est pas moi qui lui tendrai ce piége infâme. »

—« Sur votre refus, mademoiselle, il ne reste plus à la Chambre Ardente qu'un seul recours, la torture.... »

Mademoiselle de Scudéri se sentit défaillir sous cette fatale parole que l'officier de maréchaussée laissait tomber avec l'insouciance ordinaire aux hommes de son état. Desgrais poursuivit froidement : — « Ne craignez pas, mademoiselle, qu'on vous fasse redescendre au fond de ces affreux cachots qu'il vous a fallu visiter une fois. Olivier Brusson sera conduit chez vous pendant la nuit sans aucun appareil, mais sous bonne surveillance. Il pourra vous faire ainsi les aveux les plus circonstanciés, et vous seule aussi resterez maîtresse de révéler les secrets qu'il vous aura confiés, ou de les ensevelir dans votre pensée. Nul ne songe à vous imposer aucune obligation à cet égard. Vous voyez bien, mademoiselle, que cette démarche vous laisse une entière liberté de conscience et d'action. »

En écoutant ces paroles de Desgrais, mademoiselle de Scudéri se mit à réfléchir profondément. Une sorte de fascination semblait s'emparer de toutes ses facultés et dominer son imagination ; elle crut un moment que des mystères de la plus haute importance allaient lui être révélés. — « Dieu, » dit-elle, « me donnera la force et le courage qui me sont nécessaires ; faites amener auprès de moi Olivier Brusson, je suis préparée à l'écouter. »

Vers minuit de ce même jour, des coups saccadés furent frappés à la porte de la maison, comme pendant cette nuit fatale qui avait signalé la remise de la cassette. Le fidèle Baptiste, qui avait reçu ses instructions, alla ouvrir la porte de la maison. Mademoiselle de Scudéri, agitée d'un frisson subit, comprit, au bruit insolite qui se faisait entendre au dehors, que les archers de la maréchaussée cernaient sa maison, et que la garde des postes supposés dangereux était doublée. Lorsque la porte de l'appartement s'ouvrit doucement, la bonne dame vit entrer avec précaution maître Desgrais suivi d'Olivier Brusson, vêtu d'un costume sombre, et les mains libres de chaînes. — « Voilà l'accusé, » dit Desgrais d'une voix grave et solennelle ; puis il se retira discrètement pour laisser toute aisance à la causerie qui aller s'engager.

Olivier Brusson se mit à genoux devant mademoiselle de Scudéri, élevant vers elle des mains suppliantes, et se mit à verser un torrent de larmes. — « Eh bien ! » lui dit-elle, « pauvre infortuné, vous avez voulu être amené devant moi; qu'avez-vous à me révéler ? »

Le jeune homme, sans quitter son attitude humiliée, répondit en soupirant : — « Avez-vous sitôt perdu mon souvenir? »

Mademoiselle de Scudéri le fixa de nouveau plus attentivement; il lui sembla retrouver dans les traits de son visage une ressemblance lointaine avec une personne dont la pensée lui était restée chère; elle répondit à demi-voix que cette bizarre ressemblance excitait en elle un intérêt dont elle ne pouvait se défendre, et qui pouvait excuser en apparence la sympathie qu'elle voulait accorder au récit qu'il allait lui faire.

Olivier se releva lentement, et, les yeux baissés, le front assombri, il murmura d'une voix sourde : « Ne vous souvenez-vous donc plus d'une femme qui s'appelait Anne Guiot? Cette femme avait un fils que vous avez connu, dont vous avez souvent caressé l'enfance. Eh bien ! ce fils, c'est moi !.... »

— « Ciel ! » s'écria mademoiselle de Scudéri, et cachant son front dans ses mains, elle se laissa tomber, frappée de stupeur et d'effroi, dans son vieux fauteuil de chêne. Cette femme, dont le nom seul avait excité en elle une si puissante émotion, Anne Guiot, la pauvre fille d'un homme du peuple, devait au noble cœur de mademoiselle de Scudéri ces soins qu'une mère seule sait donner, et qui avaient entouré son berceau et sa jeunesse; plus tard, elle avait rencontré et aimé un jeune horloger fort habile dans son art : mademoiselle de Scudéri avait ménagé leur union. Le ciel, favorable aux destinées de ces jeunes époux, leur avait accordé un enfant qui était venu resserrer les liens de leur mutuelle affection. Olivier, tout enfant, n'était sorti de son berceau que pour aller presque chaque jour recueillir les tendres caresses de la femme célèbre dont le dévouement devait protéger ses jeunes années; plus tard, l'envie, qui flétrit tout, avait couvert l'existence de Claude Brusson d'un si vaste réseau d'inimitiés, que le malheureux ouvrier, perdant peu à peu son travail, était tombé dans une si extrême indigence, qu'il ne pouvait plus procurer à sa triste famille le morceau de pain de chaque jour. Chassé de la ville par le funeste abandon dans lequel il se voyait plongé, Claude Brusson était parti pour Genève, où il espérait refaire, à force de labeurs, l'humble fortune qui suffisait autrefois à ses modestes désirs. Mademoiselle de Scudéri ne pouvait se résoudre à livrer sans défense à tous les coups de la fortune cette famille intéressante, dont jusque-là le bonheur avait été son ouvrage. Anne Guiot lui avait écrit plusieurs fois; puis ses lettres, devenues plus rares, avaient cessé tout à fait; mais sa noble protectrice, loin de s'offenser de cette négligence, avait pu supposer qu'une fortune refaite par un travail persévérant dans une ville étrangère avait seule affaibli dans sa mémoire le sentiment de gratitude qui consacrait le souvenir de ses bienfaits. Il y avait, à l'époque de cette scène, environ vingt-trois ans que Claude Brusson avait quitté Paris pour aller s'établir à Genève avec sa femme et son enfant....

— « Or, aujourd'hui, ma chère protectrice, voudrez-vous reconnaître

dans l'homme qui se débat sous l'étreinte d'une accusation capitale ce même enfant auquel vous prodiguiez dans des temps plus heureux tant de témoignages d'une si pure affection? Oh! croyez, je vous en supplie, que la Chambre Ardente, dût-elle m'accabler de toute la rigueur qui dicte ses arrêts, je ne protesterai pas moins de toute mon énergie contre l'odieux soupçon qui me charge, à l'heure qu'il est, de la responsabilité sanglante du malheur qui a frappé l'infortuné Cardillac. »

En achevant ces mots, Olivier Brusson, saisi d'un tremblement nerveux, paraissait prêt à succomber aux impressions violentes qui l'agitaient. Mademoiselle de Scudéri, non moins émue, l'invita par un signe à prendre place à ses côtés, et à continuer avec confiance le récit qu'elle attendait.

— « Je ne dois pas hésiter, » poursuivit le jeune homme, « à vous confier comme à ma véritable providence les détails lugubres de la triste histoire de mes malheurs. Quelque chose que vous entendiez, quelque surprise que vous fasse éprouver la découverte d'un mystère qui aurait dû vous rester à jamais ignoré, promettez-moi, je vous en conjure, de m'écouter jusqu'à la fin sans me condamner. J'avais hérité, dès ma plus tendre jeunesse, de toutes les misères qui accablaient mes malheureux parents; quelques années s'écoulèrent ainsi pour moi au milieu d'une foule de luttes et de combats dont j'espérais néanmoins triompher. Mon père, homme froid et peu communicatif, s'étant senti déchu de toutes ses espérances, et épuisé qu'il était par des efforts pénibles et sans fruits, mourut au moment même où il venait d'obtenir mon admission comme apprenti chez un orfévre en renom. Ma mère parlait de vous tous les jours; son dernier espoir était de vous faire connaître par quelque moyen sa situation et les vicissitudes qui l'avaient accablée; mais ses élans d'un courage trop fugitif faisaient place presque aussitôt à toutes les crises du désespoir le plus poignant. Sa vie fut rongée peu à peu par une maladie de langueur, et elle ne tarda pas à suivre mon père dans le tombeau. »

— « Hélas! ma chère Anne!... » s'écria mademoiselle de Scudéri, en proie aux angoisses les plus douloureuses. Olivier fixa sur elle un long regard, et ajouta d'une voix farouche: — « Béni soit Dieu, qui n'a pas voulu que cette pauvre mère fût le témoin vivant du supplice que la destinée réservait à son malheureux fils! »

En ce moment, un bruit singulier qui éclata dans la rue ameuta en foule les curieux. — « Entendez-vous? » s'écria Olivier, « c'est Desgrais qui donne l'éveil à ses hommes de la maréchaussée, afin qu'ils ferment toutes les issues, comme si je pouvais jamais songer à me soustraire au sort qui m'attend. »

Puis il continua en ces termes: « J'étais, » dit-il, « rudement mené chez mon maître, et, quoiqu'à force de travail je me fusse en peu de temps rendu plus habile que lui et les autres ouvriers, je n'en étais pas mieux récompensé. Certain jour un inconnu entra dans la boutique pour y mar-

chander quelques bijoux de prix. A la vue d'un collier que je venais d'achever, il me frappa sur l'épaule, et me dit d'un air affectueux, en



examinant mon travail : « Vive Dieu, mon jeune compagnon, voilà une besogne qui vous fait honneur, et je ne sais en vérité qui pourrait mieux réussir, excepté maître Cardillac, le premier orfévre du temps. Vous feriez bien d'aller le trouver; je suis sûr qu'il vous recevrait avec plaisir dans son atelier, car vous lui seriez d'un grand secours pour l'aider en mille occasions, et lui à son tour vous révélerait les admirables secrets de son art. » Ces paroles du bienveillant inconnu m'avaient singulièrement ému. Dès ce moment le séjour de Genève me devint insupportable. Je me hâtai de briser tous les liens qui me retenaient, et de venir tenter la fortune à Paris. Maître Cardillac me fit d'abord un accueil sec et froid ; pourtant je parvins à obtenir qu'il m'emploierait dans son atelier. Le premier ouvrage qu'il me confia fut la monture d'une petite bague de haut prix. Il en fut si satisfait que, fixant sur moi des regards enflammés, comme s'il eût voulu pénétrer le secret de ma pensée : — « Olivier, » me dit-il, « je reconnais en toi les qualités d'un brave et habile ouvrier. Je te reçois parmi mes compagnons,

et tu seras content du salaire que je te donnerai. » Quelques semaines se passèrent ainsi ; je travaillais avec assiduité du matin au soir, sans penser à autre chose qu'à devenir un homme distingué dans mon état... Je n'avais pas encore vu la fille de Cardillac.

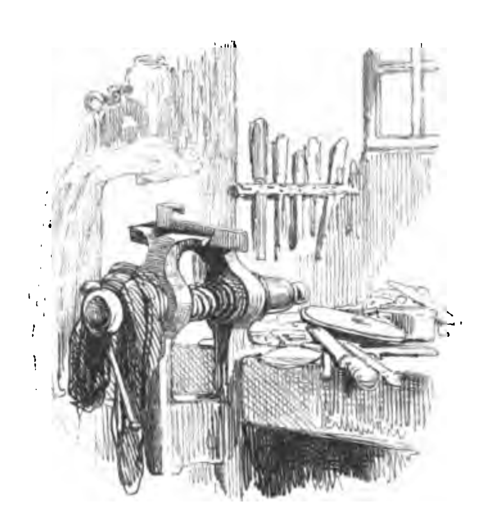
» Un jour cette céleste apparition vint éclairer ma vie isolée. Dieu seul sait ce qui se passa en moi dans un pareil moment. Il n'y a pas d'homme au monde capable d'éprouver l'amour immense qui s'est emparé de moi. Et maintenant, hélas !... pauvre Madelon !... »

Ici le jeune prisonnier ne put retenir ses sanglots, il couvrit de ses deux mains son visage éploré, et éclata en gémissements ; puis, faisant sur lui-même une sorte d'effort surhumain, il releva lentement la tête, et poursuivit son récit.

« La fille de René Cardillac me regardait d'un air amical, et souvent elle venait visiter l'atelier pour y rencontrer le jeune ouvrier. L'amour qui nous lia bientôt fit de si rapides progrès que l'orfévre fut long-temps sans en deviner l'existence. Je n'avais plus qu'un désir et qu'une pensée, je ne rêvais qu'aux moyens de mériter Madelon par les services que je rendrais à son père. Mais un matin, comme j'entrais dans l'atelier vers l'heure ordinaire, Cardillac vint au-devant de moi, les traits contractés par la colère, et l'œil animé d'une expression de mépris : « Jeune homme, » me dit-il avec brusquerie, « tu vas quitter tout à l'heure cette maison, et je te défends d'en jamais repasser le seuil. Quant aux motifs du parti que je prends à ton égard, je n'ai nul besoin de t'en faire part. Qu'il te suffise de bien savoir que le fruit défendu que recherchait ta convoitise ne mûrira jamais pour tes pareils. » Je voulais répondre, mais d'un geste plein d'autorité il me montra la porte ; et comme j'hésitais à subir ce congé si rudement signifié, il me saisit par le bras et me poussa dehors avec une telle roideur, que j'allai tomber presque évanoui sur les marches de pierre de la maison voisine. Égaré par le désespoir le plus fougueux, je courais droit devant moi, parmi les rues, aussi loin qu'il m'était possible d'aller, lorsqu'à l'extrémité du faubourg Saint-Martin je fis rencontre d'un ami qui s'empressa de m'offrir tout à la fois argent, conseils et asile, au fond d'un galetas qu'il possédait. A dater de cette aventure, je ne pris plus un seul jour de repos ; à toute heure on pouvait me voir rôdant autour de la maison de Cardillac, gémissant et pleurant de tout mon cœur, comme si Madelon avait pu entendre mes plaintes, et y répondre sans être observée par les yeux d'Argus de ce père qui semblait un tyran cruel. Mille projets plus extravagants les uns que les autres se croisaient dans ma tête.

» La demeure de Cardillac, dans la rue Nicaise, est adossée à une vieille et haute muraille dans laquelle sont pratiquées des niches garnies de statues de pierre toutes rongées par le temps. Une nuit que j'étais tout près de cette muraille, regardant avec anxiété les fenêtres de la maison de l'orfévre, je crois apercevoir une lumière trembloter dans l'atelier. C'était

l'heure de minuit, heure à laquelle la boutique de Cardillac est depuis long-temps fermée, car il se couche d'ordinaire bien avant le signal



du couvre-feu. Je sens mon cœur palpiter d'inquiétude, mes regards épient avec fixité le moindre mouvement qui pourra dessiner une ombre à travers les vitres. « Qui sait, me dis-je tout bas, si mon étoile heureuse ne m'a pas amené là tout à point pour me donner une occasion bien légitime de reparaître avec honneur dans la maison de maître Cardillac? » Mais tandis que cette pensée m'agite et me pénètre d'un doux espoir, la lumière s'évanouit, sans qu'il paraisse qu'on l'ait transportée ailleurs. Un léger saisissement me donne le frisson ; par un mouvement involontaire je me serre contre une des statues de pierre qui décorent les niches de la vieille muraille, et, chose étrange, bien capable d'effrayer les plus braves, je me sens repousser, comme si la statue venait de s'animer. En ce moment, l'effroi a troublé mon regard; mais j'ai vu, de mes yeux vu, la pierre tourner lentement comme sur un pivot, et de la cavité qu'elle découvrit s'élancer une ombre dont, malgré le clair de lune, je ne pus distinguer les traits. Cette figure disparaît comme une flèche à travers la rue... Je me jette sur la statue, je cherche à la faire mouvoir, à l'ébranler sur sa base : vain effort! elle reste immobile et comme rivée à la muraille mystérieuse. Curieux pourtant de suivre ma recherche, je pars dans la direction que l'ombre a paru suivre; je gagne du terrain, je suis près de rejoindre l'inconnu. Arrivé près d'une image de la sainte Vierge éclairée par une lampe, il se retourne au bruit de mes pas; la clarté fugitive qui brille aux pieds de la sainte image illumine son visage, et je reconnais Cardillac. Vous dirai-je, mademoiselle, toute l'horreur qui s'empara de mes sens, tous les pressentiments

sinistres qui tourmentèrent ma pensée ? Une sorte de fascination irrésistible me forçait de suivre à quelque distance Cardillac, devenu spectre ou somnambule. Après quelques centaines de pas, maître René fait un brusque détour et se perd dans une profonde obscurité ; mais je le suis encore, guidé par le bruit d'une petite toux sèche qui ne le quitte jamais. Enfin, il s'arrête sous l'auvent d'une vieille maison ; je surveille avec inquiétude, mais d'un peu loin, ses moindres mouvements, et je reste moi-même caché dans la partie de la rue que la lune n'éclaire pas de ses fugitives lueurs. Bientôt paraît un gentilhomme richement vêtu, chantant et marchant d'un pas aviné sur les pavés qui résonnent du bruit de ses éperons d'argent. Au moment où il passe devant la cachette de Cardillac, l'orfévre bondit comme un tigre sur cette proie livrée sans défense à ses coups. Le malheureux gentilhomme est terrassé avec la rapidité de l'éclair. Je pousse un cri d'horreur et d'alarme ; Cardillac, penché sur le corps de sa victime, semble fouiller ses entrailles. — « Cardillac ! Cardillac ! m'écriai-je, au nom du ciel, que faites-vous ? » L'orfévre se relève avec un mouvement de rage, et prenant de nouveau sa course, il m'échappe et me laisse atterré. Cependant la victime du meurtre gisait à terre sans mouvement ; je me traîne, en frissonnant de terreur, jusqu'auprès de lui, pensant qu'il est peut-être temps encore de lui porter quelque secours ; mais je ne puis retrouver en lui un dernier signe d'existence.



» Dans ma stupeur, je ne m'aperçus pas qu'une patrouille du guet venait de m'entourer. — « Holà, vaurien ! que fais-tu là ? » crie le chef d'une voix tonnante. — « Voyez, monsieur, » lui dis-je, « c'est une nouvelle

victime des meurtriers qui désolent Paris; ce malheureux vient de tomber sous mes yeux, et je m'efforce de le secourir. » — « Allons donc, allons! marche! ton compte sera tôt réglé! » reprend le chef du guet. Et, sans me donner le temps de me justifier davantage, les soldats me garrottent et m'entraînent brutalement. L'un d'eux approche sa lanterne de mon visage, et s'écrie : — « Pardieu, c'est Olivier Brusson, l'ouvrier du brave orfévre Cardillac! Qui se serait avisé de penser qu'il fût capable de se jeter en pareille mésaventure? Hé bien, jeune homme, as-tu vu comment les choses se sont passées? Parle, parle, afin qu'on voie ce qu'il y a de mieux à faire de toi. » Je me hâtai de raconter toute la scène dont j'avais été témoin, mais sans révéler le nom de Cardillac, mon bienfaiteur. Quelques minutes après, je suis plongé dans un cachot, et mes yeux accablés se ferment sur un misérable grabat.

» Au point du jour je suis réveillé en sursaut. La porte vient de s'ouvrir, et Cardillac en personne est devant mes yeux. — Grand Dieu! » lui dis-je, « que venez-vous faire ici? » L'orfévre, sans paraître ému, s'approche de moi, le sourire sur les lèvres; il s'assied sur une escabelle boiteuse, et me parle avec un sang-froid, une bienveillance qui bouleversent toutes mes idées. — « Mon pauvre enfant, » me dit-il, « j'ai été un peu dur à ton égard; il faut bien que je le confesse, puisque je me suis privé ainsi de mon meilleur ouvrier. Mais que veux-tu! les amours que tu cachais si bien avec Madelon m'avaient donné de la défiance, et de la défiance à la colère il n'y a qu'un pas. Dans un premier mouvement, je devais te chasser; je l'ai fait. Mais depuis j'ai réfléchi : je me suis rappelé tes bonnes qualités, ton zèle, ta probité; somme toute, je ne saurais trouver ailleurs un mari qui convînt mieux à ma fille. Veux-tu donc revenir auprès de moi? et nous verrons quelque jour à te fiancer avec Madelon. » Et comme je ne trouvais pas un mot à lui répondre, tant la perversité de cet homme jetait de désordre dans ma tête, il poursuivit : — « Eh bien! tu ne dis mot, tu hésites? Tu préfères sans doute à ma protection une visite chez La Régnie? Prends garde à toi : qui touche au feu s'y brûle souvent. » A cette menace, je ne pus me contenir davantage. — « C'est, » m'écriai-je, « c'est à d'autres consciences que la mienne qu'il faut faire un épouvantail du nom de La Régnie. Je n'ai, grâce à Dieu, rien à craindre de ce côté-là. » — « Prends-y garde, » interrompit de nouveau Cardillac, « je ne te dis que cela, et je sais à quoi m'en tenir sur toutes choses. La calomnie, de quelque part qu'elle se lève, tombera devant ma vieille réputation; et quant à Madelon, si elle ne t'aimait pas comme une folle, si sa vie ne m'était pas plus chère que la mienne, tu ne me verrais peut-être pas ici à cette heure. Mais elle t'aime, elle se mourait... J'ai consenti à vous unir pour la conserver à son vieux père... Elle t'attend... »

» Que vous dirai-je, mademoiselle, l'émotion, la surprise, une joie douloureuse qui mêlait à tant d'amour la pensée des crimes du père, la

frayeur que m'inspirait l'avenir, et les inquiétudes du présent, tout cela se heurtait dans ma tête avec un tel désarroi, que je perdis connaissance. Je rouvris les yeux dans la maison de Cardillac. Madelon, à genoux à mon chevet, se jeta dans mes bras en me prodiguant les noms les plus tendres. Ce fut une heure de félicité suprême... »

Le pauvre Olivier ne put continuer; les sanglots et les larmes étouffaient sa voix. Mademoiselle de Scudéri l'avait écouté avec une religieuse attention. Lorsque Olivier eut repris un peu de calme, elle le pria de continuer, et lui demanda s'il avait jamais eu quelques détails sur la bande d'égorgeurs qui désolait Paris.

— « Jamais, mademoiselle, » reprit le jeune homme, « il n'a existé à Paris d'assassins organisés; Cardillac faisait, à lui seul, toute cette sanglante besogne; et c'est là ce qui assurait son impunité. Mais écoutez la fin de mon récit, pour mieux connaître ce qui touche le plus coupable et le plus malheureux des hommes. Ma position de dépositaire de l'odieux secret de Cardillac me livrait à des remords sans trêve et sans consolation. Parfois je m'imaginais que j'étais le complice de ses scélératesses. L'amour de Madelon avait seul le pouvoir de faire retomber le bandeau sur mes yeux, et de couvrir d'un peu d'oubli l'horreur du souvenir que je gardais au fond de mon âme. Pendant nos heures de travail, dans l'atelier, j'osais à peine tourner vers Cardillac un regard oblique et fugitif; je ne pouvais comprendre la double vie de cet homme, père tendre, artiste admiré, bourgeois environné d'estime, et cachant sous ses vertus et sa fortune tout ce qu'il est possible d'imaginer de plus noir. Mon cœur se brisait à l'idée que Madelon, cette enfant pure comme les anges, pouvait, d'un jour à l'autre, tomber avilie sous le déshonneur de son père. Cette crainte, qui me déchirait, était pour Cardillac le plus sûr garant de ma discrétion, et dans de longues insomnies, tourmenté du besoin de trouver une excuse à une conduite dont le secret m'échappait, je me perdais en conjectures sur les motifs plausibles de ces meurtres. Une circonstance, en apparence fort indifférente, me mit sur la voie de cette découverte. Un jour, Cardillac entra dans l'atelier, sombre et préoccupé comme je ne l'avais jamais vu; après avoir passé quelques minutes à remuer et changer de place des bijoux et des pierres, il jeta tout à coup loin de lui une parure qu'il contemplait depuis un moment; puis, venant à moi brusquement : — « Olivier, » me dit-il, « cette position n'est plus tenable. Tu es, devant moi, maître d'un secret dont la police de Paris n'a jamais pu s'emparer. Tu as vu de tes yeux à quoi m'entraîne presque chaque nuit mon mauvais génie. C'est ta mauvaise étoile qui t'a amené là pour faire de toi mon complice forcé. » — « Monstre abominable, » m'écriai-je, « moi, ton complice! non jamais! plutôt mourir mille fois! »

» Cardillac s'assit; il étancha la sueur froide qui mouillait son front; et reprenant son calme ordinaire : « — Écoute, » me dit-il, « j'ai bien des

choses à t'apprendre; et, quand tu me connaîtras mieux, au lieu de me maudire, tu me plaindras. Des médecins fameux ont écrit dans leurs livres que les impressions ressenties par les femmes enceintes exercent une profonde influence sur le moral des enfants, et produisent parfois des effets contre lesquels tous les efforts de l'éducation ne peuvent rien dans l'avenir. On m'a raconté de ma mère qu'étant grosse de moi, elle avait accompagné plusieurs autres dames conviées à une fête qui se donnait à Trianon. Elle y fit rencontre d'un jeune seigneur, en costume espagnol, qui portait en sautoir un collier de brillants magnifiques. Posséder un tel trésor devint aussitôt l'idée fixe de ma mère. Or, elle se souvint tout à coup, en démêlant ses traits, que ce jeune seigneur lui avait, quelques années avant cette rencontre, parlé d'une passion qu'elle avait repoussée. Tous deux se reconnurent presque au même instant; ma mère, qui ne lui avait résisté que par vertu, le trouva d'une beauté ravissante sous le costume de bal dont il s'était paré. L'éclat du collier, le feu des pierreries faisaient jaillir de son visage des reflets étincelants. Tous deux se sentirent attirés l'un vers l'autre par une influence irrésistible. Le jeune seigneur amena doucement ma mère jusque dans un salon écarté et désert, et là, comme il la pressait dans ses bras avec des transports d'amour, elle porta vivement ses mains sur le collier; au même instant, soit apoplexie, soit par suite de je ne sais quelle fatalité, le jeune seigneur tomba mort et l'entraîna dans sa chute. Ma mère s'épuisait en efforts pour se dégager de l'étreinte de ce cadavre; et, dans cette lutte horrible, elle ne pouvait détourner ses regards de ce visage décomposé par la mort, et qui semblait attacher sur elle ses yeux vitreux par une épouvantable fascination. A la fin, ses cris de détresse attirèrent du monde; on la dégagea, on l'emporta dans sa litière jusque chez elle, mais une longue et douloureuse maladie fut le fruit de cette émotion. Sa guérison resta long-temps incertaine, on craignit pour elle et pour l'enfant qu'elle portait dans son sein. Le sort en décida contre toute prévision; car sa santé se rétablit, et je vins au monde sans lui coûter de grandes souffrances. Mais la terreur des scènes de Trianon s'était communiquée à ma pauvre cervelle; et, par un phénomène funeste, j'avais reçu le germe de la plus déplorable passion qu'il soit possible de subir. Dès ma plus tendre enfance, j'avais un amour étrange pour l'or, les diamants, les joyaux. Plus tard, quand j'atteignis l'adolescence, ce qui avait pu ne paraître qu'un caprice d'enfance, devint un goût prononcé, et je commençai à céder à l'instinct du vol. J'avais une adresse naturelle presque fatale, qui me faisait reconnaître sans étude, par une inexplicable faculté, les bijoux fins et les faux; mon père, qui s'aperçut plus d'une fois de mes vils penchants, me châtiait rudement à chaque nouvelle faute; sa sévérité parvint à combattre durant quelques années la destinée qui me menaçait; mais le naturel est toujours, tôt ou tard, victorieux. Je voulus apprendre le métier d'orfèvre, pensant que ce genre de travail, mettant à ma dispo-

sition de riches matières de toute sorte, calmerait peu à peu ma passion. J'acquis promptement un des plus beaux talents de l'époque, et la fortune vint en aide à mes progrès rapides. Tout le monde affluait chez moi pour me commander du travail, et c'est alors que je me sentis tenaillé de nouveau par l'affreux besoin de m'approprier tout ce qui chaque jour était confié à mes soins. Je commençai par escroquer; je finis par égorger. Ma profession me donnait accès chez les grands; ma richesse connue m'assurait leur confiance aveugle; mon talent si recherché m'attirait leurs cajoleries. Je sus mettre à profit ces précieuses facilités : nul meuble, nulle serrure ne pouvait résister à mon adresse infernale. Je dérobai ainsi d'énormes valeurs. Bientôt ma cupidité grandit avec le succès; je sentis au fond de moi-même une haine inconcevable contre tous ceux qui possédaient de l'or ou des pierreries. J'eus soif de leur sang, pour les piller avec plus d'impunité. C'est à cette époque que j'achetai cette maison. Le jour où je signai le contrat qui la faisait passer dans mes mains, le vendeur me dit : — « Maître René, je vous ai vendu ma maison, et vous me l'avez payée sans marchander. Je veux vous donner, par-dessus le marché, connaissance d'un secret dont vous ferez, quelque jour, votre profit. » Alors il me conduisit à une armoire pratiquée dans le mur, déplaça le panneau du fond qui fermait un cabinet, dans lequel se trouvait une trappe qu'il souleva. Au bas d'un escalier roide et obscur fuyait un couloir étroit dont l'issue aboutissait à un guichet ouvrant sur la cour de la maison. Au bout de la cour, la muraille d'enceinte haute et épaisse n'offrait rien d'extraordinaire; mais dans la rainure d'une pierre de taille se dérobait un petit bouton d'acier; mon vendeur pressa ce bouton, et aussitôt une porte secrète tourna dans la muraille, et offrit une sortie invisible sur la rue : c'était une porte de chêne, recouverte extérieurement d'une couche de mortier habilement ajustée. Du côté de la rue, une statue de bois fortement ajustée à la porte par des liens de fer, et couverte d'un enduit qui lui donnait les apparences de la pierre, masquait à toute curiosité le mystère de cette sortie. Il est probable qu'elle avait été pratiquée par les moines qui occupaient jadis cette maison, et qui se procuraient de la sorte le moyen d'échapper de temps en temps aux ennuis de la clôture, à la faveur d'un déguisement. Quoi qu'il en soit, cette découverte devait devenir pour moi la source des plus affreux résultats. Possesseur du secret de ce mécanisme, je compris, par une rapide intuition, tout le parti que j'en pourrais tirer pour activer l'exécution de mes projets. Je venais à cette époque de livrer à un seigneur de la cour un superbe écrin qu'il destinait à une danseuse de l'Opéra. Le démon du vol et du meurtre revint me livrer un nouvel assaut. Une nuit, je vois en songe ce seigneur se glisser chez sa maîtresse avec le précieux cadeau qui devait payer ses bonnes grâces. La fièvre brûlait mon sang dans mes veines; je m'éveille en sursaut, je me lève en bondissant comme un tigre, je jette un manteau sur moi, et je sors de la

choses à t'apprendre ; et, quand tu me connaîtras mieux, au lieu de me maudire, tu me plaindras. Des médecins fameux ont écrit dans leurs livres que les impressions ressenties par les femmes enceintes exercent une profonde influence sur le moral des enfants, et produisent parfois des effets contre lesquels tous les efforts de l'éducation ne peuvent rien dans l'avenir. On m'a raconté de ma mère qu'étant grosse de moi, elle avait accompagné plusieurs autres dames conviées à une fête qui se donnait à Trianon. Elle y fit rencontre d'un jeune seigneur, en costume espagnol, qui portait en sautoir un collier de brillants magnifiques. Posséder un tel trésor devint aussitôt l'idée fixe de ma mère. Or, elle se souvint tout à coup, en démêlant ses traits, que ce jeune seigneur lui avait, quelques années avant cette rencontre, parlé d'une passion qu'elle avait repoussée. Tous deux se reconnurent presque au même instant ; ma mère, qui ne lui avait résisté que par vertu, le trouva d'une beauté ravissante sous le costume de bal dont il s'était paré. L'éclat du collier, le feu des pierreries faisaient jaillir de son visage des reflets étincelants. Tous deux se sentirent attirés l'un vers l'autre par une influence irrésistible. Le jeune seigneur amena doucement ma mère jusque dans un salon écarté et désert, et là, comme il la pressait dans ses bras avec des transports d'amour, elle porta vivement ses mains sur le collier ; au même instant, soit apoplexie, soit par suite de je ne sais quelle fatalité, le jeune seigneur tomba mort et l'entraîna dans sa chute. Ma mère s'épuisait en efforts pour se dégager de l'étreinte de ce cadavre ; et, dans cette lutte horrible, elle ne pouvait détourner ses regards de ce visage décomposé par la mort, et qui semblait attacher sur elle ses yeux vitreux par une épouvantable fascination. A la fin, ses cris de détresse attirèrent du monde ; on la dégagea, on l'emporta dans sa litière jusque chez elle, mais une longue et douloureuse maladie fut le fruit de cette émotion. Sa guérison resta long-temps incertaine, on craignit pour elle et pour l'enfant qu'elle portait dans son sein. Le sort en décida contre toute prévision ; car sa santé se rétablit, et je vins au monde sans lui coûter de grandes souffrances. Mais la terreur des scènes de Trianon s'était communiquée à ma pauvre cervelle ; et, par un phénomène funeste, j'avais reçu le germe de la plus déplorable passion qu'il soit possible de subir. Dès ma plus tendre enfance, j'avais un amour étrange pour l'or, les diamants, les joyaux. Plus tard, quand j'atteignis l'adolescence, ce qui avait pu ne paraître qu'un caprice d'enfance, devint un goût prononcé, et je commençai à céder à l'instinct du vol. J'avais une adresse naturelle presque fatale, qui me faisait reconnaître sans étude, par une inexplicable faculté, les bijoux fins et les faux ; mon père, qui s'aperçut plus d'une fois de mes vils penchants, me châtiait rudement à chaque nouvelle faute ; sa sévérité parvint à combattre durant quelques années la destinée qui me menaçait ; mais le naturel est toujours, tôt ou tard, victorieux. Je voulus apprendre le métier d'orfévre, pensant que ce genre de travail, mettant à ma dispo-

sition de riches matières de toute sorte, calmerait peu à peu ma passion. J'acquis promptement un des plus beaux talents de l'époque, et la fortune vint en aide à mes progrès rapides. Tout le monde affluait chez moi pour me commander du travail, et c'est alors que je me sentis tenaillé de nouveau par l'affreux besoin de m'approprier tout ce qui chaque jour était confié à mes soins. Je commençai par escroquer; je finis par égorger. Ma profession me donnait accès chez les grands; ma richesse connue m'assurait leur confiance aveugle; mon talent si recherché m'attirait leurs cajoleries. Je sus mettre à profit ces précieuses facilités : nul meuble, nulle serrure ne pouvait résister à mon adresse infernale. Je dérobai ainsi d'énormes valeurs. Bientôt ma cupidité grandit avec le succès; je sentis au fond de moi-même une haine inconcevable contre tous ceux qui possédaient de l'or ou des pierreries. J'eus soif de leur sang, pour les piller avec plus d'impunité. C'est à cette époque que j'achetai cette maison. Le jour où je signai le contrat qui la faisait passer dans mes mains, le vendeur me dit : — « Maître René, je vous ai vendu ma maison, et vous me l'avez payée sans marchander. Je veux vous donner, par-dessus le marché, connaissance d'un secret dont vous ferez, quelque jour, votre profit. » Alors il me conduisit à une armoire pratiquée dans le mur, déplaça le panneau du fond qui fermait un cabinet, dans lequel se trouvait une trappe qu'il souleva. Au bas d'un escalier roide et obscur fuyait un couloir étroit dont l'issue aboutissait à un guichet ouvrant sur la cour de la maison. Au bout de la cour, la muraille d'enceinte haute et épaisse n'offrait rien d'extraordinaire; mais dans la rainure d'une pierre de taille se dérobait un petit bouton d'acier; mon vendeur pressa ce bouton, et aussitôt une porte secrète tourna dans la muraille, et offrit une sortie invisible sur la rue : c'était une porte de chêne, recouverte extérieurement d'une couche de mortier habilement ajustée. Du côté de la rue, une statue de bois fortement ajustée à la porte par des liens de fer, et couverte d'un enduit qui lui donnait les apparences de la pierre, masquait à toute curiosité le mystère de cette sortie. Il est probable qu'elle avait été pratiquée par les moines qui occupaient jadis cette maison, et qui se procuraient de la sorte le moyen d'échapper de temps en temps aux ennuis de la clôture, à la faveur d'un déguisement. Quoi qu'il en soit, cette découverte devait devenir pour moi la source des plus affreux résultats. Possesseur du secret de ce mécanisme, je compris, par une rapide intuition, tout le parti que j'en pourrais tirer pour activer l'exécution de mes projets. Je venais à cette époque de livrer à un seigneur de la cour un superbe écrin qu'il destinait à une danseuse de l'Opéra. Le démon du vol et du meurtre revint me livrer un nouvel assaut. Une nuit, je vois en songe ce seigneur se glisser chez sa maîtresse avec le précieux cadeau qui devait payer ses bonnes grâces. La fièvre brûlait mon sang dans mes veines; je m'éveille en sursaut, je me lève en bondissant comme un tigre, je jette un manteau sur moi, et je sors de la

choses à t'apprendre ; et, quand tu me connaîtras mieux, au lieu de me maudire, tu me plaindras. Des médecins fameux ont écrit dans leurs livres que les impressions ressenties par les femmes enceintes exercent une profonde influence sur le moral des enfants, et produisent parfois des effets contre lesquels tous les efforts de l'éducation ne peuvent rien dans l'avenir. On m'a raconté de ma mère qu'étant grosse de moi, elle avait accompagné plusieurs autres dames conviées à une fête qui se donnait à Trianon. Elle y fit rencontre d'un jeune seigneur, en costume espagnol, qui portait en sautoir un collier de brillants magnifiques. Posséder un tel trésor devint aussitôt l'idée fixe de ma mère. Or, elle se souvint tout à coup, en démêlant ses traits, que ce jeune seigneur lui avait, quelques années avant cette rencontre, parlé d'une passion qu'elle avait repoussée. Tous deux se reconnurent presque au même instant ; ma mère, qui ne lui avait résisté que par vertu, le trouva d'une beauté ravissante sous le costume de bal dont il s'était paré. L'éclat du collier, le feu des pierreries faisaient jaillir de son visage des reflets étincelants. Tous deux se sentirent attirés l'un vers l'autre par une influence irrésistible. Le jeune seigneur amena doucement ma mère jusque dans un salon écarté et désert, et là, comme il la pressait dans ses bras avec des transports d'amour, elle porta vivement ses mains sur le collier ; au même instant, soit apoplexie, soit par suite de je ne sais quelle fatalité, le jeune seigneur tomba mort et l'entraîna dans sa chute. Ma mère s'épuisait en efforts pour se dégager de l'étreinte de ce cadavre ; et, dans cette lutte horrible, elle ne pouvait détourner ses regards de ce visage décomposé par la mort, et qui semblait attacher sur elle ses yeux vitreux par une épouvantable fascination. A la fin, ses cris de détresse attirèrent du monde ; on la dégagea, on l'emporta dans sa litière jusque chez elle, mais une longue et douloureuse maladie fut le fruit de cette émotion. Sa guérison resta long-temps incertaine, on craignit pour elle et pour l'enfant qu'elle portait dans son sein. Le sort en décida contre toute prévision ; car sa santé se rétablit, et je vins au monde sans lui coûter de grandes souffrances. Mais la terreur des scènes de Trianon s'était communiquée à ma pauvre cervelle ; et, par un phénomène funeste, j'avais reçu le germe de la plus déplorable passion qu'il soit possible de subir. Dès ma plus tendre enfance, j'avais un amour étrange pour l'or, les diamants, les joyaux. Plus tard, quand j'atteignis l'adolescence, ce qui avait pu ne paraître qu'un caprice d'enfance, devint un goût prononcé, et je commençai à céder à l'instinct du vol. J'avais une adresse naturelle presque fatale, qui me faisait reconnaître sans étude, par une inexplicable faculté, les bijoux fins et les faux ; mon père, qui s'aperçut plus d'une fois de mes vils penchants, me châtiait rudement à chaque nouvelle faute ; sa sévérité parvint à combattre durant quelques années la destinée qui me menaçait ; mais le naturel est toujours, tôt ou tard, victorieux. Je voulus apprendre le métier d'orfévre, pensant que ce genre de travail, mettant à ma dispo-

sition de riches matières de toute sorte, calmerait peu à peu ma passion. J'acquis promptement un des plus beaux talents de l'époque, et la fortune vint en aide à mes progrès rapides. Tout le monde affluait chez moi pour me commander du travail, et c'est alors que je me sentis tenaillé de nouveau par l'affreux besoin de m'approprier tout ce qui chaque jour était confié à mes soins. Je commençai par escroquer; je finis par égorger. Ma profession me donnait accès chez les grands; ma richesse connue m'assurait leur confiance aveugle; mon talent si recherché m'attirait leurs cajoleries. Je sus mettre à profit ces précieuses facilités : nul meuble, nulle serrure ne pouvait résister à mon adresse infernale. Je dérobai ainsi d'énormes valeurs. Bientôt ma cupidité grandit avec le succès; je sentis au fond de moi-même une haine inconcevable contre tous ceux qui possédaient de l'or ou des pierreries. J'eus soif de leur sang, pour les piller avec plus d'impunité. C'est à cette époque que j'achetai cette maison. Le jour où je signai le contrat qui la faisait passer dans mes mains, le vendeur me dit : — « Maître René, je vous ai vendu ma maison, et vous me l'avez payée sans marchander. Je veux vous donner, par-dessus le marché, connaissance d'un secret dont vous ferez, quelque jour, votre profit. » Alors il me conduisit à une armoire pratiquée dans le mur, déplaça le panneau du fond qui fermait un cabinet, dans lequel se trouvait une trappe qu'il souleva. Au bas d'un escalier roide et obscur fuyait un couloir étroit dont l'issue aboutissait à un guichet ouvrant sur la cour de la maison. Au bout de la cour, la muraille d'enceinte haute et épaisse n'offrait rien d'extraordinaire; mais dans la rainure d'une pierre de taille se dérobait un petit bouton d'acier; mon vendeur pressa ce bouton, et aussitôt une porte secrète tourna dans la muraille, et offrit une sortie invisible sur la rue : c'était une porte de chêne, recouverte extérieurement d'une couche de mortier habilement ajustée. Du côté de la rue, une statue de bois fortement ajustée à la porte par des liens de fer, et couverte d'un enduit qui lui donnait les apparences de la pierre, masquait à toute curiosité le mystère de cette sortie. Il est probable qu'elle avait été pratiquée par les moines qui occupaient jadis cette maison, et qui se procuraient de la sorte le moyen d'échapper de temps en temps aux ennuis de la clôture, à la faveur d'un déguisement. Quoi qu'il en soit, cette découverte devait devenir pour moi la source des plus affreux résultats. Possesseur du secret de ce mécanisme, je compris, par une rapide intuition, tout le parti que j'en pourrais tirer pour activer l'exécution de mes projets. Je venais à cette époque de livrer à un seigneur de la cour un superbe écrin qu'il destinait à une danseuse de l'Opéra. Le démon du vol et du meurtre revint me livrer un nouvel assaut. Une nuit, je vois en songe ce seigneur se glisser chez sa maîtresse avec le précieux cadeau qui devait payer ses bonnes grâces. La fièvre brûlait mon sang dans mes veines; je m'éveille en sursaut, je me lève en bondissant comme un tigre, je jette un manteau sur moi, et je sors de la

que, dans tous les cas, les mesures que se proposait La Régnie pour arriver à la découverte de la vérité lui paraissaient infaillibles. — « Eh bien ! » s'écria mademoiselle de Scudéri, « j'irai me jeter aux pieds du roi ! » — « Gardez-vous-en bien, madame, » répondit le jurisconsulte, « le roi ne graciera jamais un homme qui refuse de confesser aux tribunaux ce qu'il peut savoir d'un mystère qui intéresse la sécurité publique. Le peuple entier se révolterait contre un pareil abus de la clémence. Que votre jeune homme parle avec franchise, qu'il réponde à toutes les questions qui lui seront posées; et s'il ne parvient pas à prouver son innocence et à se faire absoudre, il vous restera toujours, comme dernière ressource, le droit de recourir à la miséricorde royale. »

Ce sage avis méritait d'être suivi. Mademoiselle de Scudéri se retira chez elle fort affligée, mais priant Dieu qu'il lui plût de vaincre l'opiniâtreté d'Olivier Brusson, qui pouvait échapper par un seul mot au déshonneur et au supplice. Vers le soir sa fidèle Martinière ouvrit à demi la porte du boudoir où elle s'était enfermée tout le jour, et annonça presque à voix basse que le comte de Miossens, colonel des gardes du roi, sollicitait l'honneur d'être admis sans retard auprès d'elle.

— « Madame, » lui dit-il aussitôt qu'ils furent seuls, « vous m'excuserez, je l'espère, de me présenter chez vous si tard quand vous saurez que j'y viens à cause d'Olivier Brusson. » — « Parlez ! oh ! parlez vite, monsieur, je vous en conjure ! » s'écria mademoiselle de Scudéri. — « Tout Paris, » poursuivit le colonel, « est persuadé qu'Olivier est coupable. Votre excellent cœur vous a, je le sais, fortifiée dans une croyance tout opposée ; mais en vérité, madame, nul ne peut savoir mieux que moi combien ce jeune homme est innocent du meurtre de Cardillac..... car c'est moi, madame, qui ai tué l'orfévre dans la rue Saint-Honoré, tout près de cette maison. Il est temps qu'on sache aujourd'hui que Cardillac était le seul auteur des attaques nocturnes qui ont coûté la vie à tant de braves gens. Le premier soupçon qui s'éveilla en moi contre ce misérable vient d'une question fort pressante qu'il fit un jour à mon valet de chambre, en lui remettant pour moi une parure que je lui avais commandée. Il paraissait tenir excessivement à connaître l'heure de nuit à laquelle je serais en route pour aller chez certaine dame. Cette question, qui me fut aussitôt rapportée par un serviteur dévoué, me parut cacher quelque mystère d'iniquité. J'avais ouï dire que toutes les victimes frappées portaient une même blessure, d'où l'on pouvait déjà conclure que la même main frappait tous les coups, et que le meurtrier mettait toute sa confiance dans une seule manière d'employer la dague. J'eus l'idée de me prémunir contre ses atteintes, en portant sous mes vêtements une légère cuirasse. Je sortis, je fus attaqué par un seul homme, et j'ai reconnu Cardillac. Son poignard, comme je l'avais prévu, glissa sur la plaque d'acier qui couvrait ma poitrine; et, profitant de sa surprise, je l'étendis à mes pieds d'un coup sûr,

auquel n'eût pas résisté un géant. » — « Et vous avez gardé le silence au risque de faire tomber la tête d'un innocent! Est-ce noble, est-ce courageux, monsieur le comte? » s'écria mademoiselle de Scudéri. — « Mais, madame, » reprit le colonel, « avez-vous déjà oublié que le maréchal de Luxembourg fut mis à la Bastille pour s'être fait dire sa bonne aventure? et ne savez-vous pas que La Régnie, dont le métier est de flairer de la chair à jeter au bourreau, aurait pu, dans un accès de beau zèle, me traiter comme toute sorte de gens dont il a la prétention de faire justice? Oui, certes, je me garderai bien de me livrer en pâture aux vautours de maître La Régnie. Je ne désirais, en venant ici, madame, que vous offrir une certitude de plus de l'innocence du pauvre diable qui n'a plus d'espoir qu'en vous. Profitez donc de ma confidence sans en abuser contre moi. Cardillac était un misérable, Olivier Brusson ne vaut peut-être pas mieux que lui; mais c'est là un parallèle que nous n'avons, ni vous, ni moi, grand intérêt à établir. »

Mademoiselle de Scudéri décida, non sans peine, M. de Miossens à l'accompagner chez Arnaud d'Andilly, afin d'y recueillir les détails de cette funeste histoire, et de s'y concerter sur les mesures à prendre pour obvier aux coups de La Régnie.

Le célèbre avocat se fit répéter à plusieurs reprises une partie des circonstances les plus délicates de l'affaire; il s'assura que le comte de Miossens pourrait, le cas échéant, bien prouver l'identité de Cardillac, et reconnaître dans Olivier Brusson l'homme qui avait emporté le cadavre. — « Il y a mieux que tout ce que vous me demandez, » répondit le colonel des gardes : « parmi les pièces de conviction déposées au greffe du président La Régnie, se trouve mon poignard, portant sur le manche un chiffre que je puis indiquer; et quant à Olivier Brusson, je le reconnaîtrais entre mille. »

— « Tous nos efforts, » reprit M. d'Andilly, « ne doivent aboutir qu'à obtenir un délai; car les aveux d'Olivier ne suffiraient pas pour le sauver. Le soupçon de complicité lui fait encourir la peine capitale. Toutefois, il faut que M. de Miossens se présente chez La Régnie et lui dise : — « Tel jour, à telle heure de nuit, j'ai vu assassiner un homme dans la rue Saint-Honoré; un autre homme, accourant au cri de la victime, s'est précipité sur son cadavre, et, croyant y trouver un reste de vie, l'a emporté dans ses bras. Cet homme, c'est Olivier Brusson. » Un nouvel interrogatoire sera immédiatement ordonné; au lieu de la torture on procédera à une enquête juridique. Quel qu'en soit le résultat, il vous restera, madame, une ressource à peu près infaillible dans la clémence du roi. Selon moi, le plus court et le mieux avisé serait d'en obtenir une audience, et de lui raconter tout ce que vous savez. Toutes les perquisitions auxquelles se livrera la justice n'amèneront probablement que des découvertes bien insuffisantes pour motiver un arrêt. La Chambre Ardente, dans les circonstances critiques

où nous nous sommes trouvés, juge et condamne un peu sur le soupçon ; mais au roi appartient le droit de faire grâce, dont il usera, surtout si sa conscience n'y met pas obstacle. »

Le conseil d'Arnaud d'Andilly fut suivi de point en point. Le plus difficile était d'aborder Louis XIV, parce que madame de Maintenon refusait son entremise, persuadée qu'Olivier Brusson n'était rien moins que le chef des terroristes dont la poursuite avait déjà coûté tant de peine.

Mademoiselle de Scudéri, réduite à ses propres inspirations, prit un parti courageux : elle s'habilla de noir, se para du collier et des bracelets de Cardillac, et se présenta couverte d'un long voile chez la favorite, à l'heure où elle savait que le roi s'y trouvait. Chacun se rangeait sur son passage avec des égards pleins de respect, et le roi lui-même, en la voyant paraître, se leva et vint au-devant d'elle. Lorsqu'il vit rayonner le feu des pierreries, il s'écria : — « Mon Dieu ! mais ne portez-vous point la parure de ce pauvre Cardillac ? »

Ainsi amenée sur le terrain de cette triste histoire, mademoiselle de Scudéri profita de tous ses avantages pour faire une rapide et chaude esquisse de tout ce qu'elle savait ; elle peignit sous les plus vives couleurs le désespoir de Madelon, et ne cacha point la protection qu'elle avait cru devoir accorder à cette pauvre jeune fille contre la brutalité des gens de justice. Elle raconta aussi ses entrevues avec La Régnie, avec Desgrais et avec Olivier Brusson lui-même.

Louis XIV écoutait avec une attention dont il ne pouvait se défendre, et l'intérêt le gagnait. Avant qu'il eût trouvé le temps de faire la moindre réflexion, mademoiselle de Scudéri tombait à ses pieds en lui demandant la grâce d'Olivier.

— « Pour Dieu, madame, » s'écria-t-il, « que faites-vous, et que puis-je faire moi-même ? Ma clémence ne serait-elle pas ici un acte d'aveugle faiblesse... »

— « Mais, sire, les déclarations du comte de Miossens, l'enquête judiciaire qui peut et doit fouiller de fond en comble la maison de Cardillac, et puis le cri du cœur, ce cri auquel le vôtre a déjà répondu, et les larmes de Madelon qui aime Olivier, tout cela ne peut-il aider à faire naître en votre âme des convictions moins défavorables au jeune accusé dont je voudrais faire éclater l'innocence aux yeux du monde entier ! »

Louis XIV, profondément ému, allait répliquer, quand un léger bruit attira son regard vers le cabinet voisin, où travaillait le ministre Louvois. Il y entra aussitôt. Madame de Maintenon et mademoiselle de Scudéri, restées seules, se regardèrent avec anxiété ; cette brusque sortie du roi leur paraissait d'un mauvais augure pour la cause dont on avait osé l'entretenir à l'improviste. Cependant, après quelques minutes, le monarque rentra chez madame de Maintenon, et, s'approchant de mademoiselle de Scudéri,

avec un sourire plein d'exquise galanterie, il lui dit à demi-voix : — « Je serais curieux de voir cette petite Madelon. »



— « Sire, » s'écria la bonne vieille auteur de *Clélie*, « vos moindres désirs sont des ordres du ciel ! » Et, se levant aussitôt, elle courut aussi vite que le lui permettait son âge jusqu'au salon d'attente qui précédait le boudoir de la favorite. — « Madelon Cardillac ! venez tomber aux pieds du roi de France !.... »

Lorsque Louis XIV vit courbée devant lui, dans une posture si désolée, la pauvre fille de l'orfévre, il admira d'abord la délicieuse beauté de cette jeune personne; puis il lui prit les mains et, la relevant doucement, il attacha sur ses traits un long regard, pâlit légèrement et la laissa retomber sur ses genoux..... Madame de Maintenon fronça le sourcil, et, se penchant vers mademoiselle de Scudéri : — « Je voudrais, » lui dit-elle tout bas, « que votre jeune fille fût bien loin d'ici ! Ne voyez-vous pas que cette petite ressemble, trait pour trait, à mademoiselle de La Vallière ? Ce sou-

venir vient de causer au roi une douloureuse émotion. Mais votre cause est gagnée !.... »

Le roi avait-il entendu quelque chose des derniers mots de madame de Maintenon, on ne saurait le dire. Mais après avoir effleuré du regard la supplique que lui présentait Madelon Cardillac, il ne prononça que ces mots : — « Vous aurez ma réponse après l'arrêt de la Chambre Ardente. » Et, d'un signe de la main, il congédia la pauvre suppliante, qui sortit tout en larmes.

Quelques jours après, la nouvelle des dépositions du comte de Miossens devant la Chambre Ardente circulait dans tout Paris ; et à l'horreur qu'avait d'abord inspirée Olivier Brusson succédait un mouvement de pitié. Quelques démonstrations populaires eurent lieu sous les fenêtres du président La Régnie : — « Rendez-nous Olivier Brusson, » criait la foule ; « il est innocent de tout crime !.... » Il fallut que le chef du tribunal de sang fît garder sa maison par un fort détachement de maréchaussée, pour se soustraire à des voies de fait redoutables.

Cependant le procès d'Olivier s'instruisait avec un soin des plus actifs et une religieuse sévérité d'investigation. Le roi n'en parlait point ; mais on sut qu'il avait eu avec M. de Miossens une entrevue secrète, et que par ses ordres on avait, de nuit, fouillé de fond en comble la vieille maison de l'orfèvre. Quand le travail des magistrats fut achevé et que tous les actes furent réunis, Louis XIV fit appeler auprès de lui mademoiselle de Scudéri dans les appartements de madame de Maintenon ; il vint au-devant d'elle avec la grâce ordinaire qu'il savait mettre dans les moindres choses. — « Je vous félicite, mademoiselle, » lui dit-il, « votre protégé est libre ; mais vous ne devez pas au roi la grâce d'Olivier Brusson : c'est par arrêt de la Chambre Ardente que son innocence est proclamée. On vous remettra de ma part mille louis que j'accorde pour dot à Madelon Cardillac. Qu'ils s'épousent donc, puisqu'ils s'aiment ; mais qu'ils s'éloignent à jamais de Paris et de la France... Je le veux. »

Olivier Brusson et la fille de Cardillac se retirèrent à Genève, où ils finirent leurs jours dans une paisible obscurité, gardant jusqu'à la mort un doux souvenir du noble dévouement de mademoiselle de Scudéri.

Un an après ces événements, une notification publique fut affichée dans toutes les villes du royaume, sous le seing de messire de Harlay de Chauvalon, archevêque de Paris, et de Pierre Arnaud d'Andilly, avocat au parlement, faisant savoir à tous qu'un pécheur mourant avait légué à l'Église, sous le sceau de la confession, un riche trésor composé de joyaux acquis par le vol. En conséquence il était donné avis à tous ceux qui avaient perdu, par suite de larcins ou d'attaques nocturnes, pendant l'année 1680, quelques objets de prix, diamants, bijoux et pierreries, que, sur leur dé-

signation exacte, accompagnée de leurs preuves de propriété ou d'héritage, ils seraient immédiatement réintégrés en possession desdits objets, meubles, joyaux et ornements.

Tout ce qui ne fut pas réclamé fut versé dans le trésor de la paroisse de Saint-Eustache.



LA BANQUE DE PHARAON.

I.



PYRMONT, pendant l'été de 18.., était plus que jamais encombré par les visiteurs étrangers qui ont de l'or et du temps à user. Ce fut une bonne année pour les spéculateurs de tout genre qui cherchent leur fortune dans la poche des autres. Les banquiers des jeux de hasard, pour mieux allécher les hôtes nouveaux qu'ils comptaient plumer, avaient dressé à découvert leurs meilleures batteries, et les tapis verts s'étonnaient de toutes les piles de ducats qui chatoyaient à la clarté des bougies pour tenter la cupidité des barons de tout pays.

La saison des bains donne chaque année aux maisons de jeux une activité nouvelle, une puissance d'attraction vraiment irrésistible. On y voit des gens qui de toute l'année n'ont pas touché une carte, et qui passent là des heures et des jours autour du tapis comme des pontes émérites. Le bon ton exige d'ailleurs que chaque soir les gens comme il faut sachent perdre avec aisance quelques pièces d'or.

Pourtant ce charme irrésistible et cette mode n'avaient pu séduire un jeune baron allemand que nous nommerons Siegfried. Au lieu de suivre l'exemple général, notre ami préférait les longues promenades du soir parmi les sites pittoresques de la contrée; plus souvent il restait enfermé dans sa chambre, occupant la mélancolie de ses loisirs à des lectures ou à des méditations dont il eût été bien difficile aux plus fins de deviner le secret.

Notre héros était jeune, beau, bien fait, riche et de noble souche, comme sont à peu près tous les héros de roman. On racontait de lui mille aventures galantes dont il était sorti avec tous les honneurs de la victoire; et les vieilles gens qui l'avaient vu naître ne se lassaient pas de répéter, entre mille autres, l'historiette que voici.

Siegfried, avant l'âge où la loi lui donnait la libre disposition de son bien, s'était un jour trouvé, voyageant par monts et par vaux, comme un vrai fils de famille, mais dans une telle disette de fonds, que, pour payer un écot d'hôtellerie, force lui fut de chercher à vendre une montre d'or garnie de pierres de haut prix. Mais, au lieu d'avoir affaire pour ce marché avec quelque juif avare et voleur, il fit rencontre d'un jeune seigneur qui, désireux depuis long-temps d'acquérir une montre en tout pareille, acheta la sienne sans marchander. Un an après Siegfried lisait dans une gazette l'avis de la mise en loterie d'une montre; il prit un billet et gagna : cette montre était précisément la sienne. Un peu plus tard il l'échangea pour une riche bague dont il avait fantaisie. Quelque temps après il entra comme secrétaire intime au service du prince de G..., et la première gratification que lui offrit son altesse fut de nouveau sa même montre garnie de pierres fines et accompagnée, cette fois, d'une chaîne qui pouvait bien en doubler la valeur.

Je ne sais comme il se fit qu'en racontant cette anecdote on en vint à parler du dégoût prononcé de Siegfried pour tout jeu de hasard, et les causeurs en concluaient que le beau gentilhomme était avare au dernier point.

Il y avait dans cette calomnie de quoi piquer au vif son amour-propre. Aussi, pour donner un éclatant démenti à la médisance, il entra un jour chez le banquier du pharaon, décidé à jouer et à perdre tout son argent. Mais la chance était pour lui et lui fut si obstinément fidèle, qu'en dépit des coups les plus hardis, les moins calculés, il gagnait chaque fois des sommes considérables; et, à chaque gain qu'il empochait, grande était la surprise de ses partenaires en voyant le dépit qu'il semblait éprouver de ne pouvoir mettre en défaut son heureuse chance. Il en résulta que tous ceux qui d'abord l'avaient proclamé avare s'accordèrent à dire qu'il était fou. La persistance inexplicable de son bonheur au jeu lui en fit contracter l'habitude d'abord, et puis bientôt la passion. Il devint en peu de temps joueur forcené.

Une nuit, comme le banquier venait finir une taille, Siegfried, en levant les yeux, aperçut en face de lui un homme d'âge mûr qui attachait sur lui un regard froid et sérieux; l'impression de ce regard devint plus forte chaque fois que notre héros cessait de suivre le jeu; toujours l'œil de l'inconnu était là fauve et pénétrant comme un stylet d'acier.

Ce bizarre personnage ne quitta sa place pour sortir de la salle de jeu qu'après que tout l'or engagé eut disparu du tapis vert.

Le jour suivant il revint s'asseoir à la même place, et fixa sur Siegfried le même regard. C'était une fascination diabolique dont le jeune baron ne



pouvait plus s'affranchir. A la fin, lassé de cette obsession, il se leva et lui dit : — « Monsieur, je vous prie de choisir une autre place ou de ne plus me regarder ; vous gênez mon jeu. »

L'inconnu sourit tristement, salua Siegfried, et sortit du salon sans répondre.

Mais, la nuit suivante, Siegfried le retrouva vis-à-vis de lui posé dans la même attitude qu'il prenait d'ordinaire ; cette fois son œil avait quelque chose de plus incisif.

Siegfried sentit le rouge lui monter au front ; cette persistance d'un homme qu'il ne connaissait pas, et avec lequel il ne se souciait de lier aucun rapport, lui parut injurieuse. — « Monsieur, » lui dit-il de manière à être entendu de tous les assistants, « s'il vous convient de me regarder ainsi, il me déplaît de le souffrir davantage.... »

Et, en disant cela, d'un geste impérieux il montra la porte du salon, comme pour intimer à son ennemi inconnu l'ordre de sortir.

L'étranger sourit tristement comme la première fois, salua sans mot dire, et se retira.

L'excitation produite par le jeu et le gain, jointe à quelques chaudes libations, causait à Siegfried une longue insomnie. Vers l'aube du jour, comme il s'agitait sur sa couche sans pouvoir trouver le repos, il lui sembla tout à coup qu'il voyait apparaître devant lui l'ombre de son mystérieux inconnu. C'était bien le même visage creusé par les chagrins ; c'était le même regard profond et dévorant. Sa mise pauvre décelait néanmoins les

façons d'un homme distingué, qui avait dû traverser de meilleurs jours; et Siegfried se souvenait avec regret de l'avoir traité aussi cavalièrement. Il finit par se persuader que l'expression de la physionomie de l'inconnu trahissait les angoisses d'une misère secrète augmentées par l'aspect d'un homme déjà riche, et que la fortune s'amusait à gorger d'or autour d'un tapis vert. Il résolut d'aller à la rencontre de l'étranger, de s'excuser cordialement de ses brusqueries, et de lui offrir ses services avec toute la délicatesse possible.

Le hasard voulut que la première personne que Siegfried rencontra le lendemain sur la promenade des baigneurs fût précisément l'étranger.

— « Monsieur, » lui dit-il, « j'ai été ces jours-ci brusque et impoli envers vous. Je vous prie d'agréer mes excuses. » L'étranger répondit que Siegfried ne lui devait aucune réparation; que tous les torts, s'il y en avait, étaient de son côté.

Le baron Siegfried, piqué au jeu par la froide tenue de son interlocuteur, se mit, pour le sonder, à parler de certains embarras de la vie qui rendent le caractère difficile et font oublier involontairement les convenances de la bonne société. Il essaya de faire comprendre à l'étranger, avec toute l'adresse nécessaire en pareil cas, qu'il serait heureux de mettre à son service la somme qu'il avait gagnée, si son bonheur au jeu pouvait se transmettre.

— « Monsieur, » répondit l'étranger, « vous me prenez pour un pauvre diable, et vous faites acte de libéralité; mais je ne suis pas encore dépourvu de toute ressource, car j'ai si peu de besoins qu'il m'est aisé de les satisfaire à peu de frais. Si vous croyez m'avoir offensé, ce n'est pas de l'argent qui peut réparer la peine que vous m'avez causée. »

— « Je crois vous comprendre, » reprit le baron sans se troubler, « et je suis à vos ordres pour toute satisfaction qu'il vous plairait d'exiger. »

— « Mon Dieu, mon cher monsieur, » poursuivit l'inconnu, « les chances d'un duel ne seraient guère égales entre nous. Le duel ne me paraît d'ailleurs, en général, qu'un pauvre jeu auquel les enfants se blessent. Mais il y a des circonstances dans la vie où la terre devient trop étroite pour deux hommes, et où, l'un de ces deux hommes vécût-il sur le Caucase et l'autre au bord du Tibre, il faut que l'un des deux s'efface des vivants pour que l'autre puisse respirer à son aise. Dans ces cas bien rares le duel, mais un duel sans merci, peut devenir utile, indispensable. Quant à nous, je ne pense pas que nous en soyons réduits là. Un combat singulier serait une folie. Si je vous tuais, je briserais peut-être des jours riches d'espoir et d'avenir; si je succombais, vous auriez terminé une existence des plus déplorables. Vous voyez bien que les chances ne seraient jamais égales. D'ailleurs, pour en finir, je vous assure que je ne me tiens pas pour offensé. Vous m'avez prié de sortir, et..... j'ai obtempéré à ce désir..... voilà tout. »

L'accent de l'étranger décelait à ces mots, malgré lui, une souffrance intime contre laquelle il s'efforçait de lutter. Siegfried renouvela avec plus d'effusion ses franches protestations, rejetant toute sa vivacité sur l'impression pénible que lui avait fait ressentir le regard si singulièrement triste de l'étranger.

— « Puisse donc ce regard, » s'écria le vieillard, « rester à jamais gravé dans vos souvenirs pour vous préserver des dangers qui creusent un abîme dans votre avenir. Défiez-vous des inconstances du jeu avant qu'il ne soit trop tard pour conjurer la fascination qu'il exerce déjà sur vous; car, dans moins de temps que vous ne voudriez le croire, je vous vois d'avance ruiné et perdu d'honneur!... »

Le baron ne put s'empêcher de repousser bien loin cette fatale menace; tout ce qu'il voulait perdre se montait, disait-il, à deux cents louis d'or; et son obstination à jouer ne provenait que de la volonté formelle qu'il s'était créée de triompher de son bonheur au jeu, dont il s'ennuyait au delà de toute expression.

— « Ah! » s'écria l'étranger, « c'est précisément ce maudit bonheur qui vous mène à votre perte. L'intérêt de curiosité que vous y prenez se changera en délire de cupidité, en rage de parier, dès qu'une seule fois vous aurez vu votre mise disparaître sous le râteau du banquier ou dans la poche de vos voisins. Votre manière d'être et d'agir dans la salle du pharaon me rappelait, ces jours passés, la malheureuse destinée d'un jeune homme qui débuta dans cette funeste carrière sous les mêmes auspices que vous. Voilà pourquoi, mon cher monsieur, je vous contemplais l'autre jour avec un regard fixe et incisif; je me souvenais d'une vie écrasée dans sa fleur par la plus atroce passion qui ait jamais ravagé un cœur d'homme. Tenez, puisque nous avons fait connaissance, permettez que je vous raconte cette histoire, non pour vous offrir une leçon, mais pour vous donner un conseil d'ami à côté d'un exemple. »

Il s'assit alors sur un banc de pierre qu'ombrageaient les ormes de la promenade; le baron Siegfried prit place à ses côtés, et voici ce qui lui fut raconté :

— « Le chevalier Ménars possédait comme vous, monsieur le baron, les qualités les plus distinguées du cœur et de l'esprit. La nature, en le créant pour réussir, l'avait seulement traité moins libéralement sous le rapport des dons de la fortune. Son état touchait à la gêne, et ce n'était qu'à force d'économie qu'il parvenait à faire face aux dépenses qu'exigeait son rang. Mais s'il ne pouvait se permettre les distractions du jeu, du moins était-il à l'abri des atteintes de cette dangereuse passion. Vivant ainsi, sans sacrifices comme sans éclat, il pouvait passer pour un homme à peu près heureux.

Certaine nuit quelques amis parvinrent à l'entraîner dans une maison de jeu. La partie s'engagea sous ses yeux, mais il en suivit les chances

avec une impassibilité qui eût fait honneur au dieu Terme; il regardait, sans sourciller, les piles de ducats rouler sur le tapis, puis disparaître sous le râteau du banquier. — « Pardieu ! » s'écria tout à coup un vieux colonel, « voilà le chevalier de Ménars, un homme heureux s'il en fut. S'il voulait bien parier pour moi, je ferais tout à l'heure sauter la banque. » Le chevalier eut beau s'en défendre, force lui fut de se rendre aux vœux du colonel et de prendre place autour du tapis vert. Une chance ineffable guida son jeu, si bien qu'en peu de temps il gagna pour le colonel une somme assez notable. Mais, au lieu de prendre goût pour lui-même aux émotions du jeu, il sentait s'accroître de jour en jour son antipathie pour



ce divertissement, et, dès le lendemain, il prit la résolution de ne plus remettre le pied dans aucun tripot. Le colonel, qui avait toujours mauvaise chance, fit d'inutiles efforts pour l'engager à revenir et à l'assister de nouveau; et il fallut, pour terminer les assauts que lui livrait cet enragé joueur, que le chevalier Ménars déclarât formellement qu'il aimerait mieux avoir mille duels que de toucher de sa vie une seule carte.

A un an de là l'arrivée de la chétive somme qui subvenait tant bien que mal aux besoins du pauvre Ménars se trouvant retardée par quelque accident, il tomba dans une pénurie des plus cruelles, et, en dépit des combats de son amour-propre, il se vit réduit à tâter la bourse d'un ami, qui, du moins en cette occasion, n'hésita pas à lui rendre service en lui reprochant seulement de ne savoir point user des ressources que son bonheur au jeu pouvait lui créer. Cette remarque, faite en passant et dans un moment où la pauvreté le serrait de si près, fit rêver le chevalier Ménars; et toutes les nuits il entendait bourdonner à son oreille les mots sacramentels usités dans les maisons de jeu, et spécialement dans les banques de pharaon. Le son des pièces d'or vibrait autour de lui, partout; c'était une tentation diabolique. L'honnête Ménars raisonnait avec lui-même : — « Une seule nuit, » se disait-il, « peut me soustraire à la misère et faire la for-

tune de toute ma vie; au lieu de dépendre de mes amis, c'est moi qui pourrai quelque jour leur venir en aide; et puis je serais considéré, respecté, honoré!... Pour tout cela il ne faut que m'abandonner au destin, à la chance.... »

L'ami prêteur, qui l'entendait parler de la sorte, le prit au mot et glissa dans sa poche vingt louis d'or pour l'entraîner au pharaon. Ménars joua, et gagna mille louis d'or sans étude, sans combinaisons de cartes. Il jouait à colin-maillard avec la fortune; elle mit à se laisser prendre une excessive bonne volonté.

Quand le chevalier se réveilla chez lui le lendemain de cette nuit fiévreuse, son premier regard tomba sur les piles de louis rangées avec soin sur sa table de nuit. Il crut rêver d'abord, il étendit le bras pour attirer plus près la table; puis sa main caressa les séduisantes petites pièces qui reluisaient avec coquetterie aux premiers rayons du soleil levant. L'impression qu'il ressentit alors décida de sa vie. Le poison de la cupidité pénétra dans ses veines. Ménars devint tout à coup un joueur effréné, et attendit avec une mordante impatience l'heure qui rouvrait chaque soir les salons du jeu. La chance lui resta fidèle, et en peu de semaines il eut gagné des sommes énormes. Dès lors le chevalier ne jugea plus personne digne de risquer quelques ducats contre ses tas d'or. Il lui fallut un théâtre plus vaste; il ouvrit une banque, qui devint en peu de temps la plus riche de Paris. Les joueurs y affluèrent, et la fortune de Ménars y prit domicile. Mais la vie déréglée du joueur usait de jour en jour l'âme et le cœur du pauvre homme. Il ne resta bientôt plus rien en lui du gentilhomme; ce n'était plus qu'un croupier d'une sordide avarice.

Il arriva qu'une nuit la chance commença de tourner contre lui. Un petit vieillard décharné, mal vêtu, s'approcha du tapis vert, et jeta timidement sur une carte un louis d'or bien usé. Il perdit, renouvela sa mise, et perdit encore; cela dura ainsi quelque temps, jusqu'à ce que le vieillard, qui malgré ses pertes doublait toujours les mises, finit par perdre d'un seul coup cinq cents louis. — « Vive Dieu! signor Vertua, » s'écria un des joueurs, « continuez, je vous en prie; car, au jeu que vous menez si bien, vienne une chance pour vous, vous ferez sauter la banque! »

Le vieillard jeta un fauve regard à l'homme qui lui parlait ainsi, puis il disparut un moment; mais on le revit bientôt, debout à sa place, et fort bien muni de nouvelles pièces d'or qui allèrent successivement rejoindre les premières.

A la fin de la séance, le chevalier Ménars retint le joueur qui s'était moqué du vieillard, et lui reprocha de compromettre la dignité et le calme qui devaient régner dans la maison.

— « Eh quoi, » répondit le joueur, « vous ne connaissez donc pas encore le vieux Francesco Vertua; car autrement vous auriez trouvé nos quolibets tout à fait naturels. Sachez, mon cher, que ce vieux Vertua, né

à Naples, mais qui depuis quinze ans tourmente le pavé de Paris, est le plus scélérat usurier de la terre, et je sais mille individus dont il a dévoré la dernière ressource. Il est bien juste qu'à son tour il sache par expérience ce que vaut la misère à laquelle il a réduit tant de familles. C'est la première fois que ce gaillard-là fourre son nez dans une maison de jeu; mais comme les suppôts de Satan ne doutent de rien, l'idée lui sera venue de



plumer votre banque, et, sans tenir compte des chances, il s'est obstiné à perdre jusqu'à son dernier écu. Cette fois du moins j'espère qu'on ne le verra plus, et qu'il ira chercher plus loin quelque moyen de refaire son magot. »

Pourtant, dès la nuit suivante, Vertua reparut, joua et perdit plus qu'il n'avait perdu la veille. Ce nouveau revers ne diminua rien de son impassibilité; seulement un sourire d'ironie amère crispa le coin de ses lèvres. Chacune des nuits suivantes il revenait toujours, et perdait sans cesse; on calcula au bout d'une semaine qu'il avait fait passer trente mille louis dans la caisse du croupier. Quelques jours s'écoulèrent alors sans qu'on le revît; mais un soir il arriva, pâle et tout effaré; il regarda quelque temps le jeu sans mot dire, mais avec des yeux étincelants. Puis, au moment où le banquier Ménars allait faire une nouvelle taille, Vertua se fait jour jusqu'auprès de lui, et lui jette ces mots d'une voix sourde : — « Monsieur, je possède, rue Saint-Honoré, une maison richement meublée; j'ai de la vaisselle d'or et des bijoux pour une somme de quatre-vingt mille francs. Voulez-vous tenir la mise? » — « Soit, » répondit Ménars sans tourner la tête, et il continua de tailler. — « La dame! » s'écria l'usurier. La dame perdit: Vertua chancela comme un homme ivre, et alla s'appuyer contre la muraille, immobile et glacé comme une statue. Personne ne fit plus attention à lui.

Quand vint l'heure de fermer le salon de jeu, Vertua se ranima, et se traînant d'un pas mal assuré jusqu'en face du banquier : — « Monsieur Ménars, » lui dit-il, « j'ai un dernier mot à vous dire. » — « Faites vite, je suis pressé, » répondit Ménars d'un ton dédaigneux, en retirant la clef de sa caisse qu'il serra dans sa poche. — « Monsieur, » reprit le vieillard, « toute ma fortune s'est engloutie dans vos mains ; je n'ai plus rien ; je ne sais pas même où demain je reposerai ma tête, ni comment je me procurerai un morceau de pain. Eh bien, c'est à vous que j'ai recours. Prêtez-moi le dixième de la somme que vous m'avez gagnée depuis une semaine, afin que je puisse recommencer quelques affaires et tâcher de gagner ma pauvre vie. » — « Ah çà, êtes-vous fou ? » interrompit Ménars. « Imaginez-vous qu'un banquier s'avise jamais de prêter de l'argent aux joueurs qu'il a mis à sec ? » — « Vous avez raison, » répliqua le vieillard ; « mais l'argent que je vous demande n'est pas pour jouer contre vous. » — « Qu'importe ! » dit Ménars, « je ne prête pas. » — « Eh bien, mon digne monsieur, » continua le vieillard, dont la pâleur devint plus livide, « eh bien, ne me prêtez pas ;... accordez-moi une aumône... » — « Une aumône ! mais allez donc la demander à ceux que votre infâme usure a mis sur la paille. »

A ces mots le vieux Vertua cacha son front dans ses mains, et tomba sur ses genoux en pleurant amèrement. Le chevalier Ménars fit porter dans sa voiture la cassette où était entassé l'or de ses gains, puis il dit froidement à l'usurier : — « Quand comptez-vous, signor Vertua, me remettre votre maison, votre vaisselle et vos bijoux ? » — « A l'instant même, » s'écria Vertua en reprenant, comme par ressort, sa fermeté. « Venez, monsieur, suivez-moi !... » — « En ce cas, » reprit Ménars, « ma voiture peut nous conduire tous deux jusque-là, et je vous donne jusqu'à demain pour déguerpir. »

Chemin faisant, ils gardèrent tous deux un morne silence. Quand ils furent arrivés, Vertua sonna doucement : une vieille femme ouvrit la porte. — « Bon Jésus ! » s'écria-t-elle, « c'est vous enfin ! la pauvre demoiselle Angèle est dans une inquiétude mortelle. » — « Silence ! » dit à demi-voix Vertua. « Puisse-t-elle n'avoir pas entendu la sonnette ; il faut qu'Angèle ignore mon retour. »

Quand il fut seul avec le chevalier, dans une chambre écartée : — « J'ai ma fille, monsieur, » lui dit-il ; « c'est tout ce qui me reste d'une existence qui eût pu être heureuse si je n'étais devenu la victime de la passion du jeu. J'ai parcouru jadis la moitié de l'Europe, ouvrant partout des banques, et gagnant comme vous des sommes énormes. Dieu sait combien de fortunes j'ai mises à néant, sans plus de pitié que vous ne m'en accordez aujourd'hui. Le ciel est juste, il m'a bien puni. Ce n'est point pour moi que je regrette la fortune, mais c'est pour Angèle, pour ma fille, le dernier objet de mon affection, que je viens de condamner à une affreuse

indigence, elle innocente de mes fautes, et qui n'aurait pas dû porter la peine de mes passions. Hélas! monsieur, ne permettrez-vous pas que ma fille emporte ses vêtements, ses parures? » — « Je ne m'y oppose nullement, » répondit le chevalier. « Vous pouvez même faire enlever d'ici les ustensiles de ménage qui vous sont indispensables. Je ne prétends exercer mon droit que sur les valeurs réelles que vous m'avez déclarées. »

Le vieux Vertua fixa quelque temps le chevalier avec des yeux humides, et sans trouver un seul mot. Enfin, suffoqué par l'émotion, il éclata en sanglots et en gémissements, et, se traînant à genoux devant le chevalier:



— « Monsieur, » lui criait-il douloureusement, « s'il vous reste quelque sentiment d'humanité, prenez pitié de ma pauvre enfant; prêtez-lui, pour qu'elle vive, la vingtième partie de ma fortune que le sort a jetée dans vos mains .. »

— « Ah! décidément, » reprit le chevalier, cette comédie me lasse et m'impatiente... finissons!... »

En ce moment la porte s'ouvrit; une jeune fille éplorée, demi-nue, se précipita dans la chambre où cette scène se passait. — « Mon père! mon père! » s'écria-t-elle, « j'ai tout entendu. Vous avez donc tout perdu? tout? Et votre Angèle, vous l'aviez oubliée? Vous ne pensiez donc pas que le jour où vous seriez malheureux il vous resterait une fille pour vous

aimer et prendre soin de vos vieux jours! Je travaillerai pour nous deux, mon père; venez, quittons cette maison, fuyons l'aspect de cet homme cruel qui se repaît de votre désespoir; nous trouverons bien quelque asile où avec mon travail, et Dieu aidant, je pourrai vous rendre une petite aisance. »

Devant ce tableau d'angélique piété filiale, le chevalier Ménars sentit l'aiguillon du remords pénétrer dans son âme. Il lui semblait voir dans cette belle jeune fille l'ange des vengeances célestes qui condamnait sa dureté de cœur. Il ne put soutenir le regard énergique d'Angèle qui le couvrait de mépris. Elle était si admirablement belle, qu'il était impossible de la voir ainsi sans éprouver l'ardeur d'un amour extrême. Le chevalier Ménars restait comme fasciné par le magnétisme de cette apparition; et montrant du doigt la cassette qu'un valet venait d'apporter dans la chambre, il s'écria : — « Reprenez, Vertua, reprenez cet argent maudit; je ne l'ai point gagné; je ne puis le garder, et je veux même vous en donner davantage... Prenez, prenez.... »

Mais Angèle repoussa fièrement cette concession; — « Ce n'est, » dit-elle, « ni l'or ni la fortune qui assurent le bonheur des êtres noblement doués de Dieu; emportez ces viles richesses pour lesquelles vous sacrifiez sans honte tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. Allez, et qu'elles soient autour de vous une malédiction que rien n'efface... » — « Oui, » s'écria alors le chevalier Ménars, tout hors de lui; « oui, je suis maudit, je le sais; mais est-ce bien vous qui pouvez ainsi prononcer un anathème sans retour! O Angèle, votre seule vue a causé en moi un changement ineffable; mais vous ne pouvez ni ne voulez me comprendre; et pourtant il y va, pour moi, de la vie et de la mort. Car je vous aime, Angèle, je le sens et ne puis m'en défendre. Je puis renoncer, à cause de vous, à ma vie de joueur; je puis, avec l'or que je possède, expier le passé de ma vie en répandant les bienfaits autour de moi. Mais si je ne parviens pas à vous fléchir, vous me verrez bientôt tomber à vos pieds le front brisé!... » Et, tout en proie à cette fougueuse exaltation, le chevalier de Ménars s'élança hors de la chambre comme un homme fou. Le vieux Vertua, qui comprenait avant toutes choses la nécessité de rétablir sa fortune, voulut tenter cette occasion, et presser Angèle de devenir l'ange sauveur du chevalier. Mais la noble jeune fille rejeta hautement cette proposition. Cependant, tandis que le banquier Ménars ne lui paraissait à jamais digne que de mépris, le sort, qui se joue si victorieusement de nos sentiments et de nos volontés, préparait peu à peu l'accomplissement de cette union si loin rejetée. Le chevalier Ménars s'était tout à coup décidé à changer de vie. Il avait fermé sa banque de pharaon, et on ne le rencontrait plus lui-même dans aucun cercle. Les bruits les plus étranges et les plus contradictoires circulèrent sur son compte; mais au lieu de s'en soucier, il devint de plus en plus sauvage et inaccessible. Le changement qui s'était opéré en lui ne fut pas

ignoré d'Angèle. Son amour-propre de femme, flatté d'une telle preuve de passion, devint peu à peu un amour intime tout à fait sérieux. Lorsque, plusieurs mois après leur première entrevue, elle rencontra le chevalier dans une avenue du parc de Malmaison, elle ne put se défendre d'un tressaillement. Il était si pâle, si abattu, il paraissait si souffrant, si malheureux!... Vertua, qui ne perdait point de vue son projet de mariage, dont il espérait tirer une excellente spéculation, lui fit un accueil très-amical, et le pria de venir le visiter dans sa maison de la rue Saint-Honoré.

Le chevalier n'eut garde de refuser une offre si précieuse pour son amour. Ses visites devinrent de plus en plus fréquentes, et l'amour de la jeune fille faisait chaque jour de nouveaux progrès; si bien qu'un jour, persuadée qu'elle aimait très-réellement le chevalier Ménars, elle consentit à lui donner sa main.

Quelques jours après les fiançailles, Angèle, appuyée sur le balcon de sa fenêtre, voyait défiler un beau régiment de cavalerie qui partait pour l'Espagne. En passant devant la maison de Vertua, un des cavaliers ralentit l'allure de son cheval, et, sortant des rangs, adressa à la jeune fille plusieurs signes d'adieu. Ce soldat était le fils d'un voisin de Vertua, nommé Duvernet. Élevé, presque dès l'enfance, tout près d'elle, ce jeune homme s'était habitué à aimer la jeune fille, qu'il voyait tous les jours; et il n'avait cessé de se montrer chez Vertua qu'en apprenant le but des assiduités du chevalier Ménars et l'accueil dont il était l'objet. Il s'était fait soldat par désespoir d'amour.

La fille de Vertua ne put si bien cacher l'impression qu'elle avait ressentie que son père et le chevalier lui-même ne pussent deviner qu'il s'était passé quelque chose de singulier dans son cœur. Mais Angèle ne laissa point pénétrer son secret; les égards empressés du chevalier effacèrent d'ailleurs de son esprit le souvenir de Duvernet, et le mariage, qui vint bientôt lui faire commencer une existence nouvelle, fut pour elle l'aurore d'un bonheur qui ne fut affligé que par la mort prochaine du vieux Vertua. L'ancien joueur mourut dans l'impénitence finale du péché de toute sa vie. A ses derniers moments ses doigts se crispaient comme pour tailler, couper et tirer des cartes; et la dernière parole qui s'échappa de ses lèvres avec son dernier soupir fut un cri de croupier : — « Perd! gagne! »



Lorsqu'Angèle se vit seule sur la terre avec le chevalier, le souvenir des derniers mots de son père et de cette crise d'agonisant, qui lui avait rendu avant de mourir ses funestes instincts de joueur, vint lui faire craindre que cette terrible passion ne fût chez son mari qu'un feu caché sous la cendre dont la moindre étincelle pourrait ranimer l'embrasement; ses tristes prévisions se changèrent trop tôt en une funeste certitude. Quelque terreur qu'eût fait naître dans l'esprit du chevalier le genre de mort du vieux Francesco Vertua, l'effet de ce spectacle fut pourtant de réveiller en lui des pensées de jeu trop actives; et, sans qu'il pût lui-même se rendre compte de ses sensations, chaque nuit il se voyait en rêve assis à la banque et récoltant de nouveaux monceaux d'or. Sa mauvaise étoile reprit son influence. La rencontre d'un homme pervers, ancien croupier à la banque du chevalier, acheva de lui faire trouver sa conduite puérile et ridicule; il s'étonna d'avoir pu sacrifier à l'amour d'une femme les plaisirs d'une existence seule digne d'envie.

Quelques mois après, la banque du chevalier Ménars était réinstallée. Son bonheur ne s'était pas démenti, l'or pleuvait dans sa caisse; mais le bonheur d'Angèle s'était évanoui comme un beau rêve. Le chevalier ne la traitait plus qu'avec indifférence, presque avec mépris. Des semaines, des mois entiers s'écoulaient sans qu'elle le vît; un vieux maître-d'hôtel prenait soin des affaires de la maison, et les domestiques étaient incessamment remplacés suivant le caprice du chevalier; de sorte qu'Angèle, ainsi qu'une étrangère dans sa propre maison, ne trouvait nulle part la moindre consolation. Souvent lorsqu'elle entendait dans ses nuits d'insomnie la voiture du chevalier s'arrêter devant la maison, le chevalier faire déposer la lourde cassette avec des paroles brèves et rudes, et puis la porte de sa chambre écartée se refermer avec fracas, un torrent de larmes amères coulait de ses yeux; cent fois, dans les angoisses de son désespoir, le nom de Duvernet s'échappait de ses lèvres, et elle suppliait la Providence de mettre fin à sa misérable existence empoisonnée par le chagrin.

Il arriva qu'un jeune homme de bonne maison, après avoir perdu toute sa fortune à la banque du chevalier, se tua d'un coup de pistolet dans la salle même du jeu. Le chevalier seul garda son sang-froid, et, voyant tout le monde prêt à fuir, demanda s'il était d'usage de quitter le jeu avant l'heure prescrite à cause d'un fou qui ne savait pas garder les convenances. Cet accident fit une grande sensation. La conduite sans exemple du chevalier indigna les joueurs les plus endurcis; ce fut une réprobation universelle, et la police supprima la banque de Ménars. On l'accusa, en outre, de supercheries frauduleuses; son bonheur singulier ne donnait que trop de poids à cette accusation. Il ne put se disculper, et l'amende énorme qui lui fut infligée lui ravit une grande partie de sa richesse. Il se vit insulté, honni : — alors il revint dans les bras de sa femme, qui, malgré ses mauvais traitements, l'accueillit volontiers dans son repentir; car le

souvenir de son père, qui avait aussi abjuré les déréglements du jeu, lui laissait entrevoir une lueur d'espérance, et l'âge mûr du chevalier était un motif de plus de croire sa conversion réelle et durable. Tous deux quittèrent Paris et se rendirent à Gênes, lieu de naissance d'Angèle.

Le chevalier y vécut dans les premiers temps assez retiré; mais il ne put jamais rétablir ces douces relations de ménage que son mauvais démon avait détruites. Le calme fut de courte durée. Sa mauvaise réputation l'avait suivi de Paris à Gênes, et, malgré la tentation irrésistible qu'il éprouvait d'ouvrir une banque, il lui était absolument interdit d'en faire l'essai.

Vers cette époque la plus riche banque de Gênes était tenue par un colonel français que des blessures graves avaient forcé de quitter le service. Le chevalier se présenta à cette banque pénétré d'un profond sentiment d'envie et de haine, mais dans l'idée que son bonheur habituel le mettrait bientôt à même de ruiner son rival. A l'aspect du chevalier, le colonel, avec un accès de gaieté qui contrastait avec ses habitudes sérieuses, dit que, de ce moment seul, le jeu recevait pour lui un véritable attrait dès qu'il s'agissait de lutter contre le bonheur du chevalier Ménars. Les cartes furent en effet favorables au chevalier pendant les premières tailles. Mais, aveuglé par l'excès de son bonheur, et s'étant écrié : — « Je ferai sauter la banque! » il perdit d'un coup une somme considérable. Le colonel, ordinairement impassible dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, ramassa l'argent du chevalier avec d'évidents témoignages d'une joie excessive.

Dès ce moment l'étoile du chevalier s'éteignit sans retour. Chaque nuit il jouait, et perdait chaque nuit jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus que deux mille ducats en lettres de change. — Il avait couru toute la journée pour réaliser ce papier, et ne rentra que fort tard. La nuit venue, il se disposait à partir nanti de sa dernière ressource, lorsque Angèle, qui soupçonnait la vérité, se trouva sur son passage, se jeta à ses pieds, et, les yeux baignés de pleurs, le supplia de renoncer à sa funeste résolution, et de ne pas la précipiter dans la misère. Le chevalier la releva, la pressa sur son sein avec un attendrissement douloureux, et lui dit d'une voix étouffée : — « Angèle, ma chère Angèle, il faut que j'obéisse au destin qui m'entraîne! Mais demain, — demain tous tes tourments seront finis; car, je le jure, je joue ce soir pour la dernière fois! — Calme-toi, ma douce amie; dors, rêve de jours paisibles, rêve d'une heureuse vie dont tu jouiras bientôt.... cela me portera bonheur!... » En disant ces mots le chevalier embrassa sa femme et s'éloigna avec précipitation. Il joua et perdit tout. Il resta immobile près du colonel, et tenant fixé sur la table de jeu un regard morne et stupide.

— « Vous ne pontez plus, chevalier? » dit le colonel en mêlant les cartes pour une nouvelle taille. — « Je ne suis plus qu'un mendiant, »

murmura le chevalier d'une voix tremblante de fureur et de désespoir, et les yeux toujours baissés sur la table, sans voir que les joueurs gagnaient de plus en plus l'avantage sur le banquier.

Le colonel continua à jouer tranquillement. — « Mais vous avez une jolie femme, » dit-il à voix basse sans regarder le chevalier, et mêlant les cartes pour une autre taille. — « Qu'est-ce à dire? » s'écria le chevalier avec colère. — « Dix mille ducats, ou... votre Angèle, » dit le colonel à moitié tourné pendant qu'il donnait à couper les cartes. — « Vous êtes fou! » s'écria le chevalier, qui cependant ayant recouvré son sang-froid commençait à s'apercevoir que le colonel perdait continuellement.

— « Je joue vingt mille ducats contre Angèle, » redit tout bas le colonel au chevalier, en cessant pour un instant de battre les cartes. Le chevalier gardait le silence; le colonel reprit son jeu, et presque toutes les cartes lui furent contraires. — « Ça va! » dit le chevalier à l'oreille du colonel comme il recommençait la nouvelle taille; et il poussa la dame sur la table du jeu.

Au premier coup la dame avait perdu. Le chevalier se retira en arrière en grinçant les dents, et alla s'appuyer contre la fenêtre, le désespoir et la mort peints sur tous ses traits.



Le jeu avait cessé. Le colonel s'approcha du chevalier et dit d'un air railleur : — « Eh bien! qu'avez-vous donc? » — « Ah! » s'écria le chevalier hors de lui, « vous m'avez réduit à la mendicité : mais il faut que

vous soyez fou pour supposer que vous ayez pu gagner ma femme. Une femme est-elle une esclave livrée au vain arbitre d'un maître qui dans un égarement infâme ait le pouvoir de la vendre ou de la jouer? — Mais, en effet, vous auriez dû payer vingt mille ducats si la dame avait gagné. Venez donc, et ayez le désespoir de vous voir repoussé avec horreur par elle! »

— « Désespérez vous-même, chevalier, » répliqua le colonel d'un ton sardonique; « désespérez vous-même quand vous la verrez se précipiter dans mes bras joyeuse et ravie, quand vous apprendrez la consécration de notre union et le bonheur qui doit couronner nos plus chers désirs! — Vous me traitez de fou! Chevalier, je ne voulais gagner que le droit de vous imposer mes prétentions! Le consentement de votre femme m'appartient; car sachez que votre femme m'aime depuis long-temps. Apprenez que je suis Duvernet, le fils du voisin de Vertua, élevé avec Angèle, uni à elle par un ardent amour, et séparé d'avec elle par vos séductions sataniques. — Ce ne fut, hélas! qu'à mon départ pour l'armée qu'Angèle reconnut la sympathie qui nous liait; j'ai tout appris, il était trop tard!... Une inspiration de l'enfer me dit que je parviendrais à vous ruiner au jeu, voilà pourquoi je m'y suis adonné. Je vous ai suivi jusqu'à Gênes et j'ai réussi! A présent allons trouver votre femme! »

Le chevalier était anéanti. Mille poignards lui déchiraient le cœur. Ce secret fatal lui était enfin révélé; il comprit alors quel excès de souffrance cachée avait dû subir la pauvre Angèle. Il suivit machinalement le colonel, qui précipita ses pas. Lorsqu'ils furent arrivés, comme le colonel avait déjà posé la main sur la porte de la chambre d'Angèle, le chevalier le repoussant vivement s'écria : — « Ma femme dort, voulez-vous troubler son sommeil? » — « Bah! » répliqua le colonel, « croyez-vous qu'elle ait jamais goûté un sommeil paisible depuis que vous l'avez vouée à de si misérables angoisses? » Et le colonel, l'écartant d'une main solide, se disposait à entrer, lorsque Ménars se prosternant à ses pieds s'écria dans un affreux désespoir : — « Par grâce!... par pitié!... après m'avoir réduit à la mendicité, laissez, laissez-moi ma femme! »

— « C'est ainsi que le vieux Vertua était devant vous sans qu'il ait pu attendrir votre cœur de pierre. Subissez donc la vengeance du ciel! » Il dit et se dirigea de nouveau vers la chambre d'Angèle.

Le chevalier s'élança d'un bond, poussa la porte avec violence, courut ouvrir les rideaux du lit, et s'écriant : — « Angèle! Angèle! » il se pencha sur elle, prit sa main....

Puis s'arrêtant tout à coup saisi d'un tremblement convulsif, il se dressa de toute sa hauteur et cria d'une voix tonnante : — « Regardez! vous avez gagné le cadavre de ma femme! »

Le colonel approcha du lit en frémissant.

Angèle gisait froide et pâle. Elle était morte!.... la douleur l'avait brisée.....

A cet aspect, le colonel Duvernet poussa un cri lamentable, et se précipita comme un fou hors de cette maison de deuil.

Nul ne l'a jamais revu.



LA CHAINE DES DESTINÉES.

I.

— « Non ! mille fois non ! » s'écriait Ludwig en serrant le bras de son ami Euchar, « je ne crois point au hasard ; toute la machine de ce vaste univers ressemble à une immense horloge, au sein de laquelle tout est combiné par une intelligence qui en sait un peu plus long que le plus fier de nos savants ; qu'une main maladroite touche aux ressorts de l'horloge, elle s'arrête. Ainsi en serait-il de ce monde si ton aveugle hasard s'avisait d'y déranger quelque chose ; la machine serait vite bouleversée. Voilà mon avis. »

Euchar se prit à sourire. « Mon pauvre ami, » dit-il à Ludwig, « je suis vraiment tout chagrin de te voir si fort engoué du fatalisme mécanique auquel tu attribues la conduite des choses d'ici-bas. Pourquoi dénaturer à plaisir cette belle idée de Goëthe qui nous montre un fil rouge enlacé à la trame de notre vie, et qui nous symbolise, quand nous réfléchissons avec calme et sagesse, la puissance supérieure qui prend soin de nos destinées ? »

— « Mais je n'aime aucunement ta métaphore du fil rouge, » reprit Ludwig ; « elle est empruntée à la marine anglaise, et je fais profession de détester tout ce qui tient de près ou de loin à la perfide Albion. J'ai lu précisément dans le livre des *Affinités électives* de Goëthe que le plus mince cordage des vaisseaux anglais est mélangé d'un fil rouge qui le signale comme étant une propriété de l'État. Or, pour ce qui me touche, je sens à merveille et je vois clairement que tous les événements de la vie s'enchaînent dans un ordre prévu dès l'origine des choses ; le principe de la vie et du mouvement est une force réelle, logique et immuable. Car, enfin, pourrais-tu nier qu'à l'heure même où nous causons..... »

Mais n'est-il pas temps de vous apprendre, cher lecteur, que Ludwig et

Euchar se promenaient, en devisant de cette sorte, sous les magnifiques ombrages des grands arbres du parc de W..... C'était un dimanche, à la tombée du soir; une fraîche brise courant sous la verte feuillée rafraîchissait l'air tiède encore des pesantes chaleurs d'un long jour d'été. Une foule de promeneurs, petits bourgeois, boutiquiers et artisans en habits de fête se livraient à de joyeux ébats : les uns sautaient à perdre haleine sur les pelouses fleuries, d'autres croquaient à belles dents les provisions qu'ils avaient apportées pour un repas champêtre, et les moins gourmets se régalaient de petit vin du pays sous les tonnelles qui attendaient chaque dimanche la consommation d'une part des salaires de la semaine.

A l'heure même où maître Ludwig allait donc porter à son incrédule ami un argument décisif en faveur de l'enchaînement des choses de ce monde, il se heurta contre une racine d'arbre qu'il n'avait pas vue, et fit la plus mémorable culbute que jamais étudiant se soit permise. — « Bon! » dit Euchar avec un sang-froid qui eût fait honneur à un philosophe antique, « cette chute était prévue de toute éternité dans la chaîne des destinées humaines; et si elle n'était pas arrivée en ce lieu même et à cette



heure précise, le monde aurait pu s'écrouler. » A ces mots, comme il était sans doute également prévu que les amis se doivent secours dans leurs tri-

bulations, Euchar se mit en devoir de ramasser d'abord la canne et le chapeau de Ludwig, puis il lui tendit la main pour l'aider à se relever.

Le pauvre diable avait reçu dans sa chute une forte contusion qui le faisait boiter d'une façon assez disgracieuse ; de plus, il saignait du nez comme l'être le plus vulgaire. Nos deux amis se dirigèrent, l'un traînant l'autre, vers la plus proche guinguette. Ils arrivèrent ainsi dans une espèce de clairière fermée par un treillage vert. Cette enceinte était garnie de dîneurs et de danseurs qui se donnaient de la joie à qui mieux mieux au son d'une assez mauvaise guitare et d'un tambour de basque étourdissant. Tandis que Ludwig priait la maîtresse du logis de lui donner un peu d'eau et de sel pour bassiner sa légère blessure, Euchar, attiré par le concert forain qui divertissait la clientèle du cabaret, s'était glissé dans la foule des spectateurs, et à force de coudoyer ses voisins, il parvint à se fourrer à la meilleure place.

Au milieu du cercle formé par les spectateurs, une belle jeune fille en costume de Bohême tout parsemé de paillettes d'or dansait les yeux bandés, en jouant du tambour de basque, parmi des œufs rangés symétriquement trois par trois sur le sol fraîchement balayé. Tout près d'elle était accroupi une espèce de nain difforme qui raclait une guitare au grand ébahissement des paysans. Les deux virtuoses faisaient de leur mieux pour amuser la foule; et certes leur talent n'était pas à dédaigner : la jeune fille maniait son tambourin avec une dextérité tout à fait charmante, tandis que le nain tirait de sa guitare des accords pleins d'originalité. Elle tournoyait entre les œufs sans les toucher, livrant au zéphyr ses tresses noires, qui s'échevelaient avec mille séductions; car elle était fort belle, la jeune fille de Bohême! Lorsqu'elle parut fatiguée de ses exercices, son compagnon, qui ne la quittait point du regard, fit un signal. Elle ramena sur-le-champ, du bout de son petit pied, tous les œufs les uns près des autres, et après avoir couronné la représentation par un saut périlleux qui lui valut des applaudissements prolongés, elle tourna sur elle-même avec la rapidité d'une toupie fouettée par un habile écolier; puis elle s'arrêta court, immobile comme une statue enchantée.

La danse était achevée : le petit nain s'approcha de la jeune fille avec sollicitude, et dénoua le mouchoir qui couvrait ses yeux; elle rajusta ses beaux cheveux épars, reprit son tambourin et fit le tour du cercle en jouant de la prunelle avec de doux sourires pour attirer la générosité de l'assistance. Chacun jeta sa piécette dans le tambourin qui servait de caisse aux artistes nomades. Mais quand la jeune fille passa devant Euchar, elle refusa son offrande. — « Pourquoi me refuser, chère enfant? » dit le jeune homme en rougissant sans le savoir. — « Monsieur, » répondit la danseuse, « c'est le *vieux* qui me l'a ordonné ; vous n'êtes arrivé que vers la fin de la danse, ainsi je ne puis rien accepter. On peut récompenser mon travail, mais je ne reçois pas l'aumône. » A ces mots, elle fit une pirouette

délicieuse, acheva le tour du cercle, et revint auprès du petit nain, qu'elle conduisit s'asseoir à une table isolée de toutes les autres. Euchar, en la suivant du coin de l'œil, aperçut notre ami Ludwig parfaitement consolé de sa mésaventure, car il était gravement assis entre deux gros bourgeois de vénérable encolure, et il avait en face de lui un énorme pot de bière. — « Eh quoi ! » s'écria-t-il, « mon pauvre camarade, peux-tu boire ainsi ce grossier breuvage ! » Ludwig ne répondit qu'en avalant une suite de gorgées nouvelles, après quoi il salua et remercia les bourgeois qui lui témoignaient un franc intérêt à cause de sa chute. Quand ils furent éloignés, Ludwig dit à son ami : — « Tu pouvais bien te dispenser de m'interpeller de la sorte au nez de ces deux braves citoyens ; tu savais bien qu'il me fallait, pour boire de la bière, y être forcé par des raisons majeures. Ces gaillards-là sont des chefs d'atelier qui n'entendent pas raison avec ce qu'ils appellent des muscadins ; et si j'avais eu l'air de mépriser la bière qu'ils m'offraient pour me remettre le cœur, ils auraient fort bien pu me faire un mauvais parti. » — « Bon, » répondit Euchar en riant aux éclats, « quand tu aurais été chassé et même houspillé quelque peu, cela n'aurait-il pas dépendu de l'enchaînement des choses ? Mais sache de quel charmant spectacle m'a rendu témoin ta chute contre une racine d'arbre, prévue dans le macrocosme de toute éternité. » Euchar décrivit la danse des œufs si joliment exécutée par la jeune fille espagnole. — « Mignon ! » s'écria Ludwig avec enthousiasme, « ravissante, divine Mignon ! »

Le petit joueur de guitare, assis à quelque distance, comptait l'argent de la recette, tandis que la jeune fille, debout devant la table, exprimait dans un verre d'eau le jus d'une orange. Enfin le vieux ramassa l'argent et, les yeux rayonnants, adressa à la petite un signe de satisfaction. Celle-ci lui présenta la boisson rafraîchissante, et passa sur ses joues ridées une main caressante. Le vieux fit un éclat de rire chevrotant ; puis il avala d'un trait la limonade avec force grimaces. La petite s'assit auprès de lui, et se mit à chanter sur la guitare. — « O Mignon ! » s'écria Ludwig de nouveau, « ravissante, divine Mignon ! Oui ! je la sauverai du triste esclavage où la retient ce misérable. » — « D'où sais-tu, » dit Euchar avec un grand sang-froid, « que le petit bossu est un misérable drôle ? » — « Homme froid que rien ne frappe, que rien n'émeut, qui ne sent rien de ce qui est original, fantastique ! » répliqua Ludwig ; « ne comprends-tu pas, ne vois-tu donc pas quelle malicieuse ironie, quel esprit envieux et bas se manifestent chez cet avorton de Bohême, avec ses petits yeux verts et sa figure ridée ? Oui, je la sauverai, je la délivrerai, la céleste enfant ! Si je pouvais seulement lui parler ! »

— « Rien n'est plus facile, » dit Euchar ; et il fit signe à la jeune fille d'approcher. La petite posa aussitôt son instrument sur la table, s'avança, et fit une révérence en baissant les yeux. — « Mignon ! » répéta encore Ludwig comme hors de lui-même, charmante, délicieuse Mignon ! » —

« On m'appelle Émanuela ! » dit la jeune fille. — « Et ce vilain coquin là-bas, » poursuivit Ludwig, « où t'a-t-il enlevée, pauvrette ? Comment t'a-t-il fait tomber dans ses piéges sataniques ? » — « Je ne vous comprends pas, monsieur, » répliqua la petite en levant les yeux et arrêtant sur Ludwig un regard sérieux et pénétrant ; « je ne sais ce que vous voulez dire, ni quel est le but de ces questions. » — « Tu es Espagnole, enfant ? » dit Euchar. — « Oui certes, » répondit la jeune fille d'une voix émue, « oui certes, je le suis, et je ne songe pas à le nier. »—« Ainsi, » reprit Euchar. « tu pinces de la guitare, et tu sais bien aussi quelque chanson ? » La jeune fille mit une main devant ses yeux, et elle murmura d'une voix presque inintelligible : « Ah ! messieurs ! je voudrais bien vous jouer et vous chanter quelque chose ; mais les chansons que je sais sont toutes de feu, et il fait si froid ici ! » — « Eh bien ! connais-tu, » lui dit Euchar en espagnol et en élevant la voix, « connais-tu la chanson : *L'aure l'immortal ?...* »

La jeune fille joignit les mains, leva le regard vers le ciel, et des larmes brillèrent dans ses yeux. Elle courut précipitamment saisir la guitare sur la table, et, s'étant placée vis-à-vis d'Euchar, elle commença :

« L'aure l'immortal al gran Palafox,
Gloria de Espagna, de Francia terror ! etc. »



La petite chanta tout le dithyrambe avec une expression réellement inexprimable. Ludwig était extasié. Il interrompait le chant par mille cris de *brava! bravissima!* — « Aie pitié de moi, » lui dit Euchar, « mon digne maître, et réprime un peu ta langue, je te prie. » — « Oh ! je sais bien, » repartit Ludwig en boudant, « que la musique même n'a pas la faculté de t'émouvoir, homme prosaïque !... » Mais il déféra néanmoins à la recommandation d'Euchar.

La jeune fille, lorsque sa chanson fut finie, s'appuya, épuisée de fatigue, contre un arbre voisin; et tandis qu'elle modulait à voix basse les derniers accords qu'elle tirait de l'instrument, de grosses larmes coulaient de ses yeux. Euchar, de ce ton de voix qui part seulement d'un cœur profondément ému, lui dit : — « Tu es dans le besoin, ma pauvre charmante enfant; si je n'ai pas vu ta danse depuis le commencement, ta chanson a maintenant largement compensé cela, et tu ne peux plus refuser d'accepter de moi quelque chose. » Euchar avait tiré une petite bourse où l'on voyait reluire à travers les mailles de brillants ducats. Il la tendit à la petite qui s'était approchée. La jeune fille arrêta son regard sur la main d'Euchar, puis elle la saisit dans les siennes, et, tombant à genoux, la couvrit de mille baisers brûlants en s'écriant : — « *Oh Dios!* » — « Oui, » s'écria Ludwig avec exaltation, « de l'or, ces douces petites mains ne doivent toucher que de l'or » Et il demanda ensuite à Euchar s'il ne pouvait pas lui changer un thaler, attendu qu'il n'avait pas de monnaie sur lui.

Cependant le petit bossu s'était approché tout en boitant; il ramassa la guitare qu'Émanuela avait laissée tomber, et puis il s'inclina en souriant à plusieurs reprises devant Euchar, ne doutant pas que son extrême générosité ne fût la cause des vifs témoignages d'émotion manifestés par la petite. — « Coquin ! scélérat ! » marmotta Ludwig en s'adressant à lui. Le vieux recula tout consterné, et dit d'un air lamentable : — « Ah, mon bon monsieur ! de grâce, ne maudissez pas l'honnête et pauvre Biagio Cubas ! Ne faites pas attention à la couleur de mon visage ni à ma laideur, que je ne puis cacher. Je suis né à Lorca, et je ne suis pas moins bon chrétien que vous pouvez l'être vous-même. » La jeune fille se releva avec vivacité et dit au vieillard en espagnol : — « Oh, partons ! partons vite, petit père ! » Et tous deux s'éloignèrent, non sans qu'Émanuela n'eût adressé à Euchar de ses beaux yeux le regard le plus expressif, tandis que le vieux Cubas se confondait en révérences grotesques.

Déjà les arbres dérobaient à la vue le couple bizarre, Euchar prit la parole : — « Vois-tu, » dit-il à Ludwig, « que tu t'es trop pressé de porter la condamnation du pauvre nain? Cet homme a, en effet, quelque chose du gitano : il est de Lorca, comme il le dit lui-même. Or tu sauras que Lorca est une ancienne ville mauresque ; et il serait impossible à ses habitants, du reste fort braves gens d'ordinaire, de dissimuler leur origine. Mais ils sont blessés au dernier point d'y voir faire allusion, et c'est pourquoi ils

protestent sans cesse de leur qualité de vieux chrétiens. C'est ce que n'a pas manqué de faire celui-ci, dont la physionomie, tournée il est vrai en caricature, porte bien pourtant l'empreinte du caractère mauresque. »

— « Non ! » s'écria Ludwig, « je persiste dans mon opinion. Le drôle est un infâme coquin, et j'emploierai tous les moyens pour délivrer de ses griffes ma douce, ma pure Mignon ! »

— « Tu peux tenir obstinément le petit homme pour un coquin, » reprit Euchar, « et moi de mon côté je n'ai pas grande confiance non plus dans ta douce et pure Mignon. » — « Que dis-tu ? » s'écrie Ludwig impétueusement, « Euchar ! ne pas avoir confiance dans cette chère et céleste enfant, dont les yeux reflètent la plus naïve innocence !.... Mais c'est bien là l'homme glacial et prosaïque qui, loin d'être séduit par cette grâce touchante, conçoit d'injurieux soupçons pour tout ce qui ne rentre pas dans le cercle banal de ses sensations vulgaires ! »

— « Là, là ! » répliqua Euchar, « ne t'échauffe pas tant, mon cher enthousiaste. Tu me reprocheras sans doute de soupçonner ta candide Mignon sans aucun motif plausible. Si j'ai dit cela, c'est que je viens de m'apercevoir que la petite, au moment sans doute où elle me serrait les mains, m'a dérobé cette petite bague ornée d'une pierre précieuse que je portais constamment au doigt, comme tu sais. Je regrette infiniment ce petit bijou, souvenir précieux pour moi d'une époque fatale. »

— « Comment cela ? au nom du ciel ! » dit Ludwig baissant la voix, « ce n'est pas possible ! Ce doux visage, ces yeux, ce regard si pur, ne peuvent pas mentir à ce point. Tu auras laissé tomber ta bague, tu l'as égarée ! — « Eh bien, » dit Euchar, « nous verrons. Mais il va faire bientôt tout à fait nuit, retournons à la ville. »

Durant le chemin Ludwig ne cessait de parler d'Émanuela en lui prodiguant les noms les plus doux ; et il prétendit qu'il avait très-bien remarqué certain coup d'œil indéfinissable qu'elle lui avait lancé en s'éloignant, et qui prouvait quelle impression profonde il avait faite sur elle ; sorte de triomphe du reste qui se renouvelait pour lui dans toutes les circonstances analogues, c'est-à-dire chaque fois qu'il se voyait mêlé à quelque aventure romanesque et excentrique. Euchar se garda d'interrompre son ami par une seule parole. Mais celui-ci s'exalta de lui-même de plus en plus ; si bien qu'arrivé à la porte de la ville, précisément au moment où les tambours commençaient à battre la retraite, il se jeta au cou d'Euchar, et, les larmes aux yeux, lui cria à l'oreille d'une voix aiguë, cherchant à dominer les roulements étourdissants du soldat-virtuose, qu'il était décidément amoureux de la séduisante Mignon, et déterminé à risquer sa vie pour la retrouver et l'arracher aux mains du vieux drôle contrefait.

Sur le seuil de la maison où logeait Ludwig, se trouvait un domestique en riche livrée, qui s'approcha en le voyant pour lui présenter une carte. A peine Ludwig y eut-il jeté les yeux et congédié le domestique, qu'il

sauta de nouveau impétueusement au cou d'Euchar, et s'écria : « O mon ami, tu vois en moi le plus heureux, le plus digne d'envie de tous les mortels! que ton cœur s'épanouisse, qu'il s'ouvre au sentiment d'une volupté céleste pour partager l'excès de ma béatitude! Mon bon ami! confonds tes larmes de plaisir avec les miennes! »

— « Mais, » demanda Euchar, « quelle nouvelle si miraculeusement propice peut donc t'être annoncée sur une carte de visite? » — « Ne te trouble pas, ô mon ami, » poursuivit Ludwig en bredouillant, « si j'ouvre devant toi le brillant et magique paradis dont cette carte doit demain me donner l'entrée! »

— « Je voudrais pourtant bien savoir, » reprit Euchar, « quel suprême bonheur t'est destiné? » — « Tu vas l'apprendre, » s'écria Ludwig, « le savoir, l'entendre!.... Sois saisi d'étonnement, de stupéfaction! crie! mugis! évanouis-toi!.... Je suis invité pour demain au souper et au bal que donne le comte Walther Puck! Victorine!.... Victorine! ravissante, incomparable Victorine! »

« Et la ravissante, la céleste Mignon? » dit froidement Euchar. Mais Ludwig continua en gémissant d'une façon tout à fait lamentable : « Victorine! ô toi, ma vie!... » Et il se précipita dans la maison.

II.

Il n'est peut-être pas hors de propos d'en apprendre un peu plus, avant tout, au lecteur bénévole sur le compte des deux amis, afin qu'il sache à ce sujet à quoi s'en tenir, et sur quel pied les traiter.

Tous les deux avaient la même condition : ils étaient barons ou suzerains libres, ce qui, à dire vrai, peut passer pour un état chimérique, attendu qu'il n'est donné à aucun mortel d'être libre ici-bas. Élevés ensemble, grandis ensemble dans une étroite intimité, ils ne purent rompre cette liaison d'habitude, lors même que l'opposition flagrante de leurs deux caractères et même de leur extérieur se fut, avec les années, prononcée de plus en plus vivement. Euchar, dans son enfance, était ce qu'on appelle un gentil petit garçon, de ceux-là qui restent durant des heures entières devant la compagnie, assis à la même place, sans demander rien, sans ouvrir la bouche, etc., et qui plus tard font d'ordinaire autant d'admirables bûches! Mais, quant à Euchar, c'était autre chose. Si on lui adressait la parole pendant qu'il était sagement assis, comme nous venons de le dire, les yeux baissés et la tête penchée, il tressaillait subitement, il bégayait et pleurait même quelquefois, et semblait être arraché à de secrètes et profondes rêveries. — Quand il était seul il n'était plus le même. On l'avait surpris parlant alors avec vivacité, comme s'il se fût entretenu avec plusieurs personnes, et pour ainsi dire représentant sous une forme dra-

matique des actions, des histoires entières qu'il avait lues ou entendu raconter, et où tous les meubles qui l'entouraient, les tables, les chaises, les armoires figuraient pour lui des villes, des villages, des forêts et une foule de personnages. Surtout lorsqu'on lui permettait de courir seul en liberté dans la campagne, une exaltation toute particulière paraissait s'emparer de lui. Il bondissait, il jubilait de plaisir, il étreignait les arbres entre ses bras, baisait les fleurs de la prairie, se roulait dans l'herbe;.... ce n'était qu'à contre-cœur qu'il se mêlait aux jeux des enfants de son âge, et il passait pour poltron et apathique parce qu'il refusait toujours de participer avec eux à quelque entreprise hasardeuse, de risquer un saut périlleux ou une hardie escalade. Mais, ce qui n'était pas moins remarquable aussi, c'est que, à la fin, quand tous les autres étaient découragés et avaient reculé devant les chances de l'exécution, Euchar restait tranquillement en arrière et faisait tout seul silencieusement ce dont les autres s'étaient vainement vantés à l'avance. S'agissait-il, par exemple, de grimper à un arbre élancé, et tout le monde y avait-il renoncé, on était sûr, le moment d'après, de trouver le petit Euchar juché au sommet s'il s'était trouvé seul une demi-minute.

Avec des manières froides et les dehors de l'indifférence, l'enfant n'éprouvait que des sentiments passionnés, et il avait cette constance de caractère qui est le propre des âmes fortement trempées. Lorsqu'en de certains moments ses sensations comprimées se manifestaient par ses actes, c'était avec une énergie et un entraînement irrésistibles, de sorte que chacun s'étonnait de voir cet enfant nourrir en secret une aussi ardente sensibilité. Plusieurs précepteurs, gens fort sensés, y perdirent leur latin; le dernier seulement assura que son élève était d'une nature poétique; ce qui effraya à l'excès le père d'Euchar, car il tremblait qu'un jour l'enfant n'eût l'étrange caractère de sa mère, à qui les cérémonies de cour les plus brillantes ne manquaient pas de donner la migraine et des nausées. Mais l'intime du papa, un chambellan coquet et tiré à quatre épingles, déclara positivement que le susdit précepteur était un âne, qu'un sang noble et des plus purs coulait dans les veines du jeune baron, et que par conséquent sa nature était baronique et non poétique. Cela tranquillisa singulièrement le bonhomme.

On peut se figurer comment les dispositions premières de l'enfant durent se développer dans le jeune homme. La nature avait imprimé sur le visage d'Euchar le sceau caractéristique dont elle marque ses favoris. Or ces favoris de la nature sont ceux qui savent jouir de l'amour infini de cette bonne mère, qui la comprennent dans son essence divine; et ce n'est que par leurs pareils qu'ils peuvent être eux-mêmes appréciés. Aussi Euchar fut-il méconnu de la foule, et taxé de froideur, d'indifférence et de prosaïsme, lui qui ne tombait point en extase sur les tirades d'une tragédie nouvelle. Nombre de belles dames, surtout des plus à la mode et des plus

compétentes en pareille matière, ne pouvaient absolument pas concevoir que ce front d'Apollon, ces sourcils impérieux et superbement arqués, ces yeux étincelants d'un feu sombre, ces lèvres aux élégantes sinuosités, ne dussent appartenir qu'à une statue inanimée. Comment supposer pourtant qu'il en fût autrement d'Euchar, en présence de son incapacité notoire à soutenir avec de jolies femmes de vides conversations en langage plus vide encore, et à jouer le rôle sentimental d'un Renaud désespéré!

Ludwig ne ressemblait en rien à ce portrait. Pour lui, il était du nombre de ces enfants fougueux et indisciplinés sur qui l'on a l'habitude de prophétiser que le monde leur sera un jour trop étroit. Il était constamment à provoquer ses camarades aux tours d'écoliers les plus hasardeux, et l'on se serait naturellement attendu à voir à la fin quelque dénoûment fatal payer cet excès d'audace. Mais c'était toujours au contraire lui qui sortait sain et sauf de l'affaire, attendu qu'il savait adroitement, au moment de l'exécution, se poster à la réserve, ou bien s'éclipser complétement.

Il saisissait tout avec enthousiasme et vivacité, mais il y renonçait avec autant de promptitude. Il apprit ainsi beaucoup de choses, sans jamais rien savoir à fond. Devenu jeune homme, il faisait très-agréablement de petits vers, jouait passablement de plusieurs instruments, maniait un peu le pinceau, parlait plusieurs langues presque couramment, et passait par conséquent pour un véritable prodige d'érudition. Il ne lui en coûtait rien pour se pâmer d'admiration à tout propos, et exprimer son exaltation dans les termes les plus pompeux : mais il en était de lui comme d'une timbale, d'autant plus sonore qu'elle est plus creuse.

Le beau, le sublime ne l'impressionnaient guère autrement que le chatouillement qui effleure la peau sans émouvoir les nerfs. Ludwig était de ces gens à qui l'on entend souvent dire : Je voudrais! et chez qui ce principe de volonté ne se manifeste jamais par l'action. Mais, comme dans le monde ceux qui s'en vont proclamant partout d'avance ce qu'ils comptent faire imposent bien autrement à la foule que ceux qui se bornent à agir en suivant tranquillement leur petit bonhomme de chemin, tout le monde s'accordait pour reconnaître à Ludwig une immense capacité; et, au milieu de l'admiration générale dont il était l'objet, personne ne songeait à s'informer s'il avait réellement fait ce dont il s'était si pompeusement vanté à l'avance. Il y avait bien quelques personnes qui y regardaient de plus près, et s'enquéraient sérieusement si Ludwig avait accompli tel ou tel projet : et cela le chagrinait d'autant plus, que, dans certains moments de méditation solitaire, il était forcé de s'avouer à lui-même combien c'était une condition misérable que de faire ainsi éternellement parade d'une volonté stérile et sans résultat. Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il tomba un jour sur un vieux livre oublié, où était développée la doctrine de l'enchaînement mécanique et fatal des choses. Il adopta avec transport un système qui devait, aux yeux d'autrui et même aux siens propres,

servir d'excuse à sa conduite et à l'impuissance de sa volonté; car, si ses promesses ou ses desseins ne recevaient pas d'exécution, il n'en pouvait être responsable, mais c'est qu'il dépendait de l'enchaînement des choses que cela ne se réalisât pas. — Du moins le lecteur conviendra que c'était là un système parfaitement commode.

Or, comme Ludwig était, du reste, un fort joli garçon, avec de belles et fraîches couleurs, il ne lui eût rien manqué, grâce à ses autres qualités, pour être l'idole des sociétés les plus à la mode, si par malheur sa myopie ne lui avait fait commettre les quiproquos les plus étranges, et attiré maintes fois des scènes désagréables. Il se consolait pourtant de ce genre de disgrâces en songeant complaisamment à l'irrésistible séduction qu'il croyait exercer sur tous les cœurs féminins. Il avait d'ailleurs l'habitude de s'approcher des dames plus près que cela n'était convenable, à cause de sa vue basse, et pour ne pas se méprendre sur la personne à qui il s'adressait, comme cela lui était arrivé plus d'une fois, à son grand déplaisir. Mais cette manière de faire passait chez lui pour la hardiesse ingénue d'un jeune homme naïf.

Le lendemain du bal chez le comte Walter Puck, Euchar reçut de grand matin un billet de son ami ainsi conçu :

« Cher et tendre ami! je suis désolé, navré, perdu, abîmé! précipité du brillant pinacle des plus belles espérances dans le sombre abîme d'un désespoir infini! Ce qui devait m'assurer la plus suprême félicité fait mon malheur!... Viens! hâte-toi, viens me consoler, si cela n'est pas impossible! »

Euchar trouva son ami étendu sur un sofa, la tête enveloppée de serviettes, pâle et fatigué par l'insomnie. — « Te voilà, mon noble ami! » lui dit Ludwig d'une voix dolente en étendant les bras vers lui. « Oui, ton cœur est sans doute sensible par quelque endroit à ma douleur, à mes souffrances! Laisse-moi du moins te raconter mon infortune, et prononce ensuite mon arrêt si tu me crois réellement perdu sans ressource. »

Euchar reprit en souriant : — « Les choses ne se sont-elles pas passées au bal suivant tes prévisions? » Ludwig poussa un profond soupir.

— « La charmante Victorine, » poursuivit Euchar, « t'aurait-elle donc regardé de travers? » — « Ah! » répliqua Ludwig d'un ton de voix tout à fait sépulcral, « je l'ai mortellement offensée, sans espoir de rémission! »

— « Mon Dieu! » s'écria Euchar, « comment cela s'est-il fait? » Ludwig soupira encore d'une manière lamentable, versa quelques larmes et chanta lentement, mais avec un accent pathétique, sa lamentable histoire.

— « Oui, mon cher Euchar, » poursuivit-il tristement, « de même que les sons d'une horloge s'annoncent par le mystérieux bourdonnement des rouages, de même les coups de la fatalité sont précédés de circonstances menaçantes. Déjà, dans la nuit de la veille du bal, j'avais fait un rêve affreux, épouvantable! Il me semblait que j'étais dans le salon du comte,

et qu'au moment où je me préparais à danser il me devenait impossible de bouger mes jambes de place. Une glace se trouvait en face de moi, et juge de quel effroi je suis saisi en m'apercevant, qu'au lieu du piédestal si élégant dont m'a doué la nature, je suis porteur des jambes massives et éléphantines du vieux podagre de président consistorial. Et tandis que je reste, comme par enchantement, cloué au parquet, quel spectacle s'offre à mes regards! L'infâme président qui valse, léger comme un oiseau, mollement bercé dans les bras de Victorine, et me souriant d'un air malicieux. Bientôt enfin il m'accoste et me soutient impudemment qu'il m'a gagné mes jambes au piquet! Je me réveillai, cela ne te surprendra pas, baigné d'une sueur d'angoisse!.... Encore tout préoccupé de cette vision fatale, je porte à mes lèvres sans précaution ma tasse pleine d'un chocolat fumant, et je me brûle si horriblement que tu peux encore en voir les traces, malgré l'énorme quantité de pommade dont j'ai fait usage.

» Je sais bien que les souffrances d'autrui ne te touchent que médiocrement : je passe donc sous silence la foule d'accidents déplorables dont le sort jaloux se plut à me harceler durant toute la journée. Je te dirai seulement que lorsqu'enfin le soir arriva, et comme j'étais en train de m'habiller, une maille de mes bas de soie se rompit, et deux boutons de mon gilet sautèrent; sur le point de monter en voiture, je laisse tomber mon wellington dans le ruisseau; et puis, dans la voiture, lorsque je veux assujettir plus solidement sur mes souliers mes boucles-Patent, je suis frappé de terreur en reconnaissant au toucher que le butor de valet de chambre m'avait mis des boucles dépareillées. Je fus obligé de rentrer à l'hôtel, et je m'attardai au moins d'une grande demi-heure.

» Victorine vint à ma rencontre dans tout l'éclat des charmes les plus séducteurs. Je l'invite pour la première valse. Elle commence : j'étais aux cieux! mais tout à coup j'éprouvai la malice cruelle de l'infernal destin. »

— « De l'enchaînement des choses, » l'interrompit Euchar.

— « Comme il te plaira, » repartit Ludwig, « aujourd'hui tout m'est indifférent. Bref, ce fut une fatalité diabolique qui me fit trébucher avant hier contre cette racine d'arbre! En dansant, je sentis ma douleur dans le genou se réveiller et devenir de plus en plus cuisante; mais au moment même Victorine dit d'une voix assez haute pour être entendue des danseurs : — « Mais vraiment c'est à s'endormir! » Alors on frappe des mains, on fait signe aux musiciens, et la valse tournoie avec un élan rapide. Je subjugue avec effort le tourment que j'endure, je pirouette élégamment, je fais une mine riante; et pourtant Victorine me répète à chaque instant : — « Pourquoi donc si lourd aujourd'hui, cher baron? Vous n'êtes plus du tout le même danseur que d'habitude. » Autant de coups de poignard qui m'entraient brûlants dans le cœur!..... »

— « Pauvre ami! » dit Euchar en souriant, « je comprends tout l'excès de ton martyre. » — « Eh bien, » poursuivit Ludwig, « tout cela n'était

que le prélude de la catastrophe la plus déplorable ! Tu sais, mon ami, combien de temps j'ai consacré à apprendre les passes de la contredanse à seize ; tu sais avec quel zèle, pour atteindre à la perfection que je rêvais, je les ai toutes étudiées dans cette chambre même, me livrant aux sauts les plus hardis, et renversant à chaque instant les cristaux et les porcelaines, sans me soucier de les briser. L'une de ces passes surtout est dans ce genre la plus admirable invention de l'esprit humain Quatre couples se groupent d'une manière pittoresque, et les cavaliers, balançant sur la pointe du pied droit, entourent du bras droit la taille de leurs dames, tandis qu'ils décrivent du bras gauche au-dessus de leurs têtes une courbe gracieuse ; et les autres danseurs font la ronde. Vestris ni Gardel n'ont rien imaginé de comparable. — J'avais fondé sur cette seize l'espoir du plus beau moment de ma vie. Je réservais mon triomphe pour la fête du comte Walther Puck. Dans cette passe délicieuse, tenant ainsi Victorine dans mes bras, je voulais lui murmurer à l'oreille : « Ravissante, divine comtesse ! je vous aime inexprimablement, je vous adore ! soyez à moi, ange de lumière ! » — Voilà pourquoi, cher Euchar, je fus transporté d'une si grande joie quand je reçus une invitation formelle de la part du comte, bien que j'eusse lieu de craindre qu'il ne m'oubliât ; car il avait paru, quelques jours auparavant, très-irrité contre moi après que je lui eus exposé la doctrine de l'enchaînement des choses, leur dépendance mécanique, le système du macrocosme enfin, d'où il tirait la conclusion bizarre que je comparais sa personne à un pendule ; allusion malicieuse, disait-il, qu'il ne me pardonnait qu'à cause de ma jeunesse ; et sur cela il m'avait tourné le dos.

» Eh bien donc, quand cette valse malencontreuse fut finie, je me tins à l'écart dans une salle voisine, où je ne rencontrai que le bon Cochenille, qui s'empressa de me verser du champagne. L'effet subit du vin fut de me rendre une nouvelle vigueur ; je ne ressentis plus aucun mal. La *seize* allait commencer ; je rentrai précipitamment dans le salon, je courus près de Victorine, et, saisissant sa main que je baisai avec ardeur, je pris place dans le quadrille. Voici le signal de la figure en question : je me surpasse moi-même, je balance, je voltige, le dieu des ballets m'eût admiré ! j'entoure enfin de mon bras droit la taille svelte de ma danseuse, et, comme je l'avais résolu, je m'écrie tout bas : « Divine, adorable comtesse !... » etc. — L'aveu de l'amour s'est échappé de mes lèvres, je cherche une réponse dans les yeux de ma dame.... Seigneur du ciel ! ce n'est pas Victorine avec qui j'ai dansé, c'est une autre demoiselle que je ne connais pas du tout, qui ressemble seulement à Victorine de port et de costume !

» Peux-tu t'imaginer quel coup de foudre ce fût pour moi ! Un vertige soudain fit tout vaciller confusément à mes yeux, je cessai d'entendre l'orchestre, et, bondissant comme un forcené à travers les figurants, accueilli à droite et à gauche par mille cris aigus et plaintifs, je ne m'arrêtai court

dans un coin reculé du salon qu'en me sentant saisir par deux bras vigoureux : c'étaient ceux du maudit président consistorial que j'avais déjà vu en rêve, et qui me cria dans l'oreille d'une voix de Stentor : — « Mille tonnerres ! mille dieux, baron ! je crois que vous avez une légion de diables dans les jambes. A peine, en quittant la table de jeu, viens-je de paraître ici que, semblable à un ouragan, vous vous élancez du milieu de la danse et m'écrasez les pieds, de telle sorte qu'il y aurait de quoi mugir de douleur comme un taureau si je n'étais pas un homme de bonne compagnie. Voyez un peu quelle perturbation vous venez de produire ! » En effet, la musique avait cessé, tous les danseurs étaient dispersés, et je remarquai plusieurs hommes qui boitaient, tandis que les dames regagnaient leurs places prêtes à défaillir et réclamant des odeurs. C'était la passe de désespoir que j'avais exécutée sur les pieds des danseurs jusqu'à ce que le massif président eût mis fin à ma course aventureuse.

» Victorine vint à moi : — « Très-bien ! » dit-elle avec des yeux étincelants de colère, « une politesse sans pareille, monsieur le baron ! Vous m'engagez à danser, puis vous offrez la main à une autre dame, et vous troublez en outre tout le bal !.... » Tu peux te figurer mes protestations, mais Victorine me répliqua hors d'elle-même : — « Ces mystifications sont de votre goût, monsieur le baron ; je vous connais, mais je vous prie de ne plus me choisir désormais pour l'objet de votre caustique et mordante ironie. » Là-dessus elle me quitta. Ma danseuse vint à moi, la gentillesse, je pourrais dire la bienveillance en personne ! La pauvre enfant a pris feu, et je ne peux pas lui en vouloir : mais est-ce ma faute ? O Victorine ! Victorine ! O seize de malheur ! danse infernale qui me livre en proie à toutes les furies !... »

Ludwig ferma les yeux ; il soupira, il pleura, et Euchar fut assez charitable pour ne pas partir d'un bruyant éclat de rire. Il n'ignorait pas d'ailleurs que des accidents du genre de celui dont son pauvre ami avait été victime au bal du comte Walther Puck font parfois, moralement parlant, l'effet des cantharides sur des hommes même beaucoup moins fats que ne l'était Ludwig.

Celui-ci, après avoir avalé, sans se brûler les lèvres comme la veille, deux ou trois tasses de chocolat, parut retrouver une certaine énergie et supporter plus courageusement son affreuse destinée. — « Mais dis-moi donc, mon bon ami, » dit-il à Euchar, qui s'était mis à lire, « dis-moi, tu étais aussi invité au bal ? » — « Oui, » répondit Euchar avec indifférence et levant à peine les yeux de dessus son livre.

— « Et tu n'y es pas venu, et tu ne m'as pas même ouvert la bouche de cette invitation ! » — « J'étais retenu, » répliqua Euchar, « par une affaire plus importante pour moi que n'importe quel bal au monde, eût-il même été donné par l'empereur du Japon. »

— « La comtesse Victorine, » reprit Ludwig, « s'est informée avec beau-

coup d'instances du motif de ton absence. Elle paraissait même si inquiète et tournait du côté de la porte des regards si assidus qu'en vérité j'aurais pu devenir jaloux, et croire que tu avais enfin pour la première fois réussi à toucher un cœur de femme, si tout ne s'était expliqué naturellement. J'ose à peine te répéter avec combien peu de ménagement la jeune comtesse s'est prononcée sur ton compte. Tu n'étais rien moins, disait-elle, qu'un original insensible et chagrin, dont la présence lui était à charge dans une réunion joyeuse, et toute sa crainte était que tu ne vinsses encore cette fois la troubler au milieu de son plaisir. Aussi a-t-elle été enchantée de ne pas te voir arriver. — A parler franchement, je ne conçois pas du tout, mon cher Euchar, comment, toi, que le ciel a doué de tant d'avantages moraux et physiques, tu as un malheur aussi décidé auprès des dames, et pourquoi, par exemple, je prévaux toujours sur toi. Homme froid! homme froid! Je suis tenté de te croire absolument incapable de ressentir le suprême bonheur de l'amour, et voilà sans doute la cause de ta disgrâce auprès du beau sexe; tandis que moi!... Vois enfin : cet ardent transport de colère de ma Victorine, quelle en a été la cause, sinon la flamme amoureuse dont elle brûle pour moi, le favori, le mortel bienheureux? »



La porte s'ouvrit, et un singulier petit homme entra dans la chambre, vêtu d'un habit rouge garni de larges boutons d'acier, d'une veste noire, culotte et bas de soie pareils, frisé en hauteur et abondamment poudré, avec un petit catogan en rosette. — « Excellent Cochenille, » lui cria Ludwig, « excellent monsieur Cochenille ! qu'est-ce qui me procure le rare plaisir ?... »

Euchar allégua des affaires importantes qui l'appelaient ailleurs, et il laissa son ami en tête-à-tête avec le valet de chambre du comte Walther Puck.

Cochenille, avec un sourire doucereux et les yeux baissés, assura que sa haute seigneurie monsieur le comte était convaincu que le très-honorable seigneur baron avait été atteint pendant la seize d'une singulière maladie, dont le nom latin sonnait à peu près comme *raptus;* et il ajouta que lui, monsieur Cochenille, venait s'informer de l'état de santé où le très-honorable seigneur baron jugeait à propos de se trouver.

— « Comment, *raptus ?* » s'écria Ludwig, « *raptus*, ô Cochenille ! » Alors il raconta en détail au valet de chambre du comte Walther Puck tout ce qui s'était passé, et il conclut en le priant d'employer sa rare habileté à rétablir autant que possible un bon ordre dans ses affaires.

Ludwig apprit que sa danseuse était une cousine de la comtesse Victorine, venue exprès de la campagne pour la fête du comte; que la comtesse et elle n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, et que, suivant un goût naturel aux jeunes femmes, qui leur fait révéler l'analogie de leurs caractères par la couleur des étoffes et le choix des fleurs dont elles se parent, les deux amies prenaient souvent plaisir à porter un costume exactement semblable. Cochenille prétendit, au reste, que le courroux de la comtesse Victorine ne pouvait guère inspirer la crainte de conséquences sérieuses; car à la fin du bal, et comme elle se trouvait assise à côté de sa cousine, au moment où il leur offrait des glaces, toutes deux riaient à l'envi du meilleur cœur ; et il avait surpris en même temps le nom du très-honorable seigneur baron, prononcé très-distinctement entre elles à plusieurs reprises. Il ajouta encore qu'il savait en effet que la cousine de mademoiselle la comtesse était d'une complexion très-amoureuse, et qu'elle exigerait à coup sûr que monsieur le baron continuât ce qu'il avait commencé, et lui fît une cour assidue, jusqu'à ce qu'il prît enfin des gants glacés pour la conduire à l'autel nuptial. Toutefois, monsieur Cochenille promit bien de faire de son côté tout ce qu'il faudrait pour la dissuader d'un pareil espoir. Il se proposait, dès le lendemain, pendant qu'il aurait l'honneur de coiffer sa gracieuse seigneurie monsieur le comte, et au moment où il friserait la deuxième boucle du côté gauche, de lui exposer toute l'affaire, en le priant de faire entendre à la cousine, sous forme de judicieux conseils d'oncle, que la déclaration d'amour de monsieur le baron n'avait point d'autre importance que n'en ont d'ordinaire ces sortes de galanteries, et

qu'il n'y fallait voir qu'une agréable plaisanterie, ajoutée comme un gracieux complément à la figure de la contredanse. Il ne devait pas y avoir besoin d'autre remède au mal. Cocheuille enfin conseilla au baron de voir Victorine le plus tôt possible, et il lui en indiqua une occasion favorable pour le jour même. La présidente consistoriale Veehs devait, dit-il, donner le soir un thé esthétique du plus suave parfum, et qu'elle faisait venir directement de la frontière de Chine par l'ambassade russe, comme le lui avait appris le valet de chambre de l'ambassadeur lui-même. Victorine devait y assister, et là tout pourrait s'arranger au mieux.

Ludwig reconnut qu'une méfiance indigne de lui pouvait seule avoir jeté quelques nuages sur son amour fortuné, et il résolut de faire preuve au thé esthétique de la présidente consistoriale d'une amabilité si enchanteresse, qu'il ne viendrait pas à l'esprit de Victorine de le bouder un seul moment.

III.

Au milieu du salon de la présidente consistoriale Veehs, douze dames ou à peu près étaient rangées autour d'une table à thé : l'une avait un vague sourire, l'autre regardait le bout de ses souliers mordorés; celle-ci semblait absorbée par un doux rêve, celle-là braquait des regards assassins sur les jeunes hommes rangés debout le long des boiseries; une autre accueillait avec des spasmes d'admiration la lecture que faisait un apprenti poète de certaine tragédie où la fatalité jouait le premier rôle; et ce qui ajoutait à l'intérêt de cette scène, c'était une espèce de mugissement sourd que produisait M. le président consistorial, en jouant aux cartes avec le comte Walther Puck.

Au moment où le poète, entraîné par les péripéties les plus dramatiques de son sujet, allait lancer du haut de son gosier la plus énergique des imprécations, *vox faucibus hæsit*, comme a dit Virgile, il lui survint un accès de toux si violent qu'il tomba pâmé; on l'emporta du salon presque étouffé.

La présidente n'accorda qu'une médiocre attention à cet accident. Dès que le désordre fut calmé, elle proposa de remplacer la lecture interrompue par quelques récits intéressants. Euchar, pressé de satisfaire aux vœux unanimes de la société, avoua qu'il ne savait que des histoires extrêmement sombres. La curiosité des dames fut piquée si vivement que, bon gré mal gré, notre ami fut obligé de prendre place au milieu du cercle. Il commença ainsi :

— « Je vais, mesdames, si vous le permettez, vous raconter les aventures étranges d'un de mes compagnons de jeunesse, que j'appellerai Edgar, et qui fit la guerre en Espagne sous les drapeaux de Wellington. Edgar,

affligé de l'asservissement de l'Allemagne, avait quitté sa ville natale pour venir habiter Hambourg dans une humble petite chambre louée au fond du quartier le plus isolé. Sa chambre n'était séparée que par une mince cloison de l'asile où s'éteignait peu à peu un pauvre vieillard malade, dont il entendait parfois les gémissements sans comprendre le sens des paroles



entrecoupées qui lui échappaient par intervalles. Au bout d'un certain temps le vieux voisin se mit à marcher dans sa chambre ; cet exercice semblait annoncer quelque amélioration dans sa santé. Un jour il se mit à accorder une guitare, et chanta des romances espagnoles.

L'hôtesse du logis, questionnée par Edgar, lui apprit que le vieillard était un officier espagnol du corps du marquis de la Romana ; une maladie subite l'avait retenu à Hambourg, et la surveillance de la police le tenait confiné dans le plus sévère isolement.

La nuit suivante l'officier se mit à chanter des couplets guerriers dont voici le sens : — « Entends ces cris d'alarme qui parcourent les plaines de Castille ; l'écho des Asturies leur répond par une fanfare belliqueuse ; Séville se lève pour la vengeance ; la foudre tonne au-dessus de Valence : le sol de Moncayo gronde comme un volcan. — Vois, des montagnes à la mer, l'Espagne s'armer pour la liberté ; le tambour bat, le clairon sonne, les drapeaux flottent déployés, et les armes étincelantes ont soif de sang ! »

Edgar, en écoutant ces fières paroles, sentit le feu de la guerre brûler son sang ; le triomphe et la gloire lui apparurent comme deux déités fantastiques prêtes à le couronner. — « En Espagne ! en Espagne !... » s'écria-t-il avec exaltation.

La guitare et la voix du voisin s'éteignirent tout à coup. Edgar voulut à tout prix connaître son voisin ; il sort, il secoue la porte fermée en dedans, elle cède sous sa main ; mais, au premier pas qu'il fait dans la chambre, l'Espagnol bondit comme un tigre, le stylet au poing. Edgar évite le coup, enlace de ses bras nerveux le vieil officier affaibli par l'âge et la souffrance ; il parvient à le contenir en même temps qu'il le supplie, avec les expressions les plus touchantes, de lui pardonner son étourderie ; il lui raconte l'enthousiasme irrésistible qu'a produit sur lui sa chanson de guerre, et finit en disant que, ne pouvant consacrer à sa patrie un dévouement inutile, il a résolu d'aller combattre pour la cause de la liberté espagnole. Le vieillard fixa Edgar avec surprise ; puis, dominé par la franchise qui accentuait les paroles du jeune homme, il le pressa sur son cœur et lui apprit sans réserve ses propres aventures.

Issu d'une des premières familles d'Espagne, il se nommait Baldassare de Luna. Resté sans amis, sans ressource, sur le territoire étranger, il avait vu la maladie et le dénûment user ses forces et lui ôter tout espoir de pouvoir s'échapper. Lorsque Edgar lui eut promis avec serment qu'il allait assurer leur passage à tous deux en Angleterre, Baldassare, ranimé par cette perspective de liberté, devint tout à coup un autre homme ; l'énergie du caractère espagnol reprit sa place dans cette âme si long-temps fanée par le chagrin.

Edgar tint fidèlement sa promesse envers son nouvel ami. Grâce à des précautions soutenues par de l'or habilement répandu, ils parvinrent à tromper toute surveillance et à gagner le sol anglais. Mais le destin qui frappait le pauvre Baldassare de Luna ne lui permit point de revoir sa patrie. Il retomba malade dès son arrivée à Londres, et mourut dans les bras d'Edgar. A sa dernière heure une vision prophétique lui révéla peut-être la délivrance future de sa belle Espagne, car un sourire fier colora un moment d'un reflet fugitif ses lèvres pâles, et il expira en murmurant un dernier mot : — « Vittoria ! »

C'était à l'époque où Suchet, triomphant de bataille en bataille, allait achever de soumettre la péninsule à l'invasion française. Edgar arriva devant Tarragone à la suite du colonel anglais Sterret. Cet officier jugea que la ville était dans une situation trop difficile pour qu'il pût risquer avec fruit le débarquement de ses troupes. Mais Edgar, animé d'une fougue irrésistible, quitta les rangs anglais et parvint à pénétrer dans la citadelle, que défendait avec vigueur le général espagnol Contreras avec une garnison de huit mille hommes d'élite. Malgré sa belle résistance, Tarragone tomba au pouvoir de l'armée française. Edgar assista en cette circon-

stance aux plus épouvantables excès de la guerre. Après avoir usé toutes ses munitions et perdu la moitié de son monde, la garnison espagnole sortit des décombres de la ville et se fit jour à travers les bataillons ennemis. Il y eut un carnage horrible, puis elle effectua sa retraite par lambeaux sur la



route de Barcelone. Mais un dernier coup attendait ces héroïques débris : ils furent balayés par une batterie de campagne dressée en embuscade. Edgar tomba parmi les mourants.

Quand il reprit ses sens la nuit était venue. Le froid se faisait sentir piquant et acerbe. Edgar n'éprouvait qu'une violente douleur de tête ; mais il souffrait bien davantage d'entendre autour de lui les gémissements et le râle des malheureux qui luttaient avec une douloureuse agonie. Il essaya de se lever et parvint, après mille efforts, à s'éloigner un peu de ce lieu d'angoisses et d'épouvante. Au point du jour il était arrivé sur la crête d'un défilé où il allait se laisser glisser, lorsqu'il fut recueilli par un parti de guerilleras espagnols dont il se fit reconnaître. Sa blessure fut guérie en assez peu de temps, et il retrouva assez de force pour aller joindre les

troupes de don Joachim Blake, qui parvint à se jeter dans Valence après plusieurs chaudes escarmouches.

Valence, la belle cité qu'arrose le Guadalaviar, était alors le foyer de la guerre. La consternation se lisait sur le visage de tous ses habitants; ce n'était partout que préparatifs de lutte désespérée et malédictions contre l'ennemi commun. Un jour qu'Edgar, appuyé sous les grands arbres qui décorent la promenade publique de l'Alameda, rêvait tristement au sombre avenir qui menaçait l'Espagne, il fut tiré de sa méditation par les pas saccadés d'un homme entre deux âges, à la taille élevée, au maintien fier et grave, qui, chaque fois qu'il passait devant lui, s'arrêtait à le considérer d'un œil plein de défiance. Edgar, fatigué de ce manége, alla droit à lui, et lui demanda quel pouvait être le motif d'un si étrange examen. — « Ah! je ne me trompais donc pas, » s'écria l'inconnu; « je vois à votre accent que vous n'êtes pas Espagnol. Pourquoi donc portez-vous ce costume militaire? » Edgar, bien qu'offensé de cette rude manière de faire connaissance, répondit néanmoins avec calme, et offrit l'explication du hasard qui avait déterminé son voyage en Espagne. L'inconnu n'eut pas plutôt entendu nommer Baldassare de Luna, qu'il s'écria avec un affectueux empressement : — « Quoi! vous avez connu mon digne cousin, le noble et brave Baldassare de Luna!... » Edgar satisfit à toutes les demandes du parent de son ami. — « Pardonnez-moi, » reprit alors son interlocuteur, « ce que mes soupçons pouvaient avoir de rude et de blessant. Le bruit a circulé que nos ennemis avaient fait introduire parmi nous des officiers étrangers chargés d'examiner de près notre situation pour nous trahir ensuite. Depuis les affaires de Tarragone, la junte a résolu de renvoyer tous les officiers étrangers. Don Joachim Blake n'a obtenu d'exception qu'en faveur de ceux attachés au service du génie; mais il s'est engagé à faire fusiller dans les vingt-quatre heures le premier qui serait soupçonné de trahison. S'il est vrai que vous ayez été l'ami de mon cher Baldassare, faites votre profit de cet avis. » A ces mots l'inconnu le quitta brusquement.

Cependant tous les efforts des Espagnols ne pouvaient arrêter les progrès de l'ennemi; Valence fut bientôt assiégée par des forces nombreuses, et Blake, son défenseur, résolut de tenter une sortie décisive à la tête de douze mille hommes. Cette entreprise désespérée n'eut pas un meilleur succès que la défense de Tarragone; Edgar chargea l'ennemi avec un courage digne d'un sort plus heureux : après des prodiges de valeur il tomba dans la mêlée. L'impression de cette nouvelle blessure amena un délire instantané causé par la chaleur de la bataille et l'état de violente excitation dans laquelle Edgar s'était trouvé. Au délire succéda un long évanouissement. Quand il reprit l'usage de ses sens, il se trouva couché dans un lit magnifique, garni de couvertures et de draperies soyeuses, mais placé au fond d'un petit caveau de pierre qui ne recevait aucune lumière du dehors, et qu'éclairait en ce moment une espèce de lampe funéraire.

Edgar se souleva péniblement sur sa couche, et promenant un regard surpris sur les objets qui l'environnaient, il aperçut un religieux franciscain assis au fond du caveau dans un grand fauteuil, où il semblait dormir. — « Où suis-je? » s'écria notre héros d'une voix aussi haute que pouvait le lui permettre l'état de faiblesse auquel l'avait réduit une perte de sang considérable.



Le moine sortit de son engourdissement, releva la moitié de la petite lampe, dont la clarté baissait, et la soulevant à la hauteur du visage d'Edgar, il lui tâta le pouls en murmurant quelques paroles que le prisonnier ne put comprendre.

Edgar allait le questionner lui-même, lorsqu'une paroi du mur s'ouvrit sans faire aucun bruit, et un homme entra, qu'Edgar reconnut aussitôt pour le vieillard de l'Alameda. Le moine lui dit que la crise était passée, et que désormais tout irait bien. — « Dieu soit loué, » répliqua le vieillard, et il s'approcha du lit d'Edgar. Celui-ci voulut parler, mais le vieillard lui recommanda le silence, parce que le moindre effort pourrait être dangereux. — « Ma rencontre, » ajouta-t-il, « et votre présence dans un pareil lieu, doivent sans doute vous paraître inexplicables; mais peu de mots suffiront non-seulement pour vous tranquilliser entièrement, mais pour vous convaincre de la nécessité qu'il y avait de vous loger dans ce triste réduit. » Edgar apprit alors tout ce qui s'était passé. Lorsqu'il tomba frappé d'une balle à la poitrine sur le champ de bataille, ses intrépides compagnons l'avaient relevé sous le feu terrible de l'ennemi et l'avaient rapporté dans la ville. Là il arriva qu'au milieu du tumulte et de la foule, don Rafael Marchez (c'était le nom du vieillard) reconnut Edgar qu'on portait à l'hô-

pital, et le fit conduire dans sa propre maison, voulant entourer de tous les soins possibles l'ami de Baldassare de Luna.

Valence fut bombardée durant trois jours et trois nuits. Les terribles résultats du siége remplirent d'épouvante cette ville regorgeant d'habitants; la même populace qui, exaspérée par la junte, avait exigé avec d'épouvantables menaces que Blake se défendît à outrance, voulait maintenant le contraindre à main armée à une reddition immédiate. Blake, avec le sang-froid d'un héros, fit disperser par la garde wallonne ces furieux ameutés, et capitula ensuite avec Suchet à des conditions honorables. Don Rafael Marchez voulut empêcher qu'Edgar, en danger de mort, ne fût fait prisonnier de guerre. Lorsque la capitulation fut conclue, et que les Français furent entrés dans Valence, il le fit transporter dans un caveau secret dont nul étranger ne pouvait découvrir l'accès. — « Ami de mon cher Baldassare, » dit en finissant don Rafael Marchez, « soyez aussi le mien; chaque goutte de votre sang versé pour ma patrie est tombée brûlante dans mon sein, et y a effacé tout soupçon d'une méfiance trop souvent justifiée dans ces temps de malheur. La même ardeur que nourrit dans un cœur espagnol une haine implacable, éclate et brille dans ses amitiés, et le rend capable de tous les dévouements, de tous les sacrifices pour ceux qui en sont l'objet. Des ennemis sont installés dans ma maison, mais vous êtes en sûreté; car, je le jure! s'il arrivait quelque malheur, je me laisserais plutôt ensevelir sous les ruines de ces murs que de vous trahir : croyez-moi! »

Durant le jour, un profond silence régnait tout autour de l'obscure retraite du malade; mais pendant la nuit, Edgar croyait souvent distinguer,



comme renvoyé par un écho souterrain, un bruit de pas, de portes ouvertes et fermées, un murmure de voix sourd et confus, et le cliquetis des

armes de guerre. La nuit paraissait être le signal d'une agitation souterraine. Edgar questionna à ce sujet le franciscain, qui ne s'absentait que fort rarement, et qui lui prodiguait les soins les plus infatigables. Il répondit à Edgar que plus tard don Rafael Marchez lui apprendrait sans doute ce qu'il désirait savoir. La prévision ne tarda pas à se réaliser. Don Rafael vint le trouver une nuit, une torche allumée à la main, et il l'invita à s'habiller et à le suivre avec le père Eusebio; ainsi s'appelait le franciscain qui lui avait servi de médecin et de garde-malade.

Don Rafael se dirigea par un couloir étroit aboutissant à une porte qui s'ouvrit à un coup frappé par don Rafael. Quel fut l'étonnement d'Edgar, en entrant dans une salle voûtée, spacieuse et bien éclairée, d'y voir une nombreuse réunion d'hommes pour la plupart d'un aspect farouche. Au milieu d'eux était un homme vêtu d'un costume de paysan, les cheveux en désordre, et offrant dans toute sa personne un singulier caractère de fierté et d'audace qui commandait le respect. Dans la noble expression de ses traits, dans son regard de feu éclatait ce courage qui décèle les héros. Ce fut à ce personnage que don Rafael présenta son ami comme le jeune et vaillant Allemand qu'il avait sauvé des mains de l'ennemi, et qui ne demandait qu'à combattre avec eux pour la grande cause de la liberté espagnole. Ensuite, se tournant vers Edgar, il lui dit : — « Vous voyez ici, au cœur même de Valence, sous les pieds de nos ennemis, le foyer mystérieux où s'attise le feu qui doit consumer nos infâmes oppresseurs, lorsque aveuglés par la fortune et se fiant à un calme trompeur ils se livreront sans réserve à l'enivrement de l'orgueil et du plaisir. Ces souterrains dépendent du couvent des Franciscains : c'est ici que, par cent routes secrètes, se réunissent les chefs de nos braves défenseurs; c'est d'ici que notre sainte insurrection rayonne pour ainsi dire sur les points du pays, et prépare l'anéantissement du perfide étranger qui n'a dû ses victoires qu'à la supériorité du nombre. — Don Edgar, nous voyons en vous un Espagnol, un frère : prenez part à la gloire de notre entreprise! »

Alors l'Empecinado, cet illustre chef de guérillas, dont l'audacieuse intrépidité tenait réellement du prodige, qui bravait à lui seul tous les efforts de l'armée d'invasion et qu'on voyait, au moment même où les ennemis annonçaient hautement la défaite complète de ses bandes, reparaître tout à coup avec des forces doubles et venir jusqu'aux portes de Madrid glacer de terreur le monarque illégitime; l'Empecinado tendit la main à Edgar et lui adressa une allocution brève et chaleureuse.

Sur ces entrefaites on amena dans la salle un jeune homme garrotté; sur ses traits pâles se peignait un désespoir inconsolable; il tremblait et parut sur le point de défaillir quand il se vit en face de l'Empecinado. Celui-ci le perçait de son regard flamboyant; et, après un court moment de silence, il prit la parole avec un calme sinistre et fait pour glacer de terreur. — « Antonio, » dit-il, « vous êtes entré en intelligence avec l'ennemi,

vous vous êtes rendu chez Suchet plusieurs fois à des heures indues, et vous avez ourdi le dessein de livrer le secret de nos retraites dans la province de Cuença. »

— « J'en conviens! » dit Antonio avec un douloureux soupir. L'Empecinado s'écria alors avec l'accent farouche d'une ardente colère : — « Se peut-il bien que tu sois un Espagnol et que le véritable sang de tes aïeux coule dans tes veines? Tu as mérité la mort : prépare-toi à la subir. »

Alors Antonio se jeta en gémissant aux pieds de l'Empecinado et s'écria : — « Mon oncle! mon oncle! ayez pitié de moi, je vous en conjure! Oui, mon oncle, je suis un Espagnol : laissez-moi le prouver! accordez-moi cette grâce! permettez-moi d'effacer dignement le déshonneur, l'opprobre tombé sur moi, que je puisse me réhabiliter à vos yeux, à ceux de mes frères! Mon oncle! vous me comprenez, vous savez la grâce que j'implore de vous? »

L'Empecinado releva le jeune homme en détournant les yeux pour cacher son émotion. — « Fils de ma sœur, » lui dit-il, « je te pardonne, car je comprends la générosité de ta pensée. Viens dans mes bras!.... » Et, brisant les liens du captif, il le pressa étroitement sur son cœur, puis il lui tendit une courte dague qu'il portait à sa ceinture. — « Merci, » dit Antonio, « merci! » Et d'une main serrant le bras de son oncle, de l'autre il se plongea le fer dans le sein, et tomba mort sans pousser une plainte. Cet affreux spectacle produisit une si vive impression sur Edgar qu'il défaillit. Le moine Eusebio le porta dans son lit.

Au bout de quelques semaines, don Rafael Marchez pensa que son hôte pouvait sans péril sortir de la prison qui lui servait de retraite. Edgar fut conduit dans une chambre isolée, mais élégante et gaie; Rafael lui recommanda uniquement de ne pas s'éloigner de la maison, afin d'éviter la rencontre des soldats français qui logeaient tout à l'entour. Mais notre héros ne put long-temps résister à l'envie de voir quelques figures nouvelles. Un soir qu'il prenait le frais sous le porche du logis, un officier français se jeta à son cou en s'écriant : — « Mon cher Edgar, comment donc êtes-vous ici, et combien je suis heureux de vous voir!... »

Cet officier était le colonel Lacombe, de la garde impériale, ancien ami de la famille d'Edgar, qu'il avait connue à l'époque de l'invasion des Français en Allemagne. Le noble caractère de ce militaire, sa franchise, et plusieurs traits de courage et de générosité lui avaient concilié l'estime de notre jeune Allemand, malgré ses préjugés nationaux. — « Ah çà, » lui dit-il, après l'avoir regardé fixement pendant quelques minutes, « serais-tu venu tirer l'épée dans ce pays-ci pour défendre les prétendues libertés d'un peuple de sauvages?... En vérité, ce serait faire injure à mon amitié que de n'oser te confier à moi. Dieu me garde de payer par une trahison les souvenirs de l'hospitalité; mais il faut, mon ami, te tenir en garde contre les espions et les surprises. Je veux que tu passes ici pour le com-

mis-voyageur d'une maison de commerce allemande établie à Marseille. Je dirai que nous sommes de vieilles connaissances et que je réponds de toi corps pour corps. C'est chose dite, n'est-ce pas? »

Grâce à cette rencontre, Edgar quitta sa chambre isolée, et prit possession du plus beau logis que pouvait offrir la maison de Rafael Marchez. Il ne négligea rien pour expliquer au soupçonneux Espagnol sa rencontre avec le colonel français comme une chose toute naturelle et sans conséquence. Don Rafael ne répondit rien, mais son regard oblique exprimait son incrédulité. Cependant, chaque jour, le colonel Lacombe entraînait Edgar dans des parties de plaisir interminables. Le jeune Allemand n'avait pas été sans remarquer çà et là certains visages équivoques qui semblaient le garder à vue, et même une fois, dans un café, il entendit murmurer derrière lui ces mots : « *Acqui esta el traidor!* » « C'est là le traître! » Don Rafael, qui devenait chaque jour moins communicatif, finit par éviter tout à fait la rencontre d'Edgar, qui prenait ses repas en tête-à-tête avec le colonel.

Un jour que notre héros se trouvait seul, le père Eusebio entra dans sa chambre, et après quelques civilités, abordant le sujet de sa visite, il lui dit avec chaleur : — « Non, mon jeune ami, je ne puis croire que vous soyez un



traître; car bien des fois, pendant votre sommeil, je me suis introduit près de vous; j'ai interrogé vos rêves; j'ai écouté les paroles qu'un sang fouetté par la fièvre pouvait amener sur vos lèvres, et je n'ai pas recueilli un seul mot qui dût me faire douter de vous. Non, vous n'êtes pas un traître, mais vous vivez au milieu d'un peuple soupçonneux; veillez sur vous!... Prenez garde qu'à la suite des excès de table auxquels vous entraîne ce colonel français, l'exaltation de l'ivresse ne vous fasse imprudemment révéler quel-

qu'un des secrets que cache la maison de Rafael Marchez. Un terrible châtiment serait le prix d'une telle faute. Et, tenez, si vous vouliez m'en croire, je vous conseillerais de vous jeter dès demain dans les bras des Français, dont la protection vous ferait sortir sain et sauf de Valence... » — « Qui, moi, me souiller d'une pareille lâcheté! » s'écria Edgar, dont un rouge pourpre anima les joues pâlies par la souffrance. « Non! plutôt mourir mille fois sous les poignards que de manquer à la foi jurée! » —« Cher Edgar, » reprit le moine, « vous êtes encore sorti d'une épreuve difficile. Non, je ne puis vous croire capable d'une perfidie. » A ces mots il ramena son capuchon sur ses yeux, et sortit lentement.

La nuit suivante, Edgar, toujours seul, car le colonel Lacombe, éloigné par les devoirs du service, n'avait pas encore reparu, Edgar entendit heurter à sa porte. La voix de Rafael Marchez lui cria : — « Ouvrez, ouvrez vite! » Edgar obéit, et se trouva en face de Rafael et du moine Eusebio, qui venaient le chercher pour le conduire à une nouvelle séance du club révolutionnaire qui se tenait dans les caveaux du cloître des franciscains. Le jeune homme marchait sans résistance entre ses deux compagnons; Rafael le précédait éclairant la galerie souterraine avec une torche de résine. Eusebio, qui fermait la marche, se pencha à l'oreille d'Edgar et lui dit tout bas : — « Malheureux jeune homme, vous allez à la mort!... »

Edgar frissonna d'épouvante; le courage qui l'avait soutenu sur les champs de bataille lui manqua tout à coup devant la menace d'un assassinat. Ses genoux fléchirent. Eusebio le soutint, sans ajouter un seul mot.

Lorsqu'il entra, suivi de ses guides, dans la salle où se tenait le conseil, il vit l'Empecinado debout, l'œil en feu, les traits crispés par la colère et l'esprit de vengeance. Derrière ce chef redoutable, plusieurs guerilleros et quelques moines franciscains se tenaient immobiles comme des statues. Edgar, s'armant d'une forte résolution pour conjurer le péril qui pouvait le menacer si l'avis d'Eusebio était vrai, s'avança jusqu'auprès de l'Empecinado. — « Chef, » lui dit-il, « je me réjouis de la volonté qui m'amène ici cette fois, car je vais vous renouveler la demande que depuis quelques jours j'adresse inutilement à don Rafael. Mes blessures sont guéries. Je me sens plein de force et d'une ardeur nouvelle, et je ne puis plus vivre dans un repos dégradant au milieu des ennemis de votre patrie que je suis venu combattre. Il est temps que je vous fournisse la preuve de mon loyal dévouement. Faites-moi conduire aux avant-postes de vos soldats : j'ai soif de partager vos glorieux dangers. »

A ces mots, l'Empecinado fixa sur Edgar un œil surpris; la franchise qui éclatait dans l'attitude et l'accent du jeune Allemand lui inspirait un intérêt singulier. Il lui prit la main, et, le couvrant d'un regard empreint d'une puissante fascination : — « Jeune homme, » lui dit-il, « le noble sort que vous réclamez n'est pas celui qui vous était destiné cette nuit; êtes-vous bien décidé à ne pas faiblir? peut-on compter sur le bras et sur

le cœur d'un étranger? » — « L'ami de Baldassare de Luna, » reprit Edgar, « n'est plus un étranger pour le peuple espagnol. Qu'on lui donne des armes, et qu'on lui montre l'ennemi!... » — « Bien, jeune homme, » cria l'Empecinado; « j'accepte vos services, et bientôt vous serez mis à l'épreuve. Dès cette nuit, vous allez partir, sans rentrer dans la maison de don Rafael. » Et, sur un signe du chef, le père Eusebio et un gueril-lero nommé Isidoro Mirr, qui plus tard se couvrit de gloire dans cette guerre d'indépendance, emmenèrent avec eux notre héros en herbe. Le trajet ne fut pas long pour sortir de Valence par les conduits souterrains qui prenaient issue hors des murailles. L'ennemi était aux portes de la ville, et les guerillas couvraient tout le pays pour le harceler sans cesse. Edgar fut placé dans une troupe d'élite.

Sa conduite fut des plus brillantes, et chaque jour le voyait tenter avec un bonheur inouï les aventures les plus téméraires, lorsqu'il vint à rencontrer son ancien hôte don Rafael. Le pauvre diable s'était échappé de la ville assiégée, et il avait confié à quelques guerilleros de ses amis le soin de protéger plusieurs mules sur lesquelles il avait chargé parmi ses bagages certain nombre de sacs bourrés de vieux ducats. Comme la nuit venait sans qu'on eût de nouvelles du convoi, Rafael courait çà et là comme un fou, gémissant de toute son âme à la pensée qu'il pourrait perdre son trésor par le plus simple accident. Edgar regardait avec mépris cet Espagnol dégradé, qui se préoccupait de craintes avares au milieu des misères de sa patrie, lorsque l'explosion répétée de plusieurs coups de feu éveilla les échos des gorges voisines. Bientôt quelques guerilleros blessés arrivèrent clopin-clopant, avec la triste nouvelle de la perte du convoi qu'ils étaient chargés d'escorter. Attaqués par des tirailleurs français, ils n'avaient pu résister au nombre, et ceux que les balles avaient épargnés s'étaient trouvés réduits à fuir pour n'être pas faits prisonniers.



Don Rafael en entendant ce fatal récit, tomba la face contre terre, comme un homme frappé de la foudre. — « Aux armes! » s'écria Edgar; « ce n'est pas ici notre place quand nos camarades sont moissonnés par l'ennemi. Courons venger leur mort et reprendre le butin tombé au pouvoir des Français! » L'enthousiasme d'Edgar est salué de mille acclamations. La troupe entière saute sur ses fusils, et se plonge à corps perdu dans la profondeur des ravins, en faisant retentir les airs du cri de : Vive Valence! Les Français surpris furent taillés en pièces par cette attaque inopinée que la rage des assaillants a rendue plus meurtrière. L'action dura quelques minutes, et les vainqueurs se préparaient à faire retraite, quand Edgar ouït un cri perçant dans les taillis voisins du champ du bataille. Il y court, et trouve un petit homme aux prises avec un soldat français qui s'efforçait de le frapper d'un poignard. A l'aspect d'un nouvel assaillant, le soldat lâche son adversaire et fait feu; mais Edgar, qui n'est pas atteint, lui porte un coup mortel et le jette à ses pieds. Puis, sans perdre de temps, il emporte dans ses bras le petit homme qu'il vient de sauver, et va pour le charger sur un mulet que la fusillade n'a pas fait fuir à travers les montagnes. L'animal portait sur son dos une petite fille de huit ou dix ans; Edgar attache en croupe derrière elle le pauvre blessé, et, tirant le mulet par la bride, l'emmène au rendez-vous de ses compagnons. Rien ne saurait peindre le saisissement de don Rafael à l'aspect d'Edgar ramenant sa capture. D'un bond il s'élance au-devant du mulet, en s'écriant : — « Mon enfant! ma fille bien-aimée! » Il serre la petite fille dans ses bras avec un transport convulsif; puis, d'un second mouvement, il se jette aux pieds d'Edgar : — « O don Edgar, » lui dit-il, « vous êtes un ange sauveur, et j'étais bien indigne du service que vous m'avez rendu. Moi qui vous soupçonnais de trahison, moi qui voulais vous faire périr cruellement comme un espion, puis-je vous devoir aujourd'hui le salut de ce que j'ai de plus cher au monde? Tuez-moi, Edgar, je mérite votre vengeance! tuez-moi donc, ce sera justice! » Edgar le rassura généreusement et le pria de lui conter comment il avait abandonné Valence. Don Rafael lui apprit que le colonel Lacombe, furieux de ne l'avoir pas retrouvé à son retour, et le croyant égorgé, avait fait les plus terribles menaces de représailles; que lui, Rafael, avait eu à peine le temps de fuir avec sa fille, son valet et le peu de valeurs qu'il possédait. Après cette aventure, les guérilleros se remirent en route, car le genre de guerre qu'ils faisaient exige des déplacements continuels pour mieux tromper et surprendre l'ennemi. Quelques jours après, don Rafael fut laissé par eux en lieu de sûreté; mais avant de se séparer d'Edgar, il lui donna en souvenir un talisman qui devait, dans la suite, le préserver d'une foule de dangers...

Euchar s'arrêta en cet endroit de son récit; le jeune poète qui s'était trouvé mal au commencement de la réunion, et qu'on avait douillette-

ment allongé dans un bon fauteuil, prétendit que les aventures d'Edgar en Espagne fourniraient la matière d'un drame excessivement chaud. Mais une jeune demoiselle observa qu'il y manquait un nœud d'intrigue indispensable, c'est-à-dire une histoire d'amour. — « Je crois, » dit à demi-voix mademoiselle Victorine, « je crois avoir rencontré je ne sais où cet Edgar au caractère mélancolique, qui a vécu si malheureux pour ne s'être pas rattaché au seul bien réel qui fasse supporter la vie. »

— « Mesdames, » dit la présidente consistoriale, « je conviens que cette histoire n'a rien de bien saisissant pour notre sexe; mais j'ai à vous offrir un petit divertissement qui terminera cette réunion d'une façon tout à fait réjouissante. » Madame la présidente ayant sonné, la porte du salon s'ouvrit, et la belle Emmanuela parut, accompagnée de l'avorton Biagio Cubas, guitare en main, et saluant jusqu'à terre la brillante compagnie qui lui faisait l'honneur de l'accueillir. Emmanuela sourit en reconnaissant Euchar et Ludwig qu'elle avait déjà rencontrés dans le parc de W***. Après la plus gracieuse des révérences qu'elle savait faire, elle annonça à la société, d'une voix douce et modeste, qu'elle allait essayer de la divertir par un jeu qui n'avait d'autre charme que son étrangeté, et qu'elle réclamait un peu d'indulgence.

— « Eh bien! » dit tout bas Ludwig à son ami, « voilà la fillette qui t'a ravi ta bague; c'est le moment de la lui redemander tout bas. » — « Tais-toi donc, fit Euchar, je l'ai retrouvée dans mon gant où elle avait glissé. Cette créature est plus adorablement belle que jamais. Laisse-moi m'enivrer du plaisir de la voir!... »

Lorsque le laid Biagio Cubas eut disposé les œufs pour la danse de sa



jolie compagne, Emmanuela gagna tous les suffrages par ses prodiges de grâce et de légèreté. Euchar la contemplait en silence, tandis que Ludwig

exprimait son admiration par les phrases les plus ampoulées. Mademoiselle Victorine se pencha vers lui et le pinça bien fort. — « Méchant, » lui disait-elle, « vous avez osé dire que vous m'aimiez, et voilà que vous raffolez de cette sauteuse de Bohême. Je vous défends de la regarder davantage ! » Ludwig, absorbé par la belle Gitana, sentit pour la première fois qu'il n'était pas tout à fait fou de Victorine, et que si la jalousie était un témoignage d'amour, elle était parfois quelque chose de fort gênant. Quand ses exercices furent achevés, Emmanuela prit son tambour de basque et se mit à chanter des romances de son pays avec une délicieuse expression. Ludwig la pria de chanter les couplets que son ami Euchar avait entendus avec tant de plaisir. La jolie fille entonna aussitôt :

L'aure l'immortal al gran Palafox.....

A mesure qu'elle chantait, sa voix prenait une expression de plus étrange poésie ; puis quand elle arriva au couplet final, tout brûlant de patriotisme et d'amour pour la liberté, ses yeux rencontrèrent les yeux d'Euchar ; elle poussa un cri, fondit en larmes et tomba à genoux. Madame la présidente consistoriale s'élança pour la relever, et l'ayant fait asseoir auprès d'elle sur un canapé, elle lui prodigua les soins les plus empressés.

— « Cette Bohémienne est folle ! » disait tout bas Victorine. « Vous ne l'aimez pas, vous ne pouvez l'aimer, n'est-ce pas, Ludwig?... » — « Non, non, » balbutiait Ludwig, très-effarouché de la physionomie par trop dramatique qu'affectait l'amour de mademoiselle Victorine.

Cependant madame la présidente réconfortait la belle Emmanuela en lui faisant prendre quelques biscuits imbibés de vin doux, tandis que Biagio Cubas se régalait dans un coin d'un plein gobelet de xérès, dont il ne laissa pas une seule goutte. Les dames entouraient curieusement la fille de Bohême, en l'accablant de questions sur sa patrie, son genre de vie, et mille autres choses. Madame la présidente eut toute sorte de peines à la dégager de ce cercle où la pauvre enfant souffrait visiblement, et la reconduisit jusqu'à la porte de ses appartements avec une foule de gentillesses tout à fait bienveillantes. Lorsque vint l'heure de se retirer chacun chez soi, elle dit à Euchar, devant toute la société, qu'elle ne le tenait point quitte du récit qu'il avait si bien commencé, et qu'elle exigeait que dès le lendemain soir il vînt raconter la fin des aventures de son ami Edgar, qui ne pouvait avoir dépensé toute sa jeunesse sans en avoir cédé quelque petite part à l'amour. Tout le monde le pressa si bien qu'il fut obligé de s'engager pour le soir suivant.

Les deux amis étaient réunis dans leur petite chambre, Ludwig ne tarissait point sur les ennuis que venait de lui causer la jalousie de Victorine. Il s'était aperçu que, malgré ses efforts pour résister, son cœur s'était épris d'un amour extrême pour la Gitana. — « Je la reverrai, » s'écriait-il, « je

lui parlerai, je l'enlèverai !... » — « Bien dit ! » répliqua froidement l'autre jeune homme ; « qui vivra verra !... »

Le lendemain, quand la société fut complète, madame la présidente apprit avec chagrin à ses amis que le baron Euchar, parti en poste, pour des affaires imprévues, renvoyait à l'époque de son retour la fin de son récit.

Deux ans après, une chaise de poste s'arrêtait devant l'hôtel de l'*Ange d'or*, le plus confortable de la résidence de W***; on en vit sortir un jeune homme, une femme voilée, et un vieillard. Ludwig, qui passait en ce moment, lorgna curieusement les nouveaux débarqués. Le plus jeune voyageur, se retournant par hasard, le reconnut et se jeta dans ses bras en poussant un cri de joie. C'était l'ami Euchar. Aux questions rapides de Ludwig, il répondit qu'un peu plus tard tout s'éclaircirait d'une manière satisfaisante pour tout le monde. — « Quant à toi, mon ami, qu'es-tu devenu depuis mon départ ? » — « Ma foi, » dit Ludwig, « voilà plus d'un an que mademoiselle Victorine m'a fait le don précieux de sa main. Vois-tu d'ici cette belle maison ? c'est là que le bonheur domestique me file des jours tissus d'or et de soie ; viens donc de ce pas visiter mon Eldorado. »

Euchar se laissa conduire ; en arrivant au bas de l'escalier, Ludwig pria son ami de monter avec le moins de bruit possible ; car Victorine, disait-il, était fort sujette à des névralgies qui la rendaient par instants presque folle. Ils se glissèrent, avec des précautions infinies, jusqu'à la chambre de Ludwig. Après les premiers épanchements de l'amitié, Ludwig tira un cordon de sonnette ; puis aussitôt, reculant de plusieurs pas, il s'écria : — « Dieu tout-puissant, que viens-je de faire !.... Je suis un homme perdu ! » Il achevait à peine cette exclamation qu'une petite femme rebondit dans la chambre comme une balle élastique en disant d'une voix criarde : — « Dieu vous bénisse, monsieur le baron, vous venez de causer une fière émotion à madame ! Vous voulez donc la tuer tout d'un coup ! la voilà toute saisie d'un spasme nerveux. — « Ah ! Jésus ! » s'écria de nouveau Ludwig, « ce sont donc toujours mêmes scènes à subir ! Je ne suis pourtant guère coupable ! C'est la joie de revoir un ancien ami qui m'a fait oublier les précautions d'usage. Va, ma bonne Nettchen, » poursuivit-il en lui glissant une pièce d'argent, « va dire à ta maîtresse que c'est mon ami Euchar que je viens de revoir, et qui serait bien heureux de lui être présenté. » — « On ira, » dit la suivante, « et on fera ce qu'on pourra.... » L'ami Euchar, qui pressentait une crise conjugale, demanda à Ludwig s'il était toujours aussi chaud partisan de son fameux système de l'enchaînement des choses. — « Hélas ! » dit Ludwig, « la destinée est inévitable, et mon système est l'unique soutien qui m'aide à supporter la vie telle qu'elle m'est partagée. Peu de temps après notre dernière entrevue chez la présidente consistoriale, j'eus l'occasion de repasser devant l'auberge où j'avais vu la belle Emmanuela lors de notre

connaissance. L'hôtesse du logis m'apprit que ma chère Gitana avait disparu avec son compagnon sans qu'on sût quelle route ils avaient prise. Je réfléchis alors à la folie de mon amour pour cette créature de rien, et je



sentis redoubler mon goût pour les attraits de Victorine ; mais la pensée de mon infidélité l'avait rendue furieuse contre moi. Le bonhomme Cochenille me persuada de la profonde mélancolie qui s'était emparée de cette pauvre fille, et m'offrit ses services pour me faciliter les moyens de rentrer en grâce auprès d'elle. Je le gratifiais chaque jour d'une pièce d'or en échange des lueurs d'espérance qu'il avait l'art de m'apporter. Enfin le courroux de ma divinité fut apaisé par la persévérance de mon repentir. J'obtins la faveur de la revoir ; elle me parut plus belle, plus séduisante que jamais.... »

En ce moment Nettchen, la chambrière, entra pour dire à Ludwig que madame la baronne ne pouvait et ne voulait recevoir qui que ce fût, et qu'elle présentait ses excuses à l'ami de son mari. Là-dessus elle se retira avec la roideur satisfaite d'une servante maîtresse, en toisant Euchar de la tête aux pieds. Ludwig parut peu satisfait de ce résultat ; Euchar le regardait en souriant à la dérobée ; il continua :

— « Tu ne saurais croire, mon ami, combien je me suis trouvé déçu dans mes plus chères espérances. Victorine me reçut avec une froideur qui aurait blessé des susceptibilités bien moins délicates que les miennes. Je supportais tout en pensant qu'elle voulait sans doute tirer une petite vengeance de l'é-

preuve à laquelle j'avais soumis son amour. Ma patience résignée triompha peu à peu de ses rigueurs et la ramena à de plus doux sentiments. Un jour, après une valse, je lui déclarai toute la violence de ma passion. Elle me rit au nez de tout son cœur ; mais cela ne m'empêcha point de charger le fidèle Cochenille de m'obtenir, pour le lendemain, une entrevue solennelle. J'y courus, je me roulai à ses pieds, je pleurai, je lui fis mille protestations plus ardentes les unes que les autres. Elle me regardait en silence avec un visage impassible ; à la fin, pourtant, subjuguée par l'expression de franchise et de vérité qui animait mes serments d'amour éternel, elle sentit tout à coup quelques douces larmes rouler comme des perles au bord de ses paupières ; sa main tomba dans la mienne, puis elle s'arracha de mes bras et s'enfuit de la chambre en pleurant à chaudes larmes. C'était là, ce me semble, un aveu bien suffisant du retour dont elle payait mes feux. Je me rendis sur-le-champ auprès du comte, son père, et je lui demandai la main de Victorine. Le céleste *oui* sortit avec une délicieuse pudeur de la plus jolie bouche de fille à marier qu'il soit possible d'imaginer. Dieu seul sait ce qui se passa dans mon âme à ce moment fortuné. Le matin du jour qui précéda mon mariage, j'arrivai de bonne heure dans la maison de ma fiancée. Victorine n'était pas dans sa chambre, mais la porte était restée entr'ouverte. Je hasardai de m'y glisser furtivement, et, sur un guéridon, parmi d'autres papiers, des romances et des cahiers de musique, j'aperçus un livre sur lequel était écrit le mot *journal*. Je le parcourus avidement..... O mon ami, chaque ligne, chaque mot contenait un secret du cœur de ma Victorine. J'y lisais avec délices toute l'histoire des combats de son amour.



Je lisais à haute voix... Tout à coup Victorine paraît, je tombe à ses pieds, je renouvelle mes serments ; je la remercie avec des larmes de bonheur de

tous ces témoignages d'une flamme si belle dont j'ai surpris la confidence. Non, lui dis-je, je n'ai jamais aimé cette petite bohémienne qui vous a causé un moment de jalousie. Je n'ai jamais adoré que toi, ô ma céleste fiancée!.... Mais, ô désespoir! ô fureur! Victorine s'arrache de mes bras et recule en s'écriant : — « Malheureux ! mais ce n'est pas de vous qu'il est question dans ce cahier !... » Là-dessus elle s'échappa et courut s'enfermer dans une autre chambre. A-t-on jamais vu les femmes pousser aussi loin la pruderie !... »

Comme il disait ces mots, Nettchen revint s'informer du motif qui empêchait M. le baron de conduire son ami auprès de madame, qui attendait cette visite depuis une heure, et dont l'impatience s'annonçait par des crispations nerveuses très-difficiles à contenir. — « Femme admirable! » dit Ludwig; « tout à l'heure elle refusait, et voilà que maintenant elle se sacrifie à mes désirs! » Euchar, qui croyait trouver la baronne au lit, ne fut pas médiocrement surpris de la trouver presque complétement parée. — « Voici notre cher Euchar, notre ancien ami, » lui dit Ludwig. « J'espère qu'à présent il ne se séparera plus guère de nous. » Victorine leva les yeux, fixa Euchar, et au moment où le galant jeune homme prenait sa main pour la baiser, elle tomba évanouie. Euchar s'éloigna tristement de ce fatal spectacle, en murmurant tout bas : — « Pauvre Ludwig! non, ce n'était pas de toi qu'il était question dans le journal écrit par Victorine. » Et en s'en allant chez lui, laissant Ludwig aux soins qu'exigeait l'état de sa femme, il se mit à réfléchir à mille choses que jusqu'alors il n'avait pas remarquées. Il plaignait au fond de son âme l'infortunée jeune fille, dont il n'avait pas deviné les sentiments secrets, et son ami Ludwig qu'une fatuité sans exemple avait aveuglé sur les dangers d'un mariage avec une femme dont le cœur ne lui appartenait pas.

Le soir qui suivit cette pénible entrevue, les mêmes personnes qui avaient entendu deux ans plus tôt le récit d'Euchar se trouvaient réunies chez madame la présidente Weehs. Euchar fut reçu par ses anciens amis avec des démonstrations de joie excessives; mais à l'aspect de Victorine, qu'il ne s'attendait pas à revoir sitôt, un douloureux serrement de cœur le saisit. Victorine était là coquettement parée, plus belle que jamais, et elle paraissait livrée à la plus folâtre insouciance. Euchar ne put se défendre de lui lancer à la dérobée un regard plein de reproches. La jeune femme, profitant d'un moment où la conversation générale était fort embrouillée et occupait tout le monde, le tira doucement à part, et lui dit : — « Vous connaissez, mon ami, les idées de Ludwig à propos du système d'enchaînement forcé, selon lui, qui régit nos destinées. Moi, je pense que nos fautes et nos erreurs sont les seules choses qui influent véritablement sur le bonheur ou le malheur de nos existences. La vie ressemble à un spectacle de fantasmagorie dont il est donné à bien peu d'esprits de deviner l'énigme. C'est d'aujourd'hui seulement que vous lisez dans mon cœur.

Votre erreur nous a séparés pour toujours. Je ne vous en veux pas; c'est mon mauvais génie qui vous a empêché de me comprendre. Maintenant qu'il est trop tard pour revenir vers le passé, demandons à Dieu, pour nous, la patience et le repos! »

— « Oui, Victorine, » balbutia Euchar, les larmes aux yeux; « que Dieu vous donne des jours de paix et de repos. Quand l'âme se ferme à l'espérance, il est doux pour elle de s'endormir dans la résignation, comme au fond d'un tombeau! »

— « Tout est fini, » reprit Victorine d'une voix étouffée. « Tout est bien, puisque Dieu l'a voulu ainsi. » Elle se rapprocha de la compagnie. Madame la présidente, à qui n'avait pas échappé l'a-parte d'Euchar et de Victorine, se pencha à l'oreille du jeune homme, et lui dit : — « Je lui ai tout appris; ai-je eu tort? » — « Non, » fit Euchar en soupirant, « l'homme n'est-il pas créé pour souffrir et se résigner! »

Cependant les dames, qui n'avaient pas encore oublié les aventures d'Edgar en Espagne, prièrent l'historien de reprendre son récit à l'endroit où il l'avait interrompu deux ans auparavant. — « Je le veux bien, mesdames, » dit Euchar, « et je vous préviens qu'il n'est plus question, pour dénouer cette histoire, de souterrains, de meurtres, de combats nocturnes, et de tout l'arsenal obligé des romans. L'histoire de mon ami Edgar finit par un amour passablement original, comme vous allez en juger. Le talisman de Rafael Marchez était un anneau d'or sur lequel se lisaient gravés des chiffres mystérieux qui, devant le faire passer pour un des plus hauts affiliés de certaines sociétés secrètes, lui assuraient partout une invincible protection de la part des insurgés pour la guerre de l'indépendance. Après avoir combattu quelque temps parmi les guerilleros, il prit du service dans les troupes de Wellington. Le reste de la campagne s'écoula pour lui sans aucun incident mémorable. Lassé d'une guerre sans issue prochaine, il prit un jour le parti de retourner dans sa patrie. Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis son retour, quand Edgar s'aperçut un matin que son mystérieux anneau avait disparu. Le lendemain de cette découverte, qui l'avait fort contrarié, un petit homme pénétra chez lui sans se faire annoncer, et lui remit la bague perdue en s'écriant : — « Don Edgar! c'est donc vous que je retrouve ici après une si longue absence! » Edgar fixa le petit homme, et ses souvenirs lui rappelèrent le valet de don Rafael. — « Eh! mon Dieu, » lui dit-il, « que sont devenus votre maître et sa fille? leur serait-il arrivé quelque malheur? » — « Venez, » lui dit le petit homme; « venez, il n'y a pas un moment à perdre. »

Edgar le suivit jusqu'à l'extrémité d'un faubourg, et gravit sur ses pas l'escalier tortueux d'une misérable masure. Au fond d'un galetas ouvert à tous les vents gisait le vieux Marchez, aux prises avec les dernières luttes de l'agonie. Près de lui sa jeune fille pleurait à genoux. Oh! c'était une céleste jeune fille! En voyant entrer Edgar, elle se leva, courut à lui, et,

l'amenant au chevet du vieillard : — « C'est lui, père; n'est-ce pas que c'est lui? » dit-elle avec un accent qui allait au cœur. Le moribond parut se ranimer un moment. — « Oui, c'est lui, » balbutia sa voix presque éteinte : « c'est ton sauveur! »

Edgar apprit de la jeune fille que les ennemis de don Rafael étaient parvenus à le rendre suspect au gouvernement, qui avait décrété contre lui l'exil et la confiscation. Réduit à la plus extrême misère, il n'avait longtemps vécu que de la charité publique et du produit des danses et des chansons de sa jeune fille. « Cette jeune fille, mesdames, je puis vous la nommer à présent : c'était Emmanuela; le vieux serviteur de Rafael, c'était Biagio Cubas. Edgar sentit s'allumer dans son cœur la flamme d'un chaste amour pour cette pauvre et belle fille qui allait rester orpheline. Il conduisit don Rafael, avec Emmanuela et le vieux Cubas, dans une propriété de son oncle, et je l'ai moi-même assisté dans l'accomplissement de ce pieux dévouement. Un peu plus tard, une lettre du père Eusebio vint apprendre au vieux Marchez que ses anciens amis, les franciscains de Valence, avaient sauvé dans leur couvent une somme assez considérable qu'il y avait cachée, et que cet argent était à sa disposition s'il pouvait l'envoyer chercher par un fidèle messager. Edgar voulut se charger lui-même d'aller recueillir à Valence les débris de la fortune du vieillard; il fit plus, il obtint à Madrid la révision du jugement qui avait condamné Rafael Marchez sur des faits calomnieux, et il rapporta en Allemagne l'acte de réhabilitation du père d'Emmanuela..... »



En ce moment le salon s'ouvrit, et une jeune dame richement parée

entra, donnant la main à un homme âgé, d'une haute et fière prestance. Madame la présidente consistoriale se leva pour recevoir les nouveaux venus; elle conduisit la dame au milieu du cercle : — « Voilà, » dit-elle à la société, « doña Emmanuela Marchez, la belle épouse de notre Euchar; et voici don Rafael, son noble père. » — « Oui, » dit Euchar d'une voix animée par un sentiment de doux enthousiasme; « cet Edgar dont je vous ai conté l'histoire, c'est moi-même ! »

Victorine se jeta au cou d'Emmanuela. Ces deux charmantes femmes s'embrassèrent avec effusion, comme deux anciennes amies qui se revoient après une longue absence.

Ludwig, un peu à l'écart, contemplait ce tableau, et se disait : — « Les destinées s'enchaînent par d'invisibles nœuds; tout cela devait arriver. »



COPPÉLIUS.

NATHANAEL A LOTHAR.

Vous êtes sans doute tous inquiets de rester si long-temps sans nouvelles de moi. Ma mère s'afflige, et Clara s'imagine peut-être que je mène ici une vie folle et que je l'oublie. Pourtant chaque jour, à toutes les heures je pense à vous, et la nuit, dans un doux rêve, je vois me sourire la figure d'ange de ma jolie Claerchen. Mais quelque chose de terrible et d'accablant vient d'empoisonner le repos de ma vie.



Hélas! mon pauvre Lothar, comment vais-je t'expliquer cet effroyable événement! C'était le 20 d'octobre, vers midi. Je vis entrer chez moi un

colporteur qui venait m'offrir des baromètres. L'envoyer au diable avec sa marchandise fut toute ma réponse, et comme je faisais mine de le vouloir jeter au bas des escaliers, il s'esquiva prudemment. Mais avant de te faire toucher au doigt les rapports funestes que la fatalité devait mettre entre moi et ce maudit marchand forain, je veux te raconter quelques détails de ma première enfance.

Je me souviens qu'en ce temps-là, ma sœur et moi, nous ne voyions guère notre père qu'à l'heure des repas. Ses affaires semblaient absorber toute son activité. Mais après souper, chaque soir, nous allions avec notre mère nous asseoir autour d'une table ronde dans sa chambre de travail. Mon père allumait sa pipe, emplissait jusqu'au bord un immense verre de bière, et nous racontait une foule d'histoires merveilleuses, pendant lesquelles sa pipe s'éteignait, à ma grande joie, car j'avais la fonction de la rallumer chaque fois. Souvent, quand il était de moins bonne humeur, il nous mettait entre les mains de beaux livres remplis d'estampes merveilleuses; et pendant que nous regardions curieusement leurs riches enluminures, il se jetait au fond de son fauteuil de chêne, et, chassant avec une activité fébrile les bouffées de sa pipe, il disparaissait dans un épais brouillard de fumée. Ces soirs-là, ma mère était triste; et quand l'horloge sonnait neuf heures : — « Allez, » nous disait-elle, « allez vite au lit, voici l'*homme au sable!*... » Et aussitôt, en effet, j'entendais dans l'escalier un bruit de pas pesants : ce devait être le mystérieux homme au sable.

Un soir que ce bruit fantastique m'avait plus effrayé qu'à l'ordinaire, je demandai à ma mère quel était ce vilain personnage dont elle nous menaçait, et qui nous chassait toujours de la chambre de notre père : — « Il n'y a point d'homme au sable, cher enfant, » répondit ma mère; « quand je dis : Voici l'homme au sable ! cela veut dire seulement : vous avez sommeil, et vous ne pouvez tenir les yeux ouverts, comme si l'on vous y avait jeté du sable. » — La réponse de ma mère ne me satisfit pas, et dans mon esprit d'enfant s'enracina la conviction que ma mère ne niait l'existence de l'homme au sable que pour nous empêcher d'en avoir peur; car je l'entendais constamment monter l'escalier. Plein de curiosité d'apprendre quelque chose de plus précis sur cet homme au sable et sur ses rapports avec nous autres enfants, je demandai enfin à la vieille femme qui avait soin de ma petite sœur quel homme c'était que l'homme au sable. — « Ah! Thanelchen, » répondit celle-ci, « tu ne le sais pas encore? C'est un méchant homme qui vient trouver les enfants quand ils refusent d'aller au lit; alors il jette de grosses poignées de sable dans leurs yeux, puis il les enferme dans un sac et les emporte dans la lune pour servir de pâture à ses petits, qui sont dans leur nid. Ceux-ci ont, comme les hiboux, des becs crochus, avec lesquels ils mangent les yeux aux petits enfants qui ne sont pas sages. »

Dès ce moment, l'image du cruel homme au sable se peignit en moi

sous un aspect horrible. Quand j'entendais le soir le bruit qu'il faisait en montant, je frissonnais de peur. Ma mère ne pouvait tirer de moi que ce cri balbutié entre mes sanglots : — « L'homme au sable! l'homme au sable!..... » Je courais me réfugier dans la chambre à coucher, et durant toute la nuit j'étais tourmenté par la terrible apparition. J'étais déjà devenu assez grand pour concevoir que le conte de la vieille bonne sur l'homme au sable et son nid d'enfants dans la lune pouvait bien n'être pas tout à fait fondé ; et cependant l'homme au sable resta pour moi un terrible fantôme, et j'étais saisi d'effroi quand je l'entendais monter dans l'escalier, ouvrir brusquement la porte du cabinet de mon père et la refermer. Quelquefois il restait plusieurs jours sans venir, et puis ses visites se succédaient immédiatement. Ceci dura pendant plusieurs années, et je ne pus m'accoutumer à l'idée de ce revenant odieux ; ses relations avec mon père vinrent occuper de plus en plus mon imagination. L'homme au sable m'avait entraîné dans la sphère du merveilleux, du fantastique, dont l'idée germe si facilement dans le cerveau des enfants. Rien ne me plaisait davantage que d'entendre ou de lire des histoires d'esprits, de sorcières, de nains ; mais au-dessus de tout dominait toujours l'homme au sable, que je dessinais avec de la craie ou du charbon sur les tables, sur les armoires, sur les murs, partout, sous les figures les plus singulières et les plus horribles.

Lorsque j'eus atteint l'âge de dix ans, ma mère me retira de la chambre des enfants et m'installa dans une petite pièce qui donnait sur un corridor, non loin du cabinet de mon père. Nous étions encore toujours tenus de nous retirer quand, au coup de neuf heures, l'inconnu se faisait entendre dans la maison. Je reconnaissais de ma petite chambre quand il entrait chez mon père, et bientôt après il me semblait qu'une vapeur d'une odeur singulière se répandait dans les appartements. Avec la curiosité, je sentais s'accroître aussi en moi le courage de faire, d'une manière ou d'autre, la connaissance de l'homme au sable. Souvent je me glissai avec vitesse de ma chambre dans le corridor après que ma mère s'était éloignée, mais sans rien pouvoir découvrir ; car toujours l'homme au sable était entré lorsque j'atteignais la place d'où j'aurais pu le voir au passage. Enfin, cédant à une impulsion irrésistible, je résolus de me cacher dans la chambre même de mon père, et d'y attendre l'arrivée de l'homme au sable. Un jour, au silence de mon père et à la tristesse de ma mère, je pressentis que l'homme au sable viendrait ; je prétextai donc une grande lassitude pour quitter la chambre un peu avant neuf heures, et je me cachai dans un coin tout près de la porte. Peu après, celle de la maison s'ouvrit en craquant, puis se referma. Un pas lourd, lent et sonore, traversa le vestibule, se dirigeant vers l'escalier. Ma mère passa rapidement avec ma sœur devant moi. J'ouvris tout doucement la porte du cabinet de mon père. Il était assis comme d'habitude, silencieux et immobile, le dos tourné à la porte, et ne me re-

marqua pas. Je fus bientôt caché dans une armoire à porte-manteau fermée par un rideau seulement. Le bruit de la pesante démarche approchait de plus en plus. On entendait au dehors tousser, murmurer et traîner les pieds d'une façon étrange. Mon cœur palpitait de crainte et d'attente. Derrière la porte un pas retentit : la sonnette est ébranlée violemment, la porte brusquement ouverte. Je m'enhardis non sans peine, et j'entr'ouvre le rideau avec précaution. L'homme au sable est devant mon père, au milieu de la chambre ; la clarté des flambeaux rayonne sur son visage ; l'homme au sable, le terrible homme au sable, c'est..... le vieil avocat Coppélius, qui dîne quelquefois chez nous. Mais la figure la plus abominable n'aurait pu me causer une horreur plus profonde que celle de Coppélius.



Figure-toi un grand homme à larges épaules, avec une tête difforme, un visage d'un jaune terreux, des sourcils gris très-épais sous lesquels brillent deux yeux de chat, avec un long nez recourbé sur la lèvre supérieure. Sa bouche de travers se contracte souvent d'un rire sardonique ; alors apparaissent sur les pommettes de ses joues deux taches d'un rouge foncé, et un sifflement très-extraordinaire se fait passage à travers ses dents serrées. Coppélius portait constamment un habit gris cendré, coupé à l'antique mode, la veste et la culotte pareilles, et avec cela des bas noirs et des petites boucles à pierreries sur ses souliers. Sa petite perruque lui

couvrait à peine le sommet de la tête, les rouleaux étaient loin d'atteindre à ses grandes oreilles rouges, et une large bourse cousue se détachait de sa nuque, laissant à découvert la boucle d'argent qui assujettissait sa cravate chiffonnée. Toute sa personne, en un mot, était affreuse et repoussante. Mais ce qui nous déplaisait le plus en lui, c'étaient ses gros doigts osseux et velus, au point que nous ne voulions plus de ce qu'il avait touché de ses mains. Il s'en était aperçu, et ce fut alors une jouissance pour lui quand notre bonne mère nous mettait à la dérobée sur notre assiette un morceau de gâteau ou quelque fruit confit, d'y porter la main sous quelque prétexte, de sorte que, les larmes aux yeux, nous rebutions de dégoût et d'horreur les friandises qui devaient nous combler d'aise. Il en faisait autant lorsque notre père, aux jours de fête, nous avait versé un petit verre de vin sucré; il passait vite sa main par-dessus, ou même il portait parfois le verre à ses lèvres bleuâtres, et riait d'un air vraiment diabolique à voir notre répugnance muette et les sanglots étouffés qui manifestaient notre dégoût. De plus, il ne nous appelait jamais que *ses petites bêtes*, et il nous était défendu de nous plaindre et même d'ouvrir la bouche devant lui pour quelque motif que ce fût. Notre mère paraissait redouter autant que nous cet affreux Coppélius. Quant à mon père, il se conduisait en sa présence avec les signes de la plus grande humilité. L'idée me vint tout d'abord que l'*homme au sable* ne pouvait être une autre créature que cet odieux Coppélius; et au lieu du personnage bizarre des contes de notre bonne mère, je voyais en lui quelque chose de satanique et d'infernal qui devait attirer sur nous quelque affreux malheur.

Cependant la crainte d'être surpris me fit étouffer l'expression de ma frayeur, et je me blottis mieux que jamais au fond de l'armoire, ne laissant d'espace que ce qu'il en fallait pour pénétrer du regard la scène qui allait avoir lieu.

Mon père fit à Coppélius un accueil des plus cérémonieux. — « Allons, » s'écria celui-ci d'une voix rauque, « allons, à l'œuvre! » et en même temps il se dépouilla de son habit. Mon père suivit son exemple, et tous deux se revêtirent de blouses d'une étoffe sombre qu'ils tirèrent d'un enfoncement pratiqué dans la muraille, et dans lequel j'aperçus un fourneau. Coppélius s'en approcha, et presque aussitôt une flamme bleuâtre qui jaillit sous ses doigts éclaira la chambre d'un reflet diabolique. Des instruments de chimie étaient épars çà et là sur les dalles. Lorsque mon père se pencha sur le creuset en fusion, sa figure prit tout à coup une étrange physionomie; ses traits, crispés par une douleur intime, avaient quelque chose du masque odieux de Coppélius. Celui-ci fouillait avec des pinces la matière ardente, et il en retirait des lingots de métal étincelant qu'il battait sur l'enclume. Je croyais à tout moment voir sautiller des têtes humaines, mais privées de leurs yeux. — « Des yeux! des yeux! » hurlait Coppélius. Je ne pus en ouïr davantage; mon émotion était si forte, que perdant

connaissance je tombai roide sur le plancher. Le bruit de ma chute fit tressaillir mon père. Coppelius se jeta sur moi, m'enleva de terre en grinçant des dents, et me tendit au-dessus de la flamme du creuset, de telle sorte qu'elle commençait à me brûler les cheveux. — « Ah! voilà donc des yeux, des yeux d'enfant! » s'écriait Coppélius en tirant du foyer des charbons ardents qu'il voulait mettre sur mes paupières. Mon père s'efforçait de le retenir. — « Maître, maître, » s'écriait-il, « épargne mon Nathanaël! » — « Soit, » dit Coppélius, « je vais alors étudier la nervure de ses pieds et de ses mains. » Il se mit alors à me faire craquer si rudement les jointures des membres, qu'il me semblait être déjà tout disloqué. Puis tout devint autour de moi silencieux et obscur, et je ne sentis plus rien. Au sortir de ce second évanouissement, la douce haleine de ma mère réchauffait mes lèvres glacées. — « L'homme au sable est-il encore là? » demandai-je en balbutiant. — « Non, cher petit ange, » dit ma mère, « il est parti, et il ne te fera jamais de mal; ne le redoute point, car à présent je ne te quitterai plus! » Et la bonne, l'excellente femme me pressait sur son sein avec des convulsions de tendresse mêlée d'effroi.

T'expliques-tu, Lothar, le secret de cette aventure? Une fièvre ardente me saisit, et je restai près de six semaines entre la vie et la mort; et dans mes accès de délire, je croyais toujours revoir l'homme au sable sous les traits de Coppélius. Mais ce n'est point là le plus fatal de mon histoire. Écoute encore. Depuis un an on ne voyait plus Coppélius, et des gens prétendaient qu'il avait quitté la ville. Mon père avait repris peu à peu sa gaieté vive et ses habitudes de calme et de tendresse paternelle. Mais un soir, comme neuf heures sonnaient au beffroi voisin, nous entendons la porte de la maison crier sur ses gonds rouillés, et puis des pas lourds comme des coups de marteau sur une enclume de fer se mettent à gravir l'escalier. — « C'est Coppélius! » s'écrie ma mère en pâlissant. — « Oui, c'est Coppélius, » murmure mon père d'une voix brisée; « mais c'est la dernière fois que nous devons nous voir, je vous le promets. Mère, va coucher tes enfants, et bonne nuit. » Je me laissai conduire par ma mère, je me couchai; mais à peine fus-je au lit sans lumière, que ma respiration s'oppressa, et des visions sinistres accouraient de toutes parts m'assiéger. J'étais depuis long-temps dans cet état d'angoisse et d'hallucination lorsque, minuit sonnant, un bruit pareil à la détonation d'une arme à feu fit trembler la maison. Quelqu'un passa en courant devant ma chambre, et puis j'entendis se refermer avec fracas la porte extérieure de la maison. Je saute hors du lit, je m'élance dans le corridor; des cris déchirants partaient de la chambre de mon père, d'où s'échappait par tourbillon une fumée noire et infecte; la servante criait : — « Ah! mon maître, mon pauvre maître! »

Devant l'âtre enflammé gisait le cadavre de mon père, noirci et mutilé d'une manière affreuse. Ma sœur et ma mère, penchées sur lui, poussaient

des cris lamentables. — « Coppélius! Coppélius! » m'écriai je, « tu as tué mon père! » et je tombai presque sans vie.



Deux jours après, quand on déposa mon pauvre père dans le cercueil, ses traits avaient repris, malgré les ravages de la mort, le calme et la paix qu'ils avaient autrefois; et nous espérâmes que Dieu avait pardonné à son âme, et l'avait appelée à lui malgré ses rapports avec Coppélius.

L'explosion avait éveillé le voisinage; l'événement de cette nuit fut dès le lendemain l'objet des conversations de toute la ville. Les juges lancèrent un ordre d'arrestation contre Coppélius, que la voix publique accusait de meurtre; mais le misérable avait disparu sans qu'on pût savoir quelle route il avait prise.

Et maintenant, cher Lothar, quand tu sauras que le marchand de baromètres qui me rendit visite n'était autre que ce maudit Coppélius, tu ne diras sans doute plus que je me torture l'esprit pour chercher dans les incidents les plus ordinaires des présages de malheur. J'ai bien reconnu les traits, la taille et la voix de Coppélius; il se fait passer pour un mécanicien piémontais, et s'est donné le nom de Giuseppe Coppola; mais je l'ai bien reconnu, et je vengerai la mort de mon père.

CLARA A NATHANAEL.

Bien que depuis long-temps tu ne m'aies pas écrit, je crois, mon bien-aimé, que tu n'as pas encore banni mon souvenir de ton cœur et de ta pensée; car l'autre jour, en écrivant à mon frère, tu mis sur l'enveloppe mon adresse et mon nom. Grâce à cette distraction, j'ai ouvert ta lettre la première, et ce n'est qu'en lisant les premières lignes que j'ai reconnu ton erreur. J'aurais dû ne pas lire un mot de plus, et porter ta lettre à mon

frère. Mais le début de l'histoire que tu lui racontais m'avait saisie d'une telle curiosité que j'en avais des éblouissements. Ce Coppélius est un personnage épouvantable. J'ignorais jusqu'à ce jour l'affreux accident qui t'a privé de ton père chéri. Ce maudit marchand de baromètres que tu appelles Giuseppe Coppola, et qui, dis-tu, ressemble si fatalement à Coppélius, m'a poursuivie tout un jour comme un spectre menaçant. J'en ai rêvé dans mon sommeil, et je me suis réveillée plusieurs fois en sursaut en poussant des cris de frayeur. Pourtant ne te fâche pas, mon ami, si tu apprends par la réponse de Lothar que, dès le lendemain, j'avais retrouvé ma sérénité d'esprit et chassé les fantômes de mon imagination. Je t'avoue que le surnaturel ne me paraît guère admissible dans cette histoire. Coppélius pouvait être la plus repoussante des créatures, et je conçois ton aversion d'enfant pour sa figure sauvage. Tu en as fait la personnification de l'homme au sable. C'est le jeu d'un tendre esprit frappé par des contes de nourrice. Les entrevues nocturnes de Coppélius avec ton père n'avaient sûrement pour but que des opérations d'alchimie. Ta mère s'en affligeait, parce que ce travail devait occasionner beaucoup de dépense, sans jamais rien produire, et parce qu'aussi ton père, absorbé par cette passion de faire de l'or et de chercher la pierre philosophale, négligeait les affaires de sa maison et ses affections de famille. La mort de ton père me paraît le résultat d'une imprudence. Certaines combinaisons de matières mises en fusion peuvent déterminer une explosion plus ou moins redoutable; je tiens cette particularité d'un chimiste qui m'a nommé à cette occasion une foule de substances ornées d'un catalogue de noms bizarres dont je te fais grâce, parce que je les ai moi-même oubliés.

Je sais que tu vas prendre en pitié ta pauvre Clara, qui ne croit pas au fantastique, et qui ne voit le monde qu'avec des yeux fort ordinaires. Ah! mon cher Nathanaël, existe-il donc une puissance occulte douée d'un tel ascendant sur notre nature qu'elle puisse nous entraîner par une force irrésistible dans une voie de désastres et de malheur! Non, Dieu nous a donné la lumière de l'esprit et la pierre de touche de la conscience, afin que leur secours nous fasse reconnaître partout, et quelque forme qu'il revête, l'ennemi qui rôde autour de notre destinée. Si nous marchons d'un pas ferme, et l'œil au ciel, sur la voie droite de la vertu, la puissance occulte s'épuise en vains efforts pour nous attirer dans ses piéges. Il peut arriver que par moments notre imagination se laisse fasciner par des fantômes trompeurs qui prennent à nos sens les apparences d'une réalité menaçante; mais ces fantômes ne sont que nos pensées altérées par une espèce de fièvre qui leur prête des formes bizarres empruntées, selon nos dispositions du moment, aux notions que nous nous sommes faites du ciel ou de l'enfer. Voilà, mon bon Nathanaël, comment mon frère et moi nous traitons ces hautes questions de puissances occultes. Tu vois que les mystères ne font pas peur à tout le monde, et qu'il y a même des jeunes filles

assez hardies pour raisonner au lieu d'avoir peur. Chasse donc, je t'en supplie, de ta mémoire les vilaines figures de Coppélius et du marchand de baromètres Giuseppe Coppola. Si ta lettre ne portait à chaque ligne le cachet d'une grande exaltation, je me réjouirais bien de te dire tout ce qui m'est venu de drôle à l'esprit à propos de l'homme au sable et de Coppélius, l'avocat-brocanteur de baromètres. Mais ce sera pour une autre fois.

Si tes frayeurs te reprennent, viens te cacher sous mes ailes; je serai ton bon génie, et je ne sais rien de plus efficace qu'un joyeux éclat de rire pour chasser à tout jamais les monstres fantastiques. A toi toujours l'unique aimé de mon cœur!

NATHANAEL A LOTHAR.

Je suis fort contrarié, cher ami, que, grâce à ma sotte distraction, Clara ait lu la lettre que je t'écrivais. La malicieuse jeune fille s'est moquée de moi de toutes ses forces; et pourtant, malgré ses beaux raisonnements contre ce qu'elle appelle ma fascination, je suis sûr de ce que mes yeux ont vu.

Du reste, j'ai reconnu que le marchand de baromètres et l'avocat Coppélius sont deux êtres tout à fait distincts. Je prends ici des leçons d'un célèbre physicien qui se nomme Spalanzani, et qui est d'origine italienne. Cet homme connaît depuis long-temps Giuseppe Coppola, qui a d'ailleurs l'accent piémontais. Coppélius était allemand, très-allemand. Et maintenant regardez-moi, ta sœur et toi, mon ami, comme un songe-creux; je



ne puis effacer de mon esprit l'impression de la fatale ressemblance qui m'avait frappé d'abord. Spalanzani est un personnage assez extraordinaire.

Figure-toi un petit homme tourné en boule, les os de la face très-saillants, le nez fin comme une lame de rasoir, les lèvres un peu contournées, et les yeux luisants comme une paire d'escarboucles. Dernièrement je montais chez lui pour assister à quelques expériences, lorsqu'en passant sous le vestibule je m'aperçois que le rideau vert d'une cloison vitrée n'est pas fermé avec le soin ordinaire. Je m'approche machinalement, je regarde : une femme magnifique est assise dans la chambre devant une petite table sur laquelle elle appuie ses bras charmants. Son attitude était tournée vers moi, de telle sorte que mes yeux pouvaient rencontrer les siens, et je remarquai avec une surprise mêlée d'un secret effroi que ses prunelles étaient sans regard. On eût dit, à la voir ainsi, qu'elle dormait les yeux ouverts. Je me glissai, le cœur serré, et la tête en feu, dans la salle où un nombreux auditoire attendait déjà les leçons du professeur. Quelqu'un m'apprit que la femme mystérieuse était Olympia, la fille de Spalanzani, qu'il tient presque séquestrée chez lui. Peut-être que cette belle fille est idiote, ou que Spalanzani a quelque autre motif très-légitime d'en agir ainsi; c'est ce dont je veux m'informer. Mais à quoi bon te fatiguer davantage de toutes mes billevesées? nous causerons bientôt de vive voix et mieux à l'aise. Dans quinze jours, au plus tard, cher ami, je serai près de toi, près de Clara, et ma pauvre imagination se calmera sous l'influence heureuse de son doux regard.

Au revoir, ami.....

I.

L'histoire des merveilleuses aventures de l'étudiant Nathanaël pourrait bien commencer à l'endroit où il donne au diable le marchand de baromètres. Les trois lettres que mon ami Lothar a bien voulu me communiquer sont comme trois coups de pinceau jetés au hasard sur la toile. Il s'agit d'esquisser des traits, et de faire ensuite du coloris. Entrons en matière.

Peu de temps après la mort du père de Nathanaël, Clara et Lothar, deux enfants d'un parent éloigné que sa mort laissait orphelins, furent recueillis dans la maison de la mère de notre héros. Clara et Nathanaël s'éprirent avec l'âge d'un mutuel et doux penchant. Ils étaient fiancés, lorsque Nathanaël partit pour la ville de G***, où il devait finir ses études, et où nous venons de le voir assistant au cours de physique du professeur Spalanzani.

Clara n'était point belle dans l'acception vulgaire de ce mot. Un peintre n'eût trouvé dans les contours de sa taille, de ses épaules et de sa poitrine qu'un excès de chasteté; mais il fallait admirer sa magnifique chevelure de Magdeleine dont elle s'enveloppait comme d'un voile, et l'éclat de sa peau satinée effaçait la blancheur de la neige. Un fanatique de beauté s'é-

tait avisé de comparer les yeux de Clara aux lacs bleus de Ruisdaël, dont le miroir limpide reflète avec un charme si pur les bois, les prés et les fleurs, tous les poétiques aspects du plus riche paysage. A ces grâces naturelles, la jeune fille joignait une imagination vive et brillante, un cœur sensible et affectueux qui n'excluait pas le positif de la raison, comme sa lettre précitée nous en a fourni la preuve. Les esprits romanesques ne parvenaient à rien moins qu'à lui plaire; elle discutait peu avec les phraseurs, mais son regard plein de malice leur disait fort éloquemment : Mes chers amis, vous faites des frais bien superflus pour m'entraîner dans votre monde imaginaire. — Cette manière d'être et de raisonner les choses de la vie faisait juger diversement le caractère de Clara. Les uns l'accusaient d'insensibilité et de prosaïsme; mais les âmes d'élite admiraient sous cette froide écorce un sens exquis de délicatesse et de pureté. Mais nul n'aimait Clara comme l'aimait Nathanaël, en dépit de son exaltation avide du merveilleux. La jeune fille payait son affection du plus tendre retour. Lorsque Nathanaël arriva de G***, à l'époque qu'il avait annoncée à Lothar, elle vola dans ses bras avec une joie ineffable; et tel fut en réalité l'effet de ce rapprochement, que du jour où Nathanaël revit sa bien-aimée, il chassa de son souvenir sans nulle peine et Coppélius et Coppola.

Nathanaël avait pourtant raison quand il écrivait à son ami Lothar que

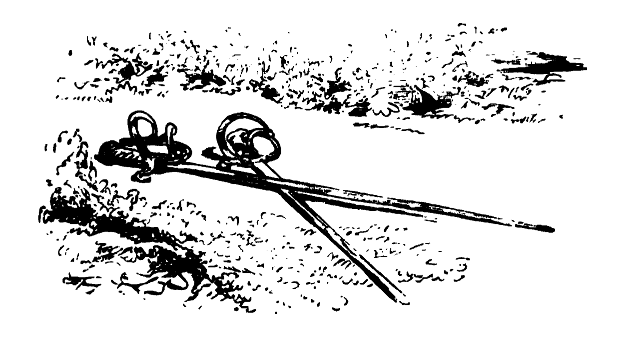


l'apparition du maudit brocanteur Giuseppe Coppola avait jeté un sort fatal sur sa destinée. Son caractère s'était empreint d'une sombre rêverie, et

son humeur jusque-là si joyeuse s'était tout à coup transformée en un spleen rongeur qui le faisait lentement dépérir. Ses méditations mystiques, dont rien ne parvenait plus à le faire sortir, causaient de grands ennuis à la pauvre Clara; elle était forcée de reconnaître que toute la sagesse de ses raisonnements ne suffisait plus à lutter contre le mal moral qui tuait son bien-aimé. Un jour que Nathanaël se plaignait très-sérieusement de voir sans cesse le monstrueux Coppélius se dresser entre lui et ses espérances de bonheur à venir, elle lui dit tristement : — « Mon ami, je crois en effet que ce vilain original est devenu ton mauvais génie; mais il ne faut t'en prendre qu'à toi-même; sa puissance n'existe que par ta crédulité. » — Cette lutte d'esprit contrariait Nathanaël sans guérir ses lugubres préoccupations, et peu à peu, dans son dépit, il vint jusqu'à faire descendre Clara au rang de ces créatures inférieures dont le regard privé de *seconde vue* ne sait pas pénétrer les arcanes de la nature invisible. Dès le matin, il s'efforçait de la convertir à ses idées, et lui lisait des traités de philosophie occulte pendant qu'elle s'occupait des prosaïques apprêts du déjeuner. — « Mais, » lui disait alors la bonne Clara, « je crois en vérité que tu es le mauvais génie de mon café; car s'il faut que j'abandonne tous les soins du ménage pour passer mon temps à t'écouter discourir, l'eau va bouillir, le café s'en ira dans les cendres, et alors adieu le déjeuner! » Nathanaël, furieux de se voir si mal compris, fermait alors ses livres avec colère; il allait s'enfermer dans sa chambre, et on ne le revoyait plus de tout le jour. L'ennui s'emparait des réunions de famille, et le désaccord se mettait entre les cœurs de deux êtres qui avaient été si bien créés pour s'adorer et vivre toute une vie de mutuel bonheur. Et cependant le temps marchait, marchait toujours, et il emportait avec lui quelques-unes des excentricités du pauvre Nathanaël, qui voyait l'image odieuse de Coppélius fuir graduellement dans un vague lointain. Notre jeune malade chercha dans la poésie une distraction à ses pensées fatales. Un jour il courut vers Clara, un gros manuscrit à la main : c'était un vrai poème où il avait versé à flots toutes ses impressions, tous ses rêves, toutes les souffrances de sa pensée fiévreuse. Il commença sa lecture sous la tonnelle du jardin; l'air était embaumé des tièdes senteurs du soir; le soleil couchant dorait la cime des arbres des rayons adoucis. Nathanaël ouvrait son cahier, tandis que Clara tricotait, se promettant bien de fermer l'oreille à une œuvre qu'elle jugeait devoir être fort ennuyeuse. Mais, quand les premières pages furent achevées, elle sentit en elle-même une agitation singulière; son ouvrage lui tomba des mains; elle resta l'œil fixe, tout absorbée dans la contemplation de Nathanaël, que dominait avec une force irrésistible l'entraînement d'une poésie délirante. Sa lecture achevée, le jeune homme jeta loin de lui son manuscrit, et, les yeux pleins de larmes, la poitrine gonflée de sanglots, il se pencha vers Clara, dont il pressa les mains dans une étreinte convulsive en s'écriant d'une voix désespérée : — « Ah! Clara, Clara! » La

bonne fille le regarda avec une tendre pitié : — « Mon bien-aimé, » lui dit-elle, « ton poème est absurde, jette au feu cette œuvre maudite! » Nathanaël se leva d'un bond : — « Folle créature, » lui dit-il en la couvant d'un regard sombre, « automate sans puissance et sans âme!... » Et il se sauva en courant. Clara resta tout éplorée : — « Hélas! » se disait-elle, « il ne m'a jamais aimée, car il ne sait pas me comprendre, et il me méprise! »

En ce moment, Lothar parut sous la tonnelle; il força sa sœur désolée à lui dire la cause de ses larmes, car il aimait sa sœur avec des tendresses infinies. Deux minutes après, il était à la poursuite de Nathanaël, le rejoignit et lui fit des reproches amers, auxquels Nathanaël répondit avec violence. Ils échangèrent tous deux des provocations terribles et se donnèrent rendez-vous pour le lendemain, dès l'aube, derrière le mur du jardin. Le reste du jour ils restèrent sombres et muets l'un devant l'autre. Mais Clara avait tout deviné, elle avait aperçu préparer les épées de combat; elle se mourait de peur et d'épouvante en face du danger qui allait lui ravir son frère et son fiancé. A l'heure dite, les épées nues étaient jetées sur le gazon qu'elles allaient abreuver de sang. Lothar et Nathanaël avaient



déjà jeté bas leurs habits; ils avaient tous deux l'œil en feu et la menace sur les lèvres; et ils allaient se mettre en garde lorsque Clara, tout échevelée, accourut se jeter au milieu d'eux en criant : — « Tuez-moi donc, car c'est pour moi que vous allez vous égorger; et, quel que soit celui des deux qui succombe dans cet atroce duel, je jure de ne pas lui survivre! » Son frère jeta loin de lui son épée, et Nathanaël tomba aux pieds de Clara : — « Pardonne-moi, cher ange, » lui disait-il en pleurant; « pardonnez-moi aussi, Lothar; je suis coupable envers vous deux! Mais vous savez si je vous aime, mes pleurs et mon repentir le prouvent assez! » Le frère et la sœur le relevèrent, et ils mêlèrent ensemble leurs larmes et leurs serments nouveaux d'éternelle affection.

A partir de ce jour, Nathanaël se sentit le cœur un peu soulagé. La tendresse des êtres qu'il aimait avait chassé de son cerveau une partie des

vapeurs qui le troublaient. Il passa encore trois jours au milieu d'eux avant de retourner à G***, où le rappelait sa dernière année d'études universitaires; après quoi il devait se fixer pour toujours dans sa ville natale auprès de sa bien-aimée.

La mère de Nathanaël ignorait le désordre que le souvenir de Coppélius avait jeté dans l'esprit de son fils. On lui avait caché avec soin ce triste secret pour ne pas l'affliger, car elle ne cessait de pleurer la mort de son mari; et le nom seul de Coppélius, prononcé devant elle, lui aurait causé des accès de désespoir.

II.

Nathanaël, de retour à G***, trouva la maison qu'il avait habitée brûlée de fond en comble; il n'en restait plus que deux ou trois pans de mur tout noircis et calcinés par la flamme. L'incendie s'était déclaré dans l'officine d'un apothicaire. Plusieurs amis de Nathanaël, voisins de ce lieu de désastre, s'étaient dévoués en son absence pour sauver ses hardes, ses instruments de physique et des papiers; ils avaient serré ce dépôt dans une autre chambre qu'ils avaient louée au nom de l'étudiant. Cette chambre était située en face de l'appartement du professeur Spalanzani. De la fenêtre le regard plongeait à l'aise dans le cabinet où souvent, quand les rideaux étaient ouverts, on pouvait remarquer Olympia muette et assise dans une attitude immobile. Nathanaël s'étonna d'abord de l'étrange fixité de la posture qu'Olympia gardait durant des heures entières devant la petite table sur laquelle ses bras reposaient appuyés. La contemplation de cette magnifique créature produisit sur Nathanaël un effet électrique. Mais l'amour fidèle de Clara remplissait son âme et le préservait des séductions de l'austère Olympia; aussi notre ami ne jetait-il qu'à de longs intervalles quelques regards presque distraits vers l'asile qu'habitait cette belle statue. Un de ses premiers soins était d'écrire une longue lettre à sa fiancée, lorsqu'il vit apparaître tout à coup la figure désagréable de Coppola. Un frémissement nerveux parcourut tous ses sens; mais bientôt, se rappelant les arguments de Clara contre ses illusions et les renseignements qu'il tenait du professeur Spalanzani au sujet de Coppola, il eut presque honte de son premier mouvement d'effroi; et d'une voix aussi calme qu'il put la faire : — « Mon ami, » dit-il à l'importun visiteur, « je n'achète point de baromètres; allez au diable, s'il vous plaît. » Mais Coppola, sans tenir compte de ce congé, entra presque au fond de la chambre, et, fixant sur l'étudiant des regards pleins d'un feu sinistre, il répondit : — « Je n'ai pas seulement des baromètres, j'ai aussi des yeux, de beaux yeux! » — « Comment, des yeux! » s'écria Nathanaël; « fou maudit, comment peux-tu avoir des yeux!... » — « Voilà, » reprit le colporteur en ouvrant son ballot dont

il fit sortir une collection de lunettes de toutes grandeurs et de toutes couleurs de verre. Il en tirait, tirait toujours, et la table s'en couvrait à vue d'œil. Le pauvre Nathanaël crut voir des milliers de regards fantastiques se croiser en tous sens contre lui; et plus Coppola étalait de nouvelles lunettes, comme s'il les eût tirées d'un sac inépuisable, plus notre pauvre étudiant sentait croître son malaise. Tout à coup, n'y pouvant plus tenir, il sauta à la gorge du brocanteur, qui, reculant tout effrayé, rengaîna ses lunettes en lui criant : — « Miséricorde ! mon cher monsieur, comme vous y allez ! Si ces verres ne vous vont pas, ce n'est pas une raison pour m'étrangler. Peut-être aimeriez-vous mieux des lorgnettes. En voici pour tous les goûts. » Dès que les lunettes furent rentrées dans le sac, Nathanaël redevint calme comme par enchantement. Les nouveaux objets que Coppola lui montrait n'exerçaient plus sur lui aucune fascination. Confus de son emportement, il résolut d'acheter quelque chose au marchand pour réparer sa violence; et, choisissant une très-petite lorgnette dont la monture était d'un travail exquis, il alla, pour en faire l'essai, la braquer sur la chambre où mademoiselle Olympia Spalanzani était assise à sa place ordinaire : c'était la première fois qu'il voyait ses traits à une distance aussi rapprochée; cette contemplation le jeta dans un long ravissement, d'où il ne fut tiré qu'à grand'peine par le bruit que faisait Coppola en battant la mesure sur le plancher. — « Tre zecchini, » trois ducats, disait à satiété le prosaïque mécanicien. Nathanaël se hâta de le payer. Coppola sortit à reculons en multipliant les saluts et les remercîments; mais à peine fut-il dans l'escalier qu'il laissa échapper un ignoble éclat de rire. — « Ce chien de voleur, » se dit Nathanaël, « m'a fait payer dix fois le prix de sa lorgnette, et le voilà qui rit de sa dupe. » Il jeta l'instrument de côté pour achever sa lettre à Clara; mais à peine avait-il repris la plume que l'image d'Olympia



Pendant cette conversation remarquable, le professeur Spalanzani passa plusieurs fois devant nos amoureux en leur adressant un sourire étrange. Peu à peu Nathanaël, malgré sa préoccupation, s'aperçut que l'éclat des lumières diminuait. Les bougies du salon s'éteignaient successivement; la musique et la danse avaient cessé depuis long-temps, et les conviés étaient partis. — « Oh! mon Dieu! » disait Nathanaël, « faut-il déjà nous séparer, et me sera-t-il permis de te revoir, ô mon ange? » Il se pencha sur les mains d'Olympia pour les couvrir encore de baisers. Mais le froid de la mort se retrouva sous ses lèvres; il frissonna de la tête aux pieds. — « Olympia, » disait-il d'une voix brisée; « Olympia, m'aimes-tu? » et Olympia se leva comme par l'effet d'un ressort, et répondit comme toujours: — « Ach! ach! ach! » et elle se mit à marcher, suivie par Nathanaël, qui répétait à l'infini ses déclarations emphatiques. Olympia s'arrêta devant Spalanzani, et celui-ci dit à l'étudiant: — « Mon cher monsieur, puisque vous prenez tant de plaisir dans la conversation de ma fille, vos visites nous seront toujours fort agréables. » Nathanaël crut que le ciel s'ouvrait. Il partit fou de joie et d'amour. Le bal du docteur Spalanzani fut long-temps l'objet de toutes les causeries et surtout de vertes critiques. Les uns relevaient avec malice maintes maladresses qui ne leur avaient pas échappé, et qui témoignaient du peu d'usage du monde que possédait M. le professeur; les autres, et c'était le grand nombre, discutaient les imperfections de mademoiselle Olympia, et s'accordaient à la trouver stupide, ce qui justifiait suffisamment le soin que Spalanzani avait pris si long-temps de la dérober à tous les yeux. Nathanaël en écoutant ces propos bouillonnait de colère; mais il n'osait éclater, de peur de compromettre sa bien-aimée, et de se voir fermer au nez la porte du logis. Un jour Siegmund lui dit: « Frère, comment un homme raisonnable peut-il s'enamourer, ainsi que tu l'as fait, d'une poupée qui ne sait rien dire?... » A quoi Nathanaël répondit avec un calme apparent: « Comment un garçon qui a d'aussi beaux yeux n'a-t-il pas compris tout ce qu'il y a de charmes et de trésors visibles et cachés dans la personne d'Olympia? Tant mieux, frère, que tu n'aies pas vu tout cela, car tu aimerais cette fille avec une exaltation pareille à la mienne; et je sens que je ne pourrais vivre à côté d'un rival, eût-il été mon meilleur ami!... »

Siegmund comprit que la tête de Nathanaël était fort malade; aussi chercha-t-il à le ramener à des idées moins guerroyantes. — « La beauté, » lui dit-il, « est une chose de convention; le caprice y a souvent plus de part que la réalité. Mais ne te semble-t-il pas singulier que tous nos camarades portent le même jugement sur l'extérieur d'Olympia? S'il y a dans cette femme un ensemble de beaux traits et de formes séduisantes, peut-on disconvenir, après l'avoir examinée, que son œil est sans regard, — que chaque mouvement qu'elle fait semble l'effet d'un rouage? Elle chante, elle joue avec mesure; mais c'est toujours le même air avec le même accom-

pagnement; sa danse est un mécanisme uniforme. Voilà ce que j'ai vu, ce que nous avons tous vu ; et j'en conclus que ta belle Olympia est un être surnaturel dont le secret nous sera révélé quelque jour. » Nathanaël fit un nouvel effort pour ne pas sortir de son caractère : — « Vous n'êtes tous, » dit-il à Siegmund, « que des êtres prosaïques; tout ce qu'il y a d'amour et de séductions dans Olympia ne s'est révélé qu'à moi, parce que seul j'avais des facultés assez exquises pour apprécier le trésor que m'offrait la fortune. Je conçois qu'elle vous déplaise parce qu'elle n'a rien à mêler à vos fades conversations. Le peu de mots qu'elle laisse tomber de ses lèvres sont pour moi comme les hiéroglyphes du monde intime où vivent les âmes; mais tu ne sais rien de tout cela... » — « C'est vrai, » reprit Siegmund, « aussi je te laisse à tes rêves; mais si jamais, dans le monde réel où tu redescendras tôt ou tard, tu avais besoin d'un service d'ami, souviens-toi de moi... Adieu ! » Nathanaël parut touché des derniers mots de son ami, et les deux jeunes gens échangèrent, avant de se séparer, une cordiale poignée de mains.

Clara, la bonne Clara, était aussi bien oubliée que si elle n'eût jamais existé. Lothar avait également disparu du souvenir de Nathanaël. Le pauvre garçon passait toutes ses journées à côté d'Olympia ; il venait lui lire des vers, des poèmes, des ballades, des traités de psychologie à perte de vue. La belle personne écoutait tout cela avec une patience, avec une impassibilité fantastiques. Elle regardait son amant avec ses deux yeux noirs éternellement fixes; et quand Nathanaël, enflammé par le regard, tombait à ses genoux et baisait ses mains ou ses lèvres, elle disait toujours : — « Ach ! ach ! ach ! » et quand il s'en retournait chez lui, elle ajoutait : — « Bonne nuit, mon bien-aimé ! » Ce peu de mots ouvraient à Nathanaël le monde infini des amours platoniques; il s'imaginait penser, agir et sentir pour Olympia, et il admirait cette puissance d'amour qui avait attiré en lui-même l'âme et les facultés d'Olympia. Quelquefois il retrouvait des moments lucides, et alors il songeait à l'immobilité étrange de la jeune fille; mais il se disait aussitôt : — « Qu'est-ce que des mots? de vains sons qui éclatent et s'évanouissent; mais le regard d'Olympia dit plus de choses que toutes les éloquences de la terre !.... »

Le professeur Spalanzani semblait prendre un singulier intérêt aux relations quotidiennes qui existaient entre sa fille et Nathanaël; il prodiguait à l'étudiant les témoignages de la plus cordiale bienveillance, et l'enhardit si bien, qu'un jour notre héros, armé de toute sa résolution pour frapper un grand coup, décida qu'il lui demanderait sans plus tarder, et avec toute la gravité convenable, l'honneur d'aspirer à la main d'Olympia. Pour être plus sûr de son fait, il crut nécessaire, avant tout, d'adresser à la dame de ses pensées une déclaration définitive; et pour lui donner un cachet plus solennel, il chercha dans une cassette un anneau d'or qu'il tenait de sa mère et qu'il voulait mettre au doigt d'Olympia en guise de fiançailles. Il

trouva dans la cassette les lettres de Lothar et de Clara, les éparpilla avec impatience, trouva l'anneau et courut chez le professeur.

Quand il fut arrivé au-dessus de l'escalier, il entendit un vacarme épouvantable dans l'appartement de Spalanzani. A travers des piétinements, des cliquetis métalliques et des coups violemment heurtés contre les cloisons du logis, il discerna deux voix qui hurlaient d'atroces malédictions.....

— « Vas-tu lâcher, misérable! » — « Oses-tu m'enlever mon sang et ma vie? » — « C'est mon œuvre de prédilection! » — « Moi, j'ai fait les yeux! » — « Moi, les ressorts du mécanisme! » — « Va au diable, maudit faiseur d'horloges! » — « Satan! arrête! Animal d'enfer, rends-moi mon bien! — « Ha! ha! ha!... » Or, ces deux voix formidables appartenaient à Spalanzani et à Coppélius. Nathanaël, hors de lui, donna un coup de pied dans la porte et s'élança dans la chambre au milieu des combattants. Le professeur tirait par les épaules, et l'Italien Coppola par les jambes, une femme qu'ils s'arrachaient avec rage.



— « Horreur!.... » s'écria Nathanaël, « c'est Olympia! » Et il allait sauter à la gorge de Coppola, lorsque celui-ci, doué d'une force d'Hercule, força, par une dernière secousse, son antagoniste à lâcher prise; et, soulevant la femme de ses bras nerveux, en déchargea un si rude coup sur la tête du professeur, que le pauvre homme, presque assommé, alla mesurer la terre à dix pas, en brisant dans sa chute une table couverte d'une foule de flacons, de cornues, d'alambics et d'instruments. Profitant de ce

désordre, Coppola jeta Olympia sur ses épaules, et disparut en riant d'un rire de démon; et l'on entendit jusqu'au bas de l'escalier les jambes d'Olympia battre les marches avec un cliquetis de castagnettes.

La tête d'Olympia était restée sur le champ de bataille. Nathanaël reconnut avec effroi que c'était une figure de cire ; les yeux d'émail s'étaient brisés. Le malheureux Spalanzani gisait au milieu des éclats de verre qui avaient criblé de blessures saignantes ses bras, son visage et sa poitrine. — « Coppélius ! Coppélius ! » s'écriait-il d'une voix dolente. — « Maudit voleur ! tu m'enlèves le fruit de vingt ans d'études et de travail ! Mais, c'est égal, je lui ai pris les yeux ! Oui, les voilà ! » Nathanaël vit alors à ses pieds deux yeux sanglants qui le regardaient avec fixité. Spalanzani les ramassa et les lui jeta de telle sorte qu'ils vinrent frapper son estomac. Aussitôt, Nathanaël, saisi d'un accès de folie, se mit à crier les choses les plus incohérentes, et, se ruant sur le professeur, il allait l'étrangler si les voisins, accourus au bruit de la scène qui venait d'avoir lieu, ne s'étaient emparés de la personne de l'étudiant, qu'il fallut garrotter étroitement pour empêcher qu'il ne fît quelque malheur. On le porta à l'hôpital des fous, et son ami Siegmund le suivit en pleurant.

Le célèbre professeur Spalanzani se rétablit en peu de temps, car aucune de ses blessures n'offrait la moindre gravité. Mais aussitôt qu'il put supporter un déplacement, il lui fallut quitter la ville, car tous les étudiants de l'Université qui avaient été témoins de la mystification jouée à Nathanaël avaient juré de tirer une vengeance terrible du mécanicien italien qui s'était permis d'abuser avec un mannequin des personnes naturelles aussi recommandables que les habitants et écoliers de la ville de G***. Quelques légistes avaient même ouvert l'avis d'intenter un procès criminel à Spalanzani comme coupable de la folie qui venait de retrancher Nathanaël du sein de la société. Mais le professeur avait filé à temps, et on ne revit pas davantage le marchand de baromètres, de lunettes et de lorgnettes, Giuseppe Coppola.

Quand, à force de soins, Nathanaël reprit un peu de raison, il lui sembla qu'il sortait d'un long cauchemar; il se retrouva dans sa chambre de la maison paternelle : sa mère, la bonne Clara et Lothar pleuraient autour de son lit. Dès qu'il rouvrit les yeux, Clara lui parla la première : — « Tu nous es rendu, » lui dit-elle, « ô mon bien-aimé ! te voilà guéri par nos soins d'une cruelle maladie. » — « Clara ! Clara ! » murmura Nathanaël, en promenant sur tous les objets qui l'environnaient un regard étonné, comme s'il cherchait à rappeler des souvenirs. Siegmund, qui n'avait pas voulu quitter son ami malade, entra dans la chambre et vint lui serrer la main. Quelques jours de douce convalescence achevèrent la guérison de l'étudiant. Quand il fut complétement rétabli, on lui apprit qu'un vieil oncle qui, de son vivant, avait toujours paru fort pauvre et très-avare, venait de mourir, laissant à ses héritiers une petite maison champêtre non loin

de la ville, avec un coffre-fort assez bien garni. C'est là que toute la famille se proposait d'aller vivre au sein d'une paisible retraite. On fixa le jour de l'installation, et avant le départ on parcourut la ville pour y faire les dernières emplettes nécessaires afin de n'y pas revenir de long-temps. Comme on passait sur la place de l'église : — « Cher bien-aimé, » dit Clara, « ne veux-tu pas que nous montions sur le beffroi pour contempler encore les montagnes et les forêts lointaines ?.... » Nathanaël trouva l'idée charmante, et ils montèrent seuls; la vieille mère retournait à la maison, et Lothar, peu soucieux de grimper deux ou trois cents degrés de pierre, voulut attendre au pied de la tour.

Les deux amants appuyés sur la balustrade du beffroi s'enivraient du poétique spectacle qui se déroulait sous leurs yeux. Les cimes des grands bois se courbaient comme des vagues d'eau verte, et les montagnes se découpaient comme des silhouettes de fantômes grisâtres sur l'azur foncé du ciel.

— « Vois donc, » s'écria la jeune fille, « vois donc ce singulier buisson gris là-bas; on dirait qu'il se remue, et qu'il vient vers nous! » Nathanaël, doué d'une vue moins perçante, chercha machinalement dans sa poche la lorgnette de Coppola. Mais à peine l'eut-il braquée vers la plaine qu'il bondit comme un tigre en poussant un cri rauque et féroce : Olympia s'était trouvée devant le verre de la fatale lorgnette. Nathanaël eut un transport au cerveau. Il se prit à regarder Clara fixement; puis ses yeux roulèrent tout sanglants dans leurs orbites : — « Mannequin ! mannequin d'enfer! » s'écria-t-il, « retourne au diable qui t'a créé !... » Et alors il étreignit Clara avec une force convulsive, et voulut la jeter en bas de la tour. La pauvre enfant, demi-morte d'effroi, se cramponnait à la balustrade avec l'énergie du désespoir. Lothar entendit heureusement ces cris de détresse; soupçonnant un affreux malheur, il s'élança dans l'escalier tortueux de la tour; comme il arrivait sur la plate-forme, Clara évanouie était suspendue par Nathanaël au-dessus d'un abîme effroyable. Lothar eut à peine le temps de retirer en arrière le corps de sa sœur, et, pour faire lâcher prise au malheureux Nathanaël, il lui asséna un coup furieux sur la tête qui le fit chanceler et tournoyer comme une toupie. Lothar descendit les marches du beffroi avec son précieux fardeau, que la vie semblait avoir abandonné. Quant à Nathanaël, il se mit à courir comme un énergumène tout autour de la plate-forme, en faisant des sauts périlleux et poussant des hurlements sauvages qui attirèrent la foule frappée d'un stupide effroi. Au milieu des curieux parut tout à coup l'avocat Coppélius, qui venait d'entrer dans la ville. Quelques gens du peuple voulaient monter dans la tour pour s'emparer du fou dont l'exaltation faisait trembler. — « Bah ! bah ! » dit Coppélius; « laissez-le donc, il descendra bien tout seul ! » Et comme il regardait, bouche béante, les évolutions de Nathanaël, celui-ci,

qui venait de se pencher sur la balustrade, l'aperçut, le reconnut, et, en jetant un éclat de rire diabolique, il se précipita.....

On le releva brisé. — Coppélius se perdit dans la foule. Quelques années après, Clara, qui avait quitté le pays après ce malheureux événement, fut rencontrée par Siegmund, l'ami de Nathanaël, dans une contrée lointaine. C'était une belle jeune femme; elle était assise à la porte d'une maison de campagne fort avenante. Près d'elle, un homme d'une physionomie douce et grave tenait sa main serrée en la regardant avec amour. Deux jolis enfants jouaient à leurs pieds sur une pelouse émaillée de bruyère fleurie.



LE ROI TRABACCHIO.

SUR les confins du domaine de Fulda vivait jadis, au bord d'un bois vieux comme le monde, un habile chasseur nommé Andrès. Cet



homme, après avoir fait partie de la maison du comte Aloys de Bach, avait suivi son noble maître pendant ses longs voyages, et lui avait sauvé la vie avec un admirable dévouement lors d'une attaque de bandits sur les routes du pays de Naples. Dans une hôtellerie de cette ville, où ils firent quelque



LE ROI TRABACCHIO.

séjour, ils rencontrèrent une jeune fille de la plus rare beauté, qui n'était employée qu'aux travaux les plus grossiers, et que le maître du logis paraissait traiter avec une grande dureté. Andrès, qui se piquait de galanterie, mit en œuvre toutes sortes d'égards pour adoucir, autant qu'il était en lui, la situation de cette pauvre enfant, qui, par gratitude, conçut bientôt pour lui un si vif attachement, que, pour ne pas être séparée de lui, elle consentit avec joie à l'accompagner en Allemagne; et le comte de Bach, par affection pour son fidèle domestique, permit à la jolie Giorgina de prendre place à côté de son futur époux sur le siége extérieur de sa chaise de poste. Leur mariage fut même célébré avant de quitter l'Italie; et, quand ils furent arrivés sur les domaines de leur seigneur, Andrès fut investi des fonctions de garde général des chasses dans les forêts de Fulda.

Le jeune ménage eut grand'peine à s'y créer une existence supportable. Le pays était des plus misérables, et, outre la difficulté de s'y procurer la plupart des choses nécessaires à la vie, il fallait continuellement veiller contre les braconniers et les voleurs. Le modique salaire du garde-chasse suffisait à peine aux premiers besoins, et les petites gratifications que lui rapportaient ses droits sur les coupes annuelles de la forêt, jointes au produit d'un petit jardin souvent dévasté par les incursions des loups et des sangliers, ne le préservaient pas toujours des rudes atteintes de la misère. Et pourtant, malgré tant de privations et de petites souffrances, l'honnête garde-chasse accomplissait ses devoirs avec une rigoureuse fidélité. Mais Giorgina, dont l'enfance s'était écoulée sous un ciel plus doux, tomba malade de langueur et d'épuisement. Sa beauté se flétrit peu à peu, et la charmante Napolitaine devint en peu de temps une créature chétive, amaigrie et souffreteuse à l'excès. Souvent, pendant la nuit, des coups de feu faisaient gronder les échos des bois. Les dogues du garde-chasse faisaient retentir l'air de sauvages aboiements, et Andrès quittait sa couche en maugréant contre sa pénible destinée. La naissance d'un fils acheva d'affaiblir la constitution de Giorgina, et chaque jour, à dater de cette époque, elle se sentait descendre vers la tombe. Tout espoir de bonheur s'était éloigné de la maisonnette du forestier. Le chagrin sombre qui le minait semblait l'avoir privé de ses facultés. Il passait la plus grande partie des nuits dans de cruelles insomnies; et le jour, exténué par la fatigue et l'anxiété, il sentait sa main trembler; le plomb de sa carabine n'atteignait plus, comme autrefois, le gibier aux plus lointaines distances, et les hôtes de la forêt, traversant les taillis sous ses yeux, semblaient insulter, par leur sécurité, à son adresse déchue. Sans un vieux valet qui lui était fort attaché, il n'aurait pu fournir au comte les redevances de gibier qui lui étaient imposées.

Un soir d'automne, que la bise gémissait dans les feuilles mortes, assis près du grabat où sa femme se sentait mourir, le pauvre Andrès rêvait tristement à son avenir. Le vieux valet n'était pas revenu de la ville pro-

chaine, où il était allé chercher des remèdes pour la malade. L'ouragan se roulait dans les profondeurs de la solitude, et les dogues, tourmentés par l'électricité de l'atmosphère, hurlaient par intervalles. Tout à coup un bruit de pas se fit entendre auprès de la cabane. Andrès crut que c'était son valet qui revenait; il se leva pour aller ouvrir. Un homme drapé dans les plis d'un grand manteau gris, et les traits cachés sous un bonnet de fourrure, entra dans la chambre. — « Je me suis perdu dans ces bois sans routes frayées, » dit l'inconnu; « voici l'orage qui descend des roches, tout à l'heure les ravins seront noyés. Voulez-vous, mon brave homme,



m'accorder un abri sous votre toit, pour attendre la fin de la tourmente? » — « Soyez le bienvenu, » répondit le garde; « mais je n'ai à vous offrir qu'une triste hospitalité. Voyez, j'ai une femme malade, et je manque de tout. Mon valet, que j'avais envoyé chercher quelques secours et un peu de provisions, n'est pas encore de retour. »

Cependant l'étranger s'était débarrassé de son manteau sous lequel il portait une petite cassette avec une légère valise. Il déposa ces objets sur une table, et plaça auprès une paire de pistolets et un poignard. — Andrès était retourné près du lit de Giorgina, qui restait immobile et comme privée de sentiment. — « Hélas! » s'écria-t-il en pleurant, « voici la dernière heure de ma pauvre femme! » — « Rassurez-vous, mon ami, » dit l'étranger,

qui venait de s'approcher du lit de douleur, et qui avait pris la main de la malade pour lui tâter le pouls, avec l'expression d'un vif intérêt. « Votre femme est jeune, mais les privations la tuent; elle n'a besoin que de recouvrer ses forces par une nourriture vigoureuse. Je porte toujours avec moi une liqueur cordiale qui produit des effets merveilleux; je suis arrivé à temps pour vous rendre un service signalé : laissez-moi faire. » A ces mots, il tira de sa cassette un flacon rempli d'une liqueur dorée dont il versa quelques gouttes sur un morceau de sucre qu'il glissa entre les lèvres de la malade. Puis il tira d'un autre flacon deux ou trois cuillerées de vin du Rhin qu'il insinua délicatement de la même manière, et il dit à Andrès de



laisser reposer la mère et l'enfant, et d'attendre sans inquiétude le résultat de ce médicament naturel. Andrès restait en extase devant le sauveur que le ciel venait d'envoyer dans son humble cabane. Dans l'effusion de sa reconnaissance, il se mit à lui raconter tous les détails de sa misère. L'étranger lui répondit que souvent la Providence venait au secours de ses créatures dans les moments les plus critiques, et qu'il ne fallait jamais désespérer de l'avenir. — « Hélas! mon digne monsieur, » reprit le garde, « Dieu sait avec quel bonheur je saisirais une occasion de gagner quelque argent; mais que puis-je faire dans ce désert, abandonnés, comme nous le sommes, de tout le monde! » L'étranger sourit à ces paroles d'Andrès, et il allait continuer la causerie, lorsque Giorgina sortit de son assoupissement. Elle

paraissait admirablement réconfortée, et sa première parole fut pour son enfant qu'elle prit dans ses bras. Andrès, ravi jusqu'à l'enthousiasme, riait, pleurait, sautait, baisait les mains de l'étranger, et ne se sentait plus de joie. A cette heure-là rentra le valet chargé de provisions, que, sur l'ordre de son maître, il se mit à préparer pour l'étranger. Celui-ci, à son tour, composa de ses propres mains un bouillon pour Giorgina, dans lequel il mêla diverses substances qui devaient, disait-il, achever sa guérison.

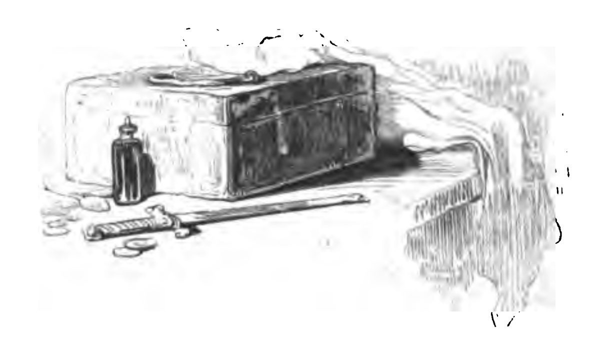
Cependant la nuit s'avançait, et, quoique la tempête se fût dissipée, Andrès insista pour que l'étranger consentît à se reposer sur un lit de mousse et de feuillage, couvert de peaux de chevreuil. Quand le jour parut, Giorgina était au mieux; elle rendit, avec son mari, les actions de grâces les plus touchantes au bienfaisant étranger; mais celui-ci recevait leurs doléances avec une impatience visible, et, pressé de se retirer, il tira d'une bourse de cuir plusieurs pièces d'or qu'il voulut faire accepter à son hôte. — « Ah! monsieur, » s'écria le brave garde, « je ne veux point de votre or; qu'est-ce que l'abri momentané que j'ai pu vous offrir, en échange du service inappréciable que vous nous avez rendu! Je n'oublierai jamais que ma chère femme vous doit la vie, et je ne demanderais au ciel que l'occasion de me dévouer corps et âme à votre service pour acquitter la dette de ma gratitude! Je ne veux point de cet argent qui ne m'est pas dû; mais si vous daignez me laisser un souvenir de votre passage, je serais trop heureux d'obtenir de votre générosité quelques gouttes du précieux élixir que vous possédez, afin de préserver ma Giorgina de toute rechute..... » — « Eh bien, » dit l'étranger, « puisque vous refusez un peu d'or que je suis assez riche pour vous donner sans qu'il m'en coûte rien, je veux en jeter le double sur les genoux de votre femme, afin qu'elle achète des nippes à son enfant pour le parer aux jours de fête. » Giorgina vit aussitôt pleuvoir sur son lit une poignée de jolies pièces d'or, toutes luisantes des reflets du soleil levant; et elle les regardait avec des sourires joyeux, car jamais elle n'avait vu de si près pareille richesse.

— « Vous serez peut-être surpris, » reprit alors l'étranger, « de trouver tant de libéralité dans un voyageur à pied, dont l'humble extérieur annonce tout au plus un petit marchand forain. Mais vous savez qu'il ne faut pas toujours juger les gens sur l'apparence. Je fais, tel que vous me voyez, depuis vingt ans, le commerce des bijoux; et j'ai gagné une immense fortune dont je pourrais jouir en grand seigneur, si l'habitude d'une vie errante et toujours active n'était pas devenue l'unique nécessité de mon existence. Cette cassette que vous voyez est pleine de joyaux du plus haut prix; il y a là-dedans des marchandises pour des sommes énormes. J'arrive de Francfort, où j'ai fait des affaires magnifiques, et la poignée d'or que j'ai donnée à votre femme représente tout au plus la millième partie de mes bénéfices. Je vais en ce moment de Francfort à Cassel; mais depuis

Schuchtern, j'ai voulu prendre des chemins de traverse qui m'ont égaré. Le passage de cette forêt, que les voyageurs vulgaires redoutent beaucoup, m'a paru, à cause de cela même, infiniment moins périlleux que la grande route, et désormais je compte y passer toujours; vous me reverrez, mes bons amis, deux fois par an : à Pâques, quand je vais de Francfort à Cassel; puis vers la fin de l'automne, quand je reviens après la foire de Saint-Michel, de Leipzig à Francfort, d'où je continue mon pèlerinage industriel jusqu'en Suisse et même en Italie. Chaque fois que je passerai ici, je veux m'y reposer chez vous, et je payerai largement votre hospitalité. J'ai, avant de vous quitter, un service à vous demander. Il s'agirait de me garder cette cassette jusqu'à mon voyage d'automne. J'ai en vous la plus entière confiance, et je vous laisse ce dépôt comme entre les mains du meilleur ami. Le garde-chasse du comte de Fulda ne peut être que le plus honnête homme du monde. Si vous êtes, outre cela, disposé à me rendre un autre bon office, je vous prierai de me guider jusqu'à la sortie de la forêt, vers la route de Hirschfeld; car je ne veux pas courir le risque de m'égarer une seconde fois : on ne trouve pas partout des gens aussi obligeants que vous; et d'ailleurs, puisque le pays n'est pas très-sûr, il est agréable d'être un peu accompagné. Comme forestier, les braconniers et les voleurs ne vous menacent point, ils savent que vous êtes pauvre; mais un voyageur inconnu, et dont la mort peut être facilement cachée à tous les yeux, court d'assez gros risques. On me connaît en mille endroits pour un brocanteur de joaillerie, et j'ai ouï dire qu'une bande de brigands qui exploite les environs a mon signalement, et se ferait fête de ma capture. Voulez-vous donc m'accompagner jusqu'à la lisière des bois?... »

Andrès s'empressa de se rendre aux désirs de l'étranger; il revêtit son uniforme de garde général, visita les amorces de son excellent fusil à deux coups, mit à sa ceinture un large coutelas bien aiguisé, et fit lâcher deux dogues de forte race pour compléter l'escorte. Pendant qu'il faisait ces préparatifs, l'étranger avait tiré de sa cassette un collier, des pendants d'oreilles et des bagues dont il engagea Giorgina à se parer devant lui. La jeune femme, rougissant de plaisir, s'admirait dans un miroir de poche que l'étranger avait placé devant sa jolie figure. — « Ah ! mon Dieu, monsieur, » disait-elle, « comment pouvez-vous tenter une pauvre forestière comme moi par l'appât de posséder de si belles choses ! » — « Je suis ravi, » dit l'étranger, « que ces bagatelles vous causent quelque joie. Ces diamants sont purs comme votre beauté. Acceptez-les en souvenir de moi. Andrès, » ajouta-t-il en se tournant vers le garde-chasse ébahi, « s'il m'arrivait quelque malheur, et si vous ne me voyiez pas revenir à l'époque que je vous ai marquée, je vous constitue l'unique héritier des richesses que renferme cette cassette. Je n'ai ni femme ni enfants; il ne me reste que des parents éloignés qui habitent le pays Valaisan, et dont je me soucie infiniment peu, car au temps où j'étais malheureux je n'ai trouvé près

d'eux ni affection ni ressources. Si d'ici à trois années vous ne receviez pas de mes nouvelles, regardez cette cassette comme votre bien; c'est un don que je place sur la tête de votre enfant, auquel je vous prie de faire porter le nom d'Ignaz, en souvenir de moi, car je me nomme Ignaz



Denner. » Le garde-chasse ne savait comment témoigner sa reconnaissance pour les étranges libéralités de l'étranger. Giorgina lui promettait naïvement de ne jamais l'omettre dans ses prières; mais il répondit que si la protection du ciel était chose recommandable, il se fiait davantage en sa force et dans la bonté de ses pistolets.

Le pieux Andrès goûtait mal cette manière de voir; mais il ne laissa échapper aucune observation qui pût mécontenter son hôte, et il se borna à lui faire observer que l'heure avançait, et qu'il était temps de se mettre en route, pour que sa Giorgina ne fût pas inquiète en attendant son retour.

Avant de quitter la maisonnette, Denner renouvela à Giorgina l'assurance qu'elle pouvait, sans aucun scrupule, user librement de ses bijoux. La jeune femme le remercia en rougissant de plaisir, et lui fit ses adieux, accompagnés de mille vœux pour son heureux retour. Les deux hommes se mirent à marcher d'un pas rapide à travers les bois, qui devenaient de proche en proche plus fourrés et plus sombres. Les dogues aboyaient de temps à autre, courant en avant, et puis revenant vers leur maître avec des signes de défiance et d'inquiétude. — « Cette partie de la forêt n'est pas sûre, » dit le garde; il apprêta les deux coups de son fusil et doubla le pas pour éclairer la marche de son hôte. Il crut entendre plus d'une fois des bruissements à travers les taillis; puis à de longues distances il lui sembla voir bondir des formes vagues, qui pouvaient aussi bien appartenir à des démons qu'à des brigands. Son compagnon ne cessait de le rassurer contre toute crainte de danger. Un homme d'un aspect sauvage et armé jusqu'aux dents s'étant levé tout à coup d'un buisson, Andrès allait tirer dessus; mais l'étranger retint son bras, et l'homme de mauvaise mine, ayant fait un signe d'intelligence, rentra dans les taillis. Aucun autre incident ne signala leur route jusqu'à a sortie du bois. — « Je vous re-

mercie de votre complaisance, » dit alors Denner au garde-chasse; « vous pouvez maintenant retourner chez vous sans nulle crainte. Je vous réponds que vous ne ferez aucune mauvaise rencontre; et si vous voyez surgir derrière les broussailles quelques figures rébarbatives, n'en prenez nul souci. » Andrès ne savait que penser du pouvoir occulte que son hôte semblait exercer sur les malfaiteurs. Il se remit en route bravement, et arriva sain et sauf chez lui, où sa Giorgina l'accueillit avec toutes les expressions de la joie la plus vive.

Les libéralités du marchand étranger ne contribuèrent pas peu à changer la physionomie du petit ménage d'Andrès. On se pourvut de bien des objets de première nécessité qui manquaient, et l'on y ajouta quelques objets d'agrément qui donnèrent à la maisonnette un aspect plus confortable. Les voleurs et les braconniers semblaient avoir abandonné le pays depuis le passage d'Ignaz Denner, et le garde-chasse, délivré de ses anxiétés continuelles, vaquait paisiblement aux fonctions de son emploi, et sa main était redevenue aussi sûre que son coup d'œil. L'étranger revint à la fête de Saint-Michel, ainsi qu'il l'avait promis. Il passa trois jours chez le garde, paya généreusement sa modeste dépense, et partit en témoignant le plus vif intérêt aux jeunes époux. Giorgina, grâce à ses petits cadeaux, pouvait se permettre certains airs de coquetterie. Elle confia à Andrès que l'étranger lui avait donné une broche d'or d'un fin travail d'orfévrerie, telle qu'en portent les jeunes filles d'Italie pour retenir les nattes de leur chevelure. Le garde, qui ne s'expliquait point quel motif caché pouvait faire agir ainsi l'étranger, fit quelques reproches à sa femme d'accepter de tels présents d'un inconnu. — « Je ne sais, » disait-il, « mais il y a en moi une voix secrète qui m'avertit sans cesse qu'une malédiction mystérieuse est attachée aux cadeaux de cet homme. Depuis que nous le connaissons, nous jouissons d'un peu plus d'aisance, et je bois de temps en temps quelques gobelets de meilleure piquette; mais je n'en regrette pas moins, malgré moi, notre ancienne pauvreté. Il me semble qu'alors j'avais le cœur plus libre et la conscience plus légère. Je ne puis éprouver aucune sympathie pour ce singulier marchand de bijoux; j'ai remarqué que son œil ne vous regardait jamais en face, et je me défie par instinct de celui qui n'a pas le regard franc. Dieu veuille que je me trompe, et qu'il n'y ait pas au fond de tout ceci quelque péril pour notre avenir et notre repos. »

Giorgina mit tout en œuvre pour dissiper les sinistres pressentiments de son mari, mais elle n'y réussit qu'à moitié. Andrès ne parla plus de l'étranger; seulement il ne put se défaire d'un air préoccupé, défiant et triste.

Ignaz Denner reparut à l'époque où l'enfant d'Andrès venait d'atteindre neuf mois accomplis. Giorgina l'avait paré à la mode italienne, et l'enfant promenait autour de lui, pendant le repas, des regards animés d'une in-

telligence précoce. Ignaz Denner le considérait avec complaisance. — « Mes amis, » dit-il à ses hôtes, « votre enfant donne déjà des signes d'un bon avenir, et j'aurais à vous faire une proposition avantageuse pour lui comme pour vous. Vous savez que je suis riche et que je n'ai point d'enfants. Je me sens disposé à environner le vôtre d'une affection toute singulière. Confiez-le-moi. Je le ferai élever à Strasbourg chez une dame respectable qui est de mes amis. Sa fortune est peut-être attachée au parti que vous allez prendre; mais il faut vous décider promptement, car je pars ce soir; et si vous y consentez, j'emporterai l'enfant jusqu'au prochain village, où je me procurerai une chaise de poste. » A ces mots de l'étranger, Giorgina s'empara de son enfant, et le serra dans ses bras, les larmes aux yeux. — « Voyez, monsieur, » dit Andrès, « voyez comme ma femme accueille votre projet; je partage son avis, et, sans douter le moins du monde de vos bonnes intentions, je ne puis consentir à me séparer de notre bien le plus précieux; quelque grands que soient les services que vous nous avez rendus, ils ne peuvent diminuer dans nos cœurs la tendresse dévouée que Dieu nous ordonne de garder à notre enfant. Ne nous taxez point d'ingratitude si nous refusons vos offres si généreuses; car si vous étiez père vous-même, vous apprécieriez toute la vérité de ce que je viens de vous dire... » — « Comme il vous plaira, » répliqua Ignaz Denner en jetant sur ses hôtes et sur l'enfant un regard oblique et sinistre; « je voulais faire quelque chose qui vous fût agréable; du moment que vous y trouvez à redire, n'en parlons plus. »



Au lieu de quitter ce soir la maison du garde, Ignaz Denner y passa trois autres jours; pendant tout ce temps, il s'abstint de ses galanteries ordinaires avec Giorgina, et suivit Andrès dans ses excursions de forestier, en ayant soin de se faire renseigner exactement au sujet de toutes les affaires du comte Aloys de Bach. Plus tard, dans ses nouvelles visites, il ne parla plus de son projet de prendre avec lui le fils d'Andrès, mais il revint à ses manières cordiales pour Giorgina. Quelquefois même il voulait jouer avec

l'enfant; mais celui-ci poussait aussitôt les hauts cris, et paraissait éprouver pour l'étranger un sentiment d'invincible répugnance. Les visites d'Ignaz Denner se succédèrent pendant deux années; Andrès perdit peu à peu sa défiance, et s'habitua facilement à des rapports qui lui valaient sans cesse quelque profit, sans lui causer aucun désagrément.

Une nuit d'automne de la troisième année, notre homme fut réveillé en sursaut par des coups violemment heurtés à sa porte, en même temps que des voix inconnues l'appelaient rudement par son nom. Il se leva en tremblant, et mit le nez à la fenêtre pour demander ce qu'on lui voulait. — « Ouvrez, Andrès, c'est un ami, » dit alors la voix d'Ignaz Denner, que le garde reconnut aussitôt. Il ouvrit sa porte, et comme Denner entrait seul, il lui en exprima sa surprise. Denner répondit en ricanant qu'Andrès avait rêvé, ou qu'il avait pris pour des voix humaines les craquements des arbres de la forêt. Quand la torche de résine fixée à un crampon sous la haute cheminée éclaira toute la chambre, Andrès remarqua avec un étonnement nouveau le singulier costume du marchand d'orfévrerie. Ignaz Denner portait, en place de son manteau gris, un pourpoint de velours brun serré par une large ceinture écarlate d'où sortaient un poignard et deux pistolets. A son côté traînait un grand sabre; sa figure avait quelque chose de plus rébarbatif qu'autrefois, elle s'encadrait d'une épaisse barbe noire avec de longues moustaches tombantes. — « Andrès, » dit Denner en fascinant le pauvre garde de ses yeux flamboyants, « lorsque, il y a trois ans, je ramenai ta femme de l'agonie, tu me disais que ton seul vœu serait de me payer un jour ce service par tous les dévouements dont un homme peut être capable. L'heure est venue d'acquitter ta dette. Prends tes habits, tes armes, et viens. A quelques pas d'ici tu sauras ce que j'exige de toi. » Le pauvre Andrès ne savait que penser d'une démarche aussi peu prévue. Cependant il protesta qu'il était prêt à tout faire, excepté quelque chose de contraire à la probité et à la religion. — « Marche toujours, imbécile, » reprit Denner; et comme Giorgina toute effrayée hasardait quelques timides paroles : — « Allons, ma belle enfant, » ajouta l'étranger, « dormez sur les deux oreilles jusqu'à demain; je vous rendrai votre mari dans quelques heures, sain et sauf, et il ne vous reviendra pas les mains vides. » Andrès s'habillait avec lenteur et indécision. — « J'espère, » poursuivit Denner, « que tu vas tenir ta parole; car il ne s'agit pas de reculer : chose promise, chose due; et je n'ai pas compté sur toi inutilement. » Le garde-chasse obéit en répétant toutefois qu'on n'obtiendrait rien de lui qui fût incompatible avec ses devoirs.

Ignaz Denner l'entraîna par la main, sans répondre un seul mot; ils s'enfoncèrent tous deux dans les taillis, marchant d'un pas serré jusqu'à une éclaircie du bois, où Denner donna un coup de sifflet qui fut répété par tous les échos. On vit aussitôt sortir de toutes parts, comme par enchantement, une multitude de figures sauvages qui se formèrent en cercle

à une certaine distance, à la lueur de flambeaux de résine dont la clarté rougeâtre faisait étinceler d'un éclat sinistre les canons de carabine.



Une de ces figures, s'approchant d'Ignaz Denner, désigna Andrès en disant : — « N'est-ce point là, capitaine, le nouveau compagnon que vous vouliez nous amener ? » — « C'est lui-même, » répondit Denner ; « ne perdons pas une minute, et marchons ! » Rien ne saurait peindre la stupeur du pauvre garde-chasse ainsi pris au piége. Il éclata en reproches amers contre la trahison d'Ignaz Denner. Mais le chef des bandits ne répondit à ses plaintes que par un éclat de rire, et la menace d'envoyer une partie de la troupe incendier sa maison et tuer sa femme et son enfant, s'il hésitait encore à obéir. Andrès, ne voyant d'autre parti possible que la soumission, se résigna, non sans se promettre d'épier la plus prochaine occasion de s'évader, pour aller livrer à la justice les repaires de ces malfaiteurs. Denner lui fit entendre d'ailleurs que sa participation aux opérations des bandits ne serait que momentanée, et qu'il fallait qu'il continuât ses fonctions de garde-général des chasses du pays de Fulda, pour servir avec plus d'efficacité les intérêts de ses nouvelles connaissances.

Le projet le plus immédiat du chef de la troupe était de cerner et de mettre au pillage la ferme d'un riche propriétaire située à l'entrée de la forêt, à une assez grande distance du village. On se mit en marche avec ordre et sans bruit, et parmi des sentiers détournés où l'on n'avait nulle

chance de rencontrer quelque obstacle. Arrivée au lieu de son expédition, la bande se partagea en deux moitiés; la première bloqua les issues de l'habitation, l'autre força les portes et s'occupa du ravage intérieur. Andrès, avec quelques hommes sûrs attachés à le surveiller, fut placé en vedette. Il entendit bientôt le bruit de la résistance désespérée que le brave fermier opposait aux assaillants; plusieurs coups de feu furent échangés, auxquels succéda un grand silence, interrompu seulement par le mouvement des meubles que l'on traînait dehors pour les briser et les piller plus à l'aise. Mais un des valets du fermier, qui avait profité du premier désordre de l'attaque pour s'échapper, avait couru au bourg pour chercher la force armée; tout à coup le tocsin sonna, et les habitants de la contrée accoururent de toutes parts vers le lieu du désastre. Un combat terrible s'engagea entre les paysans et les bandits. A la lueur des coups de feu qui formaient un roulement lugubre, Andrès reconnut dans la mêlée des forestiers à la livrée du comte de Bach. Les brigands, serrés de près, durent songer à la retraite après une assez longue défense. Ils se replièrent du côté où Andrès faisait sentinelle. Denner combattait à leur tête avec un courage digne d'une meilleure cause; chaque coup de sa carabine couchait un homme dans la poussière; mais il finit par tomber lui-même, atteint d'une balle partie au hasard. Les forestiers du comte de Bach allaient s'emparer de lui, lorsqu'Andrès s'élança comme entraîné par un pouvoir irrésistible, et l'emporta dans ses bras à travers la forêt, avec une rapidité prodigieuse. Lorsqu'ils furent assez loin pour ne pas craindre d'être poursuivis, Denner pria Andrès de le jeter à terre sur le gazon. Il se sentait blessé au pied; mais lorsqu'Andrès visita la plaie, il reconnut que ce n'était que l'égratignure produite par une balle morte. Un simple pansement suffit pour aider Denner à se soutenir, appuyé sur le bras d'Andrès dont il dirigeait la marche à travers les taillis, jusqu'à un carrefour qui avait été désigné pour servir de point de ralliement en cas d'échec. Il fit entendre alors un sifflement prolongé auquel répondirent d'autres sifflets, et peu d'instants après tous ceux qui n'avaient pas péri dans le combat se trouvèrent réunis autour de leur chef. En apprenant le dévouement d'Andrès, ils le comblèrent de félicitations que celui-ci recevait avec une morne stupeur, et comme un homme écrasé par le rôle que la force venait de lui faire jouer.

Lorsque toute sa troupe fut ralliée, Ignaz Denner procéda au partage du butin, puis il dit à Andrès: — « Tu peux retourner auprès de ta femme et de ton enfant, puisque tu n'as pas assez de bon sens pour faire ta fortune en restant parmi nous. Dès demain nous aurons quitté la contrée, et tu ne seras pas inquiété à cause de nous; mais il est juste qu'avant de nous séparer tu touches ta part des profits de l'expédition. Prends donc cette bourse et ne m'oublie pas, car l'an prochain nous nous reverrons. » — « Dieu me garde, » s'écria Andrès, « de prendre ton or maudit; tu

m'as entraîné par violence au milieu de tes complices, et je n'accepte pas la responsabilité de tes forfaits. Je pars, et je garderai le secret de ce qui s'est passé entre nous; mais je te jure que si un seul meurtre, un seul vol se commet sur les terres de Fulda, je révélerai tes repaires à la justice du district. » En l'entendant parler ainsi, les bandits voulaient se jeter sur lui; mais Denner les contint : — « Laissez, » leur dit-il, « laissez en paix cet imbécile. Va-t'en, mauvais compagnon, et tâche de n'effectuer aucune de tes sottes menaces, si tu tiens au salut de ta femme et de ton enfant; car je saurais tirer la plus cruelle vengeance de ta moindre indiscrétion, et je ferais en sorte, si tu me trahissais, de te créer un compte difficile à régler avec la justice. Du reste je veux bien ne pas te cacher que, faute d'y trouver un profit suffisant, je vais m'éloigner de ces forêts. »

A ces mots, et sur un signe du chef, deux brigands prirent Andrès par-dessous les bras, et le conduisirent assez loin, par des sentiers qui se croisaient en tout sens.



Il arriva chez lui fort tard, exténué de lassitude, et trouva sa femme en proie à la plus vive anxiété. Il se contenta de lui dire que, chemin faisant, Ignaz Denner s'était dévoilé à lui comme un profond scélérat, et que toute relation était à jamais rompue entre eux. — « Mais la cassette, qu'en ferons-nous? » s'écria Giorgina. L'embarras d'Andrès fut extrême; après avoir pesé tous les partis qu'il pouvait prendre, il s'arrêta à l'idée de garder

fidèlement ce dépôt, pensant que tôt ou tard Denner ne manquerait pas de le faire réclamer.

Le siége de la ferme avait répandu l'effroi dans la contrée. Au premier coup de tocsin, le neveu du comte de Bach, qui se trouvait par hasard avec une escorte de chasseurs au bourg de Fulda, s'était mis à la tête des paysans. Trois des bandits, grièvement blessés, avaient été transférés dans la prison; on espérait en obtenir des renseignements sur leurs complices; mais le matin du troisième jour, le geôlier, faisant sa ronde, les trouva percés de coups de poignard dans leurs cachots; nul ne put expliquer le mystère de ce tragique dénouement. Du reste, la bande avait disparu sans laisser nulle trace. Cependant des piquets de cavaliers fouillaient dans toutes les directions la forêt de Fulda; leurs haltes avaient lieu chez le garde général. Andrès tremblait à chaque instant qu'on n'amenât Denner ou quelqu'un de ses compagnons, qui, se voyant pris, s'aviserait de l'accuser de complicité. Les alarmes d'une conscience troublée ne lui laissaient plus de repos ni jour ni nuit. Mais toutes les recherches furent sans résultats; on ne put se mettre sur la piste des hardis malfaiteurs qui avaient rançonné le pays, et Andrès resta bientôt convaincu que Denner avait tenu sa parole. Il serra avec soin l'aiguille d'or avec la cassette et le restant de l'argent qu'il en avait reçu, ne voulant rien garder d'un bien dont la possession lui causait des remords cuisants. Mais comme il arrive presque toujours que la vertu ne se conserve en cette vie qu'aux dépens du bonheur matériel, le pauvre Andrès se vit retomber peu à peu dans sa première indigence. Il lui fallut une âme fortement trempée pour résister à la tentation d'échapper aux privations en se servant de l'or de Denner. Deux ans après les événements que je viens de raconter, sa femme lui donna un second enfant; mais sa santé s'était affermie, et la maladie ne se joignit pas à cet accroissement de famille et de besoins.

Un soir que pour se reposer des fatigues de sa tournée quotidienne Andrès causait avec sa femme au coin du foyer, le vieux valet vint annoncer d'un air inquiet qu'il voyait depuis quelque temps rôder autour de la maison un homme de fort mauvaise mine. Le garde prenait son fusil pour aller reconnaître ce visiteur importun, lorsqu'il s'entendit appeler par son nom. Il sortit sur le seuil de sa demeure, et trouva Ignaz Denner vêtu de son ancien costume gris, et portant sous le bras sa valise, comme à l'époque de sa première apparition. — « Andrès, » lui dit Denner, « j'ai besoin de l'hospitalité pour cette nuit. » — « Quoi, misérable ! » s'écria le garde, « tu oses, malgré ta parole, reparaître dans ce pays, et devant moi ? Mais tu viens sans doute chercher ton or et tes bijoux ? Attends, je vais te restituer cet infernal dépôt qui m'a porté malheur ; et puis, tu fuiras plus vite que tu n'es venu; car, par le sang du Christ, je jure que si dans trois jours, à compter de cette heure, je te rencontre sur les terres de mon seigneur, je t'abats d'un coup de fusil, ou je te livre à la justice ! » En ache-

vant ces mots, Andrès rentra chez lui pour chercher la cassette; mais à son retour Denner avait disparu. On eut beau fouiller les environs, on ne put savoir ce qu'il était devenu. Le pauvre Andrès comprit qu'après ses menaces, trop imprudentes, il avait tout à redouter de la vengeance du bandit. Chaque nuit il veillait, de concert avec son valet, pour se préserver d'une surprise. Rien pourtant ne justifiait ses appréhensions : la contrée restait calme, aucun méfait ne se commettait. Andrès, persuadé que Denner était revenu tout seul, crut néanmoins de son devoir d'aller faire une déclaration au tribunal siégeant à Fulda ; et quelque responsabilité que ses rapports forcés avec Ignaz Denner pussent lui faire subir aux yeux des magistrats, il lui semblait que sa conscience serait plus tranquille lorsqu'il aurait fait le récit fidèle de tout ce qui lui était arrivé. Mais au moment de son départ, il reçut un courrier du comte de Bach qui le mandait auprès de lui dans le plus bref délai. Il partit sur-le-champ, fort inquiet de ce qui allait lui arriver. Dès qu'il fut introduit en présence de son maître : — « Andrès, » lui dit le comte, « je t'ai fait appeler en toute hâte pour t'annoncer une bonne nouvelle. Tu te souviens de l'hôtelier chez qui ta femme Giorgina servait autrefois, à Naples, en qualité de fille de basse-cour. Cet homme est mort ; mais à ses derniers moments il a fait pour Giorgina un legs de deux mille ducats en réparation de ses grossiers traitements et de la vie dure qu'il avait fait mener à la pauvre jeune fille dont tu avais eu pitié. Je vais te donner un certificat pour que tu puisses aller, de ce pas, recevoir à Francfort, chez mon banquier, la somme qui te revient. »

Rien ne saurait peindre la joie du garde général ; il partit aussitôt pour Francfort, toucha les deux mille ducats, et fit quelques emplettes d'objets de parure pour sa femme, à laquelle il désirait causer à son retour une agréable surprise. Il acheta, entre autres choses, une aiguille d'or parfaitement semblable à celle que Denner lui avait donnée ; puis il reprit à franc étrier le chemin de sa maisonnette, où il devait être si impatiemment attendu.

En arrivant, il trouva la porte principale fermée et barricadée. Il se mit à appeler de toutes ses forces sa femme et son valet. Personne ne répondit, ses dogues seuls poussaient dans l'intérieur des hurlements lamentables. Andrès eut l'instinct d'un affreux malheur. Il frappa à la porte à coups redoublés en criant : — « Giorgina ! Giorgina ! » Une voix faible répondit à son appel ; c'était Giorgina qui montra sa tête à une étroite lucarne : — « O mon Andrès, » dit-elle, « c'est toi, toi si tard ! Oh ! pourquoi m'avais-tu ainsi délaissée ! Pendant ton absence, bien des malheurs nous sont arrivés !.... »

Lorsque la porte s'ouvrit, Andrès reçut dans ses bras sa femme pâle et désolée ; il fut obligé de l'emporter sur son lit, car on eût dit qu'elle allait expirer de terreur et de désespoir. Un spectacle affreux l'attendait dans la chambre. Les murs et le plancher étaient souillés de taches sanglantes, et

son plus jeune fils était couché dans son berceau, le ventre ouvert !... Au même instant, George, son autre enfant, descendait l'escalier de l'étage supérieur en poussant des cris plaintifs. Les meubles étaient en désordre comme après un pillage ; des débris de vaisselle jonchaient le sol ; et, sur la grande table en bois de chêne qui occupait le milieu de la chambre, il y avait un réchaud, des flacons de diverses formes et un baquet à demi plein de sang.



Andrès prit dans ses bras son enfant assassiné ; Giorgina lui apporta en pleurant une nappe de linge fin pour lui faire un linceul, et ses malheureux parents allèrent tous deux lui creuser une fosse au fond du jardin ; ils placèrent au-dessus de la terre une petite croix de bois. Quand ce triste devoir fut accompli, ils s'assirent en face l'un de l'autre, et pleurèrent long-temps sans pouvoir proférer une parole. Le jour suivant, Andrès trouva la force de demander le récit du cruel événement qui venait de porter le deuil dans sa pauvre demeure.

Giorgina lui apprit que, peu de temps après son départ pour la résidence du comte de Bach, on avait vu un grand nombre de figures sinis-

tres rôder à travers la forêt. Une nuit, elle avait été réveillée en sursaut par des clameurs épouvantables, et le valet, stupéfait de frayeur, était venu lui annoncer que la maison était entourée de brigands, et que toute résistance était impossible. Bientôt une voix brève et forte appela Andrès; et, comme on répondit qu'Andrès était absent, la même voix répondit: — « Ouvrez toujours, car il faut que nous fassions halte ici, et Andrès ne tardera pas à revenir. » Le valet fut obligé de céder à la force. Les bandits se précipitèrent confusément dans la maison, et saluèrent Giorgina comme la femme du sauveur de leur chef; ils la pressèrent ensuite de leur apprêter un bon repas, attendu qu'ils arrivaient, tous harassés de fatigue, d'une expédition des plus difficiles. Pendant qu'ils vaquaient çà et là au soin de leurs armes et de leurs montures, le valet trouva le moment de s'approcher de Giorgina, et de l'informer, à voix basse, que les bandits venaient d'incendier le château du comte de Bach, et que ce seigneur avait péri lui-même avec presque tous ses serviteurs. Giorgina pleurait comme une folle en songeant que son mari était peut-être au nombre des malheureuses victimes de ces monstres. Cependant les brigands, qui s'étaient mis à table, ne tardèrent pas à s'enivrer; leur orgie dura toute la nuit. Vers l'aube parut Ignaz Denner: en présence du chef on fit le partage du butin; puis la troupe se remit en marche par divers chemins, et Denner seul resta. — « Je suis fâché, » dit-il à Giorgina, « que notre arrivée inattendue vous ait causé quelque épouvante. Votre mari ne vous avait sans doute pas dit qu'il fait partie de ma compagnie d'Indépendants; il était avec nous à la prise du château de Bach, et il a tué de sa main, dans le combat, son ancien seigneur. A présent que nous avons réalisé un riche butin, nous allons nous séparer pour assez long-temps, afin de mettre en défaut les limiers de la justice. Dites à Andrès qu'il ne doit pas s'attendre à nous revoir de sitôt... Mais vous avez là, chère petite femme, un admirable enfant!... » Et à ces mots, Denner prit dans ses bras le plus jeune des fils du garde, et se mit à jouer quelques instants avec lui; puis il le rendit à sa mère en ajoutant: — « Ce petit n'a-t-il pas tout juste neuf semaines accomplies? » — « Oui, monsieur, » répondit Giorgina. — « Eh bien, ma chère, » reprit Denner, « laissez-le-moi encore pendant que vous allez m'apprêter quelques rafraîchissements, car mes moments sont comptés, et il faut que je parte tout à l'heure. » A peine Giorgina s'était-elle éloignée pour exécuter les ordres du brigand, qu'elle sentit une odeur singulière se répandre autour d'elle. Elle se hâta de rentrer dans la chambre, mais la porte était barricadée en dedans: en prêtant l'oreille, elle crut ouïr des gémissements étouffés. — « Ah! mon Dieu, » s'écria-t-elle, « on tue mon enfant. » Le valet, accourant à sa voix, prit une hache et brisa la porte... : l'enfant, tout nu, était couché sur la table, la gorge placée au-dessus d'un baquet qui recevait son sang. La pauvre mère s'évanouit, tandis que le valet, la hache levée, assaillait l'odieux Denner. Quand elle reprit ses sens, la nuit

était noire. Elle se souleva à tâtons; et, cherchant à se reconnaître dans l'obscurité, elle trouva sous la table le corps de son enfant si cruellement



mutilé, et un peu plus loin des touffes de cheveux arrachées dans la lutte des deux hommes, et la hache toute sanglante. Saisie d'une horreur ineffable, elle retomba dans un évanouissement plus profond, dont elle ne ressortit que vers le milieu du jour suivant. Un silence fatal régnait autour d'elle; elle appela d'une voix faible son autre enfant, son petit George, qui lui répondit en tremblant, du fond d'une soupente à serrer le foin où il s'était caché pour échapper au brigand. Elle le pressa étroitement dans ses bras, et se traîna vers la porte de la maison, qu'elle ferma de son mieux, en attendant le retour de son mari. Le petit George lui raconta que, de la cachette où il s'était blotti, il avait vu, par un trou percé sur la cour de la maisonnette, Ignaz Denner sortir chargé du cadavre d'un homme que plusieurs de ses compagnons avaient emporté dans la forêt...

A la fin de cette lugubre histoire, Giorgina, voyant que son mari avait rapporté un gros sac d'argent, s'écria en reculant : — « Ah ! mon Dieu, Andrès, le brigand disait donc vrai? Tu es un de ses complices?... » Mais le bon Andrès se hâta de la rassurer en lui racontant son voyage à Francfort.

Cependant le neveu du comte de Bach ayant hérité du domaine de Fulda, le garde-général voulait se rendre auprès de lui pour l'informer de tout ce qui s'était passé, et lui donner sa démission, assez motivée par le malheur qui venait de le frapper. Mais ne pouvant se résoudre à laisser sa femme et son dernier enfant à la merci d'une nouvelle attaque, il songea à faire ce voyage dans un petit chariot sur lequel il placerait en outre ses meilleurs effets, afin de n'avoir plus à revenir dans cette habitation maudite. Trois jours après, comme il s'occupait des préparatifs de son prochain départ, il entendit un grand bruit de chevaux auprès de la maison. C'était le forestier du château de Bach, suivi d'une nombreuse escorte de cavalerie; un juge du tribunal les accompagnait. — « Nous arrivons à temps, »

dit le magistrat, « pour faire main basse sur ce scélérat qui allait s'échapper avec le fruit de ses brigandages. » Andrès resta muet de surprise, et Giorgina devint presque folle. Mais, sans leur donner une minute pour se justifier, les soldats les chargèrent de liens et les jetèrent sur le même chariot qu'Andrès destinait à son voyage. On priva Giorgina de son enfant, afin, disait le juge, qu'il ne fût pas élevé plus long-temps à une si coupable école. Le vieux forestier du château de Bach, s'approchant alors d'Andrès qui ne cessait de protester de son innocence, lui dit avec une rude expression de pitié : — « Dieu veuille que tes protestations ne soient pas autant de mensonges. La justice aura bientôt mis au clair les charges qui pèsent contre toi; et tant mieux si tu peux sortir de là blanc comme neige. En attendant, quoi qu'il arrive, je veillerai moi-même sur ton enfant et sur tout ce qui t'appartient, jusqu'à ce que les magistrats aient décidé de ton sort; plus tard, s'ils te condamnent, le reste les regardera. »

Quand le cortége fut arrivé à Fulda, on déposa Andrès et sa femme dans des prisons séparées. Quelques jours après, eut lieu le premier interrogatoire. Andrès fit une relation fidèle de ses rapports avec Ignaz Denner. Il s'accusa de sa timidité à l'égard de ce brigand, que sa seule faute était de n'avoir pas dénoncé à la justice; puis il prouva par le certificat de son voyage à Francfort l'impossibilité qu'il eût fait partie de la troupe qui avait pillé et incendié le château de Bach. En ce moment, la porte de la salle de justice s'ouvrit à deux battants, et Ignaz Denner fut amené par les gardes. En voyant le pauvre Andrès ainsi terrifié, le chef de brigands poussa un rauque éclat de rire : — « Te voilà donc aussi dans de beaux draps!... » lui dit-il. « Il paraît que la vertu de ta femme ne t'a guère protégé!... »

Les juges ordonnèrent à Denner de répéter sa déposition en présence du garde de Fulda. Denner fit serment que depuis cinq années Andrès était l'affilié de sa bande, et que sa maison lui avait servi d'asile dans toutes les circonstances où il s'était trouvé serré de trop près par les soldats de police. Il ajouta qu'Andrès avait toujours touché avec la plus grande régularité sa part des prises, quoiqu'il n'eût agi de sa personne que dans deux expéditions, dont la dernière était le pillage du château de Bach. Les énergiques dénégations du garde-général ne purent triompher de l'effronterie de son accusateur, qui lui reprochait avec une amère ironie de renier ses amis à l'heure du péril, après avoir trouvé si doux de partager leurs jours de prospérité. Les juges ne savaient que penser en face de la défense d'Andrès qui semblait si pleine de franchise, et le sang-froid du brigand qui persistait à l'accuser. La confrontation de Giorgina produisit une scène déchirante. Elle se jeta en pleurant dans les bras de son mari, et accusa hautement Denner du meurtre de son enfant; mais Denner eut la force de rester impassible devant elle, et se borna à répéter qu'elle était innocente, et qu'elle avait toujours ignoré le motif des absences de son mari.

A la suite de cette séance, Andrès fut ramené dans son cachot pour y attendre la fin des débats.



Quelques jours après, le geôlier lui annonça que sa femme avait été mise en liberté, faute de charges suffisantes, et que le neveu du comte de Bach avait bien voulu la recueillir et lui donner un asile dans son château. Cette nouvelle apporta quelque adoucissement au chagrin du malheureux garde. Cependant son affaire prenait une tournure de plus en plus alarmante; il n'avait pu opposer que des protestations d'innocence aux charges élevées contre lui par la déposition de Denner. Le jour du sac du château de Bach, il reconnaissait lui-même son absence de sa maison, mais le banquier de Francfort ne se souvenait pas d'avoir compté à Andrès personnellement les deux mille ducats dont la quittance était signée du défunt comte de Bach; le greffier de ce seigneur, qui avait écrit le certificat, était mort depuis cette époque, et aucun des serviteurs du comte n'avait eu connaissance de ce fait. Ainsi, ne pouvant prouver judiciairement son *alibi,* Andrès allait subir sans merci toutes les conséquences de sa fausse position. Un incident qui acheva de l'accabler fut la déclaration faite sous serment par deux forestiers qui avaient vu Andrès au milieu des brigands à la lueur des coups de feu, pendant la nuit où fut pris le château de Bach, et qui assurèrent que leur seigneur était tombé sous ses coups. La conviction des juges se trouva établie; mais il fallait obtenir un aveu du coupable, et le tribunal décida qu'il serait appliqué à la question. Lorsqu'on le conduisit

dans la salle destinée à ces cruelles épreuves, où les valets du bourreau préparaient avec un soin révoltant les instruments du supplice, Andrès, déjà affaibli par le chagrin et les privations de la vie de prison qu'il menait depuis long-temps, renouvela ses serments; mais quand il se vit livré aux exécuteurs, et qu'il sentit les premières atteintes de la douleur, son courage s'éteignit, et il avoua tout ce qu'on voulut lui faire dire.

Ramené dans sa prison, on lui présenta, selon l'usage, un gobelet rempli d'un vin généreux pour le réconforter. La chaleur de ce breuvage lui porta à la tête, et il tomba dans une torpeur léthargique qui n'était ni la veille ni le sommeil, mais l'absence de toute faculté active.

Il lui sembla que des pierres se détachaient de la muraille de son cachot : une clarté rougeâtre étendit un reflet de sang parmi les ténèbres, et une figure qui offrait tout l'aspect d'Ignaz Denner se montra debout dans le vide formé par la chute des pierres. Cette espèce de fantôme avait des prunelles ardentes comme des charbons, des cheveux courts et hérissés sur le front comme des cornes; des sourcils noirs et épais formaient l'arc d'une caverne au-dessus de ses yeux, et son nez se recourbait comme un nez d'oiseau de proie. Roulé dans les plis d'un manteau couleur de feu, coiffé d'un *sombrero* espagnol orné d'une plume écarlate, il traînait à son côté une longue épée, et portait sous le bras gauche une cassette pareille à celle qu'Andrès avait jadis reçue en dépôt des mains d'Ignaz Denner. — « Eh bien, » dit cet étrange personnage avec un accent lugubre et criard, « que dis-tu de la torture? C'est la juste récompense de ta lâcheté; si tu n'avais pas trahi les secrets du chef des Indépendants, tu serais déjà hors d'ici, en lieu de sûreté, et nul mal ne te serait advenu. Aujourd'hui je viens, par pitié, t'offrir de te livrer à ma discrétion. Si tu y consens, et si tu veux avaler le contenu de ce flacon, plein d'un élixir composé avec le sang du cœur de ton enfant, tes plaies seront guéries sur-le-champ, et je te donnerai la liberté. »

Andrès restait muet d'effroi. Il se crut en présence de l'ange de ténèbres, et pria Dieu intérieurement de le protéger contre les assauts de Satan. Alors le spectre, devinant sa pensée, s'évanouit avec un éclat de rire qui fit trembler la voûte du cachot, et Andrès ne vit plus nulle trace de cette apparition. Quand il fut à demi calmé, et qu'il chercha sur sa paille humide un peu de repos, il éprouva une surprise nouvelle en voyant la paille s'agiter à l'endroit du chevet; il s'apercut en même temps qu'une pierre avait été détachée et tirée en dessous; et, par cette communication improvisée avec l'étage inférieur, il entendit bien réellement la voix d'Ignaz Denner qui l'appelait. — « Que me veux-tu encore, odieux démon qui m'as perdu? Tu ne peux plus rien pour achever ma ruine; laisse-moi mourir en paix! » — « Allons donc, » s'écria Denner, « du désespoir! c'est la dernière ressource des lâches. Plus habile et mieux résolu que toi, j'ai réussi à dérober ma tête au gibet, et j'ai traversé de nouveau mille

dangers pour arriver jusqu'à toi; je viens t'offrir le salut, non pour toi que je méprise, mais pour ta pauvre femme, qui manquerait de pain et d'asile du jour où elle serait montrée au doigt comme veuve d'un supplicié. Prends cette lime et cette scie; avec la lime, tu useras tes fers en quelques heures; avec la scie, tu détacheras la serrure de ton cachot; il ouvre dans une galerie souterraine; tu trouveras à gauche une porte ouverte; cette issue te conduira sans encombre hors de la prison; un peu plus loin tu trouveras un de mes compagnons déguisé en mendiant qui te guidera en lieu sûr. Adieu, et bonne chance! »

Andrès prit les instruments que l'ancien chef de bandits lui apportait, puis il remit la pierre à sa place, et attendit le jour. Quand le geôlier vint le visiter, il demanda avec instance qu'on le conduisît devant un juge pour y faire une révélation importante. En arrivant auprès du magistrat, Andrès lui remit la lime et la scie, et confessa la visite nocturne qu'il avait reçue d'Ignaz Denner. — « Quelque innocent que je sois des crimes qu'on m'impute, » ajouta-t-il, « je n'ai pas voulu devoir mon salut à une fuite honteuse. Que la volonté de Dieu s'accomplisse à mon égard! » Le tribunal, informé de ce qui venait de se passer, fut touché de compassion pour Andrès. On essaya de nouvelles enquêtes, et, en attendant leur résultat, le prisonnier fut transféré dans une chambre de la prison où on lui accorda tous les adoucissements compatibles avec la gravité de sa situation. Les délais nécessités par les dernières investigations de la justice durèrent encore presque une année; on apprit que la bande des Indépendants étendait ses ramifications jusqu'en Italie; et, comme l'innocence d'Andrès ne put être clairement établie, il fut enveloppé dans le même arrêt qui condamnait Ignaz Denner à la peine capitale; mais, en considération de l'avis qu'il avait donné à temps du projet d'évasion de Denner, la sentence portait que son corps serait enseveli avec les prières de l'Église.

Le matin du supplice, Andrès, à genoux dans son cachot, priait Dieu de venir au secours de sa femme et de son enfant, lorsqu'il vit la porte du cachot s'ouvrir, et le neveu du comte de Bach parut devant lui. — « Andrès, » lui dit gravement le jeune seigneur, « tu vas mourir; c'est l'instant d'avouer franchement tes crimes, afin que Dieu te fasse miséricorde. Dis-moi donc s'il est vrai que tu as égorgé mon oncle et pris part au pillage de ses biens. Je promets de te pardonner, et de faire dire des messes pour le repos de ton âme. »

Andrès se mit à pleurer amèrement, et répéta qu'il était dans cette affaire victime d'une odieuse machination; et il jura son innocence sur l'espoir qu'il avait d'aller droit en paradis, après une si cruelle expiation des imprudences de sa vie. — « Mais, si tu es innocent, » reprit le comte de Bach, « il se passe donc ici je ne sais quoi de fantastique et d'épouvantable? J'étais porté moi-même à croire que tu ne pouvais t'être souillé du meurtre de mon oncle, que tu as servi si fidèlement pendant

bien des années; et cependant, hier encore, Franz et Nikolaüs, les deux vieux chasseurs favoris de mon oncle, m'ont assuré qu'ils t'avaient reconnu parmi les brigands, et qu'ils t'avaient vu porter le coup mortel à ton malheureux maître... » Andrès ne savait que répondre; il ne trouvait qu'une seule chose à supposer : c'est que Satan lui-même avait revêtu sa forme pour le perdre; et il finit par se soumettre au sort qui l'attendait, laissant à Dieu seul le soin de le justifier tôt ou tard. Le jeune comte se retira fort ému, après avoir promis au pauvre condamné que sa femme et son enfant trouveraient toute leur vie un asile auprès de lui. Bientôt les cloches de la ville annoncèrent par un glas funèbre le moment de l'exécution. Les soldats vinrent chercher Andrès pour le conduire sur la place



où l'échafaud était dressé. Le pauvre diable récitait ses prières à haute voix, et attirait la commisération générale. Mais Ignaz Denner, dont la contenance orgueilleuse exprimait la profonde scélératesse, marchait au milieu des imprécations de la populace. Andrès, désigné pour être exécuté le premier, monta d'un pas ferme les degrés de l'échafaud. En ce moment une femme poussa un cri perçant, et tomba dans les bras des assistants. Le condamné tourna la tête, et reconnut Giorgina. — « Dieu tout-puissant, » s'écria-t-il, « sers-lui de père ici-bas, et daigne un jour nous réunir là-haut! » Cependant le magistrat chargé de présider au supplice, craignant un mouvement parmi le peuple, fit signe au bourreau de se hâter; et déjà la corde était passée au cou du patient, lorsqu'un homme à cheval accourut à franc étrier, agitant son chapeau et criant : — « Arrêtez, arrêtez, vous allez faire mourir un innocent!.... »

La foule répondit par un hourra d'applaudissements; force fut au bourreau de suspendre son œuvre, car le peuple allait escalader l'échafaud, et

les gardes ne pouvaient plus résister au flot qui les pressait. Le cavalier dont la venue avait produit une si vive sensation était le banquier de Francfort qui avait payé les deux mille ducats légués à Giorgina par l'hôtelier napolitain. Il déclara au magistrat qu'Andrès se trouvait en personne chez lui, à Francfort, le jour même du pillage du château de Bach, et qu'il existait des preuves de la vérité de ce fait. Aussitôt le magistrat fit surseoir à l'exécution, et les deux condamnés furent reconduits à la prison. En y arrivant, Andrès trouva sa femme qui se livrait à une joie folle après tant de souffrances. Une heureuse providence avait ramené à Fulda, le jour même du supplice, le banquier de Francfort, qui, pendant toute la durée du procès, n'avait pas cessé de voyager en France et en Italie. Il revenait chez lui par Vienne et Prague, lorsqu'il ouït raconter dans une auberge l'histoire du garde-général du comte de Bach. Cette nouvelle l'avait frappé comme un coup de foudre, et il s'était hâté d'accourir pour empêcher, s'il en était temps encore, une déplorable erreur de la justice. Le procès d'Andrès fut révisé, et Denner lui-même, frappé de stupeur, et croyant qu'un pouvoir surnaturel s'était mêlé de toute cette aventure, confessa la fausseté de ses accusations. Andrès fut donc mis en liberté ; car les juges pensèrent qu'il avait assez souffert pour expier sa présence au pillage de la ferme, et la faute qu'il avait commise en ne signalant pas Denner à la justice dès la première connaissance qu'il avait eue de ses méfaits. Le comte de Bach, pour le dédommager de tant de peines, lui confia l'intendance de toutes ses chasses, avec un logement pour sa famille dans l'intérieur même de son château, qu'il avait fait splendidement reconstruire.

Pendant qu'Andrès oubliait dans les bras de sa femme, de son enfant et de ses amis la cruelle épreuve à laquelle il n'avait échappé que par une espèce de miracle, l'instruction judiciaire s'armait d'une rigueur nouvelle contre Ignaz Denner. L'ancien chef de bandits n'ayant plus d'espoir de salut, tant les précautions étaient multipliées autour de lui pour empêcher la moindre tentative d'évasion, voulut, pour dernier coup de théâtre, effrayer le tribunal et les assistants par le détail circonstancié de toute sa vie. Il révéla que dès sa plus tendre jeunesse il s'était lié d'un pacte criminel avec le diable. Cet aveu fit intervenir au procès la juridiction ecclésiastique. Voici les faits les plus curieux que j'ai recueillis dans les archives du clergé de Fulda au sujet d'Ignaz Denner.

Il y avait à Naples un vieux médecin nommé Trabacchio, que le vulgaire appelait le docteur Miracle à cause des cures prodigieuses qu'on racontait de lui. Il semblait que cet homme étrange n'eût point d'âge, car on le voyait toujours marcher d'un pas leste et jeune, quoique les gens de la ville lui donnassent au moins quatre-vingts ans. Sa figure était d'une inqualifiable laideur ; il y avait dans son regard je ne sais quoi d'effrayant, et rien dans tout son extérieur ne s'accordait avec le bien qu'il faisait, car il n'était bruit que de son habileté et de son dévouement. Il donnait à ses

malades des remèdes inconnus, et quelquefois il lui était arrivé de faire disparaître jusqu'à la moindre trace de maladies incurables en fixant quelque temps son regard sur la partie du corps que le mal tenait envahie. Maître Trabacchio portait d'habitude par-dessus son costume noir un manteau rouge orné de broderies d'or, dans les plis duquel se glissait une longue rapière. Il parcourait ainsi vêtu les rues de Naples, portant sous son bras une cassette pleine de remèdes, et chacun sur son passage le saluait et se rangeait avec un respect craintif. Rarement osait-on recourir à lui, si ce n'est dans les cas extrêmes, et alors il allait gratis chez les plus pauvres gens. Le docteur avait eu plusieurs femmes choisies parmi les plus belles filles des environs de Naples; elles étaient mortes successivement et à peu d'intervalle. De leur vivant il les tenait presque séquestrées, ne leur permettant d'aller à l'église que sous l'escorte d'une vieille duègne horriblement laide et rigoureusement incorruptible : aussi les don Juan les plus redoutés par les maris napolitains n'avaient jamais pu franchir le seuil de la maison de Trabacchio. Quoiqu'il fût appelé souvent auprès des personnages les plus opulents, il était cependant de notoriété publique que ses gains ordinaires n'étaient point en rapport avec l'opulence extraordinaire qui régnait dans sa demeure. Il était généreux jusqu'à la plus insigne prodigalité, et chaque fois qu'une de ses femmes mourait, il donnait un festin funèbre dont le prix dépassait le double de ce qu'il pouvait gagner dans une année. Sa dernière femme lui avait donné un fils qu'il avait élevé dans le secret le plus absolu. On ne le vit qu'une seule fois, à l'âge de trois ans, assis à côté de son père, au festin qui suivit le décès de la dernière femme du docteur. Cette fois, Trabacchio annonça aux assistants que son vœu d'avoir un fils étant rempli, il ne se remarierait plus. Dès lors il se mit à continuer son genre de vie mystérieuse, qui donnait lieu aux plus étranges suppositions; mais lui ne se souciait d'aucune des choses qui se disaient sur son compte.

Certain jour, une aventure singulière arrivée à quelques jeunes seigneurs au retour d'une orgie fit courir le bruit que le médecin Trabacchio était en rapport avec Satan. Ces messieurs s'étant égarés aux environs de la ville, grâce aux fumées du vin qui les avaient passablement aveuglés, se trouvèrent tout à coup au milieu d'un carrefour isolé auquel aboutissaient plusieurs chemins. Un bruit infernal éclata à leurs oreilles; ils virent gambader un coq énorme, couleur de feu, portant, au lieu de crête, une ramure de cerf immense, et secouant avec colère ses ailes étincelantes. Derrière le coq courait un personnage drapé dans un manteau écarlate, et d'une ressemblance frappante avec le médecin Trabacchio. L'un des jeunes seigneurs dit à ses amis : — « N'avez-vous pas reconnu le docteur Miracle? » Cette effroyable vision les avait dégrisés, et ils coururent sur les traces du coq et du docteur, qui laissaient derrière eux un sillage lumineux comme du phosphore. Ils virent ces deux êtres fantastiques s'arrêter

devant la maison de Trabacchio. Le coq s'éleva dans les airs et frappa du bec la croisée de l'étage supérieur qui donnait sur un balcon. Une voix fêlée cria du dedans : — « Entrez, entrez vite ; le lit est tiède, et la bien-aimée s'impatiente ! » A ces mots, l'homme au manteau écarlate s'éleva en l'air, en agitant ses jambes comme s'il eût gravi les barres d'une échelle invisible. A la hauteur de la fenêtre, il entra comme avait fait le coq, et la fenêtre se referma avec un bruit qui fut entendu d'un bout à l'autre de la rue ; puis tout rentra dans le silence et les ténèbres, et les jeunes gens s'en retournèrent saisis d'effroi. Le récit qu'ils firent de ce qu'ils avaient vu éveilla les soupçons de l'Inquisition, qui exerçait déjà depuis long-temps une surveillance secrète sur les habitudes de maître Trabacchio. On découvrit que fort souvent, en effet, le docteur avait chez lui des conférences intimes avec un coq rouge, et qu'il y était question de sciences occultes dont ils s'entretenaient dans un langage dont il n'existait point d'alphabet sur la terre.

Le Saint-Office allait ordonner de poursuivre le docteur Miracle comme sorcier, lorsque la justice séculière le prévint en le faisant arrêter au sortir d'une de ses visites médicales. On n'avait point trouvé son enfant chez lui ; sa vieille servante fut mise au secret, et la maison fut étroitement gardée. Le motif de cette mesure de rigueur n'était rien moins que la nouvelle qui s'était répandue d'un grand nombre d'empoisonnements commis à Naples et dans les environs, et dont les médecins, jaloux des succès et de la clientelle de Trabacchio, n'avaient pas hésité à le soupçonner. Le soupçon se changea vite en certitude, lorsqu'un jeune homme, dont l'oncle venait de mourir empoisonné, se fut déclaré l'auteur de cet attentat, en ajoutant à sa confession qu'il avait commis le crime au moyen d'une drogue que lui avait vendue le médecin Trabacchio. Les sbires de la police, qui depuis quelque temps observaient tout ce qui se passait aux alentours de la maison du docteur, surprirent un jour, dans les mains de sa vieille servante, un coffret dans lequel furent trouvées plusieurs fioles remplies de liquides vénéneux. Cette femme, soumise à la torture, avoua que depuis nombre d'années son maître préparait un poison subtil sous le nom d'*aqua toffana*, dont l'action était si rapide et si sûre d'échapper aux investigations de la justice, que les expériences qu'il en avait faites avec le plus grand secret, au profit de personnages considérables, lui avaient en peu de temps créé une immense fortune. Elle révéla en outre que le docteur Trabacchio entretenait des relations suivies avec les esprits infernaux, et que Satan lui avait apparu plusieurs fois sous différentes formes. Chacune de ses femmes lui avait donné un enfant, dont l'existence n'avait jamais été connue : dès que l'infortunée petite créature avait atteint sa neuvième semaine ou son neuvième mois, il l'égorgeait sans pitié ; il lui ouvrait la poitrine pour en retirer le cœur, dont le sang distillé goutte à goutte avec des cérémonies magiques entrait dans la composition du fameux élixir au moyen duquel

Trabacchio guérissait toutes les maladies. Bientôt après, Trabacchio faisait périr ses épouses par des moyens secrets qui ne laissaient sur leurs corps aucun signe de mort violente. Sa dernière femme seule vivait encore, sans doute parce que son enfant avait échappé, par un singulier caprice, aux opérations hideuses de son père.

Le docteur Miracle, interrogé sur tous ces faits, loin de chercher à s'en défendre, se mit à raconter aux juges, avec un cynisme épouvantable, une foule de mystères plus horribles les uns que les autres, et n'oublia pas le moindre détail de ses entrevues avec Satan. Les prêtres qui faisaient partie du tribunal s'épuisèrent en vains efforts pour l'amener au repentir; à toutes leurs exhortations, Trabacchio ne répondait que par des ricanements et d'insolentes moqueries. Il fut condamné au supplice du feu, avec sa vieille complice. — Pendant leur procès, on avait visité de fond en comble l'habitation du docteur, et toutes ses richesses, placées sous les scellés, devaient être réparties entre les hospices. On s'étonna de ne trouver dans la bibliothèque aucun livre qui eût rapport aux sciences occultes, et, dans son laboratoire, aucun instrument dont l'usage ne fût point connu, et qui pût, à ce titre, être soupçonné d'avoir servi à des pratiques de sorcellerie. —On



ne remarqua de singulier qu'un caveau, dont la porte était si artistement fermée que les plus habiles serruriers qu'on chargea de l'ouvrir ne purent

en venir à bout. Il fallut appeler, pour le démolir pierre à pierre, des maçons surveillés par des agents de justice. Mais, dès les premiers coups de pioche qui sapèrent la muraille, on entendit à l'intérieur du caveau un mélange confus de voix lamentables, comme si une lutte violente se fût agitée dans ce cloaque de maléfices. Les maçons croyaient sentir des frôlements d'ailes fouetter leurs visages, et la galerie qui conduisait au caveau fut tout à coup remplie d'un vent glacé qui tourbillonnait en sifflant. Cette épreuve fut si forte qu'ils s'enfuirent en tremblant, et que nul n'osait plus s'exposer à retourner au funeste caveau. Quelques ecclésiastiques ayant voulu braver ce qu'ils affectaient d'appeler une terreur panique, furent si rudement éconduits qu'on ne vit plus d'autre ressource que dans les exorcismes d'un vieux dominicain de Palerme que les autorités de Naples firent prier de venir conjurer les démons du docteur Trabacchio. — Lorsque ce religieux fut arrivé, il se rendit au caveau, suivi d'un petit nombre d'ecclésiastiques et de juges qui s'arrêtèrent par prudence à l'entrée de la galerie. Il s'avança vers la porte fatale en récitant une prière dont l'efficacité devait être immédiate. A son approche le bruit intérieur redoubla de violence, et, cette fois, il fallut reconnaître que c'étaient des voix infernales qui causaient cet étrange charivari. Le dominicain, sans s'effrayer, leva d'une main son crucifix, de l'autre aspergea d'eau bénite la porte du caveau, et s'écria : — « Qu'on m'apporte un levier ! » Un ouvrier le lui tendit à bout de bras en frissonnant; mais à peine cet instrument fut-il appliqué au bas de la porte qu'elle s'ouvrit toute seule avec fracas. Une flamme bleue et puante tapissait les parois du caveau, d'où s'échappait une vapeur brûlante; le moine voulut tenter d'y pénétrer; mais à peine eut-il posé le pied sur le seuil que le sol s'enfonça avec une commotion si terrible que toute la maison faillit s'écrouler; des jets de flammes sanglantes jaillirent de ce gouffre comme d'une bouche de l'enfer, et, retombant en pluie de feu, forcèrent tous les assistants et même le vieux moine à fuir précipitamment pour n'être pas dévorés par cet incendie surnaturel. A peine eurent-ils gagné la rue qu'ils virent la maison de Trabacchio tout en flammes. Une foule immense accourut à ce spectacle avec des cris de joie. Déjà le bâtiment ne reposait plus que sur les solives du premier étage, et toute cette masse embrasée menaçait de s'affaisser d'un moment à l'autre, lorsqu'on vit avec stupeur le fils de Trabacchio, enfant de douze ans à peine, traverser les flammes sur une poutre à demi calcinée, emportant sous son bras une petite cassette. Mais cette vision ne dura qu'un moment; le vent, qui chassait aux yeux du peuple d'énormes nuages de fumée noire, ne permit pas de savoir ce qu'était devenu le pauvre enfant.

Quelques jours après cet événement, Trabacchio fut conduit au bûcher; et, comme le bourreau s'apprêtait à le lier au poteau, il lui dit avec un diabolique éclat de rire : — « Prends garde, ami, que ces cordes-là ne servent à te rôtir toi-même ! » Le dominicain s'étant approché pour lui

inspirer de pieux sentiments de pénitence et de résignation : — « Arrière, hypocrite, » s'écria le condamné, « arrière! Imagines-tu que je sois venu ici me faire griller pour l'édification de cette stupide populace? Mon heure n'a pas encore sonné. » Cependant le feu venait d'être mis au bûcher; mais à peine commençait-il à dévorer les matières inflammables amassées autour du patient, qu'il s'éteignit tout à coup sans qu'on pût en deviner la cause, car le temps était sec, et les bois résineux du bûcher lui offraient un vaste aliment. En même temps un cri moqueur éclata sur un tertre voisin du lieu de l'exécution, et la foule, ayant tourné ses regards de ce côté, aperçut avec consternation Trabacchio lui-même vêtu de son costume de médecin, avec son manteau écarlate frangé d'or, sa rapière au flanc, son chapeau à plumes couleur de feu, et sa fameuse cassette sous le bras. Les soldats coururent à sa poursuite, mais le docteur infernal disparut. Sa vieille servante fut ce jour-là la seule victime livrée à la vengeance populaire; elle périt au milieu des tourments en poussant d'horribles imprécations.

Or il est temps de te dire, cher lecteur, qu'Ignaz Denner n'était autre que le fils du docteur, échappé par la puissance de son art magique à l'incendie de la maison. Élevé par son père dans l'étude des sciences occultes, il y avait fait de rapides progrès; c'était lui qui, par ses conjurations, avait produit le phénomène du caveau qui avait si fort effrayé les gens de



justice et le clergé; et lorsque le moine dominicain détruisit le charme par la force de ses saintes prières, Ignaz Denner avait mis le feu à la maison, et s'était enfui dans les bois, où Trabacchio ne tarda guère à le rejoindre;

et tous deux se retirèrent à quelques lieues de Naples, dans les ruines d'un vieux monastère dont les fondations reposaient sur d'immenses souterrains qui servaient de retraite à une formidable troupe de brigands. Ces malfaiteurs accueillirent avec empressement les deux fugitifs. Trabacchio les avait si souvent secondés par les secrets de son art merveilleux, qu'en récompense de ses services ils avaient voulu lui décerner la dignité de ROI des brigands de toute l'Italie, avec une autorité absolue sur toutes les affiliations que la bande principale s'était créées en Italie et jusqu'au fond du midi de l'Allemagne. Mais le docteur avait refusé cette brillante proposition, parce que l'accepter l'eût contraint de fixer sa résidence au chef-lieu des Indépendants, tandis qu'un horoscope savamment tiré lui imposait, sous peine des plus grands malheurs, une vie toujours errante. Mais il promit néanmoins aux brigands de les assister constamment de sa longue expérience dans les sciences magiques. Ceux-ci fixèrent alors leur choix sur le fils de Trabacchio, le jeune Ignaz Denner ; et cet enfant, à peine âgé de quinze ans et revêtu du titre de *roi* des Indépendants, prit part dès lors à toutes leurs expéditions, dont le commandement lui était confié avec un succès régulier. Toute la vie d'Ignaz Denner, à dater de cette époque, fut une suite de maléfices, de sortiléges et de combinaisons sataniques auxquels son père Trabacchio, qui ne cessait d'exercer sur la bande une puissante influence, imprimait de jour en jour une activité plus redoutable. Cependant, le roi de Naples ayant usé de moyens énergiques pour réprimer les excès de ces audacieux malfaiteurs, le ROI TRABACCHIO, qui s'était fait détester de ses complices par de nombreux abus d'autorité, fut contraint de fuir pour se soustraire à leur vengeance. Il se réfugia dans lès montagnes de la Suisse, où il adopta le nom d'IGNAZ DENNER, et, sous le costume d'un humble colporteur, il se mit à parcourir les marchés et à faire toutes sortes de misérables trafics, jusqu'à ce qu'après être parvenu à se composer une bande particulière des déserteurs de la grande société des Indépendants il recommença l'exploitation des contrées voisines. — A l'occasion du procès d'Andrès, Ignaz Denner dit aux juges du tribunal de Fulda que son père Trabacchio l'avait visité dans son cachot, et lui avait promis de le soustraire à la peine capitale. Du reste, il ajouta à cette révélation que la Providence divine, en prenant Andrès sous sa protection spéciale, venait de déjouer si victorieusement les artifices magiques de son père Trabacchio, que lui, Ignaz Denner, se sentait tout disposé à se repentir et à faire amende honorable pour tous ses crimes passés.

Andrès, qui avait appris tous ces faits de la bouche du comte de Bach, ne douta plus un instant que ce ne fût le docteur Trabacchio lui-même qui lui avait apparu dans sa prison pour lui faire contracter avec le diable en personne quelque engagement funeste. Cependant il ne pouvait encore s'expliquer clairement les motifs de la haine persévérante qu'Ignaz Denner semblait vouer à sa pauvre famille, ni l'intérêt que ce bizarre personnage avait

trouvé dans le choix qu'il faisait chaque année de sa maison pour asile. — Quoi qu'il en fût, Andrès était rentré en paix avec lui-même et avec les événements; mais il avait été trop rudement secoué par les orages de sa vie depuis quelques années pour retrouver aisément sa force primitive. Sa santé, ruinée par de longues fatigues, par les angoisses de la captivité, et par les effroyables atteintes de la torture, ne lui permettait plus guère de se livrer, comme autrefois, à l'exercice de la chasse. Giorgina, elle aussi, se fanait comme une pauvre fleur des champs; sa nature méridionale se consumait de langueur et s'étiolait de jour en jour. Tous les secours qui lui furent prodigués restèrent sans résultat, et elle mourut peu de temps après la mise en liberté de son mari. Rien ne saurait peindre l'excès du



chagrin que ressentit le pauvre garde-chasse, et il ne fallut rien moins que les tendresses de l'amour paternel pour le rattacher à la vie. Peu à peu sa douleur devint moins cuisante, et, au bout de deux années, il se trouva à même de reprendre ses habitudes de forestier. Le procès de Trabacchio avait suivi le cours régulier de la justice; le brigand avait été condamné à subir le supplice du feu.

Certaine nuit qu'Andrès regagnait sa maisonnette, accompagné de son fils, il entendit, chemin faisant, des plaintes lamentables qui semblaient venir du fossé servant de limite à un champ voisin de la route. Il s'approcha du côté d'où partaient ces sanglots, et trouva une espèce de mendiant couché sur les ronces, et qui paraissait en proie aux souffrances les plus

aiguës. Le garde-chasse jeta de côté sa carabine pour secourir le malheureux que le hasard lui recommandait de protéger; mais quel ne fut pas son effroi lorsqu'en examinant les traits de l'individu qu'il venait de tirer d'un si mauvais pas il reconnut Trabacchio lui-même. Son premier mouvement fut un acte de répulsion haineuse; mais Trabacchio le supplia d'un air contrit : — « Andrès, » lui disait-il, » quelle que soit ton aversion pour moi, voudras-tu livrer à une mort misérable le père de ta femme Giorgina, qui prie pour toi, à l'heure qu'il est, dans le ciel ?... » Andrès frissonna en l'écoutant parler ainsi; cette révélation du brigand produisait sur son esprit l'impression la plus vive; un sentiment de pitié se glissa dans son âme, il oublia le meurtrier de son enfant pour ne plus voir que le père de la femme qu'il avait tant aimée; et, le chargeant avec effort sur ses épaules, il l'emporta dans son humble logis pour lui prodiguer tous les secours qui étaient en son pouvoir. Le terrible Trabacchio, dans la nuit qui précéda son exécution, avait été saisi d'un transport de rage si violent que, dans les accès de son désespoir, il brisa les barreaux de son cachot. Ce succès réveilla toute son énergie. On l'avait enfermé dans une tour qui dominait les fossés de la ville; il sonda du regard cette vaste profondeur, et, sans hésiter, il franchit d'un saut cette hauteur. La chute fut si lourde qu'il perdit connaissance. Quand il revint à lui, dans une profonde obscurité, il se trouva presque enseveli dans les broussailles et les hautes herbes; ses membres étaient meurtris et, pendant son évanouissement, des insectes s'étaient abattus sur lui, et, par mille piqûres, l'avaient mis dans un état pitoyable. Lorsqu'après de longs efforts il parvint à se traîner assez loin du lieu de sa chute, il arriva près d'une mare creusée par les pluies, et trouva un ineffable bonheur à se désaltérer dans ce réservoir d'eau saumâtre. Ce secours lui permit d'aller plus loin, et de gagner la lisière des bois de Fulda, à une médiocre distance du château de Bach. C'était ainsi qu'il était parvenu jusqu'au lieu où Andrès l'avait recueilli à demi mort. L'honnête garde-chasse ne négligea aucun soin pour procurer un soulagement efficace à son dangereux hôte, et avec des précautions si habilement ménagées que nul ne put, aux environs de la maison de chasse, soupçonner la présence d'un étranger.

Lorsque Trabacchio eut recouvré des forces suffisantes pour supporter une sorte d'interrogatoire, Andrès voulut savoir comment il était père de Giorgina.

Le bandit lui raconta qu'il avait enlevé jadis, dans la campagne de Naples, une jeune fille dont il avait eu un enfant. — « Aujourd'hui, » poursuivit-il, « tu dois savoir, mon bon Andrès, qu'un des secrets les plus puissants de l'art magique de mon père le docteur, était la composition d'un élixir mystérieux dans lequel entrait comme ingrédient principal le sang distillé du cœur d'enfants âgés de neuf semaines, de neuf mois, ou de neuf années, et qui devaient être volontairement confiés à l'opérateur par leur famille. Plus ces enfants peuvent se rapprocher par les liens de la

nature au magicien qui prépare l'élixir, plus sa vertu est efficace pour rajeunir les individus qui en boivent quelques gouttes, et pour coopérer à la formation de l'or artificiel. Or, tout plein de cette conviction, je voulais sacrifier à mes essais magiques la petite fille que ma femme m'avait donnée; mais je ne sais comment il se fit que ma femme eut quelque soupçon du projet infernal que je nourrissais; — Giorgina me fut soustraite avant ses neuf semaines d'âge accompli, et ma femme disparut avec elle; plusieurs années s'écoulèrent de la sorte, avant que j'apprisse, par hasard, que ma fille était élevée dans une condition des plus infimes, au service d'un hôtelier napolitain, espèce de rustre avare et grossier. Plus tard, je fus informé de ton mariage avec Giorgina, et du lieu que tu avais choisi pour ton séjour. Tu peux à présent t'expliquer clairement mon dévouement pour ta femme d'une part, et de l'autre mes cruelles tentatives contre la vie de tes enfants. Depuis que je suis tombé sous le joug de la justice, j'ai admiré la protection que Dieu avait daigné t'accorder; cette méditation m'a conduit à un repentir sincère de tout le mal que j'avais commis. Je dois te dire maintenant que la cassette précieuse dont tu as reçu le dépôt de mes mains il y a plusieurs années est la même que je sauvai de l'incendie qui dévora la maison de mon père; c'est un don que je te fais avec bonheur; garde cette richesse pour la dot à venir du fils qui te reste. »

La conduite de Trabacchio jetait le pauvre Andrès dans une étrange perplexité. Il se sentait ému de compassion pour un homme que le repentir semblait purifier peu à peu de ses souillures; cependant l'expérience du passé lui faisait un devoir de ne pas se livrer trop aisément à une aveugle confiance. et il résolut de raconter secrètement au neveu du comte de Bach ce dernier épisode de ses aventures.

Plusieurs mois s'étaient écoulés sans que la présence du fils de Trabacchio produisît la moindre gêne dans la maison du garde, lorsqu'un matin le vieux domestique vint lui dire mystérieusement : « Mon cher maître, vous avez donné l'hospitalité à un mauvais compagnon, qui a commerce presque chaque jour avec l'esprit de ténèbres! Dieu nous garde! mais je vois cet étranger donner des audiences nocturnes à un personnage fantastique dont la laideur surpasse tout ce que l'imagination peut supposer. » Il raconta même qu'il avait vu voltiger par la fenêtre une figure de tout point ressemblante à Trabacchio, et vêtue d'un manteau couleur de feu. Andrès, en qui cette révélation éveillait une foule de souvenirs, renvoya le vieux forestier à son travail quotidien, et, courant à la chambre de Trabacchio, le menaça de le faire enfermer dans la prison du château s'il ne renonçait complétement à ses maléfices. — « Eh! mon Dieu, » répondit Trabacchio, « c'est mon père qui me poursuit, et qui veut à toute force empêcher mon âme d'échapper à la damnation éternelle. J'ai résisté tant que j'ai pu, et je crois que son fatal empire sur ma destinée touche à sa fin. Je ne demande plus qu'à finir mes jours au sein d'une religieuse pé-

nitence, et à me réconcilier par mes bonnes œuvres avec la justice du Très-Haut. »

Cependant, malgré les protestations de Trabacchio, Andrès ne pouvait chasser de son esprit de funestes appréhensions; souvent, tandis qu'il faisait à côté de son hôte la prière du soir, il se sentait pris d'un tremblement convulsif; parfois un vent violent ouvrait la fenêtre, et tourbillonnait dans la chambre, roulant avec rapidité les feuillets du livre de prières, ou bien arrachant le rosaire des mains du pauvre Andrès transi d'effroi. Des voix stridentes et moqueuses interrompaient la prière, et des battements d'ailes heurtaient les vitraux à les briser; mais Trabacchio prétendait que ces bruits étranges n'étaient que les plaintes de la pluie fouettant les fenêtres, ou les sifflements du vent d'automne à travers les bois dépouillés.



— « Sainte Vierge! » s'écriait Andrès, un soir que le vacarme avait redoublé, « le docteur Trabacchio, votre père, ne nous tourmenterait pas de la sorte si vous aviez réellement renoncé à votre infâme commerce avec les esprits de l'abîme. Je ne veux plus vivre davantage avec vous sous le même toit. Il faut que vous alliez de ce pas établir domicile dans les plus solides cachots de ce château; vous y ferez de la sorcellerie tout à votre aise. » Trabacchio supplia si humblement et avec tant d'instances le brave garde-chasse, que celui-ci lui accorda vingt-quatre heures de répit.

Le lendemain de ce jour-là, le ciel était pur et sans nuages; Andrès passa tout son temps à chasser dans la forêt, et il ne reprit qu'à la nuit tombante le chemin de sa maisonnette. A cette heure, un trouble indéfinissable attristait son âme. Les vicissitudes de sa destinée, la perte de sa femme, le souvenir de son enfant égorgé l'assiégeaient comme une hallucination douloureuse, et peu à peu, sans y prendre garde, il quitta les sentiers

frayés, et s'égara dans les profondeurs les plus reculées de la forêt. Comme il cherchait à retrouver sa route, une lumière blafarde apparut non loin de lui, flamboyant à travers les massifs de verdure, et se développant en manière de foyer. Le premier mouvement du garde-chasse fut d'armer les deux coups de sa carabine, et de se jeter dans le taillis pour aller reconnaître cette flamme étrange, qui présageait quelque aventure fatale. En arrivant au lieu qu'elle éclairait, il reconnut la figure de Trabacchio, avec son manteau rouge frangé d'or, son feutre espagnol paré de plumes de coq, et sa cassette magique sous le bras. Tout auprès du maudit sorcier, George, l'autre fils d'Andrès, était attaché sur un gril, et Ignaz Denner, à côté de Trabacchio, levait déjà un large coutelas pour l'égorger. A ce spectacle, Andrès ne put retenir un cri d'horreur; la carabine s'abattit dans sa main, la balle siffla : Ignaz Denner tomba, le crâne brisé, sur le feu, que sa chute éteignit; quant à la figure du vieux docteur Trabacchio, elle avait disparu comme par enchantement. Le garde, sans perdre une minute, coupa les liens qui attachaient son enfant et l'emporta dans ses bras d'un pas rapide, jusqu'à la maison de chasse. En arrivant il réveilla son vieux domestique, et tous deux reprirent le chemin de la forêt, pour aller enterrer le cadavre d'Ignaz Denner.

— « Que son sang, » dit Andrès, « ne retombe point sur ma tête; Dieu m'est témoin que je ne l'ai frappé de mort que pour venger le meurtre d'un de mes enfants, et pour sauver les jours de l'autre. Maintenant, je prierai pour son âme, et je planterai sur sa fosse une croix, en signe de miséricorde. » Mais le jour suivant, lorsque Andrès revint dans la forêt pour poser la croix de bois, il trouva la terre fouillée, et le cadavre n'y était plus. Nul vestige ne laissait supposer ce qu'il avait pu devenir. Andrès se rendit aussitôt chez le comte de Bach, pour lui déclarer ce qui était arrivé; ce noble seigneur le félicita d'avoir enfin délivré le pays d'un ennemi si dangereux, et fit écrire l'histoire de sa vie et de sa mort dans les archives du château.



Depuis la fin d'Ignaz Denner, Andrès ne pouvait plus fermer l'œil. Chaque nuit des bruits fantastiques épouvantaient ses longues insomnies:

était-ce une influence occulte que le docteur Trabacchio exerçait encore sur sa destinée? nul ne saurait le dire. Mais un matin le garde des bois de Fulda se leva au chant du coq; il alla chercher la cassette qu'Ignaz Denner lui avait remise en dépôt, et la jeta dans un torrent qui l'emporta dans son voile d'écume.

Après ce sacrifice d'un trésor maudit, il vécut heureux et paisible, et parvint doucement à la plus extrême vieillesse.



BERTHOLD LE FOU.

Au terme d'un long voyage, cahoté dans une vieille berline où les vers ne trouvaient plus rien à ronger, j'arrivai devant l'unique hôtellerie de la bourgade de G***. Cette petite localité n'était pas sans charmes, et j'aurais pris goût à y faire quelque séjour, sans la contrariété que m'imposait un retard nuisible à mes intérêts ; car la malheureuse berline en question était si délabrée que les curieux de G***, accourus sur leurs portes, me criaient aux oreilles, d'une voix unanime, qu'il faudrait deux ou trois jours pour mettre mon piètre équipage en état de gagner du terrain. Comprenez-vous, ami lecteur, l'agrément d'un voyageur embourbé?



J'étais, quant à moi, doué ce jour-là d'une humeur massacrante, lorsque je me souvins tout à coup, par hasard, de certain personnage dont un de mes amis m'avait entretenu quelques années auparavant. Ce personnage se nommait Aloysius Walter ; c'était un homme d'esprit et d'excellentes ma-

nières, professeur d'humanités au collége des jésuites de G***. Je m'avisai, pour tuer le temps, d'aller faire visite à monsieur le professeur; mais à la porte du collége, j'appris qu'il était occupé à faire son cours de philosophie; il fallait revenir à une autre heure, ou faire une pause d'attente dans le parloir des étrangers. J'attendis. La galerie dont j'observai l'architecture, mélangée du style romain et de celui de la renaissance, n'offrait point à l'œil la sévère harmonie des constructions religieuses. Les portraits des dignitaires de la Société de Jésus, vêtus de leurs robes noires, contrastaient singulièrement avec les ornements grecs des pilastres et des lambris, où l'art du décorateur avait figuré des groupes de petits génies sautillants, des guirlandes de fleurs et des corbeilles de fruits.

Lorsque maître Aloysius vint au-devant de moi, je couvris l'indiscrétion de ma visite du droit d'intimité de mon ami, dont le révérend père voulut bien se rappeler le nom. Ce jésuite était un parleur élégant, prêtre sans façons austères, et qui avait dû regarder plus d'une fois passer la vie mondaine à travers la fenêtre de son couvent. Il me conduisit dans sa cellule, chambre coquette, qu'un abbé de la régence n'eût pas voulu dédaigner; et comme il devinait ma surprise à la vue de ces petites recherches de l'existence agréable dont le goût avait pu se glisser dans un lieu destiné à l'accomplissement de si graves devoirs, il se hâta de prendre la parole : — « Monsieur, » me dit-il avec un sourire fleuri, « nous avons, comme vous le voyez, banni de nos maisons la sombre poésie du style gothique. Le gothique appliqué aux édifices religieux attriste l'âme par de mystérieuses terreurs, au lieu de l'élever à l'espérance. Dieu, qui a fait la nature si belle et si riche aux yeux de l'homme, veut qu'on aille à lui par des sentiers d'amour, au lieu de se courber sous les voûtes arides de ces forêts de pierre et de fer que représentent les cathédrales du Nord. Si la vraie patrie de l'homme est au ciel, et si Dieu a semé le ciel des merveilles de sa puissance, pourquoi ne nous serait-il pas permis de jouir en passant des fleurs qui naissent çà et là le long des routes de notre vallée d'exil? Au reste, n'imaginez pas que cette richesse apparente de nos maisons puisse nous mériter une accusation de luxe et de prodigalité. Le marbre, en ce pays, coûterait des frais énormes; aussi avons-nous su nous contenter de revêtir en stuc nos humbles murs de pierre, et c'est la brosse du badigeonneur qui crée le plus souvent ces marbrures variées dont un puritanisme ignorant pourrait s'offusquer. » Tout en causant ainsi, le père Aloysius m'avait conduit à la chapelle, dont la nef était soutenue par une magnifique colonnade d'ordre corinthien. A gauche du grand autel se dressait un vaste échafaudage sur lequel un peintre s'occupait à réparer des fresques en vieux style français.

— « Eh bien! maître Berthold, » fit Aloysius, « comment va la besogne? » Le peintre tourna à peine un regard sur nous et se remit au travail en murmurant presque à voix basse : — « Mauvaise besogne! des li-

gnes confuses, un embrouillamini de figures d'hommes, d'animaux, de singes, de démons! Misérable fou que je suis!.... » L'accent plaintif avec



lequel le peintre laissait tomber ces paroles me causa un serrement de cœur; j'étais sans doute en face d'un pauvre artiste ignoré dont on exploitait le talent pour un morceau de pain à peine suffisant. Cet homme-là portait sur ses traits quarante années d'âge; et malgré le délabrement de son costume, il y avait dans toute sa physionomie une singulière noblesse d'expression que ni l'âge ni le chagrin n'avaient pu altérer. Je fis sur son compte quelques questions à mon guide. — « C'est, » me répondit Aloysius, « un peintre étranger qui se présenta chez nous au moment où nous songions à faire réparer notre église. Cette circonstance fut pour lui et pour nous une bonne fortune, car le pauvre diable était dénué de tout, et nous aurions difficilement trouvé, même à grands frais, un homme aussi capable que lui d'entreprendre avec succès un pareil travail. Aussi avons-nous pour lui des égards tout particuliers : outre son salaire, il a place à la table des supérieurs. C'est une faveur dont il n'abuse point. Je n'ai jamais vu un homme aussi sobre; c'est presque un anachorète. — Mais ve-

nez donc regarder un peu quelques tableaux de prix dont nous avons orné les bas-côtés de la nef; à l'exception d'une toile du Dominiquin, ce sont des chefs-d'œuvre de maîtres inconnus de l'école d'Italie; mais vous conviendrez, j'en suis sûr, que le nom n'a pas toujours besoin de signer une œuvre pour lui donner valeur, et que nous possédons ici de quoi faire envie aux plus riches amateurs. » Le père avait raison; il me sembla même que la toile du Dominiquin était inférieure aux autres tableaux. L'un d'eux était soigneusement voilé. J'en demandai la raison. — « C'est, » me dit Aloysius, « ce que nous avons de mieux; nous devons cet ouvrage à un jeune artiste qui peut-être n'en fera plus d'autres... » Et sans me donner le temps d'insister, il m'entraîna comme pour éviter une nouvelle question sur le même sujet.

Nous rentrâmes dans les bâtiments du collége, et l'obligeant professeur me proposa d'aller visiter, ce même jour, la maison de plaisance des pères. Nous revînmes assez tard de cette excursion. Un orage allait éclater, et j'étais à peine de retour à mon hôtellerie que la pluie commença comme un déluge. Vers minuit seulement le ciel se purifia; les étoiles s'allumèrent dans l'azur humide, et, penché sur la margelle de ma fenêtre, j'aspirais avec délices les émanations de la terre. Peu à peu mes sensations devinrent si excitantes, que je ne pus résister à l'envie d'aller flâner aux environs en attendant le sommeil. Je repassai devant l'église des Jésuites : une clarté pâle tremblottait à travers les vitraux, je m'approchai; la petite porte latérale n'était point fermée; je me glissai derrière un pilier, et de là j'aperçus un cierge allumé devant une niche sur laquelle était tendu un filet; dans l'ombre il y avait un homme occupé à monter et descendre les degrés d'une échelle. Je reconnus Berthold, qui traçait en noir sur le mur intérieur de la niche toutes les lignes d'ombre projetées par le filet. Un peu plus loin, sur un grand chevalet, se trouvait le dessin d'un autel. Je compris aussitôt l'ingénieux procédé dont se servait Berthold. Ayant à peindre dans la niche un autel en saillie, sur une muraille cintrée au lieu d'une surface plane, il avait appliqué un filet dont les carrés uniformes portaient des ombres courbes sur la concavité de la muraille; et, par ce moyen, l'autel dessiné dans la perspective s'offrait à l'œil en saillie.

Pendant ce travail, qui absorbait toutes ses facultés, Berthold paraissait tout autre que je ne l'avais vu. Son visage était animé, ses regards exprimaient une satisfaction sans mélange; et quand il eut achevé de tracer sur le mur les ombres du filet, il s'arrêta quelques instants devant cette ébauche, et nonobstant la sainteté du lieu se mit à fredonner le refrain d'une ariette assez gaillarde; puis comme il se retournait pour détacher le filet, qui tomba à terre, il m'aperçut immobile à la place que je n'avais pas quittée. — « Hé da! hé da! » s'écria-t-il, « est-ce vous, Christian?... » Je crus alors devoir m'approcher pour excuser mon indiscrétion, tout en faisant à Berthold les compliments les plus élogieux sur l'art exquis avec lequel il

s'était servi du filet. Mais sans répondre un seul mot à mes gracieusetés : — « Christian, » reprit-il avec maussaderie, « est un mauvais paresseux dont je ne puis rien faire; il devait venir passer avec moi toute cette nuit, et je gagerais qu'il est allé se cacher dans quelque coin pour y dormir à l'aise, sans souci de ma besogne. Demain, au jour, je ne pourrai guère peindre dans cette niche; et pourtant je ne puis plus travailler seul à présent.... » J'offris alors mes services. — « Pardieu! » reprit Berthold en riant, et laissant rudement tomber ses deux mains sur mes épaules, « pardieu! c'est bien dit; et Christian, demain, fera une bizarre figure en voyant qu'on peut se passer de lui. A l'œuvre donc, beau compagnon que le hasard prête à l'artiste; à l'œuvre, et occupons-nous tout d'abord à dresser un échafaudage. » — Aussitôt fut fait que dit, grâce à la dextérité de Berthold et au zèle que j'apportai dans mes fonctions d'aide improvisé. Je ne pouvais trop admirer la précision, la hardiesse de touche et la sûreté de main qui menaient grand train la besogne de l'artiste. — « Maître, » lui dis-je, « on devine, à vous voir, que vous n'ignorez aucun des secrets de votre art; mais n'auriez-vous jamais exécuté des peintures d'un autre genre que les fresques? L'histoire et le paysage sont en première ligne dans le domaine de la peinture; l'imagination les enrichit de tous ses prestiges, et la froide sévérité des lignes mathématiques n'arrête pas à chaque pas l'essor de l'artiste, comme dans cette animation factice que vous donnez à la pierre par les illusions de la perspective. »

Berthold, en m'écoutant, venait de quitter ses crayons; il appuya sur sa main son front brûlant, et me répondit d'une voix lente et grave : —



« Ne profanez point la sainteté de l'art, en établissant parmi ses œuvres variées ces degrés d'infériorité qui dégradent les humbles sujets d'un des-

pote. Le véritable artiste n'est pas toujours celui qui, franchissant les limites que trace la règle, va se perdre dans les sphères de l'inconnu. Il est dangereux de tenter une lutte avec le Créateur. Souvenez-vous, mon jeune ami, de la fable de Prométhée. Ce grand artiste du monde ancien avait dérobé le feu du ciel pour animer des hommes d'argile; mais vous savez quel fut son châtiment. Dieu ne laisse pas impunément pénétrer le mystère de sa puissance. » — « Mais, Berthold, » répliquai-je, « quelle témérité si coupable pouvez-vous trouver dans la reproduction du beau et de la vie extérieure par la peinture, la sculpture et les autres arts d'imitation? » — « Ce ne sont, en vérité, que des jeux d'enfant, » reprit le peintre avec un sourire amer; « c'est une niaiserie pitoyable que de s'imaginer que l'on crée quelque chose en barbouillant, avec des brosses trempées dans des godets à couleur, des carrés de toile de toute dimension. Pauvres fous sont ceux qu'absorbe un pareil travail! Mais quand l'âme de l'artiste quitte les régions terrestres pour s'élancer vers le monde idéal; lorsque, nouveau Prométhée, il tente d'emprisonner dans l'œuvre de ses mains quelque étincelle ravie au monde des esprits, c'est alors qu'une force irrésistible l'entraîne sur les écueils, et par un mirage funeste le démon de l'orgueil lui fait voir au fond d'un abîme le reflet trompeur de l'étoile que son œil imprudent cherchait au ciel. » Berthold fit une pause, passa sa main sur son front comme pour écarter un nuage; puis, relevant son regard, il reprit la parole : — « De quoi vais-je m'aviser! » dit-il; « ne ferais-je pas mieux de poursuivre ma tâche, au lieu de discuter à propos de si vaines subtilités? Voyez, mon ami, voyez ce travail; la règle a conduit chaque trait; aussi, quelle netteté! quelle exactitude! Tout cela rentre dans le calcul géométrique. dont l'esprit de l'homme peut exercer l'application. Tout ce qui franchit cette mesure, tout ce qui s'élève au fantastique est un don spécial de Dieu ou une hallucination de l'enfer. Dieu nous a communiqué les secrets de l'art en proportion des besoins qu'éprouve notre pauvre humanité. Ainsi, la mécanique produit le mouvement et la vie pour créer des moulins et des horloges, ou des métiers à faire de la toile. Tout cela est dans la règle, parce que tout cela est utile. Ainsi, tout récemment, le professeur Aloysius soutenait que certains animaux avaient été créés pour en manger certains autres, et il prenait pour exemple le chat, dont l'appétit vorace pour la souris empêche celle-ci de ronger tout notre sucre et toute notre chandelle. Ma foi, le révérend père a raison. Je dis, moi, que les hommes ne sont, malgré leur vanité, que des animaux plus habilement organisés que d'autres pour créer des produits variés dont la contemplation délecte le maître inconnu de tout ce qui existe. — Mais voilà bien assez de métaphysique. Holà! compagnon, passez-moi ces couleurs; j'ai mis hier bien du temps à combiner leurs nuances, et je les ai numérotées avec soin pour que l'illusion des flambeaux qui éclairent mon travail de nuit ne me fît pas commettre quelque erreur. Donnez-moi le numéro un. »

Je m'empressai d'obéir. Berthold me fit passer en revue tous ses godets que je lui tendais l'un après l'autre; besogne assez fastidieuse, et qui ne m'eût guère préservé de l'envie de dormir si l'artiste n'avait entremêlé son travail d'une dissertation des plus originales, et dont lui seul faisait tous les frais, à propos de toute sorte de questions qu'il abîmait sous un feu roulant de paradoxes plus étranges les uns que les autres. Quand son bras fut lassé, plus tôt que sa langue, il descendit de son échafaudage.

L'aube du jour commençait à percer les ombres, et l'éclat des cierges pâlissait. Je jetai un dernier regard sur la peinture de Berthold; c'était, en vérité, quelque chose d'admirable : — « Vous êtes, » lui dis-je, « un homme étrange; et votre travail d'une nuit est mille fois plus parfait que le fruit des longues séances de nos premiers maîtres. Mais on sent, à regarder votre œuvre, qu'une fièvre ardente a mené votre pinceau; vous tuez vos forces.... » — « Eh! bon Dieu, » s'écria Berthold, « ces heures de travail qui emportent mes jours sont les seules heureuses que je compte dans ma triste vie. » — « Quoi! » repris-je, « seriez-vous tourmenté par quelque chagrin, ou poursuivi par le souvenir de quelque malheur?.... »

Berthold serra, sans mot dire, tous ses ustensiles; puis il éteignit les cierges qui l'avaient éclairé, et, revenant à moi, il me serra la main fortement, et dit avec un regard fixe et d'une voix que l'émotion faisait grelotter : — « Pourriez-vous vivre une seule heure sans souffrir si vous aviez l'âme chargée du souvenir d'un crime ineffaçable? » Je me sentis glacé d'effroi sous cette parole qui m'ouvrait des révélations à perte de vue à travers la vie de cet homme. Les premières lueurs du soleil levant animaient son visage d'un reflet rougeâtre, qui en faisait ressortir avec plus de fascination la pâleur de spectre. Je n'osai le questionner davantage, et il sortit de l'église en chancelant comme un homme ivre, par une petite porte qui communiquait avec les cours du collége.

Lorsque je retrouvai le professeur Aloysius Walter, je me hâtai de lui raconter mon aventure de la nuit passée, dont l'émotion était encore empreinte sur tous mes traits. Il m'écouta d'un air froid, et finit par se moquer de ce qu'il appelait mon impressionabilité. Cependant, comme je le pressais vivement, car il me semblait plus instruit qu'il ne voulait le paraître, à propos de tout ce qui touchait Berthold : — « Mon Dieu, » me dit-il, « cet homme qui vous paraît, à l'heure qu'il est, si mystérieux, est un être fort doux, bon travailleur et d'une conduite très-réglée; mais il se peut qu'à ses bonnes qualités il joigne un esprit faible. Autrefois il a joui d'une certaine réputation comme peintre d'histoire; mais depuis qu'il s'est fourré dans la cervelle je ne sais combien de billevesées métaphysiques qui n'ont pas le sens commun, le voilà réduit au pauvre rôle de barbouilleur de fresques. C'est ainsi que finissent, d'une manière ou d'une autre, tous ces esprits inquiets qui s'effarouchent à mesurer les hauteurs de l'intelligence. Mais puisque vous tenez à savoir quelque chose de sa vie intime,

venez à l'église pendant que Berthold se repose de sa nuit de travail; je veux, avant tout, vous montrer la préface de mon récit. »

Le professeur Aloysius me conduisit alors en face du tableau voilé que j'avais remarqué la veille : c'était une composition dans le genre de Raphaël. Marie la Vierge et Élisabeth assises dans un jardin, avec Jésus et Jean qui jouaient à leurs pieds avec des fleurs. Sur le second plan, de côté, on voyait Joseph en prières. Nulle parole ne saurait exprimer la grâce ravissante et le cachet tout céleste de cette peinture. Malheureusement, l'œuvre était inachevée. La figure de la Vierge et celles des deux enfants étaient seules finies; mais celle d'Élisabeth semblait attendre les derniers travaux de l'artiste; l'homme en prières n'était qu'ébauché. — « Ce tableau, » me dit le père Aloysius, « nous fut envoyé, il y a quelques années de la Haute-Silésie; un de nos pères, qui voyageait dans cette contrée, l'avait acheté, par hasard, dans une vente à l'encan; et, quoiqu'il ne soit pas terminé, nous l'avons fait placer dans ce cadre, en place d'une toile assez médiocre qui le déparait. Lorsque Berthold vint ici pour travailler aux fresques, il aperçut ce tableau, poussa un cri et s'évanouit. Nous ne pûmes obtenir de lui la révélation du motif qui l'avait si fort impressionné. Mais, depuis lors, il ne passe jamais dans ce bas-côté, et je suis le seul à qui il ait confié que cette toile est son dernier ouvrage en peinture. J'ai plusieurs fois tenté, mais sans succès, de le décider à finir ce tableau; mais il a toujours repoussé mes instances avec des mouvements de répulsion singulière; et il a même fallu, pour le distraire pendant qu'il travaille ici, d'une cruelle angoisse qui paraît ne le quitter jamais, il a fallu faire voiler ce cadre dont l'aspect lui causait, même de loin, des syncopes effrayantes. » — « Pauvre infortuné! » m'écriai-je avec un profond sentiment de pitié. — « Je ne le crois guère à plaindre, » reprit gravement le père Aloysius. « Cet homme, j'en suis sûr, a été lui-même son propre démon; car l'histoire de sa vie ne l'excuse point. Berthold a fait ici la connaissance d'un jeune étudiant; et dans un épanchement d'amitié, il lui a confié la plupart des secrets de sa vie. Ce jeune homme en avait rédigé une espèce de mémoire, que j'ai surpris en inspectant ses papiers; car dans nos maisons, il n'est permis ni possible de rien cacher. J'ai gardé ce manuscrit, et ce soir, non-seulement je vous le confierai, mais je serai même enchanté de vous en faire don, quoique je ne suppose pas que vous y trouviez un intérêt bien puissant. »

Voici, cher lecteur, ce que contenait le manuscrit :

«...Laissez votre fils suivre la fantaisie qui le pousse vers l'Italie. Sa main est assez exercée, son imagination assez ardente pour que l'étude des grands modèles de l'art lui soit profitable. Dresde a été le berceau du peintre, il est temps que Rome soit l'école où s'épureront ses jeunes inspirations; il faut qu'il aille vivre de l'existence libre de l'artiste, au sein du pays où fleurissent toutes les conceptions du génie de l'homme. Il faut au

peintre le sol classique des grands maîtres, comme à l'arbuste la chaude influence du soleil pour développer son feuillage et dorer ses fruits mûrs. Votre fils porte en lui le feu sacré; laissez-le prendre un noble essor vers l'avenir. »



Ainsi parlait un jour le vieux peintre Stéphan Birkner aux parents de Berthold. Ceux-ci vendirent tout ce qu'ils possédaient pour garnir la valise de leur fils du modeste bagage dont il aurait besoin ; et bientôt le Raphaël en herbe se vit au comble de ses vœux. Ses premiers essais avaient de préférence cultivé le paysage; mais quand il se trouva dans Rome, au milieu des réunions d'artistes et d'amateurs, il entendit répéter à satiété que le genre historique était le seul qui méritât le nom d'art, et que tout le reste ne signifiait rien. Ces opinions exaltées, au milieu desquelles vivait le jeune Berthold, jointes à l'effet magique que produisait sur lui la contemplation des fresques du Vatican, chef-d'œuvre de Raphaël Sanzio, décidèrent sa nouvelle vocation. Il se mit à copier en petit les œuvres des meilleurs maîtres, et ne manqua point d'encouragements au milieu de ce travail aride; mais il était sans cesse poursuivi par cette pensée que l'artiste n'existe que par l'originalité et la vie qu'il imprime à ses œuvres. Essayait-il d'ébaucher une création, il sentait sa force défaillir; l'idée, entrevue un instant, fuyait tout à coup dans un brouillard lointain dès qu'il croyait la saisir, et il ne retrouvait sur ses toiles que des traits sans caractère et des drames immobiles. Le résultat de ces luttes infructueuses fut de jeter Berthold dans une mélancolie sauvage; il s'en allait tout seul, chaque jour, loin de la ville, dans des lieux déserts, et là il se remettait, en cachette, à dessiner des points de vue; et son chagrin s'accrut de voir qu'il avait même perdu beaucoup de sa facilité en ce genre; il en vint à douter de sa vocation et à désespérer de son avenir. Il écrivit à Birkner une lettre fort triste; mais le vieil artiste se souvenait d'avoir traversé bien des jours d'angoisse et de découragement. — « Prends patience, mon enfant, » répondit-il à Berthold; « celui qui, plein d'une aveugle présomption, s'imagine qu'on avance dans la carrière des arts de progrès en progrès, est un pauvre fou dont il n'y a rien à espérer. Laisse la routine aux timides, franchis d'un pas les

voies communes, et quand tu te seras créé une route où nul ne te suivra, quand tu auras enfanté une œuvre libre, dégagée des entraves de la règle ordinaire, ta place sera fixée, et tu verras venir à toi, d'un pas égal, la gloire et la fortune. »

Lorsque Berthold reçut la lettre de Birkner, une idée soudaine traversa son esprit comme un éclair. La réputation du paysagiste allemand Philipp Hackert était à son apogée, et les peintres d'histoire eux-mêmes, tout envieux et exclusifs qu'ils pouvaient être, reconnaissaient sans hésitation la portée de son talent. Berthold résolut de se rendre à Naples pour y devenir l'élève d'un maître si distingué. Hackert l'accueillit avec cette bonté qui est le caractère du vrai génie, et son jeune compatriote profita si bien de ses leçons, qu'il ne tarda pas à rivaliser avec lui. Seulement le pauvre Berthold ne se dissimulait pas qu'il ne suffit point de rendre exactement des détails d'arbres, de feuillage et de perspective, ou de fondre avec science les teintes d'un ciel frangé de brumes chaudes et dorées; il comprenait qu'à ses paysages manquait ce *je ne sais quoi* qu'on admire dans les scènes de Claude Lorrain et les déserts si beaux de Salvator Rosa. Berthold se demandait chaque jour si la réputation de maître Hackert n'était pas au-dessus de sa valeur, et si les leçons du maître ne feraient pas faire fausse route à l'élève. Cependant il combattait avec soin ces doutes, qui lui semblaient coupables, et se condamnait résolument à marcher sur les traces de



son modèle. Il arriva qu'un jour Hackert exigea qu'au milieu de ses propres compositions, Berthold fît exposer en public un paysage d'assez grande

dimension, fidèlement copié d'après nature. Toutes les personnes qui visitèrent le musée furent d'un avis unanime sur l'exquise perfection des toiles exposées à leur critique. Un seul homme entre deux âges, et singulièrement costumé, se distinguait par son silence de la foule des badauds qui distribuaient l'éloge à plein gosier. Berthold, qui le suivait du regard, observa qu'arrivé devant son paysage l'inconnu avait secoué la tête d'un air peu flatté, et passé outre assez dédaigneusement. Vexé, malgré sa modestie naturelle, de cette sorte de dépréciation, Berthold alla se placer au-devant de celui qu'il regardait comme un adversaire, et lui dit d'un ton où perçait sa mauvaise humeur : — « Voudriez-vous, monsieur, m'indiquer ce qui vous choque dans cette composition, afin qu'à l'aide de vos avis je puisse la corriger? » L'inconnu fixa Berthold d'un œil pénétrant, et se contenta de lui répondre : — « Jeune homme, il y avait en vous l'étoffe d'un grand artiste!..... » Cette parole glaça le pauvre élève de Hackert; il ne trouva rien à répliquer, et resta long-temps cloué à la même place. Maître Hackert le retrouva encore tout étourdi de l'apostrophe. Mais lorsque Berthold lui eut dépeint le personnage : — « Ah, pardieu! » s'écria le peintre, « n'est-ce que cela qui te chagrine? eh bien! vite, console-toi; car l'homme qui vient de te parler est un vieux grondeur que nous sommes habitués à voir rôder périodiquement aux alentours. C'est un Grec né à Malte : il est aussi riche que bizarre, et se connaît passablement en peinture ; mais les œuvres qu'il s'est avisé de produire lui-même ont un cachet si singulier, qu'on ne saurait l'attribuer qu'à sa manie d'aiguiser à tout propos les paradoxes les plus exagérés. C'est un système déplorable qui lui a faussé le jugement et le goût. Mais je me soucie, en vérité, tout aussi peu de son blâme que de ses éloges. Ma réputation est trop vieille pour essuyer un échec par ses caprices. »

Berthold oublia bientôt l'espèce d'avertissement du Maltais, il se remit au travail avec une ardeur nouvelle ; et pour doubler le succès qu'avait obtenu son grand paysage, il résolut d'en exécuter le pendant. Hackert lui fit choisir pour sujet de composition un des plus beaux sites de Naples, éclairé par le soleil levant, pour contraster avec le premier paysage, qui offrait une scène du soir. Or, un matin que Berthold, assis sur un chapiteau ruiné, terminait à larges traits son esquisse, il entendit une voix près de lui s'écrier : — « C'est bien! c'est parfait de dessin! » Il leva les yeux et rencontra ceux du Maltais. « Vous n'avez oublié qu'une seule chose, » continua celui-ci; « tenez, ce mur, tapissé d'une vigne vierge, est percé d'une porte entr'ouverte; il serait prodigieux de rendre habilement l'ombre de cette porte entr'ouverte. » — « Vous raillez, monsieur, je le vois fort bien, » dit Berthold avec un accent de dépit; « mais sachez que les moindres détails ne sont pas à négliger dans un paysage soigneusement fait. Je sais, au reste, que c'est chez vous un parti pris de vous moquer de ce genre de composition; ainsi, je vous prie, pour couper court à toute dis-

cussion inutile, de me laisser en paix à mon travail. » — « Jeune homme, » reprit l'étranger, « votre assurance me plaît et vous sied bien : mais souvenez-vous de mes premières paroles : oui, il y avait en vous l'étoffe d'un grand artiste, mais vous faites complétement fausse route. Je ne suis l'ennemi d'aucune branche de l'art ; le paysage et l'histoire exigent à un égal degré des qualités spéciales. Le but du peintre est toujours le même : saisir la nature sur le fait pour la reproduire au moment où se manifeste le mieux sa corrélation avec le monde infini, telle est la mission de l'art ; mais l'imitation servile ne remplira jamais cette condition. Une peinture copiée ressemble à la transcription d'un texte en langue étrangère, pour laquelle un copiste ignorant se verrait obligé de calquer les caractères de mots qu'il ne saurait pas lire. Mais l'artiste véritable, c'est-à-dire l'homme qui sent, attire à lui le souffle divin, s'en pénètre par tous les pores, et donne une vie mystérieuse aux scènes qu'il étale sur la toile. Voyez les tableaux des vieux maîtres : certes, en les admirant, le spectateur n'examine pas servilement si les feuilles du pin ou du tilleul sont bien différenciées par tous les détails de leurs tissus ; c'est l'aspect de l'ensemble qui le touche et le séduit. Le menu détail, à ses yeux, n'est plus de l'art, c'est de l'imitation sans coloris, c'est du mécanisme privé de mouvement. Au reste, mon ami, je ne cherche pas à vous détourner de ce que vous croyez être votre vocation. J'ai deviné en vous le foyer du génie, et j'ai voulu l'embraser d'un feu réel..... Adieu ! »

Une révolution subite s'opéra dans la pensée de Berthold depuis les paroles qu'il avait entendues de la bouche du Maltais. Renonçant à la direction qu'il avait suivie jusqu'alors, il quitta son maître, et se livra sans



réserve à toutes les habitudes vagabondes d'une vie sauvage. Cherchant à briser par la fatigue du corps les angoisses de son esprit, il errait du matin

jusqu'au soir par les plaines et les montagnes. Cet exercice forcé dissipant peu à peu les vapeurs qui l'obsédaient, il retrouva le calme qui l'avait fui depuis si long-temps.

Dans une de ses excursions, il se lia avec deux jeunes artistes venus de Dresde comme lui. L'un d'eux, qui se nommait Florentin, s'occupait beaucoup moins d'études sérieuses que d'enrichir son portefeuille d'une foule d'agréables croquis pleins d'esprit et de mouvement dramatique, malgré la rapidité de leur exécution. En parcourant ces dessins, Berthold sentit son âme s'illuminer d'une clarté qu'il n'avait jamais entrevue. Le *faire* pittoresque de Florentin plaisait singulièrement à son intelligence avide de connaître et de réaliser la vérité artistique. Il se mit à copier avec un vif attrait les esquisses de son ami et réussit assez bien à les reproduire, quoiqu'il lui fût encore impossible de leur donner la vie et l'animation de l'original. Ce que lui avait dit le Maltais lui revint en mémoire, et il le raconta à Florentin. — « Je suis de son avis, » répondit Florentin; « je crois que pour arriver à produire la ressemblance artistique, il faut d'abord se familiariser avec les types qui reviennent le plus fréquemment sous nos yeux. Résigne-toi à dessiner des figures, jusqu'à ce que tu aies acquis assez d'assurance pour saisir leurs traits au vol. Tu passeras de là plus aisément à la reproduction des autres objets, et les difficultés qui t'affligent maintenant s'évanouiront peu à peu. » Berthold profita des conseils de son nouvel ami, et ne tarda guère à s'en trouver bien. Mais l'ardeur qu'il apportait à son travail lui causa une exaltation fébrile au sein de laquelle il arrivait à n'enfanter que des figures bizarrement variées à l'infini; le type qui reposait au fond de sa pensée se traduisait sur la toile par une sorte de silhouette mouvante dont il ne pouvait parvenir à fixer les traits. Désespéré de ce surcroît d'activité, qui faisait courir ses mains malgré sa volonté, il jeta de côté crayons et pinceaux, et reprit sa vie errante.

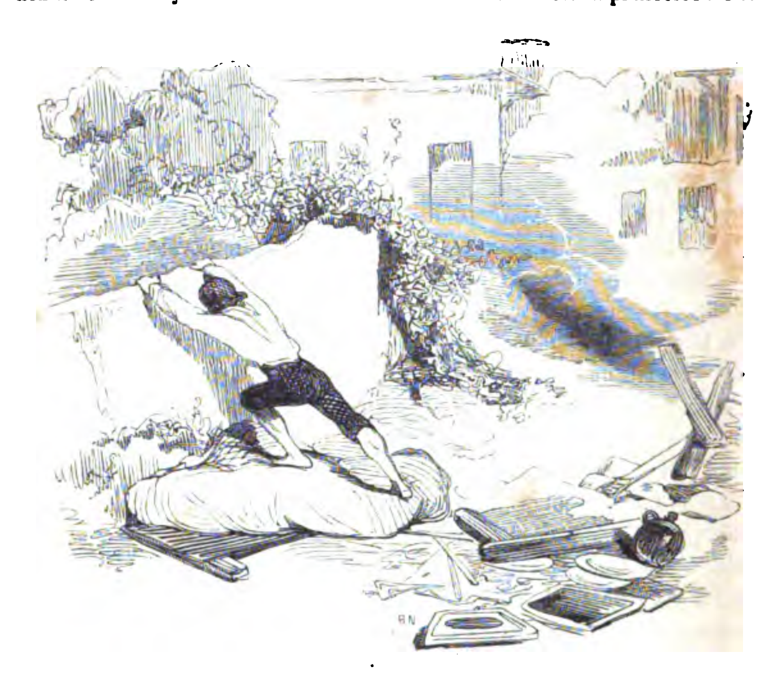
Non loin de Naples s'élevait la maison de plaisance d'un riche seigneur qui se déclarait le mécène des peintres étrangers, et surtout des paysagistes. Berthold était allé plusieurs fois visiter ce beau domaine, d'où le regard embrassait le magnifique panorama de la mer et du Vésuve. Un jour que, penché sur une balustrade de marbre au fond du parc, il se livrait à ses stériles aspirations vers la gloire, il entendit un léger frôlement parmi les feuillages, et presque en même temps une femme d'une admirable beauté parut devant lui comme par enchantement. Un frisson parcourut les veines de Berthold en face de cette apparition, qui réalisait pour lui l'idéal de beauté que ses rêves avaient jusque-là vainement poursuivi. Il tomba à genoux, les mains tendues vers l'être surnaturel qui venait de lui sourire : un nuage passa sur ses yeux... Quand il reprit ses sens, l'apparition, ange, femme ou démon, s'était évanouie. Mais à sa place, Berthold aperçut Florentin. — « Ah! mon ami, » s'écria-t-il, « je l'ai trouvée enfin, je l'ai vue et presque touchée, la céleste inconnue qui faisait dé-

lirer ma pensée !... » A ces mots, il s'échappe, avant que Florentin ait pu lui faire une seule question, il court, il vole, et, rentré dans son atelier, il jette sur la toile les traits qui ont si fort ému son âme. Cette fois, guidé par l'enthousiasme, sa main ne s'égare point; l'esquisse se complète, et Berthold reconnaît son idéal. Depuis ce jour il n'est plus le même homme. La joie du succès a versé dans tous ses sens une vie nouvelle. Son esprit, purifié de ses découragements, se rattache avec vigueur à l'étude des modèles; de la copie des chefs-d'œuvre il passe à l'invention, et les résultats qu'il obtient ne sont pas moins heureux : décidément il excelle à peindre la figure. Le paysage fut abandonné, et Hackert oublié fut lui-même obligé d'avouer que son élève avait enfin rencontré son unique vocation. Dès lors la fortune vint au-devant de Berthold. On lui commanda des tableaux d'église, et les grands seigneurs se disputèrent ses ouvrages à prix d'or. Dans tous les sujets de fantaisie qu'il exécutait, Berthold reproduisait toujours les traits de sa merveilleuse apparition. On trouva que cette figure offrait la ressemblance frappante de la princesse Angiola T***; et les médisants ne se gênaient guère pour dire à qui voulait l'entendre, que le jeune peintre à la mode était éperdument amoureux de cette belle dame. Berthold s'irritait souvent contre ces plaisanteries, qui semblaient rabaisser son idéal aux mesquines proportions d'un être mortel. — « Croyez-vous, » disait-il, « qu'il puisse exister, sous le ciel, une aussi parfaite créature? Non, c'est dans l'infini que mon regard a entrevu cet ange d'un monde ignoré, c'est de cette heure d'extase que date ma vocation de peintre ! »

Lorsque l'armée française, parcourant l'Italie, de victoire en victoire, sur les pas du général Bonaparte, arriva aux portes de Naples, un mouvement révolutionnaire, causé par l'imminence du danger, bouleversa toute la ville. Le roi et la reine se retirèrent devant la sédition. Le vicaire-général du royaume conclut avec le général français une capitulation honteuse, à la suite de laquelle les commissaires de l'armée ennemie vinrent lever des contributions énormes. Le peuple se souleva, les maisons des nobles soupçonnés de trahison furent pillées aux cris de *Viva la santa fede!* Moliterno et Rocca Romana, qui dirigeaient la municipalité, firent de vains efforts pour s'opposer à l'anarchie. Le duc della Torre et Clemens Filomarino, deux patriciens détestés, venaient de servir de victimes à l'insurrection, et rien ne permettait de prévoir la fin de cette réaction populaire. — Berthold, échappé, presque nu, de sa maison livrée aux flammes, se trouva entraîné par une foule de populace armée qui se portait avec des hurlements effroyables au palais du prince T***. Rien ne résistait à ces furieux. En peu d'instants, le prince, ses domestiques et quelques amis qui s'étaient joints à lui furent égorgés sans pitié, et l'incendie acheva ce que le fer avait commencé.

Berthold, toujours entraîné par le flot des pillards, avait traversé plusieurs salles du palais, qu'une fumée noire emplissait déjà ; il voulait fuir

et ne trouvait point d'issue, lorsqu'un cri de détresse vint frapper son oreille. Il s'élance de ce côté, brise une porte, et voit une femme qui se débat sous le stylet d'un lazzarone. Grand Dieu! c'est la princesse! c'est



la céleste apparition dont Berthold n'avait joui qu'une seule fois. Une force surhumaine exalte le courage de l'artiste épuisé; après une courte lutte, il terrasse le lazzarone et l'égorge avec son propre poignard; puis, enlevant d'un bras nerveux la belle Angiola, il traverse de nouveau toutes les salles du palais que le feu dévore, il arrive aux portes, il fend la foule, qui s'écarte devant son arme fumante, et, après avoir long-temps marché au hasard, il gagne un quartier de la ville que l'émeute avait rendu désert; il dépose au coin d'une masure son précieux fardeau, et, brisé par tant d'émotions, tombe sans connaissance auprès d'Angiola.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, la belle princesse, à genoux à ses côtés, baignait d'eau son front noirci par le feu et par une poussière sanglante. Berthold croyait rêver, mais Angiola lui dit : — « Mon ami, mon sauveur, je te reconnais, tu es Berthold, le célèbre peintre allemand; tu ne m'avais vue qu'une seule fois, et tu m'as aimée de tant d'amour que mes traits se reproduisaient sous tes pinceaux dans toutes tes œuvres. Alors une grande distance nous séparait, et je ne pouvais être à toi; mais aujourd'hui, dans Naples incendiée, il n'y a plus ni patriciens ni séparations voulues par l'orgueil du rang. Viens, Berthold, fuyons, allons chercher un asile dans ta patrie; je suis à toi pour toujours!... »

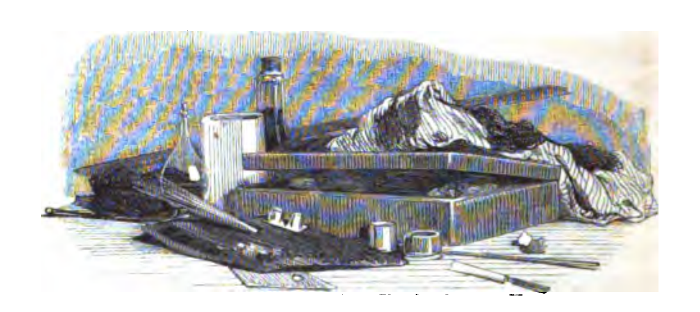
L'artiste était hors de lui ; tant de bonheur inespéré dépassait ses forces ; mais l'amour fait des miracles, et après bien des peines les deux fugitifs parvinrent à s'échapper de la ville sans être reconnus ni poursuivis. Ils gagnèrent, de proche en proche, le midi de l'Allemagne, où Berthold espérait se créer par son talent une vie heureuse et riche pour Angiola. Arrivé dans la ville de M***, il résolut d'établir d'un seul coup sa réputation par un grand tableau d'église. Il choisit pour sujet la vierge Marie et Élisabeth ayant à leurs pieds l'Enfant Jésus et saint Jean. Cette composition était fort simple ; mais cette fois l'artiste ne retrouvait plus sa puissance. Ses idées étaient redevenues confuses ; il ne faisait qu'effacer et recommencer sans plus de réussite. La figure de la Vierge avait malgré lui les traits d'une beauté terrestre ; c'était bien la figure d'Angiola, mais privée de toute sa poésie. La belle Napolitaine avait beau poser dans tout l'éclat de ses charmes, le peintre ne parvenait à fixer sur la toile qu'un teint de cire, avec des yeux mornes et vitreux. Alors sa mélancolie le reprit avec des douleurs inouïes ; la perte de son talent le plongea dans une affreuse misère qui s'augmenta encore par la naissance d'un fils. La misère entraîne, par une pente fatale, au crime ou à la folie. Berthold prit en aversion sa pauvre femme, qui pourtant ne se plaignait jamais ; et comme la souffrance et les privations avaient fané ses attraits : — « Non, » se dit-il un jour, « ce n'est point là l'être idéal que j'ai vu ; cette maudite créature a pris un moment des formes célestes pour me séduire et m'entraîner dans ses piéges ! Ce n'est pas une femme, c'est un démon ! » Et le misérable, en proie à des accès de délire, se portait contre Angiola et son enfant à des traitements si cruels, que les voisins s'en indignèrent et le dénoncèrent au magistrat. Berthold, prévenu qu'on allait venir l'arrêter, disparut de son grenier avec sa femme et son enfant. On ne put d'abord savoir ce qu'il était devenu. Quelque temps après, il vint à N***, dans la Haute-Silésie. Mais il était seul alors, et il entreprit de recommencer le tableau de la Vierge ; mais il ne put parvenir à le terminer. Une maladie de langueur le conduisait au tombeau pas à pas. Il lui fallut, pour exister et payer quelques remèdes, vendre ses derniers débris et même son tableau commencé, qui fut acquis à l'encan par un brocanteur.

La mort ne voulait pas encore de Berthold. Quand il eut recouvré quelque force, il s'en alla mendiant son pain de porte en porte, en payant sa chétive dépense par quelques barbouillages d'enseignes.....



Ici finissait le manuscrit que m'avait remis le professeur Aloysius Walter. Je conclus que le malheureux Berthold, devenu fou de misère, avait assassiné sa femme et son enfant, pour se débarrasser de leur charge. Ce-

pendant, comme, après tout, rien n'autorisait une croyance aussi affreuse, j'éprouvais une vive curiosité d'interroger adroitement le peintre dans un de ses moments de bonne humeur auxquels il se livrait parfois quand sa besogne allait à souhait.

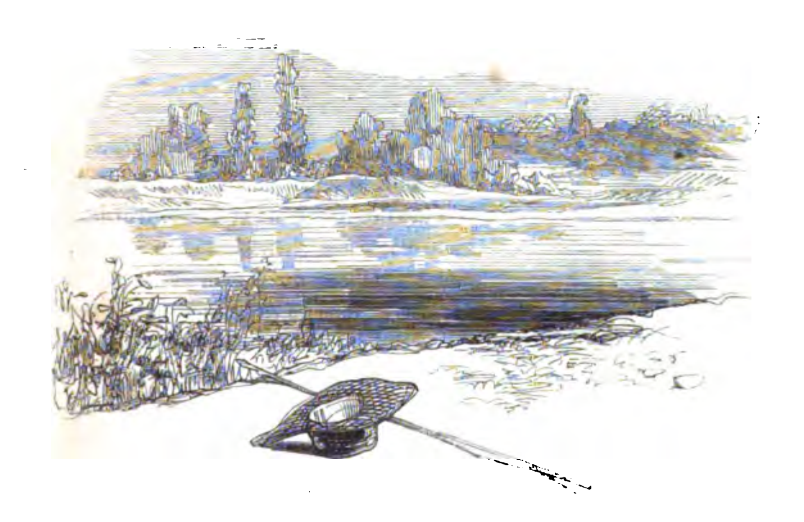


Je retournai dans l'église ; il était, comme à l'ordinaire, perché sur son échafaudage, l'air sombre et préoccupé ; il ébauchait sur la muraille des teintes de marbre rosé. Je montai à côté de lui, pour lui tendre officieusement les godets de couleurs ; et comme il me regardait avec surprise : « Ne suis-je pas, » lui dis-je à demi-voix, « votre compagnon de la nuit dernière, que vous avez accepté à la place de ce paresseux Christian ? » A ces mots, je le vis contracter ses lèvres comme pour sourire. Ceci me paraissant de bon augure, je risquai la conversation sur le terrain des aventures de sa vie. J'arrivai, par de longs détours que je supposais fort adroits. jusqu'à la confidence si avidement espérée du fatal dénoûment, et, pour amener un aveu, je lui dis tout à coup : — « C'est donc dans un accès de fièvre que vous avez tué votre femme et votre enfant ?... »

La foudre tombant du ciel n'eût pas produit pareil effet. Berthold laissa tomber ses pinceaux, et, après m'avoir lancé un horrible regard, il leva les mains au ciel en criant : — « Je suis pur du sang de ma femme et de mon enfant. Mais si vous dites un mot de plus, je me jette avec vous sur le pavé de l'église !... »

A cette menace, me sentant fort peu rassuré, et craignant que dans un accès de remords il ne voulût se tuer et m'entraîner dans sa tombe, je détournai rapidement l'entretien... — « Eh ! mon Dieu ! » m'écriai-je avec toute l'assurance que je pus affecter, « voyez donc, cher Berthold, comme cette vilaine couleur jaune découle le long du mur !... » Et, tandis que maître Berthold se retournait pour essuyer la couleur avec sa plus grosse brosse, je gagnai l'échelle, pour me mettre hors de portée des caprices périlleux du peintre des jésuites. Quelques heures après, je pris congé du professeur Aloysius Walter, en lui faisant promettre de me tenir au courant par lettres de ce qu'il pourrait apprendre de nouveau sur le compte de Berthold.

Six mois après mon voyage, il m'écrivit : « Notre étrange artiste a fini les réparations de l'église, et mis la dernière main au tableau de la vierge Marie, dont il a fait une œuvre accomplie. Puis il a disparu; et, comme deux jours après son départ on a trouvé son chapeau et son bâton sur les bords de la rivière d'O...., tout le monde croit ici que le pauvre diable a mis fin à sa misère par le suicide. Priez pour lui. »



LE MYSTÈRE
DE LA MAISON DÉSERTE.



L'ASPECT des nombreux et brillants édifices de la résidence de V***, le luxe résultant des produits d'art et d'industrie de toute sorte dont elle s'enrichit chaque jour, en font les délices du flâneur, et la merveille admirée de tous les voyageurs. La rue bordée de splendides habitations qui conduit à la porte de ***, sert de passage continuel à l'élite des sociétés qui vont tuer le temps les unes chez les autres. Le rez-de-chaussée des maisons est occupé par d'élégants magasins; les étages supérieurs se distribuent en appartements confortables. C'est le quartier des gens de haute volée.

J'avais déjà plus de mille fois arpenté de haut en bas cette promenade, lorsque mes yeux s'arrêtèrent au hasard sur un bâtiment dont la bizarre structure contrastait fortement avec son voisinage. Figurez-vous un carré de pierres percé de quatre fenêtres formant un premier et unique étage, dont la hauteur ne dépassait guère l'élévation du rez-de-chaussée des magnifiques hôtels qui le flanquaient à droite et à gauche. Cette bâtisse misérablement lézardée était chargée d'un toit en fort mauvais état, et presque toutes les vitres brisées étaient remplacées par des carreaux de papier gris ou bleu. Les quatre fenêtres étaient fermées. Celles du rez-de-chaussée avaient été murées, et près de la porte d'entrée, étroite et basse et sans serrure, on eût vainement cherché la moindre sonnette. Ce délabrement annonçait une solitude complète; cette masure avait l'air d'être abandonnée depuis cent ans. Une maison déserte n'est pas, après tout, chose bien surprenante; mais dans un si riche quartier, sur un terrain qui pouvait rap-

porter à son propriétaire un revenu assez notable, certes il y avait de quoi donner carrière aux suppositions d'un flâneur, et je ne pouvais plus passer devant la masure sans échafauder à propos d'elle mille châteaux en Espagne.

Un beau jour, à l'heure où les élégants se coudoyaient comme une fourmilière, je rêvais, debout, appuyé contre un perron qui faisait face à la maison déserte : un homme que j'avais perdu de vue depuis long-temps, vient tout à coup s'arrêter auprès de moi, et me tirer de ma préoccupation. C'était le comte P., un rêveur pour le moins aussi fantasque et aussi curieux que je pouvais l'être. Il avait, comme moi, énormément réfléchi au mystère qui couvrait la maison déserte. Ses suppositions avaient dépassé les miennes, et il était parvenu à se créer lui-même là-dessus une histoire tellement extravagante, que l'imagination la plus hardie pouvait seule, à grand' peine, en admettre la réalité. Mais jugez du désappointement de ce pauvre comte, lorsqu'après avoir de son mieux dénoué son histoire, et de la façon la plus tragique, il apprit que la fameuse maison déserte était simplement l'officine d'un confiseur en vogue dont la boutique était contiguë. On avait muré les fenêtres du rez-de-chaussée pour cacher aux passants l'aspect des fourneaux et des creusets; et les fenêtres du premier étage avaient été calfeutrées, pour préserver du soleil et des insectes les sucreries fabriquées qu'on y tenait en magasin. Ce maudit renseignement produisit sur moi l'effet d'une douche glacée; plus de rêve possible, plus de poésie! c'était à faire crever de dépit un cœur sensible et prompt à s'exalter. Pourtant, malgré l'explication toute matérielle qui m'avait été



donnée, je ne pouvais me défendre de regarder l'ex-maison déserte avec un vertige inexplicable qui me donnait le frisson. Mon esprit frappé repoussait avec colère cette idée de bonbons tenant la place de fantômes qui m'auraient si puissamment occupé; et je ne désespérais pas de voir quelque

jour le monde fantastique reprendre possession de cet habitacle. Le hasard devait bientôt, d'ailleurs, me relancer sur la voie des suppositions.

Quelques jours après la rencontre du comte P., passant vers l'heure de midi devant la maison déserte, je vis s'agiter doucement un rideau de taffetas vert qui voilait la fenêtre la plus rapprochée de la boutique du confiseur. Une main blanche et délicieusement faite, dont le plus joli doigt portait un superbe diamant, se glissa sous le rideau; puis je vis apparaître un bras d'albâtre, orné d'un bracelet d'or. La main posa un flacon de cristal sur l'appui de la fenêtre, et se retira.

Je restai là l'œil fixe, le nez au vent et les pieds cloués sur le pavé, faisant, il faut le croire, une figure si cocasse, qu'en moins de dix minutes une foule innombrable de badauds, et des plus huppés, se pressait autour de moi, s'écarquillant les yeux pour regarder du même côté; mais il n'y avait plus ni main rosée, ni bras d'albâtre; les curieux en furent pour leur impertinence, et je me dis, en m'éclipsant, que le peuple des villes ressemble, du petit au grand, à ces niais de certaine bourgade qui s'attroupèrent un matin devant une maison en criant au miracle, parce qu'un bonnet de coton venait de choir du sixième étage sans se rompre une seule maille. Il y avait mille à parier que la main rosée et le bras d'albâtre appartenaient en légitime propriété à la femme, à la sœur ou à la fille du confiseur, et que le flacon de cristal contenait prosaïquement une mesure de sirop de groseille. Mais voyez comme un esprit inquiet, mais juste, sait arriver à son but par le chemin le plus court! l'idée me vint d'entrer chez le confiseur pour en tirer adroitement quelque confidence. Ainsi, tout en prenant un sorbet au chocolat : — « Monsieur, » lui dis-je, « vous avez fait choix d'une belle place pour votre établissement, et je trouve surtout fort commode pour vous la jouissance de cette maison voisine où vous avez disposé votre laboratoire... » A ces mots, l'honnête marchand me regarda d'un air surpris. — « Qui diable a pu vous dire, » s'écria-t-il, « que la maison voisine fût à mon service? Je le voudrais, certes, de tout mon cœur; mais, en dépit de toutes mes démarches, l'affaire ne s'est point conclue. Au reste, et toute réflexion faite, je n'en suis pas trop mécontent, car il doit se passer dans cette maison une foule de choses extraordinaires qui gêneraient singulièrement un locataire ami du repos. » Dieu sait, cher lecteur, combien je fus intrigué de ces paroles. J'essayai de faire jaser mon homme; mais tout ce que je pus apprendre de lui, à force de questions, c'est que la maison déserte appartenait à la comtesse S***, qui vivait dans ses terres, et qu'on n'avait pas vue à la résidence depuis quelques années. La maison avait, du reste, depuis un temps presque immémorial, l'aspect qu'on lui trouvait aujourd'hui, et personne ne paraissait se soucier d'y faire la moindre réparation pour la préserver d'une ruine imminente. Deux seuls êtres l'habitaient : un vieux domestique et un chien décrépit qui ne cessait d'aboyer. Les petites gens du quartier étaient convaincus que des

revenants hantaient la masure ; car à certaines époques, et surtout aux approches de la fête de Noël, on y entendait des bruits fantastiques troubler le silence de la nuit ; parfois même le vacarme montait à un diapason étourdissant. Une seule fois la voix cassée d'une vieille femme avait essayé de glapir une espèce de chant de l'autre monde, où l'on distinguait à peine quelques monosyllabes français mêlés à une langue inconnue. — « Tenez, monsieur, » me dit encore le confiseur en me faisant passer dans son arrière-boutique, « voyez ce tuyau de fer qui sort du mur mitoyen ; j'ai vu quelquefois, au plus fort de l'été, une fumée énorme en sortir, comme si l'on faisait à l'intérieur de la maisonnette un feu d'enfer. Plus d'une fois j'ai tancé le vieux domestique, qui nous menace à chaque instant de quelque incendie ; mais ce sournois prétend que c'est le feu de sa cuisine. Or, le diable seul doit savoir ce que mange un être pareil, car la fumée qui sort de son taudis répand de temps à autre une odeur qui n'est guère appétissante.

En ce moment, la porte de la boutique ébranla en s'ouvrant une clochette au timbre aigu. Le confiseur s'excusa du devoir qui l'appelait auprès d'une pratique ; et comme je rentrais derrière lui, je reconnus, à un signe de tête qu'il me fit à la dérobée, le personnage dont nous venions de



parler. Figurez-vous, cher lecteur, un petit homme sec, avec une peau de parchemin jaune, un nez pointu comme une alène, des lèvres tranchan-

tes, des yeux vert-de-gris, un sourire niais, des cheveux poudrés et relevés en pyramide; son costume se composait d'un large habit râpé, dont la couleur avait jadis imité le café brûlé; sa culotte collante s'adaptait sur des bas gris, et le personnage se terminait dans des souliers carrés à boucles de similor. Du bout de ses manches sortaient deux poings robustes qui cadraient assez mal avec une voix grêle et pleureuse qui demanda des oranges confites, des marrons glacés, des massepains et d'autres friandises. Le confiseur s'empressa de le servir, et le vieux tira de sa poche une escarcelle de cuir rougeâtre et usé, d'où il tira une à une quelques pièces de monnaie très-rognées, et à peu près hors de cours. Il paya en rechignant et murmurant des débris de phrases dénués de sens. — « Seriez-vous malade, mon cher voisin? » lui dit le marchand; « vous paraissez tout chagrin; c'est l'âge, n'est-ce pas? c'est l'âge..... » — « Hoho! hoho! hoho! qui dit cela? » grommela d'un air courroucé le satanique vieillard en faisant une pirouette si lourde, que les vitraux du magasin tremblèrent dans leurs châssis, et qu'en retombant il faillit écraser la patte du chien noir qui l'avait accompagné, et qui poussa des cris aigus. — « Maudite bête! » reprit le vieillard, en ouvrant son sac de bonbons pour jeter un massepain au toutou, qui se tut par gloutonnerie, et se posa sur son train de derrière avec la grâce d'un écureuil. — « Bonne nuit, voisin, » dit le vieux domestique après que son chien eut absorbé sa pitance, « bonne nuit, voisin; le pauvre vieux que l'âge a tout cassé vous souhaite bonne chance et longue vie! » Et, en disant cela, il serra la main du marchand dans sa griffe osseuse, et si fort, que celui-ci poussa un cri de douleur. — « Vous voyez, monsieur, » me dit le confiseur après le départ de son client, « voilà l'espèce de factotum du comte de S***, et le gardien de la maison déserte. Je lui fais de temps en temps sommation de cesser son tapage nocturne; mais il a réponse à tout: il attend, dit-il, la famille de son maître, et cela depuis tant d'années, qu'il est à croire qu'elle n'arrivera jamais. Je n'en sais pas davantage, et j'ai bien l'honneur de vous saluer, car voici l'heure où nos belles dames assiègent ma boutique et se disputent les douceurs que j'invente chaque jour pour leurs jolies petites bouches. »

En quittant le confiseur, je me mis à chercher dans ma tête un rapport naturel entre le chant triste et singulier qui s'était fait ouïr dans la maison déserte et le bras si charmant que j'avais entrevu sous le rideau de taffetas, et je me persuadai que, par une illusion d'acoustique, le confiseur avait pris pour un glapissement de vieille femme le chant doux, mais plaintif, d'une belle créature persécutée et captive de quelque odieux tyran. Je songeai de nouveau à la fumée puante qui s'exhalait du tuyau, au flacon de cristal qui avait figuré sur l'appui de la fenêtre, et j'en conclus, sans plus chercher, que la belle inconnue dont mon imagination faisait les frais était victime d'un abominable sortilége. Le vieux domestique se changea pour moi en magicien

déguisé; mon cerveau s'exalta, et des figures diaboliques vinrent assiéger mes insomnies. Par un ineffable enchantement, le bras d'albâtre s'unit dans ma pensée à une épaule de neige que mes yeux croyaient voir ; puis une figure d'adorable jeune fille surgit blanche et voilée de cette espèce d'hallucination, et il me sembla que la brume argentée qui me dérobait à demi l'éclat des traits de ce bel ange, s'échappait par ondées sans fin du flacon de cristal. Former pour la délivrance de cet être céleste les projets les plus fous, fut pour ma pensée délirante l'affaire d'un clin d'œil; et je faisais tout seul les exclamations les plus chevaleresques, lorsqu'il me sembla qu'une main de squelette me froissait l'omoplate, brisait en mille pièces le flacon merveilleux, et l'apparition s'évanouit, en laissant après elle l'écho mourant d'une douce plainte.

Le jour suivant, je courus de bonne heure me poster en face de la maison déserte. Des persiennes avaient été ajoutées aux fenêtres depuis la veille. La maison avait l'aspect d'un tombeau. Je rôdai aux environs pendant toute cette journée; le soir venu, je repassai; la petite porte sans serrure était entre-bâillée, l'homme à l'habit café brûlé avançait la tête au dehors. Je m'enhardis à lui parler. — « Le conseiller des finances Binder ne demeure-t-il pas dans cette maison ? » lui demandai-je poliment. — « Non, » répondit le vieux avec un sourire défiant; « il n'y a jamais mis le pied, il n'y viendra jamais; et, de plus, tout le monde sait qu'il habite assez loin de ce quartier. » En achevant ces mots, il retira sa tête et me ferma la porte au nez. Je l'entendis tousser, puis traîner ses pas lourdement avec un bruit de clefs, et il me sembla qu'il descendait dans l'intérieur par un escalier. J'avais observé par la porte entr'ouverte que le vestibule était tendu de vieilles tapisseries décousues, et garni de fauteuils antiques en étoffe écarlate.

Le lendemain, vers midi, un pouvoir irrésistible me ramenant au même lieu, je vis, ou je crus voir, par la fenêtre du premier étage, le rideau de taffetas vert à demi soulevé; puis un diamant scintiller, puis toute une ravissante personne, accoudée sur la saillie intérieure, me tendre les bras avec un air suppliant. Ne sachant si je veillais ou si c'était un rêve, je cherchais du regard un endroit d'où, sans attirer l'attention de la foule, je pusse continuer mes observations. Un banc de pierre se trouvait de l'autre côté de la rue, juste en face de la maison : j'allai m'y asseoir. Je lève les yeux, je contemple : c'est bien elle, c'est la ravissante jeune fille que mon imagination avait si bien devinée; seulement sa pose est immobile, et son regard égaré ne se fixait pas sur moi. Je suis tenté de croire que mes sens sont abusés par une belle peinture. Tout à coup passe à mes côtés un colporteur de bimbeloteries qui me supplie de lui acheter quelque objet pour lui porter bonheur, car il n'a, depuis le matin, rien vendu. Je le repousse d'abord avec dureté; mais il insiste, il étale à mes yeux sa marchandise; il m'offre un petit miroir de poche qu'il place devant moi à certaine distance et en telle direction que j'y aperçois avec une netteté exquise la croisée de

la maison déserte et l'angélique figure de la jeune fille. Cet objet me tente si fortement, que je l'achète aussitôt sans discuter le prix. Mais à peine me



suis-je mis à en faire usage moi-même, qu'il me semble qu'un accès de catalepsie attache fatalement mes yeux au miroir sans qu'il me soit possible de les en détourner ; je crois tout à coup voir les beaux yeux de ma divine inconnue s'interposer entre la glace et moi ; un sentiment de tendresse ineffable échauffe et fait palpiter les fibres de mon cœur.... — « Vous avez là un charmant miroir de poche, » dit une voix tout près de moi. Je m'éveille comme d'un rêve, et grande est ma surprise de me voir entouré d'un cercle de gens que je ne connais nullement et qui me sourient d'un air équivoque, et comme s'ils regardaient un fou. Enfin la même voix répète : — « Vous avez là un miroir tout à fait merveilleux; mais pourrait-on savoir ce qui préoccupe si fort votre contemplation ? seriez-vous en commerce avec les esprits ?.... » L'individu qui m'adressait cette question me parut être un homme très comme il faut, vêtu avec une élégante simplicité; sa physionomie douce et honnête provoquait la confiance. Je ne pus me défendre de lui avouer sans détour ce que j'éprouvais, et de lui demander s'il n'avait pas lui-même observé cette admirable figure. — « Ma foi, monsieur, » me dit-il, « je crois avoir d'assez bons yeux, et Dieu veuille que j'use de lunettes le plus tard possible. J'ai vu comme vous la figure dont vous parlez, mais je pense que c'est un portrait à l'huile exécuté par un excellent artiste... » Je me hâtai de regarder de nouveau, mais le rideau venait de retomber derrière la fenêtre. — « Mon Dieu, monsieur, » ajouta mon interlocuteur, « le vieux domestique du comte S***, à qui appartient cette baraque, vient justement de décrocher ce portrait pour en essuyer

la poussière, et puis il a refermé la fenêtre. » — « En êtes-vous bien sûr ? » m'écriai-je d'un air consterné. — « Comme de ma vie, » reprit-il ; « en regardant l'objet dans votre miroir, vous avez été déçu par une illusion d'optique ; et moi-même, quand j'avais votre âge et votre ardente imagination, j'aurais pu m'y laisser prendre. » — « Mais j'ai vu remuer la main et le bras ! » m'écriai-je de nouveau dans un état de stupéfaction difficile à décrire. — « Je ne dis pas non, » reprit mon voisin en se levant avec un sourire ; et, fixant sur moi un regard d'ironique politesse, il s'éloigna en ajoutant : — « Gardez-vous des miroirs que le diable a fabriqués. J'ai bien l'honneur de vous saluer. »

Comprenez-vous, cher lecteur, ce que je dus souffrir en me voyant ainsi mystifié et traité comme un visionnaire imbécile? Plein de colère et de honte, je courus m'enfermer chez moi, bien décidé à ne plus m'occuper de la maison déserte ni de mes absurdes écarts d'imagination.

Quelques affaires à régler qui employèrent plusieurs de mes journées contribuèrent assez à refroidir ma cervelle. Seulement, durant les nuits, j'éprouvais encore par instants des surexcitations fiévreuses ; mais j'y résistais sans trop de difficultés, et j'étais même parvenu à consacrer à mon usage vulgaire le miroir qui m'avait si bien attrapé, lorsqu'un matin, comme j'allais m'en servir pour ma toilette, la glace me parut ternie : je soufflai dessus et l'essuyai ensuite ; et quand je voulus m'y regarder.... — oh ! je frissonne encore à ce souvenir ! je vis à la place de mon visage celui de la mystérieuse inconnue de la maison déserte. Ses yeux étaient humides de pleurs, et me fixaient avec une expression plus déchirante que la première fois.



La sensation que j'éprouvai alors fut si violente que tous les jours qui suivirent je ne faisais plus que passer et repasser devant la maison déserte. L'image de la jeune fille merveilleuse s'était emparée de toutes mes pensées ; je ne vivais plus que pour le fantôme, et j'en vins à sentir des rapports physiques, mais invisibles, s'établir entre moi et cet être d'une nature

inconnue. Je tombai peu à peu dans un état de langueur qui minait les organes de ma vie ; c'était un mélange de douleur et de volupté qui m'épuisait sans que je pusse opposer aucune force à cette influence surnaturelle. Craignant de devenir fou, et trouvant à peine la force de me traîner, je me rendis à grand'peine chez un célèbre médecin très-expérimenté sur le traitement préventif des maladies mentales ; je lui racontai tout ce qui se passait en moi depuis un certain temps, et je le suppliai de ne pas m'abandonner dans un état pire que la mort. — « Tranquillisez-vous, » me dit le docteur ; « vous avez l'esprit malade, mais vous connaissez parfaitement la cause du trouble qui vous fait souffrir ; c'est déjà une bonne chance de prochaine guérison. Laissez-moi d'abord votre miroir ; retournez chez vous : livrez-vous à une besogne qui absorbe toutes vos facultés, et, après avoir travaillé courageusement, fatiguez votre corps par une longue promenade ; puis le soir, voyez vos amis et divertissez-vous avec eux. Joignez à ce régime une nourriture forte, et buvez des vins généreux. Tout votre mal n'est que dans une idée fixe ; parvenons à la chasser, et vous serez radicalement guéri. »

J'hésitais à me séparer du miroir. Le docteur le prit, souffla dessus, l'essuya et me le présenta en disant : — « Voyez-vous quelque chose ? » — « Je vois mes traits, rien de plus, » lui répondis-je. — « C'est bien, » fit le docteur ; « eh bien, recommencez vous-même l'expérience. » ....Un cri s'échappa de ma poitrine, et je devins très-pâle. — « C'est elle ! c'est elle ! » m'écriai-je. Le docteur reprit le miroir : — « Quant à moi, » dit-il, « je ne vois rien, absolument rien ; mais je dois vous avouer qu'au moment de regarder j'ai senti un frisson involontaire. Ayez donc en moi pleine confiance. S'il y a un charme, il faut le rompre. Veuillez recommencer l'expérience. » Je soufflai de nouveau sur le miroir, tandis que le docteur plaçait sa main sur mon épine dorsale. La figure reparut, et le docteur pâlit en observant l'effet que ce phénomène produisait sur mes organes. Il m'ôta le miroir, le serra dans une boîte, et me congédia en me renouvelant les avis qu'il m'avait donnés, ajoutant que nous verrions un peu plus tard ce qu'il y aurait à faire.

A partir de ce jour, je me livrai tout entier à une multitude de distractions, et je menai une vie bruyante, tout à fait propre à dompter mon esprit à force de lassitude physique. — A quelques soirs de là, me trouvant dans une réunion des plus joyeuses, on vint à causer de sciences occultes, de phénomènes magnétiques, et l'on raconta sur ce sujet les anecdotes les plus surprenantes. On passa en revue toutes les expériences recueillies sur les rêves, les hallucinations, les extases, et l'on en vint à se demander très-sérieusement s'il ne pouvait pas se faire qu'une volonté existante en dehors de notre vie fût douée, dans de certaines conditions, d'un pouvoir réel sur nos facultés, pouvoir qui aurait son plein exercice sans l'aide d'aucun contact matériel. — « Mais, » dit un des causeurs,

« admettre une pareille thèse nous conduirait tout droit à reconnaître comme vérités les sorcelleries du moyen âge, et toutes les superstitions dont une philosophie éclairée par le progrès des sciences a depuis longtemps fait justice. »



— « Mais, » dit à son tour un jeune médecin, « faut-il, sous prétexte de sagesse et de philosophie éclairée, nier l'existence de faits constatés? La nature n'a-t-elle pas des mystères qu'il est interdit à nos faibles organes de sonder et de comprendre? Et de même qu'un aveugle reconnaît au bruissement des feuilles, au murmure de la source qui fuit, le voisinage d'une forêt ou d'un ruisseau, ne pouvons-nous pressentir certaines choses de l'existence par la communication invisible que certains esprits ont le don d'établir avec les nôtres?... » A ces mots, j'entrai en lice. — « Vous admettez donc, » dis-je au jeune médecin, « l'existence d'un principe immatériel doué d'une puissance qu'en certaines conditions notre volonté ne saurait repousser? » — « Oui, » répondit-il, « c'est un fait que prouvent les observations recueillies par les hommes les plus sérieux sur les sujets soumis au magnétisme. » — « En ce cas, » repris-je, « il faut aussi reconnaître comme possible l'existence de démons, d'êtres malfaisants, armés d'une nature supérieure à la nôtre? » — « Ce serait aller trop loin, » répliqua le médecin en souriant. « Je ne crois pas aux possédés. Mon opinion est uniquement qu'il peut exister dans la chaîne des êtres certains principes imma-

tériels capables d'exercer sur d'autres une action irrésistible. Mais je ne base cette idée que sur de simples observations, et je crois que les organes faiblement constitués ou débilités par quelque excès de la vie sont seuls exposés à subir cette espèce de phénomène. » — « Monsieur, » dit alors un homme d'âge mûr qui n'avait pas encore parlé, « s'il existe, comme vous en convenez à moitié, des puissances occultes et ennemies de notre nature, j'en conclus, d'après vos explications, que ces puissances n'existent que par la faiblesse de notre esprit. Si des organes incomplets ou si des facultés débilitées par un excès ou une souffrance peuvent seuls être assujettis à ce phénomène physiologique, j'en conclus que ce phénomène n'est autre chose qu'un accident maladif de notre esprit, et que par conséquent il n'existe pas en dehors de nous des puissances douées d'une action réelle, intermédiaires entre Dieu et nous. Et maintenant voici mon opinion personnelle, relative aux maladies mentales qui nous soumettent à des hallucinations passagères. Je pense qu'en raison du trouble qu'elle exerce sur les plus délicates fibres de notre organisme, la passion ou plutôt le mal d'amour est la seule affection de notre âme qui puisse produire des désordres dans la vie réelle, et offrir l'exemple d'un pouvoir exercé d'une manière irrésistible par un individu sur un autre. J'ai fait à ce sujet dans ma propre maison une observation dont les détails sont tout un drame. — Quand l'invasion française parcourait nos provinces, à la suite du général Bonaparte, je logeai chez moi un colonel des gardes du vice-roi de Naples; c'était un officier d'une remarquable distinction; mais tout, dans ses traits, décelait les ravages d'un profond chagrin ou d'une maladie récente. Peu de jours après son arrivée, je le surpris en proie à des paroxysmes de douleur qui me firent pitié. Sa poitrine était suffoquée par des sanglots qui lui ôtaient l'usage de la parole; il fut obligé de se jeter sur un lit de repos; peu à peu ses yeux perdirent le regard et ses membres le mouvement; il devint roide comme une statue. De temps en temps il éprouvait des spasmes convulsifs, mais sans pouvoir bouger de place. Un médecin que je me hâtai d'appeler le soumit à l'influence magnétique, ce qui parut lui causer quelque soulagement; mais il fut obligé d'y renoncer, car il sentait qu'il ne pouvait assoupir le malade sans éprouver au dedans de soi une sensation de souffrance accablante et qu'il ne pouvait expliquer. Cependant, au sortir de son accès, l'officier, dont il avait par ses soins gagné la confiance, lui raconta qu'au milieu de ses crises il voyait apparaître l'image d'une femme qu'il avait connue à Pise, et que ce fantôme était doué d'un regard qui pénétrait jusqu'à son cœur, comme la brûlure d'un fer rouge; il n'échappait à cette douleur fantastique que pour tomber dans une espèce de léthargie, à la suite de laquelle il ressentait des migraines intolérables et une prostration complète de tous ses organes, comme s'il eût abusé des voluptés sensuelles. Du reste, il ne voulut jamais raconter ce qui s'était passé autrefois entre lui et la femme de Pise. L'ordre ayant été donné à son régiment de se porter

à l'avant-garde, il se fit servir à déjeuner pendant qu'on préparait ses bagages. Mais à peine eut-il porté à ses lèvres un dernier verre de madère, qu'il tomba mort en poussant un cri étouffé. Le médecin jugea qu'il avait été frappé d'apoplexie. — Deux ou trois semaines après cet accident, je reçus une lettre à l'adresse du colonel. Je l'ouvris, dans l'espoir d'y trouver quelques renseignements sur la famille de mon hôte : la lettre venait de Pise, et ne contenait que ces mots, sans signature : « Pauvre ami, aujourd'hui, 7 J...., à midi, Antonia est morte en croyant embrasser ton ombre !... » C'étaient justement le jour et l'heure de la mort du colonel. Tâchez d'expliquer cela. »

Je ne saurais, cher lecteur, vous peindre l'effroi qui me saisit en reconnaissant tout à coup l'analogie qui existait entre mes sensations internes et celles qu'avait éprouvées le colonel. Un nuage passa sur mes yeux ; un tintement d'oreilles, lugubre comme un son de cloche, m'empêcha d'entendre la fin du récit ; et, mon imagination s'exaltant tout à coup jusqu'au délire, je sortis en courant de la chambre, pour aller à la maison déserte. Il me sembla, de loin, voir des clartés se jouer derrière les persiennes fermées ; mais quand je fus tout près, je ne vis plus rien. Mon hallucination croissant toujours, je me jette contre la porte, elle cède, et me voilà sous le vestibule, pris à la gorge par une vapeur chaude et âcre... Soudain j'entends un cri de femme à deux pas de moi, et je ne sais comme il se fait que je me trouve subitement au milieu d'un salon resplendissant de lumières, et décoré dans le goût moyen-âge avec un grand luxe. Des aromates brûlant dans des cassolettes embaumaient l'air de senteurs divines qui flottaient vers la voûte en nuages azurés. — « O sois le bienvenu, mon fiancé ! car voici l'heure de l'amour !... » dit tout haut la voix de femme que j'avais déjà entendue, et j'aperçois seulement alors une jeune femme en parure de mariée, qui venait à moi les bras ouverts ; mais quand je la fixai, c'était une figure jaune et affreusement crispée par la démence. Je reculai saisi d'effroi, mais la femme s'approchait toujours, et je crus voir alors que ce visage si laid n'était qu'un masque de crêpe sous lequel se dessinaient, avec une ineffable suavité, les traits enchanteurs de mon idéal. Déjà ses mains touchaient les miennes, lorsqu'elle tomba par terre en gémissant, et j'entendis derrière moi grommeler : — « Hu, hu ! au lit, au lit, ma gracieuse, ou gare les verges ! » et, le geste suivant la parole, j'aperçus en me retournant le vieux domestique, l'homme à l'habit café brûlé, qui faisait tournoyer en sifflant de longues verges de bouleau dont il s'apprêtait à houspiller la pauvre femme étendue à terre tout éplorée. Je me jetai au-devant pour arrêter son bras ; mais lui, me repoussant avec une force que je ne lui supposais pas, se contenta de me dire : — « Eh ! ne voyez-vous pas que sans moi cette folle vous aurait étranglé ? Sortez ! sortez d'ici plus vite que vous n'y êtes entré ! »

A ces mots, le vertige me saisit de nouveau, je m'élançai hors du salon,

cherchant à tâtons une issue pour sortir de cette fatale maison. J'entendis, à peine dehors, les cris de la folle se mêler au bruit des coups que le vieux



ne lui épargnait pas. Je voulais revenir à son secours, lorsque le sol manqua sous moi, et je tombai de marche en marche au bas d'un escalier qui aboutissait à un cabinet dont ma chute enfonça la porte. Au lit défait, à l'habit café-brûlé qui traînait sur une chaise, je devinai le bouge où logeait le domestique. J'avais à peine repris mes sens, quand j'entendis des pas lourds faire de nouveau trembler l'escalier. C'était le vieux, de retour de son exécution nocturne. — « Monsieur, » s'écria-t-il en se jetant à mes genoux, « qui que vous soyez, gardez, je vous en conjure, un silence absolu sur tout ce que vous avez vu ici; la moindre indiscrétion me perdrait, moi, pauvre vieillard qui ne saurais plus où gagner le pain de mes derniers jours. La folle vient d'être châtiée d'importance, et je l'ai bien attachée dans son lit. Tout est calme à présent. Allez donc aussi vous reposer chez vous, mon brave monsieur! Dormez bien, et tâchez d'oublier cette nuit. »

Cela dit, le vieillard prit une bougie, et, m'invitant à passer devant lui, me fit remonter à pied l'escalier que j'avais descendu sur le dos, et me poussa hors de la maison, dont il ferma la porte au verrou. Je courus m'enfermer chez moi dans un état de stupeur difficile à décrire, et rêvant, Dieu sait comme, à la singularité de la rencontre que j'avais faite; il me fallut des efforts presque surnaturels pour chasser de mon esprit les fatales hallucinations qu'y avait produites le maudit miroir enchanté.

A quelques temps de là, je rencontrai dans un salon le comte P***, qui

me prit à part pour me dire en riant qu'il était sur la piste des révélations auxquelles devaient donner lieu les mystères de la maison déserte. Le souper, qu'un domestique vint annoncer, ne me laissa pas le temps d'écouter la narration qu'il allait me faire. J'offris la main à une jeune fille pour nous rendre dans la salle à manger, avec le cérémonial à l'usage du grand monde. Jugez de ma surprise lorsqu'en fixant mes yeux sur ses traits je reconnus la figure de l'être idéal que me présentait la glace de mon miroir, lorsque je l'essuyais après l'avoir ternie d'un souffle. Comme je lui exprimais la pensée que je l'avais rencontrée quelque part, elle me répondit avec aisance que rien n'était plus invraisemblable, attendu qu'elle venait d'arriver à W*** pour la première fois de sa vie. Elle avait accompagné sa réponse d'un coup d'œil si charmant que j'en restai tout électrisé. Nous conversâmes longuement ; j'apportais dans l'échange de nos causeries une certaine hardiesse d'expressions qui ne paraissait pas lui déplaire, et elle y mêlait, de son côté, un sel exquis. Quand vint l'heure du champagne, je voulus remplir son verre ; mais le cristal anglais, choqué par mégarde, rendit un son aigu et triste. Je vis aussitôt le front de ma jolie voisine se couvrir d'une pâleur mortelle, et il me sembla que je venais d'entendre le fausset criard de la mystérieuse vieille de la maison déserte. Dans le cours de la soirée, j'épiai l'occasion de rejoindre le comte P***. J'appris de lui que la belle personne qui m'avait si fortement occupé était la comtesse Edwine de S***, et que la sœur de la mère de cette jeune femme était séquestrée comme folle dans la maison déserte. Ce jour-là même la mère et la fille avaient visité cette infortunée recluse. Le vieux domestique ayant été subitement frappé d'une grande indisposition, ces dames avaient admis dans leur triste secret le docteur K***, dont le talent renommé devait tenter les efforts les plus décisifs pour essayer la guérison presque inespérée de la pauvre malade. En ce moment le docteur K***, qui passait justement auprès de nous et que j'avais consulté sur les remèdes qui pouvaient combattre mes hallucinations, s'arrêta pour s'informer de ma santé, et j'en obtins, par mes instances, quelques renseignements sur l'histoire de la femme captive dans la maison déserte.

Angélika, comtesse de Z***, nous dit le docteur, était à trente ans dans tout l'éclat de sa beauté, lorsque le comte de S***, plus jeune qu'elle de bon nombre d'années, en devint éperdument amoureux, et mit tout en œuvre pour se faire accueillir dans sa famille. Mais lors d'un prochain voyage qu'il fit au château de Z*** pour demander en mariage l'objet de sa brûlante passion, il rencontra Gabrielle, la sœur d'Angélika. Cet incident bouleversa toutes ses sensations et changea subitement tous ses projets. Angélika, dès ce moment, perdit tous les charmes dont elle lui avait tout d'abord semblé revêtue, et Gabrielle, au contraire, s'embellissait devant lui de tout ce que sa sœur ne possédait plus. Ce fut Gabrielle qui fut demandée en mariage, au lieu d'Angélika. La pauvre sœur délaissée ne se

plaignit pas ; son orgueil lui faisait envisager sa position d'une façon très-consolante. — « Ce n'est pas, » se disait-elle, « ce jeune godelureau qui



me délaisse, mais c'est moi qui ne veux plus de lui. » Cependant elle avait cessé tout à coup de se montrer dans le monde, et on ne la rencontrait plus que rarement dans la partie du parc de son père la plus sombre et la moins fréquentée.

Certain jour que les serviteurs du château de Z*** venaient de donner la chasse à une horde de bohémiens voleurs qui depuis quelque temps désolaient la contrée par le pillage et l'incendie, ils ramenèrent avec eux dans la cour du manoir une charrette sur laquelle ils avaient soigneusement garrotté leurs prisonniers. Parmi ces figures de bandits, la physionomie la plus remarquable était celle d'une vieille femme maigre et décrépite, affublée plutôt que vêtue de haillons de couleur écarlate, et qui, debout sur la charrette, criait impérieusement qu'elle voulait mettre pied à terre. On desserra les liens qui la retenaient, et on lui permit de descendre. Le comte de Z***, informé de la capture qui venait d'être faite, avait quitté ses appartements, et s'occupait de faire disposer les caves du château pour servir de prison aux maraudeurs que le sort avait fait tomber entre ses mains, lorsque tout à coup la comtesse Angélika s'élança dans la cour tout échevelée, et, tombant à ses genoux avec des prières et des sanglots, implora la grâce des bohémiens, et, tirant de sa robe un stylet, déclara qu'elle se tuerait sur-le-champ s'il était fait le moindre mal à ces pauvres gens, dont elle soutenait l'innocence de tout délit. — « Vivat, ma toute belle, » lui cria la vieille ; « je savais bien que tu serais pour nous un avocat sûr d'être exaucé ! » Et comme Angélika, épuisée par l'explosion d'énergie

qui venait de lui échapper, était tombée évanouie, la vieille, brisant les liens qui la retenaient, se jeta à genoux près d'elle, en lui prodiguant les soins les plus ardents. Elle sortit de sa gibecière un flacon rempli d'une liqueur au fond de laquelle semblait nager un poisson doré; et aussitôt que ce flacon fut posé sur le sein d'Angélika, la belle jeune fille rouvrit les yeux, se leva d'un bond comme si une vie nouvelle circulait dans ses veines, et, après avoir embrassé étroitement la vieille bohémienne, elle l'entraîna précipitamment dans l'intérieur du château. Le comte de Z***, que sa femme et sa fille Gabrielle avaient rejoint, contemplait cette scène étrange avec une sorte de surprise mêlée d'effroi. Les bohémiens étaient restés impassibles. Ils furent mis au secret dans les souterrains du château.

Le jour suivant, le conseil de justice fut assemblé, et les bohémiens, conduits en sa présence, subirent un sévère interrogatoire, à la suite duquel le comte de Z*** déclara lui-même à voix haute qu'il les reconnaissait innocents de tous méfaits et de tous brigandages commis sur son domaine. On leur rendit la liberté, et des passe-ports leur furent accordés pour continuer leur voyage. Quant à la vieille femme aux haillons d'écarlate, elle avait disparu sans qu'on pût savoir de quel côté elle s'était dirigée. Chacun fit ses réflexions et bâtit mille hypothèses pour expliquer la conduite du comte de Z***. On disait que le chef des bohémiens avait eu avec le comte un long entretien nocturne, dans lequel des révélations extraordinaires s'étaient mutuellement échangées.

Cependant le mariage de Gabrielle allait se conclure. La veille du jour fixé pour la cérémonie, Angélika fit charger sur une voiture tout ce qu'elle possédait, et quitta le château, accompagnée dans sa fuite d'une seule femme qu'on prétendait ressembler beaucoup à une bohémienne. Le comte de Z***, pour éviter un scandale, imagina de donner à cet événement un motif plausible, en faisant publier que sa fille, affligée d'un mariage qui excitait sa jalousie, avait sollicité de lui la donation d'une petite maison située à W...., où elle avait déclaré vouloir se retirer et finir ses jours au sein de l'isolement le plus complet. Après les épousailles, le comte S*** se rendit avec sa jeune femme à D.... dans un domaine où, pendant une année, ils jouirent ensemble de la félicité la plus parfaite; puis tout à coup la santé du comte fut ruinée subitement sans qu'on pût en deviner la cause; une souffrance intime semblait user les organes de sa vie; il se refusait à tous les soins, et sa femme ne pouvait obtenir de lui la confession du mal caché sous lequel il s'épuisait de langueur. Enfin, après une longue résistance, il finit par céder à la volonté des médecins, qui lui prescrivaient un voyage de distraction. Il se rendit à Pise. Gabrielle, qui était près de donner le jour à un enfant, ne put le suivre dans cette excursion. Peu de temps après sa naissance, une petite fille qu'elle avait mise au monde disparut sans laisser aucune trace, et sans qu'on pût faire planer sur qui que ce fût le soupçon du rapt. Sa désolation faisait pitié à voir, lorsqu'arriva,

pour surcroît de douleur, un message de son père, le comte de Z***, qui l'informait que le comte S***, que tout le monde croyait à Pise, venait de mourir à W.... dans la petite maison solitaire où s'était retirée Angélika, et que celle-ci venait de tomber dans une démence effrayante, contre laquelle les médecins avouaient que toute leur science resterait sans puissance.

La pauvre Gabrielle revint auprès de son père. Une nuit qu'elle rêvait tristement à la double perte de son époux et de son enfant, des sanglots frappent son oreille. Elle écoute : ce faible bruit semble provenir d'une pièce contiguë à la chambre à coucher ; elle se lève avec inquiétude, prend une veilleuse et ouvre doucement la porte... Que voit-elle, grand Dieu ! la bohémienne aux haillons d'écarlate assise à terre, l'œil terne et fixe ; dans ses bras s'agite un enfant qui pousse de petits cris. L'instinct maternel ne trompe guère les femmes. La comtesse Gabrielle a aussitôt reconnu son enfant ; elle s'élance avec une énergie irrésistible, arrache l'enfant des bras de la vieille sauvage ; celle-ci veut résister, mais cette violence achève de briser ce qui lui restait de forces, elle retombe lourdement pour ne plus se relever. La comtesse pousse des cris d'épouvante ; les valets sont sur pied, tout le monde accourt, mais il n'y a plus là qu'un cadavre à rendre à la terre. Le comte de Z*** se transporte à la petite maison de W.... pour questionner Angélika au sujet de l'enfant perdu et retrouvé. En présence de son père, la pauvre folle semble recouvrer quelques instants de lucidité; mais bientôt le mal reprend son funeste empire : Angélika recommence à divaguer, ses traits se déforment et prennent une odieuse ressemblance avec la figure de la vieille bohémienne. Elle pleure, elle sanglote ; puis, avec des accents de voix rauque et frénétique, elle presse les assistants de s'éloigner et de la laisser seule.

Le malheureux père fait croire au monde que la folle est enfermée dans un de ses châteaux ; mais la vérité est qu'Angélika n'a point voulu quitter sa retraite ; elle habite seule la petite maison où le comte S*** est venu mourir auprès d'elle. Le secret de ce qui s'est passé en dernier lieu entre ces deux êtres est resté impénétrable.

Le comte de Z*** est mort. Gabrielle est venue à W*** avec Edwine, pour mettre ordre aux arrangements de famille. Quant à la recluse de la maison déserte, elle est à la discrétion brutale du vieux domestique devenu maniaque à force de solitude et de sauvagerie.

Le docteur K*** termina son récit en disant que ma présence inopinée dans la maison déserte avait produit sur les sens émoussés d'Angélika une crise dont le résultat pourrait bien rétablir l'équilibre de ses facultés. Du reste, l'image si délicieusement belle que j'avais vue se refléter dans

mon miroir de poche était celle d'Edwine, qui au moment de ma contemplation curieuse visitait l'asile d'Angélika. Peu de jours après ces événements qui avaient failli déranger ma cervelle, un sentiment de noire tristesse m'obligea de quitter pour long-temps la résidence de W***. Cette bizarre influence ne se dissipa entièrement qu'après la mort de la folle.



LA PORTE MURÉE.

SUR les grèves solitaires d'un lac du Nord, on voit encore les ruines d'un vieux manoir qui porte le nom de R....sitten. Des bruyères arides l'entourent de toutes parts. L'horizon se ferme d'un côté par des



eaux calmes, profondes, et d'une teinte plombée; de l'autre s'élève un bois de pins séculaires qui allongent leurs bras noirs dans la brume, comme des spectres. Le ciel, toujours en deuil, n'abrite que des oiseaux funèbres. Mais à un quart de lieue de ce morne paysage, les aspects changent : un gai village surgit tout à coup dans des prés fleuris. Au bout du village verdoie un bois d'aunes non loin duquel on montre les premières fondations d'un château qu'un des seigneurs de R....sitten se proposait d'ériger dans



LA PORTE MURÉE.

cette oasis de nature planturcuse; mais les héritiers de ce seigneur ont oublié l'édifice commencé, et le baron Roderich de R., quoiqu'il se fût résigné à partager avec les chats-huants le donjon patrimonial, ne s'était nullement occupé de mener à fin l'habitation de plaisance projetée par ses ancêtres. Il s'était borné à faire réparer les parties les plus délabrées du vieux château, pour s'y claquemurer tant bien que mal, avec une poignée de domestiques aussi taciturnes et aussi peu communicatifs que leur maître. Il tuait le temps à chevaucher deçà et delà, sur les rives du lac; et bien rarement se montrait au village de ses vassaux, où son nom seul servait d'épouvantail aux enfants. Sur la tour d'observation, Roderich avait fait pratiquer une sorte de belvédère garni de tous les instruments d'astronomie qu'on connaissait alors. C'est là qu'il passait souvent des jours et des nuits, en compagnie d'un vieil intendant qui partageait toutes ses bizarreries. On lui attribuait dans le pays des connaissances magiques fort étendues, et quelques-uns allaient jusqu'à dire qu'il avait été chassé de la Courlande pour s'être permis ouvertement des rapports illicites avec le malin esprit.

Roderich avait un amour superstitieux pour la masure seigneuriale de sa famille; il eut l'idée de constituer cette propriété en majorat, pour lui rendre son importance féodale. Mais ni Hubert, le fils de ce Roderich, ni le possesseur actuel de ce majorat, qui portait le même nom que son grand-père Roderich, ne voulurent suivre l'exemple de leur parent; et, au lieu de résider comme lui dans les ruines de R....sitten, ils s'étaient établis dans leurs domaines de Courlande, où la vie était plus facile et moins sombre. Le baron Roderich prenait soin de deux sœurs de son père, vieux débris de noblesse, auxquelles il donnait l'hospitalité. Ces deux dames n'avaient pour les servir qu'une domestique âgée; toutes trois occupaient une aile du château. Les cuisines occupaient le rez-de-chaussée; une espèce de pigeonnier délabré servait d'habitacle à un chasseur infirme qui faisait les fonctions de gardien. Le reste des valets logeait au village avec M. l'intendant. Chaque année, vers les derniers jours d'automne, le château sortait du silence lugubre qui pesait sur lui comme un froid linceul. Les meutes de chiens ébranlaient ses vieux murs de longs aboiements, et les amis du baron Roderich fêtaient joyeusement les chasses de leur hôte, qui leur faisait abattre force loups et sangliers. Ces galas duraient six semaines, pendant lesquelles le majorat ressemblait à une hôtellerie ouverte à tout venant. Du reste, le baron Roderich ne négligeait pas ses devoirs de suzerain. Il rendait la justice à ses vassaux, secondé dans cette partie de ses attributions par l'avocat V***. Sa famille exerçait, de père en fils, et de temps presque immémorial, la charge de justicier de R....sitten.

En l'année 179—, le digne avocat, dont la tête blanchie comptait déjà plus de soixante hivers, me dit un jour avec un sourire de fine bonhomie : — « Cousin (j'étais son petit-neveu, mais il m'appelait cousin à cause de la conformité de nos noms de baptême), — cousin, j'ai envie de te

mener à R....sitten. Le vent du nord, le froid des eaux et les premières gelées donneront à tes organes un peu de cette vigueur qui rendrait ta santé plus solide. Tu me rendras, là-bas, plus d'un service en rédigeant les actes de justice qui foisonnent chaque année davantage; et tu apprendras, pour ton agrément personnel, le métier de franc chasseur. »

Dieu sait si la proposition du grand-oncle me rendit joyeux! Dès le lendemain nous roulions dans une bonne berline, chaudement équipés d'amples fourrures, à travers une contrée qui devenait à chaque pas plus agreste, à mesure que nous avancions vers le nord, à travers les grandes neiges et d'interminables forêts de pins. Chemin faisant, le grand-oncle me racontait des anecdotes de la vie du baron Roderich (le créateur du majorat). Il me disait avec des images pittoresques les habitudes et les aventures du vieux suzerain de R....sitten; et il se plaignait de voir ce goût de la vie sauvage accaparer toutes les pensées du titulaire actuel du majorat, jeune homme qui jusque-là s'était montré d'humeur fort douce et de santé frêle. Du reste, il me recommanda de prendre mes aises au château. Il finit par me décrire le logement que j'habiterais avec lui, qui touchait d'un côté à l'ancienne salle des audiences du seigneur, et de l'autre à l'habitation des deux dames dont j'ai déjà parlé. Nous arrivâmes ainsi, en pleine nuit, sur le territoire de R....sitten.

Le village était en fête. La maison de l'intendant, illuminée de bas en haut, retentissait du bruit des danses, et l'unique auberge de l'endroit était encombrée de gais convives. Bientôt nous nous retrouvâmes sur la route, déjà presque impraticable et noyée sous la neige. La bise faisait gémir les eaux du lac et craquer avec des bruits sinistres les branchages des pins; et au milieu d'une espèce de mer blanche se découpait en noir la silhouette du manoir, dont les herses étaient baissées. Un silence de mort régnait au dedans; pas une clarté ne s'échappait de ses croisées taillées en meurtrières.

— « Holà! Franz! Franz! » criait mon grand-oncle, « holà! debout! La neige glace en tombant du ciel, et un feu d'enfer nous ferait grand bien!.... » Un chien de garde répondit d'abord à cet appel; puis un peu de mouvement se fit entendre; le reflet d'une torche agita les ombres, des clefs grincèrent lourdement dans les serrures, et le vieux Franz nous salua d'un : — « Bonjour, monsieur le justicier; soyez le bienvenu par ce temps diabolique! » Franz, accoutré d'une livrée dans laquelle son corps chétif dansait trop à l'aise, faisait une figure des plus comiques en nous recevant au débotté. Une honnêteté niaise était empreinte sur ses traits ridés; mais, somme toute, sa laideur était presque compensée par l'empressement de son accueil. — « Mon digne monsieur, » dit Franz, « rien n'est préparé pour vous recevoir : les chambres sont gelées et les lits ne sont pas garnis; et puis le vent carillonne de tous côtés à travers les carreaux cassés : c'est à n'y pas tenir, même avec du feu!.... » — « Comment,

vieux maraud ! » s'écria mon grand-oncle en secouant le givre attaché au poil de ses fourrures, « comment, toi le gardien de cette baraque, ne veilles-tu pas à la réparer en temps utile? Ainsi, ma chambre est inhabitable? » — « Mais, à peu près, » reprit Franz en saluant jusqu'à terre, car je venais d'éternuer avec fracas; « la chambre de monsieur le justicier se trouve, à l'heure qu'il est, jonchée de décombres. Il y a trois jours que le plancher de la salle d'audience s'est écroulé par suite d'une secousse épouvantable. » Mon grand-oncle allait jurer comme un damné, mais il se retint tout à coup, et, se tournant vers moi en renfonçant ses oreilles sous son bonnet de renard : — « Cousin, » dit-il, « nous ferons comme nous pourrons, et tâchons, avant tout, de ne plus risquer une seule question à propos de ce maudit château ; on serait capable de nous apprendre des choses mille fois plus décourageantes. — Or, çà (poursuivit-il en s'adressant



de nouveau à Franz), ne pouviez-vous nous tenir en état quelque autre chambre? » — « Vos désirs, monsieur, ont été prévenus, » répliqua vivement le vieux serviteur; et, marchant aussitôt devant nous pour nous indiquer le chemin, il nous conduisit par un petit escalier roide dans une longue galerie où la clarté d'une seule torche prêtait aux moindres objets des formes fantastiques. Au bout de cette galerie qui se contournait en formant des angles multipliés, il nous fit traverser plusieurs salles humi-

des et démeublées; puis, ouvrant une dernière porte, il nous introduisit dans un salon où pétillait un grand feu de cheminée. Cette vue réjouissante me mit en belle humeur; mais mon grand-oncle s'arrêta au milieu de la pièce, et, promenant autour de lui un regard agité de quelque inquiétude, il dit d'une voix grave et presque émue : — « Est-ce donc cette salle qui doit servir désormais aux réceptions? » Franz fit plusieurs pas vers le fond de la pièce, et, aux lueurs du flambeau qu'il portait, je distinguai sur la muraille une haute et large tache blanche qui offrait les dimensions d'une porte murée.

Cependant Franz se hâtait de préparer tout ce qui nous était nécessaire. Le couvert fut dressé diligemment, et, après un souper confortable, mon grand-oncle mit le feu à une jatte de punch dont le contenu devait nous procurer avec sa dernière goutte les prémices d'un paisible et long sommeil. Quand son service fut achevé, Franz nous quitta discrètement. Deux bougies et le feu mourant dans la cheminée faisaient chatoyer de mille capricieuses façons les ornements gothiques de la salle où nous étions. Des tableaux représentant des chasses et des scènes guerrières étaient appendus aux parois, et les crépitations vacillantes du feu semblaient faire mouvoir les personnages de ces peintures. Je remarquai des portraits de famille de grandeur naturelle, et qui conservaient sans doute les traits des membres les plus notables de la lignée des féodaux de R....sitten. Les vieux bahuts appuyés contre les lambris noircis par le temps faisaient ressortir avec plus de caractère la tache blanche dont l'aspect m'avait d'abord frappé. Je supposai tout simplement qu'il y avait eu là jadis une porte de communication, murée plus tard sans qu'on eût pris souci de cacher ce travail de maçon sous une couche de peinture analogue à la décoration de la chambre. Au reste, mon imagination s'occupait beaucoup plus de toute sorte de rêves que de la moindre réalité. Je peuplai le château d'apparitions surnaturelles dont je me prenais à avoir peur moi-même. Enfin le hasard ou l'à-propos voulut qu'à cette heure je trouvasse dans ma poche un livre dont les jeunes gens d'alors étaient inséparables : c'était *le Visionnaire* de Schiller. Cette lecture décupla l'activité de mon imagination. J'étais plongé déjà dans une demi-hallucination produite par les scènes qui passaient sous mes yeux, lorsque des pas légers, mais également cadencés, me semblèrent traverser la salle. Je prête l'oreille, un gémissement sourd se fait entendre, se tait, puis recommence : je crois ouïr gratter derrière la tache blanche qui figure une porte murée... — Plus de doute, c'est quelque pauvre animal qui se trouve enfermé là. Je vais frapper du pied le plancher, et ce bruit cessera, ou bien l'animal captif poussera quelque aboiement..... Mais, ô terreur! on continue de gratter comme avec une espèce de rage; mais nul autre signe de vie n'est donné; déjà mon sang se fige dans mes veines; les idées les plus incohérentes viennent m'assaillir, et me voilà cloué sur ma chaise, sans oser faire un mouvement,

lorsqu'enfin la griffe mystérieuse cesse de gratter et les pas recommencent. Je me lève comme par ressort, j'avance vers le fond de la chambre à peine éclairé par un flambeau mourant; tout à coup un courant d'air glacé passe sur mes joues, et dans le même instant la lune, perçant un nuage, éclaire d'un reflet qui tremble un portrait d'homme en pied à face rébarbative; puis des voix qui n'ont rien de la terre murmurent autour de moi ces paroles pareilles à des sanglots : — « Pas plus loin! tu vas tomber dans l'abîme du



monde invisible! » Alors un bruit de porte qui se ferme avec violence fait tressaillir la salle où je suis; j'entends distinctement courir dans la galerie; puis le pas d'un cheval résonne sur les pavés de la cour; la herse se lève, et quelqu'un sort, puis rentre presque aussitôt.... Tout cela est-il bien réel, ou n'est-ce qu'un rêve de mon esprit en délire? Pendant que je lutte contre mes doutes, j'entends mon grand-oncle soupirer dans la chambre voisine. S'éveille-t-il? Je prends la bougie et j'entre : il se débattait contre l'angoisse d'un songe cruel. Je saisis sa main, je l'éveille : il pousse un cri étouffé, mais aussitôt me reconnaissant : — « Merci, cousin, » dit-il. « Je faisais un mauvais rêve à propos de ce logement et de certaines vieilles choses que j'ai vues s'y passer. Mais, bast! il vaut mieux se rendormir que d'y penser plus long-temps. » A ces mots, il s'enveloppa dans sa couverture, ramena le drap sur son visage et parut se rendormir. Mais, quand j'eus éteint le

feu et gagné mon petit lit, j'entendis le digne grand-oncle murmurer tout bas des prières, et machinalement je fis comme lui.

Le lendemain, de bonne heure, nous entrâmes en fonctions. Vers midi mon grand-oncle se rendit avec moi chez les dames auxquelles Franz fut envoyé pour nous annoncer. Après une longue attente, une vieille bossue en robe de soie couleur feuille morte vint nous introduire. Les deux châtelaines, vêtues à la mode du temps passé, me firent l'effet de deux pantins; elles me regardèrent avec une surprise qui m'eût fait éclater de rire à leur nez, si mon grand-oncle ne s'était empressé de leur dire avec sa joyeuseté ordinaire que j'étais un jeune légiste de ses parents, venu pour faire son stage à R....sitten. La figure des deux antiquailles féminines s'allongea de manière à prouver qu'elles accordaient peu de confiance à l'avenir de mes débuts. Cette visite, en somme, me causait des nausées. Tout entier sous l'impression des incidents qui avaient agité ma nuit, j'étais on ne peut plus disposé à voir des sorcières sous les oripeaux dont les deux dames de R....sitten étaient pailletées comme des bannières d'église. Leurs figures fantasques, leurs petits yeux bordés de rouge sanglant, leur nez pointu et leur accent nasillard ne pouvaient appartenir légitimement qu'à des échappés de l'autre monde.



Le soir de ce premier jour, comme j'étais avec mon grand-oncle assis dans notre chambre, les pieds sur les chenets et le menton enfoncé dans

ma poitrine : — « Quel diable t'a donc ensorcelé depuis hier? » s'écria l'excellent avocat. « Tu ne bois ni ne manges, et tu as toute la mine d'un fossoyeur... » Je ne crus pas devoir cacher au grand-oncle ce qui causait mon malaise. En m'écoutant il devint très-sérieux. — « C'est bien étrange, » s'écria-t-il, « j'ai vu en rêve tout ce que tu viens de me dire là. J'ai vu un hideux fantôme entrer dans la chambre, se traîner jusqu'à la porte murée, et gratter à cette porte avec une telle fureur que ses doigts étaient en lambeaux; puis il descendit, fit sortir un cheval et le ramena aussitôt... C'est alors que tu m'as éveillé, et que, rendu à moi-même, j'ai surmonté l'horreur secrète qui naît toujours des moindres rapports avec le monde invisible. » Je n'osai pas questionner le vieillard. Il s'en aperçut. — « Cousin, » me dit-il, « as-tu le courage d'attendre à côté de moi, les yeux ouverts, la prochaine visite du fantôme? » J'acceptai résolument cette proposition. — « Eh bien donc, à cette nuit, » poursuivit-il. « J'ai confiance dans le pieux motif qui m'engage à lutter contre le mauvais génie de ce château. Quel que soit le résultat de mon projet, je veux que tu sois présent à tout ce qui se passera, afin que tu puisses en rendre témoignage. J'espère, Dieu aidant, briser le charme qui tient éloignés de ce domaine les héritiers de R....sitten. Mais, si je succombe dans mon entreprise, je me serai du moins sacrifié à la plus sainte des causes. Quant à toi, cousin, tu seras présent, mais aucun péril ne te menace. L'esprit malin n'a pas de pouvoir sur toi. »

Franz nous servit, comme la veille, un excellent souper et une jatte de punch; puis il se retira. Quand nous fûmes seuls, la pleine lune brillait du plus vif éclat; la bise sifflait en tourbillonnant dans les bois, et de minute en minute les vitraux criaient ébranlés dans leurs châssis de plomb. Mon grand-oncle avait posé sur la table sa montre à répétition. Elle sonna minuit.... Alors la porte s'ouvrit avec bruit, et les pas que j'avais ouïs la nuit dernière recommencèrent à se traîner sur le plancher. Mon grand-oncle devint pâle, mais il se leva sans faiblir, et se tourna vers le côté d'où venait le bruit, le bras gauche appuyé sur la hanche, la main droite étendue, dans une attitude héroïque. Des sanglots se mêlèrent au frôlement des pas, puis on entendit gratter avec force contre la porte murée. Alors mon grand-oncle s'avança jusque-là, et d'une voix haute il cria : « Daniel! Daniel! que fais-tu ici à cette heure? » Un cri lamentable répondit à cette parole, et fut suivi du bruit d'une lourde chute. — « Demande grâce, au pied du trône de Dieu, » reprit mon grand-oncle d'une voix qui s'animait de plus en plus; « et si Dieu ne te pardonne point, va-t'en de ces lieux, où il n'y a plus de place pour toi!... »

Il me sembla qu'alors un long gémissement se perdit au dehors parmi les grondements de l'orage; mon grand-oncle revint à pas lents jusqu'à son fauteuil. Il avait l'air inspiré; ses yeux étincelaient comme des étoiles; il se rassit devant le feu, et, les mains jointes, le regard au ciel, il parut

prier. Après quelques instants de silence : — « Eh bien, cousin, » me dit-il, « que penses-tu de tout cela ? » Saisi de crainte et de respect, je m'agenouillai devant le vieillard et je couvrais ses mains de larmes. Mais lui me prit dans ses bras, me serra étroitement sur son cœur et ajouta : — « Allons reposer maintenant ; le calme est désormais rétabli près de nous. » En effet, rien ne troubla plus mes songes, et dès les jours suivants je parvins à m'égayer franchement, et plus d'une fois, aux dépens des vieilles baronnes, qui malgré leurs ridicules n'en étaient pas moins d'assez bonnes créatures.

Peu de temps après notre installation, le baron Roderich arriva lui-même à R....sitten avec sa femme et ses équipages, pour l'époque des chasses. Les invités affluèrent de tous côtés au château, qui prit un air de fête bien différent de la physionomie qu'il gardait pendant le reste de l'année. Lorsque le baron vint nous voir, il se montra tout d'abord contrarié du changement de logement que M. le justicier V*** avait subi. En regardant la porte murée, son regard devint sombre, et il passa la main sur son front, comme pour en écarter un souvenir pénible. Il gronda rudement le pauvre Franz de nous avoir choisi un domicile aussi délabré et pria mon grand-oncle de se faire servir sans nulle gêne, et d'user de tout au château comme de son propre bien. Je remarquai que les procédés du baron avec son justicier n'étaient pas seulement fort polis, mais qu'il s'y mêlait quelques signes d'une sorte de respect filial qui pouvait faire supposer entre eux des rapports plus intimes que le monde ne les voyait. Quant à moi, je n'étais nullement compris dans ces témoignages de cordialité. Le baron affectait de jour en jour à mon égard des manières plus hautaines, et sans l'intervention protectrice de mon grand-oncle, notre mésintelligence aurait pu se traduire par quelque scène d'aigreur, ou même de violence.

La femme du baron Roderich de R....sitten avait produit sur moi, de prime-abord, une impression qui ne contribuait pas peu à me faire supporter avec patience les brusqueries du châtelain. Séraphine offrait un délicieux contraste à côté de ses vieilles parentes, dont j'avais les regards fatigués. Sa beauté, rehaussée par toutes les séductions de la jeunesse, avait un cachet d'idéalité surprenant. Elle m'apparut comme un ange de lumière, plus capable que tous les exorcismes possibles de chasser à jamais les mauvais génies qui hantaient le château. La première fois que cette adorable personne voulut bien m'adresser la parole pour me demander si je me plaisais dans la morne solitude de R....sitten, je fus tellement saisi du charme de sa voix et de la céleste mélancolie qui rêvait dans ses yeux, que je ne trouvai pour lui répondre que des monosyllabes sans suite qui durent me faire passer à ses yeux pour le plus timide ou le plus sot des adolescents. Les vieilles tantes de la baronne, me jugeant de fort peu de conséquence, s'avisèrent de me recommander aux bontés de la jeune dame avec des airs de bienveillance si pleins d'orgueil, que je ne pus m'empê-

cher de leur décocher quelques compliments qui touchaient de fort près au sarcasme. Dès ce moment, à la douleur que m'avait fait ressentir ma position d'infériorité vis-à-vis de la baronne, je sentis qu'une passion brûlante s'animait dans mon cœur; et, quelque persuadé que je fusse de la folie d'un pareil sentiment, il me fut impossible d'y résister; ce devint bientôt une espèce de délire, et, durant mes longues insomnies, j'appelais



Séraphine avec des transports de désespoir. Une belle nuit, mon grand-oncle, éveillé en sursaut par mes monologues extravagants, me cria de son lit : — « Cousin, cousin, est-ce que tu perds le sens commun? Sois amoureux tout le long du jour, si cela te plaît; mais il y a temps pour tout, et la nuit est faite pour dormir!... » Je tremblais que mon oncle n'eût ouï le nom de Séraphine s'échapper de mes lèvres, et qu'il ne m'adressât quelque chaude mercuriale; mais sa conduite en cette circonstance fut pleine de réserve et de discrétion; car, le jour suivant, comme nous entrions dans la salle où tout le monde était réuni pour l'audience de justice, il dit à haute voix : — « Plaise à Dieu que chacun ici sache veiller sur soi prudemment! » Puis, comme je prenais place au bureau à ses côtés, il se pencha vers moi pour ajouter : — « Cousin, tâche d'écrire sans frissonner, afin que je puisse déchiffrer sans user mes yeux ton griffonnage judiciaire. »

La place à table du grand-oncle était marquée chaque jour à la droite de la belle baronne, et cette faveur faisait bien des jaloux. Je me glissais ici

et là, selon les occurrences, parmi les autres convives, qui se composaient fréquemment d'officiers de la garnison voisine, auxquels il fallait tenir tête pour boire et jaser. Un soir le hasard me rapprocha de Séraphine, dont j'avais toujours été tenu à longue distance. Je venais d'offrir mon bras à sa dame de compagnie pour passer dans la salle à manger; et, quand nous nous retournâmes pour saluer, je remarquai en tressaillant que j'étais tout près de la baronne. Un doux regard me permit de m'asseoir; et tant que dura le repas, au lieu de manger, je ne fis qu'entretenir avec la dame de compagnie une conversation dans laquelle tout ce que je trouvais à dire de tendre et de délicat s'adressait droit à la baronne, que mes regards ne quittaient pas. Après le souper, Séraphine, en faisant les honneurs du salon, s'approcha de moi, et me demanda gracieusement, comme la première fois, si je me plaisais au château. Je répondis de mon mieux que, dès l'abord, ce sauvage domaine m'avait offert un séjour assez pénible; mais que, depuis l'arrivée de M. le baron, ce triste aspect avait bien changé, et que si j'avais un vœu à former, ce serait uniquement de me voir dispensé de suivre les chasses. » — « Mais, » dit la baronne, « n'ai-je pas ouï dire que vous étiez musicien et que vous faisiez des vers? J'aime les arts avec passion, et je suis d'une certaine force sur la harpe; mais c'est un plaisir dont il faut que je me prive ici, car mon mari déteste la musique. » Je me hâtai de répliquer que madame la baronne pourrait bien se procurer, durant les longues chasses de son mari, le plaisir de faire un peu de musique. Il était impossible qu'on ne trouvât pas au moins quelque clavecin dans le garde-meuble du château. Mademoiselle Adelheid, la dame de compagnie, eut beau se récrier et jurer que, de mémoire d'homme, on n'avait entendu à R....sitten que les fanfares du cor et les hurlements des meutes, je me faisais fort de réussir dans mon projet, lorsque nous vîmes passer Franz. — « En vérité, » s'écria mademoiselle Adelheid, « voilà le seul homme que je sache capable de donner un bon avis dans les cas les plus embarrassants; je défie qu'on parvienne à lui faire prononcer le mot *impossible*. » Nous appelâmes Franz. Le bonhomme, après avoir tourné mille fois son bonnet dans ses mains, finit par se souvenir que l'épouse de M. l'intendant, qui demeurait au village voisin, possédait un clavecin dont elle s'accompagnait autrefois pour chanter avec un accent si pathétique, qu'en l'écoutant chacun pleurait comme s'il se fût frotté les yeux avec une pelure d'oignon. — « Un clavecin! nous aurons un clavecin! » s'écria mademoiselle Adelheid. — « Oui, » dit Franz, « mais il lui est arrivé un petit malheur : l'organiste du village, ayant voulu essayer dessus l'air d'un cantique de son invention, a disloqué la machine en la touchant... » — « Ah! mon Dieu! » s'écrièrent d'une commune voix la baronne et mademoiselle Adelheid... — « De sorte, » poursuivit Franz, « qu'il a fallu faire porter le clavecin dans la ville prochaine pour le remettre sur pied. » — « Mais est-il de retour? » interrompit vivement mademoiselle Adelheid. — « Je n'en

doute pas, ma gracieuse demoiselle, » répliqua Franz, « et l'épouse de M. l'intendant sera très-honorée, très-ravie... »



En ce moment le baron parut, s'arrêta devant notre groupe, et passa outre en disant à sa femme : — « Eh bien, chère amie, le vieux Franz est-il toujours l'homme aux bons avis? » La baronne resta interdite; Franz était cloué à terre, les bras pendants le long du corps. Les vieilles tantes survinrent qui entraînèrent Séraphine. Mademoiselle Adelheid les suivit. Quant à moi, je restai long-temps à la même place, songeant à la bonne fortune qui m'avait procuré un si doux entretien, et maugréant contre le baron Roderich, qui ne me paraissait plus qu'un tyran brutal, indigne de posséder une si admirable femme. Je crois que je serais encore debout, si mon grand-oncle, qui me cherchait, me m'avait frappé sur l'épaule en me disant, avec sa bonne voix amicale : — « Cousin, ne te montre pas si assidu près de la baronne; laisse jouer ce dangereux métier de soupirant aux écervelés qui n'ont rien de mieux à faire. » Je fis un long discours pour prouver à mon grand-oncle que je ne m'étais rien permis qui ne fût très-convenable; mais il haussa les épaules, alla endosser sa robe de chambre, bourra sa pipe, et se mit à causer de la chasse de la veille.

Ce soir-là, il y avait bal au château. Mademoiselle Adelheid avait imaginé de faire retenir tout un orchestre d'artistes ambulants. Mon grand-oncle, fort ami de son repos, gagna son lit à l'heure accoutumée. Ma jeunesse et mon amour me faisaient adorer cette occasion de bal improvisé. J'avais achevé ma toilette, lorsque Franz vint frapper à la porte, et m'annoncer que le clavecin de madame l'intendante était arrivé sur un traîneau, et que la baronne l'avait fait établir aussitôt dans sa chambre, où elle m'attendait sur-le-champ avec sa dame de compagnie. Jugez du frémissement de bonheur qui se glissa dans tous mes sens. J'étais ivre d'amour et de désirs; je courus chez Séraphine. Mademoiselle Adelheid ne se possédait pas de joie; mais la baronne, déjà toute parée pour le bal, se tenait debout, en silence et dans une attitude mélancolique, près de la caisse où reposaient les accords qu'en ma qualité de musicien et de poète j'étais appelé à réveiller. — « Théodore, » me dit-elle en m'appelant par mon prénom, suivant l'usage du Nord, « Théodore, voici l'instrument que nous attendions; Dieu veuille que vous teniez bien votre promesse.... »

Je m'approchai aussitôt; mais à peine eus-je détaché le couvercle du clavecin, que plusieurs cordes se brisèrent avec fracas; celles qui restaient se trouvaient être de si mauvaise qualité que leurs sons produisaient une cacophonie à écorcher les oreilles les plus fortes. — « C'est sans doute l'organiste qui a voulu l'essayer de nouveau, » s'écria mademoiselle Adelheid avec un joyeux éclat de rire. Mais Séraphine n'était guère en train de gaieté. — « Fatalité! » dit-elle à demi-voix; « je ne puis jamais ici me procurer un seul plaisir.... » En visitant la boîte du clavecin, j'y trouvai heureusement un jeu de cordes de rechange. — « Nous sommes sauvés! » m'écriai-je aussitôt. « Patience et courage! Aidez-moi : le dégât sera bien vite réparé! » La baronne aussitôt me seconde de ses jolis doigts, tandis qu'Adelheid déroule les cordes à mesure que je les appelle par les numéros du clavier. Après vingt essais infructueux, notre persévérance est couronnée d'un plein succès; l'harmonie se rétablit comme par enchantement. Encore un peu de travail, et l'instrument est d'accord! Ce zèle, cet amour de l'art que nous avions mis en commun avait fait disparaître entre nous les distances. La belle baronne partageait naïvement avec moi le bonheur d'un succès qui lui promettait de douces distractions. Le clavecin était devenu entre nous une sorte de lien électrique; ma timidité, ma gaucherie s'effacèrent, il ne resta que l'amour, l'amour qui embrasait tout mon être. Je préludai sur ce cher instrument par ces tendres symphonies qui peignent avec tant de poésie les passions des contrées méridionales. Séraphine, debout devant moi, m'écoutait de toute son âme : je voyais ses yeux rayonner, j'aspirais les frissons qui agitaient son sein; je sentais son haleine voltiger autour de moi comme un baiser d'ange, et mon âme s'en allait vers les cieux! Tout à coup sa physionomie parut s'enflammer, ses lèvres murmuraient en cadence des sons depuis long-

temps éloignés de son souvenir; quelques notes échappées replacèrent mes doigts sans recherche et sans effort sur une mélodie connue, et la voix de Séraphine éclata comme un carillon de cristal.

C'était un luxe de divine poésie, un océan d'harmonie dans lequel mon cœur s'abîmait en criant à Dieu de nous appeler à lui.... Quand je sortis de cette extase : — « Merci, » me dit Séraphine, « merci de cette heure que je vous dois et que je n'oublierai jamais! » A ces mots elle me tendit sa main; je tombai à genoux pour la baiser.... Il me sembla que sous mes lèvres ses nerfs avaient tressailli.... Cependant le bal nous appelait, la baronne avait disparu. Je ne sais comment je me retrouvai le soir dans la chambre du grand-oncle; mais ce soir-là il me dit d'un air sévère qu'il n'ignorait rien de mon entrevue avec la baronne : « Mais prends garde, » ajouta-t-il; « prends garde, cousin, tu cours sur une glace frêle qui cache un abîme sans fond. Que le diable emporte la musique, si elle ne doit servir qu'à te faire faire des sottises en jetant le trouble dans la vie d'une jeune femme romanesque! Prends garde à toi, rien n'est si près de la mort qu'un malade qui se croit bien portant.... »

— « Mais, mon oncle, » dis-je avec l'intention de me justifier, « me croiriez-vous capable de chercher à surprendre le cœur de la baronne? » — « Magot que tu es, » s'écria mon grand-oncle en frappant du pied; « si je le croyais une minute, je te ferais sauter par la croisée!... » L'arrivée du baron coupa court à cette saillie, et de long-temps le travail du justicier ne me laissa le loisir de retourner auprès de Séraphine. Cependant nos liaisons se renouèrent peu à peu. Mademoiselle Adelheid était souvent chargée de m'apporter un message secret de sa maîtresse, et nous occupions autour du clavecin les fréquentes absences du baron. La présence de la dame de compagnie, dont le caractère était assez trivial, nous empêchait d'ailleurs de nous livrer à la moindre excursion dans le pays du sentiment. Mais je reconnus à des signes certains que Séraphine portait dans son cœur un fond de tristesse qui minait lentement sa vie.

Un jour elle ne parut pas au dîner. Les convives s'empressèrent de demander au baron si la souffrance de sa femme lui causait quelque inquiétude sérieuse. — « Oh! nullement, » répondit le seigneur; « l'air vif de ce pays-ci, joint à l'enrouement que peut produire l'abus des séances musicales, a seul causé ce malaise passager. » En disant cela, le baron me lança un regard détourné qui signifiait bien des choses. Mademoiselle Adelheid en comprit assez pour que le rouge lui montât au visage. Elle ne leva pas les yeux, mais pour moi sa pose semblait dire qu'il faudrait à l'avenir user de bonnes précautions pour ne pas exciter la jalousie du baron, dont nous aurions à redouter quelque mauvais tour. Une vive anxiété s'empara de mes esprits; je ne savais à quel parti me résoudre; l'air menaçant que le baron prenait sournoisement m'irritait d'autant plus que je n'avais rien à me reprocher; mais je craignais d'exposer Séraphine à subir

quelques emportements. Fallait-il quitter le château? mais renoncer à voir Séraphine me semblait un sacrifice au-dessus de mes forces. J'appris que toute la société allait partir pour la chasse après le dîner. J'annonçai à mon grand-oncle que je serais de la partie. — « A la bonne heure, » me dit le vieillard; « c'est un exercice fait pour ton âge, et je te lègue immédiatement ma carabine et mon couteau de chasse. »

On partit; on prit ses distances dans la forêt voisine pour cerner les loups. La neige tombait fort épaisse, et quand le jour fut sur son déclin il tomba une brume qui cachait à six pas les objets. Le froid me gagnait; je cherchai un abri dans un fourré, et, après avoir appuyé ma carabine contre une branche de pin, je me remis de plus belle à rêver à Séraphine. Bientôt des coups de feu se succèdent de distance en distance; et, à dix pieds de l'endroit où je m'abritais, se dresse un loup énorme; je l'ajuste, je tire, je le manque; il fond sur moi, mais la présence d'esprit ne m'abandonne pas, je reçois l'animal furieux sur la pointe de mon couteau de chasse, et il s'enferre jusqu'à la garde. Un des forestiers accourt au bruit de ses hurlements; les chasseurs se replient de notre côté, et le baron s'élance vers moi. —« Vous êtes blessé? » dit-il. — « Non, monsieur, » lui répondis-je; ma main a été plus sûre que mon coup d'œil. » Dieu sait tous les éloges que me valut cet exploit. Le baron exigea que je m'appuyasse sur son bras pour retourner au château. Un forestier portait ma carabine. Ces égards que m'accordait le seigneur de R....sitten me touchèrent profondément. Je le jugeai dès lors tout autrement. Il me sembla un homme de cœur et d'énergie. Mais en même temps je songeai à Séraphine : je sentais qu'entre nous les distances venaient encore de se rapprocher. Je conçus les espérances les plus hardies. Mais quand, le soir, tout rayonnant d'orgueil je racontai mon aventure au grand-oncle, il se contenta de me rire au nez, en disant : — « Dieu montre son pouvoir par la main des faibles. »

L'heure du repos avait sonné depuis long-temps lorsque, passant dans la galerie pour aller me coucher, je rencontrai une figure blanche qui portait une veilleuse. C'était mademoiselle Adelheid. — « Bonsoir, » me dit-elle en riant, « beau chasseur de loups. Pourquoi courez-vous ainsi tout seul, sans lumière, comme un vrai spectre?... » A ce mot de spectre, je frissonnai de la tête aux pieds, et je me rappelai les deux premières nuits de mon séjour au château. Mademoiselle Adelheid s'aperçut de l'émotion subite qui m'avait saisi. — « Eh bien! » s'écria-t-elle en me prenant la main, « qu'avez-vous donc? vous êtes froid comme le marbre; venez, que je vous rende la vie et la santé... La baronne vous attend, elle se meurt d'impatience. »

Je me laissai entraîner sans résistance, mais sans joie; j'étais sous l'empire d'une fatale préoccupation. La baronne en nous voyant entrer fit plusieurs pas au-devant de moi en poussant une exclamation qu'elle n'a-

cheva point, car elle s'arrêta tout à coup comme frappée d'une arrière-pensée fatale. Je pris sa main que je baisai; elle ne la retira pas, mais elle me dit : — « Théodore, qu'êtes-vous allé faire à la chasse? La main qui crée de si doux accords est-elle faite pour manier des armes et commettre des meurtres?... » Le son de cette voix adorée pénétra jusqu'à mon âme; un voile s'étendit sur ma vue, et je ne sais comment il arriva qu'au lieu d'aller m'asseoir au clavecin, je me trouvai sur le sofa, causant avec Séraphine de ma singulière aventure de chasse. Quand je lui eus appris les procédés de son mari, qui contrastaient si fort avec sa roideur accoutumée, elle m'interrompit en disant de sa voix la plus aimée : — « Voyez-vous, Théodore, vous ne connaissez pas encore le baron; ce n'est qu'ici que son caractère se montre aussi fâcheux. Chaque fois qu'il vient ici, une idée fixe l'y poursuit : c'est que ce château doit devenir le théâtre de quelque catastrophe terrible pour notre famille et pour son repos. Il est convaincu qu'un ennemi invisible exerce dans ce domaine une puissance qui tôt ou tard commettra un malheur immense. On raconte des choses extraordinaires du fondateur de ce majorat, et je sais moi-même que le château renferme un secret de famille; c'est une tradition épouvantablement vraie qu'un fantôme y vient souvent assaillir le propriétaire, et ne lui permet



de faire dans cette enceinte que des séjours très-bornés. Chaque fois que j'y viens avec mon mari, j'éprouve des terreurs presque continuelles, et

ce n'est qu'à votre art, cher Théodore, que j'ai dû un peu de soulagement. Aussi ne saurais-je vous témoigner trop de reconnaissance. »

Encouragé par cet échange de confiance, je racontai à Séraphine mes propres appréhensions. Mais comme je lui cachais ce que les détails avaient de trop effrayant, je vis son visage se couvrir d'une pâleur mortelle, et je compris qu'il valait mieux tout lui révéler que de laisser son imagination s'exalter outre mesure. Quand j'arrivai à parler de cette griffe mystérieuse qui grattait la porte murée : — « Oui, oui, » s'écria Séraphine, « c'est dans ce mur qu'est enfermé le fatal mystère ! » et, cachant son beau visage de ses deux mains, elle tomba dans une profonde méditation. C'est alors seulement que je remarquai qu'Adelheid nous avait quittés. Je ne parlais plus, et Séraphine se taisait toujours. Je fis un effort pour me lever et aller au clavecin. Quelques accords que j'en tirai éveillèrent la baronne de son engourdissement ; elle m'écouta paisiblement chanter un air triste comme nos âmes, et ses yeux se remplirent de larmes... Je m'agenouillai devant elle, elle se pencha vers moi, et nos bouches s'unirent dans un baiser céleste ; puis elle se dégagea de mon étreinte, se leva, et, parvenue à la porte de la chambre, elle se retourna et me dit : — « Cher Théodore, votre oncle est un digne homme, qui me semble le protecteur de cette maison. Dites-lui, je vous prie, de prier pour nous chaque jour, afin qu'il plaise à Dieu de nous préserver de tout mal !... »

A ces mots, la dame de compagnie rentra. Je ne pus répondre à Séraphine ; j'étais trop ému pour lui parler sans sortir des convenances qui nous étaient imposées. La baronne me tendit la main. — « Au revoir, » me dit-elle, « au revoir, cher Théodore ; je me souviendrai long-temps de cette soirée. »

Quand je rentrai près de mon grand-oncle, je le trouvai endormi. Mes yeux étaient pleins de larmes ; l'amour que j'avais pour Séraphine me serrait le cœur d'une étreinte douloureuse, et mes sanglots devinrent bientôt si précipités et si forts que le justicier s'éveilla. — « Cousin, » s'écria-t-il, « décidément veux-tu devenir fou ? Fais-moi le plaisir d'aller te coucher au plus vite ! » Cette prosaïque apostrophe me rendit un peu durement à la vie réelle ; mais il fallut obéir. Quelques instants venaient à peine de s'écouler, lorsque j'entendis aller et venir, ouvrir et fermer des portes, et puis des pas dans la galerie. On vint frapper à la porte de notre chambre. — « Qui est là ? » demandai-je d'une voix haute et rude. — « Monsieur le justicier, » répondit-on du dehors, « vite, levez-vous ! » C'était la voix du vieux Franz. — « Est-ce que le feu serait au château ? » m'écriai-je. A ce mot de *feu*, mon grand-oncle, qui s'éveillait, bondit à bas de son lit et vint ouvrir. — « Pour Dieu, hâtez-vous, » reprit Franz, « monsieur le baron vous demande : madame la baronne est malade à la mort ! » Le pauvre serviteur était d'une pâleur livide. Nous avions à peine allumé un flambeau que la voix du baron se fit entendre. — « Pourrais-je vous parler sur-le-

champ, mon cher V*** ? » disait-il. — « Diable ! » me dit le grand-oncle, « qui t'a prié de t'habiller ? que vas-tu faire ? » — « La revoir encore, lui dire que je l'aime, et mourir ! » répondis-je d'une voix sourde et brisée. — « Ah ! sans doute, j'aurais dû le deviner, » reprit le sévère justicier en me poussant la porte au nez et mettant la clef dans sa poche. Ivre de co-



lère, je voulais rompre la serrure ; mais, me ravisant promptement à l'idée des conséquences qu'aurait un pareil éclat, je me résignai à attendre patiemment le retour du grand-oncle, bien décidé d'ailleurs à lui échapper à tout prix dès qu'il reparaîtrait. Je l'entendis, de loin, parler au baron avec une grande vivacité ; mais je ne pouvais distinguer leurs paroles. Mon nom s'y mêlait, et mon anxiété devenait intolérable. Enfin le baron s'éloigna ; il me sembla qu'on était venu le chercher précipitamment. Mon grand-oncle rentra et parut stupéfait de l'état de délire dans lequel il me trouvait. — « Elle est donc morte ?... » lui criai-je en le voyant. « Je veux descendre, je veux la voir à l'instant, et, si vous me refusez, je me fais sauter la cervelle sous vos yeux !... » Mon grand-oncle resta impassible, et me couvrant d'un regard de glace : — « Penses-tu donc, » me dit-il, « que ta vie ait pour moi la plus minime valeur, s'il te plaît d'en faire l'enjeu d'une pitoyable menace ? Qu'as-tu à faire près de la femme du baron ? De quel droit

irais-tu te placer dans une chambre funèbre dont ta ridicule conduite te défend l'entrée plus que jamais?... » Je tombai navré, anéanti, sur un siége. Le grand-oncle eut pitié de moi. — « Maintenant, » poursuivit-il, « je veux bien que tu saches que le prétendu danger de la baronne n'était qu'un rêve. Mademoiselle Adelheid perd la tête quand il tombe une averse. et les deux vieilles tantes, accourues au bruit, fatiguent la pauvre Séraphine de leurs soins et de leurs élixirs. Ce n'est rien qu'un évanouissement, une crise nerveuse que le baron attribue aux effets de la musique. Or çà, puisque te voilà, je l'espère, suffisamment tranquillisé, je vais, avec ta permission, fumer une bonne pipe; car, pour tout l'or du monde, je ne fermerais plus l'œil jusqu'au jour... Vois-tu, cousin, » reprit-il après une pause et en lançant d'épaisses bouffées de tabac, « je te conseille de ne pas trop prendre au sérieux la figure de héros qu'on te fait faire ici depuis ton aventure de la chasse aux loups. Un pauvre petit diable comme toi est souvent exposé à bien des mécomptes quand il a la vanité de sortir de sa sphère. Je me souviens qu'au temps où je suivais les cours de l'Université, j'avais pour ami un jeune homme d'un caractère doux, paisible, toujours égal. Un hasard l'ayant jeté dans une affaire d'honneur, il s'y comporta avec une vigueur qui étonna tout le monde. Malheureusement ce succès et l'admiration dont il se vit cajolé changèrent du tout au tout son caractère. De ferme et sérieux qu'il aurait dû rester, il devint querelleur et fanfaron... : bref, un beau jour il insulta un camarade pour le misérable plaisir de faire une bravade; mais il fut tué comme une mouche. Je ne te conte cette histoire-là, cousin, que pour tuer le temps; mais il se pourrait que tu trouvasses l'occasion d'en tirer profit. Et là-dessus voilà ma pipe vidée; le ciel est encore tout noir; nous aurions bien encore deux heures à dormir... »

En ce moment la voix de Franz se fit entendre. Il venait nous apporter des nouvelles de la malade. — « Madame la baronne, » nous dit-il, « est tout à fait remise de son indisposition, qu'elle attribue à un mauvais rêve... » A ces mots, j'allais lâcher une exclamation de bonheur; mais un coup d'œil du grand-oncle me tint bouche close. — « C'est bien, » dit-il à Franz, « je n'attendais que cela pour prendre un peu plus de repos, car à mon âge les insomnies sont malsaines. Dieu nous garde jusqu'à la fin de cette nuit! » Franz se retira, et bien qu'on entendît les coqs chanter au village voisin, le justicier se fourra de nouveau le nez dans la plume.

Le lendemain de fort bonne heure, je descendis à pas de loup, pour aller demander à mademoiselle Adelheid le bulletin de santé de ma chère Séraphine. Mais au seuil de l'appartement je me trouvai en face du baron; son regard perçant me mesura de toute sa hauteur. — « Que venez-vous chercher? » me dit-il d'une voix étouffée. Je resserrai de mon mieux mon émotion, et, prenant mon courage à deux mains, j'annonçai avec assez de fermeté que je venais de la part de mon oncle m'informer de l'état de

madame la baronne. — « Tout va bien, » reprit froidement le baron ; « elle a eu ses attaques de nerfs habituelles. Elle repose à cette heure ; et je compte qu'elle paraîtra à la table. Dites cela ; allez. »



L'expression du baron en me faisant cette réponse décelait une impatience qui me le fit juger plus inquiet qu'il ne voulait le paraître. Je saluai et j'allais me retirer, lorsqu'il m'arrêta par le bras, et me dit avec un regard qui me sembla foudroyant : — « J'ai à vous parler, jeune homme. » Le ton qu'il donnait à ses paroles me fit faire en une minute les suppositions les plus redoutables. Je me voyais en présence d'un mari offensé qui avait deviné ce qui se passait dans mon cœur, et qui s'apprêtait à en exiger un compte rigoureux. J'étais sans armes, si ce n'est un petit couteau artistement travaillé dont mon grand-oncle m'avait fait présent. Je le tâtai dans ma poche à ce moment suprême, et toute mon assurance fut aussitôt réconfortée. Je suivis le baron qui m'entraînait, bien décidé à vendre chèrement ma vie si les choses tournaient au tragique. Arrivé dans sa chambre, le baron ferma la porte avec soin, fit plusieurs tours de long en large, et, s'arrêtant devant moi, les bras croisés sur sa poitrine : — « Jeune homme, » reprit-il, « j'ai à vous parler. » Toute mon énergie mit flam-

berge au vent, et ma réponse fut celle-ci : — « J'espère, monsieur le baron, que ce dont vous avez à m'entretenir ne nécessitera de ma part aucune exigence de réparation. » Le baron me regarda comme s'il n'avait pas compris ; puis il baissa les yeux, et, les mains derrière le dos, il recommença sa promenade. Je le vis prendre sa carabine et sonder la charge. Mon sang s'échauffa sous l'appréhension du péril, et j'ouvris au fond de ma poche mon petit couteau, en faisant un pas vers le baron pour qu'il ne pût m'ajuster. — « Jolie arme, » fit le baron, et il reposa la carabine dans un coin. Je ne savais trop quelle contenance garder, lorsque le baron, revenant à moi, me mit la main sur l'épaule et dit : — « Théodore, je dois ce matin vous paraître un peu extraordinaire. Je suis en effet tout bouleversé depuis les angoisses de cette nuit. La crise nerveuse de ma femme n'avait rien de très-inquiétant ; mais il existe dans ce château je ne sais quel mauvais génie, qui me fait envisager toutes choses sous les couleurs les plus sombres ; c'est la première fois que la baronne se trouve malade ici, et vous en êtes la cause unique. » — « Vraiment, » dis-je avec calme, « je ne saurais m'expliquer... » — « Je voudrais, » interrompit le baron, « que cet infernal clavecin se fût brisé en mille pièces le jour qu'il fut apporté chez moi !... Mais, après tout, j'aurais dû veiller dès le premier jour à ce qui se passait ici. Ma femme est si délicatement organisée que le moindre excès de sensations peut la tuer. Je l'avais amenée ici avec l'espoir que ce rude climat, joint aux distractions d'une vie âpre et forte, produirait sur elle une heureuse réaction ; mais vous avez pris à tâche de l'énerver davantage avec vos langoureuses mélodies. Son imagination exaltée la prédisposait à subir les plus fatales secousses, lorsque vous lui portez le dernier coup en racontant devant elle je ne sais quelle stupide histoire de revenant. Votre grand-oncle m'a tout dit : ainsi vous ne pouvez rien nier ; je veux seulement que vous me répétiez vous-même tout ce que vous prétendez avoir vu. »

La tournure que prenait notre conversation me rassura suffisamment pour qu'il me fût possible d'obéir aux ordres du baron. Il n'interrompait mon récit très-circonstancié que par des exclamations saccadées qu'il réprimait aussitôt. Lorsque je vins à la scène où mon grand-oncle avait si puissamment conjuré le fantôme invisible, il leva au ciel ses mains jointes en s'écriant : — « Oui, c'est vraiment le génie tutélaire de la famille ; et quand Dieu rappellera son âme, je veux que ses restes dorment avec honneur à côté de mes aïeux !... » Puis, comme je gardais le silence, il me prit la main, et ajouta : — « Jeune homme, c'est vous qui avez causé sans le vouloir le malaise de ma femme ; il faut que de vous vienne sa guérison. » A ces mots, je sentis le rouge me monter au visage. Le baron, qui m'observait, sourit de mon embarras, et reprit, d'un ton qui frisait l'ironie : — « Vous n'avez pas affaire à une malade bien dangereuse, et voici le service que j'attends de vous. La baronne est tout à fait sous l'influence de votre

musique, il serait cruel de la supprimer. Je vous autorise donc à la continuer, mais j'exige que vous changiez le genre des morceaux que vous exécutez devant elle. Faites un choix gradué de sonates de plus en plus énergiques ; mêlez habilement le gai au sérieux ; et puis, surtout, parlez-lui souvent de l'apparition que vous lui aviez racontée. Elle se familiarisera peu à peu avec cette idée, et finira par n'y plus attacher d'importance. Vous me comprenez bien, n'est-ce pas ? Je compte sur votre exactitude. » En achevant cette sorte d'instruction, le baron me quitta. Je restai confondu de me voir jugé comme un être de si peu de conséquence que je n'étais pas même capable d'éveiller la jalousie d'un homme par mes assiduités auprès de la plus belle femme qu'il fût possible d'imaginer. Maintenant mon rêve héroïque était brisé, je tombais au niveau de l'enfant qui prend au sérieux dans ses amusements sa couronne de papier doré.

Mon grand-oncle, persuadé que j'avais fait quelque escapade, attendait mon retour avec anxiété. — « D'où viens-tu donc ? » me cria-t-il du plus loin qu'il m'aperçut. — « Je viens, » lui dis-je tout déconcerté, « d'avoir un entretien avec le baron. » — « Las ! » fit le digne justicier ; « quand je te disais que tôt ou tard tout cela finirait mal !... » L'éclat de rire dont mon grand-oncle accompagna cette saillie me prouva clairement que de tous côtés j'étais tourné en plaisanterie. Je souffrais violemment, mais je me gardai d'en laisser rien voir ; n'avais-je pas l'avenir ouvert pour me venger du peu d'importance qu'on m'accordait. La baronne parut au dîner, vêtue d'une robe blanche dont l'éclat se mêlait à la pâleur mate de ses joues ; sa physionomie respirait une mélancolie plus suave que jamais ; je sentais, à son aspect, mon cœur se fondre dans ma poitrine ; et pourtant j'éprouvais contre Séraphine elle-même, en dépit de sa divine beauté, quelque chose de la colère que le baron m'avait inspirée : il me semblait que ces deux êtres se réunissaient pour me mystifier ; je croyais lire je ne sais quoi d'ironique dans le regard à demi voilé de Séraphine, et toutes les gracieusetés de son accueil passé me blessaient comme un odieux mensonge. Je cherchai avec un soin extrême à me tenir aussi éloigné d'elle qu'il m'était possible, et je pris place entre deux militaires avec lesquels je trinquai à plein verre et coup sur coup. Vers la fin du repas, un valet me présenta une assiette



remplie de dragées, et me glissa ces mots à l'oreille : — « De la part de mademoiselle Adelheid. » Je prends l'assiette, et sur la plus grosse dragée

je lis ces mots tracés sur l'enveloppe sucrée, avec la pointe d'un couteau : « Et Séraphine ? » Une flamme ardente circule aussitôt dans mes veines. Je jette un regard furtif à Adelheid ; celle-ci me fait un signe qui semble dire : « Monsieur le buveur, vous n'oubliez donc que la santé de Séraphine ? » Aussitôt je porte mon verre à mes lèvres, je le vide d'un seul trait, et, en le reposant sur la table, je m'aperçois que la belle baronne a fait comme moi, nous avons bu au même instant ; et, quand nos verres touchent la table, nos yeux se rencontrent !... Un nuage passe sur mes yeux, et le remords de mon ingratitude me blesse au cœur. Séraphine m'aime ! je n'ai plus le droit d'en douter ; mon bonheur va devenir de la folie. Mais un des convives se lève, et, selon l'usage du Nord, propose de boire à la santé de la châtelaine. Je ne sais quel dépit de me trouver prévenu embrase ma cervelle : je prends mon verre, je le lève ; je reste immobile ; il me semblait dans ce moment de fascination que j'allais tomber aux genoux de mon amante... — « Eh bien ! que faites-vous donc, cher ami ? » me dit mon plus proche voisin. Cette seule parole brise le charme ; mes yeux se dessillent... mais Séraphine avait disparu.

Après le repas, mon ivresse était devenue si emportée qu'il me fallut sortir du château, malgré l'ouragan qui tourbillonnait au dehors et la neige qui tombait à flocons épais. Je me pris à courir à travers les bruyères, le long des bords du lac, en criant de toutes mes forces : — « Voyez donc comme le diable fait danser le sot enfant qui voulait cueillir le fruit défendu dans le jardin de l'amour !... » Et je courais, je courais à perdre haleine ; et Dieu sait jusqu'où je serais allé de ce train-là, si je n'avais ouï mon nom crié dans les bois par une voix connue, celle du forestier-général de R....sitten. — « Holà ! cher monsieur Théodore, » exclamait ce brave homme, « où diable êtes-vous venu mouiller vos pieds dans la neige, au risque d'attraper un rhume mortel ? Je vous cherche partout, car M. le justicier vous attend au château depuis deux grandes heures. » Rappelé dans les voies du sens commun par le souvenir de mon grand-oncle, je suivis, un peu machinalement, le guide qu'il avait envoyé à ma recherche.

En arrivant, je le trouvai qui fonctionnait gravement dans la salle des audiences de justice. Je comptais sur une mercuriale ; mais le bonhomme fut très-indulgent. — « Cousin, » me dit-il en souriant, « tu as bien fait de prendre l'air pour cuver ton vin d'aujourd'hui ; mais sois donc à l'avenir plus raisonnable, tu n'es pas d'âge à te permettre ces petits excès-là. » Comme je ne répondais mot, et que, semblable à un écolier pris en faute, je faisais semblant de me mettre à la besogne : — « Conte-moi donc, au surplus, » reprit mon grand-oncle, « ce qui s'est passé entre le baron et toi. » J'avouai tout sans restriction. — « Fort bien, » interrompit mon oncle quand il en sut assez ; « le baron te confiait là une fameuse mission ! Heureusement pour lui que nous partons demain... »

A ces mots je pensai tomber de mon haut. Mais le lendemain le grand-oncle tenait parole, et depuis lors je n'ai jamais revu Séraphine.

Peu de jours après notre retour, le respectable justicier fut assailli par des accès de goutte d'une extrême violence. Son humeur, par suite des souffrances qu'il endurait, devint tout à coup morose et acariâtre; malgré mes soins et les secours de la médecine, le mal ne fit qu'empirer. Un matin, je fus appelé près de lui en toute hâte; une crise plus cruelle que les autres l'avait fait presque trépasser; je le trouvai gisant sur son lit; sa main tenait encore une lettre chiffonnée qu'il serrait fortement. Je reconnus l'écriture de l'intendant des domaines de R....sitten; mais ma douleur était si grande que nulle curiosité ne s'éveilla dans mon esprit; je tremblais à chaque instant de voir expirer ce cher vieux parent, dont je connaissais pour moi la véritable affection. Enfin, après bien des heures d'angoisses, la vie reprit le dessus, le pouls recommença de battre, et la robuste organisation du vieillard lassa les attaques de la mort. Peu à peu le danger s'éloigna; mais il resta bien des mois confiné sans presque bouger, sur son lit de souffrance. Sa santé fut si délabrée par cette secousse, qu'il lui fallut se démettre de ses fonctions judiciaires. Il ne me resta plus d'espoir de jamais retourner à R....sitten. Le pauvre malade ne pouvait supporter d'autres soins que les miens, et, quand ses douleurs lui laissaient un moment de répit, toute sa consolation était de causer longuement avec moi, mais jamais il ne parlait de notre séjour à R....sitten, et je n'osais moi-même y ramener ses souvenirs. Quand, à force de dévouement et de veilles assidues, je fus parvenu à rendre à mon grand-oncle une santé factice, le souvenir de Séraphine se réveilla dans mon cœur, entouré d'un charme plus puissant que jamais. Un jour que je rouvrais par hasard un portefeuille dont je m'étais servi pendant mon séjour à R....sitten, il s'en échappa quelque chose de blanc. C'était un ruban de soie qui attachait une boucle des cheveux de Séraphine. En examinant ce gage de souvenir laissé par l'amour secret que le sort avait brisé à sa naissance, je remarquai une tache rougeâtre sur le ruban. Était-ce du sang? et ce sang était il un présage de quelque tragique événement? Mon imagination s'abandonnait aux suppositions les plus funestes, sans avoir aucun moyen de vérifier ses craintes ou de les faire cesser.

Cependant mon grand-oncle voyait peu à peu revenir ses forces avec les beaux jours. Par une tiède soirée, je l'avais amené une fois sous les tilleuls embaumés de notre jardin. Il était d'humeur gaie. — « Cousin, » me dit-il, « je me sens une force extraordinaire; mais je ne m'abuse pas sur l'avenir : ce retour de santé ressemble aux dernières et vives clartés d'une lampe qui va s'éteindre. Mais avant de m'endormir de ce dernier sommeil dont je sens l'approche avec le calme de l'homme juste, j'ai à m'acquitter d'une dette envers toi. Te souviens-tu de notre séjour à R....sitten? » Cette question inattendue me jeta dans un trouble inexprimable. Le vieillard

s'en aperçut, et continua, sans me laisser le temps de chercher ma réponse : — « Cousin, » reprit-il, « tu te serais livré, sans mon secours, à une passion qui aurait pu te plonger dans un abîme de malheur, si je ne t'avais pas entraîné de R....sitten. Il existe sur les maîtres de ce château une mystérieuse histoire, à laquelle ton imprudence a failli te mêler. Maintenant que ce péril est passé, écoute-moi : je veux, avant que la mort nous sépare, te révéler des faits étranges. Peut-être trouveras-tu, quelque jour, l'occasion d'en faire ton profit. »

Et voici ce que me raconta le grand-oncle, en parlant de lui-même à la troisième personne.



II.

Pendant une orageuse nuit de 176—, les habitants du manoir de R....sitten furent éveillés en sursaut par une secousse pareille à un tremblement de terre. Tous les serviteurs de ce sombre domaine parcoururent avec effroi toutes les salles pour chercher la cause de cet événement; mais on ne trouva nul vestige de destruction. Tout était rentré dans le calme séculaire où dormait l'antique résidence de la famille de R...schen. Cependant le vieux majordome, Daniel, étant monté seul à la salle des chevaliers, où le baron



Roderich de R.... se retirait chaque nuit après les travaux d'alchimie auxquels il se livrait avec ardeur, fut saisi d'horreur à la vue d'un lamentable spectacle. Entre la porte de la chambre de Roderich et la porte d'un autre appartement, se trouvait une troisième porte conduisant au sommet du donjon, dans un pavillon que le baron y avait fait construire pour ses expériences. Daniel ayant ouvert cette porte, un coup de vent éteignit son flambeau; des briques se détachèrent du mur, et tombèrent dans un gouffre avec un bruit rauque. Daniel tomba sur ses genoux en s'écriant : — « Miséricorde! notre bon maître a péri d'une mort terrible!... » Peu de temps après, le corps du malheureux seigneur était rapporté dans les bras de ses domestiques éplorés. On le revêtit de ses plus riches habits, et on l'exposa dans une chapelle ardente érigée au milieu de la salle des chevaliers.

L'examen des lieux fit reconnaître que la voûte supérieure du donjon s'était écroulée intérieurement. Le poids des pierres formant la clef de voûte avait défoncé le plancher; les poutres, entraînées dans la même chute, avaient sous leur poids fait éclater une partie du mur mitoyen, et traversé comme des flèches les étages inférieurs, en sorte qu'en ouvrant dans l'obscurité la porte de la grande salle, on ne pouvait mettre le pied dans la tour sans rouler au fond d'un trou profond de plus de cent pieds.

Le vieux baron Roderich avait prédit le jour de sa mort, et l'avait annoncé à Wolfgang, l'aîné de ses enfants, à qui revenait l'investiture du majorat de R....sitten. Ce jeune seigneur, ayant reçu à Vienne le message de son père, s'était mis en route sans délai pour se rendre auprès de lui. A son arrivée il trouva ses craintes cruellement réalisées, et tomba presque évanoui au chevet du lit funèbre. — « Pauvre père! » s'écria-t-il d'une voix brisée par les sanglots, après une longue pause d'accablement et de désespoir silencieux; « pauvre père! l'étude des mystères du monde n'a donc pu te donner la science qui prolonge la vie! »

Après les funérailles du vieux seigneur, le jeune baron se fit raconter par Daniel les détails de la ruine du donjon; et, comme le majordome lui demandait ses ordres pour faire exécuter les réparations: — « Non, jamais! » dit Wolfgang. « Que m'importe cette vieille demeure, où mon père consumait en œuvres de sorcellerie les trésors dont j'avais droit d'hériter un jour! Je ne crois pas que la voûte du donjon se soit écroulée par un accident ordinaire. Mon père a péri victime de l'explosion de ses creusets maudits où fondait ma fortune. Je ne donnerai pas un florin pour remettre une pierre à cette masure. Je préfère achever l'habitation de plaisance qu'un de mes aïeux a commencée dans la vallée. » — « Mais, » dit Daniel, « quel sera le sort des anciens et fidèles serviteurs dont ce manoir était l'asile? iront-ils mendier le pain de la pitié? » — « Que m'importe! » reprit l'héritier du majorat; « qu'ai-je à faire de ces vieilles gens. Je donnerai à chacun une gratification proportionnée à la durée de ses services. » — « Hélas! hélas! » s'écria en se lamentant le majordome, « faut-il qu'à mon âge je me voie renvoyé de cette maison, où j'espérais que mes os reposeraient en paix! » — « Chien maudit, » hurla Wolfgang, le poing levé contre Daniel, « damné hypocrite, espères-tu bien de moi quelque faveur, et penses-tu faire de moi ta dupe, après avoir secondé mon père dans ses sortiléges qui consumaient jour à jour le plus clair de mon avoir, toi qui excitais le cœur d'un vieillard à toutes les extravagances de l'avarice? Ne devrais-je pas, pour te gratifier dignement, te faire mourir sous le bâton? » Grande fut, à ces mots, la frayeur de Daniel; il se traîna en rampant aux genoux de son nouveau seigneur, qui ne prenant de lui nulle compassion le jeta sur le plancher d'un violent coup de pied dans la poitrine. Le misérable majordome poussa un cri étouffé, comme une bête sauvage blessée à mort, et se releva clopin-clopant, en jetant à la dérobée à son maître

un regard plein de haine et de vengeance, sans ramasser une bourse d'or que le baron Wolfgang avait laissée tomber pour payer le mauvais traitement infligé à son valet.

Le premier soin du nouveau propriétaire de R....sitten fut de compulser à l'aide de son justicier, l'avocat V***, mon grand-oncle, l'état des revenus du majorat. Cet examen, terminé avec le soin le plus minutieux, établit dans l'esprit du justicier que le vieux baron Roderich n'avait pu dépenser la somme totale des rentes annuelles de son domaine; et comme on n'avait trouvé parmi ses papiers que des valeurs très-insignifiantes en lettres de change, il était manifeste que le numéraire avait dû être caché en quelque lieu, dont le majordome Daniel, confident du défunt, possédait sans doute seul le secret. Le baron Wolfgang raconta au justicier la scène violente dans laquelle il avait frappé Daniel, et lui témoigna la crainte que, pour se venger, celui-ci ne voulût point découvrir la cachette où reposaient probablement les ducats du vieux seigneur. M. le justicier, en homme de sens et en légiste habile qui sait faire jaser les gens à leur insu, engagea Wolfgang à ne point s'inquiéter, et déclara qu'il se chargeait d'interroger Daniel. Mais ses premiers essais furent infructueux. A chaque question, Daniel répondait avec un sourire sardonique: — « Mon Dieu, monsieur le justicier, je n'ai garde de faire des mystères à propos de quelques misérables écus! Vous en trouverez un bon nombre dans un caveau attenant à la chambre à coucher de mon pauvre maître; quant au surplus, » ajouta-t-il avec des yeux où étincelèrent des reflets sanglants, « il faudrait l'aller chercher sous les décombres du donjon. Je gage qu'on y pourrait trouver assez d'or pour acheter une province!... »

Conformément à ces indications, on fouilla le caveau en présence de Daniel. Il y avait là un grand coffre de fer plein de pièces d'or et d'argent, avec un parchemin plié sous le couvercle. On y lisait ce qui suit, écrit de la propre main du vieux baron: — « Celui qui héritera, après ma mort, » du majorat de R....sitten, recueillera ici cent cinquante mille ducats » dont ma suprême volonté est qu'il fasse usage pour construire à l'angle » occidental de ce château, à la place du donjon qu'il trouvera détruit, un » phare, dont le foyer devra brûler toutes les nuits pour éclairer les voya- » geurs du lac. » Ce singulier testament était signé du nom et des armes de Roderich, baron de R....sitten, et daté de la nuit de Saint-Michel 176—.

Après avoir vérifié le compte des ducats, Wolfgang se tourna vers Daniel. — « Tu as été, » lui dit-il, « un fidèle serviteur, et je regrette la violence dont j'ai usé envers toi injustement. Pour te dédommager, je te conserve dans tes fonctions de majordome. Selon ton désir, tes os reposeront dans ce château; mais d'ici là, si tu veux de l'or, baisse-toi et puise à pleines mains. » Daniel ne répondit au jeune baron que par un rauque gémissement. Le justicier tressaillit au son extraordinaire de cette voix, qui semblait sangloter dans une langue infernale: — « Je ne veux point

de ton or : je veux ton sang!... » Wolfgang, ébloui par l'aspect du trésor qui roulait sous ses yeux, n'avait point observé la mine équivoque de Daniel, lorsque celui-ci, avec la lâcheté d'un chien battu, se courba pour baiser la main de son seigneur et le remercier de ses gracieuses bontés.

Wolfgang ferma le coffre, dont il serra la clef dans sa poche; puis il sortit du caveau, en disant à Daniel, avec un front redevenu tout à coup soucieux : — « Serait-il donc si difficile de retrouver les trésors enfouis sous les décombres du donjon? » Daniel, pour toute réponse, secoua la tête, et ouvrit la porte qui donnait sur le donjon; mais à peine fut-elle ouverte, qu'un tourbillon de vent froid chassa dans la salle une masse de neige, et de l'abîme s'éleva une chouette qui fit à tire-d'aile plusieurs tours et ressortit tout effarée, en poussant des cris lugubres. Le baron s'avança sur la saillie du gouffre, et ne put s'empêcher de frémir en sondant du regard sa noire profondeur. Le justicier, craignant quelque vertige, tira Wolfgang en arrière, tandis que Daniel se hâtait de fermer la porte fatale, en disant d'un ton piteux : — « Hélas! oui, là-bas sont ensevelis et brisés les instruments du grand art de mon honoré maître, des objets du plus haut prix! » — « Mais, » s'écria le baron, « tu as parlé de trésors monnayés, de sommes considérables... » — « Oh! » reprit Daniel, « je voulais dire seulement que les télescopes, les cornues, les quarts de cercle, les creusets, avaient coûté des sommes considérables.... Je ne sais rien de plus.... » On ne put obtenir du majordome aucune autre réponse.

Le baron Wolfgang se sentait tout joyeux d'avoir à sa disposition des sommes assez fortes pour subvenir aux frais de construction du château neuf qu'il voulait achever. Des architectes renommés furent appelés à R....sitten pour dresser des plans à choisir; mais le seigneur du domaine, ne pouvant se décider pour aucun de ceux qui lui furent présentés, se décida à dessiner lui-même les croquis de l'élégante habitation qu'il voulait s'ériger, et, du reste, il ne négligea rien pour payer libéralement tous les ouvriers dont le travail fut employé.

Daniel paraissait avoir oublié ses griefs contre Wolfgang, et se comportait à l'égard du baron avec une réserve pleine de respect.

Quelque temps après ces événements, la vie paisible des habitants de R....sitten fut troublée par l'arrivée d'un nouveau personnage, Hubert, frère puîné de Wolfgang. Cette visite inattendue produisit sur le titulaire du majorat une impression singulière. Il repoussa les embrassements de son frère, et l'entraîna violemment dans une chambre écartée où ils restèrent enfermés durant plusieurs heures. Au bout de cette longue séance, Hubert sortit d'un air consterné, et demanda son cheval; mais, au moment de son départ, le justicier V***, pensant que ce rapprochement devait rétablir à tout jamais la concorde entre les deux frères trop long-temps divisés par des dissensions de famille, pria Hubert de rester encore au

château pour quelques heures; et en même temps le baron Wolfgang survint et joignit ses instances à celles du justicier, en disant à son frère : — « J'espère qu'avant peu tu réfléchiras. » Ces paroles calmèrent, en apparence, l'agitation d'Hubert; il se décida à rester. — Vers le soir, mon grand-oncle monta dans le cabinet de Wolfgang pour le consulter au sujet d'un détail d'administration du majorat. Il le trouva en proie à une violente anxiété, et parcourant la chambre à grands pas, comme un homme que préoccupe une idée fixe et poignante : —« Mon frère vient d'arriver, » dit Wolfgang, « et j'ai retrouvé en lui, tout d'abord, les témoignages de cette aversion de famille qui nous sépare depuis de longues années. Hubert me hait parce que je suis riche et qu'il a dévoré, en vrai prodigue, la majeure partie de sa fortune. Il vient à moi avec les dispositions les plus hostiles, comme si je devais être rendu responsable de ses folies. Je ne puis ni ne veux me dessaisir de la plus minime partie de mes droits sur



les revenus du majorat. Mais, en bon frère, je consentirais à lui abandonner la moitié qui m'appartient d'un vaste domaine que notre père possédait en Courlande. Ce sacrifice de ma part mettrait Hubert en mesure de payer les dettes qu'il a contractées, et de tirer de la gêne sa femme et ses enfants qui souffrent aujourd'hui des suites de son imprévoyance et de son inconduite. Mais figurez-vous, mon cher V***, que cet enragé prodigue a découvert par je ne sais quel sortilége l'existence entre mes mains du coffre où sont renfermés les cent cinquante mille ducats que nous avons trouvés dans le caveau. Il prétend me contraindre à lui céder la

moitié de cette somme! Mais que la foudre m'écrase avant que j'y consente; et s'il médite contre moi quelque mauvais office, Dieu me garde, et fasse échouer ses tentatives!... »

Le justicier n'oublia rien pour faire envisager à Wolfgang la visite de son frère sous un aspect moins odieux. Chargé par le baron de négocier avec Hubert une transaction, il s'acquitta de cette mission confidentielle avec infiniment de zèle. Hubert, pressé par des besoins d'argent fort actifs, acceptait les offres de Wolfgang en y mettant deux conditions : la première, que Wolfgang ajouterait à sa part de l'héritage un présent de quatre mille ducats qui seraient employés à calmer les poursuites des plus acharnés d'entre ses créanciers; la seconde, qu'il lui serait permis de passer quelques jours à R....sitten, auprès de son frère bien-aimé.

A cette demande, Wolfgang se récria vivement qu'il n'y pouvait souscrire, sa femme étant d'ailleurs sur le point d'arriver. Au reste, il fit compter à Hubert deux mille pièces d'or, à titre de pur don. En écoutant le message du justicier, Hubert fronça le sourcil : — « Je réfléchirai, »



dit-il; « mais provisoirement je suis installé ici, et je n'en bouge. » Le justicier s'épuisa en vains efforts pour le dissuader de sa résistance aux désirs du baron. Hubert ne pouvait se résigner tranquillement à voir le majorat entre les mains d'un frère privilégié par son droit d'aînesse. Cette loi lui paraissait souverainement injuste et blessante. La générosité de

Wolfgang lui paraissait plus cruelle à supporter qu'une injure. — « Ainsi donc, » s'écriait-il, « mon frère me traite comme un mendiant! Je ne l'oublierai jamais, et bientôt, j'espère, il appréciera les conséquences de son procédé à mon égard. » Hubert s'installa, comme il l'avait annoncé, dans une des ailes du vieux château. Il passait ses journées à la chasse, et souvent Daniel l'accompagnait; c'était, d'ailleurs, le seul des habitants du manoir dont les rapports parussent lui convenir. Il vivait, du reste, dans une retraite presque absolue, évitant par-dessus toute chose de se rencontrer avec son frère. Le justicier ne resta pas long-temps sans concevoir quelques soupçons et sans manifester une certaine défiance à l'égard de messire Hubert et de sa vie mystérieuse. Un matin, celui-ci entra dans son cabinet, et annonça qu'il avait changé de manière de voir, qu'il était prêt à quitter pour toujours R....sitten, moyennant qu'on lui comptât sur l'heure les deux mille pièces d'or convenues. Son départ, disait-il, était fixé à la nuit prochaine; et, comme il désirait voyager à cheval, il demandait que la somme lui fût remise en une lettre de change sur le banquier Isaac Lazarus, de la ville de K...., où son intention était d'établir son séjour.

Cette nouvelle causa une joie ineffable à Wolfgang. — « Mon cher frère, » disait-il en signant les lettres de change, « a donc enfin renoncé à ses fâcheuses dispositions à mon égard! La bonne harmonie est à jamais rétablie entre nous, ou du moins il n'attristera plus de sa présence le séjour de ce château. »

Au milieu de la nuit suivante, le justicier V*** fut réveillé en sursaut par un gémissement lamentable. Il se dressa sur son séant et prêta l'oreille; mais tout était rentré dans le silence, et V*** s'imagina qu'il avait fait un mauvais rêve; il quitta son lit et vint à la fenêtre pour calmer ses esprits en respirant l'air froid de la nuit. A peine était-il resté quelques minutes penché sur l'appui de la croisée, qu'il vit le portail du manoir s'ouvrir en criant sur ses gonds rouillés. Daniel le majordome, armé d'une lanterne sourde, fit sortir de l'écurie un cheval sellé qu'il amena dans la cour; puis un autre homme, enveloppé jusqu'aux yeux dans un manteau de fourrures, sortit des appartements du château : c'était Hubert, qui s'entretint durant quelques minutes avec le majordome en faisant des gestes fort animés, après quoi il rentra dans le château. Daniel reconduisit le cheval à l'écurie, la ferma ainsi que le grand portail, et se retira sans bruit. Le justicier se livrait à toute sorte de conjectures à propos de ce départ manqué. Il se demandait par quel motif Hubert avait pu se raviser; n'existait-il pas entre lui et Daniel quelque lien de complicité pour produire un mal que l'avenir seul ferait connaître?... Toutes les suppositions possibles étaient également dangereuses et pénibles; il fallait une grande sagacité et une infatigable surveillance pour déjouer les mauvais projets que pouvaient nourrir entre eux ces deux hommes, dont le dernier surtout, maître Da-

niel, était déjà couvert, aux yeux du justicier, d'un vernis de malfaisance ineffaçable. V*** passa le reste de la nuit au milieu de ces singulières réflexions, qui n'étaient rien moins que rassurantes. Au point du jour, comme il allait essayer de se rendormir, il entendit un grand bruit de voix confuses, et des gens qui couraient en tous sens; bientôt plusieurs domestiques éperdus vinrent frapper à sa porte, et lui annoncer avec désolation que le baron Wolfgang avait disparu, sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu. Il s'était mis au lit la veille à son heure accoutumée; puis il avait dû sortir en robe de nuit avec son flambeau, car ces objets ne se retrouvaient plus dans sa chambre à la place qu'ils occupaient la veille.

Frappé d'une idée subite qui lui causait la plus cruelle angoisse, le justicier V*** se souvint du fait dont la nuit passée l'avait rendu le témoin involontaire. Il se rappela aussi le cri lamentable qu'il avait entendu. Le cœur en proie aux plus funestes appréhensions, il courut vers la salle des chevaliers: la porte qui communiquait au donjon était ouverte!... Le justicier montra du doigt l'abîme de la tour, et dit aux domestiques glacés d'effroi: — « C'est là que votre malheureux maître a trouvé la mort cette nuit!... » En effet, à travers une épaisse couche de neige qui s'était amoncelée pendant la nuit sur les décombres, on voyait un bras roidi par la mort sortir à moitié d'entre les pierres. Il fallut plusieurs heures, et au risque des plus grands dangers, pour ramener, au moyen d'échelles ajustées les unes aux autres, le cadavre du baron Wolfgang. Une de ses mains crispées serrait encore avec force le flambeau qui lui avait servi à se diriger jusque-là; tous ses membres étaient horriblement disloqués par sa chute, et déchirés par les angles de roche.

Hubert accourut des premiers, offrant sur son visage tous les signes d'un désespoir vrai. On déposa le corps de Wolfgang sur une grande table, à la même place où quelque temps plus tôt on avait mis celui du vieux Roderich. Hubert se jeta sur le cadavre en pleurant: — « Frère, » s'écriait-il, « je n'ai pas demandé cette fatale vengeance aux démons qui m'obsédaient!... » Le justicier, qui était présent, ne comprit pas ce que pouvaient signifier ces paroles mystérieuses, mais un instinct secret qu'il ne pouvait réprimer lui désignait Hubert comme le meurtrier, par jalousie, du titulaire du majorat. Quelques heures après cette scène douloureuse, Hubert vint le trouver dans la salle des audiences de justice. Il s'assit, pâle et défait, dans un fauteuil de chêne et prit la parole d'une voix que l'émotion faisait trembler: — « J'étais, » dit-il, « l'ennemi de mon frère, à cause de cette loi absurde qui enrichit l'aîné de la famille au préjudice des autres enfants. Un affreux malheur a terminé ses jours. Je souhaite que ce ne soit pas un châtiment du ciel pour la dureté de son cœur. Me voici, aujourd'hui, titulaire du majorat: Dieu sait combien ce changement de fortune est affligeant pour mon cœur; tout bonheur est fini pour moi en ce monde. Quant à vous, monsieur le justicier, je vous con-

firme pleinement dans les charges et pouvoirs qui vous étaient confiés du vivant de mon père et de mon frère; gérez ce domaine selon vos vues, dans mon meilleur intérêt. Pour moi, je vais quitter ce château; je ne puis vivre un seul jour de plus sur le théâtre d'événements si déplorables. » A ces mots, Hubert se leva et sortit de la salle. Deux heures après, il courait à franc-étrier sur la route de K.....

Cependant on s'occupait des causes qui avaient pu causer la mort de l'infortuné baron. La commune opinion était qu'il avait voulu se lever de nuit, pour aller chercher quelque livre dans la bibliothèque. Trompé par un demi-sommeil, il s'était trompé de porte et avait ouvert celle du milieu, qui donnait sur l'abîme. Toutefois, cette explication n'était guère satisfaisante; la porte du donjon devait être habituellement verrouillée avec un grand soin, et il fallait du temps et de la force pour l'ouvrir. Comment donc imaginer sérieusement que le jeune baron eût pu être victime d'une pareille erreur? Le justicier se perdait en recherches, lorsque Franz, le serviteur favori de Wolfgang, qui l'écoutait se parler à lui-même, l'interrompit pour dire : — « Ah! ce n'est pas ainsi, monsieur le justicier, que ce malheur est arrivé! » Mais toutes les questions dont on le pressa ne purent tirer de lui le moindre éclaircissement en présence de témoins. Il déclara qu'il ne parlerait qu'au justicier, et sous le sceau du secret. Il raconta plus tard, dans un mystérieux tête-à-tête, que le défunt parlait souvent des trésors qu'il supposait ensevelis sous les décombres du donjon; qu'il s'était fait remettre la clef de la porte par Daniel, et que souvent, au milieu de la nuit, il allait se pencher sur le gouffre, pour rêver à loisir aux immenses richesses que son amour de l'or supposait enfouies dans cette profondeur. Il était probable que durant une de ces pérégrinations nocturnes il avait été frappé de vertige, et précipité. Daniel, qui paraissait ressentir mieux que personne toute l'horreur de cet accident, proposa de faire murer la porte, et son avis fut sur-le-champ mis à exécution.

Hubert, investi du majorat, retourna dans sa province de Courlande, laissant au justicier V*** les pouvoirs nécessaires pour administrer en son



lieu le domaine de R....sitten. Le projet de construction d'un château neuf fut délaissé, et l'on s'occupa seulement d'étayer les débris de l'ancien.

Plusieurs années après ces événements, Hubert reparut un jour à R....sitten : c'était au commencement de l'automne. Durant le court séjour qu'il fit au majorat, il eut de fréquentes entrevues secrètes avec le justicier, parla de sa mort prochaine, et annonça qu'il avait à l'avance déposé son testament dans les mains des magistrats de la ville de K.... — Ses pressentiments se justifièrent : il mourut l'année suivante. Son fils, qui portait le même nom que lui, se rendit aussitôt à R....sitten pour prendre possession de son héritage; sa mère et sa sœur l'accompagnèrent. Ce jeune seigneur paraissait enclin à tous les vices. Dès son arrivée à R....sitten, il s'attira la haine de tous les commensaux du manoir; le premier acte de sa volonté allait mettre sens dessus dessous tout le domaine, lorsque le justicier déclara qu'il s'opposait formellement à l'exécution des ordres donnés par ce jeune fou jusqu'après la lecture du testament de son père, qui pouvait seul lui conférer dans une mesure convenable les droits qu'il s'arrogeait.

Cette résistance inattendue de la part d'un homme qui n'était à ses yeux qu'un premier valet, transporta de colère le jeune seigneur. Mais le justicier sut faire tête à l'orage, et maintint courageusement l'inviolabilité de ses fonctions. Il alla jusqu'à ordonner au jeune Hubert de se retirer de R....sitten jusqu'au jour fixé pour la lecture du testament. — A trois mois de là, les parchemins furent ouverts à K...., en présence des magistrats de la ville. Outre les témoins nécessaires à cette audition, le justicier V*** avait amené un jeune homme de bonne mine, mais simplement vêtu, et qu'on pouvait prendre pour son secrétaire. Le futur possesseur du majorat se présenta d'un air arrogant, et réclama la prompte lecture du testament, n'ayant pas, disait-il, grand temps à perdre en sottes formalités.

Le défunt baron Hubert de R....sitten déclarait qu'il n'avait jamais possédé le majorat comme véritable titulaire, mais qu'il l'avait géré dans l'intérêt du fils unique de son frère Wolfgang de R....sitten. Cet enfant portait, comme son grand-père, le nom de Roderich; lui seul pouvait être le légitime héritier du majorat. Le testament racontait en outre que le baron Wolfgang, dans ses voyages, s'était uni à Genève, par mariage secret, avec une fille noble, mais sans fortune. Sa femme, au bout d'un an, l'avait laissé veuf avec un fils dont nul ne pouvait contester les droits de naissance, et qui se trouvait ainsi appelé au titre du majorat. Enfin, pour expliquer son silence perpétuel durant sa vie au sujet de cette révélation, Hubert déclarait qu'une convention particulière entre Wolfgang et lui avait fait de ce silence une obligation sacrée.

Lecture achevée par le tabellion des articles du testament, le justicier V*** se leva, et présentant aux magistrats le jeune inconnu qu'il avait amené : — « Messieurs, » dit-il, « voilà le baron Roderich de R....., fils légitime de Wolfgang de R...., et seigneur par droit d'héritage du majorat de R...sitten. »

Hubert, entendant ces paroles, parut anéanti comme si la foudre eût éclaté sur sa tête; puis, revenant à lui par une sorte de crispation convulsive, il étendit sa main comme une menace contre le jeune homme qui lui ravissait si soudainement sa fortune, et s'élança hors de la salle avec tous les signes d'un furieux délire. Cependant, par l'ordre des magistrats, Roderich tira de son sein les écrits qui établissaient irrécusablement son identité; il plaça également sous leurs yeux des lettres de son père à sa mère. Mais, sur les titres juridiques, Wolfgang avait pris la qualité de négociant, et le pseudonyme de De Born; et ses lettres, bien que la ressemblance d'écriture pût être vérifiée, ne portaient cependant pour signature que l'initiale W. Les juges se trouvèrent fort embarrassés pour décider cette grave question, et se séparèrent pour procéder à une enquête rigoureuse sur les faits qui leur étaient soumis. Hubert, instruit de ce qui se passait, adressa aussitôt une requête à la régence du district pour être mis en possession immédiate du majorat, à défaut de preuves suffisantes en faveur de son adversaire. Le tribunal décida qu'il en serait fait ainsi que sollicitait le baron Hubert de R....sitten, si à bref délai le jeune Roderich n'avait pas fourni des témoignages inattaquables de la légitimité de ses prétentions,



Le justicier V*** compulsa soigneusement tous les papiers laissés par Wolfgang de K.... ; il était assis une fois, vers minuit, dans la chambre à coucher du défunt à R....sitten, le nez plongé dans la poudre des vieux dossiers; la lune brillait au dehors d'un éclat sinistre dont les reflets blafards sillonnaient les murs de la grande salle voisine, dont la porte était ouverte. Tout à coup le justicier fut tiré de son travail par un bruit de pas qui montaient l'escalier, et par le cliquetis d'un trousseau de clefs. Il se leva et s'avança dans la salle, en prêtant une oreille attentive. Une porte s'ouvrit, et un homme à demi vêtu, portant une lanterne sourde, entra

d'un pied chancelant, le visage pâle et défait. V*** reconnut Daniel; il allait lui parler, lorsqu'en examinant les traits du vieux majordome, il s'aperçut qu'il était en proie à un accès de somnambulisme, car il marchait les yeux fermés, — se dirigea vers la porte murée, posa sur le plancher sa lanterne, tira une clef du trousseau pendu à sa ceinture, et se mit à gratter à la porte en poussant de rauques gémissements. Quelques instants après il appliqua son oreille au mur, comme pour surprendre quelque bruit, et d'un geste impératif sembla imposer silence à quelqu'un. Enfin, après toutes ces mystérieuses démonstrations, il se baissa, reprit sa lanterne, et s'en retourna par où il était venu. Le justicier le suivit avec précaution. Daniel descendit, alla ouvrir l'écurie, sella un cheval, le conduisit dans la cour du château, et après être resté un peu de temps la tête courbée, dans la posture d'un valet qui reçoit les ordres de son maître, il fit rentrer le cheval à l'écurie, et remonta dans sa chambre, dont il eut soin de verrouiller la porte. Cette scène étrange fit naître dans l'esprit du justicier l'idée qu'un crime avait été commis dans le château, et que Daniel en avait été le complice ou le témoin.

Le jour suivant, vers la brune, Daniel s'étant présenté chez lui pour certains détails de son service, le justicier lui prit les deux mains, et le fit asseoir sur un fauteuil vis-à-vis de lui : — « Contez-moi un peu, » lui dit-il, « mon vieux Daniel, ce que vous pensez de l'issue du procès embrouillé qui s'agite entre Hubert et le jeune Roderich? » — « Hein! hein! que m'importe lequel des deux sera le maître ici? » répondit Daniel en clignant les yeux et baissant la voix, comme s'il eût craint d'être entendu. — « Qu'avez-vous donc, Daniel? » reprit le justicier, « vous tremblez de tous vos membres, comme si vous aviez fait un crime. On dirait, à vous voir, que vous venez de passer une nuit fort agitée. » Daniel, au lieu de répondre, se releva pesamment, et voulut sortir de la chambre en jetant autour de lui un fauve regard. Mais le justicier, le forçant de se rasseoir, lui cria sévèrement : — « Restez, Daniel, et dites-moi sur l'heure ce que vous avez fait la nuit dernière; ou plutôt expliquez-moi ce que j'ai vu... » — « Eh! mon Dieu, qu'avez-vous vu? » fit le vieillard en frissonnant. Le justicier raconta la scène nocturne que je viens de décrire. En l'écoutant, le vieux majordome, stupéfait, s'était laissé aller au fond de son grand fauteuil, et il cachait son visage dans ses mains pour se soustraire au regard pénétrant qui l'interrogeait. — « Il paraît, Daniel, » poursuivit le justicier, « que l'envie vous prend, durant la nuit, d'aller visiter les trésors que le vieux baron Roderich avait amassés dans le donjon. Dans leurs accès, les somnambules répondent sans détour aux questions qui leur sont faites : la nuit prochaine, nous causerons ensemble de certaines choses. » A mesure que le justicier parlait, Daniel devenait plus troublé; aux derniers mots de V***, il poussa un cri aigu, et tomba en syncope. Des valets appelés sur-le-champ le portèrent dans son lit, privé de con-

naissance. Il passa de cette crise à un état de léthargie complète qui dura plusieurs heures.



A son réveil, il demanda à boire, renvoya le domestique chargé de veiller près de lui, et s'enferma dans sa chambre.

La nuit suivante, comme le justicier songeait à faire sur Daniel une épreuve décisive, il entendit du bruit au dehors, comme si l'on brisait plusieurs vitres. Il courut à la croisée : une vapeur épaisse sortait de la chambre de Daniel, dont on avait forcé la porte pour le sauver de l'incendie. On avait trouvé le vieux majordome évanoui sur le plancher. Sa lanterne cassée à côté de lui avait embrasé les courtines du lit, et, sans les prompts secours qui lui furent prodigués, il eût été consumé misérablement. Il avait fallu, pour arriver jusqu'à lui, briser la porte armée de deux énormes verrous. Le justicier comprit que Daniel avait voulu s'interdire la possibilité de sortir de chez lui, mais que l'instinct aveugle qui dirige les somnambules avait été plus fort que sa volonté. Il s'était réveillé au milieu de la crise en trouvant une résistance inaccoutumée; sa veilleuse échappée de ses mains avait mis le feu, et l'effroi lui avait fait perdre l'usage de ses sens. Revenu à lui, Daniel fit une grave et longue maladie, dont il ne se releva que pour se traîner dans un état de langueur effrayant.

Un soir que le justicier, toujours occupé de rechercher les preuves qui établissaient les droits de Roderich, son protégé, fouillait encore une fois dans les archives de R....sitten, Daniel entra dans la chambre, marchant à pas mesurés, comme un spectre. Il se dirigea tout droit vers le bureau

du justicier, sur lequel il déposa un portefeuille de cuir noir; puis il tomba à genoux en s'écriant : — « Il y a un juge au ciel ! Je voudrais avoir le temps de me repentir ! » Puis il se leva, et sortit de la chambre à pas lents, comme il y était venu.

Le portefeuille noir contenait des papiers précieux, tous écrits de la main du baron Wolfgang et revêtus de son sceau. Ces papiers établissaient clairement la légitimité de son fils, et contenaient l'histoire de son mariage secret. Ces preuves devenaient inattaquables. Hubert fut obligé de les reconnaître quand elles lui furent présentées, et il déclara devant les juges qu'il se désistait de toutes ses prétentions à l'héritage de son oncle Wolfgang de R....sitten. Après cette démarche, il quitta la ville et le pays. On sut qu'il s'était rendu à Pétersbourg, où il avait pris du service dans l'armée russe, et qu'on l'avait envoyé en Perse. Sa mère et sa sœur s'occupèrent, après son départ, de mettre ordre aux affaires de leurs domaines de Courlande. Roderich, violemment épris de la sœur d'Hubert, suivit ces dames dans leurs terres, et le justicier V*** étant retourné à K..., le château de R ..sitten redevint plus désert et plus sombre que jamais.

Depuis la scène du portefeuille noir, Daniel était retombé si mal, qu'il fallut remettre ses fonctions à un autre majordome. Franz fut investi de cet emploi, qui était une juste récompense de ses fidèles services. Peu de temps après, toutes les affaires juridiques relatives au majorat furent complétement éclaircies; les formalités légales furent remplies par les soins du justicier V***, qui ne se donna point de relâche qu'il n'eût vu le jeune Roderich installé sans conteste, et à l'abri de toute crainte ultérieure. On ne tarda guère à apprendre que Hubert, son compétiteur, avait péri dans une bataille contre les Persans; en sorte que ses biens de la Courlande passèrent entre les mains de la belle Séraphine, sa sœur, qui partageait l'amour de Roderich, et qui s'unit bientôt à lui par les nœuds du mariage.

Les fiançailles eurent lieu à R....sitten au commencement du mois de novembre, et rien ne fut épargné pour donner à cette cérémonie toute la splendeur qu'exigeaient le haut rang et la richesse des futurs époux. Le justicier V***, qui se regardait depuis nombre d'années comme inséparable des seigneurs de R....sitten, avait choisi pour domicile au château l'ancienne chambre à coucher du vieux Roderich, afin, pensait-il, d'être ainsi plus à même d'épier les secrets de la conduite de Daniel. Or, un soir que le baron et son justicier, assis dans cette chambre aux deux bouts d'une table placée devant un énorme brasier, s'occupaient de la vérification des revenus du domaine, l'ouragan mugissait au dehors avec furie; les sapins de la forêt craquaient comme des squelettes de géants, et les murmures de la bise, pareils à des sanglots, tournoyaient dans les galeries. — « Quel temps épouvantable là-bas, et qu'il fait bon ici ! » s'écria V***. — « Oui, oui, épouvantable, » répéta machinalement Roderich, que rien n'avait pu jusqu'alors distraire de ses calculs. Il se leva pour aller à la croisée observer les ef-

fets de la tourmente; mais à peine debout, il retomba sur sa chaise, la bouche béante, le regard fixe, la main tendue vers la porte qui venait de s'ouvrir pour livrer passage à une figure livide et décharnée dont l'aspect eût inspiré la terreur aux plus braves.



C'était Daniel!...

Plus pâle que Daniel, et agité d'un mouvement de fièvre ardente en voyant le vieux majordome gratter à la porte murée, le baron Roderich s'élança vers lui en criant : — « Daniel! Daniel, que viens-tu faire ici à cette heure? » Daniel poussa un hurlement et tomba à la renverse. On voulut le relever, le malheureux était mort. — « Grand Dieu! » s'écria Roderich en joignant les mains, « quel crime m'a fait commettre un moment de frayeur! Cet homme était somnambule, et les médecins ne disent-ils pas qu'il suffit d'appeler un homme par son nom, quand il est dans son accès d'hallucination, pour le tuer soudainement? » — « Baron, » dit gravement le justicier, « ne vous accusez point du châtiment de cet homme qui vient de mourir, car c'était le meurtrier de votre père!... » — « De mon père!..... » — « Oui, monseigneur; c'est la main de Dieu qui l'a frappé quand vous avez parlé; la terreur qui vous a saisi, c'est l'instinct d'odieuse répulsion qui s'empare de nous à l'aspect, au contact d'un scélérat. Les paroles que vous venez de faire entendre à Daniel, et qui l'ont

tué comme un coup de foudre, sont les dernières qu'avait prononcées votre infortuné père. »

Le justicier, tirant alors de son sein un écrit soigneusement cacheté, et qui était tout entier de la main d'Hubert, frère de Wolfgang de R....sitten, se mit à dévoiler aux yeux de Roderich les mystères de haine et de vengeance qui avaient amené déjà tant de malheurs dans la famille de R.... Il fit lecture d'une sorte de confession autographe, dans laquelle Hubert (celui qui venait de mourir en Perse) déclarait que son animosité contre son frère Wolfgang datait de l'institution du majorat de R....sitten. Cet acte de la volonté de leur père qui le privait, lui Hubert, de la meilleure part de sa fortune pour avantager son frère aîné, avait laissé dans son cœur les germes d'un ressentiment que rien ne parviendrait à éteindre. Depuis cette époque, Hubert, cédant à un irrésistible besoin de vengeance, avait concerté avec Daniel les moyens les plus propres à faire naître la désunion entre Wolfgang et le vieux baron Roderich. Le vieillard voulait illustrer le nouveau majorat par l'alliance de son fils aîné avec une des plus anciennes familles du pays. Ses observations astrologiques lui avaient même fait lire dans le cours des astres la certitude de cette union ; aussi tout choix que Wolfgang aurait pu faire à l'encontre de sa volonté serait devenu pour lui une cause de chagrin mortel et de malédiction.

Wolfgang, épris à Genève d'une violente passion pour une jeune fille de noble lignage, mais privée de toute fortune, s'était flatté d'amener, à force de temps et de soins, son vieux père à approuver le mariage qu'il avait contracté secrètement avec la femme qu'il adorait. Sur ces entrefaites le vieux baron, ayant trouvé dans les constellations le présage de sa mort prochaine, avait écrit à Genève pour ordonner à Wolfgang de se rendre immédiatement auprès de lui. Mais, lorsque celui-ci arriva, son père était mort, comme on l'a vu au commencement de cette histoire. Un peu plus tard, lorsque Hubert vint à R....sitten, pour régler avec son frère les affaires de la succession, Wolfgang lui apprit franchement le mystère de son mariage, en exprimant sa joie d'avoir obtenu du ciel un fils, et de pouvoir incessamment découvrir à son épouse bien-aimée que le négociant *de Born*, auquel elle avait uni son sort, était le riche et puissant héritier des barons de R... Il lui confia en même temps son projet de retourner incessamment à Genève pour en ramener la baronne Séraphine de R... Mais la mort le surprit au moment de ce voyage. Hubert profita de cette mort pour assurer sa succession directe au majorat, puisque rien n'établissait les droits du fils de Wolfgang. Cependant, comme il y avait en lui un fond de loyauté, le remords ne tarda pas à s'emparer de son esprit. Un incident qu'il regarda comme providentiel acheva d'éveiller en lui la crainte des châtiments célestes. Il avait deux enfants déjà âgés de onze ou douze ans, et qui se donnaient l'un à l'autre des preuves continuelles de mésintelligence. Or, un jour, l'aîné de ces deux enfants disait à l'autre : — « Tu

n'es qu'un misérable, toi; je serai un jour le suzerain de R....sitten, et alors il te faudra, mon cher cadet, venir humblement me demander de quoi acheter un pourpoint neuf. » Le cadet, irrité de cette plaisanterie, frappa son frère d'un coup de couteau dont les suites furent mortelles. Hubert, effrayé de ce malheur, envoya le fils qui lui restait à Pétersbourg, où il fut placé dans un des corps d'armée aux ordres de Suvarow. Le chagrin qui le rongeait lui fit faire de sérieuses réflexions. Il recueillit avec un soin religieux les deniers du majorat, et envoya à Genève, sous le nom supposé d'un parent du négociant de Born, des secours pécuniaires abondants pour subvenir à l'entretien du jeune fils de Wolfgang. Quant à la mort de Wolfgang, elle était restée long-temps un affreux mystère que la folie de Daniel laissait à peine entrevoir.

Voici comment l'expliquait la confession d'Hubert.

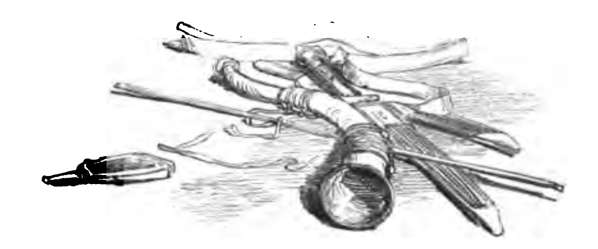
Dans la nuit de son départ, Daniel, qui voulait sans doute tirer profit de l'animosité qui régnait entre les deux frères, le retint au moment de monter à cheval, en lui disant qu'il ne fallait pas abandonner ainsi un magnifique héritage à l'avarice de Wolfgang. — « Eh! que puis-je y faire? » s'était écrié Hubert en se frappant le front avec rage; puis il avait ajouté en faisant un geste de menace avec sa carabine : — « Ah! que n'ai-je pu, dans la confusion d'une chasse, trouver l'heure de lui lancer un plomb sûr!..... » — « Heureux êtes-vous de n'avoir pas commis cette imprudence!.... » reprit Daniel en lui serrant le bras. « Mais, seriez-vous décidé à rentrer en possession de ce domaine, si vous n'aviez pas la responsabilité des moyens?.... » — « Oui, à tout prix, » murmura sourdement le farouche Hubert. — « Restez donc ici dès cette heure, » lui dit Daniel; « vous êtes chez vous, baron de R....sitten, car le ci-devant seigneur du majorat est mort cette nuit écrasé dans les décombres du donjon!.... »

Or, voici comment ce drame fatal s'était accompli : Daniel, qui poursuivait son projet de s'approprier une bonne somme d'argent, sans compter les présents du nouveau baron, avait observé que toutes les nuits Wolfgang venait méditer au bord de l'abîme qu'avait creusé la chute de la clef de voûte du donjon. Une nuit donc, après avoir connu le prochain départ d'Hubert, il était allé se poster dans un angle obscur de la salle des chevaliers pour y attendre que Wolfgang parût à son heure accoutumée; et lorsque le malheureux baron avait ouvert la porte de la tour, il l'avait poussé par les épaules dans le gouffre.

Son avarice sordide touchait ainsi à la réalisation de ses espérances, et sa haine s'était rassasiée de vengeance.

Cruellement ému de ces horribles révélations, le baron Roderich ne pouvait plus vivre dans ce château, sur lequel reposait un voile de sang. Il retourna dans ses terres de Courlande, d'où il ne venait plus à R....sitten qu'à l'époque des chasses d'automne.

Franz, le nouveau majordome, racontait, pendant mon séjour à R....sitten, que de temps en temps, durant les nuits qu'éclairait la pleine lune, on apercevait l'ombre de Daniel errer à travers les galeries et les grandes salles du manoir.



Tel fut le récit que me fit mon grand-oncle le justicier. Je risquai alors timidement une question sur Séraphine. — « Cousin, » me dit le bon vieillard d'une voix émue, « la cruelle destinée qui frappait la famille de R....sitten n'a pas épargné cette pauvre jeune femme. Deux jours après notre départ, elle a été renversée de roche en roche dans une partie de traîneau; sa tête a été brisée. Le baron est inconsolable de sa perte. Cousin, nous ne retournerons jamais à R....sitten. »

A ces mots, la voix de mon grand-oncle s'éteignit dans les larmes. Je le quittai le cœur navré.



Bien des années après ces événements, le justicier dormait depuis longtemps dans la tombe. La guerre et Napoléon ravageaient le Nord, et je revenais de Pétersbourg en côtoyant les bords de la mer. En passant près de la petite ville de K***, j'aperçus à une grande distance une flamme étoilée. A mesure que j'approchais, je distinguais un foyer très-ardent. Je demandai au postillon si c'était un incendie. — « Non, monsieur, » répondit-il, « c'est le phare de R....sitten...... »

Le phare de R....sitten! ce nom réveilla tous les souvenirs de mon cœur. Je revis dans une pâle auréole ma Séraphine adorée!.... Je me fis conduire au village où demeurait l'intendant du domaine, je demandai à le voir. — « Monsieur, » me dit un commis à la livrée royale en ôtant sa pipe, « il n'y a plus ici aucun intendant des domaines de R....sitten. C'est ici un domaine acquis à la couronne par la mort sans héritiers du dernier baron de R....sitten, défunt depuis seize ans. »

Je montai jusqu'au manoir; il était en ruines. On avait employé les meilleurs matériaux à la construction d'un phare sur le rocher. Un paysan

que je rencontrai sur la lisière des bois de sapins me raconta, d'un air saisi, qu'au retour de la pleine lune on voyait souvent des ombres blanchâtres se poursuivre à travers les décombres, en poussant des cris lamentables.

Douce âme de ma Séraphine, tu n'iras pas dans ces lieux désolés ! Dieu t'a rappelée à lui, pour chanter de saints cantiques parmi ses anges !...



LE CŒUR D'AGATE.



TOUT près de la ville de G..., en arrivant du côté sud, on aperçoit un château de style moyen âge qui semble, comme un géant de pierre, observer la route à travers les éclaircies d'un bois de pins qui l'entoure. Derrière cette résidence, se déroule un grand parc tout couvert d'ombre et de mystère. La solitude qui règne dans le château vous saisit au cœur comme le froid de la tombe, et c'est à peine si le vieux concierge daigne répondre au voyageur curieux que c'était ici la demeure de feu M. le conseiller privé Reutlinger.

La décoration intérieure du château rappelle les peintures, les arabesques, et tous les bizarres caprices des artistes français du siècle de Louis XIV. Cette mode a présidé jusqu'à l'arrangement des jardins, tout remplis de grottes artificielles, de ponts suspendus, et de courants d'eau vive qui s'épanouissent en gerbes limpides sur des pelouses taillées symétriquement. Au bout des jardins, dans un bosquet de saules pleureurs aux branches échevelées, se dresse un petit monument en marbre de Silésie, et au milieu de cette espèce de cippe funéraire est incrusté un cœur en agate veinée de lignes rougeâtres. On dirait un cœur sanglant. En l'examinant de plus près, on lit ces mots gravés au burin sur l'agate : « Repose en paix! »



LE CŒUR D'AGATE

Long-temps avant que cette inscription fût gravée, et si j'ai bonne mémoire, le huitième jour de septembre de l'an 180—, un homme et une femme déjà avancés en âge contemplaient ce petit monument. — « Cher conseiller, » disait la vieille dame, « par quelle singulière fantaisie avez-vous fait ériger ce petit pavillon larmoyant sous lequel, dites-vous, votre pauvre cœur doit reposer un jour dans cette enveloppe d'agate? » — « Chut! » fit le conseiller en serrant le bras de sa compagne; « appelez ma conduite fantaisie, manie, bizarrerie; mais songez qu'il m'a fallu bien souffrir pour arriver à ne plus trouver un peu de repos qu'auprès de ce simulacre de la mort! Vous-même à qui je parle, ô Julie! Julie, ne vous souvenez-vous pas que vous m'avez causé un chagrin mortel au temps où nos cœurs, jeunes tous deux, auraient pu épancher l'un dans l'autre tant de fleurs d'espérance et de si doux fruits d'amour?... » A ces mots, le conseiller et la vieille dame échangèrent un regard plein d'émotion. — « Ce



n'est pas moi, c'est vous seul, Max, qu'il faut accuser, » reprit-elle. « Si vous n'aviez pas été si cruellement fataliste, si vous n'aviez pas cherché sans cesse à créer autour de vous mille sujets d'inexplicables tourments de cœur et d'esprit, je n'aurais pas été forcée de confier le calme de mon avenir à un homme moins brillant que vous, mais doué de qualités paisibles. Oh! Max, ne me reprochez point de ne vous avoir pas assez aimé! c'est vous seul, je le répète, qui vous êtes créé des souffrances. » — « C'est vrai, » dit le conseiller après un moment de silence. « Je suis forcé de

reconnaître que mon pauvre cœur est incapable d'affectueux épanchements ; l'imagination qui le domine a desséché ses fibres. Nul être ne peut m'aimer, car il n'y a plus rien en moi de sympathique et de doux. Tous les dévouements viendraient échouer contre ma vie, comme ils se briseraient contre ce cœur de pierre! » — « Et pourquoi donc cette aigreur qui vous excite contre vous-même? » répliqua la vieille dame. « Vous qui répandez le bien autour de vous, et qui savez consoler les souffrances d'autrui, comment ne trouvez-vous pas de baume pour vos afflictions? comment vous défiez-vous sans cesse de vos amis? » — « Ah! » s'écria le conseiller en se frappant le front, « c'est qu'il a plu à Dieu de me donner la *seconde vue* qui fait percer l'avenir, qui devine les dangers, et qui n'aide à les prévenir qu'au prix de continuelles anxiétés! Je crois qu'il y a toujours à côté de nous une puissance occulte ennemie de notre bonheur, qui fait son unique étude de nous séduire et de nous entraîner vers l'abîme des chutes irréparables. Je souffre et je lutte, et je suis malheureux au milieu de mon bonheur apparent, comme si je portais au front le signe de Caïn! » — « Toujours les mêmes rêveries! » fit la dame en laissant échapper un profond soupir. « Mais, dites-moi, cher conseiller, dites-moi, pour quitter cet entretien si lugubre, ce qu'est devenu ce jeune et charmant enfant, le fils de votre jeune frère, que vous accueilliez, il y a quelques années, avec les témoignages d'une affection toute paternelle? » — « Je l'ai chassé, » cria le conseiller; « c'était un monstre!.... »

— « Un monstre! y pensez-vous? un enfant de six ans!... »

— « Oui, » reprit le conseiller; « vous savez l'histoire de ce frère dont vous parlez; je vous ai raconté plus d'une fois les tours infâmes qu'il m'avait joués, et tout le mal qu'il s'efforçait de me faire en échange de mes services. Vous savez comment, plongé dans une extrême misère, grâce à son inconduite, il feignit à mon égard les plus hypocrites dehors pour me faire croire à son repentir et pour capter mon appui? Vous savez comment il profita de son séjour dans ma maison pour soustraire de mes papiers certains documents....... Mais il est inutile de vous fatiguer de ces détails. L'infâme disparut un jour, pour se soustraire aux effets de mon juste ressentiment. Je recueillis son enfant qu'il avait abandonné, et je ne songeais qu'à lui préparer pour l'avenir une destinée tranquille et honnête, lorsqu'un avis du destin m'est arrivé à temps pour me faire secouer ce serpent que je réchauffais dans mon sein. » — « Allons donc, » dit la dame; « c'était encore quelque rêve de votre esprit inquiet! » — « Vous allez en juger, » poursuivit le conseiller. « L'esprit bourrelé de chagrins que rien ne pouvait adoucir, j'avais conçu la triste pensée de faire ériger dans ce jardin le monument que vous voyez, et sous lequel je veux que mon cœur soit déposé quand je ne serai plus. Eh bien, un jour que je venais de visiter les ouvriers, j'aperçus ce maudit enfant, qui se nommait Max, comme moi, jouant avec ce cœur d'agate, dont il se servait comme

d'une boule de jeu de quilles. Une sombre terreur glaça mon âme ; j'entrevoyais dans cet acte d'enfant le présage des maux qu'il pourrait me causer un jour ; et pour couper court à nos rapports, qui ne m'offraient plus que méfiance et danger, j'ordonnai à l'intendant de mes biens de me débarrasser de la présence de ce petit scélérat. Je sais qu'il est en lieu sûr, mais de ma vie je ne consentirai à le revoir. »

— « Quelle dureté ! quelle folle vengeance pour un mal imaginaire ! » s'écria la dame. — « Ne vous déplaise, Julie, » fit le conseiller en s'inclinant, « les coups du sort ont un peu plus d'importance que les délicatesses imprudentes de votre sexe. » A ces mots, monsieur le conseiller privé Reutlinger offrit la main à madame la présidente Foerd, et la conduisit hors du jardin.

A quelque temps de là, le château de Reutlinger réunissait dans son enceinte une brillante société conviée à une fête triennale que le conseiller appelait la fête du bon vieux temps. Tous les invités devaient s'y présenter costumés à la mode de 1760, avec perruques à marteau, justaucorps galonnés, robes à paniers et frisures à l'oiseau royal. C'était une sorte de raout carnavalesque dont l'aspect était fort piquant.



Deux jeunes gens, Ernest et Willibald, s'abordèrent dans une allée écartée. Ils se regardèrent un moment de la tête aux pieds, puis éclatèrent tous deux d'un fou rire à l'examen de leur physionomie respective, sous

l'accoutrement qu'ils avaient emprunté dans la garde-robe du conseiller. — « Ma foi, » dit Willibald, qui rattrapa le premier son sérieux, « l'idée de ce digne Reutlinger n'est pas dépourvue de bon sens. Regarde un peu si ces belles dames ne sont pas adorables de coquetterie sous leurs oripeaux, qui leur donnent l'air de duchesses de théâtre. C'est à nous faire improviser sous nos perruques toutes les galanteries du genre Pompadour, qui a fait fureur en France. Mais vois donc comme est charmante cette jeune fille; c'est Julie, la fille du président Foerd. Je ne sais qui me retient d'aller lui faire une déclaration à brûle-pourpoint, en style tout à la fois amphigourique et délicat. Je lui dirais : — « O chère amie ! l'eau qui creuse le marbre à la longue en tombant goutte à goutte, — l'enclume qui s'endurcit à mesure qu'elle subit les chocs mille fois redoublés des marteaux, — le rayon du soleil qui.... » — « Ah ! que le diable t'emporte, » interrompit Ernest; « grâce à tes extravagances, cette belle Julie, qui venait en rêvant de notre côté, s'est sauvée à ton aspect comme une gazelle effarouchée. Nul doute à présent qu'elle ne s'imagine que nous passions le temps à nous moquer des dames en général, et d'elle-même en particulier. Elle va nous faire mettre au ban de toute la société féminine ! » — « Bah ! » s'écria Willibald, « on sait bien que j'ai la réputation d'un franc étourneau, et les filles se garent de moi comme d'un dangereux démon ; mais, fatuité à part, je sais les chemins qui mènent au but en dépit de tout obstacle, et j'ai des procédés sûrs qui m'amènent les gens quand il m'en coûte de leur faire des avances. Livrons-nous à la joie, et fêtons notre ami Reutlinger, que je vois arriver là-bas tout pimpant. »

En causant ainsi, les deux amis arrivèrent sur une pelouse en face du château. Une douzaine de personnages, lassés du cérémonial de rôles qui ne les amusaient plus, avaient accroché habits et perruques aux branchages d'un massif de sureaux, et faisaient une partie de paume à laquelle le grave conseiller lui-même n'avait pas dédaigné de se mêler. Les joueurs furent tout à coup distraits par un charivari musical; chacun courut en hâte reprendre sa perruque et l'habit galonné. — « Qu'est-ce encore que cela? » dit Ernest. — « Belle demande ! » s'écria Willibald, « je gage que c'est l'arrivée de l'ambassadeur turc; c'est ainsi qu'on appelle, si tu l'ignores, le baron d'Exter, le plus cocasse original qui ait, de mémoire d'homme, cabriolé sous la voûte céleste. Il a été jadis ambassadeur à Constantinople, et à l'entendre il a mis en action dans ce pays-là toutes les aventures, tous les prestiges des *Mille et une Nuits*. Il va jusqu'à se vanter de posséder les merveilleux secrets du grand roi Salomon, le patron des charlatans qui s'intitulent magiciens. Ce baron d'Exter affecte des formes mystiques qui produisent grand effet sur les gens simples, et grâce à ses grimaces il a pris sur le conseiller Reutlinger un énorme ascendant. Tous deux sont enthousiastes furibonds des doctrines de Mesmer, et je te les donne pour des visionnaires comme on en voit peu. »

Willibald achevait à peine ce panégyrique, lorsque l'ex-ambassadeur turc fit son entrée dans le jardin. C'était une manière d'homme sculpté en boule et vêtu à l'orientale, à l'exception d'une vaste perruque poudrée à



frimas, et d'une paire de bottes fourrées dont il s'affublait par des considérations d'hygiène intime. Les gens qui l'accompagnaient en jouant du fifre et du tambourin n'étaient rien moins que son maître-d'hôtel et trois ou quatre valets haut perchés, tous graissés d'une couche épaisse de teinture noire qui leur donnait une mine africaine, et coiffés de bonnets pointus assez semblables à des sanbenitos espagnols.

Le baron d'Exter s'appuyait sur le bras d'un vieil officier qui paraissait ressuscité des champs de bataille de la guerre de sept ans. C'était M. le général Rixendorf, autorité militaire de la ville de G..., et qui s'était affublé pour la solennité de ce jour-là de son vieil uniforme chamarré de broderies. — « Salama milek, » dit le conseiller au baron d'Exter, en venant au-devant de lui les bras ouverts. Le baron ôta son turban de dessus sa perruque pour rendre le salut à son digne hôte et ami. En même temps

quelque chose de brillant comme un mannequin chargé de paillettes dorées, s'agita derrière les rameaux d'un grand cerisier : cet objet représentait le conseiller de commerce Harscher en habit officiel de cérémonie. Il se fit jour à travers les assistants pour venir donner l'accolade à M. l'ambassadeur turc, dont il était un des plus passionnés admirateurs. Ce personnage avait habité l'Italie pendant sa jeunesse, et il en était revenu avec des manies musicales qui rendaient encore plus ridicule son fausset chevrotant, qu'il prétendait aussi habile à faire des roulades que le gosier du maestro Farinelli. — « Je gage, » dit Ernest à son ami, « que M. Harscher a bourré ses poches de cerises pour les offrir aux dames; mais, comme lesdites poches sont incrustées de tabac d'Espagne, je doute qu'on accorde un doux accueil à ses puantes galanteries. »

On reçut l'ambassadeur avec un vif empressement. La jolie Julchen Foerd s'approcha pour baiser la main du général avec une affection toute filiale; mais aussitôt l'ambassadeur se jeta à son cou pour la baiser sur les deux joues, sans se soucier par son brusque mouvement d'écraser les orteils du conseiller Harscher, qui poussa un miaulement douloureux de l'effet le plus comique. M. d'Exter tira la jeune fille à l'écart, et se mit à causer avec elle en animant cet entretien des gestes les plus impatients. — « Ce gaillard a donc le diable au corps? » dit Ernest à son ami. — « Je le crois, » répondit Willibald, « car bien qu'il soit le parrain de la fillette, je sais qu'il en raffole, et il se pourrait bien qu'il eût sur elle quelques projets bien dangereux. » Tout à coup M. l'ambassadeur s'arrêta court au milieu de son colloque, étendit sa main droite en avant, et cria de toute sa force : « Apporte! » — « Bon, » fit Willibald, « ce damné bavard raconte pour la millième fois l'histoire de son chien de mer! »

Or, il faut savoir que le baron d'Exter habitait en Turquie un palais de marbre élevé sur les côtes du Bosphore. Un jour qu'il se promenait sur la galerie, il entend un cri perçant, regarde et voit au bord de l'eau une femme turque dont un chien de mer venait de ravir le petit enfant. La pauvre mère au désespoir se tordait les mains en pleurant. Exter s'élance au rivage, entre dans l'eau jusqu'aux genoux, étend le bras et crie : — Apporte!... Aussitôt le chien de mer reparaît tenant sa proie dans la gueule, et dépose l'enfant sain et sauf aux pieds du grand enchanteur; puis il se replonge dans les flots, et Exter rentre majestueusement chez lui, sans laisser à la bonne femme le temps de le remercier.

Ernest accueillit ce conte avec un rire homérique. — « Ce n'est pas tout, » ajouta Willibald qui tenait à mener à fin son récit. « Le baron d'Exter, non content de sa belle action, ayant appris que la mère de l'enfant était la femme d'un pauvre ouvrier depuis long-temps infirme, lui envoya une somme considérable. La femme, en reconnaissance de tant de bienfaits, vint le supplier d'accepter comme témoignage de sa gratitude un petit saphir qu'elle portait au doigt. Exter, croyant ce cadeau d'une mince

valeur, ne l'accepta que pour ne pas désobliger celle qui l'offrait de si bon cœur; mais quelle ne fut pas sa joie lorsque, plus tard, examinant cette bague, il déchiffra, grâce à sa profonde science, des caractères arabes dont l'interprétation lui apprit qu'il était l'heureux possesseur de l'anneau magique dont se servait le grand Ali pour attirer les colombes de Mahomet avec lesquelles il entretenait souvent des conversations en langage de l'autre monde. » — « Voilà certes bien des merveilles, » dit Ernest, « mais allons donc savoir ce qui se passe là-bas dans ce cercle où les curieux se font la courte échelle pour voir des choses probablement bien intéressantes. »

En s'approchant du groupe, les deux amis distinguèrent au milieu une petite femme à tournure de Bohême, haute de quatre pieds au plus, avec une tête en citrouille, et qui sautait, gambadait avec une étrange vélocité, en chantant sur un air criard: « Amenez vos troupeaux, bergères! » — « Croirais-tu, » dit Willibald, « que cette figure rabougrie est la sœur de la belle Julie Foerd? Quelle mystification de la nature!... » Ce spectacle était aussi triste que ridicule; les deux amis s'en éloignèrent pour ne pas gâter leur joie par des réflexions trop philosophiques; d'ailleurs, le prélude d'un concert les appelait d'un autre côté du jardin. Reutlinger avait pris un violon sur lequel il joua fort habilement une sonate de Corelli, avec accompagnement sur le clavecin par le général Rixendorf, et sur le théorbe par maître Harscher. Puis, madame la présidente Foerd chanta une romance italienne d'Anfossi, au milieu de laquelle la porte du kiosque où se donnait le concert s'ouvrit brusquement. — Un jeune homme de bonne mine s'élança parmi les assistants et, tombant aux genoux du général Rixendorf, s'écria d'une voix haletante: — « O monsieur le général, je vous dois mon salut! comment pourrai-je m'acquitter jamais envers vous? » Le général parut très-embarrassé de cette scène, il releva le jeune homme, et l'entraîna doucement derrière une charmille, en s'efforçant de calmer son exaltation. Tout le monde était fort intrigué de cette aventure; chacun avait reconnu dans le jeune homme le secrétaire du président Foerd, qui attira en ce moment tous les regards; mais celui-ci prisait gravement son tabac, et causait en français avec madame la présidente. Cependant l'ambassadeur turc ne pouvant plus maîtriser sa curiosité et lui ayant demandé un mot d'explication, le président se contenta de répondre qu'il ne pouvait deviner ce qui avait inspiré à son jeune Max l'idée d'une pareille algarade. Puis, pour se soustraire à d'autres questions, il s'esquiva du kiosque, et Willibald le suivit de près.

La famille Foerd se composait de trois demoiselles, qui n'imitèrent pas la bonne contenance de leur père. La laide Nannette agitait son éventail en accusant l'inconvenance du jeune homme. Julie s'était retirée dans un coin, où elle semblait fuir tous les regards et cacher sa rougeur. Quant à mademoiselle Clémentine, elle faisait du sentiment romanesque avec un

jeune et beau gentilhomme qui semblait l'écouter avec trop de distraction en lorgnant du coin de l'œil les rafraîchissements qu'apportait un valet.



Willibald rentra ; tous les curieux se pressèrent autour de lui, en allongeant le cou et multipliant tous les monosyllabes qui peuvent constituer une question. L'ami d'Ernest, tout en répondant qu'il ne savait rien, affectait un air de finesse qui voulait dire : « J'ai appris bien des choses. » Enfin, comme on le pressait trop vivement : — « Messieurs, » dit-il, « si vous exigez absolument que je vous fasse ici tout haut quelque confidence, permettez qu'avant tout je pose à la société deux ou trois questions importantes. Le jeune Max, secrétaire du président Foerd, ne vous a-t-il pas toujours paru doué d'une foule des meilleures qualités ? » — « Sans nul doute, » s'écrièrent les dames d'une commune voix. — « Son instruction, son assiduité au travail ne sont-elles pas chose notoire ? » — « D'accord ! » dirent les hommes. — « N'est-ce pas enfin ce qu'on appelle un garçon d'esprit et d'avenir, plein de charme dans ses relations, et du caractère le plus heureux ? » Il n'y eut qu'un cri d'affirmation. — « Eh bien donc, écoutez, » reprit Willibald.

« Il y a peu de temps qu'un jeune maître du corps de métier des tailleurs d'habit célébrait ses fiançailles. Johann, le valet favori de M. le pré-

sident Foerd, regardait par les fenêtres ce qui se passait dans la salle de bal. Tout à coup il aperçut Henriette, une jeune fille qu'il aimait. Transporté de jalousie et d'amour, il courut mettre sa plus belle livrée, et vint se présenter à la porte du bal. On ne refusa point de le laisser entrer, mais à la condition cruelle que pour danser le premier compagnon tailleur venu aurait droit d'inviter avant lui la jeune fille qu'il lui plaisait de choisir, ce qui réduisait le pauvre diable à se contenter des filles dont personne ne se souciait. Henriette fut invitée et accepta; Johann, furieux, culbuta son cavalier et rossa la moitié des danseurs qui voulaient l'expulser; mais il fut contraint de céder à la force, car tous les assistants se réunirent pour le jeter à la porte. Max passait en ce moment dans la rue, et délivra Johann des mains d'une patrouille accourue au bruit et qui allait le traîner en prison. Mais il ne put parvenir à calmer son exaspération qu'en lui promettant de s'employer pour venger son affront. Or, voici ce qui arriva : Max prit le lendemain une feuille de papier, et avec un morceau de fusain et un peu d'encre de Chine il dessina un bouc magnifique. Ce bouc paraissait occupé à mettre au monde une infinité de petits tailleurs armés des outils de leur profession, et s'escrimant à qui mieux mieux, dans les postures les plus grotesques. Au bas de cette caricature il écrivit une légende en style passablement grivois, dont j'aurais quelque peine à me souvenir... » — « Faites-nous-en grâce ! » s'écrièrent les dames. — « Je continue, » poursuivit le joyeux Willibald. « Max donna son dessin à Johann. Johann courut l'afficher sur la porte de l'auberge où les tailleurs vont prendre leurs repas. Tous les polissons du quartier s'attroupèrent, et les tailleurs ne pouvaient plus se montrer dans les rues sans être couverts de huées. On rechercha l'auteur de cette criminelle plaisanterie, qui avait failli occasionner une grave émeute, et il fut question de fourrer provisoirement M. Max en prison. Le pauvre secrétaire, après avoir vainement consulté vingt avocats, courut chez son protecteur le général Rixendorf.

Le général reçut Max avec bonté et lui dit : — « Mon ami, tu as fait une sottise, mais la caricature est excellente; il y a de l'original et du spontané dans sa composition, mais l'idée n'est pas neuve, et c'est ce qui te sauvera de toute poursuite. » En disant cela, le général fouilla dans un vieux carton, et en tira un sac à tabac sur lequel la caricature de Max était presque entièrement et exactement reproduite. Max prit le sac à tabac, et, par le conseil du général, il alla trouver les juges et leur tint ce discours : — « Messieurs, je n'ai jamais eu l'intention d'offenser l'honorable corporation des tailleurs; mon dessin n'est qu'une copie dont l'original existe sur ce vieux sac à tabac qui appartient à M. le général Rixendorf. Cet ouvrage m'a été soustrait par quelque malicieux individu que j'ai le regret de ne pas connaître, afin de le corriger comme il le mériterait. Au surplus je défie qui que ce soit d'alléguer le moindre motif qui aurait pu m'engager à jouer un mauvais tour à la vénérable corporation des plaignants. » Or, comme

la conduite antérieure de Max se trouvait irréprochable, il fut acquitté sans dépens. Voilà ce qui causait tout à l'heure sa joie et l'effusion de sa gratitude. »

Tout le monde ne parut pas satisfait de cette anecdote, qui avait assez l'air d'une mystification du crû de Willibald. Mais le conseiller Reutlinger ayant donné le signal du bal, le vacarme de l'orchestre étouffa les conversations; chacun se mit en place pour figurer le plus avantageusement possible, et il ne fut plus question de Max.

Le jour suivant devait voir se renouveler les mêmes amusements. Mais voilà qu'au moment où la société réunie n'attendait plus que monsieur le conseiller pour donner le branle à la fête, on entendit des cris d'angoisse, et des domestiques arrivèrent du fond du jardin, portant le pauvre Reutlinger, qu'ils avaient trouvé évanoui non loin du pavillon sépulcral qu'il avait fait bâtir dans son bosquet de saules pleureurs. On lui prodigua l'éther et les sels les plus énergiques; mais rien ne parvenait à le ranimer, lorsque l'ambassadeur turc s'écria : — « Finissez, finissez, maladroits que vous êtes tous! laissez-moi faire!... » Et aussitôt, jetant loin de lui turban, perruque, etc., il se mit à décrire avec ses mains autour du conseiller des cercles singuliers, qu'il resserrait de plus en plus en approchant graduellement de la région de l'estomac; puis il souffla son haleine sur les tempes de Reutlinger, qui ouvrit les yeux après dix bonnes minutes de syncope, et murmura d'une voix faible : — « Exter, pourquoi m'avoir éveillé? une puissance infernale m'a révélé ma mort prochaine, et j'allais peut-être passer de vie à trépas sans souffrir... » — « Bah! bah! ton heure n'est pas venue, » fit le baron d'Exter; « chasse-moi ces idées saugrenues; tu es entouré de joyeux vivants qui ne te laisseraient pas déménager de ce monde sans tambour ni trompette. » — « Non, » reprit en gémissant Reutlinger, « non, mon ami, je ne m'abuse pas sur ma position. Je suis sûr que je touche à la fin de mes jours, et qu'ils se termineront par un affreux malheur. » — « Mais, » s'écria le général Rixendorf en lui serrant les mains, « que s'est-il donc passé? d'où vous viennent ces terreurs que rien ne justifie? »

— « Écoutez, » répondit le conseiller en essuyant son front blême, que baignait une sueur froide. « J'allais tout à l'heure vers le bosquet de saules pleureurs; il me semble, en approchant, qu'une voix faible et plaintive a frappé mon oreille. J'avance tout ému, et qu'aperçois-je? j'en frémis d'horreur... je me trouve en face d'un autre moi-même! Oui, moi-même, tel que j'étais il y a trente ans, revêtu du même habit que je portais à pareil jour, lorsqu'au moment de finir ma vie désespérée par un suicide, je vis apparaître mon unique aimée, Julie, dans tout l'éclat d'une beauté céleste. Eh bien! tout à l'heure, cette scène s'est offerte vivante à mes yeux. Un froid mortel s'est glissé dans mes veines, et je suis tombé sans connaissance. »

— « Quel conte bleu nous faites-vous là ? » s'écria Rixendorf. « Il faut, mon pauvre ami, que votre cervelle soit bien malade pour enfanter de pareilles visions; tâchez de vaincre ces hallucinations et de vous distraire; vous avez l'âme chevillée dans le corps, et vous êtes capable, malgré vos accès d'hypochondrie, de nous enterrer tous. D'ailleurs, je vais vous prouver dans un instant le peu de réalité du songe qui vous a si fort effrayé. » En achevant ces mots, le général sortit du salon aussi vite que ses vieilles jambes pouvaient le lui permettre. Monsieur l'ambassadeur turc s'approcha de Reutlinger et lui dit : — « Ce cher général ne croit pas à la puissance des effluves magnétiques; c'est un matérialiste déterminé; mais nous savons, vous et moi, à quoi nous en tenir au sujet des apparitions. »

Bientôt l'on vit arriver la présidente Foerd escortée de son mari et de mademoiselle Julie. Le conseiller voulut alors se lever de son fauteuil, assurant qu'il se sentait parfaitement guéri. Comme la société allait quitter le salon pour faire un tour de promenade, la porte s'ouvrit, et Rixendorf reparut accompagné du jeune Max en costume militaire. Reutlinger, à son aspect, fut saisi d'un frisson fébrile. — « Voilà ton double et ta ressemblance, mon vieil ami, » dit Rixendorf en poussant Max dans les bras du conseiller. « C'est Max que tu as rencontré dans le bosquet, revêtu d'un costume de ta garde-robe sous lequel j'ai voulu qu'il fît sa rentrée dans ce château, où s'était passée sa première enfance. Oncle dur et sans pitié, qui avais chassé de ton foyer le fils de ton frère sous l'influence d'une maudite superstition, je te rends aujourd'hui, à la place de l'enfant que tu détestais, un jeune homme accompli, tout prêt à t'aimer comme un fils. Allons, que ce cœur cède une fois aux plus doux sentiments de la vie ; bannis les fantômes qui obsèdent ton cerveau pour voir la vie sous ses aspects consolants. Il n'y a qu'AIMER qui puisse rendre heureux ici-bas ! »

Reutlinger était en proie à une crise nerveuse; ses traits se décomposaient, sa bouche béante semblait exhaler ce qui lui restait de vie; ses yeux effarés fixaient tour à tour Max et Rixendorf avec une indéfinissable expression de colère. Sur un signe du général, Max prit la parole : — « Cher oncle, » dit-il, « ne m'avez-vous pas assez long-temps repoussé de votre sein ? voulez-vous me condamner à traîner jusqu'à la mort le poids de l'aversion que vous aviez conçue pour mon malheureux père ? S'il fut coupable envers vous, ses souffrances vous ont bien vengé. Je l'ai vu expirer sur le grabat de la plus cruelle misère, et à son dernier soupir il me parlait de vous, et me suppliait de réconcilier avec vous sa mémoire en devenant votre fils, l'appui le plus tendre et le plus dévoué de votre vieillesse. Ne rejetez pas son dernier vœu, n'ayez pas un cœur de pierre, Dieu vous maudirait !... »

Et Max tombait aux genoux du conseiller, et Julie Foerd s'y jetait en même temps et couvrait ses mains de baisers et de larmes. Le secret de

l'amour de ces deux jeunes gens fut connu alors pour la première fois. Ce touchant spectacle attendrit Reutlinger ; il éclata en sanglots ; puis un tor-



rent de pleurs soulagea sa poitrine oppressée. — « Puissances du ciel, » s'écria-t-il, « saintes affections dont j'ai méconnu les dévouements, vous venez à mon aide, vous m'arrachez à l'influence des esprits invisibles qui torturaient mon âme et me montraient sans cesse un abîme ouvert à mes côtés ! Soyez bénis pour le bien qui s'opère en moi, pour le soulagement que vous m'apportez et qui me promet la guérison des blessures de mon cœur. Et toi, Max, mon neveu, mon fils d'adoption, et vous Julie, vous qu'il aime et qui l'aimez, serrez-moi entre vos deux cœurs, afin que je ne vive plus que de votre affection ! »

Les assistants se trouvaient tout émus. Madame la présidente Foerd ne savait si elle rêvait ; elle ne reconnaissait plus le Reutlinger des anciens jours. Le mariage de Max et de sa fille la comblait d'une douce joie. Le président Foerd épuisait sa tabatière avec une visible béatitude. On chercha les sœurs de Julie pour leur apprendre la nouvelle de cet événement ; les autres personnages allaient féliciter les jeunes fiancés de leur bonheur, lorsque l'ambassadeur turc passa entre eux, prit Max par la main et lui dit : — « Pas si vite ! le mariage doit être la fin d'une vie complète, et malgré tes talents tu es encore à l'ABC de la jeunesse. Tu marches les pieds en dedans, tu fais des caricatures, et tu ne sais pas encore les usages du monde au milieu duquel tu aspires à créer une nouvelle famille. Il faut, mon garçon, que ton éducation se complète par les voyages. Ainsi donc, ne t'en déplaise, en route pour Constantinople ; tu apprendras dans ce pays-là bien des choses qu'il est utile de savoir, et au retour tu seras digne et capable d'épouser ma jolie filleule. »

La société se récriait très-fort à propos de l'avis donné par le baron

d'Exter; mais celui-ci ayant tiré à l'écart son ami Reutlinger, lui chuchota quelques mots arabes qui le décidèrent tout de suite. — « Va à Constantinople, cher neveu, fais-moi ce plaisir, dont je te saurai un gré infini; et au retour, dans six mois, nous ferons la noce!... » Julie fit une petite moue bien séduisante; mais il fallut, malgré tout, que Max fît ses paquets, qu'il allât visiter le palais de marbre du Bosphore, et peut-être aussi une foule d'autres endroits non moins intéressants.

Six mois après, les deux fiancés étaient époux, mais ils pleuraient sous le bosquet des saules; car le conseiller Reutlinger était mort d'attendrissement. Son cœur de pierre s'était brisé, et sur le cœur d'agate incrusté dans le monument du pavillon, Max avait gravé ces seuls mots: « Repose en paix maintenant et toujours! »



LA FASCINATION.



LES songes ressemblent à l'écume des vagues qui passe et s'évanouit, » disait le vieux baron H... en allongeant le bras pour sonner son valet de chambre Kaspar. Car l'heure d'aller se coucher avait sonné depuis long-temps ; le vent d'automne soufflait avec violence, et Maria, une belle jeune fille encapuchonnée dans un immense châle, luttait avec effort contre le sommeil. Plus loin se tenait debout Ottmar, le fils du baron, grave étudiant dont la cervelle philosophait à propos de tout.

— « Père, » dit le jeune homme, « comment pouvez-vous penser que les rêves ne soient pas des phénomènes mystérieux qui nous mettent en rapport avec le monde invisible ? »

— « Mon ami, » répondit le baron, « je suis de l'avis des matérialistes, qui ne voient rien que de fort naturel dans ces prétendus mystères de la nature dont notre imagination fait tous les frais. »

— « Mais, » objecta Maria, la belle jeune fille, « ne se peut-il donc pas que les rêves, dont vous faites si peu de cas, soient le résultat de la fermentation qui s'opère dans le cerveau, et qui dégage pendant les heures du sommeil nos esprits vitaux de la prison des sens, pour les faire planer dans les régions sublimes que ne bornent plus l'espace ni le temps ? »

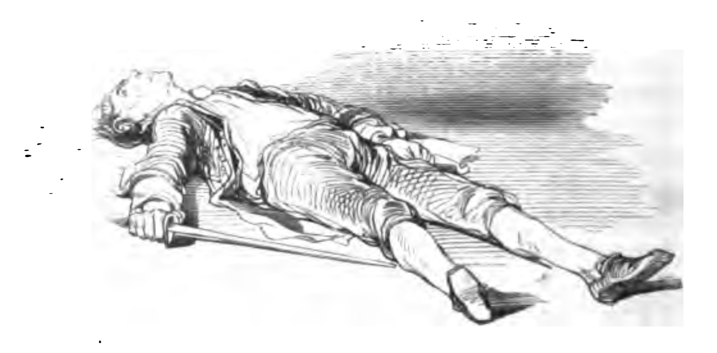
— « Chère fille, » reprit le baron, « je crois ouïr, en t'écoutant parler ainsi, les emphatiques divagations de notre ami Alban. Tu connais du reste mon incrédulité à l'égard de tous les systèmes qu'improvisent les visionnaires d'aujourd'hui. Les rêves sont le fruit de la surexcitation fébrile de nos organes, et j'en vois la preuve dans les impressions désagréables qu'ils font naître pendant et après leur durée. Si les rêves produisaient des rapports réels entre nous et le monde invisible, pourquoi ne seraient-ils

pas une initiation aux félicités infinies dont les religions nous offrent l'espérance au delà de la vie terrestre ? »

Ottmar allait soulever une discussion sans fin sur cette matière, mais le baron ne lui en laissa pas le temps. — « Brisons là, » dit-il; « je ne suis pas d'humeur à controverser. Je me souviens d'ailleurs que ce jour-ci, le neuf de septembre, est pour moi l'anniversaire d'un souvenir de jeunesse dont la préoccupation renouvelle en moi des sensations douloureuses.... » — « Mais, » interrompit l'étudiant, « n'est-il pas établi que l'influence magnétique... » — « Oh ! » s'écria le baron, « ne prononce jamais ce mot-là devant moi ; ce nom de magnétisme me révolte et me blesse à l'excès ; celui qui professe cet art odieux paye tôt ou tard de sa propre ruine la coupable curiosité qui le portait à soulever le voile dont Dieu couvre ses œuvres. Je me souviens, mes enfants, qu'à l'époque où j'étudiais au gymnase de Berlin, il y avait parmi nos professeurs un homme dont les traits ne sortiront jamais de ma pensée, car je ne pouvais l'envisager sans une secrète frayeur. A une taille gigantesque, et d'une maigreur de squelette, il joignait une de ces physionomies que l'imagination la plus bizarre oserait à peine se créer. Il était doué d'une force et d'une adresse extrêmes. Il racontait qu'étant major au service danois, il avait été forcé de s'exiler à la suite d'un duel; mais certaines gens supposaient qu'au lieu d'un duel il avait commis un meurtre sur la personne de son général. C'était un homme fort dur et d'une sévérité sans exemple envers les élèves du gymnase. Mais il y avait des jours où son caractère semblait totalement changé. Il paraissait alors l'homme du monde le plus indulgent et le plus affectueux qu'il fût possible de rencontrer. Dans ces moments d'expansion, s'il nous serrait la main, son contact faisait courir dans nos veines un fluide singulier qui nous liait sous sa dépendance par je ne sais quelle inexplicable sympathie. Mais ces jours de calme étaient rares. Il reprenait vite ses habitudes de dureté qui nous remplissaient d'effroi à son seul aspect. Parfois il s'exaltait jusqu'à une sorte de délire; on le voyait, revêtu de son vieil uniforme rouge, arpenter les cours du gymnase, et s'escrimer dans le vide à grands coups de rapière, comme s'il se fût trouvé en face d'un furieux adversaire; puis il faisait mine de broyer un cadavre sous sa botte, en accompagnant tous ses gestes de jurements horribles. Parfois il grimpait aux arbres avec la vélocité d'un chat sauvage, ou bien il courait comme une bête fauve, en poussant des cris aigus. Ces crises-là duraient souvent tout un jour. Le lendemain il était calme, et sans souvenir de ses extravagances de la veille ; mais son caractère devenait encore plus intraitable et plus violent. Les bruits les plus étranges circulaient sur son compte dans la ville et dans le gymnase. On disait que le major avait des secrets pour guérir toutes les maladies par l'imposition des mains, ou même par son seul regard ; et cette opinion était si forte, qu'un jour il fut contraint de chasser à coups de bâton des gens qui l'importunaient pour qu'il fît sur

eux l'épreuve de son mystérieux pouvoir. Certaines gens allèrent jusqu'à dire qu'il était en commerce avec les esprits infernaux, et que tôt ou tard sa vie finirait par quelque catastrophe. Du reste, et quelle que fût sa conduite envers les autres, le major se montrait constamment à mon égard plein de douceur et d'un attachement qui lui attirait tout le mien. Je ne vous raconterai pas toutes les scènes bizarres qui se passèrent entre nous, mais voici le fait que je n'ai pu oublier. Pendant la nuit du 9 septembre 17.., je rêvais que le major était venu auprès de mon lit, et qu'arrêtant sur moi un regard fixe et pénétrant, il m'avait couvert les yeux de sa main droite, en me disant : — « Misérable créature terrestre, reconnais en moi ton maître ! J'ai, comme Dieu, le pouvoir de lire dans ta pensée ! » En même temps je sentis quelque chose d'aigu et de froid comme une lame d'acier pénétrer à travers mon front jusqu'à mon cerveau. Je poussai un cri de frayeur qui m'éveilla baigné de sueur, et prêt à perdre mes sens. Je sortis du lit avec effort, et j'allai ouvrir la croisée pour me rafraîchir par un peu d'air vif. Mais quelle fut de nouveau ma terreur en apercevant, au clair de lune, le fatal major, revêtu de son habit rouge, ouvrir une grille du gymnase qui donnait sur la campagne, et la refermer derrière lui avec fracas !.... Je tombai évanoui.

» Lorsqu'au jour je racontai à notre inspecteur ce qui m'était arrivé, il m'assura d'abord que j'avais rêvé ; mais comme le major n'avait pas encore paru, à une heure assez avancée de la matinée, on alla à sa chambre. La porte était barricadée en dedans, et il fallut un levier pour l'enfoncer. On trouva le major couché sur le carreau, l'œil vitreux, la bouche souillée d'une écume sanglante ; il tenait son épée d'une main roidie par la mort. Aucun soin ne put le ramener à la vie. »



Le baron n'ajouta rien à ce récit. Ottmar, qui l'avait écouté avec attention, méditait, le front dans sa main. Maria était toute transie d'émotion. En ce moment, le peintre Franz Bickert, un vieil ami de la famille, qui était entré sans bruit dans la chambre pendant le récit du baron, partit d'un gros éclat de rire, en disant : — « Voilà vraiment des histoires bien

gaies à conter devant les jeunes filles à l'heure d'aller au lit! Quant à moi, mes amis, je suis un système tout opposé à celui de notre cher baron. Comme je sais par expérience que les rêves de la nuit sont le fruit des sensations éprouvées pendant le jour, j'ai toujours soin, avant de m'endormir, de chasser toute préoccupation pénible, et d'amuser mon esprit par quelque joyeux souvenir de mon temps passé. C'est une recette excellente contre le cauchemar. Au surplus, mes amis, ces songes terrifiants qui nous tourmentent parfois, tels que se figurer qu'on tombe d'une tour, qu'on est décapité, et mille autres plus ou moins désagréables, sont le résultat de quelque douleur physique qui réagit sur nos facultés morales. Tenez, je me rappelle un songe où j'assistais à une orgie. Un officier et un étudiant se prennent de querelle, et se lancent leurs verres à la tête; je veux les séparer, mais dans cette lutte je me sens si grièvement blessé à la main que la souffrance m'éveille... — Ma main saignait réellement, car je venais de l'écorcher à une grosse épingle piquée dans ma couverture. — J'ai fait d'autres fois des rêves épouvantables, et...... » — « Ah! je vous en supplie, » s'écria Maria, « faites-moi grâce de récits qui achèvent de me torturer cette nuit.... » — « Non! » dit Bickert, « point de grâce. Vous saurez qu'en songe je fus convié à un thé brillant chez la princesse Almaldasongi. En arrivant au milieu du salon, vêtu de mon plus bel habit de gala, je me mettais en devoir de lui débiter une déclaration des plus étourdissantes, lorsqu'en jetant sur mon costume un regard de complaisance, je m'aperçus que j'avais oublié ma culotte!... »

Un rire inextinguible accueillit cette boutade de Bickert. Mais sans laisser à son auditoire le temps de se reconnaître, le joyeux artiste continua : — « Voulez-vous, » dit-il, « que je vous raconte une déconvenue encore plus humiliante? Je rêvais, une autre nuit, que je n'avais que vingt ans, et que j'allais figurer dans un quadrille avec une femme adorable. J'avais dépensé mon dernier écu pour faire rendre un peu de luxe factice à mon dernier habit. J'arrive, je me mêle à la foule étincelante de parure qui se presse à la porte du salon, lorsqu'un maudit chien caniche ouvrit au-devant de moi la grille d'un poêle, et me dit : — « Monsieur le beau, c'est par ce trou, s'il vous plaît, qu'il faut que vous preniez la peine de passer!.... » Eh! tenez, la nuit dernière, je me suis figuré que j'étais devenu feuille de papier; un ignoble apprenti poète, armé d'une plume de dindon mal taillée, me déchirait dans tous les sens en écrivassant sur mon pauvre individu ses rimes plates et meurtries de ratures. — Une autre fois, je rêvais qu'un chirurgien démontait mes membres pièce à pièce, comme une poupée de bois, et s'amusait cruellement à chercher l'effet que produiraient mes pieds plantés au milieu du dos, ou mon bras droit adapté en guise de prolonge à ma jambe gauche.... — Enfin.... »

Mais ici le baron et ses enfants se roulèrent sur le sofa avec des éclats de rire si ébouriffants, que l'ami Franz Bickert fut obligé de renoncer à

ses lazzis. Ottmar prit la parole : — « Notre ami, » dit-il, « se met par ses récits en contradiction avec son système; car il nous fait des contes à mourir de rire, ou bien il a fort mal réussi à se préparer des rêves à sa guise. Quoi qu'il en soit, je n'en reste pas moins persuadé que la vertu magnétique... » — « Allons, » s'écria le baron, « vas-tu recommencer ce chapitre-là ? J'aimerais beaucoup mieux que Maria nous fît un punch pour nous garder en belle humeur. » Bickert applaudit fort à cette idée; et tandis que Maria se mettait à l'œuvre, il s'occupa de ranimer le feu mourant de la cheminée. Quand le punch fut achevé, Ottmar remplit les verres, et Bickert dit en vidant le sien tout d'un trait : — « Je n'ai jamais trouvé cette liqueur aussi délicieuse que lorsqu'elle est préparée par les soins de notre jolie Maria. Elle communique à tout ce qu'elle touche un parfum céleste. L'influence mystérieuse de sa beauté produit cet effet charmant; c'est, à mon sens, le magnétisme le plus incontestable... » — « Encore votre magnétisme ! » interrompit le baron. « Pour Dieu, ne sortirons-nous pas ce soir du fantastique et de l'extravagant?.... Maria est,



en vérité, une belle et bonne jeune fille; mais, grâce à vous, je finirai par la prendre quelque jour pour un être de l'autre monde. Tâchons donc, je vous prie, de vivre en paix de cette bonne vie commune qui est si douce à user!... »

— « Pourtant, » répliqua Ottmar, « j'aurai grande envie de raconter à l'ami Bickert un fait qu'Alban m'a confié, et qui a laissé dans mon esprit une profonde impression. Alban s'était lié, pendant son séjour à l'Univer-

sité, avec un jeune homme nommé Théobald, dont l'extérieur exerçait au premier abord une complète séduction sur ceux qui le voyaient. Théobald joignait au plus heureux naturel une âme tendre. Mais peu à peu, depuis sa liaison avec Alban, son âme s'assombrit, son caractère devint triste et inquiet; son imagination, de rêveuse, devint par degrés exaltée. Alban seul avait le pouvoir de dominer cette nature irritable, dont l'énergie ne se dépensait plus qu'en luttes inutiles contre les mesquineries de la vie.

Théobald devait, après avoir pris ses degrés à l'Université de J....., retourner dans sa ville natale pour épouser la fille de son tuteur, et vivre paisiblement d'un beau revenu que ses parents lui avaient laissé. Tous ses goûts se résumaient dans l'étude du magnétisme animal, dont il devait à son ami Alban les premières leçons. Il ne se proposait rien moins que de poursuivre jusqu'aux extrêmes limites du possible le développement des mystérieux phénomènes de cette science.

Quelque temps après son retour dans ses foyers, il écrivit à Alban une lettre désespérée, dans laquelle il lui annonçait que pendant son absence un officier de troupes étrangères, ayant logé en passage dans la maison de son tuteur, était devenu amoureux de la jeune fille, et avait réussi à lui faire partager sa passion. Lorsque cet officier fut obligé de partir à la suite du corps d'armée auquel il appartenait, la jeune fille avait conçu un tel chagrin de cette séparation, que sa raison s'était altérée, et qu'on craignait pour sa vie. Ainsi, le pauvre Théobald avait tout à la fois à regretter le cœur, perdu pour lui, de sa jeune fiancée, et à redouter à chaque instant de voir périr l'unique objet de son affection. Alban lui répondit aussitôt que son malheur n'était pas irréparable, et que le magnétisme lui rendrait infailliblement sa bien-aimée. Théobald profita de ce conseil, et avec l'assentiment de la mère de sa fiancée, il alla chaque nuit s'asseoir auprès d'elle au moment où, cédant à l'accablement du sommeil, elle tombait sous l'empire de rêves pénibles, dans lesquels le nom de l'officier revenait sans cesse sur ses lèvres. Il exerça graduellement sur la jeune fille les passes dont Alban lui avait enseigné la vertu secrète; puis l'ayant amenée enfin à l'état de somnambulisme, il conversait avec elle, lui rappelait doucement les souvenirs de leurs jours d'enfance et de leur tendre et mutuelle affection. Peu à peu la jeune fille se laissa pénétrer par l'ascendant magique du pouvoir qui l'environnait, et chaque fois qu'elle rentrait dans l'état de somnambule, ses sensations et ses réponses aux questions qui lui étaient adressées se rapportaient naturellement à Théobald et à ses souvenirs du premier âge. La domination de Théobald devint si complète, que sa fiancée finit par ne plus vivre que de sa vie et de sa volonté. Il semblait que l'âme de son ami eût passé dans son être, ou qu'elle-même vécût en lui.... »

Ottmar en était là de son histoire, lorsque tout à coup Maria changea de couleur et poussa un cri aigu, et serait tombée évanouie sur le plancher si Bickert ne s'était élancé à temps pour la recevoir dans ses bras. On

s'empressa de la secourir, mais rien ne pouvait la rappeler à elle-même. Elle semblait morte.... — « Ah! mon Dieu! » s'écria Ottmar, « si Alban était ici, lui seul pourrait la sauver!.... »

La porte s'ouvrit; Alban lui-même parut, s'avança d'un pas grave jusqu'auprès de la jeune fille, et lui dit comme si elle eût pu l'entendre : — « Maria, qu'avez-vous?.... » La malade tressaillit sous cette parole, fit quelques mouvements saccadés et murmura : — « Laisse-moi, homme maudit, je veux mourir au moins sans souffrir!.... » Alban sourit et promena ses regards sur les assistants. — « Ne craignez rien, » dit-il, « c'est un petit accès de fièvre; mais elle va s'endormir, et dans six heures, quand elle s'éveillera, vous lui ferez avaler douze gouttes de la liqueur que contient ce flacon. » En même temps il remit à Ottmar une petite fiole d'argent, salua, et se retira comme il était venu.

— « Bon! » fit Bickert; « voilà encore un docteur merveilleux! Le regard inspiré, la voix prophétique, le flacon d'élixir, rien n'y manque! » — « Mon pauvre Bickert, » dit le vieux baron, « notre soirée a fini bien tristement. Depuis le départ d'Alban, j'avais souvent rêvé qu'un fatal événement nous le ramènerait. Plaise à Dieu que mes pressentiments m'aient trompé. » — « Mais, mon digne ami, » reprit Bickert, « il faut, ce me semble, regarder comme heureuse l'arrivée d'Alban; car enfin c'est un docteur habile, et vous devez n'avoir pas oublié qu'à certaine époque où notre gentille Maria souffrait de crises nerveuses contre lesquelles tous les remèdes étaient impuissants, Alban sut la guérir en peu de semaines au moyen de ce magnétisme que vous détestez. Je crois qu'il faut se garder de préjugés trop rigoureux contre les sciences modernes; la nature cache dans son sein des milliers de secrets dont la découverte future coûtera nombre de siècles.... » — « Eh! mon Dieu, » interrompit le baron, « je ne suis pas plus arriéré qu'un autre, ni plus ennemi des progrès de la science; mais je crois, à vrai dire, que mon antipathie pour le magnétisme vient en grande partie de l'embarras que j'éprouve à définir cet Alban dont mon fils est engoué. Je cherche en vain à saisir quelque chose de réel sous les physionomies multiples dont s'enveloppe cet homme singulier. Je sais quelle gratitude je lui dois pour la guérison de ma fille; j'aurais voulu lui offrir, pour un pareil service, tous les trésors d'un roi. Eh bien! cher Bickert, imaginez-vous qu'une répulsion dont je ne pouvais me défendre m'a toujours empêché de lui témoigner cordialement ma reconnaissance; de jour en jour cet homme-là me devient, malgré moi, plus odieux; quand je le regarde, il me semble que je retrouve devant mes yeux ce diabolique major danois qui m'avait causé jadis de si rudes frayeurs. » — « Ah! » s'écria Bickert, voilà donc, sans aller plus loin, le secret de cette inexplicable aversion! Ce n'est pas Alban, c'est ce major danois qui vous assiège l'imagination par une fatale ressemblance. Ce brave docteur Alban porte la peine de son nez crochu et de ses yeux noirs si

pénétrants. Et quand bien même il serait un peu visionnaire, passons-lui donc ce travers, puisqu'il veut et qu'il pratique le bien; laissons de côté les faiblesses de l'homme, et rendons hommage à la haute science du médecin. » — « Ce que vous dites-là, Franz, » interrompit le baron en se levant, « n'est pas du tout l'expression de votre pensée; vous cherchez à pallier mes appréhensions; mais vos efforts seraient inutiles, j'entrevois sous la forme humaine de cet Alban un être infernal dont il y a tout à craindre! Écoutez, Franz, veillez avec moi sur cet homme, car il y a en lui, je vous le répète, quelque chose de redoutable et de malfaisant. »

Les deux vieux amis se prirent la main avant de se séparer. La nuit était noire et silencieuse. Maria reposait d'un sommeil léthargique. Elle s'éveilla au bout de six heures, et la prescription du docteur Alban fut observée. Quelques moments après, sa santé paraissait plus florissante que



jamais, et elle n'avait aucun souvenir de son accident de la veille. Alban, ce jour-là, ne se montra point aux repas de la famille, et fit dire qu'une longue correspondance absorberait tous ses moments.

MARIA A ADELGUNDE.

Chère amie de mon enfance, quel bonheur ta lettre m'a donné! j'ai failli mourir de joie en reconnaissant ton écriture. Avec quel ravissement



j'y ai trouvé de bonnes nouvelles de ton frère Hippolyt, mon bien-aimé *promis!* Ta pauvre amie, chère Adelgunde, a été cruellement malade. Je ne saurais t'exprimer de quel genre était la douleur que j'endurais. Toutes les choses de la vie m'apparaissaient à l'envers; le moindre bruit me perçait la tête comme un aiguillon; je faisais, tout éveillée, les rêves les plus bizarres; une inquiétude secrète consumait à petit feu toutes mes forces; je sentais la mort venir avec toutes ses terreurs, et pourtant j'étais impatiente de vivre. Tous les médecins perdaient leur temps à m'examiner, lorsque mon frère Ottmar amena un jour à la maison un de ses amis qui m'a guérie d'une manière merveilleuse.

Je voyais dans presque tous mes rêves apparaître un homme grave et beau, qui, malgré son air de grande jeunesse, m'inspirait un profond respect. Ce personnage fantastique m'attirait vers lui par l'aimant d'une tendresse mystérieuse. Juge, ma chère Adelgunde, juge de ma surprise lorsque je reconnus trait pour trait l'homme de mes rêves dans l'ami que mon frère nous présenta. Alban, c'est son nom, me soumit, malgré moi, à la puissance de son regard; mais au lieu des convulsions nerveuses qui m'agitaient, je sentis un calme assoupissant circuler dans tous mes sens; mes rêves s'évanouirent, mon sommeil devint profond, et la vivacité fébrile de mes sensations s'émoussa. Seulement il m'arrive parfois, en dormant, de

me croire douée d'un sens nouveau. Une communication mystérieuse s'établit entre Alban et moi ; il m'interroge, et je lui dis ce qui se passe en moi, comme si je lisais dans un livre. D'autres fois c'est Alban lui-même qui me préoccupe ; il me semble que je trouve en moi sa pensée, qu'il allume par sa volonté au centre de mon être un foyer de lumière qui resplendit ou s'éteint selon que cette volonté m'attire ou me repousse : c'est une sorte d'état de transsubstantiation dans lequel je trouve un bonheur ineffable supérieur à tout ce que la vie physique peut offrir de désirable. Tu riras peut-être de moi, chère Aldegonde ; tu vas me croire folle ou bien malade. Mais, quoi qu'il en soit, pense et sois assurée que jamais je n'ai plus aimé Hippolyt, ni désiré davantage son retour. Depuis qu'Alban m'a soumise à cette puissance, qu'il appelle, je crois, *magnétisme*, il me semble que c'est par lui que j'aime Hippolyt avec une tendresse plus profonde. Alban, cet esprit sublime et bienfaisant, nous protégera tous deux jusqu'après notre union.



Parfois, cependant, j'ai peur de lui. D'étranges soupçons déchirent le voile d'enthousiasme dont j'environne au fond de mon cœur la figure d'Alban. J'ai des heures de fascination pendant lesquelles je m'imagine le voir au milieu de tous les attributs qui servent, dit-on, à accomplir de coupables sortiléges. Ses traits si nobles se décomposent, et je ne vois plus qu'un hideux squelette dont les ossements craquent sous les anneaux d'immondes reptiles qui s'enroulent à l'entour.

Du reste, Alban, qui possède toute ma confiance, et à qui je raconte naïvement toutes mes sensations, tous mes doutes à son égard, ne cesse jamais de se montrer impassible à mes regards. C'est toujours le même

homme, doux et affectueux. Ce calme majestueux me fait honte de mes folles idées....

Voilà, chère Aldegunde, l'histoire de ma vie intérieure. Mon cœur est plus léger à présent que je n'ai plus de secrets pour toi. Porte-toi bien. A bientôt.

ALBAN A THÉOBALD.

. . . . . Toute existence est le prix d'une lutte : c'est une lutte elle-même. La victoire est au plus fort, car la force est la loi naturelle de toutes choses; l'être dominé ajoute sa propre force à toute celle que possédait déjà son vainqueur.

La force de l'intelligence a ses combats et ses victoires comme la force physique. Souvent une puissance médiocre d'intelligence domine et soumet une force physique immense; elle est en nous comme un reflet de Dieu, par qui l'empire nous est donné sur tous les êtres.

Nous ignorons les mystères de l'union de l'esprit avec le corps; la découverte de cette science nous initierait à la toute-puissance de Dieu. Tout ce que nous pouvons jusque-là, c'est d'exercer au profit de nos désirs, dans le cercle qui nous est tracé, la somme de force qui nous est communiquée pour jouir de la création.

J'ai rencontré sur ma route une jeune fille dont l'aspect a fait vibrer en moi des cordes sympathiques. Je sentis que tout pouvoir m'appartenait pour attirer sa vie dans ma vie; mais il fallait lutter contre une puissance étrangère qui la dominait. Cette jeune fille était aimée, elle aimait. Je concentrai sur un seul point toutes les forces de ma volonté. La femme a reçu de la nature une organisation passive; c'est dans le sacrifice qu'elle fait *volontairement* de sa personnalité pour épancher son âme dans le sein de l'être qui la domine par sa supériorité, que réside la félicité que donne l'amour.

Un séjour d'une semaine auprès de la belle Maria suffit à ma pénétration observatrice pour la connaître entièrement. J'appliquai à l'exquise délicatesse de ses organes l'action occulte du magnétisme, de cette science dont se rit le vulgaire. J'établis entre elle et moi des rapports sympathiques dont l'absence et l'éloignement ne peuvent briser la chaîne. Elle tomba sous ma domination spirituelle dans des accès d'hallucination que son père et son frère prirent pour une maladie nerveuse. Ami du frère, qui admirait sans les comprendre certaines expériences dont je m'étais amusé à le rendre témoin, je fus rappelé auprès de la jeune fille en qualité de médecin. Elle me reconnut par un tressaillement mystérieux qui assurait mon empire; car il a suffi de mon regard et de ma secrète volonté pour la plonger dans le somnambulisme, c'est-à-dire pour attirer son âme dans la mienne. Depuis que je vis autour d'elle, l'image d'Hippolyt s'efface peu à peu de sa mémoire.... Bientôt les derniers obstacles tomberont.

Cet Hippolyt est colonel; il fait en ce moment la guerre loin d'ici. Je ne désire pas qu'il périsse; je voudrais même qu'il revînt, car sa présence ajouterait un charme de plus à la victoire dont je goûterai bientôt les fruits délicieux. Au revoir, mon cher disciple....



La campagne, jonchée de feuilles mortes, était en deuil. Des nuages plombés couraient sous le ciel, chassés par la bise d'automne. Pressé d'arriver au gîte, car le jour allait finir, je découvris au détour d'une colline le village de .... couché dans sa vallée solitaire comme un nid d'alouette entre deux sillons. La cloche de l'église sonnait un glas funèbre, et des fossoyeurs attendaient dans le cimetière la dernière prière du vieux pasteur pour descendre un cercueil dans la terre. Je rejoignis sur la route quelques hommes qui revenaient lentement du convoi, et je marchai derrière eux en les écoutant. — « Notre vieil ami Franz s'est endormi du sommeil des justes, » disait l'un d'eux. — « Dieu nous fasse la grâce de finir comme lui, » ajouta un autre. J'appris de ces braves gens que le mort se nommait Franz Bickert, un vieux peintre qui avait achevé sa carrière au sein d'une retraite presque absolue, dans un petit manoir gothique tout délabré, qu'on me montra sur la hauteur la plus voisine du village. Le pasteur me mena visiter ce châtelet, dont le brave Bickert avait fait don à la commune pour devenir, après sa mort, un asile ouvert à quelques pauvres infirmes du pays. Les murs du premier étage étaient chargés de peintures à fresques reproduisant sous toutes les formes un épisode dont les deux figures principales étaient un diable guettant une jeune fille endormie. Nous trouvâmes dans le coin d'une armoire vermoulue quelques feuillets de papier qui semblaient avoir été détachés d'un cahier, et se trouver là par hasard. Je les ramassai machinalement; c'étaient des notes saccadées, des phrases sans commencement ni fin, à travers lesquelles je parvins à déchiffrer à grand' peine le dénouement de l'histoire de Maria.

Certaine nuit, le vieux baron H*** regagnait sa chambre à coucher appuyé sur le bras de son ami Franz Bickert. Vers le milieu de la galerie,

ils aperçurent une figure blanchâtre portant une veilleuse, et qui semblait sortir de l'appartement de Maria. Le baron, effrayé, s'écria : — « C'est le major ! Franz, c'est le major danois !.... »

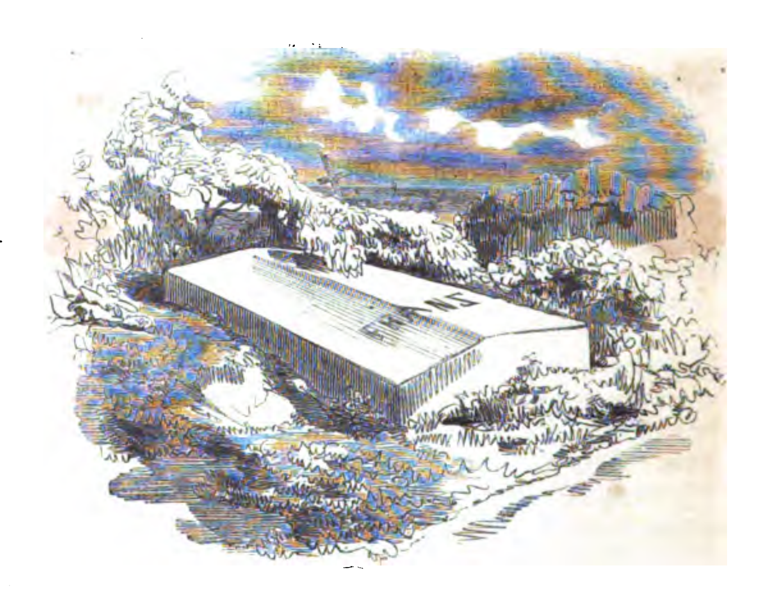
La figure s'était évanouie, pas un bruit ne s'était fait entendre. Le baron entra tout inquiet chez sa fille : elle reposait belle et calme comme un ange du ciel ; un doux sourire effleurait ses lèvres. Hippolyt était revenu de la guerre. Le mariage devait avoir lieu le lendemain, et près de la charmante enfant qui dormait, la parure de noce était déjà préparée sur le sofa.

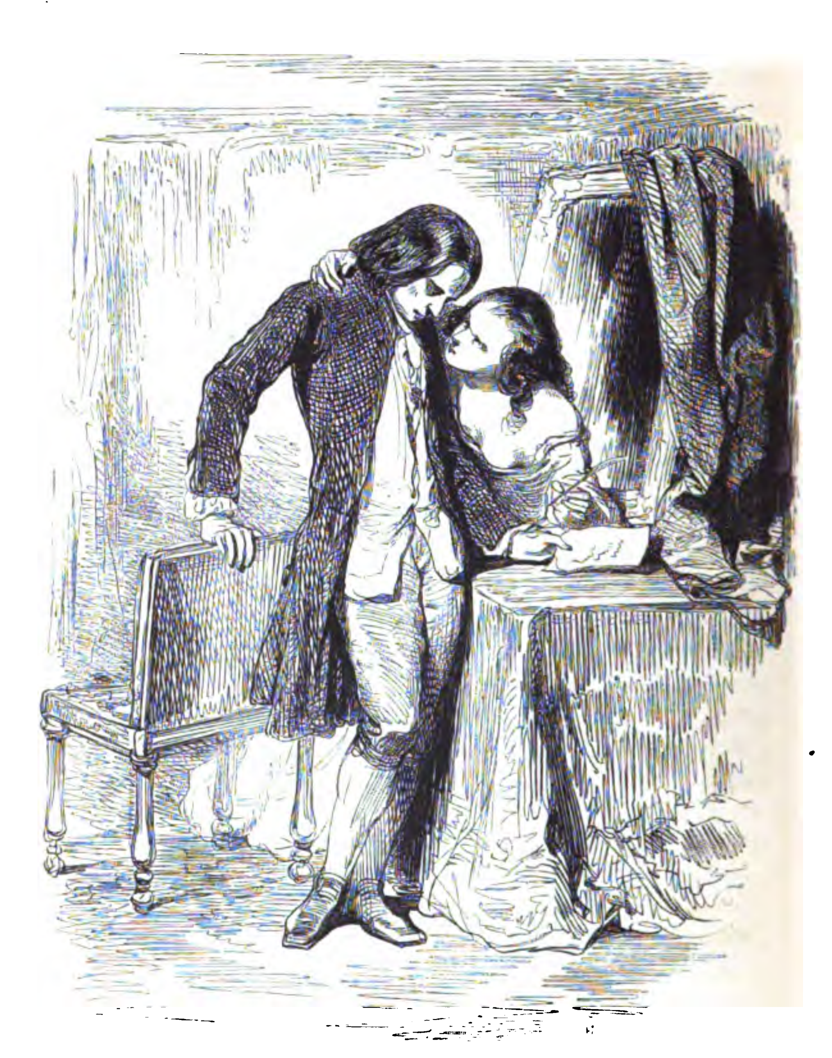
Le lendemain, les fiancés allèrent à l'église ; mais au moment de s'agenouiller au pied de l'autel, Maria tomba....

Elle était morte !.... Le magnétiseur avait dévoré son âme.

Tous ceux qui l'avaient aimée la suivirent bientôt dans la tombe.

On ne sait ce qu'est devenu le docteur Alban.





LE REFLET PERDU.

LE REFLET PERDU.

I.



J'AVAIS la fièvre jusqu'au délire; le froid de la mort me perçait le cœur, et malgré la furie de l'orage je courais dans les rues, la tête nue, sans manteau, comme un échappé de maison de fous. Les girouettes criaient sur les toits comme des hiboux effarés, et les rafales du vent de la nuit se succédaient dans l'espace comme le bruit sourd des rouages éternels qui marquent les chutes des années dans le gouffre du temps.

C'était pourtant la veille de la joyeuse fête de Noël.

Or, chaque année le diable choisit précisément cette époque pour me jouer quelque tour de sa façon. En voici un entre mille. Le conseiller de justice de notre ville a coutume de donner, à la Saint-Silvestre, une soirée brillante pour fêter l'approche du nouvel an. Dès que j'entrai dans le salon d'attente, le conseiller m'apercevant courut à ma rencontre, et me barrant le passage : — « Cher ami, » me dit-il avec un sourire animé d'une étrange malice, « cher ami, vous n'imaginez pas quelle délicieuse surprise vous attend ici ce soir! » En même temps il me prit la main et m'attira dans le salon.... Parmi des dames de la plus exquise élégance assises sur des sofas disposés en cercle autour de la cheminée, où pétillait un feu clair, j'aperçus *ses* traits adorés! C'était ELLE, elle que je n'avais pas vue depuis plusieurs années! Par quel miracle m'était-elle rendue?..... Je

restai, à son aspect, immobile et muet. — « Eh bien! » fit le conseiller en me poussant un peu, — « eh bien donc? » J'avançai machinalement. — « Mon Dieu! » m'écriai-je, « est-ce bien vous, Julie? vous ici?.... » A ces mots, elle se leva et dit d'un ton froid : — « Je suis ravie de vous voir ici; votre santé me paraît extrêmement bonne. » Puis, reprenant sa place, elle se pencha vers sa voisine sans s'occuper de moi davantage, et lui dit en minaudant : — « Chère belle, aurons-nous la semaine prochaine un beau spectacle?.... »

J'étais atterré. La peur du ridicule acheva de compromettre la piteuse figure que je faisais là. En saluant les dames pour m'éclipser au plus vite, je reculai sur le conseiller, qui humait sa tasse de thé, dont la secousse fit jaillir le contenu brûlant sur son jabot de dentelle et ses manchettes plissées. On rit beaucoup de ma maladresse. Pourtant je repris contenance pour lutter contre la fatalité; car Julie seule n'avait point ri, son regard s'attachait sur moi avec une expression qui me rendit une lueur d'espoir.

Quelques moments après, elle se leva pour passer dans un salon voisin, où un improvisateur amusait la société. La parure blanche de Julie faisait admirablement ressortir les charmes de sa taille, l'éclat de ses épaules de neige et l'élégance des contours de toute sa personne. Il y avait en elle des séductions excessives; elle ressemblait, par la pureté de sa pose, à une vierge de Miéris. Avant d'entrer dans le salon voisin, elle se retourna de mon côté; — il me sembla alors que ce visage, d'une si parfaite et si angélique beauté, se ridait d'une légère expression d'ironie. Je fus saisi d'un malaise inexprimable. Cependant, quelques minutes après, Julie se trouva tout près de moi. — « Je voudrais, » me dit-elle à demi-voix, et du ton le plus suave, « je voudrais que vous prissiez place au clavecin pour faire entendre un de ces airs tendres que j'aimais tant autrefois..... » Comme j'allais lui répondre avec l'enivrement que me rendaient nos souvenirs, plusieurs personnes passèrent entre nous, et nous fûmes séparés. Je cherchai long-temps tous les moyens de renouer notre tête-à-tête sans pouvoir y parvenir; on eût dit que Julie cherchait, de son côté, toutes les possibilités de m'éviter. Un peu de temps après, il n'y avait plus entre nous deux que le valet chargé d'offrir les rafraîchissements. Julie prit un verre de la plus fine ciselure et plein d'un sorbet délicieux, elle me le présenta en disant : — « Ami, l'acceptez-vous de ma main avec autant de bonheur que vous en eussiez autrefois ressenti?.... » — « Oh! Julie! Julie! » m'écriai-je en effleurant ses doigts d'albâtre, dont le contact fit courir dans mes veines un frémissement électrique, « ô Julie!.... » Je ne pus ajouter un mot de plus; un voile glissa sur ma vue, tous les objets tournèrent autour de moi, je perdis le sens de l'ouïe; et quand je revins à moi, je me trouvai avec surprise à demi couché sur un sofa dans un boudoir parfumé..... Julie, penchée vers moi, me regardait avec amour comme autrefois. — « Oh! » lui dis-je en cherchant à l'attirer sur mon

cœur, « je t'ai retrouvée, n'est-ce pas, pour toujours, ô mon bel ange d'amour et de poésie! Ta vie est la mienne, et rien ne nous séparera plus!..... »

En ce moment, une hideuse figure, montée sur de longues pattes d'araignée, avec des yeux de crapaud qui lui sortaient du front, ouvrit brusquement la porte du boudoir en criant d'une voix glapissante : — « Où diable a donc passé ma femme?.... »

Julie, effrayée, s'échappa d'auprès de moi. Julie mariée! Julie à jamais perdue pour moi!

Je m'élançai comme un fou hors de cette maison maudite, et voilà pourquoi je courais à perdre haleine, tête nue, sans manteau, à travers la furie de l'orage. Les girouettes criaient sur les toits comme des hiboux effarés, et les rafales du vent de la nuit, qui fouettaient dans l'espace des tourbillons de neige, semblaient des voix de démons qui se moquaient de ma fièvre et de mon désespoir.

II.

Emporté de rue en rue comme un cheval sauvage, j'arrivai en face de la taverne des *Chasseurs*. Un groupe de joyeux compagnons en sortait



avec des chants guillerets et de bruyants éclats de rire. Dévoré d'une soif ardente, j'entrai dans le cabaret, et me laissai tomber tout essoufflé sur un banc.

— « Que faut-il servir à monsieur ? » dit l'hôte en ôtant son bonnet de renard. — « Un pot de bière et du tabac ! » m'écriai-je. Grâce au liquide chéri de nos bons Allemands, je me trouvai bientôt dans un état de satisfaction inerte si profond que le diable, qui m'avait ensorcelé tout ce soir-là, jugea qu'il ferait sagement de remettre au lendemain la prochaine malice qu'il me préparait.

Mon équipage de bal, joint à ma physionomie singulière, devait produire un effet incroyable sur mes voisins de tabagie. J'imagine que l'hôte allait me questionner, lorsqu'une main vigoureuse frappa aux volets du cabaret, tandis qu'une voix criait : — « Ouvrez, ouvrez, c'est moi !.... »

A peine la porte fut-elle entre-bâillée, car il était pour lors heure indue, qu'un grand personnage qui semblait n'avoir que les os et la peau se glissa dans la chambre en affectant de marcher le dos collé au mur. Il vint s'asseoir en face de moi. L'hôte posa sur la table deux flambeaux. Ce nouveau venu avait une figure distinguée, mais fort mélancolique. Il demanda, comme j'avais fait, un pot de bière et une pipe de tabac ; puis il parut s'abîmer dans ses réflexions, tout en rejetant d'énormes bouffées de fumée qui, mêlées aux miennes, nous enveloppèrent en peu d'instants d'une atmosphère de brume narcotique. Je le contemplai, sans mot dire, à travers ce nuage. Ses cheveux noirs, séparés sur le front, retombaient en boucles à la manière des têtes de Rubens. Il portait une redingote étroite ornée de brandebourgs, et, ce qui ne me surprit pas médiocrement, il avait mis par-dessus ses bottes de larges pantoufles fourrées. Quand il eut achevé de fumer sa pipe, il tira d'un étui de fer-blanc une grande quantité de plantes qu'il étala sur la table et qu'il se mit à examiner les unes après les autres avec une éminente satisfaction. Pour entrer en conversation, je lui fis compliment sur les connaissances qu'il paraissait posséder en botanique. Il sourit d'une façon bizarre et me répondit : — « Ces herbes que vous voyez n'ont de prix réel que leur rareté. Je les ai cueillies moi-même sur les flancs et la cime du Chimboraço. »

Comme j'allais lui adresser une nouvelle question, quelqu'un frappa de nouveau à la porte du cabaret. L'hôte alla ouvrir, et une voix cria du dehors : — « Faites-moi le plaisir de couvrir votre miroir. » — « Ah ! » fit l'hôte, « le général Suvarow arrive bien tard ce soir. » En même temps un petit homme sec, roulé dans les plis d'un manteau brun, entra en sautillant dans la taverne, et vint s'asseoir entre moi et le voyageur du Chimboraço. — « Quel froid dehors, » dit-il, « et quelle fumée ici ! Je voudrais bien une prise de tabac. » Je m'empressai de lui présenter une tabatière d'acier poli comme une glace, cadeau d'une amitié qui m'est bien chère. A peine le petit homme y eut-il jeté les yeux qu'il fit un saut en arrière, et s'écria en la repoussant de ses deux mains : — « Au diable, au diable votre maudit miroir !.... » Je le regardai avec stupeur ; tous ses traits étaient bouleversés, il était pâle comme un mort. Je n'osai lui de-

mander la cause du malaise qu'il éprouvait; je ne sais quoi de fantastique et d'infernal me semblait attaché à ce petit homme brun. Je me rapprochai de mon voisin du Chimboraço, et nous continuâmes notre glose à propos de botanique. Tout en causant, je regardais de temps en temps le petit homme avec anxiété, et, voyant sa figure changer à chaque minute, un frisson glacial parcourait toutes mes veines.

De phrase en phrase, et sans doute par suite de notre rencontre si bizarre, la conversation tomba sur la métaphysique du bonheur. — « Ma foi, » disait l'homme du Chimboraço, « toute ma philosophie se résout à opposer la patience aux mille et une tracasseries dont la vie est semée. Nous laissons chaque jour, et partout, un lambeau de notre pauvre existence accroché à quelque mésaventure dont toute la prudence humaine n'aurait pu nous préserver. » — « Ma foi, mon cher maître, » repartis-je, « je suis un exemple incontestable de la vérité de ce que vous dites; car cette nuit même j'ai perdu, par un incident fort désagréable, mon chapeau et mon manteau, qui sont restés accrochés dans le vestiaire de M. le conseiller de justice ***. » A ces mots, je vis mes deux voisins tressaillir, comme s'ils avaient reçu tous deux une violente secousse. Le petit homme brun me décocha un regard fauve dans lequel il y avait quelque chose d'éminemment diabolique. Il sauta sur une chaise et rajusta soigneusement le rideau de serge rouge dont l'hôte avait couvert le miroir du cabaret, tandis que le citoyen du Chimboraço mouchait les chandelles de manière à ne pas laisser la moindre ombre se former. L'entretien se renoua difficilement, et tomba sur les œuvres d'un jeune peintre fort en vogue alors. — « Son talent, » disait le grand homme sec, « saisit la ressemblance avec un art admirable; il ne manque à ses portraits que la parole; à tel point qu'on les prendrait, tant ils sont animés, pour un reflet dérobé au miroir. » — « Quelle stupidité! » s'écria le petit homme brun en se démenant sur sa chaise; « comment supposer que l'image réfléchie dans un miroir puisse être dérobée? par qui, je vous le demande, à moins que le diable ne s'en mêle? Oui, oui, monsieur le savant, monsieur le grand-juge en matière d'art, faites-moi, je vous prie, toucher au doigt un reflet dérobé au premier miroir venu, et je vous fais sur l'heure une pirouette de cent pieds de haut! » Le grand sec se leva, et s'approchant du petit homme brun : — « Tout beau! l'ami, » lui dit-il; « ne faites pas tant le revêche, ou l'on vous fera pirouetter de la simple hauteur de l'escalier qui mène à la cour. Parbleu, je vous conseille d'être fier! votre figure doit produire un plaisant effet dans un miroir.... » Il n'avait pas achevé, que le petit homme brun se roulait sur son banc en proie à un rire convulsif, en criant du fond de son gosier : — « Ha! ha! ha! mon pauvre camarade, qu'importe mon reflet? j'ai du moins une ombre que personne ne m'a volée!.... » Et en disant cela, il s'en alla en cabriolant et se jeta hors de la taverne. Le grand sec était retombé sur son siége comme un homme

anéanti. — « Qu'avez-vous, cher monsieur? » lui dis-je avec un accent plein de compassion. — « Ce que j'ai! » me répondit-il avec des sanglots, « ce que j'ai!.... Hélas! ce petit homme que vous avez vu là tout à l'heure est un méchant sorcier qui vient me réclamer dans le dernier asile où j'avais cru trouver un refuge contre l'affreux malheur d'avoir perdu mon... Adieu, monsieur, adieu! »

Et l'étranger se levant, gagna rapidement la porte en traversant toute la taverne sans projeter la moindre ombre sur les murailles. — « Peter Schlemihl! Peter Schlemihl! » m'écriai-je en courant après lui, car je venais de reconnaître ce célèbre maudit; mais il avait pris déjà trop d'avance, et disparut dans les ténèbres.

Quand je voulus retourner à ma place, l'hôte me poussa dehors par les épaules et me ferma la porte au nez, en disant : — « Que le bon Dieu préserve ma maison de pareils revenants! j'aimerais autant verser à boire au diable en personne! »

III.

M. Mathieu est mon ami intime, et son portier le plus stylé cerbère que je sache. Celui-ci m'ouvrit au premier coup de la clochette que j'agitai à la porte de l'Aigle-d'Or. Je lui racontai en deux mots les petites misères de ma soirée; et comme la clef de ma chambre était restée dans mon manteau chez le conseiller de justice, il m'ouvrit une autre chambre, y posa un flambeau, et se retira discrètement après m'avoir souhaité bonne nuit. Il y avait dans cette chambre une grande glace couverte d'un rideau. Je posai les flambeaux en face de la glace, dont j'écartai le voile pour contempler la triste figure que je devais faire. Mais à peine avais-je fixé les yeux sur mon image, qu'il me sembla voir une figure vague et flottante sortir du fond de perspective du miroir et s'avancer vers moi. Peu à peu cette figure devint plus distincte, et bientôt je reconnus les traits adorés de Julie. Je ne pus retenir un cri de surprise et d'amour; j'étendis les bras vers cette apparition en appelant : — « Julie! Julie! »

Aussitôt j'entends derrière moi un soupir prolongé; je cours au fond de la chambre, j'écarte vivement les courtines du lit, et j'aperçois plongé dans un sommeil de marmotte le petit homme au manteau brun. De sa poitrine, agitée par un lourd cauchemar, s'échappait par intervalles un nom de femme : — « Giulietta! Giulietta! » murmurait-il. J'éprouvai un frisson; mais reprenant du cœur, je secouai rudement le petit homme en lui criant : — « Hé! l'ami, quel diable vous a fourré dans mon lit? tâchez, s'il vous plaît, de chercher gîte ailleurs. » Le petit homme étendit ses membres, se réveilla lentement, et me dit : — « Ah! merci, monsieur; vous m'avez tiré d'un mauvais rêve. » Il paraissait, en disant cela, si triste

et si accablé, que j'en eus pitié; je compris d'ailleurs que le portier pouvait bien m'avoir ouvert par mégarde cette chambre occupée de droit, et que j'aurais tort de troubler le repos de son locataire.

— « Monsieur, » me dit le petit homme en s'accoudant sur l'oreiller, « ma conduite au cabaret a dû vous paraître bien absurde; mais que puis-je y faire? je suis soumis à une cruelle influence qui, fort souvent, m'expose à commettre une foule d'impolitesses. » — « Eh! mon cher monsieur, » repris-je, « je suis précisément dans le même cas; et ce soir, quand j'ai revu Julie.... » — « Julie! » dites-vous? « s'écria le petit homme en prenant une physionomie convulsive. Ah! monsieur, je vous en supplie, laissez-moi dormir, et veuillez bien rabaisser le voile de cette glace! » En achevant ces mots, le petit homme brun cacha son visage dans les plis de l'oreiller. — « Mais, mon cher inconnu, » repris-je en élevant la voix pour le forcer de m'écouter, « pourquoi ce nom de femme que je viens de prononcer vous cause-t-il une impression si pénible? J'espère que vous me ferez cette confidence quand, après avoir recouvert la glace selon votre désir, j'aurai pris place au lit à vos côtés; car voici sérieusement l'heure de se reposer. »

Le petit homme se releva sur son séant, comme si un ressort l'eût fait agir : — « Vous voulez donc absolument, » me dit-il, « connaître le secret de ma misérable vie? Eh bien! voici mon histoire. » En même temps il sortit du lit, s'empaqueta dans une espèce de robe de chambre, et voulut s'approcher de la cheminée; mais le voile de la glace n'était pas encore remis, ses yeux s'y fixèrent. — « O surprise! debout à côté de lui je ne voyais pas son reflet à côté du mien! Le petit homme tourna vers moi son regard empreint d'une douloureuse émotion. — « Monsieur, » me dit-il en sanglotant, « je suis plus à plaindre que Peter Schlemihl. Schlemihl a vendu son ombre : c'est sa faute, et d'ailleurs il en a reçu le prix. Moi, monsieur, je lui avais donné mon reflet par amour, à ELLE, à Giulietta! Hélas! hélas!... » Et il courut se rejeter dans le lit en poussant des gémissements étouffés.

Toutes sortes de sensations contraires s'agitaient dans mon âme à la vue d'un spectacle si tristement grotesque. Je restais là cloué à la même place, comme un véritable automate, lorsque j'entendis mon interlocuteur ronfler comme un tuyau d'orgue. La tentation de l'imiter me gagna si fortement, que dix minutes après je dormais comme un bienheureux sur la moitié du lit qu'il me cédait.

Une heure avant l'aube, je fus réveillé par le rayonnement d'une clarté très-vive. En ouvrant les yeux, j'aperçus le petit homme brun à demi vêtu, et fort occupé à écrire à la lueur de deux flambeaux. Son aspect fantastique me donna le vertige; je tombai dans une sorte d'hallucination qui me transporta chez le conseiller de justice, assis sur le sofa, comme la veille, près de Julie. Le conseiller me paraissait être une poupée de sucre parmi

des arbustes chargés de fruits et des touffes de roses. Julie m'offrait, comme la veille, un verre de cristal d'où jaillissaient, en phosphoresçant, de petites flammes bleuâtres; puis quelqu'un me tira par derrière : c'était précisément le petit homme brun qui me chuchotait à l'oreille : — « Ne bois pas, ne bois pas. » — « De quoi avez-vous peur ? » me dit Julie; « n'êtes-vous pas tout à moi, *vous et votre reflet?* » Je pris le verre de ses mains; j'allais boire, quand le petit homme brun me sautant sur l'épaule, métamorphosé en écureuil, me répéta : — « Ne bois pas! ne bois pas! » et de sa queue frétillante il cherchait à éteindre les petites flammes bleuâtres. Julie reprit la parole : — « Pourquoi, » me dit-elle, « refuses-tu de prendre ce verre, ô mon bien-aimé? Cette petite flamme pure et brillante que tu vois lucioler à sa surface est l'emblème du premier baiser de notre ancien amour! » Au son de cette voix si douce je me sentis ému et transporté; j'allais presser sur mon cœur cette femme idolâtrée, lorsque Peter Schlemihl passa tout à coup entre nous deux et se prit à nous rire au nez. Au même instant, toutes les personnes qui remplissaient le salon du conseiller de justice me parurent changées en figurines de sucre, et toutes se mirent à sautiller en bourdonnant comme des abeilles, et en grimpant de tous côtés après moi comme après un mât de cocagne. — Je m'éveillai. Il était grand jour, midi sonnait au beffroi de l'église voisine, et je me demandais, en me frottant les paupières, si l'histoire de mes apparitions nocturnes n'était pas un cauchemar, lorsque le domestique de l'hôtellerie, entrant avec mon chocolat, m'informa que l'étranger qui avait partagé ma chambre et mon lit était parti dès le point du jour, en priant qu'on me fît ses compliments.

Voici ce que ce singulier personnage avait écrit pendant mon sommeil, et laissé, par oubli peut-être, sur la table.

IV.

Il arriva qu'un jour Erasmus Spicker se trouva au comble de la joie : pour la première fois de sa vie il lui était permis de voyager. Il garnit de pièces d'or une ceinture de cuir, et monta en berline pour aller visiter la poétique Italie. Sa chère femme lui dit adieu en pleurant, tendit vingt fois le petit Rasmus à la portière de la voiture pour que son tendre père lui donnât les baisers du départ; puis elle recommanda par-dessus toutes choses à son cher époux de ne pas perdre le bonnet de voyage qu'elle lui avait elle-même tricoté de fine laine.

Erasmus arriva à Florence, où il trouva plusieurs de ses compatriotes livrés sans réserve à toutes les voluptés de la vie. Il se mit bravement à partager leurs orgies, et voulut être de toutes leurs aventures. Or, il advint qu'une nuit tous les joyeux compagnons s'étaient donné rendez-vous dans

une *villa* des faubourgs pour y faire fête complète. Chacun d'eux, Erasmus excepté, avait amené sa maîtresse. Les hommes portaient le costume national



de la vieille Allemagne, les femmes étaient parées de leurs plus frais atours à la mode de leur pays. On mangea, on but, on chanta les plus délicieuses romances italiennes. Les orangers en fleurs secouaient leurs parfums dans l'air; la brise nocturne emportait à travers les espaces lointains des flots de voluptueuse harmonie; la joie des convives s'exaltait jusqu'aux limites du délire.

Soudain, Friedrich, le plus franc viveur de la troupe, se lève; d'un bras il soutient la taille de sa maîtresse, de l'autre il élève au-dessus de sa tête son verre plein jusqu'au bord de vin doré : — « O mes amis, » s'écrie-t-il, « en quel lieu du monde trouverait-on mieux qu'ici tout ce qui fait aimer la vie? Femmes d'Italie, si l'amour n'existait pas depuis le berceau du monde, vous l'auriez inventé! — Mais toi, Erasmus, pourquoi donc es-tu venu seul ici? pourquoi, seul, ne partages-tu pas notre ivresse? pourquoi nous attrister par la mélancolie de ton visage? »

— « Que vous dirai-je, ô mes amis! » répondit Erasmus; « mon cœur ne partage pas vos joies, parce que mon esprit ne place pas le bonheur dans l'ivresse des sens. D'ailleurs j'ai laissé dans notre pays une femme

fidèle dont je ne dois pas tromper la confiance. Vous êtes libres, mais moi j'ai une famille à laquelle il me faut penser sans cesse.... »

Les jeunes gens se moquèrent de la sagesse d'Erasmus, dont la jeune physionomie semblait encore si peu faite pour s'altérer par les soucis du ménage. La maîtresse de Friedrich se fit traduire en allemand le discours de Spicker, puis elle dit en souriant : — « Voilà un sage à qui Giulietta pourrait bien faire perdre son âme! » Comme elle disait cela, on vit entrer dans la salle du festin une femme d'une merveilleuse beauté. On eût cru voir une vierge de Rubens ou de Miéris.

— « Giulietta! » s'écrièrent les jeunes filles.

Giulietta promena sur les convives un malicieux regard. — « Braves Allemands, » leur dit-elle, « voulez-vous me faire place à votre banquet joyeux? Tenez, voilà justement l'un de vous qui me paraît seul et triste; je vais tâcher de le dérider! » Et prenant place avec une coquetterie ravissante auprès d'Erasmus, elle rendit, par ses minauderies, tous les jeunes gens jaloux de la bonne fortune de Spicker.

Erasmus avait senti, à l'aspect de Giulietta, un feu dévorant circuler dans ses veines. Quand il la sentit si près de lui, l'ivresse du désir exalta son imagination. La belle Italienne se leva, prit une coupe et la lui offrit. A peine eut-il avalé d'un trait le breuvage perfide, qu'il tomba aux genoux de la sirène : — « Oh! » s'écriait-il, « c'est toi, toi seule au monde qui es digne d'amour, ange du ciel! c'est toi que je cherchais dans mes rêves de jeune homme! Je t'ai trouvée enfin; tu es ma vie, mon âme et mon dieu!.... »

Les jeunes gens se regardèrent; quelques-uns croyaient qu'Erasmus était devenu fou; on ne l'avait jamais vu ainsi. Toute la nuit s'écoula parmi des chants de plaisir et des serments d'amour. Quand l'aurore parut, chacun des convives emmena sa maîtresse. Erasmus voulait accompagner Giulietta; mais elle repoussa son instante prière, et se borna à lui indiquer une maison dans laquelle il pourrait la revoir. Force fut au pauvre Spicker de regagner son logis solitaire, escorté d'un petit domestique armé d'une torche. Comme il arrivait dans sa rue, le domestique éteignit la torche contre les dalles, parce que déjà le jour succédait à l'aurore. Tout à coup un grand homme sec à nez crochu, à mine sardonique, et vêtu d'un pourpoint écarlate garni de boutons d'acier, parut devant Erasmus et lui dit en riant d'une voix chevrotante : — « Ohé! maître Spicker, serions-nous échappé de quelque vieux livre d'estampes, avec ce costume du temps passé, ce bonnet à plumes et cette rapière? Voulez-vous que les enfants de la rue vous poursuivent avec des huées? Mieux vaut rentrer bien vite dans votre livre. » — « Eh! que vous importe mon costume? » s'écria Erasmus; et poussant du coude le faquin qui l'interpellait, il voulut passer outre; mais l'homme rouge l'arrêtant, lui dit très-haut : — « Tout doux, mon maître, n'allez pas si vite, et ne poussez pas les gens; ce n'est pas l'heure

d'entrer chez la belle Giulietta ! » — « Giulietta !.... » Le rouge monta au front d'Erasmus; il voulut sauter au collet de l'homme rouge pour l'étrangler; mais celui-ci fit une pirouette et disparut comme un éclair. — « Monsieur, » dit le valet, « n'ayez nul souci de cette aventure; vous venez de rencontrer le docteur merveilleux de Florence, signor Dapertutto.

Le même jour, Erasmus se rendit au lieu que lui avait indiqué Giulietta. La belle Italienne l'accueillit avec une coquetterie encore plus raffinée que la veille. Elle prit plaisir à observer les progrès de la passion qu'Erasmus avait conçue pour elle; mais elle le tenait à une distance respectueuse, et opposait à tous ses efforts un flegme imperturbable. Cette résistance ne fit qu'enflammer davantage son fol amour. Il cessa de voir ses amis pour consacrer tout son temps à suivre les pas de Giulietta. Un jour Friedrich le rencontra, s'empara de son bras et lui dit : — « Sais-tu, pauvre Spicker, que tu es tombé dans un piége bien dangereux? Comment n'as-tu pas déjà reconnu que Giulietta n'est qu'une fille galante, et par-dessus tout la plus rouée de celles qui aient jamais plumé un amoureux? On raconte d'elle les anecdotes les plus scabreuses. Est-ce pour une pareille créature que tu peux renoncer à tes amis et oublier ta femme et ton enfant?.... » A ces mots, Erasmus comprit sa faute; il se couvrit le visage de ses deux mains et pleura amèrement. — « Viens, Spicker, » reprit Friedrich, « quittons Florence, cette ville dangereuse; viens, retournons dans notre bonne patrie! » — « Oui, » dit Erasmus, « partons aujourd'hui même! »

Mais comme Friedrich entraînait son ami, voilà que le signor Dapertutto passa près d'Erasmus, et lui rit au nez en lui criant : — « Bonne chance, mon jeune ami; mais courez donc, Giulietta se meurt d'impatience et d'amour en accusant votre négligence. » Erasmus s'arrêta court et tout saisi. — « Par Dieu! » dit Friedrich, « ce docteur Dapertutto est un charlatan fort digne de quelque correction; on n'a jamais vu un singe plus insolent depuis qu'il empoisonne de ses pilules à la mode la fameuse Giulietta.... » — « Giulietta? » s'écria Erasmus; « quoi! ce drôle va chez Giulietta!.... »

Les deux amis arrivaient sous le balcon de la déesse. Une voix douce appela Erasmus, qui, se dégageant violemment du bras de Friedrich, s'élança dans la maison. — « Notre pauvre ami Spicker est tout à fait perdu, » se dit Friedrich en retournant chez lui.

Ce jour-là une fête brillante appelait aux environs de la ville tous les élégants de Florence. Giulietta voulut qu'Erasmus l'y accompagnât. Ils y rencontrèrent un petit Italien fort laid qui fit à Giulietta la cour la plus assidue. Erasmus, blessé de la coquetterie qui empêchait sa belle compagne d'éloigner cet avorton, eut un accès de jalousie, et s'éloigna brusquement de la société. Giulietta, ne le voyant pas revenir, se mit à sa recherche et, l'ayant trouvé dans une allée solitaire des jardins, lui fit de

doux reproches, et, enlaçant à son cou ses bras de neige, déposa sur ses lèvres un baiser de feu. Erasmus perdit la tête; il allait oublier l'univers entier si Giulietta ne l'eût tout à coup rappelé à lui par un regard d'une froideur et d'une sévérité désespérantes. Tous deux revinrent au salon.

Cependant le jeune Italien avait vu la manœuvre de Giulietta. La jalousie le piquant à son tour, il se vengea par un feu roulant de sarcasmes contre les Allemands. Erasmus alla droit à lui : — « Je vous prie, monsieur, » lui dit-il, « de mettre un terme à vos impertinences contre mes compatriotes, ou je vous jette par la fenêtre. » A cette menace, l'Italien furieux fait briller un stylet; mais Spicker le prévient et le terrasse si rudement, que le malheureux expire le front brisé. On se précipite sur Erasmus, qui, saisi d'horreur à la vue du meurtre qu'il vient de commettre, pâlit, chancelle et s'évanouit. Quand il reprend ses sens, il est couché sur un petit lit de repos dans un boudoir éclairé par un voluptueux demi-jour. Giulietta le soutient dans ses bras. — « Oh! méchant Allemand », lui dit-elle avec l'accent d'un doux reproche, « quelles inquiétudes vous m'avez causées! Il n'y a plus de sûreté pour vous à Florence ni dans toute l'Italie; il faut partir et me quitter pour toujours. » — « Non, » répondit Spicker, « plutôt mourir ici; car n'est-ce pas mourir que d'aller vivre loin de vous? » Mais tout à coup il lui sembla qu'une voix lointaine l'appelle tristement : c'est la voix de sa chère femme. Erasmus frissonne, il a honte de lui-même; la parole expire sur ses lèvres.... mais un baiser de Giulietta renouvelle son ivresse : — « Ange adoré, » s'écrie-t-il, « je ne veux point me séparer de toi; que ne pouvons-nous être unis dès cette heure par des liens éternels! »



En ce moment, deux candélabres chargés de bougies éclairaient au fond du boudoir une superbe glace de Venise. — « Ami, » dit Giulietta en

pressant Erasmus sur son cœur, « ce que tu désires est impossible ! mais du moins laisse-moi ton *reflet*, ô mon bien-aimé, afin que je ne reste pas toute seule à jamais privée de toi ! » — « Qu'est-ce à dire ? » s'écria Erasmus ; « *mon reflet ?* » Et en même temps il entraîne Giulietta devant la glace, qui reproduit leur pose amoureuse. — « Comment, » lui dit-il, « pourrais-tu garder mon reflet ? » — « Ami, » répond Giulietta, « cette apparence fugitive qu'on nomme reflet, et que retracent toutes les surfaces polies, peut se détacher de ta personne et devenir la propriété de l'être que tu aimes le plus au monde. Refuseras-tu de me laisser ce souvenir ? veux-tu me priver cruellement du faible gage qui pourrait me rappeler le trop fugitif bonheur de nos tendresses ? » — « A toi ! à toi maintenant et toujours ! » s'écria Erasmus en proie à un délire d'amour frénétique. « Prends mon reflet, et que nulle puissance du ciel ni de l'enfer ne puisse le séparer de toi !... » Cette exclamation ayant épuisé ses forces, il se pâma sous les étreintes de la belle Italienne : il lui sembla que son image se détachait de son *moi*, de son individualité, et que s'unissant étroitement à celle de Giulietta, qui lui tendait les bras, toutes deux fuyaient dans la perspective créée par le miroir et s'abîmaient dans une vapeur fantastique. Une terreur mystérieuse lui ôta presque l'usage de ses sens ; un moment il crut se voir seul ; et cherchant à tâtons une issue à travers des ténèbres infernales, pleines de voix sataniques et menaçantes, il descendit en chancelant un escalier qui semblait prêt à crouler sous ses pieds. Dès qu'il fut dans la rue, à deux pas de la maison de Giulietta, il fut pris, bâillonné et jeté dans une voiture qui partit au galop. Un homme se trouvait placé à côté d'Erasmus, et lui dit : — Ne craignez rien, cher monsieur, la signora Giulietta vous a remis à mes soins pour que je vous dépose en sûreté hors du territoire italien. Il est fâcheux pour vous d'être forcé d'abandonner une si belle créature ; et si vous vouliez vous abandonner à moi sans réserve, je me ferais fort de vous soustraire à la vengeance de vos ennemis et aux recherches de la justice, et vous pourriez rester tout à votre aise auprès de votre bien-aimée.... »

Cette proposition fit tressaillir Erasmus. « J'accepte, » dit-il à son conducteur ; « mais par quels moyens ?..... » — « Que cela ne vous inquiète pas, » reprit l'inconnu. « Dès qu'il fera jour, vous vous regarderez longtemps et très-attentivement dans un miroir ; j'exécuterai pendant ce temps-là certaines opérations avec votre reflet, et ensuite vous jugerez par vous-même de l'efficacité de mes moyens. » — « Dieu du ciel ! quel affreux malheur ! » s'écria Erasmus. — « De quel malheur parle monsieur ? » fit l'inconnu. — « Hélas ! » reprit Erasmus, « j'ai... j'ai laissé... » — « Ha ! ha ! ha ! ha ! c'est fort plaisant ! » interrompit en ricanant l'homme aux secrets. « Je comprends à merveille ! vous avez laissé votre reflet chez Giulietta. Fort bien, mon ami ; et, de ce pas, vous pouvez tout à votre aise

courir par monts et par vaux, jusqu'à ce que vous retrouviez votre digne femme et votre petit Rasmus. »

En ce moment, une troupe de jeunes gens qui chantaient sur la route passa auprès de la voiture avec des flambeaux. A la clarté fugitive qui déchira les ténèbres, Erasmus reconnut à ses côtés le docteur Dapertutto. D'un coup de poing il le blottit au fond de la berline, ouvre la portière et s'élance d'un bond sur le chemin, appelant à grands cris Friedrich et ses compatriotes, car ce sont eux qui viennent de passer si près de lui. A la nouvelle des poursuites qui menacent Erasmus, Friedrich le ramène en ville au plus vite, afin d'aviser aux moyens de l'y soustraire; et dès le lendemain, Erasmus est expédié à cheval sur la route d'Allemagne.

Vers le milieu de son voyage, il arrive dans une hôtellerie de grande ville, harassé de fatigue et mourant de faim. Il prend place à table; mais le garçon de service apercevant dans une grande glace que la chaise occupée par Erasmus s'y reflète sans le reflet du voyageur, en fait tout bas la remarque à l'oreille du voisin; celui-ci la communique à un autre, et dans un clin d'œil toute la table en chuchote à qui mieux mieux. Erasmus, mangeant et buvant comme quatre, ne se doutait pas qu'il était devenu l'objet de la curiosité générale, lorsqu'un homme âgé vint le prendre par la main, l'amena devant la glace et lui dit : — « Monsieur, vous n'avez pas de reflet; vous êtes le diable ou quelqu'un des siens!.... »

Erasmus, furieux et confus, courut s'enfermer dans une chambre, où des officiers de police vinrent bientôt lui signifier l'ordre de comparaître devant les magistrats muni de son reflet, sous peine d'être chassé de la ville. Erasmus jugea plus prudent de s'esquiver; mais son histoire courait déjà toute la ville, et la populace, ameutée devant l'hôtellerie, le poursuivit en lui jetant des pierres et de la boue, et criant : — « Voilà, voilà le maudit qui a vendu son reflet au diable! »

Depuis cet accident, partout où il s'arrêtait, Erasmus faisait en arrivant voiler les glaces et les miroirs; et c'est pour cela qu'on l'appelait par dérision le général Suvarow, parce que ce personnage avait la même habitude.

En arrivant dans ses foyers, le pauvre Spicker trouva près de sa femme l'accueil le plus tendre. Il crut qu'il pourrait, dans le calme de la vie domestique, oublier son reflet perdu; et depuis quelque temps, le souvenir de Giulietta s'était presque effacé de son esprit. Mais un soir qu'il jouait avec son fils auprès du poêle, l'enfant lui barbouilla le visage avec de la suie et lui cria : — « Père! père! vois donc comme tu es noir! » et courant prendre un miroir de poche, il le présenta à Erasmus en y regardant lui-même. Frappé d'effroi en n'y voyant pas la figure de son père à côté de la sienne, il se sauva en pleurant, et raconta son chagrin à la mère. Le reflet perdu détruisit la paix du ménage. La femme d'Erasmus poussa les hauts cris, les voisins accoururent. Erasmus, ivre de fureur et de déses-

poir, s'enfuit de sa maison et courut à perdre haleine bien loin dans la campagne. L'image de Giulietta lui apparut alors dans tout l'éclat de ses charmes. — « O Giulietta ! Giulietta ! » s'écria-t-il ; « celle à qui je t'ai sacrifiée m'a repoussé ! Giulietta, je n'ai plus que toi au monde ! je me donne à toi ! prends-moi tout entier et pour toujours !... »

« Et vous allez être satisfait, mon maître, » s'écria la voix de signor Dapertutto, qui parut tout à coup à ses côtés comme par enchantement. — « Hélas ! » dit Erasmus, « comment pourrai-je la retrouver ?.... » — « Elle est tout près d'ici, et plus éprise de vous que jamais, » reprit Dapertutto. « Heureuse de vous posséder tout entier et à tout jamais, elle se fera, mon cher, un plaisir de vous rendre votre reflet. » — « Oh ! menez-moi près d'elle au plus vite, » interrompit Spicker. — « Doucement, s'il vous plaît, » répliqua le docteur avec son ricanement d'autrefois et son sourire sardonique. « Il faut, avant tout, que les liens qui vous unissent à votre femme et à votre enfant soient brisés, afin que Giulietta ait l'assurance de vous posséder sans partage. Prenez cette fiole..... » – « Homme exécrable ! » s'écria Erasmus avec un geste d'horreur, « quoi ! tu veux que j'empoisonne ma femme et mon enfant ?..... » — « Eh ! qui parle de poison ? » fit Dapertutto ; « ce que je vous remets là est un élixir d'un goût exquis, une vraie liqueur de famille, dont je soutiens que vous serez content. »

Erasmus avait déjà la fiole entre ses mains et la considérait machinalement. Il retourna, toujours machinalement, jusqu'à sa maison, et trouva sa femme et son enfant inquiets de ce qu'il était devenu. La bonne femme ne voulait plus le reconnaître, et soutenait qu'un démon avait pris sa figure pour venir l'abuser. Erasmus, poussé à bout, eut un moment la pensée de faire usage de la fiole ; une tourterelle privée vint en sautillant becqueter le bouchon et tomba morte. Cet incident rappelant à lui le pauvre ensorcelé, il lança par la fenêtre l'élixir de Dapertutto. Une odeur balsamique s'échappa de la fiole brisée. Erasmus courut s'enfermer dans sa chambre et pleura.

Vers l'heure de minuit, l'image de Giulietta lui apparut. Son amour et son désespoir n'avaient plus de bornes. « O Giulietta, » s'écria-t-il, « te voir une dernière fois, et puis mourir !.... »

La porte de la chambre s'ouvrit sans bruit, et Giulietta, plus belle que jamais, se trouva dans les bras d'Erasmus. Après les premiers transports du plus vif amour : — « O mon adorée ! » s'écria-t-il, « si tu ne veux pas que je devienne fou, prends ma vie, mais rends-moi mon reflet ! » — « Mais, » dit Giulietta, « je ne puis le faire que quand tous les liens qui t'attachent au monde seront brisés sans retour..... » — « En ce cas, » reprit Erasmus en pleurant, « si je ne puis t'appartenir comme tu le veux que par un crime, j'aime mieux mourir.... » — « Mon bon Erasmus, » dit Giulietta en passant un bras autour du cou de son amant, et fixant sur

lui un regard plein de fascination, « nul ne veut te faire commettre le crime qui t'épouvante; mais si tu veux, mon bien-aimé, être l'époux éternel de ma beauté, prends ce parchemin et écris ces paroles : — « Je donne à Dapertutto tout pouvoir pour briser les liens qui m'enchaînent à la terre; je ne veux plus appartenir qu'à Giulietta, que j'ai librement choisie pour la compagne de mon corps et de mon âme pendant toute l'éternité.... »

Erasmus sentait le froid de la mort crisper ses nerfs, tandis que ses lèvres brûlaient sous les baisers de l'enchanteresse. Tout à coup il vit derrière elle se dresser Dapertutto, vêtu de rouge, et qui lui présenta une plume de fer en disant : — « Écris et signe! » En même temps une petite veine de la main gauche d'Erasmus se rompit et le sang jaillit. — « Signe, mon bien-aimé, » murmurait Giulietta.

L'œuvre allait s'accomplir. Erasmus avait trempé sa plume dans le sang, et il se penchait pour écrire, lorsqu'une ombre blanche sortit du plancher et s'éleva entre lui et Giulietta. — « Au nom du Sauveur, » dit l'ombre en sanglotant, « n'achève pas! »

C'était l'ombre de sa mère.

Erasmus jeta la plume à ses pieds et déchira l'écrit. Aussitôt les yeux de Giulietta lancèrent des flammes sanglantes; son beau visage se décomposa, et de tout son corps jaillirent des étincelles verdâtres. Erasmus Spicker fit le signe de la croix, et Giulietta et Dapertutto s'évanouirent en grondant dans un tourbillon de fumée sulfureuse qui éteignit les lumières.

Le pauvre homme resta long-temps évanoui. Au lever de l'aurore, une fraîche brise le ranima; il se rendit auprès de sa femme, qu'il trouva encore au lit. Elle lui tendit la main et lui dit : — « Pauvre ami, j'ai appris cette nuit, en songe, l'aventure qui t'a privé de ton reflet en Italie. Je te plains, et je te pardonne. La puissance du démon est grande, mais Dieu est plus fort que lui. J'espère qu'à cette heure le charme est détruit, car j'ai prié pour toi toute cette nuit. Tiens, prends un peu ce miroir et regarde.... »

Erasmus pâlit. La glace ne reproduisait pas ses traits; il laissa tomber le miroir. — « Ah! » reprit la femme, « il paraît que tu n'as pas fait suffisante pénitence. Eh bien! mon cher époux, il faut retourner en Italie à la recherche de ton reflet. Quelque bon saint forcera peut-être le diable à te le rendre. Embrasse-moi, Erasmus, et bon voyage! Quand tu seras de nouveau un homme complet, tu pourras revenir au logis; on t'y fera bon accueil. »

A ces mots, madame Spicker se retourna dans son lit du côté du mur, ferma les yeux et ronfla presque aussitôt. Erasmus, le cœur serré, voulut embrasser son enfant; mais le petit magot se débattit en criant comme un chien qu'on fouette. Le pauvre père le posa à terre sans mot dire, prit son bâton de houx et s'en alla sans mot dire. Depuis ce temps il court le monde. Il rencontra un jour Peter Schlemihl, et ces deux infortunées créatures projetèrent de voyager à frais communs, en cachant mutuelle-

ment leur infirmité ; de telle sorte qu'Erasmus Spicker eût fourni l'ombre nécessaire à son compagnon de route, qui, en revanche, aurait prêté le reflet qui manquait. Mais ils ne purent s'accorder, et se quittèrent en s'injuriant l'un l'autre, comme deux sonneurs en goguette.



HISTOIRE HÉROÏQUE

DU

CÉLÈBRE MINISTRE KLEIN-ZACH,

SURNOMMÉ CINABRE.

I.

Le petit laideron. — Pourquoi le nez d'un pasteur se trouva en danger. — Comment le prince Paphnutius éclaira son pays, et comment la fée Rosabelverde devint chanoinesse.



ON loin d'un riant village qui sème jusqu'aux bords du grand chemin ses petites maisons blanches, on voyait un jour d'été une pauvre paysanne couchée dans un fossé sous un ciel de feu. A côté de cette malheureuse créature, il y avait un panier renversé d'où s'échappaient des fragments de menu bois sec récoltés dans la forêt voisine. De temps en temps elle se soulevait avec des efforts infinis, et se plaignait en pleurant de son extrême misère. — « Hélas! » disait-elle, « faut-il donc que le bon Dieu reste pour nous sans pitié! Nous sommes les seuls du village, mon homme et moi, qui n'ayons pas un seul jour de répit dans notre vie d'indigence. La faim, la soif, le froid, la fatigue, tout se succède, et souvent



KLEIN-ZACH.

tout s'unit pour nous accabler ! Nous avions déterré dans un coin du jardin quelques vieilles pièces d'or, les voleurs sont venus qui les ont dénichées. La foudre a consumé notre chaumière, la grêle a mis en pièces notre pauvre récolte, et pour comble de désolation, Dieu nous afflige, il y a deux ans, de cet avorton qui fait ma honte et la risée du village. A la dernière fête de saint Laurent, Klein-Zach avait, ma foi, deux ans et demi bien comptés, et il ne peut se tenir sur ses pattes d'araignée; et, au lieu de parler ainsi que font les enfants de cet âge, il miaule comme un chat. Joignez à cela que le maudit singe dévore à belles dents la pitance d'un marmot de huit ans, et sans que sa gloutonnerie lui profite ! Que deviendrons-nous, mon Dieu, quand ce fléau aura grandi, et qu'il faudra lui tripler les rations sans qu'il fasse plus de besogne ? Hélas ! hélas ! quelle calamité c'est que de vivre ainsi ! mieux vaudrait mille fois mourir !.... » Et la pauvre femme se remit à gémir tant et si fort, qu'elle tomba accablée d'épuisement dans un sommeil lourd et apathique.

Or, le petit laideron dont la voracité désolait ainsi sa malheureuse mère, ressemblait à une souche de vieux bois noueux, à racines sèches et pendantes; il était à moitié versé hors du panier dans une litière d'herbe verte ; sa tête, assez pareille à une citrouille de grosse dimension, s'attachait à des épaules en forme de courge, d'où s'échappaient en se ramifiant deux jambes grêles et démesurément longues. Somme toute, cette ignoble petite créature offrait l'aspect d'une rave fendue en deux. Quant aux traits de sa figure, ils étaient à l'avenant. Un long nez en bec de grue s'échappait d'une forêt de crins rouges tout emmêlés, et deux yeux noirs et ardents creusés parmi des rides informes le faisaient tout à fait ressembler à cette végétation fantastique appelée mandragore.

La paysanne dont je viens de parler tout à l'heure s'était donc endormie, quand mademoiselle de Rosenschoen, dame de chapitre au couvent voisin, passa près d'elle en revenant de la promenade. Le spectacle de cette misère l'émut si vivement, qu'elle ne put se défendre de s'arrêter avec un sentiment de pitié déchirante. Elle s'assit sur l'herbe du chemin, et attirant sur ses genoux le laideron de la paysanne, elle se mit à le caresser, à lisser ses cheveux crépus et à les partager en deux bandeaux sur ses épaules. Klein-Zach voulut d'abord se débattre, grogner et mordre; mais peu à peu la patience de la demoiselle de Rosenschoen calma sa mauvaise humeur, et il finit par s'endormir comme sa mère. La jeune femme le remit alors où elle l'avait pris, et tirant de sa poche un flacon d'eau de senteur, elle le répandit sur la pauvre paysanne et continua sa promenade.

Lorsque la paysanne se réveilla, une douce moiteur avait délié ses membres engourdis, et une sensation de bien-être circulait dans toutes ses veines comme si elle eût avalé une pleine coupe de vin généreux. — « Seigneur Jésus, » s'écria-t-elle, « quel bien m'a fait cette heure de sommeil! Mais voici que le jour touche à sa fin, il est temps de regagner le logis. »

Ce disant, la bonne femme se mit en devoir de recharger son panier sur ses épaules ; mais Klein-Zach n'y était plus, le vilain magot se roulait en grognant parmi les orties du fossé ; elle eut grand' peine à le forcer de se lever pour la suivre, et tous deux reprirent, l'un tirant l'autre, le chemin du village. En passant devant la maison du pasteur, ils virent un joli petit garçon de trois ans, aux cheveux fins comme la soie, blonds et dorés, descendre en sautant les marches du perron, et crier joyeusement : — « Bonsoir, mère Liese, comment vous portez-vous ? Mais vous êtes chargée d'un fardeau bien lourd ; reposez-vous donc à notre porte. » En même temps, le pasteur appela sa servante pour lui ordonner d'offrir quelques rafraîchissements à la paysanne. Celle-ci ne se fit pas répéter une si gracieuse invitation, et jetant sur un banc de pierre son panier plein de bois sec, elle s'apprêtait à faire sa plus belle révérence, lorsque le pasteur se mit à lui dire, en caressant Klein-Zach : — « Ah mon Dieu ! dame Liese, quel bel enfant vous avez là ! Le ciel adoucit votre misère par un de ses dons les plus précieux. La présence d'un si joli enfant est une bénédiction sous le toit du pauvre ! » Tout en discourant ainsi, le saint homme de Dieu voulut prendre dans ses bras maître Klein-Zach, qui se mit à glapir comme un renard, et faillit dévorer le nez de M. le pasteur ; tandis que dame Liese, toute stupéfaite du langage que lui tenait le pasteur, s'écriait en joignant les mains : — « Hélas ! monsieur, pouvez-vous sérieusement dire de pareilles choses à une malheureuse femme telle que je suis ! quel mal avais-je donc commis contre le ciel pour qu'il m'affligeât d'une si affreuse créature ! » — « Ah çà, mais, brave femme, êtes-vous folle ? » interrompit le pasteur, et n'est-ce pas blasphémer contre la Providence que de méconnaître ainsi ses bienfaits ! Il faudrait, en vérité, que vous fussiez bien ingrate ou bien dépourvue de sens pour ne pas admirer et aimer ce charmant petit garçon. » Et le bon pasteur allait prodiguer de nouvelles caresses à Klein-Zach, qui s'efforça de nouveau de lui mordre le bout du nez. Mère Liese, irritée de cette insolence, voulait le corriger ; mais l'enfant du pasteur se mit à dire à son père : — « Tu es si bon, cher papa, que tous les enfants voudraient passer leur vie avec toi. » — « Mais, entendez-vous, mère Liese, » exclama le pasteur, « entendez-vous les jolies choses que me débite votre Klein-Zach ?.... » La bonne femme ne savait qui des deux, d'elle ou de son pasteur, avait perdu l'esprit. — « Confiez-moi votre fils, » disait celui-ci, « j'en ferai un sujet des plus distingués ; je devine en lui les plus heureuses dispositions. Pauvre comme vous êtes, son éducation vous serait impossible, et la société aurait à regretter son plus bel ornement. Je veux absolument me charger de son avenir. »

Liese ouvrait des yeux énormes en écoutant tout cela. — « En vérité, » disait-elle en balbutiant, « cher monsieur le pasteur, peut-il bien se faire que vous daigniez me débarrasser de cette hideuse mandragore, de ce cadeau de Satan ?..... » Et plus la vieille parlait, plus le pasteur devenait

pressant et redoublait ses protestations de dévouement et d'admiration pour ce merveilleux Klein-Zach ; à tel point que la mère de ce laideron-modèle s'imagina qu'elle était ensorcelée. Le pasteur, lassé de sa résistance, finit par prendre entre ses bras Klein-Zach; puis il rentra chez lui et ferma sa porte au verrou.

La bonne femme resta quelques moments toute seule, et se frotta les yeux pour s'assurer qu'elle n'était pas le jouet d'un rêve. Sa dernière réflexion fut que le bon Dieu l'avait prise en pitié, puisqu'il lui ôtait une charge si pénible ; et elle retourna dans sa chaumière au bout du village, en se félicitant de n'avoir plus à porter ou à traîner maître Klein-Zach.

Or, ce que je viens de vous raconter, cher lecteur, et à vous, belle lectrice, ne vous donne-t-il pas la pensée que ce personnage de mademoiselle de Rosenschoen, ou mieux encore de Rosengrünschoen, cache quelque chose de merveilleux et de fantastique? Ne vous êtes-vous pas déjà dit que si le hideux Klein-Zach parut aux yeux du pasteur tout resplendissant des plus doux charmes de l'enfance, il le devait aux enchantements de quelque fée bienfaisante? Il ne serait pourtant pas impossible que cette magnifique supposition n'eût absolument rien de fondé. Mais afin de vous éviter la peine de sauter plusieurs feuillets de ce récit, je vais tout de suite vous raconter ce qui concerne la remarquable demoiselle en question.

Mademoiselle de Rosenschoen était d'une haute taille ; toute sa physionomie était empreinte d'une majesté sévère. Son visage, dont tous les traits offraient une parfaite régularité, semblait, lorsqu'on le fixait un peu de temps, se rembrunir d'un aspect étrange et presque sinistre, qui était dû peut-être à une ride creusée entre ses deux sourcils, et qui prêtait beaucoup de dureté à son regard. Mais à cela près d'ailleurs, mademoiselle de Rosenschoen inspirait, par la noblesse de son port et le calme répandu dans toute sa personne, une confiance et un respect dont sa réputation la rendait également digne.

Je n'ai vu qu'une seule fois mademoiselle de Rosenschoen; elle avait alors atteint l'époque de ce qu'on appelle la seconde jeunesse des femmes. Les habitants du village voisin de son couvent disaient qu'ils ne l'avaient jamais vue plus jeune ni plus âgée de figure, et que le temps semblait n'avoir aucun pouvoir sur elle; et quoique chacun s'étonnât de ce phénomène, il ne venait à l'idée de personne de supposer qu'elle pût avoir des accointances avec les mauvais esprits, car elle répandait autour d'elle beaucoup de bienfaits. Du reste, on lui attribuait le don de certains miracles. Il était, par exemple, de notoriété publique qu'il lui suffisait de planter en terre la bouture la plus rabougrie pour faire éclore en peu de temps le plus splendide rosier à cent feuilles qu'on pût trouver dans toute la contrée. On racontait aussi que dans ses longues promenades solitaires, elle avait été entendue conversant avec des êtres invisibles dont les voix lui répondaient du creux des buissons ou du sein des ruisseaux. Un chasseur

assurait l'avoir aperçue dans les bois entourée d'oiseaux inconnus qui voltigeaient sur sa tête et venaient la becqueter familièrement. Tous ces étranges récits attirèrent sur mademoiselle de Rosenschoen une bien plus grande attention lorsqu'on apprit qu'elle s'était ensevelie dans un chapitre



de dames nobles. Le baron Prætextatus de Mondschein, protecteur de cette communauté, qui habitait un de ses domaines, lui avait fait l'accueil le plus respectueux, quoiqu'il n'existât dans les archives généalogiques de la noblesse allemande aucune trace de la famille de Rosengrünschoen. Malgré ses doutes sur les droits d'admission au chapitre que ladite demoiselle pourrait faire valoir, à défaut de parchemins il l'avait reçue, à la seule condition qu'elle changerait la noblesse problématique du titre de Rosengrünschoen contre le nom de Rosenschoen, qui existait dans le registre armorial du chapitre, et que nul ne s'aviserait de lui contester, puisque le dernier titulaire était défunt depuis plusieurs années.

Cependant, des bruits calomnieux n'avaient pas tardé à circuler dans le village sur le compte de la nouvelle chanoinesse. L'anecdote de sa généalogie, fabriquée par M. le baron Prætextatus, avait trouvé de l'écho, et les mauvaises langues en jasaient à qui mieux mieux. La mère Anne, femme

du bailli, prétendait que toutes les fois que la chanoinesse éternuait, le lait tournait dans tout le village. Le fils de Michel le maître d'école, s'étant glissé dans le cellier du couvent pour voler des pommes de terre, y fut surpris par la chanoinesse, qui le menaça du doigt en riant. Depuis lors, la bouche du malheureux enfant était restée entr'ouverte comme en punition de son méfait. Les malins du village, enchérissant sur ces contes, ne s'arrêtèrent pas en si beau chemin. Ils redisaient à tout le monde que mademoiselle de Rosenschoen avait le pouvoir de faire la pluie et le beau temps, d'attirer la grêle et de diriger la foudre; et nul ne se serait avisé de nier le récit d'un gardeur de dindons, qui soutenait avoir vu la chanoinesse traverser les airs à cheval sur un manche à balai, en compagnie d'un énorme cerf-volant dont les cornes secouaient des flammes bleuâtres. Ces histoires se propagèrent tant et si bien, qu'un beau jour tout le village s'ameuta; on ne voulait rien moins qu'arracher la sorcière de son couvent pour la jeter à l'eau ou lui faire subir la redoutable épreuve des fagots.

M. le baron Prætextatus laissait gronder l'orage en se disant : — « Qu'importe, après tout, qu'une chanoinesse dépourvue d'aïeux soit écharpée par une populace enragée! Si c'était une dame de Mondschein, on aurait pour elle comme pour moi le plus profond respect. »

Mademoiselle de Rosenschoen, avertie à temps du péril qui la menaçait, se réfugia à la Résidence, d'où partit en toute hâte un messager du prince régnant, portant au baron Prætextatus l'ordre de faire châtier rigoureusement les auteurs de la tentative exercée contre mademoiselle de Rosenschoen. Le même ordre certifiait à tous ceux *qui les présentes verraient,* qu'il n'existe ni sorciers, ni démons, ni enchantements, et que tous ceux qui à l'avenir se permettraient d'inquiéter la chanoinesse, pourraient s'attendre à une punition exemplaire. Ce dernier article fut si goûté, que les gens du village, changeant de note, se mirent à faire désormais un éloge intarissable des vertus et de la haute noblesse de mademoiselle de Rosenschoen.

Que s'était-il passé à la Résidence? Le prince et ses ministres savaient fort bien que la chanoinesse était en réalité, en tout bien et tout honneur, la célèbre fée Rosabelverde.

Voici ce que c'était que la fée Rosabelverde.

Le domaine du baron Prætextatus de Mondschein était un petit pays aussi ravissant à habiter que le paradis terrestre d'où nos premiers parent se firent congédier. Hautes montagnes, forêts embaumées, vallons fleuris, sources fraîches, prés fertiles, vergers aux fruits divins, et au milieu de tout cela, des palais et des chaumières; rien n'y manquait. Pour comble de félicité, le pays était administré par le prince Démétrius, qui avait l'art de gouverner sans faire sentir le joug du pouvoir; en sorte que sous son règne tout le monde vivait content comme le poisson dans l'eau. C'était l'Eldorado de tous les amis de l'indépendance; et il arriva même que plu-

sieurs fées vinrent s'y fixer pour travailler à la satisfaction de l'aimable portion de l'espèce humaine qui habitait ce pays fortuné. Ces bonnes fées auraient bien voulu perpétuer les jours du vertueux Démétrius; mais la fatalité en décida d'autre sorte. Il mourut, et son fils Paphnutius lui succéda.

Ce jeune prince, qui avait étudié attentivement la politique de son père, et qui trouvait fort inconvenant son goût pour l'impopularité, ne fut pas plutôt arrivé au pouvoir, qu'il s'occupa d'abord de tout bouleverser pour mettre ses valets et ses vils flatteurs à la place des honnêtes gens qui avaient gouverné jusqu'alors. Il donna le poste de premier ministre à Andrès son valet de chambre, pour le récompenser de lui avoir prêté six ducats dans un jour d'orgie où lui, Paphnutius, s'était trouvé gris et sans argent dans une auberge située hors du territoire paternel.

— « Monseigneur, » s'écria Andrès en recevant l'investiture de ses fonctions, « une ère nouvelle va s'ouvrir pour votre principauté. Du jour où Votre Altesse prend les rênes du gouvernement, date pour ce pays l'introduction des lumières! »

Paphnutius, attendri, releva son ministre, qui s'était prosterné, et le serra dans ses bras en lui disant : — « Mon cher premier ministre, tout à l'heure je te devais dix ducats, mais bientôt je te devrai ma gloire et la prospérité de mes États! De cette principauté je prétends faire un royaume, et tu m'aideras dans mes vastes projets. »

La première volonté du nouveau prince était qu'une affiche gigantesque, placardée dans toutes les rues de la Résidence, sur les routes et dans tous les hameaux du pays, apprît à ses sujets que l'introduction des lumières datait de son avénement. Mais son ministre lui objecta respectueusement que les choses ne pouvaient pas aller ainsi. Alors le prince Paphnutius entraîna son ex-valet dans son cabinet, dont il ferma la porte avec soin; puis il lui commanda de dérouler son plan d'administration.

— « Monseigneur, » fit Andrès en entremêlant ses paroles de longues révérences, l'effet de l'affiche que Votre Altesse se proposait de publier pourrait n'être pas généralement favorable. Il faut appuyer les actes du gouvernement sur certaines mesures qui, pour sembler rigoureuses, n'en sont ni moins sages ni moins prudentes. Avant d'introduire les lumières dans ce pays, autrement dit avant de couper les bois inutiles,

De creuser des canaux,

De planter des pommes de terre,

De créer des écoles de village,

De faire paver les chemins et de les border d'ormes,

D'apprendre aux enfants à prier Dieu et à aimer leur prince,

Et d'établir la vaccine,

Il faut commencer par chasser du territoire tous les gens qui ont des préjugés contre toutes ces choses; il faut exiler les beaux-esprits qui trou-

vent à redire à propos de tout, et d'abord à propos des actes du pouvoir, bons ou mauvais; il faut bannir aussi les fées qui se sont établies dans ce beau pays, et qui exercent sur vos sujets une puissance dont la vôtre ne peut approcher. Tôt ou tard vous seriez détrôné par les fées, et métamorphosé en grue comme un prince des *Mille et une Nuits....* »

— « Ah! bon Dieu! ministre, que me dites-vous là? » s'écria le prince Paphnutius, qui devint pâle comme un spectre. « Quoi! il existe des fées dans mes États! des fées qui pourraient me changer en grue!.... »

— « Monseigneur, » poursuivit le premier ministre, « j'ai prévenu Votre Altesse de tous ces périls, afin qu'elle pût aviser aux moyens de se prémunir contre eux. Ces êtres-là, hommes ou fées, sont les ennemis naturels du progrès des lumières: ce sont eux qui, en abusant de la faiblesse de votre illustre père, sont cause que le pays est encroûté dans la plus épaisse ignorance. Or, sans chercher bien loin la preuve de la nécessité des mesures que je vous propose, imaginez-vous, mon gracieux souverain, qu'il puisse être suffisant de créer un tarif de douanes pour fonctionner au profit de votre cassette, s'il existe en ce pays-ci des gens capables de chevaucher par les airs sur des manches à balai, et de jeter par les fenêtres ou par les trous de cheminée, chez les bourgeois, des articles de consommation qui n'auraient pas payé les droits de passage à la frontière. Je répète avec insistance que le premier acte de votre autorité doit chasser les intrigants et les fées; les fées surtout, monseigneur, dont nous ferons saisir les trésors avant de les faire renvoyer comme des vagabondes au pays des *Mille et une Nuits...* »

— « Mais, » interrompit le prince Paphnutius, « si mon peuple, habitué à vivre avec ces fées, allait s'insurger en leur faveur.... »

— « Monseigneur, » reprit le ministre, « le grand art de la politique consiste à ne rien brusquer. Ainsi, nous ne mettrons à la porte les intrigants et les fées que successivement, et avec toute sorte de ménagements. Ainsi, nous garderons provisoirement deux ou trois fées, des meilleures; on tâchera de leur trouver des maris sévères qui les tiennent en droite ligne. Et quant à tous les objets saisis, tels que cygnes enchantés, chevaux ailés, pierreries, on en fera l'ornement de votre résidence. »

Paphnutius ne pouvait trop admirer le génie de son premier ministre, et dès le lendemain toutes les mesures convenues étaient exécutées avec un zèle rigoureux par les agents du nouveau gouvernement. La fée Rosabelverde fut la seule qui devina cette révolution assez à temps pour mettre en lieu de sûreté ses rosiers magiques, ses chevaux de feu et ses trésors les plus fantastiques. Le prince et son ministre furent très-irrités d'apprendre que mesdames les fées, en recevant l'ordre de déguerpir, à l'exception de la seule Rosabelverde, avaient manifesté l'insouciance la plus moqueuse et la joie la plus singulière. — « Peut-être, » se disait Paphnutius, « que le pays des *Mille et une Nuits* est une contrée bien plus

belle que la mienne, et les fées se rient de moi comme d'un sot qui ne sait pas garder sa richesse. » L'historiographe du royaume fut appelé aussitôt, et reçut l'ordre de faire un rapport savant sur l'état du pays des *Mille et une Nuits*. Pour plaire au prince et obéir à M. le premier ministre, il écrivit que le Dschinnistan, ou royaume des fées, était le pays le plus agreste, le plus inculte, le plus désolé qui fût sous le ciel; qu'on n'y connaissait ni les lumières, ni les routes pavées, ni la vaccine.

Le prince Paphnutius se montra satisfait de cet exposé, et poursuivit courageusement son œuvre de rénovation.

Lorsque le bocage fleuri au milieu duquel habitait Rosabelverde eut été rasé au niveau du sol, et lorsque Paphnutius eut lui-même inoculé la vaccine aux rustres les plus idiots du pays, la fée alla le guetter au coin d'un sentier par lequel il lui fallait passer pour rentrer dans son palais avec le premier ministre. Il la trouva si belle qu'il la supplia de rester dans ses États, et d'accepter une place dans un chapitre de dames nobles voisin de la Résidence, où elle aurait la faculté de vivre à sa fantaisie, sans être tenue de coopérer en rien aux progrès des lumières. La fée malicieuse accepta, et nous verrons bientôt les tours qu'elle imagina pour venger la proscription de son palais magique, de ses chevaux volants et de ses rosiers à cent feuilles.

II.

D'une contrée inconnue découverte par le savant Ptolomaüs Philadelphus. — L'université de Kerepes. — Comment l'étudiant Fabian reçut à la tête une paire de bottes, et comment le professeur Mosch Terpin convia au thé l'étudiant Balthasar.

On lit dans une des lettres que le célèbre voyageur Ptolomaüs Philadelphus adressait à son ami Rufin, l'anecdote suivante :

« Tu sais, mon très-cher, que je ne redoute rien tant que les ardeurs du soleil, et que pour l'éviter en voyage, je fais de la nuit le jour. Or, une fois il advint que le cocher de mon char perdit sa route à la faveur des ténèbres, et m'emporta, le long d'une chaussée inconnue, parmi des ornières qui me secouaient comme un sac de noix, jusqu'à ce qu'une culbute épouvantable vînt mettre un terme à cette course infernale dont je n'osais plus prévoir le terme. Cette chute m'éveilla d'un engourdissement léthargique. La nuit avait fini depuis long-temps. Le soleil, plus ardent que la veille, dardait à plomb ses feux sur ma tête, et, à peu de distance de mon véhicule brisé, j'aperçus l'entrée d'une grande ville. Le maudit phaéton qui avait causé ma mésaventure ne cessait de se lamenter pour son propre compte, sans paraître se soucier beaucoup de l'embarras où il m'avait mis. Malgré ma colère, je me souvins que les sages ne doivent

jamais sortir des limites de la modération, et je me contentai de faire observer à ce maladroit que l'illustre Ptolomaüs Philadelphus, dont le postérieur était grièvement compromis, méritait plus d'attention qu'un maudit chariot cassé. Cette mercuriale, jointe à l'ascendant naturel que j'exerce sur les hommes, fit merveille. Le cocher renfonça ses plaintes pour venir à mon aide.

» Je reconnus avec une éminente satisfaction que mon individu n'avait subi aucune lésion sérieuse, et je gagnai clopin clopant l'entrée de la ville, suivi à quelques pas de distance par mon automédon, tirant après lui son équipage en ruines. J'allais franchir les premières barrières, lorsque je vis venir de mon côté une foule de gens si bizarrement vêtus, que je me demandai un moment si je rêvais. Ces personnages étaient accoutrés de larges pantalons taillés à la manière orientale, et sur lesquels ils portaient des espèces de jupes d'enfants jaunes ou noires. Leur chevelure, mal soignée, s'embrouillait sur leurs épaules, et ils avaient pour coiffure une sorte de petit bonnet d'une forme inusitée. Plusieurs avaient le col découvert, d'autres l'entouraient de bandelettes d'étoffe blanche. Quoique tous ces gens-là parussent assez jeunes d'âge, leurs voix étaient sourdes et rauques, leurs mouvements lourds et sans grâce. Par la fente de derrière de leurs jaquettes, on voyait sortir de longs tuyaux tortillés de houppes de laine verte; quelques-uns tenaient en main ces tuyaux, garnis à un de leurs bouts d'une façon de petite cassolette d'où ils aspiraient de petits nuages de fumée blanchâtre et d'une odeur nauséabonde. Un certain nombre brandissaient des épées nues comme s'ils allaient à la guerre ; d'autres avaient sur le dos des sacs de cuir, ou bien étaient emprisonnés dans des espèces de vases de fer-blanc bouclés autour du corps. Ce spectacle inconnu piqua si vivement ma curiosité, que je m'arrêtai au bord du chemin pour voir passer tous ces individus. Mais ils se groupèrent autour de moi avec des éclats de rire, en m'appelant *Philistin !* Or, je te le demande, cher ami, peut-on faire essuyer à un être civilisé une injure plus méprisante que le nom de ce peuple exterminé par la mâchoire d'âne de Samson ? Je sus pourtant me contenir, et répondre avec dignité que je saurais m'adresser aux tribunaux du pays pour avoir justice de l'offense qui m'était faite. Mais, à ces mots, ma cohue d'insolents se mit à chuchoter; puis ceux qui n'avaient pas encore mis en action leurs tuyaux, les tirèrent de leurs poches, et mettant le feu aux cassolettes, m'enveloppèrent en une minute de flots de vapeur puante, en m'adressant à travers chaque bouffée qui sortait de leur bouche les allocutions les plus blessantes pour un homme grave et distingué comme je suis. Je ne trouvai, pour leur répondre, que des gestes de mépris. Enfin, de guerre lasse, ils s'éloignèrent, me laissant stupéfait de leur procédé, auquel j'avais si peu lieu de m'attendre. Mon cocher, qui avait tout vu avec une surprise égale à la mienne, me dit en joignant les mains d'un air plus piteux que jamais : —

« Ah ! mon cher monsieur, si vous tenez à vos os, gardez-vous d'entrer dans une ville habitée par de pareils êtres; à coup sûr, vous y seriez livré aux bêtes ou assommé.... » Je ne le laissai pas achever, et me hâtai de rebrousser chemin pour gagner le plus prochain village. M'y voici, et c'est d'une chambre sans meubles et sans feu que je t'écris, mon cher Rufin. Ma déconvenue est extrême; mais elle ne restera pas stérile pour la science. Je m'occupe activement de rechercher les mœurs, l'histoire du peuple au sein duquel je suis tombé comme en un piége, et je te ferai part, au fur et à mesure, de toutes mes découvertes. »

Cette fameuse lettre peut vous enseigner, mes dignes lecteurs, qu'on peut être un grand savant et ignorer les choses les plus vulgaires. Ainsi, Ptolomaüs Philadelphus avait beaucoup voyagé, et il ne savait pas ce que c'est que des étudiants, et il n'avait pas reconnu le village de Hochjacobsheim, situé, comme le sait tout l'univers, auprès de la glorieuse université de Kerepes. Il avait eu peur d'une troupe joyeuse d'étudiants qui faisaient l'école buissonnière. Que serait-il donc arrivé au pauvre Ptolomaüs Philadelphus si, arrivant une heure plus tôt à Kerepes, le hasard l'avait conduit devant la maison du professeur Mosch Terpin à l'heure où plus de cent étudiants sortent de son cours avec des hourras interminables ! Pour le coup, le célèbre Ptolomaüs aurait perdu l'esprit.

Mosch Terpin professait l'histoire naturelle; c'est-à-dire qu'il expliquait clairement à ses disciples que quand il fait beau temps il ne pleut ni ne tonne; que le soleil éclaire le jour, et la lune les ténèbres. Ce savant homme avait résumé toute sa doctrine en un petit libricule dont chaque nouvel arrivant à son cours était tenu d'acheter un exemplaire. Il devait son immense réputation à la clarté avec laquelle il avait démontré que la nuit provenait spécialement de l'absence de la lumière. Ce trait de génie, et les expériences de physique amusante dont il donnait des leçons aux dames, lui avaient acquis une vogue fort lucrative.

Or, tandis que Ptolomaüs Philadelphus écrit à son ami Rufin, transportons-nous devant la maison de Mosch Terpin à l'heure où en sortaient ce jour-là les étudiants.

Voyez-vous d'ici, cher lecteur, ce beau garçon de vingt à vingt-cinq ans, svelte et cambré, à l'œil noir et vif, au front pâle où rayonne l'éclair d'un esprit brillant et incisif? Son costume est fidèle à l'ancienne mode allemande : un col blanc et finement brodé encadre son visage; il est coiffé d'un bonnet de velours d'où s'échappent à flots ses cheveux châtains, qui frisent avec une grâce coquette. Toute sa personne est empreinte d'une exquise distinction et d'une naïve poésie. Ce jeune homme est Balthasar, issu de bons et honnêtes bourgeois; c'est un des étudiants les plus sérieux de l'université. Au sortir du cours de Mosch Terpin, au lieu de se rendre à la salle d'escrime ou à la brasserie, il sort de la ville et tourne ses pas vers un charmant bosquet qui égaie les environs. Il n'arrivera pas seul.

Voici Fabian, son meilleur ami, le plus espiègle étudiant de Kerepes, comme Balthasar en est le plus rêveur. Il accourt, il rejoint son camarade : — « Eh! viens donc, » lui dit-il; « seras-tu le même éternellement, avec ta mine funèbre et tes promenades sans fin dans le désert? Allons, viens faire assaut avec moi; et si tu le veux, après, je partagerai avec résignation ton pèlerinage soporifique. » — « Non, » dit Balthasar sans s'émouvoir de ce flux de paroles et des gestes qui l'accompagnaient, « non, mon cher Fabian, je ne puis me résoudre à tuer le temps dans les réunions bruyantes où tu veux m'entraîner. Mon esprit est ailleurs; j'ai besoin de calme et d'isolement, laisse-moi. »

— « Pardieu! » reprit Fabian, « je ne te laisserai pas en tête-à-tête avec tes pensées. N'allons pas à la salle d'armes; mais permets que j'essaie de te distraire, car ta figure me fait peur. » Et prenant le bras de Balthasar, il l'entraîna d'un pas plus rapide vers le petit bois, mais sans pouvoir arracher de sa bouche une seule parole. Balthasar était visiblement préoccupé et contrarié; il ne répondait rien à la loquacité de son ami, et son regard semblait chercher quelque chose. Quand ils furent arrivés au milieu du bosquet, Balthasar se jeta sur un banc de mousse émaillé de fleurs, et attirant près de lui son camarade : — « N'est-ce pas, » lui dit-il, « qu'il fait bon ici, et que la solitude cache des félicités mystérieuses qui ravissent l'âme? Comprends-tu à présent, cher Fabian, que je préfère l'isolement de ce bois à la société des tapageurs de l'université? » — « Ma foi, » reprit Fabian, « j'aime autant qu'un autre le recueillement et la méditation; mais il y a temps pour chaque chose; et pour étudier la nature, il me suffit des leçons de Mosch Terpin... »

— « Fi donc! » s'écria Balthasar; « peut-on parler de la nature avec le prosaïsme de Mosch Terpin! Quand je l'écoute discourir à sa manière sur les mystères qui nous environnent, je me sens parfois saisi d'une étrange horreur pour ses profanations; ses expériences physiques me semblent une moquerie de la puissance divine, et ses systèmes révoltent mes sentiments intimes, comme si quelqu'un blasphémait devant moi. Voilà le secret de ma figure morose et de mes rêveries lugubres que tu me reproches sans cesse. Ce n'est qu'ici que je rentre en possession de moi-même, et que j'échappe aux misères de mon imagination en m'abîmant dans l'extase que produisent sur moi les œuvres de Dieu. Ici, je cause avec tout ce qui m'entoure; chaque objet semble prendre un langage pour me répondre. »

— « Bravo! mon beau héros des tristesses sublimes. Mais s'il est vrai que les narrations du docteur Mosch Terpin t'ennuient si copieusement, dis-moi donc pourquoi tu ne manques pas à une seule de ses séances? »

— « Hélas! » fit Balthasar, « une puissance irrésistible m'y ramène chaque jour; c'est une fatalité que je ne puis secouer et qui me tue.... »

— « Bon! nous voilà au mysticisme, » repartit Fabian avec un éclat de

rire homérique. « Mais, moi qui suis moins nébuleux, je devine tout net que la fatalité a pris, pour te fasciner, les yeux bleus de Candida. Au fait, la fille de Mosch Terpin est assez digne de faire tourner la cervelle des meilleurs disciples du professeur. L'amour est une faiblesse éminemment respectable ; mais pourtant, crois-moi.... »

Comme il disait ces mots, le galop d'un cheval lancé à fond de train attira les regards des deux amis vers un sentier qui traversait le bocage. Ce cheval sans cavalier soulevait dans sa course un nuage de poussière. — « Ohé! ohé! » cria Fabian, « la maudite rosse s'est emportée et a laissé son cavalier en route.... » Et il se mit à courir au-devant du Bucéphale pour tâcher de l'arrêter. Mais comme il approchait, les deux amis distinguèrent deux grosses bottes flottant dans les étriers aux deux flancs du cheval ; et quelque chose de noir, mais de fort bas, s'agitait sur la selle. Au moment où le cheval passait, il fit une cabriole si violente, que les deux grosses bottes furent lancées à la tête de Fabian ; et celui-ci s'étant baissé pour éviter le coup, vit rouler entre ses jambes la chose noire et difforme qui tout à l'heure s'agitait sur la selle. Le cheval s'arrêta court et se mit à flairer l'objet dont il venait de se débarrasser.

C'était une tête humaine accrochée entre deux bosses à des épaules formant dos d'âne, et d'où partaient sans buste deux longues jambes d'araignée ; pour vous faire un autre portrait de cette individualité grotesque, représentez-vous une pomme plantée sur une fourchette.

Fabian faillit mourir de rire ; mais le petit avorton enfonça sur ses yeux sa toque de velours, qu'il venait de ramasser dans le sable, et d'une voix de fausset criarde et menaçante, demanda s'il était sur le chemin de Kerepes. — « Oui, monsieur, » dit Balthasar d'un air impassible, en présentant au nain ses deux grosses bottes ; et comme celui-ci s'efforçait en vain d'y rentrer, Balthasar le souleva par-dessous les bras et l'introduisit gravement dans ces fourreaux de cuir. — « Gratias, monsieur, » dit le nabot en posant sa main sur sa hanche ; et il voulut s'approcher du cheval pour assembler les rênes et se remettre en selle. Mais il fallut encore que le complaisant Balthasar prît la peine de le hisser. Mais comme le petit homme avait pris trop d'élan, il alla retomber du côté opposé. A cette vue, Fabian riait à mourir. Mais le nain s'étant cramponné définitivement aux crins de sa bête, se tourna vers lui et lui dit : — « Mon cher monsieur, si vous n'êtes pas aussi poltron qu'insolent, vous vous battrez avec moi demain matin à Kerepes ; car je suis, sachez-le bien, étudiant de l'université, et vous n'êtes, vous, qu'un mauvais renard ! » — « Huzza ! quel matamore ! » s'écria Fabian, tandis que le cheval emportait de nouveau ventre à terre son exigu cavalier.

— « Ma foi, » dit Balthasar, « il y a trop de cruauté à se moquer ainsi d'un pauvre diable parce que la nature l'a mal bâti ; et si demain cet avorton te logeait une balle dans la cervelle, tu serais fort attrapé. » — « Dieu me

pardonne! » reprit Fabian; « mais j'en rirais sur mon lit de mort! et de ce pas il faut que je coure à la ville pour être témoin du débotté de ce don Quichotte microscopique.... » Et sans attendre la réponse de son ami, Fabian disparut du côté de la ville.

Balthasar, resté seul, s'enfonça dans le plus fourré du bocage en rêvant aux charmes de mademoiselle Candida et en se désolant de voir les sentiments les plus secrets, les plus saints de son cœur, livrés à l'étourderie de son compagnon d'université. Peu à peu l'exaltation de ses pensées prit un tel essor que, haletant, hors de lui, craignant à chaque pas de lire l'ironie sur les visages les moins connus, il reprit à pas précipités le chemin de Kerepes.

En arrivant sur la place, il entendit une voix crier : — « Hé! monsieur Balthasar! monsieur Balthasar! » Il leva les yeux et resta cloué sur le pavé sans pouvoir proférer une parole.

C'était le professeur Mosch Terpin en personne qui donnait le bras à sa fille Candida. La jeune personne salua l'étudiant avec une grâce pleine d'aisance. — « Je parie, » dit le professeur, « oui, je suis sûr, cher monsieur Balthazar, que vous venez d'herboriser dans le petit bois, en repassant dans votre esprit ma leçon de ce matin. En vérité, monsieur Balthasar, vous êtes un des plus zélés et des plus assidus de mes écoliers. Cela vous fait honneur, et je vous en félicite sincèrement; je serais ravi de lier avec vous une plus intime connaissance. Eh! tenez, j'ai demain soir une petite réunion chez moi. Candida nous fera du thé, et si vous me faites le plaisir de venir, nous causerons plus amplement. Bonsoir, cher monsieur Balthasar! au revoir! à bientôt!.... »

Le professeur Mosch Terpin était déjà bien loin avec l'adorable Candida, que notre ami Balthasar prêtait toujours l'oreille et croyait ouïr encore ces mots délicieux qui allaient le rapprocher de sa bien-aimée : — « Bonsoir, cher monsieur Balthasar! au revoir!.... à bientôt!.... »

Il était ivre de joie.

III.

Mystification de Fabian. — Soirée de Mosch Terpin. — Le jeune prince.

Lorsque Fabian sortit du bocage, il aperçut de loin l'avorton, qu'un bel homme à cheval avait rejoint, franchir à toute bride les barrières de Kerepes. — « Diable! » se dit-il, « ce casse-noisette a fait un fier chemin; mais j'arriverai assez tôt pour le voir s'abattre à la porte du Cheval-Ailé. »

Et il se mit à doubler le pas.

En entrant dans la ville, il s'attendait à ne rencontrer dans la rue qui mène à l'auberge du Cheval-Ailé que des figures crispées d'éclats de rire.

Comme il n'en était rien, notre étudiant arrêta quelques-uns de ses camarades pour leur raconter ce qui venait de lui arriver. Mais ceux-ci lui répondirent, à sa grande surprise, que deux personnes venaient effectivement d'arriver au grand galop à l'auberge du Cheval-Ailé, mais que c'étaient deux hommes de mine fort distinguée; l'un de très-petite taille, il est vrai, mais de tournure exquise, et coiffé de la plus magnifique chevelure qu'il fût possible de voir. C'était en outre un cavalier d'une adresse extrême, et qui avait manié son coursier avec une élégance de geste inexprimable.

Fabian restait tout interdit et ne sachant s'il était dupe de quelque sortilége, lorsque Balthasar vint au-devant de lui. — « Quoi! » s'écria Fabian, « tous les étudiants de Kerepes ont-ils perdu le sens jusqu'à prendre pour un cavalier accompli cette mazette informe que nous avons vue rouler tantôt sur le sable? » — Mon Dieu, » dit Balthasar, « cela prouve seulement que les esprits moins moqueurs que le tien peuvent avoir des égards pour un être que la nature a trop durement traité, mais qui n'est pas coupable de la difformité de ses organes. » — « Mais il s'agit bien de cela! » reprit Fabian; « toute commisération mise à part, voudrais-tu bien m'expliquer de quelle sorte un magot de trois pieds de haut peut paraître un Adonis aux yeux de toute une population d'étudiants? » Balthasar convint de la difficulté d'un pareil prodige; mais d'autres étudiants qui les avaient écoutés protestèrent énergiquement que le petit cavalier était dans sa taille minime un chef-d'œuvre de bonne mine. Les dénégations réitérées de Fabian et de Balthasar firent supposer qu'ils étaient gris.

Vers le soir, comme les deux étudiants étaient rentrés dans leur commune hôtellerie, Balthasar laissa échapper le secret de l'invitation qu'il avait reçue du professeur Mosch Terpin. — « O trop heureux mortel! » s'écria Fabian, « n'as-tu pas plus de chance qu'un soupirant émérite! Tu vas donc voir Candida! la belle, l'adorable Candida! Tu vas lui parler, respirer le parfum de sa douce haleine! O don Juan, va!.... » Balthasar, piqué du ton ironique de son ami, s'éloigna brusquement; puis il revint comme si un remords l'avait mordu au cœur: — « Au fait, » lui dit-il, « il se peut que mon amour pour Candida me fasse passer pour un sot; mais la vérité est que cet amour absorbe toute ma vie, et que je préférerais mourir mille fois plutôt que d'y renoncer. Ainsi, mon brave Fabian, si tu as pour moi un peu de véritable affection, je te prie de ne plus prononcer devant moi le nom de Candida, si tu ne veux que je devienne fou. » — « Ne vas-tu pas maintenant prendre la chose au tragique! » dit Fabian. « Ta pauvre tête est donc en effet bien malade? Au reste, ami, Dieu me garde de te causer jamais volontairement quelque chagrin; je ne parlerai plus devant toi de Candida. Permets-moi seulement de t'exprimer la peine que je ressens de te voir dominé par une passion insensée. Candida est une fille charmante, mais son caractère folâtre ne pourrait jamais s'allier à un

homme grave et sombre tel que je t'ai toujours vu. Quand tu la connaîtras un peu plus, et que tu auras pris le loisir de l'étudier, tu souffriras extrêmement de ce désaccord de vos deux natures, qui mettra entre vous une barrière insurmontable. Au résumé, très-cher, j'ai reçu pour demain une invitation pareille à la tienne. Nous nous reverrons chez Mosch Terpin; et si je puis être utile à tes amours, dispose de moi. »

Là-dessus les deux amis se séparèrent après avoir échangé une cordiale poignée de main.



Candida était une belle fille avec des lèvres un peu fortes, mais fleuries comme des roses, et des yeux auxquels il était impossible de résister. Ses cheveux, abondants et fins, n'étaient ni bruns ni blonds; elle en faisait des tresses admirables de coquetterie. Sa taille était souple et élancée, sa main et son pied avaient des dimensions irréprochables. Elle avait lu les plus jolis romans à la mode, jouait fort bien du clavecin, et dansait à la française avec une grâce tout allemande. On n'eût pu, dans cette piquante personne, trouver que bien peu de chose à reprendre; je ne sais même si on eût osé hasarder qu'elle serrait trop fort son corset, qu'elle avait une voix un peu trop mâle, et qu'elle consommait trop de biscuits avec le thé. Somme toute, Candida était un véritable accroche-cœur; on la voyait rire du meilleur cœur à propos des moindres choses, ce qui décelait un excellent naturel. Jamais elle ne s'étudiait à faire des soupirs langoureux ni à rouler des œillades assassines; elle rayonnait de franchise et de naïveté.

Mais toutes ces qualités de bonne fille pouvaient-elles faire du bonheur pour le romanesque Balthasar? Nous verrons si le prosaïque Fabian avait deviné juste les incompatibilités qui devaient, à son avis, séparer à tout jamais ces deux êtres.

Balthasar passa toute la nuit qui précédait le thé de Mosch Terpin à formuler en vers une déclaration pour Candida. Puis, au moment de se rendre à la réunion, il fit une toilette des plus extravagantes. Cependant son ami n'eut pas le courage de le railler.

Le cœur de Balthasar palpitait de plaisir et d'émotion lorsqu'il entra dans la maison du professeur Mosch Terpin. Candida vint au-devant de lui le sourire sur les lèvres; elle était vêtue du costume national allemand, sous lequel elle était charmante à voir. L'étudiant faillit tomber à la renverse lorsque de sa main blanchette elle vint lui offrir une tasse de thé, en ajoutant: — « Cher monsieur Balthasar, voici du rhum et du maraschino, des biscuits et du pumpernickel; veuillez accepter ce qui vous est le plus agréable. »

Balthasar, les yeux fixés sur elle avec une indéfinissable expression de bonheur et d'amour, oubliait le rhum et le maraschino, les biscuits et même le fameux pumpernickel; il cherchait, sans en trouver une seule, des paroles assez fortes pour témoigner à la belle jeune fille l'excès de son ravissement.

En ce moment survint un professeur d'esthétique, un gaillard à mine de géant, qui saisit notre amoureux d'une si brusque façon, qu'il le fit pirouetter comme une toupie, et renversa la moitié de sa tasse de thé sur le plancher du salon, en lui criant d'une voix de centaure: — « Allons donc, mon digne Lukas Kranach, n'avalez donc pas cette mauvaise décoction, qui n'est bonne qu'à ruiner de fond en comble le plus vigoureux estomac de toute l'Allemagne. Venez plutôt dans la chambre voisine, où notre excellent ami Mosch Terpin a fait dresser un buffet où figurent avec avantage douze bouteilles de vin du Rhin dignes d'un gosier comme le vôtre. » Et avant que l'étudiant eût pu lui répondre, il l'entraîna et le porta presque dans la salle à manger,

Comme ils y entraient, ils virent paraître Mosch Terpin qui conduisait par la main un petit homme tout à fait singulier, en disant: — « Permettez, mesdames et messieurs, que je vous présente un jeune cavalier doué des plus rares qualités, et qui mérite votre précieuse bienveillance: c'est le seigneur Cinabre, arrivé tout fraîchement en cette ville pour suivre à l'université le cours de jurisprudence. »

Au premier coup d'œil, Balthasar et Fabian reconnurent le misérable avorton qui les avait si fort divertis par ses culbutes équestres.

— « Or çà, » dit Fabian à son ami, « irai-je provoquer en combat à l'aiguille cette hideuse mandragore? Je ne sache pas une autre arme qui puisse convenir à ce petit monstre. » — « Mais, pour Dieu, » répondit

Balthasar, « ne veux-tu pas renoncer à persécuter ce pauvre nain, qui ne demande qu'à vivre en paix ? Les qualités qui le distinguent, et dont notre professeur est convaincu, ne peuvent-elles lui faire trouver grâce à tes yeux ? et ne faut-il pas rendre grâce à la nature, qui lui a accordé les dons de l'intelligence en échange des agréments physiques qu'elle lui a si fatalement refusés ? »

En achevant ces mots, il fit quelques pas au-devant de Cinabre, et lui dit avec un accent de bienveillance toute particulière : — « Je suis bien aise, cher monsieur, que votre chute de cheval n'ait pas eu de suites



fâcheuses. » Mais Cinabre se dressa sur la pointe des pieds, et rejetant la tête en arrière et s'appuyant sur un jonc à pomme d'or qu'il tenait à la main, cria de sa voix rauque et nasillarde : — « Je ne sais, monsieur, de quoi vous prétendez parler. Ai-je donc l'air d'un homme qui puisse tomber de cheval ? Sachez bien, mon cher, une fois pour toutes, que je ne tombe jamais ; que j'ai fait tout récemment une campagne des plus brillantes en qualité de volontaire dans une division de cuirassiers, et que j'étais le meilleur écuyer du régiment. »

Cinabre voulut confirmer cette attestation par un essai de voltige ; mais sa canne s'embarrassa entre ses jambes, et il tomba comme une quille sous les pieds de Balthasar. L'honnête étudiant se baissa pour le relever ; mais il eut le malheur de lui heurter un peu rudement la tête, et le nain poussa un miaulement si aigu, que tout le salon fut ému : les invités tressaillirent de frayeur, et les dames voulurent se sauver. On se jeta au-devant de Balthasar pour lui demander par quelle lubie il venait de pousser un cri d'une si haute inconvenance. — « En vérité, » lui dit Mosch Terpin, « je vous tiens, cher monsieur Balthasar, pour un fort galant homme; mais vous me permettrez cependant de vous faire observer qu'une pareille conduite ne peut guère passer pour une plaisanterie supportable. Vous avez sans doute prétendu imiter le cri d'un chat enragé ? »

Au mot de chat, une grosse dame se trouva mal, et deux ou trois hommes s'échappèrent du salon d'un air singulièrement déconcerté. Mademoiselle Candida, qui avait versé tout un flacon de vinaigre sur les tempes de la dame évanouie, dit à Balthasar d'un air courroucé : — « Comprend-on, monsieur Balthasar, que vous fassiez ouïr dans une réunion de si bonne société un si atroce piaillement? »

Le pauvre étudiant perdit tout à fait contenance. Cette scène étourdissante lui causait des vertiges, et il ne savait comment se disculper en prouvant aux assistants que le seigneur Cinabre était l'unique auteur de l'inconvenance qu'on lui reprochait.

Le professeur Mosch Terpin eut pitié de son embarras; il lui prit la main et lui dit : — « Cher monsieur Balthasar, ne vous troublez pas ainsi pour si peu. La plaisanterie était trop risquée, mais nous sommes pleins d'indulgence; car, en vérité, vous avez fait le chat d'une manière désopilante. Tout à l'heure, vous sautiez à quatre pattes comme un matou de belle race sur une gouttière. J'aime fort, je vous assure, les tours de gymnastique amusante; seulement l'occasion n'était pas des mieux choisies pour nous offrir cet échantillon de votre savoir-faire.... » — « Mais, encore une fois, » s'écria Balthasar, « je vous affirme que je n'ai pas bougé.... » — « Oh! parfait! délicieux! » reprit Mosch Terpin; « vous avez un aplomb des plus grotesques; vous êtes un garçon trop divertissant!.... » Mademoiselle Candida vint aussitôt supplier son père de ne pas tourmenter davantage l'amour-propre de ce bon monsieur Balthasar.

L'étudiant se croyait sur des charbons ardents. La commisération de Candida pour une faute dont il était innocent lui causait une douleur excessive. — « Mon Dieu, » disait la jeune fille, « faut-il que des gens soient sottement organisés pour avoir si grand' peur d'un miaulement de chat! » Il y avait dans son regard, en parlant ainsi, une si tendre expression, que Balthasar lui saisit la main et la couvrit de baisers.

Cependant le calme s'était rétabli. La dame aux évanouissements, assise devant la table à thé, se réconfortait par une ample consommation de rhum

et de biscuits, et les deux ou trois hommes qui avaient fui du salon revinrent en tapinois se glisser auprès d'une table de jeu. Balthasar, Fabian et le professeur d'esthétique se mirent à faire leur cour à quelques jolies dames. Le seigneur Cinabre, qui s'était remis sur pied, grimpa sur un sofa entre deux femmes auxquelles il adressait, d'un air triomphant, des compliments de l'autre monde.

Tandis que la société s'occupait ainsi de toutes les manières, Balthasar crut que le moment était favorable pour s'approcher de Candida, et lui réciter avantageusement l'élégie anacréontique des Amours du rossignol et de la rose, qu'il avait composée exprès pour elle. Mademoiselle Candida s'empressa de réclamer l'attention de la société pour écouter la lecture de l'œuvre qui flattait sa vanité de jeune fille par une intention si délicate. Balthasar tira le manuscrit de sa poche et commença d'une voix modeste la lecture du poème. A mesure qu'il avançait, son âme, échauffée du feu de sa propre poésie, donnait aux vers une accentuation si brillante, que l'auditoire, et surtout les dames, l'interrompirent fréquemment par des bravos et des applaudissements mérités.

Quand il eut fini, chacun se récriait sur les beautés littéraires de la fable qu'on venait d'entendre : — « Ah! c'est charmant! c'est divin! mille grâces vous soient rendues, cher monsieur Cinabre, pour le plaisir que vous nous avez procuré!.... »

— « Pour le coup, » s'écria Balthasar, « nous sommes fous, vous ou moi!.... »

Mais il pérorait en pure perte. Les hommes et les dames, sans lui prêter la moindre attention, s'empressaient autour de Cinabre, qui se gonflait sur le sofa en recevant les félicitations générales. Le professeur d'esthétique, enchérissant sur cette admiration, souleva le petit nain, et lui fit faire le tour du salon en dépit de ses grognements et en lui reprochant l'excès de sa modestie. Mosch Terpin lui-même, quittant la table de jeu, l'accablait de politesses si sérieuses, que le magot ne se sentait point d'aise. — « Par Dieu! belles dames, s'écria le professeur d'esthétique, je vote, pour prix du brillant génie de monsieur Cinabre, qu'il lui soit accordé un baiser par chacune de vous! »

Cinabre se laissa glisser avec précaution au bas du sofa, et fit le tour du cercle des dames. Candida elle-même déposa un gros baiser sur ses vilaines joues.... A cette vue, Balthasar, pris d'un accès de folie, s'écria comme tout le monde : — « O Cinabre! divin génie! oui, c'est vous qui êtes l'auteur de ce magnifique poème! Vous êtes digne des caresses de la céleste Candida! et moi, moi, je ne suis qu'un oison! » Puis entraînant son ami Fabian dans la salle voisine, il lui dit en le regardant d'un œil fixe et vitreux : — « Fais-moi le plaisir de m'apprendre, sur ton honneur, si je suis en réalité l'étudiant Balthasar, et si tu es, en chair et en os, mon camarade Fabian; si nous sommes chez le diable ou bien dans la maison

de Mosch Terpin ; si nous rêvons ou si nous sommes devenus fous. Donne-moi des coups de poing, pince-moi le nez, égratigne-moi le visage, et tâche de briser le charme qui nous a ensorcelés ! »

Fabian regarda son ami d'un air de profonde pitié. — « Mon pauvre Balthasar, » lui dit-il, « c'est la jalousie qui te fait divaguer. Ne vois-tu pas que la nature a accordé à ce pauvre nain tous les trésors de l'intelligence, en échange des agréments physiques dont elle l'a privé par un cruel caprice? Il a fait des vers admirables, et je prétends qu'à ce titre il méritait bien un doux baiser de Candida. »

— « Fabian ! Fabian ! » hurla Balthasar, « sais-tu bien ce que tu dis là ? » — « Je sais, » répliqua l'étudiant, « que Cinabre vient de nous réciter un délicieux morceau de poésie. Je vois que tu as la petitesse d'en être envieux, et je te plains. Quant au reste, je confesse hautement que l'esprit est bien supérieur à la beauté du corps ; car tout à l'heure, Cinabre, en nous disant ses vers, s'illuminait d'un rayon divin. Reconnaissons en lui, toi et moi, l'étoffe d'un poète sublime !.... »

— « Oh ! c'est une infamie ! une dérision ! Mais je vais étrangler vif ce misérable avorton ! » criait Balthasar. — « Tout doux, mon cher, » reprit Fabian ; « rengaîne ta jalousie, elle te ferait tort, et rentrons dans le salon, qui retentit, je ne sais pourquoi, d'acclamations frénétiques. »

Balthasar suivit son camarade en chancelant comme un homme aviné. Ils trouvèrent le professeur Mosch Terpin debout au milieu de l'assemblée, et tenant encore en ses mains les instruments qui venaient de servir à un de ses plus curieux tours de physique ; mais il était pâle, et paraissait à demi suffoqué de surprise et de colère.

Toute la société entourait Cinabre, qui, penché sur sa petite canne à pomme d'or, recevait fièrement les félicitations nouvelles de tout le monde à propos de ses prétendues expériences de physique amusante. Enfin, Mosch Terpin, hors de lui, se mit à crier plus fort que tous les autres : — « C'est charmant ! c'est admirable, cher monsieur Cinabre ! vous êtes un homme universel, un poète achevé, un savant comme on n'en a jamais vu ! »

Il y avait ce soir-là, dans la réunion, un jeune prince nommé Gregor, qui étudiait à l'université de Kerepes. C'était un des plus élégants cavaliers qu'on pût voir. Ce jeune homme était des plus empressés autour de Cinabre, et les regards de toutes les dames, au lieu de se fixer sur le prince, restaient braqués sur le diabolique avorton, qui ne cessait de s'agiter en tous sens, comme les atomes élastiques inventés par Descartes.

Le professeur Mosch Terpin s'approcha de Balthasar. — « Eh bien ! cher ami, » lui dit-il, « que pensez-vous de mon disciple de prédilection, de ce fameux Cinabre dont la gloire doit rejaillir sur moi ? Ce gaillard-là a été élevé mystérieusement par un pasteur de village qui me l'a recommandé sans vouloir satisfaire à aucune de mes questions. Or, voyez-vous,

je tiens pour certain que Cinabre est pour le moins issu d'un prince ou d'une fée, et qu'il est appelé aux plus hautes destinées. Cet élève-là me fera quelque jour un honneur infini.... »

Comme il parlait ainsi, un valet vint annoncer que le souper était servi. Cinabre s'élança en sautillant vers Candida, qui lui abandonna sa main pour passer dans la salle du festin. L'infortuné Balthasar n'eut pas la force d'en voir davantage. Il s'enfuit de chez Mosch Terpin comme un homme désespéré, et courut toute la nuit à travers la pluie, qui tombait à flots.

IV.

Comment le joueur de violon Sbiocca menaça le seigneur Cinabre de l'enfermer dans sa contre-basse, et comment le référendaire Pulcher ne put être ministre des relations extérieures. — Balthasar est ensorcelé par une pomme de canne.



L'amant désolé de Candida était accroupi sur un rocher dont la saillie couvrait à demi le lit d'un torrent furieux. Des nuages noirs couraient au

loin dans le ciel ; le bruit des eaux, chargées d'écume, se mêlait aux ricanements de la bise d'automne, et les oiseaux de nuit, tournoyant dans l'espace avec des cris lugubres, se poursuivaient comme une chasse infernale. Parmi ce vacarme effrayant de la nature en convulsion, Balthasar pleurait sur sa fatale destinée, et ses yeux, fascinés par une fièvre délirante, croyaient voir les esprits de l'abîme se lever du sein des ondes pour le saisir de leurs bras humides et l'attirer dans les vagues.

Puis tout à coup de gaies fanfares de cor éclatèrent à son oreille ; son courage fut ranimé, et l'espérance retrouva place dans son âme.

— « Non ! » s'écria-t-il en se levant debout et jetant autour de lui des regards enflammés, « non, la fatalité ne m'a pas encore écrasé ! Je briserai le charme funeste qui s'oppose à ce que je devienne heureux ! Ne sens-je pas qu'il y a en moi tout ce qu'il faut pour mériter et obtenir l'amour de Candida ! Que m'importent les sortiléges employés par ce misérable petit nain pour attirer sur lui les regards de cette belle personne ! fût-il le plus damnable magicien qui soit jamais sorti des entrailles de la terre, je triompherai de ce ridicule Cinabre ! j'écraserai comme un ver de terre cette misérable mandragore !.... »

Et recueillant aussitôt toutes ses forces, l'étudiant Balthasar descendit du rocher et s'en revint à Kerepes. En suivant une avenue bordée de grands arbres, il aperçut une berline de voyage, du fond de laquelle une personne lui faisait des signes d'amitié en agitant un mouchoir blanc. C'était le seigneur Vincenzo Sbiocca, célèbre joueur de violon, qui lui avait donné des leçons pendant plus de deux ans. La rencontre de Balthasar et de l'artiste fut des plus cordiales. — « Eh quoi ! cher monsieur Sbiocca, » lui dit l'étudiant, « est-ce que vous quittez Kerepes ? voudriez-vous priver des jouissances de votre talent une ville qui vous aime et qui vous honore à l'égal des plus grands maîtres qui aient existé ? » — « Par Dieu ! » s'écria l'artiste, « vous n'assistiez donc pas au concert que j'ai donné hier ? Oh ! non, sûrement, car vous m'auriez protégé contre l'infâme cabale organisée pour me désespérer. Figurez-vous que j'exécutais le concerto le plus difficile de Viotti. Vous savez que ce morceau est partout mon triomphe, et qu'on l'écoute chaque fois avec un nouvel enthousiasme. Eh bien ! pourriez-vous croire qu'au moment où, replaçant mon violon sous mon bras, j'allais m'incliner devant la société pour recevoir ses félicitations, tous les assistants se levèrent spontanément pour aller remercier, avec les démonstrations d'une admiration frénétique, ce maudit monsieur Cinabre, que depuis quelques jours on rencontre dans tous les salons ? Et qu'est-ce que ce Cinabre ? un nain, un avorton plus laid qu'un singe. Et si vous l'aviez vu se tortillant et faisant les plus ignobles grimaces pour se donner des airs de dédaigneuse modestie ! ah ! si vous l'aviez entendu piailler de sa voix la plus chevrotante : — « Hé ! hé ! mes dignes messieurs, mes belles dames, ce que vous venez d'entendre n'est qu'une

misère; je fais à l'occasion mille fois mieux, et je n'ai pas volé, dit-on, la réputation du meilleur violoniste qu'on ait jamais rencontré dans les quatre parties du monde. » Enfin, mon brave monsieur Balthasar, j'étais ivre de colère, et j'allais serrer ce vermisseau entre les quatre doigts et le pouce jusqu'à ce que mort s'ensuivît, lorsque les dilettanti, furieux de voir le mauvais parti que je préparais à leur idole, se jetèrent sur moi comme des démons enragés et me jetèrent hors du salon, tandis que Cinabre criait à tue-tête : — « Secourez-moi, mes dignes messieurs, mes chères dames, ne laissez pas assassiner le divin Vincenzo Sbiocca ! » Ah ! monsieur Balthasar, si vous rencontrez tantôt ce coquin de Cinabre, dites-lui bien que si jamais il tombe sous ma patte, je le ferai entrer par un des trous en *f* de ma contre-basse, ou je le ferai pourrir dans une boîte à violon. Adieu, adieu, bonne santé, et n'oubliez pas mes leçons. »

En achevant ce monologue d'une voix vibrante, mais saccadée par l'émotion, le célèbre Vincenzo Sbiocca se renfonça dans sa berline, qui partit au grand trot.

Comme Balthasar, tout étourdi de la surprise qu'il venait d'éprouver, allait continuer sa route, il vit passer près de lui à toutes jambes un jeune homme qu'il crut reconnaître pour un de ses meilleurs amis. Ce jeune homme était dans un désordre effrayant. Balthasar, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque chose de funeste, se mit à courir sur ses traces, et le rejoignit à l'entrée d'un petit bois où l'infortuné, s'étant appuyé contre un arbre, allait se faire sauter la cervelle. Balthasar, arrivé à temps pour s'opposer à l'exécution de ce projet désespéré, le saisit dans ses bras, lui arracha le pistolet, qu'il jeta bien loin, et lui dit : — « Eh quoi ! mon cher Pulcher, n'as-tu donc plus un seul ami au monde, pour te décider à commettre contre toi-même un crime irréparable ? Qu'est-il donc arrivé de si fâcheux que tu ne puisses reprendre du courage et rouvrir ton âme à l'espérance ?.... »

— « Hélas ! mon ami, » dit le jeune homme, « tu sais que depuis mon admission au grade de référendaire, je dirigeais tous mes vœux vers l'emploi de secrétaire intime qui vaque en ce moment près du ministre des relations extérieures. J'avais subi les examens préalables, et le succès de mes épreuves, en me comblant de joie, semblait promettre au plus cher de mes vœux une prompte réalisation. Ce matin devait avoir lieu la thèse orale qui doit terminer le concours. En entrant dans la salle des séances, je trouve un nain contrefait, un magot hideux assis sur la sellette. Le conseiller de légation chargé de faire subir le dernier examen s'approche de moi le sourire sur les lèvres, et m'annonce que monsieur Cinabre s'est mis sur les rangs pour disputer la place que j'ambitionnais ; puis il ajoute à voix basse : — « Ne craignez rien d'un pareil concurrent, cher monsieur Pulcher ; le succès, qui vous a été fidèle jusqu'ici, ne vous manquera point dans cette épreuve décisive. » La séance fut ouverte un moment après.

Cinabre ne fit que croasser et glapir de la façon la plus désopilante. Il tomba deux ou trois fois de son siége en gesticulant comme une marionnette. Je riais sous cape comme un bienheureux ; j'étais sûr de la victoire..... Mais quelle fut ma surprise, lorsqu'après la série des questions je vis le conseiller de légation se lever d'un air ravi, marcher droit à Cinabre, et lui dire en lui serrant les mains : — « Parfait! admirable! Vous êtes, en vérité, monsieur, l'esprit le plus distingué, la cervelle la plus capable, l'homme le plus universel de la Résidence! » Puis, se tournant vers moi, il ajouta : — « Mon pauvre monsieur Pulcher, vous me voyez confus, désolé de votre ignorance et de l'inconvenance de gestes et de mouvements avec laquelle vous avez soutenu la thèse. Vous êtes tombé plusieurs fois de votre chaise, et monsieur Cinabre a poussé la complaisance jusqu'à vous relever de ses propres mains. Quand on sollicite un emploi aussi grave, il faudrait au moins se présenter à jeun et avec des formes honnêtes. Au revoir, monsieur le référendaire, je désire qu'une autre fois vous soyez plus heureux et plus sage..... » Je pensai tomber de mon haut ; j'étais abasourdi, stupéfait, anéanti. Je courus chez le ministre; mais il me reçut fort mal, en m'informant que la place de secrétaire intime était due et conférée à Cinabre. Comprends-tu maintenant, Balthasar, pourquoi tout à l'heure je voulais me débarrasser d'une vie aussi déplorable qu'est devenue la mienne?.... »

— « Allons donc! » s'écria Balthasar, « plus je vais, plus je comprends que le diable se mêle de tout ce qui se fait autour de nous. »

Il raconta brièvement à son ami sa propre aventure, ainsi que l'anecdote de Vincenzo Sbiocca. — « Ce misérable avorton, » dit-il en finissant, « est protégé par je ne sais quelle puissance infernale. Il faut nous liguer contre lui ; et quand il serait plus fort qu'une armée, il faut le chasser de ce pays ou lui tordre le cou. Le prince Paphnutius, qui a introduit les lumières dans ses domaines, aurait bien dû commencer par en bannir les artisans de maléfices, et puisque je suis forcé de croire au diable, il faudra bien que j'aie le dernier mot de tout ceci, dussé-je lutter face à face avec Satan lui-même.... »

Balthasar, électrisé, aurait ajouté bien d'autres choses, si tout à coup une délicieuse musique ne s'était fait entendre dans le fond des taillis. Les deux amis prêtèrent l'oreille en s'avançant au bord d'un sentier qui coupait le petit bois en deux parties égales. Un spectacle fantastique leur apparut alors et les cloua sur place immobiles et sans voix. Ils virent rouler sur le sentier un chariot de forme inconnue, monté par un personnage costumé à la chinoise. Le chariot était fait d'une double coquille de cristal de roche, avec des roues étincelantes dont le mouvement sur les graviers de la route produisait la merveilleuse musique dont les deux jeunes gens avaient ouï les accords si pénétrants et si doux. Deux licornes blanches traînaient cet attelage, qui avait pour cocher un faisan d'argent tenant dans

son bec des rênes d'or. Un grand scarabée, perché sur l'arrière du chariot, agitait ses ailes diaprées pour rafraîchir le personnage assis dans la coquille. En passant devant Balthasar et Pulcher, celui-ci leur fit un signe de tête amical ; en même temps, de l'escarboucle qui servait de pomme à sa canne d'ivoire, jaillit un rayon qui pénétra, rapide comme l'éclair, la poitrine de Balthasar et le remplit d'un feu secret.



Lorsque cette bizarre vision eut disparu dans le lointain, Balthasar sauta au cou de son ami en s'écriant : — « Nous sommes sauvés! c'est le vénérable inconnu que nous venons de rencontrer qui brisera les sortiléges de Cinabre ! »

V.

Comment le prince Barsanuph fit une tache à sa culotte, et comment il éleva le secrétaire particulier Cinabre au poste éminent de conseiller spécial. — Comment un portier mordit le doigt de l'étudiant Fabian, et comment celui-ci traina une queue d'habit d'une interminable longueur. — Fuite de Balthasar.

Le ministre des relations extérieures, dont le magot Cinabre devint d'abord le secrétaire intime, était issu de la famille du remarquable baron Prætextatus de Mondschein, dont nous avons déjà parlé. Il portait le même nom que son aïeul. C'était un homme de manières élégantes et polies, et qui prenait la peine de faire quelquefois son travail de ses propres mains, surtout quand la pluie ne lui permettait pas de se promener en voiture découverte. Le prince Barsanuph, qui avait succédé à Paphnutius, lui témoignait les plus grands égards, car son ministre ne lui laissait jamais supporter le plus léger embarras dans l'administration de ses sujets, et de plus faisait sa partie de quilles, en cédant toujours les bons coups à son gracieux maître.

Or, il advint qu'un jour le ministre Prætextatus avait invité le prince Barsanuph à déjeuner chez lui avec des alouettes de Leipzig, arrosées de nombreux petits verres d'eau-de-vie de Dantzig. En arrivant chez son amphitryon, le prince trouva parmi les invités le petit Cinabre, qui, debout, appuyé sur sa petite canne, se mit à le regarder avec une curiosité fort impertinente; puis, s'avançant tout à coup vers la table, tira du plat, avec ses doigts, une alouette, et se la fourra tout entière dans la bouche. Le prince, loin de se formaliser d'une pareille incivilité, sourit à Cinabre, et demanda à son ministre quel était ce petit homme spirituel et charmant qu'il voyait pour la première fois. — « Ne serait-ce pas, » dit-il, « l'auteur des rapports si bien rédigés que vous me faites remettre chaque matin depuis quelques jours? » — « C'est lui-même, en vérité, monseigneur, » dit le ministre. « Je me félicite extrêmement du bonheur qui m'a procuré un si parfait secrétaire. Il se nomme Cinabre, et je demande à Votre Altesse la permission de le recommander tout particulièrement à ses gracieuses bontés. Il n'est à mon service que depuis très-peu de jours..... »

— « Et c'est pour cela, » interrompit un beau jeune référendaire, « que Votre Excellence voudra bien me permettre de faire connaître à Son Altesse que je suis l'auteur des rapports qui ont obtenu son approbation.... » — « Qu'est-ce à dire? » s'écria le prince en fronçant le sourcil et jetant un regard courroucé au référendaire. « Avez-vous jamais su tenir

une plume? Et puis, qu'est-ce donc, s'il vous plaît, que cette façon de mâcher malhonnêtement vos alouettes et de baver sur ma culotte blanche? N'est-ce point là une preuve flagrante de votre incapacité diplomatique? Faites-moi le plaisir de retourner chez vous, et ne reparaissez devant moi qu'avec une tablette de savon à dégraisser; c'est le seul moyen d'obtenir quelques droits à mon indulgence.... »

Il faut se hâter de dire au lecteur que Cinabre, en dévorant ses alouettes, était venu s'asseoir à côté du prince Barsanuph, et qu'il était l'auteur de la tache de beurre imprimée à la culotte du souverain. Le pauvre référendaire perdit contenance en se demandant si le prince devenait fou, tandis que celui-ci, se tournant vers Cinabre, lui disait avec une emphatique bienveillance : — « Des hommes tels que vous, monsieur Cinabre, sont la fortune d'un Etat, et méritent les plus rares distinctions. En conséquence, je vous élève dès aujourd'hui à la charge de conseiller spécial et très-intime de Mon Altesse. » — « Je suis votre infiniment obligé, » se mit à crier le magot, qui faillit s'étrangler en avalant une carcasse d'alouette; puis essuyant ses lèvres bouffies de graisse avec ses longues griffes sales, il ajouta : — « Je remplirai les fonctions de ce haut emploi avec une capacité qui vous étonnera. » — « Je n'en doute nullement, » reprit Barsanuph; « cette noble confiance en vous-même est le plus sûr garant des services que vous me rendrez. » Là-dessus l'altesse se fit verser par son ministre un dernier verre d'eau-de-vie de Dantzig; après quoi toute la société se leva en enchérissant sur les éloges dont le nouveau conseiller spécial venait d'être l'objet.

Ce même jour-là, Fabian rencontra son ami Balthasar, dont la figure exprimait la joie la plus expansive. — « Diable ! » lui dit-il, « il paraît que tu fais des rêves d'or ; le malheur est qu'il faut que je t'éveille. » — « Qu'est-ce donc ? » demanda Balthasar. — « Du calme, mon cher, du sang-froid ! songe qu'il n'y a pas un seul malheur qu'un peu de philosophie ne nous aide à supporter. Candida..... » — « Candida ?.... » s'écria Balthasar en pâlissant. — « Du calme, » reprit Fabian. « Imagine-toi que le petit Cinabre, depuis son élévation au poste de conseiller spécial, s'est épris de Candida, que Candida raffole de lui, qu'ils sont fiancés, et que le mariage est à la veille de se conclure. »

Balthasar écouta cette confidence avec une apparente impassibilité qui surprit étrangement son ami. — « Tu n'aimes donc plus la fille de Mosch Terpin ? » dit Fabian.

— « Je l'aime plus que jamais ! » répondit Balthasar avec feu. Je sais qu'elle m'aime aussi, qu'un odieux sortilége fait tourner la tête à tout le monde, mais qu'incessamment j'aurai les moyens de triompher de tous les obstacles qui s'opposent à mon bonheur. Voilà pourquoi je ne m'inquiète nullement des projets de Cinabre et des craintes que ton amitié veut bien m'exprimer. » Il révéla en même temps à son ami la rencontre de l'homme

au chariot de cristal, et l'effet magique produit par l'éclair jailli de l'escarboucle qui servait de pomme à la canne d'ivoire. — « Maintenant, » poursuivit-il, « j'ai acquis la certitude que cet avorton de Cinabre n'est qu'un misérable petit gnôme dont nous aurons raison tôt ou tard.... »

— « Pour le coup, » interrompit Fabian, « ta tête déménage assurément. Que parles-tu de gnôme, d'effet magique et d'autres balivernes? Moi qui te croyais un esprit fort, je commence à perdre une bonne part de mon admiration pour toi. Comment diable ne sais-tu pas que l'homme au chariot de cristal n'est autre que le docteur Prosper Alpanus, dont la maison de campagne est située à deux portées de fusil de la ville? On répand bien sur son compte une foule de bruits singuliers; il y a des gens qui veulent affirmer que cet excellent homme est en commerce avec le monde invisible; mais ce ne sont pas des savants comme toi et moi qui oseraient ajouter foi aux crédules préjugés du vulgaire. Les inventions du docteur Alpanus forment toute sa magie. Il se promène luxueusement dans un chariot d'une structure si bizarre, que les bonnes femmes s'imaginent en le voyant passer que nous sommes revenus au temps de la féerie. Cette voiture n'est pourtant qu'originale. La caisse a la forme d'une coquille entr'ouverte; c'est de l'acier plaqué d'argent. Dans le mécanisme des roues est disposé un mouvement musical que la rotation fait agir. Le fameux faisan d'argent qui t'a ébloui est un petit laquais affublé d'oripeaux et de plumes peintes; et les ailes du scarabée que tu crois avoir vues ne sont que les reflets du parasol gorge de pigeon qui abritait l'honorable Alpanus. Quant à l'escarboucle merveilleux dont le reflet a ébloui tes yeux, c'est l'objet le plus remarquable de tout son attirail. On prétend qu'en fixant l'œil au centre de ce rare bijou, on en voit ressortir comme d'un miroir concave l'image de la personne qui occupe en ce moment notre pensée. »

— « En vérité? » s'écria Balthasar.

— « Oh! mais c'est un *on dit*, » reprit Fabian. « Les gens lettrés ne se laissent pas prendre à de telles balivernes. »

— « Balivernes tant que tu voudras, reprit Balthasar; mais certes je ne suis pourtant pas plus dépourvu que qui que ce soit de bon sens et de raison. Une coquille de cristal n'est pas de l'acier plaqué d'argent; un faisan ne ressemble guère à un laquais; un orgue de Barbarie diffère essentiellement d'un harmonica, et je n'ai jamais vu de parasol qu'on pût confondre avec un scarabée. Ainsi, j'affirme et je soutiens que le personnage que j'ai rencontré n'était pas le docteur Prosper Alpanus, ou que ledit docteur est sorcier. »

— « Fol entêté, » reprit Fabian, « viens donc te convaincre par tes propres yeux. Je veux sur-le-champ te conduire chez le docteur Alpanus! » Et aussitôt il prit le bras de Balthasar et l'entraîna jusqu'à la grille du parc qui entourait la maison du savant. — « Comment faire pour entrer? » dit Balthasar. — « Il faut s'y prendre comme le vulgaire, et frapper, »

répondit Fabian, en levant et laissant retomber le marteau de cuivre adapté à la serrure.

Aussitôt un grondement souterrain se fit entendre, pareil au fracas de la foudre à travers des montagnes lointaines. La grille s'ouvrit toute seule comme par enchantement, et les deux amis s'avancèrent dans une large avenue qui menait à la maison. Balthasar s'extasiait sur la beauté des arbres au feuillage d'émeraude qui ornaient cette partie du parc. Fabian faillit marcher sur deux énormes grenouilles qui depuis la grille cheminaient à côté de lui en sautillant. — « Belle propriété ! » s'écria-t-il, « où l'on tolère une pareille vermine ! » Et en même temps il se baissa pour ramasser une pierre et la lancer aux grenouilles; mais toutes deux sautèrent dans les broussailles, et de là se mirent à le regarder avec des yeux pleins d'expression. Il lança une pierre, mais aussitôt la grenouille devint une vieille femme accroupie au bord de l'avenue, et qui lui dit : — « Que mal t'arrive, à toi qui viens maltraiter de pauvres gens réduits à travailler comme des nègres pour gagner un peu de pain ! » L'autre grenouille s'était transformée en petit vieillard aux yeux rouges et fauves qui se mit à éplucher les mauvaises herbes de la haie. Balthasar eut peur et fit doubler le pas à son ami. En arrivant sur la pelouse devant le perron du logis, ils y trouvèrent les deux licornes blanches qui paissaient en liberté au bruit d'une musique délicieuse.

— « Eh bien ! que t'avais-je dit ? » s'écria Balthasar. « Vois-tu et entends-tu maintenant ? » — « Je ne vois, » dit l'étudiant, « que deux petits chevaux blancs qu'on a mis au vert; et le bruit que nous entendons n'est autre que le phénomène connu sous le nom de harpes éoliennes. »

La maison d'Alpanus était d'une structure légère et d'une exquise élégance. Elle n'avait qu'un seul étage. Balthasar tira la sonnette, la porte s'ouvrit, et un oiseau de la taille d'une autruche, aux plumes d'or, s'annonça comme le portier de l'habitation.

— « Bon ! » s'écria Fabian, « voilà un singulier valet ! » Et tirant l'autruche par la houppe de duvet qui pendait sous son bec, il ajouta : — « Va vite, oiseau mon ami, nous annoncer à ton illustre maître. »

L'oiseau répondit par un *quirrrrr* des plus menaçants, et mordit au doigt l'espiègle étudiant, qui ne put retenir un cri douloureux. Il allait sans doute se battre avec cet ennemi, si la porte de l'appartement intérieur ne s'était ouverte.

Un petit bout d'homme fluet, sec et pâle, coiffé d'une toque de velours noir d'où s'échappait une forêt de longs cheveux, et vêtu d'une robe orientale d'un jaune foncé, accompagnée de bottes rouges et fourrées d'hermine, s'avança au-devant des deux amis. C'était le docteur Alpanus. Une grande bienveillance régnait dans tous ses traits. Mais en le regardant d'un peu près et avec une certaine attention, son visage paraissait diaphane comme une cage de verre au centre de laquelle on voyait s'agiter une

autre figure plus petite, et qui regardait par ses yeux comme par deux fenêtres.

— « Chers messieurs, » leur dit-il d'une voix dolente et douce, « je vous ai vus venir, et d'ailleurs je savais d'avance que monsieur Balthasar me ferait une visite. Prenez la peine de venir avec moi. »

A ces mots, Prosper Alpanus marchant devant eux les conduisit dans une espèce de belvédère tendu de draperies bleu-céleste. La lumière y descendait de la voûte taillée en dôme. Au milieu se dressait une table de marbre blanc portée sur les épaules d'un sphinx. Il n'y avait pas d'autres meubles.

— « Que puis-je maintenant faire pour votre service? » demanda le docteur.

Balthasar prit la parole pour raconter la perturbation que jetait dans Kerepes l'arrivée du magot Cinabre. Il finit en disant que, selon sa plus intime conviction, Prosper Alpanus avait seul au monde le pouvoir de faire cesser ces maudits enchantements.

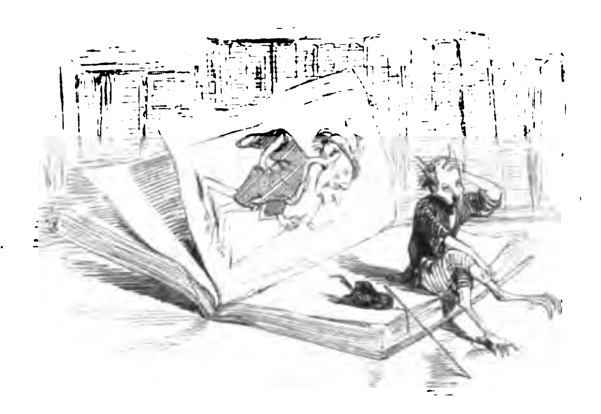
Le docteur se recueillit pendant quelques minutes; puis il répondit à Balthasar d'un ton grave et d'une voix presque voilée : — « Je sais, comme vous, qu'il y a dans ces aventures quelque chose de mystérieux; mais il faut, avant tout, découvrir le pouvoir occulte qui se mêle de cette intrigue. Je suis persuadé que votre petit Cinabre n'est qu'une mandragore : au surplus, je puis m'en assurer immédiatement. »

Le docteur porta la main sur un cordon de soie qui faisait mouvoir des ressorts cachés. Une draperie s'écarta pour laisser voir une bibliothèque garnie de nombreux in-folios reliés en rouge. Une échelle de cèdre s'abaissa du plafond jusqu'au sol. Prosper Alpanus monta vers le rayon le plus élevé, et prit un volume qu'il vint déposer sur la table. — « Ce livre, » dit-il aux étudiants, « traite des mandragores ou des hommes-*racines*; tous ceux qui existent sont représentés sur des estampes que nous allons parcourir; si nous y trouvons la figure de votre Cinabre, il tombera aussitôt en mon pouvoir. »

A peine le volume fut-il ouvert que l'on vit de grandes images figurant une foule de petits nains de toute espèce et de toutes formes. A mesure que le docteur en touchait un, il devenait vivant, s'élançait hors du livre, et se mettait à cabrioler sur la table de marbre en faisant entendre un bruit semblable à celui d'une toupie, jusqu'à ce que le docteur, le saisissant par la tête, l'eût recouché à sa place sur le feuillet du volume, où il s'aplatissait à l'instant comme une gravure coloriée. Toutes les images du livre furent passées en revue sans que Balthasar eût pu reconnaître Cinabre. — « C'est singulier, » disait Alpanus; « mais voyons, peut-être que Cinabre est de la famille des gnômes. »

Il remonta sur l'échelle de cèdre et prit un autre volume qu'il ouvrit comme le précédent sur la table de marbre. Les estampes de celui-là repré-

sentaient des monstres bruns ou noirauds, et de la figure la plus hideuse. Chacun de ceux que touchait le docteur poussait un gloussement criard,



sortait du feuillet en rampant comme une chenille, et se vautrait sur la table de marbre en geignant à tue-tête, jusqu'à ce que Prosper Alpanus l'eût renfoncé dans le livre. Cinabre n'était point parmi ces gnômes. — « C'est bien bizarre, » disait Alpanus; « mais voyons encore !... » Et il se mit à méditer profondément. Or, tandis qu'il rêvait ainsi, on entendit des voix chanter à l'unisson d'une manière fort douce et fort agréable. — « Maître Prosper, » dit Fabian, « vous avez ici une merveilleuse musique. » Le docteur ne répondit pas; il couvait Balthasar d'un regard fixe, et, les bras étendus vers lui, secouait de temps à autre ses doigts comme pour en faire jaillir des gouttes d'un fluide invisible. Puis il prit les mains de l'étudiant dans les siennes, et lui dit avec une gravité pleine d'intérêt : — « Suivez-moi, mon jeune ami; je vais essayer une expérience pour le succès de laquelle j'ai absolument besoin de votre concours. Venez. »

Les deux étudiants suivirent le docteur à travers plusieurs pièces habitées par des animaux singuliers qui s'occupaient à lire, à écrire, à peindre, à danser. Plus loin, une porte à deux battants s'ouvrit devant eux, et ils se trouvèrent en face d'un épais nuage derrière lequel disparut Alpanus. Bientôt le nuage se déchirant avec fracas, Balthasar et Fabian virent d'abord une salle ovale baignée d'une vapeur clair-obscur. Peu à peu les parois de la salle se fondirent dans un lointain fantastique, et à leur place apparurent des bois et des prairies, embaumés de parfums inconnus. Prosper Alpanus survint au milieu de ce paysage, vêtu de blanc comme un prêtre indien. Il dressa au centre de la salle un miroir de cristal de forme sphérique, et après l'avoir couvert d'un voile, il appela Balthasar.

— « Jeune homme, » lui dit-il, « placez-vous devant ce miroir et réunissez toutes vos pensées sur Candida. Veuillez énergiquement qu'elle apparaisse immédiatement dans ce lieu ! »

Balthasar appela Candida dans son cœur avec un amour infini, tandis que Prosper Alpanus décrivait au-dessus de sa tête des cercles magnétiques. Cette opération durait à peine depuis deux secondes, lorsque Balthasar vit se condenser à la surface du miroir une vapeur bleuâtre qui prit peu à peu les traits de Candida, parée de toutes ses grâces naturelles.



Mais ce ravissant spectacle avait à peine frappé les yeux de l'amoureux Balthasar, que l'ignoble figure de Cinabre se montra près de celle de Candida : tous deux se donnaient des baisers !..... A cet aspect, Balthasar, furieux, allait éclater, lorsque Prosper Alpanus le saisit par les épaules avec une extrême violence et lui remit en main sa canne magique, en disant à demi-voix : — « Frappez, frappez fort sur votre ennemi Cinabre, mais sans bouger de la place où vous êtes. » L'étudiant prit la canne et, s'escrimant à tour de bras, vit Cinabre se débattre et rouler à terre. Animé par ce succès, il fit un pas en avant pour lui porter le coup de grâce, mais soudain la vision s'évanouit. — « Arrêtez, imprudent, arrêtez ! » lui cria le docteur. « Si vous brisiez ce miroir, c'en serait fait de nous !... Sortons d'ici, un séjour de quelques secondes de plus pourrait nous être fatal !... » Tous trois quittèrent la salle à pas précipités.

— « Je suis sûr maintenant, » reprit Alpanus dès qu'on fut de retour dans la chambre bleu-céleste, « que Cinabre n'est ni une mandragore ni un gnôme ; c'est tout simplement un avorton fort ordinaire, mais que pro-

tège et met en jeu une puissance cachée que je ne puis encore découvrir. Mais revenez me voir, cher Balthasar, d'ici-là j'aviserai au plus sûr moyen de mener à fin cette aventure. »

Lorsque les deux amis eurent pris congé du docteur Alpanus, qui les quitta au seuil de son appartement, Fabian ne put s'empêcher de faire une nouvelle niche au portier du logis. Mais cette fois, comme la première, l'autruche aux plumes d'or fit un nouveau *quirrrrr* plus courroucé, et mordit encore au doigt notre étourdi, qui prit la fuite à toutes jambes, en jurant comme un désespéré. Les deux grenouilles de l'avenue reconduisirent les visiteurs jusqu'à la grille du parc, qui se referma d'elle-même derrière eux avec un sourd mugissement.

— « Ah çà ! mais, cher ami, » s'écria Balthasar, qui avait été forcé de courir pour rattraper Fabian, « de quel singulier habit as-tu songé à t'affubler aujourd'hui avec des pans d'une longueur si démesurée et des manches aussi courtes ?..... » Fabian se regarda et ne fut pas peu surpris de son étrange équipage : ses manches raccourcies ne lui venaient qu'aux coudes, tandis que les pans de l'habit s'allongeaient à perte de vue derrière lui. Il se hâta de tirer sur les manches et de hausser les épaules, et s'imagina que la chose était réparée ; mais aux portes de la ville, les manches redevinrent encore plus courtes, et ses pans continuèrent de s'allonger de plus belle, et si bien que tous les polissons des rues se mirent à le huer et à sauter sur la queue de son habit. Le pauvre Fabian se crut ensorcelé; il faisait de vains efforts pour ramasser sous son bras l'infernale queue, qui croissait toujours. Enfin, tout ahuri par les clameurs qui l'escortaient, il se jeta dans la première maison dont il trouva la porte ouverte. Aussitôt qu'il fut entré, son habit reprit ses proportions ordinaires. Il trouva dans cette maison le référendaire Pulcher, qui le tira à l'écart et lui dit avec mystère : — « Comment donc oses-tu te montrer dans les rues de Kerepes lorsque les huissiers de l'université sont à tes trousses avec un ordre d'arrestation ? »

— « Eh ! qu'ai-je donc fait ? » s'écria Balthasar.

— « Comment peux-tu m'adresser une pareille question ? » reprit Pulcher. « As-tu si vite oublié que tu as forcé le domicile du professeur Mosch Terpin, et roué de coups le maudit Cinabre jusque dans les bras de sa future femme, au point que les médecins ne savent si le magot s'en relèvera ? »

— « Que viens-tu me conter là ? » interrompit Balthasar. « Je suis depuis ce matin hors de la ville.... »

— « Allons donc ! » répliqua maître Pulcher, « fais avec d'autres l'étonné ; entre amis, nous savons trop ce qu'il en est. Tout à l'heure, la ridicule équipée de Fabian a été cause que nul ne prenait garde à ta présence ; mais à présent, si tu veux éviter la prison, je t'engage à déguerpir sans tambour ni trompette. Donne-moi ta clef, pour que j'aille ce soir

recueillir tes effets; mais, avant tout, je vais te conduire à Hochjacobsheim en lieu de sûreté. »

Le pauvre Balthasar se laissa entraîner machinalement comme un homme hébété.

VI.

Toilette du conseiller Cinabre. — Le tigre moucheté de vert. — Tête-à-tête de la demoiselle de Rosenschoen avec le docteur Prosper Alpanus.

Pendant ce temps-là, M. le professeur Mosch Terpin calculait les magnifiques avantages de l'union de sa fille avec le conseiller intime Cinabre. — « Quelque peu séduisant que soit son physique, » se disait-il, « ce n'est pas moins un gendre de première volée; et d'ailleurs il paraît que décidément Candida mourrait de chagrin si on lui refusait pour mari ce magot de la Chine. Au reste, qu'importe la tournure! Cinabre est le favori du prince, et Dieu sait à quelles charges éminentes cette faveur pourra le conduire. Tout le monde, à ma place, serait jaloux d'un tel parti pour sa fille. »

Et Mosch Terpin avait raison. Mademoiselle Candida était amoureuse au suprême degré de son Cinabre. Rien n'était plus curieux que de l'entendre vanter les perfections de son futur. Le référendaire Pulcher en riait sous cape de meilleur cœur que tous les autres; et de concert avec le jeune secrétaire Adrian, qui n'avait regagné les bonnes grâces du prince Barsanuph qu'en lui apportant une tablette de savon pour dégraisser sa culotte, il résolut de s'attacher jour et nuit aux moindres mouvements de Cinabre, afin de saisir la première occasion de lui tendre un piége où il eût mille chances de se rompre le cou.

Cinabre avait obtenu du prince la jouissance d'une superbe maison de campagne aux environs de la Résidence. Au milieu du jardin qui entourait cette habitation se trouvait un parterre tout planté de rosiers à cent feuilles. Tous les neuf jours, Cinabre se levait à l'aube, descendait seul au jardin, et disparaissait à travers les hautes touffes de rosiers. Pulcher et Adrian, qui l'observaient, escaladèrent une nuit le mur du jardin, la veille d'un des jours où Cinabre devait s'y rendre. Cachés dans une haie d'aubépine fleurie, ils virent arriver le nain sur la pelouse du parterre. En même temps le parfum des roses devint plus suave et plus pénétrant; une douce brise agita les feuillages diaprés par la rosée matinale, et une belle femme voilée descendit sur un nuage d'or au milieu des rosiers. Elle attira Cinabre sur ses genoux, le caressa, et se mit à démêler avec un peigne d'or l'épaisse chevelure du petit monstre, qui semblait prendre à cette opération un plaisir fort sensuel. Lorsque la toilette de Cinabre fut achevée, et que la

fée (car c'en était une) eut séparé ses boucles de côté et d'autre, Pulcher et Adrian remarquèrent une ligne couleur de feu qui reluisait sur le haut de la tête du petit homme. La fée lui fit ses adieux en termes fort tendres, et lui dit : — « Cher enfant, sois sage et prudent pour que la fortune te reste fidèle ! » — « Adieu, petite maman, » répondit Cinabre. Et la fée, remontant sur son nuage d'or, disparut dans les airs.

Pulcher et Adrian restèrent long-temps muets de stupeur. Mais le premier soin du référendaire fut d'écrire à Balthasar pour lui apprendre la découverte qu'il avait faite, et lui promettre de redoubler de surveillance.

Cependant le maudit Cinabre avait aperçu ses deux ennemis fuir à travers les avenues du jardin après le départ de la fée. Tremblant que ce qui s'était passé ne fût divulgué, il eut un accès de fièvre, et se fit porter au lit. Le prince Barsanuph, informé de l'indisposition subite de son conseiller spécial, lui envoya son médecin. — « Monsieur le conseiller, » dit le médecin en lui tâtant le pouls, « vos veilles pour le service de l'État usent votre santé d'une manière effrayante.... Votre tête est brûlante, vous allez avoir une inflammation cérébrale, et..... » — « Qu'est-ce à dire, charlatan ? » s'écria de sa voix rauque et nasillarde le favori de monseigneur Barsanuph. « Va-t'en à tous les diables, charlatan ! Je ne veux pas être malade, je me porte mieux que toi, et je vais me lever pour aller au conseil qui se tient aujourd'hui chez le ministre. » Le pauvre médecin, tout effaré, reçut un bon soufflet par-dessus ce discours, et s'enfuit chez le prince, qui attendait impatiemment le bulletin de santé de son cher Cinabre. Barsanuph rit beaucoup du soufflet, et s'écria : — « Mon conseiller spécial est un homme incomparable ! je défie qu'on trouve dans l'Europe entière un fonctionnaire plus zélé pour les intérêts publics ! »

Lorsque Cinabre entra dans la chambre du conseil, le ministre Prætextatus le félicita longuement sur son activité infatigable, et le pria de lire au prince un protocole qu'il disait avoir rédigé pour une importante négociation entre la principauté de Barsanuph et la cour de Kakatuk. — « Ce mémoire est de moi, » dit le ministre, « et j'en avertirai monseigneur ; mais votre débit oratoire y ajoutera une énorme valeur. » Or, l'œuvre prétendue de son excellence Prætextatus n'était qu'un plagiat ; le véritable auteur de sa rédaction était le pauvre secrétaire Adrian.

Cinabre prit le papier et se rendit au palais avec le ministre. Mais à peine eut-il commencé sa lecture, qu'il se mit à bredouiller de façon à la rendre tout à fait inintelligible. Cependant le prince paraissait ravi, et ne cessait de répéter : — « C'est parfait ! c'est d'une diplomatie achevée ! c'est inimitable !... » Puis, s'avançant vers Cinabre, il le souleva dans ses bras et le serra sur son cœur à la place où brillait la grande décoration du *Tigre moucheté de vert*, et il ne se lassait point de faire l'éloge le plus emphatique des talents politiques et autres de Cinabre. — « Mon cher ami, » lui dit-il ensuite, en donnant à sa voix une intonation des plus

solennelles, « je vous fais mon ministre universel, et je veux que tous mes sujets vous honorent à l'égal de moi-même! — Pour vous, » ajouta-t-il en se tournant vers son excellence Prætextatus, « pour vous, monsieur le baron, je vous engage à vous retirer dans vos terres; vous êtes usé, très-usé.... »

Le ministre disgracié se retira fort chagrin en lançant un coup d'œil furieux à son successeur, qui le regarda partir de l'air le plus dédaigneux, la tête haute et le corps penché en arrière, appuyé sur sa petite canne à bec de corbin. Cependant le prince Barsanuph, continuant l'investiture de son grand dignitaire, se fit apporter par son valet de chambre les insignes de la décoration du Tigre moucheté de vert, et en couvrit Cinabre, qui parut cette fois plus ridicule qu'on ne l'avait encore vu. Comme le laideron ministériel était si contrefait qu'il était impossible de suspendre après lui d'une manière décente la plaque et le cordon de l'ordre éminent qui lui était conféré, on appela le tailleur du théâtre pour imaginer un expédient. Ce tailleur, qui se nommait Kees, et se distinguait par une haute intelligence des fonctions de son emploi, s'avisa fort judicieusement de coudre sur la poitrine et le dos du ministre une vingtaine de boutons en pierreries auxquels s'adaptaient parfaitement les crachats et rubans du Tigre moucheté de vert. Le prince inventa de son côté presque immédiatement plusieurs degrés de l'ordre; il décida et fit enregistrer qu'il y aurait à l'avenir des chevaliers à deux boutons, à trois, quatre, cinq boutons, et ainsi de suite. Le ministre seul avait droit au nombre de vingt, nécessité par sa difformité, dont on fit un privilége. Le tailleur Kees reçut la décoration à deux boutons, et le prince ajouta à cette faveur celle de grand-maître de sa garde-robe.

Or, tandis que se passaient ces puérilités dérisoires, le docteur Prosper Alpanus, accoudé sur la margelle de sa fenêtre, promenait à travers ses jardins un long regard mélancolique. Il avait employé une nuit à créer l'horoscope de Balthasar, et cette opération lui avait révélé certains détails relatifs à Cinabre. Comme il songeait à cela, et surtout à la ligne couleur de feu remarquée par Pulcher et Adrian, et dont Balthasar l'avait prévenu, il entendit une voiture s'arrêter à la grille du parc. C'était la demoiselle de Rosenschoen qui venait lui faire une visite.

Elle était vêtue de noir et portait un long voile. Saisi d'une étrange inquiétude à son aspect, Prosper Alpanus prit sa canne et dirigea sur la chanoinesse les reflets diamantés de l'escarboucle. Aussitôt à travers le déguisement de la fée il reconnut la tunique blanche et diaphane, les ailes d'azur diapré et la couronne de roses qui formaient les attributs mystérieux de la séduisante Rosabelverde.

Non moins rusé que la visiteuse, le docteur lui fit l'accueil le plus gracieux et lui offrit une tasse de café qu'elle accepta. Mais lorsque la cafetière fut sur la table, et qu'Alpanus voulut remplir les tasses, il eut beau

verser, le café coulait toujours, mais les tasses restaient vides. — « Oh ! oh ! » fit-il, « est-ce que par hasard mon café ne vaudrait rien ? Voudriez-vous, chère dame, prendre la peine de vous servir vous-même? » — « Volontiers, » dit la chanoinesse, et elle prit la cafetière; mais cette fois le liquide ne coulait point, tandis que les tasses s'emplissaient si vite qu'elles débordèrent en un clin d'œil et que la robe de mademoiselle de Rosenschoen fut inondée de café. C'était prodige contre prodige. Dès que la chanoinesse eut reposé la cafetière sur la table, tout le café disparut sans laisser la moindre trace, et les tasses parurent parfaitement sèches.

Prosper Alpanus et la fée se regardèrent un moment d'un air de défi. Enfin celle-ci reprit la parole : — « Docteur, » dit-elle, « quand je suis arrivée, vous lisiez, ce me semble, un livre fort attachant. » — « Oui, belle dame, » reprit Alpanus; « ce volume contient des choses vraiment surprenantes. » Et à ces mots il voulut ouvrir le volume, mais les maudits feuillets se refermaient toujours en faisant klipp-klapp, klipp-klapp. — « Tiens ! » s'écria le docteur, « c'est singulier; ne pourriez-vous, chère dame, ouvrir vous-même ce volume? » La fée le prit et l'ouvrit sans effort; mais aussitôt tous les feuillets se détachèrent et s'envolèrent par la chambre, en se développant jusqu'à des dimensions monstrueuses. Cette



fois la fée recula tout effrayée. Le docteur sourit, referma le volume avec bruit, et tous les feuillets qui voltigeaient disparurent.

— « Allons, chère dame, » reprit Alpanus, « laissons de côté ces petites agaceries de notre savoir-faire, et passons, si tel est votre bon plaisir, à des expériences plus importantes. »

— « Non, » s'écria la fée, « je veux partir! »

— « Hé! hé! » fit le malin docteur, « ceci pourrait dépendre un peu de ma bonne volonté; car il est temps que je vous déclare que vous êtes en ma puissance. »

— « En vérité? » s'écria mademoiselle de Rosenschoen avec un accent de colère ironique, « y pensez-vous? » Et à ces mots sa robe noire s'étendit comme la membrane d'une chauve-souris, et elle se mit à voltiger à la hauteur du plafond. Prosper Alpanus prit aussitôt la forme d'un gros cerf-volant et poursuivit la chauve-souris. Celle-ci, épuisée de fatigue, se laissa tomber à terre et se métamorphosa en souris. Le cerf-volant devint tout de suite un chat gris qui donna la chasse à la souris. La souris se changea en oiseau-mouche pour échapper au chat; mais aussitôt une myriade d'oiseaux fantastiques et d'insectes redoutables emplit la chambre, et un filet aux mailles d'or s'étendit devant la fenêtre pour ôter à l'oiseau-mouche toute chance de fuite. Alors la fée Rosabelverde reprit sa forme naturelle et parut dans tout l'éclat de sa beauté aux yeux éblouis du savant Alpanus, qui se dressa devant elle armé de sa canne à escarboucle. Rosabelverde avance vers le magicien; mais ce brusque mouvement fait tomber son peigne d'or, qui se brise sur le carreau... — « Oh! malheur, malheur à moi! » s'écrie-t-elle..... Et voilà que soudain le charme s'évanouit, et il n'y a plus que la chanoinesse et le docteur Prosper, tranquillement assis chacun d'un côté de la table, en face d'une tasse du Japon dans laquelle scintille un moka brûlant et parfumé.

— « Ma foi, » dit Alpanus, « ce café est divin. Je suis seulement fâché que votre beau peigne d'or se soit brisé sur les dalles de ce cabinet. »

— « Oh! j'en suis toute consolée, » répond la fée. « Après tout, c'est ma faute; car j'aurais dû remarquer que les dalles de cette chambre sont des pierres revêtues de signes magiques. Nous avons de part et d'autre signalé notre science, et nous sommes de presque égale force. Mais comment se fait-il donc, cher docteur, que nous ne nous connaissions que d'aujourd'hui? »

— « C'est, » reprit Prosper Alpanus, « qu'à l'époque où vous étiez une des plus ravissantes fées du Dschinnistan, je n'étais encore, moi, qu'un pauvre étudiant séquestré dans le plus profond des pyramides d'Egypte, sous la férule du vieux Zoroastre, le plus fameux magicien que le monde ait jamais vu naître. C'est sous le règne du prince Démétrius que je suis venu m'établir dans cette contrée. » — « Hé quoi! » répliqua la chanoinesse, « on ne vous a point exilé au glorieux avénement du prince Paphnutius, qui créa la lumière au sein de ses États? » — « Non, » dit Alpanus, « car je me suis montré un des plus zélés partisans du nouveau

système. Je prouvai, par de savants traités, qu'il ne doit ni pleuvoir ni tonner que par la suprême volonté du prince régnant, et que c'est à la protection spéciale de la noblesse qu'il faut rendre grâce de la floraison des récoltes, puisqu'elle passe à délibérer dans ses palais sur la prospérité du pays le temps que les vilains mettent à ensemencer. Le prince Paphnutius, reconnaissant, créa pour moi la place d'inspecteur-général de la civilisation. J'ai fait en cette qualité tout le bien qui a dépendu de moi, et je suis bien aise de vous dire que vous devez à mes procédés l'avis qui vous parvint de la croisade des gens de police contre les fées; c'est un peu grâce à moi que vous vivez tranquillement au milieu du progrès des lumières. Mais tenez, ma chère chanoinesse, regardez par cette fenêtre les splendides avenues de ce parc peuplé d'esprits bienfaisants et dociles à ma loi. Il m'a fallu quelque habileté, je vous le jure, pour en écarter les inquisiteurs et les forestiers de la couronne. Aujourd'hui, je mène une paisible existence. Le prince Barsanuph ne se soucie guère de féerie ; chacun autour de lui fait ses affaires à sa guise, et nul n'est inquiété, pourvu qu'il paye l'impôt. »

— « Mais, » interrompit la chanoinesse, « comment vous, cher docteur, plein de bonté comme vous êtes, pouvez-vous persécuter avec un tel acharnement mon pauvre protégé Cinabre ? » — « C'est pour réparer votre étourderie, qui a prodigué ses dons à un être indigne. Votre Cinabre ne sera jamais qu'un méchant magot ; et depuis que votre peigne d'or s'est brisé, il tombe à jamais sous ma puissance. » — « Pitié, pitié pour lui, docteur ! » s'écria la chanoinesse en suppliant. — « Que me demandez-vous? » s'écria Prosper Alpanus : « voulez-vous voir un échantillon des exploits de votre protégé? prenez et lisez. » Et il tendit à la chanoinesse un parchemin sur lequel était tracé l'horoscope de Balthasar.

Lorsque la fée eut pris lecture de ce travail, elle fut obligée de reconnaître l'erreur qu'elle avait commise. « Il faut bien, » dit-elle, « céder au pouvoir du destin. Pauvre Cinabre ! » — « Oui, » reprit Alpanus, « il faut que sa destinée s'accomplisse ; mais il a encore la chance d'acquérir et de posséder pour un peu de temps des honneurs et des dignités. Je lui accorde cette chance par égard pour vous, que je regrette si fort de désobliger. » — « Oh ! vous êtes un homme admirable ! » dit la fée. « Gardez-moi constamment votre amitié. » — « Comptez sur elle toujours, » dit Alpanus, « et venez toutes les fois que cela vous fera plaisir goûter de mon moka, que vous avez trouvé si délicieux. »

Le docteur accompagna la fée-chanoinesse jusqu'à la grille du parc, et le long du chemin les habitants invisibles de ces bocages firent entendre un merveilleux concert. Avant de se séparer d'elle, Alpanus pria la belle visiteuse de s'en retourner dans sa coquille de cristal, qui stationnait à la grille, attelée de ses deux licornes blanches, avec le grand scarabée, qui balançait à l'arrière-train ses ailes d'azur, et le faisan d'argent, qui ten-

en son bec les rênes d'or. La fée, ravie de la galanterie du vieux docteur, lui sourit, en le quittant, avec un charme divin.

VII.

Comment le professeur Mosch Terpin étudiait l'histoire naturelle dans le cellier de Son Altesse. — Désespoir de Balthasar. — Cadeau que lui fit Prosper Alpanus.

Balthasar, caché dans un galetas au village de Hochjacobsheim, reçut du référendaire Pulcher la lettre suivante : — « Mon cher Balthasar, tout va de mal en pis : notre ennemi Cinabre est devenu ministre des relations extérieures, et il a reçu la plus haute décoration de l'ordre du Tigre moucheté de vert. Le professeur Mosch Terpin, déjà ivre de joie, s'est fait nommer par son futur gendre directeur-général de tous les phénomènes naturels de la principauté ; c'est une sinécure des plus grassement rétribuées. Il est chargé par le gouvernement d'écrire un traité in-folio sur l'importante question de savoir pourquoi le goût du vin diffère du goût de l'eau, et produit des effets si différents. Il a été autorisé à faire ses expériences dans le cellier du prince. Il a déjà dépensé en études un demi-foudre de vin du Rhin et je ne sais combien de paniers de champagne. Il s'occupe à présent de l'analyse d'une pièce d'alicante. Le nouveau ministre n'a pas oublié la schlague que tu lui as administrée dans la maison de Mosch Terpin. Il a juré de se venger avec éclat. Tu ne serais pas en sûreté à Kerepes. Il m'en veut cruellement de l'avoir surpris au moment où la dame voilée lui faisait sa toilette au milieu d'un buisson de roses ; et tant qu'il restera au pouvoir, je ne parviendrai pas à l'emploi le plus minime. Du reste, ma mauvaise étoile nous fait rencontrer sans cesse et partout. Dernièrement, l'infernal avorton, revêtu de tous les insignes de sa dignité, visitait, à l'heure où le public y est admis, le Musée d'histoire naturelle de notre ville. En arrivant devant l'armoire vitrée où sont renfermés les singes empaillés, un étranger l'aperçut debout et appuyé sur sa canne : — « Oh ! » s'écria-t-il, « le charmant animal vivant ! d'où vient-il, s'il vous plaît, monsieur le Conservateur ? » A ces mots, le gardien des curiosités posa la main sur l'épaule de Cinabre et répondit gravement : — « En vérité, monsieur, c'est une bête fort rare, et qui figurera très-avantageusement, après sa mort, dans cette armoire. On nomme cette espèce de singe le mycetes Belzebub ; c'est le simia Belzebub Linnæi, niger, barbatus, podiis caudâque apice brunneis. » — « Monsieur ! monsieur ! » s'écria Cinabre exaspéré, « vous en avez menti, et je vous ferai châtier vertement pour vous apprendre à ne pas reconnaître le ministre Cinabre..... » Je n'étais pas loin de là, cher Balthasar. Cette scène comique excita mon fou-rire ;

le ministre se retourna et me lança un coup d'œil furieux. Mais il eut beau faire, l'étranger n'en persista pas moins dans sa flegmatique admiration, et voulut faire croquer à Cinabre des noisettes qu'il épluchait avec le plus grand soin. Le ministre n'y put tenir davantage; il fut saisi d'une crise nerveuse; on l'emporta dans sa voiture. Voilà la première mésaventure qui arrive à cette maudite mandragore. Cela me donna un peu d'espérance. Dieu n'abandonne pas toujours les honnêtes gens comme toi et moi. Courage donc, et patience! J'ai appris que l'autre jour Cinabre est revenu fort déconcerté de sa visite matinale au buisson des rosiers; peut-être que la



dame qui le protège n'a point reparu; car les cheveux du favori sont fort en désordre, et le prince lui a dit : — « Cher ami, vous négligez trop votre magnifique chevelure; je veux vous envoyer mon perruquier. » A quoi Cinabre a répondu très-insolemment : — « Si ce faquin paraît devant mes yeux, je le ferai jeter par la fenêtre. » Le prince a ouvert de grands yeux..... Adieu, mon cher Balthasar, cache-toi bien; tous les furets de la police sont à tes trousses. »

Le pauvre Balthasar était désolé. Il se mit à courir les champs et les bois en pleurant et se tordant les bras. Il accusait Alpanus de s'être moqué de lui et de l'avoir ensorcelé. Pendant qu'il jetait aux quatre vents du ciel les phrases saccadées de son lamentable monologue, la nuit tombait par degrés, et une teinte de plomb chargeait d'un gris obscur les horizons lointains. Tout à coup le soleil, avant de disparaître, perça le voile des cieux et colora d'une lueur blanche, mais radieuse, la cime des arbres et la feuillée des buissons. Les insectes se mirent à bourdonner comme au point du jour; les parfums de la terre devinrent plus pénétrants, une harmonie céleste anima peu à peu les zones de l'espace, la lumière se fixa un momer

comme une aurore boréale au milieu de laquelle le docteur Prosper Alpanus descendit vers Balthasar, monté sur un insecte étincelant de mille reflets magiques, et semblable à un phalène aux ailes nuancées de toutes les couleurs du prisme.

— « Jeune homme, » dit-il à l'étudiant, « pourquoi m'accuses-tu de t'avoir fait du mal au moment même où je travaille à te livrer ton ennemi? Je ne m'offense point de tes plaintes, car je sais combien l'amour rend injuste et cause d'impatience! Je te pardonne, et je viens te protéger. Apprends que Cinabre est un avorton mis au monde par une pauvre paysanne; son véritable nom est Klein-Zach; il n'a pris celui de Cinabre que par une sotte vanité. Apprends encore que la chanoinesse de Rosenschoen, qui n'est rien moins que la célèbre fée Rosabelverde, ayant rencontré ce misérable nain dans une de ses promenades solitaires, eut pitié de sa destinée, et imagina de lui accorder un don bizarre dont les résultats pussent le consoler des facultés naturelles dont sa naissance le privait. Ce don consistait à lui faire attribuer tout ce qu'un autre penserait, dirait ou ferait en sa présence; il devait en outre, dans toute société de gens remarquables par leur beauté physique, leur intelligence ou la finesse de leur esprit, passer aussitôt aux yeux de tous pour le plus beau, le plus intelligent, le plus spirituel. Ce charme singulier réside dans une tresse formée de trois cheveux couleur de feu plantés au sommet de la tête de Klein-Zach. Le moindre attouchement devait lui être douloureux et funeste; c'est pourquoi la fée orna sa tête d'une épaisse et soyeuse chevelure qu'elle-même voulait bien prendre la peine de venir peigner tous les neuf jours avec un peigne d'or magique dont l'usage conjurait tout maléfice dirigé contre son petit protégé. Mais aujourd'hui le peigne est brisé; Klein-Zach est livré sans défense à toutes les attaques de ceux auxquels il a nui, et il ne s'agit plus, pour achever de rompre le charme, que d'arracher de la tête du ministre Cinabre les trois cheveux couleur de feu. C'est à toi, cher Balthasar, qu'est réservé l'honneur de cette entreprise. Il ne faut qu'un peu de courage, de force et d'adresse. Prends cette lentille de cristal, va au-devant de Cinabre; dès que tu l'auras rencontré, dirige à travers cette lentille un regard attentif sur sa chevelure, et tu verras aussitôt se dresser la tresse de cheveux couleur de feu. Saisis aussitôt le nain sans hésiter, et arrache-lui d'un seul coup de main son talisman, que tu brûleras immédiatement, soit à une bougie, soit en le jetant dans un foyer quelconque. »

— « O savant et vénérable docteur, » s'écria Balthasar, « combien suis-je peu digne de vos bienfaits et de votre appui! Grâces vous soient rendues, ô vous par qui toutes mes peines vont finir, par qui va m'être donné tout un avenir de divine félicité! » — « C'est bien, » dit Alpanus, « ta gratitude me plaît, et ton cœur pur et sincère était digne de ce que je fais pour toi. Je puis te paraître en ce moment assez semblable à l'un de ces personnages fantastiques dont fourmillent les contes bleus des grand'-

mères; mais l'événement te prouvera bientôt que la nature est pleine de mystères qui ne se révèlent qu'aux êtres privilégiés. Il me reste à te confier maintenant le secret de l'avenir que je te réserve. Je m'ennuie de végéter dans ce pays, et j'ai hâte de retourner au royaume des fées, où m'attend une Péri d'une merveilleuse beauté, pour me rajeunir et m'épouser. Je vais quitter tout ce que je possède ici, mais c'est toi que je veux constituer l'héritier légitime de mes biens. J'irai demain à Kerepes faire dresser en ta faveur un acte de donation dans lequel je te donnerai la qualité de neveu. Aussitôt que tu auras brisé le charme qui ensorcelle Cinabre et Candida, présente-toi au docteur Mosch Terpin avec l'aplomb qu'assurent de bonnes propriétés, et il sera trop heureux de te donner sa fille en mariage. Je t'engage alors à te fixer avec Candida dans ma maison de campagne; vous y jouirez tous deux d'un bonheur inaltérable. »



En achevant ces mots, le docteur Prosper Alpanus siffla trois fois. Son insecte, sellé et bridé, vint aussitôt le rejoindre; et, au moment de partir,

Alpanus tira de sa poche une petite boîte d'écaille qu'il remit à Balthasar, en lui disant : — « Serre cette boîte précieusement, avec la lentille de cristal que je t'ai confiée ; elle renferme ce qui doit te faire sortir de tout embarras. »

Balthasar retourna dire adieu à son galetas de Hochjacobsheim, et hâter joyeusement les préparatifs de son expédition contre Cinabre.

VIII.

On retrouve l'ami Fabian. — Comment le prince Barsanuph se réfugia derrière un paravent, et destitua le directeur-général des phénomènes. — Cinabre s'enfuit de la maison de Mosch Terpin. — Comment Mosch Terpin, après avoir voulu monter à cheval sur un papillon et devenir empereur, finit par aller se coucher.

Balthasar rentra dans Kerepes au point du jour, et courut chez son ami Fabian. Il frappa à la porte : une voix faible et plaintive répondit : — « Ouvrez. » Le pauvre Fabian était au lit, pâle, défait, la mort peinte sur tous les traits. — « Pour Dieu! » s'écria Balthasar, « que t'est-il donc arrivé? »

— « Hélas! » murmura Fabian avec des sanglots étouffés, « je suis un homme perdu. Alpanus est un infernal magicien à qui je dois ma ruine totale. »

— « Ho! ho! » fit Balthasar en souriant malgré lui, « nous avons donc bien changé de manière de voir! Où est le temps où tu ne croyais pas à ces billevesées? »

— « Je crois à tout maintenant, » reprit Fabian ; « les gnômes, les farfadets, le roi des rats, les hommes-racines, je tiens tout pour réel ; et je suis rudement payé pour cela. Tu te souviens des risées auxquelles m'exposa ma queue d'habit, en revenant, ces jours passés, de la maison d'Alpanus? Eh bien! regarde! »

Balthasar vit les murs de la chambre tapissés d'une infinité d'habits de toutes formes et de toutes couleurs.

— « Figure-toi, » poursuivit Fabian, « que j'ai fait faire cette multitude de vêtements avec l'espoir de voir cesser la mystification dont le damné docteur m'a rendu victime ; eh bien! je ne puis endosser aucune espèce d'habit sans qu'aussitôt les manches ne se raccourcissent jusqu'aux aisselles, tandis que les pans s'allongent de plus de six aunes. Tout l'art des meilleurs tailleurs est impuissant contre le sortilége qui m'accable. On se moque de moi partout où je montre le bout de mon nez ; et, pour comble de disgrâce, les théologiens veulent me faire un procès comme à un hérétique ou à un possédé que la divine justice signale, disent-ils, à ·r zèle vengeur. Si l'inquisition était rétablie, je serais rôti comme un

balai. Mon Dieu ! mon Dieu ! que vais-je devenir ? Le recteur de l'université m'a fait avertir que si je ne me présentais devant lui, dans huit jours, couvert d'un habit convenable et décent, je serais chassé des écoles. C'est aujourd'hui ce huitième jour !.... O malheureux que je suis ! ô maudit Prosper Alpanus ! »

— « Ne blasphème pas contre le plus digne et le meilleur des hommes ! » interrompit Balthasar. « S'il a voulu te punir un peu de tes espiègleries de l'autre jour, il a trop bon cœur pour permettre qu'il t'arrive le moindre désagrément sérieux. Le docteur Prosper Alpanus est actuellement mon oncle bien-aimé, à qui je suis aujourd'hui redevable de la possession en toute propriété d'une délicieuse maison de campagne. Et, tiens, camarade, voici un remède infaillible contre tous les embarras de position qui peuvent se rencontrer dans le cours de la vie..... » Et Balthasar présenta au désolé Fabian la boîte d'écaille.

— « Eh ! que ferai-je de ce brimborion ? » demanda Fabian ; « quel rapport peut-il exister entre une boîte d'écaille et des manches ou une queue d'habit ? »

— « Prends toujours , » reprit Balthasar. « Ouvre la boîte , et sachons ce qu'elle contient. »

Fabian ouvrit la boîte ; il en sortit un habit noir qui grandit et se développa jusqu'aux exactes proportions de la taille de l'étudiant. La joie des deux amis fut aussi extrême que leur surprise. Le nom de Prosper Alpanus fut couvert de bénédictions. Fabian courut aussitôt chez le recteur de l'université, et, à son retour, Balthasar lui raconta le plan tracé par Alpanus pour arriver à renverser Cinabre du faîte de ses grandeurs usurpées, et pour reconquérir la belle , l'adorée Candida. Tout en causant , Balthasar , qui regardait dans la rue , vit passer le référendaire Pulcher ; il l'appela et lui fit signe de monter. Mais à peine Pulcher eut-il entendu à son tour le récit dont Balthasar avait régalé Fabian , qu'il s'écria piteusement : — « Tout cela est bel et bon ; mais il est trop tard , car c'est aujourd'hui même que doit avoir lieu le mariage de Cinabre avec la fille de Mosch Terpin. Il y aura dans la maison de notre professeur un bal magnifique auquel le prince daignera paraître en personne. »

— « Eh bien ! » s'écria Balthasar , « c'est donc aujourd'hui même , et tout à l'heure , dans la maison de Mosch Terpin , que nous allons faire main basse sur Cinabre. Il ne manquera pas de girandoles chargées de bougies pour brûler la tresse couleur de feu qui fait la puissance de cette odieuse petite créature. »

A quelques heures de là , au milieu du salon splendidement éclairé du professeur Mosch Terpin , rayonnait le petit Cinabre , aux lueurs de cent bougies. Le ministre portait un habit rouge brodé d'or sur toutes les coutures ; il avait l'épée au côté , un chapeau à plumes sous le bras , et se balançait avec une arrogance que tout le monde admirait par respect pour

les insignes de l'ordre du Tigre moucheté de vert, dont le grand cordon l'affublait de la façon la plus grotesque. Près de lui, Candida, plus belle que jamais, était revêtue de son costume de mariée. Cinabre, de temps en temps, lui serrait les mains avec un hideux ricanement, auquel elle répondait par un angélique sourire. C'était un spectacle horrible à voir, et il fallait que l'enchantement fût bien complet pour que personne ne s'aperçût de l'infâme fascination exercée par Cinabre sur la nombreuse société qui se pressait à l'envi dans le salon. Tous les regards étaient fixés sur le maudit nain et sur Candida; nul ne semblait faire attention à la présence du prince Barsanuph, qui venait d'entrer.

Au moment où allait s'accomplir entre les deux fiancés l'échange des anneaux de mariage présentés par Mosch Terpin sur un plateau d'argent, un mouvement rapide agita la foule des invités. La porte du salon s'était ouverte avec fracas : Balthasar, accompagné de Pulcher et de Fabian, s'avança d'un pas ferme, les poings serrés, le front haut et menaçant. Un trouble violent les accueillit, une clameur de haro s'éleva de tous les coins de la salle, et le prince Barsanuph, croyant à une émeute politique, ouvrait la bouche pour donner l'ordre d'arrêter les trois jeunes gens, lorsque, plus prompt que l'éclair, Balthasar dirige contre Cinabre la lentille de cristal. Le nain pousse un cri sous l'influence du bijou magique, comme si une décharge d'électricité venait de l'atteindre. Candida s'évanouit de frayeur et d'émotion à l'aspect de Balthasar. Les assistants, frappés de stupeur, restent l'œil fixe et les lèvres béantes... Balthasar, sans se troubler, voit la tresse des trois cheveux couleur de feu, saute sur Cinabre, le terrasse, et, malgré sa résistance et ses égratignures, aidé de Pulcher et de Fabian, il arrache le talisman de la fée Rosabelverde et le jette sur le brasier...... A l'instant même une explosion se fait entendre, la maison est ébranlée jusque dans ses fondements, et les spectateurs de cette scène se réveillent comme d'un long cauchemar.

Cependant le ministre Cinabre, pétillant de colère, criaille, jure et tempête de toute la force de ses petits poumons; il veut, il ordonne qu'on arrête les perturbateurs de la fête qui retardent si insolemment son mariage. Mais cette fois l'enchantement a cessé, on le regarde et on se demande ce que signifie cet ignoble magot déguisé en ministre. On l'entoure, on se le jette de main en main comme une balle de paume; il perd, ainsi berné, son chapeau, son épée et ses escarpins; on lui arrache même avec irrévérence le grand cordon de l'ordre du Tigre moucheté de vert, avec ses vingt boutons de diamant. — « Prince Barsanuph, » hurlait Cinabre, « venez donc au secours de votre ministre favori ! » Le prince, abasourdi, veut gagner la porte et s'enfuir; Mosch Terpin se rencontre sur son passage; l'Altesse saisit à la gorge le pauvre professeur : — « Misérable, » lui dit-il, « osez-vous bien rendre votre prince témoin d'une si dégoûtante parade? Quoi! vous m'invitez à assister au mariage de votre

fille avec mon ministre Cinabre, et à la place de mon ministre je trouve ici le plus dégoûtant de tous les magots. Vous mériteriez d'être mis en jugement pour crime de haute trahison, ou plutôt je devrais vous faire enfermer pour le reste de vos jours dans une maison de fous. Je vous destitue de votre emploi de directeur-général des phénomènes de ma principauté, et je vous interdis dès ce jour de remettre le pied dans mon cellier.... Au diable! »

Là-dessus, Barsanuph sortit de la salle fort courroucé. Mosch Terpin, furieux de la perte de sa sinécure, empoigne Cinabre et va le lancer par la fenêtre; mais le conservateur du Musée se précipite au-devant de lui en criant : — « Monsieur, monsieur le professeur, qu'allez-vous faire? ne détruisez pas une si précieuse propriété nationale : vous tenez dans vos mains le mycetes Belzebub, simia Belzebub Linnæi, qui s'est échappé de la ménagerie des singes vivants! » Un rauque éclat de rire accueillit la réclamation du conservateur; mais à peine Mosch Terpin lui eut-il lâché Cinabre, qu'il s'écria en le secouant à terre comme une vermine malfaisante : — « Fi! fi! ce n'est point là le simia Belzebub; c'est un sale et ignoble homme-racine! »



Les éclats de rire recommencèrent avec les mauvais traitements; le pauvre Klein-Zach eut toutes les peines du monde à gagner la porte et l'escalier; aucun de ses domestiques ne le reconnut.

Pendant que ce drame burlesque s'achevait dans le salon, Balthasar avait couru dans la chambre voisine, où l'on avait porté Candida évanouie. Il se jeta à genoux près d'elle, couvrant ses mains de baisers et de larmes, et l'appelant des noms les plus tendres. A la fin, elle rouvrit les yeux, reconnut son bien-aimé d'autrefois, et lui rendit caresse pour caresse. Quand elle fut un peu remise de l'émotion trop vive qu'elle avait éprouvée, elle raconta à Balthasar comment un jour il lui avait semblé tout à coup qu'elle tombait sous l'empire d'un mauvais démon qui s'emparait de son cœur et la soumettait à une affreuse erreur, en prenant, pour la séduire, les traits mêmes de Balthasar. C'est ce qui venait de lui arriver. Le talisman de la fée Rosabelverde avait fait paraître le petit Cinabre à ses regards paré de la ressemblance de Balthasar.

Comme ils se prodiguaient tous deux les serments les plus ardents, Mosch Terpin entra dans la chambre en donnant tous les signes du plus violent désespoir. — « Non, » s'écriait-il, « je n'y survivrai pas ! Quoi ! me voir destitué d'une si haute et si importante direction générale ! Moi, chassé des caves du prince ! privé de tout espoir d'obtenir jamais l'entrée de l'ordre du Tigre moucheté de vert, à trois ou cinq boutons d'or ! Hélas ! hélas ! tout est donc fini, perdu, anéanti ! Et que va dire l'illustre ministre Cinabre quand il saura que j'ai pris pour lui le plus vilain singe qui ait jamais été vu dans les foires de toute l'Allemagne !... »

— « Mais, cher monsieur, songez donc, » lui répétaient les assistants, « songez donc qu'il n'existe plus de ministre Cinabre. Nous étions ensorcelés depuis quelque temps par la malicieuse Rosabelverde. »

Mosch Terpin se frotta les paupières, éternua, toussa et promena lentement deux gros yeux à fleur de tête sur les gens qui l'environnaient ; puis un accès de fièvre colora les pommettes de ses joues en écoutant les merveilles que l'étudiant Balthasar lui disait du docteur Alpanus. — « Oui, certes, » s'écria-t-il, « je le sens à n'en plus douter ! j'étais la dupe d'une infâme diablerie. Mais grâce à toi, Prosper Alpanus, je suis affranchi des griffes de l'esprit malin. Hurrah ! Prosper Alpanus, viens à moi ! descends des régions éthérées sur ton phalène d'azur, et amène-moi un papillon sellé et bridé ! je te suivrai sans crainte à travers les airs ; j'irai me faire friser par la jolie fée Rosabelverde ! et je deviendrai alors ministre, roi, empereur !... Hurrah !.... »

Et le pauvre homme se mit à cabrioler avec une telle frénésie, qu'on eut peur de le voir devenir fou. Après quelques minutes d'extravagances, il tomba épuisé sur un siége. Alors Balthasar et Candida se prirent par la main et s'approchèrent de lui pour lui parler de leur amour et demander à genoux sa bénédiction. Tous deux parlèrent avec une telle éloquence, que Mosch Terpin ne put retenir quelques larmes. — « Oui, mes enfants, » leur dit-il, « aimez-vous, mariez-vous, ayez beaucoup d'enfants et mourez de faim tous ensemble, car je ne vous donnerai pas un groschen ! »

— « Quant à mourir de faim, » répondit Balthasar en souriant, « on pourra s'en priver. Mon gracieux oncle Prosper Alpanus a bien voulu pourvoir à notre cuisine. »

— « Soit ! » reprit en balbutiant Mosch Terpin, « je consens à voir demain les ressources de ton garde-manger. Mais si tu ne veux pas que ma tête éclate tout à l'heure, il faut que j'aille me coucher.... »

Et il gagna son lit à tâtons.



IX.

Les jérémiades de la vieille Liese. — Les derniers moments du ministre Cinabre. — Désespoir du prince Barsanuph. — Il mange des oignons crus aux funérailles de Cinabre.

La berline de M. le ministre des relations extérieures l'attendit toute la nuit devant la maison de Mosch Terpin. Un orage était survenu, la pluie avait tombé à flots; mais le fidèle chasseur de Son Excellence, cloué à son poste comme un soldat sur la brèche, attendait toujours. Quand les dernières clartés s'éteignirent, ne voyant pas venir son cher maître, il augura que Son Excellence avait pu revenir à l'hôtel avec un autre équipage. I'

partit, rentra, et fit prévenir le valet de chambre. — « Son Excellence, » dit celui-ci, « est rentrée à la nuit close; elle dort. »

— « Elle dort? » dit le chasseur; « mais en quel état?.... »

— « Ah! voilà qui devrait être le secret du diable. Il y a de ces choses qu'on ne devrait jamais raconter à âme qui vive. Hier donc, à la nuit tombante, roulé dans mon manteau, j'allais me glisser inaperçu dans la boutique du marchand de vin pour jouer au trictrac; au moment où je descendais l'escalier, je vois s'agiter et puis rouler entre mes jambes quelque chose qui miaule comme un chat furieux, et puis qui grogne.... (ah! mon Dieu! si Son Excellence le savait! je serais chassé et perdu!...) quelque chose qui grogne..... oui, hélas! oui, comme Son Excellence, quand le rôti est brûlé, ou quand elle est trop préoccupée des affaires de l'État. »

Le chasseur avait tressailli. Le valet de chambre lui fit un signe qui recommandait le silence, et poursuivit ainsi: — « Oui, oui, c'était, j'en suis sûr, Son Excellence en personne qui a passé entre mes jambes au



bord de l'escalier. Un moment après, je l'entendis bousculer chaises et fauteuils, ouvrir et fermer à grand bruit les portes des pièces qui conduisent à sa chambre à coucher. Je n'osais me permettre de la suivre en lieu si retiré. Pourtant, deux heures après, l'inquiétude et je ne sais quel instinct me poussant, je pris sur ma timidité naturelle l'audace d'aller écouter à la porte. M. le ministre ronflait dans son lit comme il a coutume de faire quand sa cervelle travaille aux plus importantes affaires de l'État. J'ai conclu de là tout naturellement qu'il se préparait quelque grave événement politique; et si tu m'en crois, nous irons nous poster de ce pas à la porte de la chambre où repose Son Excellence, afin d'être à ses ordres aussitôt qu'il lui plaira de se réveiller. »

Les deux domestiques exécutèrent cet honnête projet. Cinabre dormait en sifflant comme un tuyau d'orgue; ils l'écoutèrent avec un profond res-

pect, se disant tout bas l'un à l'autre : — « En vérité, notre maître est un des plus grands hommes d'État qui aient jamais existé. »

Dès l'aube du jour suivant, un grand bruit troubla le repos de l'hôtel. Une vieille paysanne, fort pauvrement vêtue, s'était adressée au concierge pour demander qu'on l'introduisît sur-le-champ auprès de son cher petit Klein-Zach. Le concierge avait répondu d'un ton qui n'admettait point de réplique : — « C'est ici l'hôtel habité par le grand et puissant ministre Cinabre, commandeur de l'ordre du Tigre moucheté de vert à vingt boutons de diamant; et personne ici ne connaît parmi les valets votre Klein-Zach. » A ces mots, la paysanne s'était écriée avec une joie extravagante que le ministre Cinabre était précisément le Klein-Zach qu'elle prenait la liberté de réclamer. Aux cris de la femme et aux jurements du concierge, qui voulait l'empêcher d'entrer, tous les habitants de l'hôtel s'étaient empressés d'accourir, et le vacarme allait croissant de minute en minute. Quand le valet de chambre descendit pour chasser les importuns qui dérangeaient le sommeil dont Son Excellence avait si grand besoin, on venait de chasser la pauvre femme en la traitant de folle. Mais elle alla s'asseoir sur un banc de pierre qui faisait face à l'hôtel du ministre, et se mit à pleurer à chaudes larmes. Les passants ne tardèrent pas à s'amasser autour d'elle, et chacun s'étonnait de l'entendre raconter que le ministre Cinabre, favori du prince et premier dignitaire de l'État, n'était autre que son fils légitime. Les passants la prirent pour une folle, comme avaient fait les domestiques de l'hôtel. Cependant elle ne quittait pas des yeux les fenêtres qui donnaient sur la rue. Tout à coup elle se leva, battit des mains et s'écria en riant aux éclats : — « Mais le voilà ! le voilà ! Ne vous disais-je pas bien que mon petit chéri, mon fils unique, mon bien-aimé Klein-Zach, était ici?.... Bonjour, bonjour, amour d'enfant! Ne veux-tu pas reconnaître la mère qui t'a nourri de son lait? » Les assistants ne furent pas peu surpris de voir un petit avorton chamarré du grand cordon du Tigre moucheté de vert, s'agiter et pirouetter devant une fenêtre de plein pied, et tous se mirent à crier : — « Tiens! c'est là Klein-Zach! Ohé! Klein-Zach! ohé! la mandragore!.... » Les gens de service vinrent se joindre aux passants attroupés, et les clameurs qu'ils poussaient tous ne ressemblaient pas mal à une sédition.

Cinabre s'aperçut alors de ce qui se passait. Il ouvrit la fenêtre, et, se montrant sur le balcon, voulut adresser des menaces aux badauds qui se moquaient de lui si effrontément; mais plus il se démenait, plus il gesticulait, et plus redoublaient aussi les éclats de rire. On en vint jusqu'à lui lancer des pierres, des pommes et des épluchures. Plusieurs vitres furent brisées, et il se vit obligé de battre en retraite.

— « Bon Dieu! » s'écriait le valet de chambre, « quel hideux petit monstre vient d'apparaître à la fenêtre de la chambre à coucher de Son Excellence! Qu'est-ce que cela signifie? par où ce vilain magot a-t-il pu

s'introduire dans l'hôtel? » Il court, franchit les degrés quatre par quatre, il arrive.... mais la porte du ministre est fermée en dedans. Il frappe, personne ne répond. Quel parti prendre en pareille occurrence?....

Cependant la foule grossissait dans la rue. L'apparition du nain sur le balcon du ministre était l'histoire de tout le voisinage. La simple curiosité finit par dégénérer en émeute; la cour et les appartements de l'hôtel furent envahis en un clin d'œil. Le fidèle valet de chambre, ne pouvant à lui seul conjurer cet orage, voulut se dévouer pour sauver son maître. Il frappe à coups vigoureux à la porte de la chambre, il la brise pour arracher Cinabre malgré lui aux périls qui l'assiégent; point de Cinabre! Il parcourt tous les appartements de l'hôtel, il appelle, il supplie; nulle voix ne répond à ses instances. Qu'est donc devenu Cinabre?

En attendant qu'il fût retrouvé, le tumulte s'était apaisé par degrés; on n'entendait plus au dehors qu'une voix de femme sonore et imposante qui gourmandait les mutins, et à force d'énergie parvenait à les renvoyer chacun chez eux comme des écoliers pris en flagrant délit.

Le valet de chambre, qui cherchait toujours Cinabre avec une admirable persévérance, finit par découvrir deux longues, grêles et maigres petites jambes sortant d'un vase d'argent qui n'a pas de nom dans la bonne compagnie, malgré son utilité généralement reconnue et adoptée par l'usage. — « Ciel! » s'écria-t-il avec des lamentations déplorables, ces jambes-là n'appartiennent-elles pas à mon honoré maître? Hélas! Excellence, que faites-vous donc là-dedans?.... »

Cinabre ne répondant point, le valet s'empressa de lui porter secours; mais il était trop tard, le ministre favori du prince Barsanuph avait vécu. Aux cris du pauvre valet tout désolé, tous les gens du logis montèrent dans la chambre à coucher. Cinabre, proprement essuyé, fut déposé sur son lit et couvert d'un édredon.

En ce moment parut mademoiselle de Rosenschoen, la fée chanoinesse. Derrière elle venait la mère de Klein-Zach, la vieille Liese. Un triste spectacle s'offrait à leurs yeux.

La mort semblait avoir effacé la laideur de Cinabre. Sa figure était pâle, mais un léger sourire effleurait ses lèvres, et ses cheveux bruns flottaient autour de lui en boucles ondoyantes. La fée-chanoinesse passa doucement sa main sur sa tête; une ligne de feu brilla sous ses doigts comme du phosphore. — « Hélas! » dit-elle avec un profond soupir, « le savant Alpanus avait bien prophétisé; la fatalité a suivi son cours, et le pauvre Cinabre a tristement expié sa ridicule grandeur!.... »

La mère de Klein-Zach ne voulait plus le reconnaître dans ce piteux état. Seulement lorsque la fée lui eut affirmé que le petit cadavre étendu sur le lit était bien réellement tout ce qui restait de Cinabre, elle eut un accès de convoitise; et promenant autour de la chambre mortuaire des yeux pétillants d'avidité, elle se prit à dire : — « Je dois donc hériter sur-

le-champ de toutes les belles choses que voilà, et qui appartenaient à mon fils? » — « Non, » reprit mademoiselle de Rosenschoen; « tout est fini; votre destinée n'était pas d'arriver à la richesse. Il faut vous consoler et partir. » — « Mais, » redit la vieille paysanne, « qu'on me laisse au moins emporter dans ma besace le corps de mon fils. M. le pasteur de notre village possède dans son cabinet une foule d'animaux singuliers ; il fera proprement empailler Klein-Zach , et je le mettrai sur mon bahut avec ce large ruban vert et cette plaque étincelante qui couvre sa poitrine. » — « Cela ne se peut pas, » interrompit la fée. « Sortez d'ici, bonne femme, et allez m'attendre dans la cour ; tout à l'heure j'irai vous rejoindre, et je vous laisserai pour adieu un moyen sûr de vous soustraire à la misère pendant le reste de vos jours. »

Lorsque la vieille Liese eut obéi à cette injonction, la fée s'approcha du lit où gisait Cinabre : — « Pauvre Klein-Zach! » lui dit-elle à demi-voix,



« la nature s'était montrée bien injuste à ton égard ; car tu ne méritais pas plus qu'un autre d'arriver au monde stupide et laid comme je t'avais trouvé.

DERNIER CHAPITRE.



Voici, chers lecteurs, et vous, mes belles lectrices, voici l'instant d'une séparation mutuelle. A cette seule pensée l'auteur de ces contes se sent ému d'une profonde tristesse. Il aurait eu sans doute une foule d'autres choses dignes de mémoire à vous raconter sur la vie et les aventures du ministre Cinabre, car c'est à ses yeux l'histoire la plus drôlatique dont il ait gardé le souvenir. Si néanmoins il se dispense de passer outre, c'est qu'il craint avant tout d'user la patience ou la bonne volonté de ceux et celles qui tiendront à la main ce gros livre.

Rien ne coûte plus à tracer que ces seuls mots : DERNIER CHAPITRE. Aussi, avant de l'écrire, l'auteur vous prie-t-il avec instance de ne point juger trop sévèrement les capricieux écarts de son imagination. Si parfois vous avez souri, ou si vous avez été fortement émus, le but qu'il se proposait a été réalisé.

L'histoire qui clôt ce livre aurait bien pu finir par la mort du petit

Cinabre. Mais n'est-il pas mille fois plus agréable de la terminer par les joies de l'hyménée ? Retournons donc en arrière vers notre ami Balthasar et sa fiancée, la jolie Candida.

Le professeur Mosch Terpin, que l'étude approfondie des mystères de la nature devait avoir prémuni contre toute surprise, ne revenait pas de sa stupeur en songeant aux bizarres événements qui lui avaient valu la disgrâce du prince Barsanuph et sa destitution du sublime emploi de directeur-général des phénomènes. Son imagination en fut si ébranlée, que par moments il doutait tout à fait sérieusement de sa propre existence. Il fut d'abord singulièrement ébahi lorsque l'étudiant Balthasar lui présenta comme son oncle le docteur Prosper Alpanus, qui confirma verbalement devant lui l'acte de donation qu'il avait souscrit de ses domaines. Balthasar, devenu riche, lui parut un garçon doué des plus brillantes qualités, et il ne mit plus de bornes à son estime lorsqu'il se vit amené par son futur gendre, en visitant la maison de campagne d'Alpanus, dans un cellier garni des vins les plus exquis, dont Balthasar lui assura la jouissance pour continuer ses expériences sur les propriétés contraires du vin et de l'eau.

L'union de Balthasar et de Candida fut aussitôt fixée à bref délai. Tous ceux qui obtinrent la faveur d'y être conviés admirèrent l'extrême beauté de la fille de Mosch Terpin. La fée Rosabelverde, qui voulut y assister en costume de chanoinesse, avait elle-même habillé la mariée, dont la plus séduisante parure était une couronne de roses à cent feuilles.

Le docteur Prosper Alpanus illustra cette fête de famille par les plus délicieuses merveilles de son art. Jamais les bocages de son parc n'avaient retenti de plus harmonieux concerts. Quand la nuit vint, des traînées de feu magique s'allumèrent au-dessus des grands arbres; des myriades d'insectes lumineux scintillèrent parmi le feuillage comme des étoiles mobiles, et les senteurs de la terre émaillée de bruyères fleuries s'épandirent dans les airs comme une brise embaumée.

Balthasar, Candida et leurs amis reconnurent la puissance d'Alpanus. Mosch Terpin, qui s'était grisé noblement, riait, pleurait, chantait, gambadait.

Tout à coup un son de cloches vibra dans l'espace. Un papillon transparent comme la flamme vint se poser sur l'épaule de Prosper Alpanus.

Prosper Alpanus se leva. — « Cher Balthasar, et vous, bonne Candida, mes amis, » dit-il d'une voix grave dont l'accent pénétra tous les cœurs d'une douce mélancolie, « voici le moment de nous séparer pour toujours. »

Il s'approcha des deux époux et leur murmura quelques mots à l'oreille. Balthasar et Candida se jetèrent dans ses bras en pleurant.

La coquille de cristal, attelée de ses deux licornes blanches, et conduite par le faisan d'argent, descendit lentement des cieux sur un nuage d'azur.

— « Adieu ! adieu ! » s'écria Prosper Alpanus en s'asseyant sur le char

merveilleux, qui s'éleva peu à peu et se perdit bien haut dans les airs comme une étoile qui file.

Balthasar et Candida vécurent ensemble d'heureux jours au sein d'une douce obscurité.

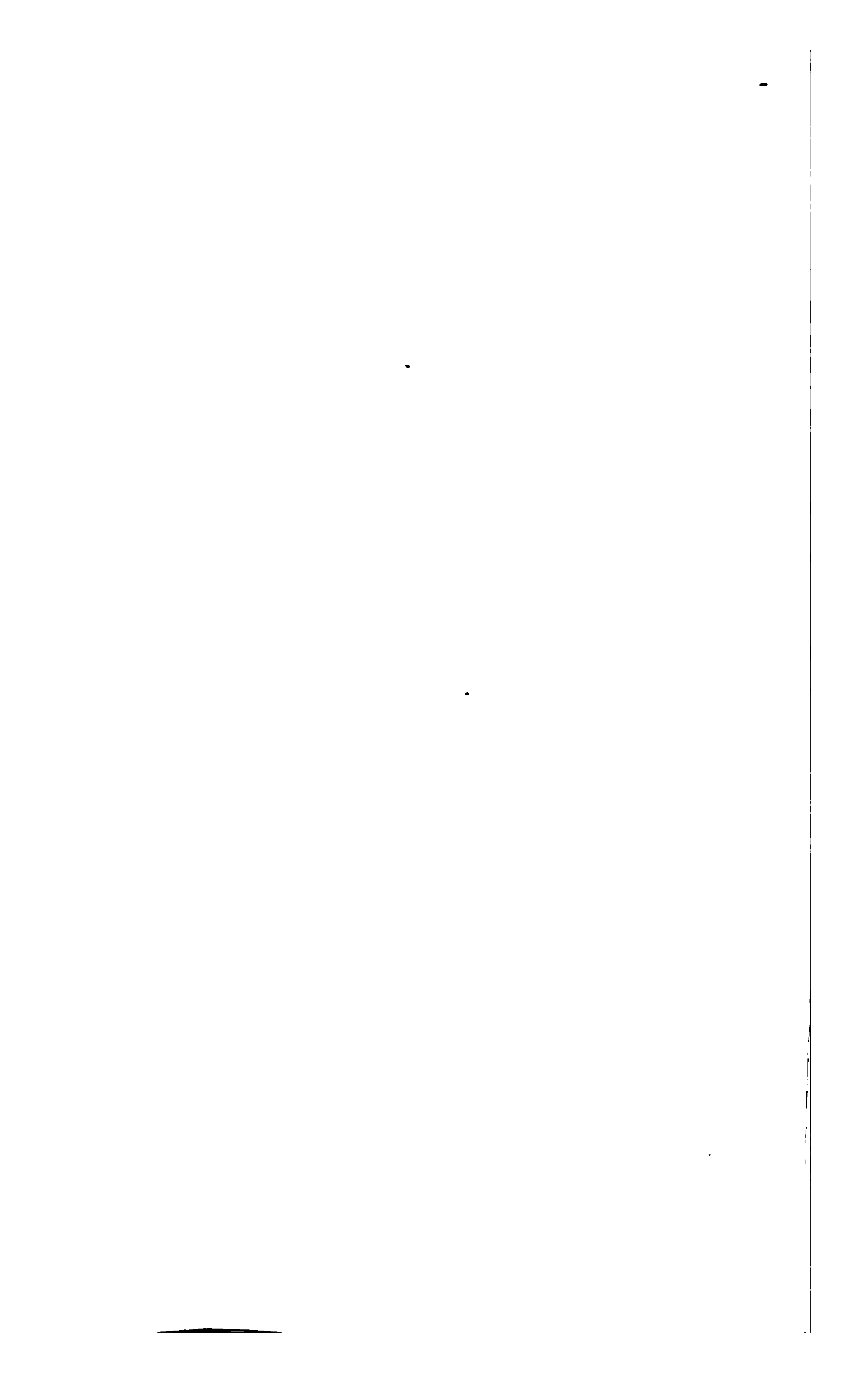
La solitude avec l'amour est un présent divin. L'amour fidèle triomphe du malheur et de la mort. Et qu'importe de mourir à celui qu'une autre âme attend au delà de cette vie? Pour lui la tombe est le berceau du ciel.



FIN

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.




3 2044 024 265 134


THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
WIDENER
BOOK DUE
FEB 8 1982
CANCELLED
WIDENER
FEB 09 1997
BOOK DUE
WIDENER
BOOK DUE
CANCELLED
APR 22 1988
SEP 11 1995
MAY 23
BOOK DUE
DEC 9


3 2044 024 265 134


THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
WIDENER
BOOK DUE
FEB - 8 1982
CANCELLED
7240789
WIDENER
FEB 0 9 1997
BOOK DUE
WIDENER
BOOK DUE
CANCELLED
APR 22 1988
SEP 1 1 1995
MAY 2 3
BOOK DUE
DEC 9

